

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LIV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE

PAULUS PEETERS      MAURITIUS COENS

BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD  
82, rue Bonaparte

1936



- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1932 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae editus in ANAL. BOLL.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE, Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad *Acta SS. Novembris*).

General

Coyle

Nijhoff

## ANCIENNES LITANIES DES SAINTS

A côté des calendriers et des martyrologes, dont il est superflu de souligner, dans cette revue, la portée documentaire, il existe un genre de liste hagiographique dont le caractère est moins rigoureusement défini dans l'histoire de la liturgie, mais qui intéresse cependant l'évolution et la diffusion du culte : nous voulons parler de la série, plus ou moins longue, d'invocations aux saints qui, à partir d'une certaine époque, se rencontre habituellement dans la prière de forme litanique, surtout dans les litanies dites majeures, après les supplications adressées au Christ, à la Vierge et aux Anges<sup>1</sup>. L'aspect étonnamment varié de ces listes, telles qu'on les retrouve dans les livres liturgiques et dans les eucologes, la fantaisie qui souvent présida au choix des saints, les méprises fréquentes des rédacteurs, au double point de vue de la transcription des noms et de leur rangement dans les diverses catégories d'intercesseurs, tout cela indique à suffisance qu'il importe de recueillir avec discernement le témoignage de ces textes. Si, dans la plupart des litanies, un sanctoral déterminé se laisse assez facilement reconnaître, il en est aussi dont l'allure composite ne semble refléter l'usage officiel d'aucune Église particulière. Toujours cependant on retire du profit à confronter avec ces listes les autres documents hagiologiques ; et il arrive que l'on découvre dans des litanies le premier écho qui nous ait été conservé des honneurs rendus à un saint. Parmi les plus anciens calendriers locaux, en effet, beaucoup ont péri avec les sacramentaires de l'époque, alors que les litanies, transcrites quelquefois en dehors de ces livres d'autel, ont survécu.

<sup>1</sup> Sur la prière litanique, voir L. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien* (Paris, 1925), pp. 110, 174, 304.



Plusieurs litanies des saints ont été publiées *in extenso* par les éditeurs, anciens ou modernes, de textes liturgiques. On en trouve chez Hugues Ménard <sup>1</sup>, Baluze <sup>2</sup>, Mabillon <sup>3</sup>, Tomasi <sup>4</sup>, Martin Gerbert de Saint-Blaise <sup>5</sup>, Würdtwein <sup>6</sup>. De nos jours, c'est surtout dans les beaux volumes de la « Henry Bradshaw Society » qu'on ira les chercher <sup>7</sup>. Léopold Delisle en a imprimé six, parmi les plus vénérables, à la suite de son précieux *Mémoire* sur les sacramentaires <sup>8</sup>. Quelques autres, en assez petit nombre, ont fait l'objet, plus récemment, d'une étude spéciale <sup>9</sup>. Avec raison, les dépouillements sys-

<sup>1</sup> Litanies d'un ancien manuscrit de Corbie, reproduites dans les *Notae et observationes in Librum sacramentorum S. Gregorii Magni papae I* (Parisiis, 1641), p. 395-96 ; aussi dans *P. L.*, t. LXXVIII, p. 386-87.

<sup>2</sup> *Capitularia regum Francorum*, t. II (Parisiis, 1677), p. 1486-88 : « Veteres litaniae descriptae ex libro precum Karoli Calvi regis Francorum, qui nunc exstat in bibliotheca Colbertina ».

<sup>3</sup> *Vetera Analecta* (Parisiis, 1723), p. 168-69 : « Veteres litaniae anglicanae », et p. 170-171 : « Litaniae Carolinae ».

<sup>4</sup> I. M. THOMASII, *De Liturgia et psalmodia antiqua... apparatus*, studio curaque I. BIANCHINI, pars II (Romae, 1741), p. 533-37.

<sup>5</sup> *Monumenta veteris liturgiae alemannicae*, pars II (Typis San-Blasianis, 1779), p. 7-8 : litanies de la « benedictio fontis » ; voir aussi, p. 87-89, des litanies métriques et, p. 90, une « letania gallica ».

<sup>6</sup> Les longues litanies dites de Louis le Germanique, publiées par S. A. WÜRDWEIN d'après un *rotulus* de Lorsch, aujourd'hui à Francfort, dans la *Commentatio historico-liturgica de stationibus Ecclesiae Moguntinae* (Moguntiae, 1782), p. 44-52.

<sup>7</sup> Nous aurons l'occasion d'en citer plusieurs au cours de ces pages. Signalons surtout celles qui se lisent dans les appendices aux deux volumes (XLV et LVI) de MM. DEWICK et FRERE sur *The Leofric Collectar* (London, 1914, 1921).

<sup>8</sup> *Mémoire sur d'anciens sacramentaires* (Paris, 1886), p. 360 et suivantes : litanies des sacramentaires de Saint-Denis (Paris, bibl. Nationale, lat. 2290), de Saint-Amand (d'après un manuscrit de la bibl. Royale de Stockholm), de Senlis (Paris, Sainte-Geneviève, lat. BB 20), d'Amiens (Paris, bibl. Nationale, lat. 9432), de Winchcombe (Orléans, ms. 105), de Saint-Thierri (Reims, ms. 418-452).

<sup>9</sup> Par exemple, celles de Lorsch, citées ci-dessus (note 6), publiées à nouveau, avec un fac-similé, par G. SWARZENSKI : *Die Litanei Ludwigs des Deutschen in der Stadtbibliothek zu Frankfurt am Main*, dans *Studien aus Kunst und Geschichte Friedrich Schneider... gewidmet* (Frelburg i. Br., 1906), p. 171-77 ; et par M. W. NICOLAY (voir *Jahrb. für Liturgiewissenschaft*, t. X, p. 380). On trouvera des litanies carolingiennes de Corvey, à la suite des *Corveyer Studien* de Paul LEHMANN, dans le t. XXX, 5 (München, 1919) des *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*. D'intéressants fragments de litanies



tématiques de manuscrits tiennent compte, aujourd'hui, de ce genre de documents et de leurs particularités <sup>1</sup>.

Nous communiquons ci-dessous, en les annotant brièvement, quelques litanies moins connues, rencontrées au hasard de nos recherches. Elles remontent presque toutes aux temps carolingiens, et nous permettront de recueillir un certain nombre de données anciennes sur le culte de divers saints locaux.

Sur l'apparition des litanies des saints dans la liturgie, nous possédons un exposé d'Edmund Bishop dans le recueil de ses *Liturgica historica* <sup>2</sup>. L'éminent auteur y a repris un article, publié par lui en 1905, à propos de l'édition projetée du Missel de Stowe <sup>3</sup>. Il n'entre pas dans le cadre de notre étude de traiter à nouveau le problème. Quoi qu'il en soit des origines lointaines de cette forme de prière <sup>4</sup>, la diffusion, en Occident, des litanies des saints paraît avoir été grandement influencée par l'usage, d'abord privé et ensuite public, qu'on rencontre, dès le VII<sup>e</sup> siècle chez les Anglo-

d'un ancien manuscrit palimpseste provenant de Freising ont été édités et commentés par les PP. E. MUNDING et A. DOLD : *Palimpsesttexte des codex latin. Monacensis 6333* (Beuron, 1930), p. 64\*-75\*.

<sup>1</sup> Dans la préface d'un de ses consciencieux répertoires, M. l'abbé LEROQUAIS n'a pas manqué de rappeler quelles sortes d'indications on peut recueillir en consultant les litanies. Cf. *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1924), p. xxi. Au nombre des litanies publiées en entier dans des catalogues de manuscrits, il faut citer la très ancienne liste du cod. CCLIV de Karlsruhe, provenant de Reichenau, et publiée par A. HOLDER dans *Die Handschriften der Hof- und Landesbibliothek in Karlsruhe*, V : *Die Reichenauer Handschriften*, t. I (Leipzig, 1906), p. 577-78. Le P. A. MANSER l'a reproduite dans *Die Kultur der Abtei Reichenau* (München, 1925), p. 434. Une autre, d'égale antiquité, a été imprimée par Dom A. STAERK, O.S.B., dans sa description du manuscrit latin Q. v. I, n° 41 de Saint-Petersbourg. Ce recueil, un sacramentaire grégorien, est d'origine tournaissienne (Saint-Piat). *Les manuscrits latins du Ve au XIII<sup>e</sup> siècle conservés à la Bibliothèque Impériale de Saint-Petersbourg*, t. I (Saint-Petersbourg, 1910), p. 83-84.

<sup>2</sup> Oxford, 1918, ch. VII : *The Litany of Saints in the Stowe Missal*. Paru d'abord dans le *Journal of Theological Studies*, en octobre 1905.

<sup>3</sup> Par les soins de G. F. WARNER, dans les Vol. XXI et XXII de la « Henry Bradshaw Society ».

<sup>4</sup> Voir les conjectures de Bishop (op. c., pp. 142, 150) à propos des litanies grecques du manuscrit Galba A. xviii.

Saxons et les Irlandais. Ceux-ci en pérégrinant sur le continent et y répandant leurs coutumes monastiques, se sont faits, d'après Bishop, les principaux propagateurs de cette dévotion. On sait d'ailleurs le goût marqué des Irlandais pour la prière de forme asyndétique<sup>1</sup>, pour les séries d'invocations jaculatoires, les *loricae*, etc. Qu'on relise à ce propos, les curieuses « déprécations », conservées dans le manuscrit Harley 7653, du VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle ; elles appartiennent à la dévotion privée. F. E. Warren, qui les a publiées, en appendice à l'Antiphonaire de Bangor<sup>2</sup>, y a joint, par manière de comparaison, les litanies, déjà fort développées, du Regius 2. A. xx ; celles-ci sont d'origine anglaise<sup>3</sup>. Le concile tenu à Clovesho en 747, porta un décret sur l'insertion du nom de S. Augustin de Cantorbéry dans les litanies des saints<sup>4</sup>.

Bishop constatait, ensuite, que le plus ancien document non-insulaire qui nous ait été conservé en l'espèce, se trouve dans le sacramentaire de Gellone, que l'on date de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Mabillon, il est vrai, faisait remonter tout aussi haut les litanies qu'il avait tirées d'un *Liber psalmorum* de Saint-Remi de Reims et qu'il appelle « anglicanes »<sup>6</sup> ; mais on a peine à leur accorder une telle antiquité. Quant aux litanies dites « carolines », composées au monastère de Sainte-Marie près de Soissons, et publiées également dans les *Vetera Analecta*<sup>7</sup>, elles sont du dernier

<sup>1</sup> C'est l'expression de BISHOP, p. 148.

<sup>2</sup> *The Antiphonary of Bangor*, Part II (London, 1895), p. 83-86 (= *Henry Bradshaw Society*, Vol. X).

<sup>3</sup> Ibid., p. 89-90.

<sup>4</sup> Canon 17. HEFELE-LECLERCQ, t. III, 2, p. 908. Cf. BISHOP, p. 147.

<sup>5</sup> Manuscrit latin 12048 de la bibliothèque Nationale. Cf. DELISLE, *Mémoire*, p. 80-81. Les litanies ne mentionnent que les noms suivants : S. Maria, S. Petri, S. Paule, S. Andreas, S. Iohannes, S. Laurenti, S. Stephani, S. Mauricii, S. Nazari, S. Symforiani, S. Martini, S. Melani, S. Germani (fol. 184).

<sup>6</sup> Voir ci-dessus, p. 6, n. 3. Sur les noms bretons qu'elles contiennent et sur d'autres litanies anciennes des saints de Bretagne, consulter J. LOTH dans *Revue Celtique*, t. XI, p. 135-51.

<sup>7</sup> Ci-dessus, p. 6, n. 3. Mabillon s'est servi d'une copie que le jésuite Pierre-François Chifflet avait prise dans un manuscrit de Besançon à l'intention de Dom d'Achery. Nous en avons trouvé une autre copie dans les *Collectanea bollandiana* du manuscrit 7524-55 de la bibliothèque Royale de Bruxelles. Elle a été exécutée d'après le même original : « Descripta est haec litania ex



quart du VIII<sup>e</sup> siècle. De la même époque encore celles des psautiers contenus respectivement dans le manuscrit 409 de l'École de médecine de Montpellier et dans le manuscrit lat. 13159 de la bibliothèque Nationale <sup>1</sup>.

Mais l'usage, en pays franc, était certainement plus ancien que ces textes qui ont survécu. A titre d'indication, nous citerons un passage de la Vie de St<sup>e</sup> Austreberte de Pavilly († 704), dont l'intérêt n'avait échappé ni à Mabillon <sup>2</sup>, ni à Martène <sup>3</sup>, et que Dom Gougaud <sup>4</sup> a rappelé récemment. La sainte abbesse était sur le point de rendre l'âme. Alors, écrit le biographe, *quia iam remunerationis hora instabat, paululum conticuit; interim, cunctis qui adstabant psallentibus et sanctorum nomina seriatim subnectentibus, ... voces psallentium interrupit* <sup>5</sup>. Les mots que nous avons soulignés paraissent bien désigner des litanies de la recommandation de l'âme. A Pavilly, notons-le, on observait sur plusieurs points les coutumes des moines de S. Colomban. Nous ferons cependant remarquer que la *Vita Austrebertae*, si elle est de bonne antiquité, pourrait n'être pas, dans sa forme actuellement connue, un témoin proprement contemporain, comme on l'a généralement admis sur la foi du narrateur. Ce point mériterait d'être mieux éclairci.

Les litanies des saints dont nous nous occuperons ici présentent des listes relativement étendues; l'une d'elles compte près de cinq cents noms. Le développement si considérable des invocations s'explique, dans le cadre de la liturgie officielle du moins, par le caractère spécial des cérémonies auxquelles on les destinait. Telles sont les processions, parfois fort longues, des Rogations, la bénédiction des fonts

vetustissimo codice manu scripto monasterii S. Pauli Bisontini ». Il y a quelques variantes de lecture.

<sup>1</sup> Voir, dans l'*Album paléographique* publié par l'École des Chartes (Paris, 1887), les planches qui ont pour titre : « Fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Psautiers du temps de Charlemagne ».

<sup>2</sup> *Acta SS. O. S. B.*, t. III, 1, p. 36.

<sup>3</sup> *De antiquis Ecclesiae ritibus*, t. IV, p. 252.

<sup>4</sup> *Étude sur les « Ordines commendationis animae »*, dans *Ephemerides liturgicae*, N. S., t. IX (1935), p. 4.

<sup>5</sup> *BHL*. 832, c. 19.



baptismaux, les prières, de leur nature assez extensibles, de la « *commendatio animae* », etc. C'est le lieu de rappeler une phrase transcrite par Gerbert de Saint-Blaise dans sa *Vetus liturgia alemannica*, d'après un vieil « ordo » de Zurich ; elle se trouvait placée en tête d'une liste particulièrement abondante : *Haec litania propter plurima sanctorum nomina secundum exigentiam temporis sufficere possunt ad quamlibet processionem quantumvis longam*<sup>1</sup>.

### I. LITANIES DE COLOGNE.

Parmi les plus remarquables manuscrits de la cathédrale de Cologne, le n° 106 a déjà fourni matière à de nombreuses recherches ; mais elles ont eu surtout pour objet l'exécution matérielle du recueil. A l'issue de ses travaux récents, M. L. W. Jones<sup>2</sup> s'accorde avec M. E. K. Rand pour y voir un manuscrit composé à Cologne sous l'évêque Hildebald et pour le dater des débuts du ix<sup>e</sup> siècle. Les paléographes compétents y ont reconnu à la fois des influences insulaires et celle de l'école calligraphique de Tours, à laquelle on a cru longtemps devoir le rattacher. Une description de son contenu a été donnée par M. Jones dans la revue *Speculum*<sup>3</sup>. Sept mains différentes mais toutes contemporaines y ont transcrit des œuvres d'Alcuin, de Bède, des hymnes, des formules de prières, une liste des provinces et cités de la Gaule, et, enfin, des litanies. A peu près inconnues jusqu'à ce jour, celles-ci peuvent être rangées au nombre des plus anciennes qu'on possède sur le continent ; elles méritent de ce chef un examen.

Le texte<sup>4</sup>, écrit en belle minuscule caroline et disposé

<sup>1</sup> Pars tertia, p. 994. Comparer, dans Martène (t. c., p. 155), la recommandation de Lanfranc : *Cantores litaniae producant aut brevient ipsam litaniam secundum quantitatem itineris*.

<sup>2</sup> *The Script of Cologne from Hildebald to Hermann* (Cambridge, Mass., 1932), p. 40-43 et pl. XLV (= *The Mediaeval Academy of America*, Publication N° 10). On y trouvera la bibliographie du sujet. Cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 423 ; et quelques sages réserves de M. P. Lehmann, dans *Gnomon*, t. X, p. 93-96.

<sup>3</sup> T. IV, p. 27-61.

<sup>4</sup> Pour l'édition de celui-ci, nous sommes très redevable à M. Paul Heusgen, bibliothécaire diocésain de Cologne, ainsi qu'à M. Bernard Bischoff. Dans ces

sur trois colonnes, commence au fol. 73 et se poursuit jusqu'au verso du fol. 74.

INCIPIT LETANIA

Kyrieleyson	Onesime	Christophare <sup>11</sup>
Christe eleyson	Timotheae <sup>10</sup>	Chrissogone
Kyrieleyson	Tite	Pancrati
Christe audi nos	Stephane	Tiburti
<sup>1</sup> S. <sup>2</sup> Michahel ora <sup>3</sup>	Line	Valeriane
<sup>4</sup> Gabrihel	Clete	Petre
<sup>5</sup> Rafahel	Clemens	Marcelline
Maria	Urbane	Alexander
<sup>6</sup> Petre	Syxt	Ignate <sup>12</sup>
Paule	Laurenti	Iohannes
<sup>7</sup> Iohannes	Yppolite	Paule
Andrea	Corneli	Anastasi
Iacobe	Cipriane	Sebastiane
Iohannes	Dionisi	Fabiane
Philippe	Rustice	Valentine
Bartholomee	Eleutheri	Vitalis
Thoma	Maurici	Cosme <sup>13</sup>
Mattheae <sup>8</sup>	Exsuperi	Damiane
Iacobe	Candide	Quintine
Symon	Innocens	Luciane
Taddeae <sup>9</sup>	Urse	Crispine
Matthia	Cassi	Crispiniane
Barnaba	Florenti	Vincenti
Marce	Gereon	Gervasi
Luca	Victor	Protasi

<sup>1</sup> In marg. add. al. man.: II. — <sup>2</sup> Scæ; et deinceps (vel sça). — <sup>3</sup> or; et deinceps. — <sup>4</sup> in marg.: III. — <sup>5</sup> in marg.: IIII. — <sup>6</sup> in marg.: VI. — <sup>7</sup> in marg.: V. — <sup>8</sup> Matthee corr. — <sup>9</sup> Taddee corr. — <sup>10</sup> Timothee corr. — <sup>11</sup> Christophore corr. — <sup>12</sup> add. in marg.; Ignati corr. — <sup>13</sup> Cosma corr.

litanies et dans les suivantes, nous nous contenterons de reproduire la suite des noms, sans répéter le mot *Sancte* ou *Sancta*, qui les précède, et la formule *ora pro nobis*, qui les suit.



Nazari	Georgi	Willibrorde
Nabor	Nicomedis	Arnulfe
Celse	Theodore	Aper
Cyriace	Proiecte	Caliste
Symphoriane	Caesari	Germane
Vite	Menne	Hilarion
Policarpe	Nerei	Marcelle
Saturnine	Achillee	Chlodoalde
Rufine	Ianuari	Audoene
Valeri	Ermes <sup>15</sup>	Medarde
Euchari	Magne	Vedaste
Materne	Erasme	Amande
Lamberte	Eustachi	Sulpici
Hucberte <sup>14</sup>	Symeon	Eligi
Gordiane	Filee	Anniane
Bonifaci	Ursmare <sup>16</sup>	Martialis
Basilidis	Ermene <sup>16</sup>	Gaurici
Cyrine	Ignace <sup>16</sup>	Trudo
Processe	Crissante <sup>17</sup>	Autmare
Marciane	Hilari	Benigne
Adriane	Martine	Servati
Prote	Gregori	Patrici
Iacincte	Ieronime	Albine
Abdon	Augustine	Albane
Sennen	Ambrosi	Severine
Felicissime	Leo	Severiane
Agapite	Silvester	Goar
Gorgoni	Stephane	Urbane
Panthaleon	Apollonaris <sup>18</sup>	Faustine
Iuliane	Eusebi	Beatrice
Abunde	Benedicte	Romane
Ameramne	Remei <sup>19</sup>	Bavo
Desideri	Damase	Rumolde
Firmine	Antoni	Richare <sup>20</sup>
Domnine	Paule	Maximine
Iuvenalis	Pauline	Taurine
Audacte	Hucberte	Lupe

<sup>14</sup> erasum postea. — <sup>15</sup> Ermas corr. — <sup>16</sup> delet. postea. — <sup>17</sup> add. al. man. —  
<sup>18</sup> Apollinaris corr. — <sup>19</sup> Remigi corr. — <sup>20</sup> Richari corr.



Gallo <sup>21</sup>	Beda <sup>25</sup>	Regula
Columbane	Felicitas	Iustina
Austasi	Perpetua	Brittola
Honorate	Agatha	Martha
Machari	Agnes	Saula
Basille	Cecilia	Sambatia
Iuste	Lucia	Saturnina
Samson	Anastasia	Gregoria
Walarice	Eugenia	Pinnosa
Maxenti	Cristina	Palladia
Chuniberte	Tecla	Margareta
Remacle	Petronilla	Affra
Victorine	Iuliana	Regina
Concordi	Genovefa	Gemma
Dare	Brigida	Waldetrudis
Habundi	Columba	Marina
Litori	Geretrudis	Hita
Machane	Radaegundis	Darhercea
Macedoni	Aldegundis	Corona
Innocente	Eufemia	Blandina
Veneri	Potentia <sup>26</sup>	Potamiana
Marine	Sabina	Marcella
Castor	Aurea	Firmola
Leuboine	Scolastica	Benedicta <sup>27</sup>
Fursea <sup>22</sup>	Magra	Daria <sup>27</sup>
Foliane	Eufraxia	Omnes sancti, orate
Filiberte	Eulalia	pro nobis.
Switberte	Leuchadia	Propicius esto, parce...
Luitgare	Dorothea	A peccatis multis,
Ursmare <sup>23</sup>	Prisca	libera...
Ermene <sup>23</sup>	Praxidis	Peccatores, te roga-
..... <sup>24</sup>	Pudentiana	mus...
Chutberte <sup>25</sup>	Fausta	Agnus Dei...
Ecberte <sup>25</sup>	Iuditta	Kyrieleyson.

Cette liste du recueil de Cologne appelle quelques commentaires.

<sup>21</sup> Galle corr. — <sup>22</sup> Furse corr. — <sup>23</sup> add. postea. — <sup>24</sup> nomen add. in marg., sed postea deletum. — <sup>25</sup> add. in marg. — <sup>26</sup> Potentiana corr. — <sup>27</sup> add. al. man.

Dès l'abord, son ordonnance générale révèle plusieurs défauts. Apparemment, des traditions qui, sur divers points, prévaudront plus tard en la matière, ne sont pas encore bien établies. La disposition des invocations est assez tumultuaire. Après le *Kyrie*, 275 noms se succèdent sans qu'aucune désignation de catégorie vienne les distinguer<sup>1</sup>. On reconnaît, bien entendu, les principaux groupes où se rangent habituellement les saints. Cela n'empêche que des confesseurs (ainsi Eucharis, Maternus, Hubert) aient été mêlés aux martyrs, et des martyrs (Calliste, Faustinus et Beatrix, Foillan) aux confesseurs. Tels noms, qu'on s'attendrait à voir réunis, ont été dispersés comme à plaisir : Hilarion est loin de Paul et d'Antoine ; Remi se trouve entre Benoît et Damase ; Calliste entre Aper et Germain. Tels autres ne semblent avoir été associés qu'en vertu d'une certaine consonance verbale que le chant devait encore accentuer : *Paule, Pauline ; Severine, Severiane ; Maximine, Taurine*.

L'ordre hiérarchique a subi, lui aussi, de nombreux accrocs. Au début des litanies, la chose était assez flagrante pour qu'on ait tenté plus tard d'y remédier par l'adjonction de numéros d'ordre. Et ce n'était pas, semble-t-il, une simple erreur de copiste distrahit que l'on redressait de la sorte. Voici, pour comparer, les premières invocations des litanies du manuscrit Reg. 2. A. xx, du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Christe, audi nos.	S. Iohannes, ora.
S. Michahel, ora.	S. Maria, »
S. Gabrihel, »	S. Petre, »
S. Raphahel, »	S. Paule, »

Là, non seulement les archanges mais aussi Jean Baptiste précèdent la Mère de Dieu et les apôtres ; c'est ce que Bishop appelle l'« historical order »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Fût-ce à la manière rudimentaire du *rotulus* de Lorsch, où on lit ces deux titres : *Nomina sanctorum confessorum, nomina sanctarum virginum* (SWARZENSKI, p. 175-76).

<sup>2</sup> Cf. WARREN dans l'*Appendix* à son édition de l'Antiphonaire de Bangor (t. II, p. 89).

<sup>3</sup> *Liturgica historica*, p. 161.



On aura remarqué, en outre, que la vierge romaine Béatrice est demeurée associée à Faustinus, parmi les martyrs, tandis que Simplicius, le conducteur habituel du groupe, manque. *Beatrix* occupe d'ailleurs la même place dans plusieurs litanies de l'époque<sup>1</sup>.

Les exemples que nous venons de donner manifestent déjà l'éclectisme qui a présidé au choix des saints ; on les voulait surtout nombreux. Notons l'insertion de Barnabé, avant les évangélistes ; ou encore celle d'Onésime, de Timothée, de Tite. Parmi les martyrs le groupe de Paris : Denis, Rustique et Éleuthère, est suivi des soldats dits thébéens, dont les quatre derniers, Cassius, Florentius, Géréon et Victor appartiennent à la région du Rhin. Plus loin, nous rencontrons le patron du Vermandois, Quentin, et son compagnon Lucien. Rufinus, qui précède Valerius, Eucharis et Maternus, est-il le martyr de Soissons ? En ce cas, Valerius pourrait être identifié avec le compagnon de Rufin qui portait ce nom<sup>2</sup>. D'autre part, Valerius semble bien former avec Euchaire et Materne le groupe connu des évêques rhénans. Il y a là un petit problème, d'autant plus curieux, que ces trois pontifes n'ont jamais passé pour martyrs. Lambert, qui les suit, en est un ; on remarquera qu'il a attiré près de lui son successeur Hubert, dont le nom a été gratté et se retrouve plus bas parmi les confesseurs. Le *Bonifaci*, encadré par Gordien et Basilide, ne désigne pas, à première vue, le grand évêque de Mayence († 754) ; pourtant, on s'étonnerait de voir son nom manquer dans la liste. *Marciane*, après *Processe*, doit sans doute se corriger en *Martiniane*. Notons la forme *Ameramne*, pour S. Emmeran de Ratisbonne. Avant la catégorie des confesseurs, introduite par Hilaire et Martin, les quatre derniers noms demandent encore un mot d'explication. Le quatrième, *Crissante*, a été ajouté de seconde main, comme aussi *Daria*, sa com-

<sup>1</sup> Voir ci-dessous, p. 19 ; DELISLE, p. 364 (litanies de Senlis) ; SWARZENSKI, p. 174 (litanies de Louis le Germanique) ; DEWICK et FRERE, *The Leofric Collectar*, t. II, p. 621 (litanies du ms. Galba A. xiv, probablement originaires de Winchester).

<sup>2</sup> Ainsi, dans les litanies du sacramentaire de Senlis (c. 880) : *S. Rufine*, *S. Valeri* (DELISLE, p. 364) ; de même dans les litanies de Saint-Thierry (ibid., p. 370).



pagne, insérée à la suite des martyres ; cela s'est fait sans doute après la translation des SS. Chrysanthé et Darie à Münstereifel, en 844, par Marcward, abbé de Prüm <sup>1</sup>. *Ignace* a été barré, pour se voir inscrire en marge, beaucoup plus haut dans la liste, avant les SS. Jean et Paul. Quant à Ursmer et Ermin, les saints de Lobbes, on les a biffés également, pour les rejeter à la dernière place parmi les confesseurs. Les avait-on pris d'abord pour des martyrs ?

Que dire maintenant des confesseurs sinon que des saints de régions fort diverses de Gaule, de Germanie, d'Irlande et d'Angleterre s'y coudoient, non sans quelque confusion ; nous ne sommes pas bien sûr de pouvoir les identifier tous. Il faut du moins signaler quelques graphies spéciales et grouper certains noms. *Gaurici* désigne S. Géry de Cambrai. *Autmare* paraît être Othmar de Saint-Gall, plutôt que S. Omer (Audomarus) de Flandre. *Austasi*, S. Eustase de Luxeuil, suit normalement Colomban ; de même Remacle de Stavelot n'est pas sans lien, dans l'histoire, avec Cunibert de Cologne. En *Litori* se laisse reconnaître l'évêque de Tours Lidorius, et cette mention vient souligner les influences tourangelles décelées par les paléographes dans l'exécution du recueil. Il est plus difficile de décider quels saints se cachent sous les formes *Dare* (pour *Clare* ?), *Habunde* (un martyr Abundius se rencontre déjà plus haut dans la liste), *Machane*, *Innocente*, *Venerai*. N'omettons pas de noter l'insertion, en marge, des SS. Cuthbert, Egbert et Bède. Un autre nom, qui précédait ceux-ci n'est plus lisible. Suivi à peu de distance par S. Suitbert de Kaiserswerth, *Leuboine* ne peut guère convenir qu'à S. Lébuin, l'apôtre des Frisons, mort vers 775, à moins de supposer une graphie défectueuse pour Leobinus de Chartres. Enfin, *Luitgare*, qui terminait primitivement la série des confesseurs, crée quelque embarras. Ce nom pourrait désigner S. Léger (Leodegarius). Le contexte, à la vérité, paraît exclure l'évêque d'Autun, honoré comme martyr, et fait songer plutôt à S. Liudger, évêque de Munster, inhumé à Werden <sup>2</sup>. Mais Liudger ne mourut qu'en 809 ; si on invoque ici son patronage, il s'ensuit

<sup>1</sup> BHL. 1793.

<sup>2</sup> *Liutgari*, dans le plus ancien calendrier d'Essen. ZILLIKEN, p. 56.

que le manuscrit 106 ne pourrait guère dater que de la dernière période de l'épiscopat d'Hildebald (785-819). Le point, on le voit, a son importance <sup>1</sup>.

En ce qui concerne l'histoire du culte, il convient de relever les mentions de plusieurs saints de nos provinces. A part Ursmer et Ermin, déjà cités, on notera surtout Willibrord, Trudon, Servais, Remacle, Fursy et Foillan, Bavon, Rombaut.

Pour la gloire posthume de ce dernier notre manuscrit acquiert une réelle valeur. L'invocation qu'on y lit (*Rumolde*) est antérieure de plus d'un siècle au diplôme de Charles le Simple en faveur d'Étienne de Liège, où l'on pouvait voir jusqu'à ce jour le plus ancien document qui nous eût conservé le nom du patron de Malines <sup>2</sup>. Ajoutons que, placé entre deux confesseurs, Bavon et Richarius, on ne peut affirmer que Rombaut soit invoqué ici comme martyr.

Dans la liste de saintes, la phalange des huit vierges martyres de Cologne retient surtout l'attention : *Brittola, Martha, Paula, Sambatia, Saturnina, Gregoria, Pinnosa, Palladia*. Ursule, on le voit, n'y a pas encore conquis sa place <sup>3</sup>. Gertrude, Aldegonde, Waudru sont des saintes de nos pays. Nous ne connaissons pas de trace plus ancienne du culte de la patronne de Mons, S<sup>te</sup> Waudru. Brigida, Ita et Darrerca (al. Modwenna) appartiennent à l'Irlande, déjà représentée dans ces litanies par S. Patrice. Un nom inconnu : *Firmola*.

Avant de clore ce chapitre, il convient de signaler au lecteur que l'ouvrage de M. Jones sur le *scriptorium* de Cologne renferme, en fac-similé (pl. XCVII), d'autres litanies, beaucoup plus courtes et d'une facture plus régulière. Elles appartiennent au manuscrit n° 137 de la Cathédrale. Grâce

<sup>1</sup> Pour dater les manuscrits du *scriptorium* de Cologne, M. Jones s'en est tenu, avant tout, aux critères externes.

<sup>2</sup> S. BORMANS et E. SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège*, t. I (Bruxelles, 1893), p. 16-17.

<sup>3</sup> Sur l'évolution du culte des « Saintes Vierges » de Cologne, lire W. LEVISON, *Das Werden der Ursula-Legende* (Köln, 1928), p. 25 et suiv. Le témoignage inédit des litanies du ms. 106 n'a pas échappé à l'auteur. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 96.



à la mention du pape Formose, du « roi » Arnoul et de l'évêque Hermann dans les prières, on peut les dater de la période 891-896.

## II. LITANIES PROVENANT DE MAYENCE.

Avec les litanies de Cologne que nous venons d'examiner, il importe de mettre en parallèle, à cause d'un rapport de parenté indéniable, celles qu'on rencontre dans un ancien manuscrit de la cathédrale de Mayence, actuellement conservé à la bibliothèque d'État de Munich <sup>1</sup>. Ce recueil porte la cote 8114; il contient les Épîtres de S. Paul. Sur les deux derniers feuillets (41<sup>v</sup>-42<sup>v</sup>), des litanies ont été écrites au cours de la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle. Par malheur elles sont à peine lisibles aujourd'hui; à tel point qu'il faut renoncer à déchiffrer certaines invocations dans les trois colonnes qui terminent la liste. Celle-ci n'est pas demeurée inconnue. Dès 1867, J. Friedrich l'avait utilisée, en passant, dans son *Histoire de l'Église d'Allemagne* <sup>2</sup>; et à deux reprises, en 1883 et en 1896, l'érudit mayençais F. Falk s'était essayé à la faire connaître <sup>3</sup>. Bien que les publications de Falk soient malaisément accessibles, nous n'avons pas à les reprendre ici en entier. Toutefois, quelques notes et rectifications ne seront pas superflues.

La liste de Mayence est d'environ un tiers moins longue que celle de Cologne; la plupart des noms qui s'y lisent se retrouvent aussi dans la précédente, et souvent dans un ordre — ou un désordre — identique. Nous nous bornerons à donner d'après l'original, trois séries d'invocations que Falk n'a pu correctement reproduire.

<sup>1</sup> Sur ce manuscrit, consulter W. M. LINDSAY et P. LEHMANN, *The early Mayence Scriptorium*, dans *Palaeographia Latina*, IV (Oxford, 1925), p. 30 (= *St. Andrews University Publications*, XX).

<sup>2</sup> *Kirchengeschichte Deutschlands* (Bamberg, 1867-1869), t. I, pp. 91, 191; t. II, p. 366, note.

<sup>3</sup> *Geschichtsblätter für die mittelhheinische Bistümer*, t. I, p. 110-11; et *Die ehemalige Dombibliothek zu Mainz*, dans le Beiheft VI du *Centralblatt für Bibliothekswesen*.

Chuniberte	Richar<i>
Urbane	Maximine
Goar	Valeri
Faustine	Euchari
Beatrice	Lupe
Roma<ne>	Gallo
Bavo	Columbane
Thrudo	Honorate
Marcialis	Leudegari
Eustasi	<Wi?>cberte
Donate	Omnes SS. Confessores
Radegundis	Gregoria
Aldegundis	Saturnina
Sabina	Margareta
Scolastica	Afra
Eulalia	Regina
Leuchadia	Gemma
Prisca	Waldethrudis
Praxedis	Marina
Regula	Fausta
Iustina	Dorothea
Martha	Daria
Saula	Fides
Britola	Corona
	Omnes SS. Virgines

Dans la première de ces trois séries de noms, on peut observer à nouveau le mélange des martyrs et des confesseurs, ainsi que la présence parmi eux de Béatrix. S. Materne, cette fois, manque après Valère et Eucharius. La seconde série présente *Donate* après Eustase ; c'est donc le Donatus de Luxeuil. *Leudegari* nous paraît suggéré par le *Luitgare* de la liste précédente. Dans la troisième tranche que nous avons reproduite, le groupe des martyres de Cologne est tombé à cinq unités : de *Martha* à *Saturnina*. Plus loin, *Dorothea* semble avoir remplacé Darerca ; de Ita, autre Irlandaise, plus de trace. On aura remarqué que les invocations aux différents groupes de saints (*Omnes SS. ...*) ont été introduites



dans les litanies. Notons encore que, dans celles-ci, Barnabé est rangé parmi les apôtres, entre Barthélemy et Matthieu. Avant Willibrord, nous lisons : *Egberte, Chutberte*. Rombaut, Ursmer et Ermin n'y figurent pas, mais bien Lambert, Servais, Bavon, Trond, Remacle, Fursy, Foillan. De même les saints rhénans ; parmi eux, Alban de Mayence n'a pas été mis particulièrement en relief. Enfin, les graphies *Gaurice, Autmare, Gallo* <sup>1</sup> se retrouvent ici.

### III. FRAGMENTS ORIGINAIRES DE RATISBONNE.

Du manuscrit de Munich lat. 14816, provenant de Saint-Emmeran de Ratisbonne, on a décollé un feuillet, lequel a été rangé dans une liasse de fragments liturgiques 29164 I sous le numéro d'ordre Lit. 8. Ce morceau de parchemin nous a conservé quelques invocations, appartenant à d'anciennes litanies des saints, et transcrites par une main du ix<sup>e</sup> siècle.

Spes	Maria Egyptia <sup>c</sup>
Caritas	Marina
Margareta	Omnes sancte virgines, orate pro anima eius.
Leopa	Omnes sancte vidue, orate pro anima eius.
Otilia	Omnes sancti et electi Dei, ve- nite in adiutorium anime eius.
Eufemia	Kiryeleyson. ter.
Theodosia	Christe eleyson. ter.
Sincletica	<i>cet.</i>
Posinna	
Verena	
Maria Magdal	

Au verso du feuillet, on lit encore quelques prières, telles que :

A potestate demonum, libera animam eius.

Ab omni infestatione malignantium, libera.

Elles indiquent assez qu'on se trouve en présence d'un

<sup>1</sup> Cette forme se rencontre aussi dans les litanies de Senlis, déjà citées (DELISLE, p. 365).

fragment liturgique ayant rapport à la « commendatio animae »<sup>1</sup>. Parmi les noms des saintes, on remarquera *Leopa* (Lioba), *Posinna* (Pusinna), et *Verena*, la patronne de Zurich, dont le culte a été fort tôt répandu en Germanie<sup>2</sup>.

#### IV. FRAGMENTS DE PROVENANCE BAVAROISE.

Le manuscrit de Munich lat. 1086, datant des débuts du ix<sup>e</sup> siècle et qui fut longtemps en usage à la cathédrale de Freising, compte parmi les plus vénérables recueils hagiographiques de la bibliothèque d'État de Bavière. Il nous a conservé le meilleur texte des Vies des SS. Boniface, Willibald et Wynnibald. M. Levison a émis l'opinion que ce manuscrit pourrait provenir d'Eichstätt<sup>3</sup>. Autrefois, il contenait un feuillet de garde, lequel, détaché depuis et traité comme fragment précieux, porte à présent le n° 29077<sup>m</sup>. Sur ce feuillet, qui date également du ix<sup>e</sup> siècle, on lit encore assez commodément soixante-cinq invocations que nous publions ci-dessous. Une main du xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècle a écrit dans la marge inférieure l'indication suivante : *Liber iste est sancte Marie*

<sup>1</sup> Voir chez LEROQUAIS (op. c., t. I, p. 13) la description d'un sacramentaire de Cambrai, du ix<sup>e</sup> siècle, avec des litanies mentionnées dans l'*Ordo ad visitandum et unguendum infirmum*.

<sup>2</sup> C'est ici le lieu de signaler le curieux travail d'adaptation que les clercs de Saint-Emmeran firent subir à des litanies métriques avec notation musicale qui étaient à l'usage de Saint-Gall. Les textes originaux ont été publiés dans les *M. G., Poetae latini aevi carolini*, t. IV, pp. 319, 321, 326. Ce sont des œuvres d'Hartmann et de Ratpert, qui servaient *ad processionem diebus dominicis*, ainsi qu'une *letania rithmica*. On les trouve démarquées, à l'usage de Ratisbonne, dans le manuscrit latin de Munich 14083, d'une exécution somptueuse, aux fol. 3-4<sup>v</sup>. Voici, à titre d'exemple, l'invocation qui s'adresse au patron du monastère dans la première de ces « litanies dominicales » :

*Norica regna tuens, Heimramme, precatibus omnes*

*Christo credentes protege, martyr, oves.*

*Istud coenobium coetumque tibi famulantur*

*Nostraque sanctificans cuncta tuere simul.*

Chez Hartmann, le second distique s'appliquait à S. Benoît. Une autre adaptation de ces vers, plus discrète, avait déjà été mise au jour par Martin GERBERT dans ses *Monumenta veteris liturgiae alemannicae*, t. II, p. 87 et suiv., d'après un manuscrit de Vienne.

<sup>3</sup> *Vitae S. Bonifatii archiepscope Moguntini (Hannoverae, 1905)*, p. xvii-xviii.



*et sancti Corbiniani Frisinge.* Si elle convient au recueil 1086, cette note d'appartenance ne nous marque pas, constatons-le, l'origine des litanies, dont la composition, par ailleurs, ne suggère aucune Église en particulier.

Les invocations aux saints, qui commencent avec *S. Symon*, se trouvent rangées dans un double encadrement en forme d'arcades, suivant la manière carolingienne. Le recto du feuillet porte, en capitales; sous les arceaux : **INCIPIUNT LETANIE**; ces mots sont complétés, en onciales dans la marge, par l'épithète : **MAIORES**. Le feuillet qui jadis devait précéder celui-ci et qui contenait les invocations du début, présentait sans doute aussi la première partie du titre : **IN CHRISTI NOMINE** <sup>1</sup>.

#### INCIPIUNT LETANIE MAIORES

S. <sup>1</sup> Symon, ora p. n.	Commini	Saturnine
Line	Actuber	Dionisi
Clete	Filomine	Laurenti
Clemens	Gemine	Vincenti
Policarpe	Mature <sup>2</sup>	Petre
Fotine	Alexander	Babila
Yrenee	Pontice	Alexander
Cum sociis tuis	Ariste	Marcelline
Xiste	Fotine	Fabiane
Corneli	Corneli	Felix
Cypriane	Zotime	Sperate
Apollonaris	Tite	Fabiane
Veti	Zotice	Romane
Epagati	Iuli	Cosma
Zacharia	Alexander	Damiane
Silvi	Yppipodii	Gervasii
Prime	Marcelle	Protasi
Alpi	Benigne	Vitalis
Vitalis	Simforiane	Pancrate

<sup>1</sup> *Sce, et ita porro.* — <sup>2</sup> *si recte legimus.*

<sup>1</sup> Ainsi, dans les litanies de Lorsch (SWARZENSKI, p. 171) et de Corvey (LEHMANN, p. 71).

Iohannes	Sabastiane	Abunde
Paule	Tiburti	Marce
Valentine	Tranquilline	Marcelline

La série de saints qui, dans cette nomenclature, frappe aussitôt l'attention est celle des martyrs de Lyon de l'an 177 : S. Pothin (*Fotine*) et ses compagnons (de *Veti* à *Iuli*). A confronter la suite des noms avec celles que présentent respectivement les martyrologes historiques, les passionnaires et Grégoire de Tours<sup>1</sup>, on constate qu'elle concorde le plus exactement avec la liste du ch. 48 de l'*In gloria martyrum*. Il convient d'observer toutefois que Pothin est séparé de ses compagnons par cinq noms, étrangers à son groupe, mais dont le premier, *Yrenee*, est celui de son successeur sur le siège de Lyon. On ne sait trop par quelle confusion une invocation spéciale : *cum sociis tuis, ora pro nobis* a été insérée après S. Irénée ; elle serait mieux à sa place après *Fotine*. Le martyr Vettius Epagatus a fourni ici deux personnages ; par contre, seul *Alcipiadis*<sup>2</sup> a été omis dans la série. Les noms *Alexander* et *Yppipodii*, qui suivent immédiatement, appartiennent à un autre groupe de martyrs lyonnais. Ils confirment l'emprunt à Grégoire de Tours, car on les rencontre précisément dans le chapitre suivant de l'*In gloria martyrum*. Il en va de même pour Bénigne de Dijon (ch. 50), Symphorien d'Autun (ch. 51), Marcel de Chalon (ch. 52). Parmi les autres noms, plusieurs nous semblent provenir directement de la lecture des Passions romaines. Ainsi, *Tranquillinus* et les martyrs invoqués après S. Sébastien<sup>3</sup>. L'état fragmentaire du texte ne permet pas, au reste, de conclusions bien fermes sur son origine et sa destination.

<sup>1</sup> Le lecteur pourra consulter, sur cette question, l'étude que publia naguère dans nos *Analecta* (t. XXXIX, p. 113-38) le regretté Dom Henri QUENTIN : *La liste des martyrs de Lyon de l'an 177*.

<sup>2</sup> *M. G.*, Scr. rer. merov., t. I, p. 521, l. 14.

<sup>3</sup> *BHL*. 7543.



## V. LITANIES DE FREISING.

Dans le tome VII des *Quellen und Erörterungen zur bayerischen und deutschen Geschichte*<sup>1</sup>, paru à Munich en 1858, G. Th. von Rudhart a longuement analysé un manuscrit de la seconde moitié du x<sup>e</sup> siècle, provenant de la cathédrale de Freising et qui porte aujourd'hui le n° 27305 de la bibliothèque d'État de Bavière. Ce précieux recueil, malheureusement mutilé en tête et en queue, contient un martyrologe de Bède, des règles de comput, des litanies, des oraisons diverses et des hymnes, quelques psaumes et de fort intéressantes « laudes pascales ». Tout l'ensemble porte la marque de l'Église de Freising, et nous n'avons pas à refaire là-dessus l'exposé de Rudhart. Les extraits que cet érudit a imprimés dans son mémoire sont assez concluants. Nous y noterons en particulier des précisions historiques sur les incursions des Hongrois à Freising et les nombreux obits insérés au martyrologe. Le nom de l'évêque Abraham dans les « acclamations » pascales situe la rédaction de celles-ci entre les années 957 et 994. Les litanies, sur lesquelles von Rudhart n'a guère donné d'indications, ont pour titre : *Laetania antiqua*. On y rencontre la supplication suivante : *Ab incursione alienigenarum libera nos, Domine*. Elle vise évidemment les invasions magyares qui assombrèrent la première moitié du siècle. Nous faisons suivre ici ces litanies, sans transcrire toutefois les prières qui se lisent après les invocations aux saints. Le texte commence à la page 104 du manuscrit.

## INCIPIT LAETANIA ANTIQUA

Kyrie eleison.	Christe eleison.	Christe, audi nos.
Christe, protege nos.	Christe, salva nos.	Christe, libera nos.
Salvator mundi, adiuva nos.	Salvator mundi, eripe nos.	
Salvator mundi, miserere nobis in die exitus nostri.		

Sancta Maria	Gabrihel	Omnes SS. Angeli
Sancte Michahel	Raphahel	Archangeli

<sup>1</sup> P. 441-81, sous le titre : *Auszüge aus einer lateinischen Pergament-Handschrift der Freisinger-Domkirche vom Ende des X. Jahrhunderts.*

Throni	Michea	Agapite
Dominationes	Naum	Sebastiane
Principatus	Abbacuc	Fabiane
Potestates	Sophonia	Stephane
Virtutes	Aggee	Caliste
Cherubim	Zacharia	Marcelle
Seraphim	Malachia	Marce
S. Abel	Omnes SS. Prophete	Marcelliane
Seth	Iohannes	Ignati
Enoch	Petre	Vincenti
Noe	Paule	Anastasi
Melchisedech	Andrea	Valentine
Abraham	Iacobe	Crispine
Isaac	Iohannes	Crispiniane
Iacob	Thoma	Hyrenee
Ioseph	Iacobe	Tiburti
Moyses	Philippe	Valeriane
Aaron	Bartholomee	Maxime
Iosue	Mathee	Vitalis
<Gedeon> <sup>1</sup>	Simon	Georgi
<Samson> <sup>1</sup>	Tatthee	Iuvenalis
Iob	Mathia	Eventi
Tobia	Barnaba	Theodole
Omnes SS. Patriarche	Marce	Eusebi
Samuhel	Luca	Cyriace
David	Omnes SS. Apostoli	Cirine
Nathan	Stephane	Nabor
Helia	Line	Basilides
Helisee	Clete	Processe
Esaia	Anaclete	Martiniane
Hieremia	Clemens	Simplici
Ezechihel	Dionisi cum so.	Faustine
Danihel	Xyste	Abdon
Osee	Corneli	Sennes
Iohel	Cypriane	Prime
Amos	Alexander	Feliciane
Abdia	Castule	Agapite
Iona	Felicissime	Donate

<sup>1</sup> Non iam legi potest; supplevimus. Cf. infra, p. 28.



Laurenti	Martiniane	Gordiane
Chrisogone	Maure	Epymache
Iohannes	Colocere	Sulpici <sup>4</sup>
Paule	Pantaleon	Urbane
Floriane	Peregrine	Exuperi
Cosma	Castule	Innocentes
Damiane	Abundi	IIII Coronati
Marcelline	Ianuari	VII Germani
Petre	Candide	XL <sup>a</sup> Martyres
Gervasi	Felix	Omnes SS. Martyres
Protasi	Prisce	Silvester
Nazari	Urse	Gregori
Celse	Emmeramme	Leo
Vite	Luci	Melciadis
Modeste	Albane	Cirille
Victor	Desideri	Appollonaris
Yppolite	Benigne	Hilari
Neree	Proiecte	Martine
Achillee	Symphroniane	Bricci
Chiliane cum sociis	Medarde	Aniane
Timothe	Vedaste	Augustine
Rufe	Gereon cum sociis <sup>2</sup>	Remigi
Hermes	Maurici cum sociis	Germane
Felix	Ianuari cum sociis <sup>3</sup>	Ambrosi
Quirine	Mama	Gavine
Tertuline	Lantberte	Eusebi
Audacte	Amande	Zeno
Prote	Quintine	Columbane
Iacincte	Cassiane	Columba
Adriane	Domnine	Procule
Gorgoni	Christofore	Firme
Nicomedis	Ermagora	Quintine
Cesari	Fortunate	Iustine
Theodole	Syre	Corbiniane
Mennes	Yventi	Benedicte
Saturnine	Vigili	Faustine
Crisante	Valens	Magne
Heliodore	Senesi	Antonine

<sup>2</sup> (c. s.) *add. al. man.* — <sup>3</sup> *al. man. add. int. lin.* — <sup>4</sup> *Sulpici cod.*

Athanasi	Arnulphe	Emerentiana
Hieronime	Innocenti	Basilla
Ysidore	Patrici	Columba
Amande	Alto	Vincentia
Flodoalde	Arsaci	Margarita
Iohannes	Coenobi	Genovefa
Galle	Vuillibalde	Eulalia
Otmare	Vunnibalde	Iulitta
Fridoline	Omnes SS. Confessores	Papia
Crispine	Felicitas cum VII filiis	Christina
Policarpe	Perpetua	Crescentia
Basili	Petronella	Barbara
Patrici	Anastasia	Iuliana
Mamerte	Eufemia	Verena
Epyphani	Scolastica	Paula
Machari	Sabina	Erendrud
Bachumi	Agnes	Gertrud
Pafnuti	Agathes	Radegund
Arseni	Lucia	Otilia
Hilarion	Cecilia	Burgundafora
Equiti	Tecla	Stephana
Antoni	Sotheris	Seraphia
Paule	Balbina	Regula
Goar	Susanna	Natalia
Servati	Reparata	Affra
Valeri	Pelagia	Eutropia
Luci	Prisca	Brigida
Libertine	Pudentiana	Regula
Damase	Braxes	Margareta
Proiecte	Vibiana	Vualdburga
Polochroni	Domitilla	Omnes SS. Virgines
Fortunate	Digna	Viduae
Pancrati	Emerita	Infantes
Drudberte	Daria	Innocentes
Gutberte	Concordia	Sacerdotes
Hlothari	Eugenia	Heremite
Pelagi	Regina	Anachorite
Hruodberte	Symphorosa cum	Coenobite
Trophime	VII filiis	Moniales



Ici non plus les diverses catégories de saints ne sont pas encore bien délimitées. L'ordonnance générale de ces litanies est néanmoins plus régulière que celle des listes analysées précédemment. Il y règne une tradition liturgique plus ferme. Sans doute ont-elles servi à l'usage de l'Église de Freising, dont le sanctoral ancien s'y retrouve sans peine. Il importe, en effet, de comparer ces litanies avec un calendrier, datant de la même époque, et d'autres litanies, plus courtes, contenus dans le missel de Freising Clm. 6421. Ces textes ont été publiés jadis par A. Lechner dans ses *Mittelalterliche Kirchenfeste und Kalendarien in Bayern*<sup>1</sup>. Le calendrier, qui se présente plutôt sous la forme d'un martyrologe abrégé, nous facilite grandement l'identification de certains vocables de notre liste. Dans les litanies qui y font suite, S. Corbinien, patron de Freising, est mis en relief par des lettres majuscules.

Relevons maintenant quelques particularités de la liste, si abondante, du manuscrit 27305. Et d'abord, après l'énumération des chœurs angéliques, le cortège des personnages de l'Ancien Testament conduit par Abel et fermé par les petits prophètes. On lit exactement la même suite de noms dans le sacramentaire de Saint-Amand, publié par L. Delisle<sup>2</sup>. Parmi les papes, à la série habituelle : *Line, Clete, Clemens* on a ajouté ici, à la troisième place, le nom : *Anaclete*. Un peu plus loin, S. Castulus, invoqué en si bon rang, était patron dans le diocèse. Outre sa fête, le 26 mars, le calendrier cité plus haut mentionne au 5 novembre : *Dedicatio ecclesiae S. Castuli ad Mosapurc* (Moosburg)<sup>3</sup>. Nous ne nous arrêterons pas aux nombreux martyrs assez connus, honorés en Germanie : Florian de Lorch, Kilian (*Chiliane*) et ses compagnons, de Wurzburg, Emmeran de Ratisbonne, Alban de Mayence. On s'étonne, en passant, de rencontrer, mêlés aux martyrs, S. Médard et S. Vaast ; ils

<sup>1</sup> Freiburg i. Br., 1891. Le calendrier, p. 7-23 ; les litanies, p. 26-32. On notera, p. 13, à la date du 11 mai, une remarque historique jointe, par exception, au nom de S. Mamert de Vienne : *Sancti Mamerti episcopi, qui Rogationum dies ante Ascensionem Domini instituit*.

<sup>2</sup> Op. c., p. 362.

<sup>3</sup> LECHNER, p. 22.

sont suivis de Géréon, Maurice, Janvier, Mammès (*Mama*), Lambert et — nouvelle surprise — de S. Amand, lequel reparaît plus bas, entre S. Isidore et S. Cloud. Ce dernier a été travesti, par une erreur de copiste en *Flodoalde*. Parmi les confesseurs, Crépin et Polycarpe n'étonnent pas moins, entre Fridolin et Basile; de même Polichronius, Fortunatus et Pancrace. Trutpert (*Drudberte*; voir, au calendrier, le 26 mars: *S. Druadberti episcopi et confessoris*<sup>1</sup>), qui fut honoré comme un parent de S. Rupert de Salzbourg (*Hruodberte*), semble avoir attiré ici, par consonance, S. Cuthbert (*Gutberte*; au calendrier, le 20 mars: *Gudperti, Anglorum episcopi*). Alto, Arsace, Willibald et Wynnibald ont naturellement leur place ici. *Coenobi* cache le S. Zenobius dont la fête, au 29 octobre, est marquée au calendrier déjà cité. De même, Pelagius, au 28 août: *Et Pelagii m. in Constantia*. Par contre, nous ne pouvons identifier avec certitude par le même moyen *Hlotari*.

Dans la liste des saintes, *Papia* paraît bien être un intrus, à savoir le martyr Papias, qui figure d'ailleurs au même calendrier, le 29 janvier: *Rom. S. Papiae et S. Mauri m.* Crescentia fait partie du groupe marqué au 15 juillet: *S. Viti et Modesti m. et Crescentiae virg.* S<sup>te</sup> Erentrude est une nièce de S. Rupert. *Stephana* traduit Corona<sup>2</sup>.

#### VI. LITANIES DE TEGERNSEE.

Le manuscrit latin de Munich n° 18121, autrefois l'un des joyaux du monastère bénédictin de Tegernsee, en Haute-Bavière, est généralement connu sous le nom de *Psalterium Ellingeri*<sup>3</sup>. L'abbé Ellinger fut élu en 1017; après de nombreuses tribulations, suspendu de sa dignité et relégué à Niederaltaich, il ne revint à Tegernsee que pour y mourir

<sup>1</sup> LECHNER, p. 11.

<sup>2</sup> Il n'est pas hors de propos de rappeler ici une recommandation expresse de Charlemagne à l'archevêque Arno de Salzbourg: *Falsa nomina martyrum, incertam confessorum memoriam nemo veneretur* (*M. G., Leges: Concilia*, t. II, 1, p. 214).

<sup>3</sup> Sur ce psautier, voir E. F. BANGE, *Eine bayerische Malerschule des XI. und XII. Jahrhunderts* (München, 1923), p. 24 et suiv. On trouvera dans cet ouvrage la bibliographie du sujet.



(5 février 1056). On sait qu'il écrivit, d'une très belle main, divers volumes, et qu'il fit école. L'accord cependant ne règne pas entre érudits pour attribuer avec certitude à l'abbé Ellinger le psautier qui nous occupe<sup>1</sup>. Par des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, on a fixé l'exécution du manuscrit en partie vers 1050, à savoir le texte même des psaumes, que d'aucuns réserveraient encore aux dernières années d'Ellinger à Niederaltaich, et en partie après 1054. En tête et en queue du recueil se lisent des litanies<sup>2</sup>. Les premières ne contiennent qu'une série relativement courte d'invocations aux saints ; comme elle se retrouve tout entière dans les litanies beaucoup plus longues qui commencent au fol. 219, nous n'imprimerons que ces dernières en les annotant. Dans l'une et l'autre liste, on reconnaît aussitôt le sanctoral de Tegernsee, représenté par S. Quirin, patron du monastère, et les SS. Chrysogone et Castorius dont les reliques venaient d'être déposées, à cette époque, dans l'église abbatiale<sup>3</sup>. Les noms de ces martyrs ont été transcrits en lettres majuscules dans les litanies.

#### INCIPIT LETANIA

Kyrieleyson	Raphael	PETRE
Christe eleyson	Omnes SS. Angeli	Paule
Christe audi nos	Omnes SS. Archangeli	Andrea
S. MARIA ora p. n.	Omnes SS. Patriarche	Iacobe
S. Michael	et Prophete	Iohannes
Gabriel	Iohannes Baptista	Thoma

<sup>1</sup> Cf. G. SWARZENSKI, *Die Regensburger Buchmalerei des X. und XI. Jahrhunderts* (Leipzig, 1901), p. 129 ; E. THOMA, *Die Tegernseer Buchmalerei* (München, 1910), p. 19 ; A. CHROUST, *Monumenta palaeographica*, II Ser., Bd. I, Lief. II, Tafel 4-6.

<sup>2</sup> Nous avons reconnu qu'elles sont de la même main qu'une liste de reliques consignée au fol. 245 du manuscrit de Munich 19101, lui aussi du fonds de Tegernsee. Cette liste, la troisième des quatre qui remplissent ce feuillet, commence par les mots : *De aliis acquirendo monasteriis has reliquias in istud coenobium Ellingerus attulit abbas...* Parmi ces reliques, nous notons : *Reliquie Lantperti episcopi et martyris de Liuticha* (cf. M. G., Scr. t. XV, p. 1067).

<sup>3</sup> Apportées de Sainte-Marie de Vérone, d'après la chronique publiée dans B. PEZ, *Thesaurus anecdotorum*, t. III, p. 512. L'épisode demanderait à être examiné.

Iacobe	Candide	Neree
Philippe	Victor	Achillee
Bartholomee	Gereon cum sociis	Vincenti
Mathee	tuis	Valentine
Symon	Quintine	Albane
Tathee	Crispine	Cyriace
Mathia	Crispiniane	Nabor
Barnaba	Marcelline	Gorgoni
Luca	Cosma	Marcelle
Marce	Damiane	Felix
Syla <sup>1</sup>	Innocens	Urbane
Omnes SS. Apostoli	Vitalis	Marce
et Evangeliste	Alexander	Marcelliane
Stephane	Eventi	Valeriane
Line	Theodole	Yppolite
Clete	Hermes	Maxime
Clemens	Geori <sup>2</sup>	Agapite
Xypte	Abdon	Maxime
Corneli	Sennes	Processe
Cypriane	Marcelline	Martiniane
Dionisi	Petre	Quiryne <sup>3</sup>
Rustice	Prote	Symphoriane
Eleutheri	Iacincti	Timothee
Laurenti	Gervasi	Apollinaris
Fabiane	Protasi	Theodore
Sebastiane	Nazari	Saturnine
Tyburti	Celse	Christofore
Caliste	Policarpe	Vite
Maurici cum sociis	Gordiane	QUIRYNE
tuis	Epimache	CHRYSOgone <sup>4</sup>
Exu peri	Pancrati	CASTORI <sup>4</sup>

<sup>1</sup> Silas, un des disciples des Apôtres, choisi par eux pour accompagner Paul et Barnabé à Antioche (*Act.* XV, 22). A Sainte-Marie de Théroutanne, on croyait posséder de ses reliques, reçues du pape Serge par l'évêque Bainus au VII<sup>e</sup> siècle (cf. *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 479).

<sup>2</sup> Georgius.

<sup>3</sup> On a distingué plusieurs martyrs de ce nom. Le patron du monastère de Tegernsee (cf. *BHL.* 7029-7034) ayant été mis en évidence dans la liste par des majuscules ornées, il est difficile d'identifier à coup sûr celui qui le précède ici.

<sup>4</sup> Autres martyrs dont on possédait des reliques à Tegernsee (ci-dessus, p. 30).



Antonine	Nicostrate	Emili
Proiecte	Simphoriane	Pontice
Donate	Simplici	Ferruci <sup>2</sup>
Prime	Leodegari	Albine
Feliciane	Private	Chiliane <sup>3</sup> cum
Felicissime	Marcelle	sociis tuis
Agapite	Cesari	Audax
Chromati	Hirenee	Cyrice
Castule	Audifax	Romane
Ignati	Abacuc	Maximiliane
Hermogenes	Gai	Euualde <sup>4</sup>
Iohannes	Caste	Sperate
Paule	Martialis	Euple
Lantperte	Emiliane	Genesi
Emmeramme	Iohannes	Balbine <sup>5</sup>
Floriane	Benigne	Babille
Vigili	Iuliane	Almachi
Sisinni	Nicomedes	Olimpiade
Alexander	Menna	Quirion
Martyri	Luci	Felix <sup>6</sup>
Bonifaci	Geminiane	Philippe
Valens	Simplici	Vitalis
Anastasi	Faustine	Marcialis
Eustasi	Calepodi	Alexander
Cassiane <sup>1</sup>	Palmachi	Sylane
Florenti	Caste	Ianuari

Dans les litanies courtes du même manuscrit, l'ordre des noms est inverse : S. CASTORI, S. CRISOGONE (fol. 1).

<sup>1</sup> Avant Florentius, on attendrait plutôt Cassius. Les autres soldats martyrs du Rhin, Géréon et Victor, se rencontrent plus haut.

<sup>2</sup> Ferrutius était honoré d'un culte spécial à Mayence. Albinus, qui suit, est sans doute Alban, le patron de cette cité.

<sup>3</sup> Kilian de Wurzburg.

<sup>4</sup> Deux prêtres martyrs du nom d'Ewald furent missionnaires en Saxe à l'époque de S. Willibrord.

<sup>5</sup> Il y a sans doute confusion avec Balbina ; le nom qui suit, Babylas, est celui du martyr d'Antioche. L'assonance a peut-être trompé ici le rédacteur. Voir plus haut *Anastasi*, *Eustasi* (pour *Eustachi* ?) ; parmi les confesseurs, d'autre part, un *Eustachi* voisine avec *Athanasi*.

<sup>6</sup> Félix et les six noms qui suivent désignent les sept fils de St<sup>e</sup> Félicité.

Focate	Speosippe	Domnine
Theopente <sup>1</sup>	Elasippe	Aniane
Evilase	Melasippe	Medarde
Crisante	Sossi	Germane
Maure	Andochi	Amande
Tertulliane <sup>2</sup>	Neon	Vedaste
Augule	Longine	Severine
Procule	Urse	Firmine
Apolloni	Adalperte <sup>7</sup>	Elegi <sup>8</sup>
Efibe <sup>3</sup>	Omnes Sancti Mar-	Otmare
Polochroni	tyres	Sulpici
Zotice	Silvester	Bricci
Iacincte	Hilari	Albine
Amanti	Martine	Patrici
Parthene	Leo	Eparti <sup>9</sup>
Bonete <sup>4</sup>	Gregori	Viviane
Fortunate	Ambrosi	Eusebi
Elare <sup>5</sup>	Augustine	Gauuarice <sup>10</sup>
Datiane	Hieronime	Goar
Canti	BENEDICTE	Maximine
Cantiane	Ysidore	Urbane
Wenezlae <sup>6</sup>	Remigi	Pauline
Serviliane	Damasi	Pastor
Sulpici	Arnulfe	Chlodoalde
Attale	Syre	Papo <sup>11</sup>
Gavini	Hiventi	Liharde <sup>12</sup>

<sup>1</sup> Pour Theopemptus.

<sup>2</sup> Lisez : *Tertulline*.

<sup>3</sup> Proculus, Apollonius, Ephebus, martyrs d'Interamna, au 15 février (*Comm. martyr. hieron.*, p. 97).

<sup>4</sup> Bonitus.

<sup>5</sup> Hilarius.

<sup>6</sup> S. Wenceslas de Bohême († 929).

<sup>7</sup> S. Adalbert de Prague, nommé ici le dernier des martyrs, mourut en 997.

<sup>8</sup> Eligius de Noyon.

<sup>9</sup> Eparchius d'Angoulême.

<sup>10</sup> Gaugerius de Cambrai, Cf. ci-dessus, p. 16.

<sup>11</sup> Corrigé ensuite en *Papo* : S. Bavon, de Gand.

<sup>12</sup> Lifardus.



Avite	Ingenuine	Magne
Ruodperte <sup>1</sup>	Zenon	Luci
Kyselhari <sup>2</sup>	Lupe	Asteri
Chuniperte	Siniti <sup>4</sup>	Richari
Chunialde	Firmine	Euchari
Corbiniane	Ylarion	Valeri
Valentine	Effrem	Materne
Lupe	Paule	Wicberte <sup>9</sup>
Desideri	Antoni	Anduine <sup>10</sup>
Aper	Walerice	Frideline
Fursee	Machari	Celsine <sup>11</sup>
Filiberti	Melciadis	Neaci
Adriane	Basili	Maxenti
Ferruci	Hucberte <sup>5</sup>	Libori <sup>12</sup>
Amate	Aproniane	Iuli
Rumirice <sup>3</sup>	Mellite	Victor
Felix	Epiphani	Agricole
Abunde	Pafnuti	Ysidore
Adelphi	Servati	Peregrine
Arnualis	Hutberte <sup>6</sup>	Lendiline <sup>13</sup>
Castor	Leboine <sup>7</sup>	Ursmare
Secundine	Trude <sup>8</sup>	Ermine
Columbane	Galle	Berahtuine <sup>14</sup>

<sup>1</sup> S. Rupert de Salzbourg.

<sup>2</sup> Gisilar et Chuniald, séparés ici par S. Cunibert de Cologne, sont deux compagnons de S. Rupert. Cf. *M. G.*, Scr. rer. merov., t. VI, p. 161. La consonance *Chuniperte*, *Chunialde*, de nouveau, est à remarquer.

<sup>3</sup> Romaricus d'Habendum. Avant et après lui, on distingue plusieurs saints de la même région : S. Amé, S. Adelphe, S. Arnual.

<sup>4</sup> L'évêque Sinicius, honoré à Soissons et à Reims.

<sup>5</sup> S. Hubert de Liège, et plus loin, S. Servais.

<sup>6</sup> Sans doute S. Cuthbert.

<sup>7</sup> Probablement Lebuinus de Deventer.

<sup>8</sup> S. Trudon.

<sup>9</sup> S. Wigbert de Fritzlar.

<sup>10</sup> Audoenus : S. Ouen de Rouen.

<sup>11</sup> Celsinus, saint rémois, disciple de S. Remi.

<sup>12</sup> S. Liboire du Mans, dont les reliques émigrèrent à Paderborn.

<sup>13</sup> Landelin de Lobbes est suivi d'Ursmer et d'Ermin, autres patrons de cette abbaye.

<sup>14</sup> Bertuin de Malonne. Sur cette forme du nom, voir *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 139.

Frigidiane	Valeri	Iuliana
Augustine	Waltfride	Scolastica
Yspane <sup>1</sup>	Burcharde	Columba
Philippe <sup>2</sup>	Marse	Genovefa
Caron	Donate	Tecla
Symeon	Ostergisle <sup>7</sup>	Petronella
Spiridon	Vinniaue <sup>8</sup>	Susanna
Macedoni	Comgelle	Potentiana
Pachumi	Patrici	Prisca
Vindemialis	Laurentine	Sabina
Eustachi <sup>3</sup>	Parentine <sup>9</sup>	Praxes
Athanasi	Cyre	Radegundis
Arseni	Menali <sup>10</sup>	Aldegundis
Montane	Sisismunde	Gerdrudis
Petre	Querane <sup>11</sup>	Monegundis
Aper	Edane <sup>12</sup>	Edildrudis
Aurcule <sup>4</sup>	Ödalrice	Christina
Willibrorde	Omnes SS. Confessores	Cantianilla
Nicolae	Felicitas	Margareta
Ursicine	Perpetua	Regula
Florine <sup>5</sup>	Agatha	Benigna
Trophane <sup>6</sup>	Agnes	Eulalia
Niceti	Cecilia	Leocadia
Wnnibalde	Lucia	Emmerentiana
Maurili	Anastasia	Iustina
Mogori	Eugenia	Blandina
Salvi	Eufemia	Corona

<sup>1</sup> Pour Spanus (S. Épain de Touraine)?

<sup>2</sup> Philippe, l'ermite de Zell dans le Palatinat. Sur l'invention de ses restes, vers 970, cf. *BHL*. 6831.

<sup>3</sup> Voir p. 32, note 5.

<sup>4</sup> Pour Aprunculus de Trèves?

<sup>5</sup> S. Florin de Coire, honoré spécialement à Coblenze.

<sup>6</sup> Lisez : *Trophime*.

<sup>7</sup> Austregisilus de Bourges.

<sup>8</sup> S. Finnian ; il est suivi de S. Comgall et de S. Patrice.

<sup>9</sup> Après Laurentinus, il doit s'agir ici de Pergentinus, honoré avec lui comme martyr d'Arezzo.

<sup>10</sup> Pour Menelaus (S. Ménéle, de Menat en Auvergne)?

<sup>11</sup> Ciaran, saint d'Irlande.

<sup>12</sup> Aidanus.



Firmula	Martina	Aquilina
Brigida	Martiniana <sup>4</sup>	Daria
Magra	Triphonia	Pinnosa
Felícula	Theodosia	Saturnina
Simphorosa	Regina	Sophia
Theodota	Gaudentiana <sup>4</sup>	Sambacia
Modesta	Lucina	Paula
Eusebia	Basilla	Eustochium
Dorothea	Artemia	Balthilda
Leonilla	Ionilla	Fausta
Claudia	Hyrena	Procobia
Martha <sup>1</sup>	Dula <sup>5</sup>	Iulitta
Saula	Pelagia	Fusca
Gregoria	Agapa	Maria <sup>9</sup>
Ursula	Ethionia <sup>6</sup>	Merita <sup>10</sup>
Afra	Barbara	Reginsvindis <sup>11</sup>
Eumenia	Patricia	Otilia
Digna	Maxima	Hilaria
Euprepia	Ita <sup>7</sup>	Omnes SS. Virgi-
Glodosuindis <sup>2</sup>	Cyrilla	nes et Vidue...
Marina	Alexandrina <sup>8</sup>	Omnes Sancti...
Wirina <sup>3</sup>	Fenicha	Propitius esto...
Eufraxia	Victoria	
Candida	Nicea	

<sup>1</sup> Martha, Saula, Gregoria, Ursula et, plus bas dans la liste, Pinnosa, Saturnina, Sambacia représentent le groupe des Vierges martyres de Cologne ; cf. ci-dessus, p. 17.

<sup>2</sup> Glodesinde, abbesse à Metz.

<sup>3</sup> Verena.

<sup>4</sup> Noms à désinence déformée, semble-t-il.

<sup>5</sup> Sur ce nom d'un martyr de Nicomédie, dont on fit par erreur le nom d'une servante martyre, voir *Comm. martyr. hieron.*, p. 160.

<sup>6</sup> Lisez : *Chionia*. Comparer, dans le martyrologe du manuscrit H. 58 de Saint-Pierre de Rome, au 1<sup>er</sup> avril : *natale Ethionie* (*Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 63).

<sup>7</sup> Cette sainte irlandaise figurait déjà dans les litanies de Cologne ; ci-dessus p. 13 : *Hita*.

<sup>8</sup> Après Cyrilla, cette inconnue cause quelque surprise ; de même, plus loin Fenicha et Procobia.

<sup>9</sup> Après Fusca, on attendrait Maura ; ce sont des martyres de Ravenne.

<sup>10</sup> Emerita.

<sup>11</sup> Vierge martyre de Laufen, en Souabe.

Ces litanies ressemblent, on le voit, à une mosaïque, dont les pierres couvrent assurément une aire très large mais dont le dessin est souvent malhabile et confus. Le jeu, croyons-nous, paraîtrait assez vain d'en étiqueter un à un tous les éléments d'après leur provenance respective <sup>1</sup>. Les quelques notes que nous avons jointes à l'impression de la liste, suffiront cependant à montrer l'intérêt que celle-ci présente au point de vue de la transmission des noms de saints, en ces temps lointains. Isolément ou en groupe, de nombreux patrons locaux qui ne figuraient sans doute que rarement dans les livres de chœur se sont frayé un chemin jusqu'en des régions parfois reculées. L'histoire des relations entre monastères doit aider à éclaircir ces menus problèmes, et il n'est pas sans importance, on le conçoit, qu'une abbaye de Haute-Bavière, par exemple, ait reçu comme premiers religieux et ensuite comme écolâtres ou abbés, des moines venus des bords de la Meuse, du Rhin ou de la Moselle. Chacun d'eux apportait avec lui, au moins dans sa mémoire, ses traditions, un calendrier, des chroniques. A Tegernsee, le rédacteur des litanies a pu puiser à plus d'une source, soit écrite soit même orale, à en juger d'après la forme de certains noms.

Les listes que nous avons étudiées ci-dessus appartiennent toutes à des églises d'Allemagne. Nous réservons à une prochaine publication quelques autres documents du même genre, qui pour la plupart sont originaires de nos régions.

M. C.

<sup>1</sup> Notons seulement qu'un nombre assez considérable d'invocations se lisent aussi dans les litanies du *rotulus* de Lorsch (ci-dessus p. 6), mais dans un ordre fort différent.



## DEUX VIES DE S. MAXIME LE KAUSOKALYBE

### ERMITE AU MONT ATHOS (XIV<sup>e</sup> S.)

Parmi les ascètes qui illustrèrent la Sainte Montagne à l'époque de l'hésychasme<sup>1</sup>, un des plus intéressants à étudier est sans doute S. Maxime le Kausokalybe. C'est une curieuse figure que celle de ce moine, épris de vie solitaire et contemplative, au point de brûler sa pauvre cabane<sup>2</sup> et de s'enfuir au loin, chaque fois que visiteurs et disciples commencent à affluer. Sa renommée pourtant ne cessait de croître, entretenue surtout par les manifestations fréquentes d'un étonnant charisme prophétique : le saint ermite semblait lire dans l'avenir et pénétrer dans le secret des cœurs. De hauts personnages, comme le patriarche Calliste et les empereurs Jean Cantacuzène et Jean Paléologue, ne dédaignèrent pas de s'adresser à lui et de venir se recommander à ses prières. Le fameux apôtre de l'« oraison spirituelle » et des méthodes hésychastes, Grégoire le Sinaïte, lui témoigna beaucoup de respect et lui portait envie pour ses rares dons mystiques. Enfin, il ne se trouva pas moins de quatre hagiographes pour rédiger sa Vie : deux à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, S. Niphon et Théophane de Vatopédi ; deux au début du xv<sup>e</sup>, Joannice Kochylas et Macaire le hiéromoine.

De ces quatre Vies la première ne nous est connue que par un seul manuscrit : Lavra Θ 58 (ancien n° 1473), du

<sup>1</sup> Ce mouvement mystique, d'allure quiétiste, atteignit son apogée au xiv<sup>e</sup> siècle. Par ses lointaines origines, il se rattache à la spiritualité sinaïte. Mais ce sont l'influence et les œuvres de S. Syméon le Nouveau Théologien († 1022) qui en propagèrent surtout les doctrines. Cf. I. HAUSHERR, *La méthode d'oraison hésychaste*, dans *Orientalia christiana*, t. IX (1927), p. 101-210 ; *id.*, *Vie de Syméon le N. Th. par Nicétas Stélthatos* (= *Orientalia christ.*, t. XII, 1928), introduction, p. x-LXXX.

<sup>2</sup> Καλύβη. D'où son surnom de Κανσοκαλύβης.

xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> s., fol. 32<sup>v</sup>-66<sup>v</sup><sup>1</sup>. Elle a le grand mérite d'avoir été composée — si l'on peut parler ici de « composition » — par un émule du saint, l'ermite Niphon, qui fut quelque temps son disciple et son compagnon et qui hérita de sa dernière « kalybe <sup>2</sup> ». Mais la langue est si barbare et le plan si déconcertant — seul l'élément merveilleux retient l'attention du biographe et la mort du héros n'est même pas rapportée<sup>3</sup> — que les Vies postérieures n'ont eu aucune peine à éclipser ce premier et informe essai<sup>4</sup>.

La deuxième Vie (BHG. 1237) est due à Théophane, higoumène de Vatopédi, puis métropolite de Périthéorion en Thrace<sup>5</sup>. Elle nous a été conservée dans le n° 552 du monastère de S. Pantélimon, à l'Athos, manuscrit du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, fol. 145-166. L'auteur n'est pas seulement un contemporain de son héros ; il l'a connu personnellement. Son style laisse encore beaucoup à désirer. Du moins les différentes parties de sa narration sont-elles agencées de manière à faire un tout, ordonné et présentable. Plus encore que Niphon, Théophane aime à citer les témoins et les garants de ses récits. Les noms propres abondent sous sa plume et

<sup>1</sup> SPYRIDON et S. EUSTRATIADÈS, *Catalogue of the Greek Mss. of the Laura* (1925), p. 140, n° 920. Cf. S. EUSTRATIADÈS, *Συμπλήρωμα ἀγιορειτικῶν καταλόγων* (1930), p. 51.

<sup>2</sup> Ce Niphon est vénéré lui aussi comme un saint. Cf. BHG. 1371.

<sup>3</sup> Il y est fait allusion, en passant, à la fin du ch. 3 (p. 46, l. 8).

<sup>4</sup> Dans le codex 132 du monastère de Dionysiou, xvii<sup>e</sup> s., fol. 167-181<sup>v</sup>, on trouve une Vie de S. Maxime attribuée à Niphon le hiéromoine. En réalité, il s'agit d'un texte composite, dont certaines parties sont empruntées aux deux textes suivants.

<sup>5</sup> S'il faut en croire l'évêque d'Amasée, Anthime ALEXOUDÈS (article du *Νεολόγος* de Constantinople, 18 juillet 1891, cité par Eul. KOURILAS, *Ἱστορία τοῦ Ἀσκητισμοῦ*, t. I, p. 129), notre Théophane était évêque de Xanthè et Périthéorion, vers 1350. On possède de lui un discours contre les Latins. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. XIII (1916), p. 120. Sur le siège épiscopal de Théophane, voir ci-dessous, p. 100, n. 1. Il y avait à Périthéorion un métoque de Vatopédi. *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, t. III, (1919), p. 219.

<sup>6</sup> Sp. LAMBROS, *Catalogue of the Greek Mss. on Mount Athos*, t. II (1900), p. 395, n° 6059. Une copie récente (xviii<sup>e</sup> s.) nous a été signalée par Mgr Ehrhard : codex n° 7 de Korthion (île d'Andros). Une métaphrase en grec moderne se lit dans plusieurs manuscrits de l'Athos et dans le n° 70 de la bibliothèque du Sénat, à Athènes. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. IV (1907), p. 105.



donnent à sa Vie de S. Maxime un intérêt qu'on ne doit pas sous-estimer <sup>1</sup>.

En dépit de leur titre, les deux pièces suivantes sont plutôt des panégyriques que des Vies proprement dites. Le *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ Κανσοκαλύβη τοῦ ἐν τῷ Ὁρει τῷ Ἀγίῳ τοῦ Ἀθῶ ἀσκήσαντος, συγγραφεὶς παρὰ Ἱωαννικίου εὐτελοῦς ἱερομονάχου τοῦ Κόχυλα* <sup>2</sup>, se lit dans les manuscrits 470 de Vatopédi (ancien n° 402), du x<sup>v</sup>e siècle <sup>3</sup>, et 25 du monastère de Xénophon, également du x<sup>v</sup>e siècle <sup>4</sup>.

Enfin l'œuvre du quatrième biographe, le moine prêtre Macaire (identique, semble-t-il, à S. Macarius Macrès <sup>5</sup>), nous est parvenue dans le Marcianus II. 92 (ancien Nanius 114) de Venise, x<sup>v</sup>e-xvi<sup>e</sup> siècle, fol. 41-55<sup>v</sup>: *Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ ἐν τῷ Ἀθῶ, τοῦ ἐπὶ κλην Κανσοκαλύβη, συγγραφεὶς παρὰ τοῦ τιμιωτάτου ἐν ἱερομονάχοις κῆρ Μακαρίου* <sup>6</sup>.

De ces quatre textes, comme aussi de la Vie de S. Niphon (BHG. 1371), le savant moine de Lavra, Euloge Kourilas, auteur du catalogue des manuscrits de la skite de Kauso-

<sup>1</sup> C'est d'après cette Vie que Nicodème l'hagiorite a rédigé sa traduction abrégée, insérée dans le *Νέον Ἐκλόγιον* (Venise, 1803, p. 341-54; Constantinople, 1863, p. 305-317) et reproduite par C. ΔΟΥΚΑΚΗΣ dans son *Μέγας συναξαριστής*, Janvier (1889), p. 200-217. La légende de S. Maxime, qui figure, au 13 janvier, dans le Patéricon russe de l'Athos, est tirée à son tour du *Νέον Ἐκλόγιον. Athonskij Paterik* <sup>6</sup>, t. I (Moscou, 1897), p. 32-52.

<sup>2</sup> On ne sait pas grand' chose de cet auteur, dont le nom est parfois écrit *Κόχιλας* ou *Κόγχυλας*. D'après Manuel GEDEON, *Ὁ Ἀθῶς* (Constantinople, 1885), p. 204, qui cite le *Προσκυνητάριον τῆς ἁγίας Λαύρας* de Macaire Kydoneus TRIGONÈS (Venise, 1772, p. 59; décrit par LEGRAND-PETIT-PERNOT, *Bibliogr. hellénique*, XVIII<sup>e</sup> s., t. II, 1928, p. 155-58), Joannice Konchylas, hiéromoine de Lavra, vécut en ascète vers la fin du xiv<sup>e</sup> s. et s'acquit un renom de sainteté.

<sup>3</sup> S. EUSTRATIADÈS et ARCADIOS, *Catalogue of the Greek Mss. of Vatopedi* (1924), p. 94. Cf. EUSTRATIADÈS, *Συμπλήρωμα*, p. 50-51.

<sup>4</sup> LAMBROS, *Catalogue*, t. I (1895), p. 63, n° 727.

<sup>5</sup> Sur ce théologien, hagiographe et polémiste, dont il existe deux Vies (BHG. 1001, 1002), voir la notice de Mgr L. Petit dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. IX, col. 1507-1508. Notre auteur ne doit pas être confondu, jusqu'à preuve du contraire, avec son homonyme le canoniste Macaire le hiéromoine. Cf. *ibid.*, col. 1455-56.

<sup>6</sup> *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 215.

kalybia<sup>1</sup>, nous a envoyé des copies, accompagnées d'introductions et de notes en grec moderne. Ce dossier est trop considérable pour qu'on puisse songer, par les temps que nous traversons, à le publier d'un coup tout entier. Cependant, pour ne pas le laisser dormir indéfiniment dans nos cartons, nous en tirons aujourd'hui les deux premières Vies de S. Maxime. La Vie de S. Niphon suivra, s'il plaît à Dieu, dans un prochain fascicule.

La transcription du R. P. Kourilas a été collationnée sur des photographies que nous devons à l'obligeance de M. A. Sigalas, professeur à l'Université de Salonique. L'appareil critique a été délesté de toutes les fautes d'itacisme et d'autres vétilles purement orthographiques. Par contre nous y avons relégué un certain nombre de corrections proposées par le R. Père, préférant laisser dans le texte des vulgarismes curieux qui ont toute chance de remonter aux auteurs et qui intéresseront sans doute les historiens de la grécité byzantine<sup>2</sup>.

Pour le commentaire historique et topographique nous renvoyons une fois pour toutes au tome I<sup>er</sup> de l'Histoire de l'Ascétisme hagioritique du R. P. Kourilas<sup>3</sup>. Les chapitres VI et VII y sont consacrés à notre S. Maxime (p. 88-132). Les renseignements fournis par les quatre biographes y sont mis en œuvre avec beaucoup d'érudition. Les notes que nous avons placées au bas des pages proviennent, pour une bonne part, de ce volume ou de l'annotation manuscrite de notre collaborateur athonite.

FR. HALKIN S. I.

<sup>1</sup> Κατάλογος τῶν κωδίκων τῆς ἱερᾶς σκήτης Κανσοκαλυβίων, publié par Mgr Sophrone EUSTRATIADÈS (Paris, 1930); cf. *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 442.

<sup>2</sup> Signalons, à titre d'exemples, la fréquence du datif au lieu de l'accusatif (τῷ Θεῷ ἐδόξασαν, ἀκούουσι τῷ παρόντι συγγράμματι, dans Niphon; τοῖς πᾶσιν εἶλκεν, τοῖς ἐνδεέσιν ἐσκέπαζεν, τοῖς ῥήτορσιν ἐπληττεν, μεμαθηκὼς ἱεροῖς μελωδήμασι, προπέμπων αὐτοῖς, etc., dans Théophane), la désinence *ν* étendue à presque toutes les formes de la 3<sup>e</sup> personne du singulier (ἰάθην, ἡγάπαν, ὤμιλλειν), la confusion entre les différentes déclinaisons (ταχοῖς pour ταχέσι, ἀπλανῆς pour ἀπλανοῦς, φλόγα pour φλόξ, μήνη pour μῆνις), etc. Il est à remarquer que, dans les conversations rapportées en discours direct, la langue se rapproche beaucoup plus qu'ailleurs du grec parlé d'aujourd'hui.

<sup>3</sup> Ἱστορία τοῦ Ἀσκητισμοῦ. Ἀθωνῖται, t. I (Salonique, 1929); cf. *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 451. Pour la chronologie, voir ci-dessous, p. 106, n. 2.



## I. VIE DE S. MAXIME PAR S. NIPHON

Codex  
Lavrensis  
Θ 58

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν  
Μαξίμου τοῦ Ἀθωνίτου καὶ Κανσοκαλύβη<sup>1</sup>  
λεγομένου, συγγραφεὶς παρὰ τοῦ ὁσίου  
πατρὸς ἡμῶν Νίφωνος<sup>2</sup> (1) ἱερομονάχου<sup>3</sup>.

fol. 33  
Prologus.

1. « | Μὴ σιγήσης, λέγοντι τῷ προφήτῃ ἐκ πνεύματος ἁγίου (2), 5  
μηδὲ καταπραΰνης, ὁ Θεὸς ἡμῶν, ὁ ἐν τριάδι ἅγια προσκυνούμενος  
καὶ ὑπὸ τῶν Χερουβείμ δοξαζόμενος καὶ ὑπὸ τῶν Σεραφεὶμ  
ἄννυμνούμενος », καὶ ὁ ἄγγελος εἶπε τῷ Τωβήτ · « Τὰ ἔργα τοῦ  
Θεοῦ ἀνακηρύττειν ἐνδοξον (3), » καὶ πάλιν ὁ προφήτης Δαβὶδ  
καὶ θεοπάτωρ · « Οὐκ ἔκρυπα ἐν τῇ καρδίᾳ μου τὴν ἀλήθειάν σου 10  
καὶ τὸ σωτήριόν σου εἶπα · οὐκ ἔκρυπα τὸ ἔλεός σου καὶ τὴν ἀλή-  
θειάν σου ἀπὸ συναγωγῆς πολλῆς (4) · » διὰ τοῦτο οὐκ ἔστι καλὸν  
σιγῇ παραδοῦναι τὰ τοιαῦτα μυστήρια καὶ θαυμαστὰ τέρατα ὑπὸ  
τῶν ἐκλεκτῶν τοῦ Θεοῦ γερόμενα καὶ οἰκείων δούλων αὐτοῦ ·  
καὶ εἰς ὠφέλεια τῶν ἀκουόντων γενήσονται, ὅτι καὶ οἱ ζηλοῦν- 15  
τες τοὺς βίους τῶν ἁγίων πρόξενον σωτηρίας ὑπάρχει<sup>1</sup> (5).

Ἐξ ἀρχῆς ἐγένοντο φωστῆρες φωστήρων ἐν τῷ Ἀγίῳ Ὄρει  
τούτῳ τοῦ Ἀθωνος καὶ ποιμένων ποιμένες καὶ ὁδηγοὶ ἀπλανεῖς  
πλανωμένων καὶ ἀστέρες φαινοὶ τῶν θελόντων σωθῆναι, καθὼς  
ἠκούσαμεν καὶ εἶδομεν τοὺς βίους αὐτῶν καὶ πολιτείας ἐν ἰδίοις 20  
καιροῖς καὶ χρόνοις γερόμενα καὶ πληρούμενα. Ἐν ὑστέροις δὲ  
καιροῖς καὶ χρόνοις ἐπέλαμψεν ὥς ἥλιος ὑπέρλαμπρος ἐκ τῶν  
αὐτοῦ κατορθωμάτων ἐν τῷ Ἀγίῳ Ὄρει τούτῳ ὁ ὁσιος πατὴρ ἡμῶν

**Lemma.** — <sup>1</sup> κανσοκαλήβη passim. — <sup>2</sup> νήφωνος ante corr. — <sup>3</sup> εὐ-  
λόγησον πάτερ add.

1. — <sup>1</sup> πρόξενοι σωτηρίας ὑπάρχουσιν Kourilas.

(1) Entre les deux graphies *Νήφων* et *Νίφων*, qui se rencontrent l'une com-  
me l'autre dans les manuscrits, nous préférons la seconde, attestée par l'épi-  
graphie dès le iv<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. DITTENBERGER, *Sylloge* <sup>3</sup>, t. I,  
p. 398, n. 16 ; Fr. BECHTEL, *Die historischen Personennamen des Griechischen*  
(Halle, 1917), p. 598. La forme *Νήφων* doit sans doute son succès à l'étymolo-  
gie populaire qui en a fait un synonyme de *νηφάλιος*.

(2) Psalm. 82, 2.

(3) Tob. 12, 11.

(4) Ps. 39, 11.

(5) Les anacoluthes fourmillent dans ce texte. Il serait puéril de vouloir les  
corriger ou même les signaler toutes. On aura remarqué dès la l. 5 le datif ab-  
solu *λέγοντι*, auquel est coordonné l'indicatif *εἶπε* de la l. 8. Le nominatif  
*ζηλοῦντες* (l. 15) est probablement mis pour un datif.

Μάξιμος ὁ Κανσοκαλύβης, καθὼς | ἄνωθεν εἴρηται, φωστήρ φω-  
στήρων καὶ ὁδηγὸς ἀπλανῆς πλανωμένων καὶ ἀστήρ φαινότατος  
καὶ παράκλησις τῶν μοναζόντων τοῦ Ἁθωνος, πάντων [τῶν] πρὸς  
αὐτὸν μετὰ πίστεως φοιτῶντων · οὐ μόνον δὲ τῶν μοναχῶν, ἀλλὰ  
5 δὴ καὶ βασιλέων καὶ ἀρχόντων στήριγμα καὶ ὁδηγὸς πρὸς ὠφέλειαν,  
καθὼς καὶ ὁ λόγος δηλῶσαι ἐπείγεται.

34

Ἐπρεπε γὰρ τοὺς λέγοντας καὶ γράφοντας βίους ἁγίων, ἵνα  
καὶ αὐτοὶ ὧσι κεκοσμημένοι ἀρετῶν καὶ κατορθωμάτων, ὅπως  
καὶ ἐκ τῶν ἀρετῶν κοσμοῦνται οἱ λόγοι αὐτῶν. Ἐγὼ δὲ ὁ εὐτελής  
10 Νίφων ζήλω θεῷ πυρούμενος ἐπιχείρησα<sup>2</sup> γράψαι τὰ ὑπὲρ τὴν  
ἐμὴν δύναμιν, | ἀλλ' οὐ<sup>3</sup> κατ' ἐπίγνωσιν ἔγραψα καὶ ἐπέμνησα  
τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τὸν βίον · πόθῳ γὰρ θεῷ, ὡς  
εἴρηται, κινηθεὶς καὶ ἄπερ ἤκουσα ἐκ τοῦ ἁγίου αὐτοῦ στόματος  
καὶ ἀπὸ εὐλαβῶν καὶ πεφωτισμένων ἁγίων πατέρων · ἤκουσα καὶ  
15 τῆς θείας φωνῆς τοῦ κρύψαντος τὸ τάλαντον τὴν κατάκρισιν (1) ·  
« Φοβήθητι, ψυχὴ, μὴ κρύπτε λόγον Θεοῦ (2) · » ταῦτα καὶ ἡρέ-  
θισαν πρὸς ὑπόμνησιν τοῦ θείου πατρὸς γράψαι, ἵν' ὅπως ὁδηγηθῇ  
τις ἐκ Θεοῦ τῶν φιλοθέων γραμματεὺς νουνεχῆς συγγράψαι βίον  
καὶ λόγον αὐτοῦ εἰς ὠφέλειαν τῶν ἐντυγχανόντων · αὐτὸς μὲν τὰς  
20 εὐχὰς τούτων καὶ διπλοῦς τοὺς στεφάνους ἀπολαύσει, ἐκεῖ δὲ  
ἔξει<sup>4</sup> ἐπόπτην<sup>5</sup> | καὶ συνόμιλον τὸν ὅσιον πατέρα.

34v

35

2. Οὗτος ἦν ἐκ πόλεως Λαμψάκου (3) · ἐμνήθη δὲ τὴν ἀσκησιν  
καὶ τὴν ἀκτημοσύνην ἀπὸ Θεοῦ παντοκράτορος ἐκ νεότητος.  
Ὅτε τὰ ἱερὰ γράμματα ἐμάνθανεν, ἔφρευγεν εἰς τὰς ἐρήμους καὶ  
25 σπήλαια, καὶ ὅσον οἱ γονεῖς αὐτοῦ ἔπασχον<sup>1</sup> μένειν μετ' αὐτῶν,  
τοσοῦτον αὐτὸς ἔφρευγε. Καὶ ὅτε ἐνόησε τὸ κρεῖττον, ἡμφιάσθη τὸ  
μοναχικὸν σχῆμα εἰς ὑποταγὴν πνευματικοῦ πατρὸς. Καὶ ποιή-  
σας ἐκεῖ καιρὸν οὐκ ὀλίγον, ὡς ἤκουσε διὰ τὸ περιβόητον Ἁγιον  
Ὅρος τοῦ Ἁθωνος, ἠθέλησεν εἰς θεωρίαν τούτου ἐλθεῖν. Καὶ  
30 δὴ λαβὼν συγγνώμην ἐκ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ καὶ ἐφοδιασθεὶς ὑπὸ  
τῶν εὐχῶν αὐτοῦ, ἐξῆλθε. Καὶ εὐρών τινα μοναχὸν Ἀθηναῖον  
| συνοδίτην, Θεοῦ ὁδηγοῦντος ἔφθασαν εἰς τὸ Ὅρος. Οὐ πολὺ τὸ  
ἐν μέσῳ, καὶ ὁ ἅγιος ἦλθεν εἰς τὴν σεβασμίαν Λαύραν καὶ ποιήσας

Maximus,  
Lampsaci  
natus,

fit  
monachus;

in montem  
Athonem  
primo  
tendit,  
35v

<sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> ἀλλὰ Kourilas. — <sup>4</sup> ἔξειν. — <sup>5</sup> corr.

2. — <sup>1</sup> an ἐπειθον?

(1) Cf. Matth. 25, 25-30.

(2) Avertissement tiré du Triodion, doxasticon du mardi saint.

(3) Sur Lampsaque, dans l'Hellespont, voir V. SCHULTZE, *Altchristliche Städte und Landschaften*, t. II: *Kleinasien*, 1 (Gütersloh, 1922), p. 374-78.



inde Con- ἐκεῖ μετάνοιαν, ὡς σύνηθες ἦν τῶν θελόντων προσμεῖναι, ἔμεινε  
stantino- παρὰ τὴν θείαν Λαύραν ὠρολόγος (1) καιρὸν ὀλίγον. Μετὰ ταῦτα  
polim, ἀνῆλθεν εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν εἰς προσκύνησιν τῶν ἁγίων  
Παθῶν (2) καὶ τῶν ἁγίων λειψάνων. Καὶ πάλιν ὑπέστρεψεν εἰς τὸ  
rursumque "Ἁγιον" Ὄρος καὶ ἠϋλίζετο εἰς τὰς ἐρήμους τοῦ "Ἀθωνος, ἄστεγος, 5  
in Atho- ἄοικος, ὡς ἄλλος Ὀνούφριος (3) καὶ Πέτρος ὁ Ἀθωνίτης (4).  
nensia Καὶ ποτὲ μὲν ἐπλησίαζε πρὸς τοὺς ὁσίους πατέρας τῶν ἐν ταῖς  
deserta, ἐρήμοις ἐκείναις οἰκούντων καὶ ἐπαραμυθεῖτο μικρᾶς τροφῆς · | ἐ-  
36 πὶ τὸ πλεῖστον δὲ ἐν ταῖς ἐρήμοις διῆγεν ἀρκούμενος βοτάνων καὶ  
ubi degit βαλάνων καὶ καστάνων καὶ ἄλλα τινὰ πρὸς παραμυθίαν. Εἶχε δὲ 10  
annos decem. αὐτὸν ἡ ἔρημος αὕτη ἐνιαυτῶν δέκα περίοδον (5).  
Καὶ οὕτω μετὰ ταῦτα ἦλθεν εἰς τὸν τόπον τῆς ἁγίας Λαύρας,  
πλησίον τῆς Παναγίας (6) · καὶ πήξας ἐκεῖσε μικρὸν καλύβιον  
Tuguriolum ἐκαθέζετο · καὶ ἐξήρχετο μίαν τῆς ἐβδομάδος διὰ μικρὰν παρα-  
saepius μυθίαν. Ὅτε δὲ γνωστὸς ὑπὸ τινος ἐγένετο, καύσας τὴν καλύβην 15  
incendit. ἀνεχώρει ἀλλαχόθεν διὰ τὸ ἀτάραχον καὶ ἡσυχον καὶ ἀπαρρησία-  
στον. Καὶ ὅσον αὐτὸς ἐφενγε τὴν δόξαν καὶ <sup>2</sup> τὸ λανθάνειν τοὺς  
ἀνθρώπους ποῦ καὶ πόθεν κατοικεῖ, τοσοῦτον ὁ Θεὸς κατὰ τὴν  
36<sup>v</sup> αὐτοῦ φωνήν, | τό · «Ὁὐ δύναται πόλις κρυβῆναι» καὶ τό · «Ὁὐ  
καίλουσι λύχνον» καὶ τὰ ἐξῆς (7), ἐφανέρωνεν αὐτόν. Καὶ οἱ γινώ- 20  
σκοντες τοῦτον μεγάλως ἠὲ χαρίστον τὸν Θεὸν τὸν διδόντα

<sup>2</sup> προϋθιμεῖτο supplendum videtur.

(1) Moine chargé de donner le signal avec la cloche ou la simandre aux heures fixées. Ce rare synonyme de νεωκόρος est encore en usage au monastère d'Iviron ; ailleurs on emploie le mot ἐκκλησιαστικός.

(2) Les reliques de la Passion étaient l'objet d'un culte tout spécial à Constantinople. Cf. J. EBERSOLT, *Sanctuaires de Byzance* (Paris, 1921), p. 115-32 : *Reliquaires du Christ*.

(3) S. Onuphre l'anachorète. Cf. BHG. 1378-1382.

(4) S. Pierre l'Athonite, dont la Vie ancienne (BHG. 1505) a été publiée par K. LAKE, *The early days of monasticism on Mount Athos* (Oxford, 1909), p. 18-39. La popularité dont cet énigmatique anachorète jouit parmi les moines de la Sainte Montagne est due surtout au panégyrique enthousiaste que lui a consacré Grégoire Palamas, BHG. 1506.

(5) Pour toute cette première partie de la vie de S. Maxime, Théophane, ch. 2-9 (ci-dessous, p. 67-79), offre un récit fort différent et parfois difficile à concilier avec ce qu'on vient de lire.

(6) Petit sanctuaire, à deux heures du sommet de l'Athos, sur la route qui y mène de Lavra. Cf. G. SMYRNAKIS, *Τὸ "Ἁγιον" Ὄρος* (Athènes, 1903), p. 408.

(7) Matth. 5, 14-15.

τοῖς δούλοις αὐτοῦ τοσαύτην ὑπομονὴν ἐν τε σκληραγωγίαις καὶ  
μονώσεσι καὶ τὸ ἀπέριττον καὶ τὸ ὑπομένειν τὸν καύσωνα τῆς  
ἡσυχίας καὶ τὸν παγετὸν τῆς κακοπαθείας, ἐν ὕλικῳ σώματι ἄνθρωπον  
πολιτείαν ὁρῶντες τοῦ ὁσίου πατρὸς τὸν βίον. Οἱ δὲ ἀνόητοι καὶ  
5 ἄσύνετοι οἱ μὴ γινώσκοντες αὐτὸν ἔλεγον ὅτι ἐξέστη καὶ ἐπλανήθη,  
καὶ εἰς πρόσωπον ὠνειδίζον αὐτόν. Αὐτὸς δὲ ὡς μαθητῆς τοῦ  
Χριστοῦ καὶ μιμητῆς γενναίως πάντα ὑπέμενε διὰ τὸν λέγοντα·  
«Ὁ ὑπο|μείνας εἰς τέλος οὗτος σωθήσεται» καὶ «Μακάριοί ἐστε,  
ὅταν ὀνειδίσωσιν ὑμᾶς οἱ ἄνθρωποι» καὶ τὰ ἐξῆς (1).

37

10 3. Τῆς φήμης δὲ αὐτοῦ πανταχοῦ διαθεούσης καὶ τὸ ὄνομα  
αὐτοῦ ἐν ταῖς τῶν ἀπάντων γλώσσαις ᾄδόμενον, οὐ μόνον ἐν τῷ  
Ὁρει τοῦ Ἁθωνος, ἀλλὰ καὶ εἰς πᾶσαν τὴν γῆν (προφητικῶς  
εἰπεῖν) ἐξῆλθεν ὁ φθόγγος αὐτοῦ (2). Συνέτρεχον οὖν πρὸς αὐτόν  
οἱ ἐν τοῖς μοναστηρίοις κατοικοῦντες, ἀναρίθμητον πλῆθος, καὶ  
15 οἱ ἐν ταῖς σκήταις. Καὶ μετ' ὀλίγον συνέρρεον καὶ πλῆθος ἐκ τοῦ  
κόσμου, βασιλεῖς καὶ ἄρχοντες καὶ ὄχλος πολὺς ἀπὸ τῶν πόλεων,  
καὶ μεγάλως ὠφελοῦντο· ἕκαστος κατὰ τὴν πίστιν αὐτοῦ καὶ  
εὐλάβειαν | καὶ κατὰ τὸν σκοπὸν ὃν εἶχεν, ὠφελεῖτο. Ἦν δὲ  
πεφωτισμένος ὁ πατήρ· ὁμιλοῦντος γὰρ αὐτοῦ αἰσθητῶς, ἑτέρα  
20 τις φωνὴ ἠκούετο ἐκ τοῦ λογιστικοῦ αὐτοῦ· καὶ οἱ ἀκούοντες  
μεγάλως ἠὐφραίνοντο. Καὶ οὐ μόνον ἔλαβεν ἀπὸ τῆς ἁνωθεν σοφίας  
καὶ χάριτος τὸ προορᾶν τοῖς ἐγγύς, ἀλλὰ καὶ τοῖς μακρὰν (3). Καὶ  
ὅσα ἔλεγε τοῖς ἀνθρώποις, ἅλλα μὲν διὰ συντόμως ἐπληροῦντο, ἅλλα  
δὲ μετὰ καιρόν.

Undique  
ad sanctum  
concurritur,

37

25 Ἦν δὲ σπήλαιον μικρὸν ἐπάνωθεν τῆς καλύβης αὐτοῦ (4). Ἐν  
μιᾷ γοῦν τῶν ἡμερῶν εἰσῆλθεν εἰς τὸ σπήλαιον καὶ ἀφύπνωσε·  
καὶ ἀναστὰς ἐκάθισε, καὶ θεωρεῖ γύναιον κεκοσμημένον ἔμπροσθεν  
τοῦ σπηλαίου· καὶ γνοὺς τὴν ἐπίνοιαν | τοῦ παμπονήρου δαίμονος  
καὶ ποιήσας ἐκ τρίτου τὸ σημεῖον τοῦ ζωοποιοῦ σταυροῦ, ἄφαντος  
30 ἐγένετο. Καὶ ὀλίγων ἡμερῶν παρελθουσῶν, ἔλεγεν ὁ μέγας ὅτι·  
«Μοναχὸς τις ἦλθεν ἡμέρᾳ δευτέρᾳ καὶ ἐκάθητο ἔμπροσθεν τοῦ  
σπηλαίου, ὃν οὐκ εἶδά ποτε· ἦν δὲ κατάξηρος ἀπὸ τῆς πολλῆς  
ἐγκρατείας. Καὶ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ πρωτὶ ἦλθε πρὸς με καὶ ὠμιλήσα-  
μεν ἀλλήλοις· καὶ μὴ ἔχοντες ἄρτον τοῦ φαγεῖν ἀμφοτέροι ἢ ἄλλο

prophetic  
spiritu  
donatum.

In spelunca

38

(1) Matth. 10, 22 et 5, 11-12.

(2) Ps. 18, 5.

(3) Entendez τὰ ἐγγύς et τὰ μακρὰν: Maxime prévoyait l'avenir proche et éloigné.

(4) Il s'agit sans doute de la cabane que le saint construisit à trois milles de τὰ κῦρ Ἡσαῖον, quand, sur les instances de Grégoire le Sinaïte, il eut renoncé à sa vie de « Kausokalybe ». Ci-dessous, p. 89, l. 6.



- annos 14 *ti τοῦ συνεσθιαθῆναι, ἐξῆλθε καὶ ἐκάθητο ἄνωθεν ἕως τῇ πέμπτῃ*<sup>1</sup>  
*vivit;* *πρωτῇ, καὶ πάλιν ἦλθε καὶ ὠμιλήσαμεν · καὶ πάλιν ἀνέβη ἐκ τρίτου*  
*καὶ ἐκάθητο ἕως τῷ σαββάτῳ πρωτῇ. Τότε ἐξῆλθον καὶ γὰρ διὰ σω-*  
 38<sup>v</sup> *ματικὴν | παράκλησιν καὶ ἔκτοτε οὐκ εἶδον αὐτόν. » Ἐτῶν οὖν*  
*δεκατεσσάρων διανύσας ἐν τῷ προειρημένῳ σπηλαίῳ πλησίον τῆς* 5  
*tandem apud Παναγίας διάστημα, ἐξῆλθεν ἐκεῖθεν καὶ ἐλθὼν κατώκησε πλη-*  
*Lauram σίον τῆς ἁγίας Λαύρας, ὅσον καὶ τὰ πνευματικὰ ὄργανα (1) ἡκού-*  
*in tugurio οντο · καὶ πῆξας πάλιν καλύβιον ἐκάθητο, ἐν ᾧ καὶ ἐτελειώθη.*  
*habitat. Ἐκείνη δὲ τῇ καλύβῃ*<sup>2</sup> *παρεχώρησεν ἐμοί.*
- Ab impera- 4. *Ἡμερῶν δὲ οὐκ ὀλίγων παρελθουσῶν, ἡβουλήθησαν οἱ βασι-* 10  
*toribus λεῖς, ὁ Καντακουζηνὸς καὶ Ἰωάννης ὁ Παλαιολόγος, ἐλθεῖν εἰς*  
*invisitur. ἐπίσκεψιν τοῦ ἁγίου · καὶ πρὸ τοῦ ἀκουσθῆναι ἢ λεχθῆναι ἢ παρ-*  
*ουσία τούτων, φησὶν ὁ πατήρ · « Γινώσκετε, ὦ πατέρες, ὅτι οἱ*  
*βασιλεῖς Καντακουζηνὸς καὶ Παλαιολόγος ἀφικνοῦνται ἐνταῦ-*  
 39 *θα | εἰς ἐπίσκεψιν ἡμῶν. » Καὶ καθὼς προεῖπεν, οὕτω καὶ ἐγένετο ·* 15  
*ἦλθον ἀμφοτέροι οἱ βασιλεῖς εἰς τὴν ἁγίαν Λαύραν καὶ προσεκύ-*  
*νησαν (2). Εἶτα μετὰ πολλῆς τῆς εὐλαβείας καὶ ταπεινότητος*  
*ἦλθον καὶ εἰς τὸν ὄσιον πατέρα · καὶ ἰδόντες αὐτὸν προσέπεσον*  
*τοῖς ποσὶν αὐτοῦ, δεόμενοι ἀκοῦσαι λόγον παρ' αὐτοῦ καὶ διδα-*  
*χθῆναι τὰ πρὸς σωτηρίαν ὠφέλιμα ῥήματα. Καὶ ἀνοίξας τὸ ἅγιον* 20  
*αὐτοῦ στόμα καὶ πολλὰ πρὸς σωτηρίαν λέξας αὐτούς, καὶ ἀκού-*  
*σαντες μετὰ πολλῆς τῆς εὐλαβείας ἠὺφράνθησαν ἐκ τῆς γλυκύ-*  
*τητος τῆς ἐκπορευομένης ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ, καὶ μάλιστα ὅτε*  
*διελέγετο πρὸς αὐτοὺς ταῦτα · « Ἀπέχεσθαι δεῖ ἀπὸ ἀδικίας καὶ*  
 39<sup>v</sup> *πλεονεξίας καὶ τοὺς πταίοντας συγχωρεῖν καὶ τοὺς πένητας ἐλε-* 25  
*εῖν | καὶ τοῖς μοναχοῖς ἐπαρκεῖν τὰ πρὸς τὴν χρείαν τοῦ σώματος,*  
*ὅπως καὶ αὐτοὶ θερμότερως ὑπὲρ αὐτῶν ὑπερεύχωνται. » Καὶ ἄλλα*  
*πολλὰ εἰπὼν πρὸς αὐτοὺς οἴκαδε ἀπέπεμψε. Αὐτοὶ δὲ εὐχαριστή-*  
*σαντες ἀνεχώρησαν (3).*

3. — <sup>1</sup> πέπτῃ. — <sup>2</sup> sic pro ἐκείνην τὴν καλύβην.

(1) Les cloches du monastère. Cf. THÉOPHANE, ch. 31 (ci-dessous, p. 102, l. 29).

(2) Cette visite impériale n'a laissé aucune trace dans l'histoire. Si elle a réellement eu lieu, il faut la dater de l'époque où les deux empereurs n'étaient pas en guerre, soit entre 1347 et 1352. Sur une autre visite de Jean Cantacuzène à l'Athos, antérieure à la mort d'Andronic III (1341), nous avons le témoignage de l'ex-empereur lui-même : *Hist.*, IV, 24 (éd. de Bonn, t. III, pp. 173, 176).

(3) D'après Théophane de Périthéorion, ch. 21 (ci-dessous, p. 93), le saint fit aux deux empereurs des prophéties qui se réalisèrent de point en point. Cf. NIPHON, ch. 20 (p. 57-58).

5. Ἀλλ' ὃ φιλόθεοι καὶ φιλήκοοι ἀκροαταί, ἀκούσατε καὶ θαυμάσατε καὶ δοξάσατε τὸν Θεὸν τὸν δοξάζοντα τοὺς αὐτὸν γνησίως δοξάζοντας (1), καὶ διορατικούς καὶ θαυματουργοὺς αὐτοὺς ἀναδείκνυσι, καθὼς ὁ θεοπάτωρ καὶ προφήτης Δαβὶδ λέγει· « Ἐγὼ εἶπα· θεοὶ ἐστε καὶ υἱοὶ ὑψίστου πάντες (2). » Παρέβαλόν ποτε μοναχοὶ ἐκ τῆς ἁγίας Λαύρας πρὸς αὐτὸν τοῦ ποιῆσαι αὐτὸν παράκλησιν· καὶ καθημένων αὐτῶν | ἐπὶ τοῦ ἀρίστου, ἦλθον δύο κοσμικοί, ὁ εἷς ἔχων δαιμόνιον καὶ δεόμενος τοῦ ὁσίου, ὅπως ἰαθῇ. Καὶ εὐθέως ἀνέστη καὶ εἶπε τὸν μοναχὸν Μερκούριον τὸν 10 παρατυχόντα τότε ἐν τῇ τραπέζῃ· « Εὐλόγησον αὐτόν, ἵνα ἰαθῇ. » Καὶ εὐλόγησεν αὐτόν ὁ Μερκούριος, καὶ εἶπεν αὐτόν· « Πορεύου ἐν εἰρήνῃ· καὶ γυναικὸς μὴ ἄψῃ καὶ κρέα μὴ φάγῃς. » Καὶ ἰάθη ἀπὸ τῆς ὥρας ἐκείνης ὁ ἄνθρωπος.

Ἄλλος μοναχὸς νεώτερος εἶχε δαιμόνιον, καὶ ἀπεστάλη πρὸς 15 τινὰ γέροντα ἰάσασθαι αὐτόν. Ἐρχομένου δέ, καὶ μὴ θέλων συνήντησε τὸν μέγαν· καὶ ἐρωτηθεὶς παρ' αὐτοῦ ποῦ πορεύεται καὶ ἀποκριθεὶς ὅτι εἰς τὸν ὁδεῖνα γέροντα, εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ ὁσιος· « Μὴ ἀπέλθῃς ἐκεῖ | πειράσαι θέλων τὸν γέροντα, ὅτι καὶ ὁ τόπος ἐστὶ κρημνώδης καὶ κινδυνεῦσαι ἔχεις· ἀλλ' ὑπόστρεψαι εἰς τὸν γέροντά σου καὶ ἔχε ὑπακοήν καὶ ταπείνωσιν, καὶ τυρὸν μὴ ἐσθίῃς. » Καὶ ποιήσας αὐτὸν εὐχήν, ἀπέλυσεν αὐτόν καὶ εἶπε· « Πορεύου ἐν εἰρήνῃ. » Καὶ ἰάθη ἀπὸ τῆς ὥρας ἐκείνης. Τινὲς δὲ φθόνῳ τηρόμενοι ἐλοιδόρουν τὸν ἅγιον· ἡ ἀρετὴ γάρ, καθὼς γέγραπται, δῆλον αὐτὸν ἐποίει πανταχόθεν, καθάπερ λαμπὰς τὸν φέροντα, καὶ πολὺ 20 τὸ τοῦ φθόνου περιθέη σκότος (3).

6. Παρέβαλόν ποτε μοναχοὶ τινες μετὰ κοσμικοῦ τινος· καὶ πρὸ τοῦ πλησιάσαι τοῦ ὁσίου, ἔτι πόρρω αὐτοὶ ὄντες, ἐλάλησεν ὁ γέρον πρὸς τὸν κοσμικὸν | λέγων· « Ἀκινδυνᾶτος εἶ (4), καὶ στηῆθι μακρὰν, ὅτι οὐχ ὑποφέρω τὸν πλησιασμόν σου καὶ τῆς σῆς 30 ὁμιλίας τὴν δυσωδίαν. » Καὶ πάλιν ἦλθον ἕτεροι μοναχοί, καὶ γνοὺς τὸν ἕνα ἐλάλησεν ἀπὸ μακρόθεν· « Ἀκινδυνᾶτος εἶ καὶ σύ, στηῆθι ἀπὸ μακρόθεν, μὴ πλησιάσης ἐνταῦθα. » Καὶ οὕτως ἐγίνωσκε τὸν καθ' ἕνα καὶ ἕκαστον τί ἐστὶ καὶ τί διαλογίζεται. Καὶ

(1) Cf. I Reg. 2, 30.

(2) Ps. 81, 6.

(3) Citation non identifiée.

(4) Surnom donné aux partisans de Grégoire Acindynus, le plus fameux des antipalamites, après Barlaam le Calabrais. Cf. M. JUGIE, art. *Palamite (Controverse)*, § 5, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XI, col. 1802-1804.

40

Laicum  
a daemone  
per mona-  
chum liberat,

monachum  
oratione  
sanat.

40v

Acindyni  
discipulos  
41

agnoscit  
atque  
devitat.



τί πλέον ἔχω <sup>1</sup> λέγειν περὶ τοῦ ὁσίου ; Ἐπιλείψει γάρ με διηγούμενον ὁ χρόνος ὑπὲρ τὸ καθ' ἐν ἐξετάζειν · ἀλλ' ὁμως ὡς ἀμαθὴς καὶ ἀμελὴς καὶ πένης τῶν ἀρετῶν, ἀπὸ τῶν πολλῶν καὶ μεγάλων κατορθωμάτων καὶ ἀρετῶν τοῦ ὁσίου πατρὸς οὐκ ἀμελήσω λέγειν καὶ γράφειν | ὅσα ἐπίσταμαι.

41<sup>v</sup>

Callisto  
patriarchae  
mortem  
prae-  
nuntiat.

7. Ἦλθέ ποτε ὁ οἰκουμενικὸς πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Κάλλιστος μετὰ τοῦ κλήρου αὐτοῦ πρὸς αὐτόν · καὶ μετὰ τῆς συνομιλίας καὶ τοῦ ἀρίστου, ἐν τῷ ἐξελθεῖν αὐτούς, διὰ λόγου βραχέος ἐσήμανεν αὐτοὺς τὸν ἐπὶ τῶν Σερρῶν ἀδικὸν θάνατον. Καὶ διὰ δηλητηρίου ἐτελειώθησαν (1).

5

Lumine  
circum-  
datus  
cernitur.

42

8. Καὶ πάλιν τούτου μείζων ἡ ῥύμη τοῦ λόγου συνέβαλεν. Ἦλθέ τις Μεθόδιος μοναχὸς εἰς θεωρίαν τοῦ γέροντος, καὶ εἶδεν αὐτὸν ἔσωθεν τῆς καλύβης · καὶ λέγει πρὸς αὐτόν ὁ πατήρ · « Δεῦρο πλησίον. » Αὐτὸς δὲ ἀπὸ τὴν λαμπρότητα ἦν εἶδεν, οὐκ ἠδύνατο πλησιάσαι. Καὶ μικρᾶς ὥρας διάστημα, ἀλλοιωθέντος | τοῦ φωτός 15 ἐκείνου, ἐπλησίασε καὶ συνωμίλουν ἕως τὸν καιρὸν τοῦ ἀρίστου.

10

Καὶ πάλιν ἄλλοτε ἦλθεν Ἀρσένιος τις μοναχὸς πρὸς αὐτόν · καὶ εἶδεν αὐτόν, ὡς φλόγα πυρὸς ἐξερχομένη ἀπ' αὐτοῦ καὶ ἀνέβαινεν ἕως τὴν κορυφὴν τῆς καλύβης αὐτοῦ, ὡς νομίζειν ὅτι ἐπυρπολήθη ἡ καλύβη · καὶ ἐξέστη ἐπὶ τούτου <sup>1</sup>. Γενομένης δὲ 20 ἀλλοιώσεως τοῦ πυρὸς ἐκείνου, ἠρώτησεν αὐτόν · « Τί ἐστι τοῦτο, πάτερ ; » Ἀποκριθεὶς εἶπεν · « Οὐκ οἶδα τί λέγεις. »

Καὶ πάλιν ὁ αὐτὸς Ἀρσένιος εἶπε · « Φόβον ἤκουσα ἀπὸ τῶν Ἰσμηλιτῶν καὶ ἐλθὼν ἀνήγγειλα τῷ γέροντι, καὶ λέγω αὐτῷ · Ποίησον εὐχὴν περὶ τούτου. Καὶ λέγει μοι · Ὑπαγε <sup>2</sup> ἐν εἰρήνῃ. 25 Ἐγὼ δὲ ὡς πονηρὸς | ἔδειξα ὅτι ὑπάγω. Καὶ ἱσταμένου μου κρυφίως, ὁρῶ αὐτὸν ἱστάμενον καὶ τὰς χεῖρας αὐτοῦ ἐκτείναντα εἰς ὕψος ἐπὶ πολλὴν ὥραν. Καὶ ἐγένετο νεφέλη κύκλῳ αὐτοῦ, καὶ ὑψώθη τοῦ πυρὸς ἡ φλόξ ἐπάνω τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ καὶ ἕως τῶν κλάδων τῶν δένδρων, ὡς νομίζειν με κατακαίεσται <sup>3</sup> τοὺς κλά- 30

42<sup>v</sup>

6. — <sup>1</sup> ἔχων.

8. — <sup>1</sup> corr., prius τούτω. — <sup>2</sup> ὑπαγεν. — <sup>3</sup> sic.

(1) Calliste I<sup>er</sup>, patriarche de 1350 à 1354 et de 1355 à 1363, est vénéré comme un saint dans l'Église orthodoxe. DOUKAKIS, *Μέγας συναξαριστής*, 20 juin. Envoyé en ambassade auprès d'Élisabeth de Serbie, il mourut de maladie à Sérès de Macédoine. La légende de son empoisonnement est déjà rapportée et combattue par Jean Cantacuzène, *Hist.*, IV, 50 (éd. de Bonn, t. III, p. 360-62). Comparez le récit plus circonstancié de Théophane, ch. 22 (ci-dessous, p. 94).

δους · καὶ φοβηθεὶς ἔφυγον εἰς τὸ κελλίον μου ἐξιστάμενος καὶ θαυμάζων. Καὶ τῷ πρωτῇ ἦλθον καὶ ἠρώτησα αὐτόν · Τί ποιεῖς, πάτερ; Καὶ ἀποκριθεὶς εἶπεν · Ὡς με εἰρηκας, διὰ τοὺς Ἰσμαηλίτας ἐφοβήθην πολλὰ τῇ νυκτὶ ταύτῃ. »

5 9. Ἀναγκαῖόν ἐστι καὶ τοῦτο εἰς μέσον ἀγαγεῖν. Πρὸ ἐτῶν οὐκ ὀλίγων ἠκούετο περὶ τοῦ ἁγίου πατρὸς | ὅτι ἄρτον οὐράνιον δέ-  
χεται · καὶ τοῦτο πολλοὶ οὐκ ἐπίστευον. Ὁ νοσοκόμος δὲ τῆς  
ἁγίας Λαύρας Γρηγόριος ἦλθεν ἐν καιρῷ χειμῶνος μετὰ καὶ  
ἐτέρου μοναχοῦ. Δεξάμενος οὖν ὁ πατήρ αὐτοὺς εἶπεν · « Ἐγὼ  
10 ἄρτον ἔχω ζέοντα καὶ ὕδωρ. » Καὶ ἔδωκεν αὐτοῖς ἐξ αὐτοῦ καὶ  
ἔφαγον, καὶ εἶπε · « Δέομαι ὑμῶν, μὴ εἴπητε τοῦτο πρὸ τοῦ  
τέλους μου. » Ἐξέστημεν δὲ ἐπὶ τὸ ὁρώμενον καὶ ἐθαυμάσαμεν.  
Μετὰ δὲ τὴν κοίμησιν αὐτοῦ ἦσαν ἀναβαίνοντες εἰς τὴν ἁγίαν  
κορυφὴν τοῦ Ἀθωνος εἰς προσκύνησιν τοῦ σωτῆρος Χριστοῦ (1),  
15 καὶ ἔλεγον περὶ τούτου καὶ εἶπον ὅτι · « Ἐπὶ τοῦ <sup>1</sup> χιόνος <sup>2</sup> οὔτε  
μαλαγὴν εὗρομεν ἄλλου τινός, οὔτε πῦρ ἐν τῇ καλύβῃ, | ἀλλὰ ἄρτον  
εὖοσμον ζέοντα, ὃν καὶ ἡμᾶς ὁ ὁσιος ἔδωκεν εἰπὼν · Φάγετε καὶ  
ὑμεῖς, ὥς ἔτυχεν. » Ἀλλὰ καὶ τοῦτο γνωστὸν πολλοῖς ἐγένετο ὅτι  
καὶ ὕδωρ θαλάσσιον εἰς γλυκύτητα μετέβαλεν, ἐξ αὐτοῦ δὲ ἔπιε.

20 10. Καὶ πάλιν ὁ καθηγητὴς τοῦ ἐνδόξου Προδρόμου τοῦ Μικρο-  
αθωνίτου (2), λαβὼν τὰ πρὸς τροφὴν ἐπιτήδεια, εἶπεν ἐν ἑαυτῷ ·  
« Καρτέρει με, Κανσοκαλύβη, νὰ φάγωμεν. » Ἐλθόντος οὖν ἐκεί-  
νου, πρὸ τοῦ ἰδεῖν αὐτόν ὁ μέγας ἐλάλησε πρὸς αὐτόν · « Δεῦρο,  
παπᾶ, καρτερῶ σε. »

25 Ἄλλος πάλιν ἀπὸ τὴν λαύραν τῶν Καρεῶν (3) ἦλθεν, ἀλγῶν  
τὴν χεῖρα αὐτοῦ · ἐβούλετο δὲ ἀπελθεῖν εἰς τὴν Πόλιν. Καὶ πρὸ  
τοῦ εἰπεῖν | αὐτόν τὸν λογισμόν αὐτοῦ καὶ τὸ ἄλγος τῆς χειρός,  
λέγει ὁ ὁσιος · « Εἰς τὴν Πόλιν βούλεσαι ἀπελθεῖν · καὶ προσέχου,  
μὴ ἀπέλθῃς, ὅτι οὔτε ἡ χεὶρ σου ἰαθήσεται, οὔτε ἄλλον <sup>1</sup> τι ἀγαθὸν

43

Caelesti  
pane  
reficitur.

43v

Tacite  
loquentem  
audit.

Abscondita  
novit.

44

9. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> χιόνος; cf. p. 95, l. 17.

10. — <sup>1</sup> sic.

(1) Au sommet de l'Athos se trouve une chapelle de la Transfiguration.

(2) Il s'agit sans doute de l'higoumène S. Denys, qui fonda, vers 1374, au pied du Petit-Athos, le monastère de Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui appelé Dionysiou. Cf. J. DRAESEKE, *Vom Dionysioskloster auf dem Athos*, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. II (1893), p. 79-95. La fête de S. Denys l'Athonite se célèbre le 25 juin. Voir sa Vie (BHG. 559) dans le *Μέγας συναξαριστής* de Doukakis.

(3) Karyès, centre et pour ainsi dire capitale de la péninsule athonite. Cf. L. PETIT, dans *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 26, n. 2; SMYRNAKIS, p. 690.



συναντήσεται σοι· ἐδόθη σοι γὰρ σκόλοψ τῇ σαρκί, κατὰ τὸν ἀπόστολον (1), καὶ ὑπόμεινον. Ἔχεις καὶ ἀργύρια ὑπέρπυρα τέσσαρα, καὶ διάδος πτωχοῖς καὶ κτῆσαι φίλον τὸν Κύριον· τὰ μὲν ἀνάλωσαι διὰ τὴν σὴν χρεῖαν, τὰ δὲ ὡς εἴρηται δὸς τοῖς πτωχοῖς, 5 ἵνα εὖ σοι γένηται. » Ταῦτα ἀκούσας ἐκεῖνος ἐθαύμασε· καὶ προσκυνήσας τὸν ἅγιον ὑπέσχετο, ἵνα οὕτως ποιήσῃ. Καὶ ἀναχωρήσας οἴκαδε, εὐχαρίστει τὸν Κύριον καὶ τὸν θεράποντα αὐτοῦ Μάξιμον.

44<sup>v</sup> Καὶ ἄλλος τις | ἦλθεν ἐκ πόλεως Σερρών, ὃν οὐδέποτε εἶδε, καὶ λέγει πρὸς αὐτόν· « Ὁ πατέρας σου δέεται διορθώσεως· καὶ θᾶτον 10 ποίησον<sup>2</sup> αὐτόν, ἵνα διορθωθῇ. » Παρέβαλέ ποτε ὁ ὄσιος πρὸς τινα μοναχόν, ὀνόματι Μάρκον, καὶ εὔρεν ἐκεῖ ἕτερον μοναχόν· καὶ ἰδὼν αὐτόν ἀπὸ μακρόθεν ἐλάλησε· « Τί ποιεῖ ἐνταῦθα ὁ ἀσεβῆς οὗτος; (Αὐτὸς γὰρ ἦν αἰρετικὸς Μασ<σ>αλιανός.) Καὶ οὐχ ὑποφέρω τοῦ ἰδεῖν αὐτόν (2). » Καὶ ἐτράπη ὁ μέγας εἰς φυγήν. 15 Καὶ ταῦτα ἰδὼν ὁ Μάρκος ἐδίωξε τὸν ἀσεβῆ· καὶ τότε ὑπέστρεψεν ὁ πατήρ πρὸς τὸν Μάρκον. Ἄλλοτε πάλιν ὁ αὐτὸς Μάρκος καὶ ἕτερος μοναχὸς παρέβαλον πρὸς | αὐτόν, καὶ εἶπεν ὁ μοναχός· « Τριάντα δουκᾶτα ἔχω. » — « Ναί, ἔχεις καὶ ἄλλα τριάντα καὶ ἄλλα τριάντα. » Καὶ ὁ Μάρκος εἶπεν· « Ἄλλ' ἐγὼ οὐδὲν ἔχω. » Καὶ 20 ὁ γέρων εἶπε· « Λέγεις· οὐκ ἔχω. Δώδεκα ὑπέρπυρα ἔχεις, καὶ συντόμως διαβήσονται. » Καὶ ἐγένετο οὕτως· ἐποίησε μετάνοιαν εἰς τὸ μοναστήριον καὶ ἔδωκεν αὐτά.

45 11. Καὶ πάλιν παρέβαλεν ὁ γέρων πρὸς τινα μοναχόν, Δαμιανὸν ὄνομα, καὶ λέγει αὐτῷ ὁ Δαμιανός· « Ἔχομεν εἰς τὸ μοναστήριον 25 μοναχὸν ὑπερβαίνοντά σου τὴν ἀρετήν, τὸν ὀδεῖνα. » Ὁ δὲ γέρων λέγει· « Καλὸς ἐνι, ἀλλὰ ἔχει ξ' ὑπέρπυρα. » Τοῦ Δαμιανοῦ δὲ τοῦτο μὴ πειθομένου, δι' ὀλίγων ἡμερῶν ἐκοιμήθη ὁ μοναχός, καὶ εὐρέθησαν καθὼς εἶπεν ὁ ἅγιος. | Καὶ ἀκούσας ὁ Δαμιανός 45 ἐλθὼν ἔβαλε μετάνοιαν λέγων· « Συγχώρησόν μοι, τίμιε πάτερ, 30 ὅτι ὡς εἴρηκας οὕτως εὐρέθησαν τὰ ἀργύρια τοῦ ἀδελφοῦ. »

Παρέβαλε Θεόδουλος τις μοναχὸς πρὸς τὸν ὄσιον· καὶ τὸν οἶνον, ὃν ἐβάσταζεν, ἔκρυψεν αὐτόν ἔξωθεν. Καὶ λέγει ὁ γέρων· « Φέρε καὶ

<sup>2</sup> an πείσον?

(1) II Cor. 12, 7.

(2) La vieille hérésie des Massaliens ou Messaliens, dénoncée par S. Épiphane dès le IV<sup>e</sup> siècle, eut un regain de vitalité au moyen âge dans la secte des Bogomiles, condamnée encore en 1316 et 1325 par deux synodes de Constantinople. G. FICKER, *Die Phundagiagiten* (Leipzig, 1908). Elle sévit aussi au Mont Athos. MIKLOSISCH et MÜLLER, *Acta et diplomata*, t. I, p. 296.

τὸ περσικάριον (1), εἰς ἃν ἔφερες, καὶ ἄρτον. » Καὶ εἶπεν · « Οὐκ ἔφερον ἄρτον, διὰ τὸ εἶναι αὐτὸν ξηρόν. » Καὶ εἶπεν ὁ πατήρ · « Τρεῖς ἡμέρας ἔχω οὕτως. » Καὶ ἐξελθὼν ἔφερε τὸ περσικάριον. Καὶ μετ' ὀλίγον ἦλθον ἄλλοι τινὲς κομίζοντες τροφὰς καὶ ποτούς · καὶ φαγόντες ἠὲ φράνθημεν (2), ὥστε καὶ ἐπερίσσευσεν ἐκ πάντων, ὧν ἔφερον.

Ἄλλος δὲ Καλλίνικος μοναχὸς ἠλίουσεν | ἰχθύας · καὶ χωρίσας τοὺς ἐλάττονας, ποιήσας ἔδεσμα ἦλθεν εἰς τὸν ὄσιον. Καὶ λέγει αὐτῷ ὁ πατήρ · « Τοὺς μείζονας ἔκρουσας καὶ τοὺς ἐλάττονας ἔφερες. » Καὶ ἀναστὰς ἔβαλε μετάνοιαν λέγων · « Συγχώρησόν μοι, πάτερ, ὅτι οὕτως ἐποίησα. » Ἄλλος τις Κασσιανὸς <sup>1</sup> μοναχὸς ποιήσας πίτα, εἰπὼν <sup>2</sup> · « Δεῦρο, Καυσοκαλύβη, ἵνα φάγῃς πίτα » — ἦν γὰρ τὸ μῆκος τῆς ὁδοῦ ὥσεί μίλιον ἐν καὶ πλέον — καὶ δι' ὀλίγην ὥραν ἔφθασεν εἰπὼν · « Ἐλάλησάς μοι <sup>3</sup> καὶ ἦλθον. Φέρε καὶ οἶνον τοῦ πιεῖν ἡμᾶς. » Τοῦ δὲ Κασσιανοῦ μὴ βουλομένου δεῖξαι τὸν οἶνον, λέγει αὐτῷ ὁ ἅγιος · « Λέγεις · οὐκ ἔχω. Ἀναστὰς ἀκολούθει μοι. » Καὶ ἐπορεύθησαν ἐν τῷ τόπῳ, οὗ ἦσαν ξύλα, | καὶ λέγει αὐτὸν ὁ πατήρ · « Ἀνοιξον ἐνταῦθα καὶ φέρε οἶνον, ὅπως πίνωμεν · καὶ μὴ λέγε ψεῦδος, ὅτι οἱ ἀγαπῶντες τὸ ψεῦδος ἀπολοῦνται (3). » Ταῦτα ἰδὼν ὁ Κασσιανὸς ἐντρομος ἐγένετο ὅλος ἐξιστάμενος, καὶ βαλὼν <sup>4</sup> μετάνοιαν λέγων · « Συγχώρησόν μοι, ἅγιε, τὸν ψεύστην <sup>5</sup>. »

12. Βαρλαάμ τις μοναχὸς, πορευόμενος εἰς τινα χρεῖαν καὶ ὑποταγὴν Ἰωαννικίου τοῦ Ἐξυπολύτου <sup>1</sup> (4), εἶδεν αὐτὸν ὁ ἅγιος καὶ λέγει πρὸς αὐτόν · « Ἰσθι, ἀδελφέ, ὅτι αὐτόθι, οὗ βούλεσαι ἀπελθεῖν, ἔχεις τελειωθῆναι ὑπὸ <sup>2</sup> κρημνοῦ. » Καὶ ἐγένετο οὕτως. Καὶ ἄλλον <sup>3</sup> Ἀθανάσιον τὸν Κροκᾶν, εἶπεν αὐτῷ · « ὦ πάτερ Ἀθανάσιε, ὑπὸ Ἰσμαηλιτῶν μέλλεις τελειωθῆναι. » Καὶ ἐγένετο οὕτως. | Νικόδημος δὲ τις μοναχὸς ἦλθε πρὸς αὐτόν · καὶ ἰδὼν αὐτόν λέγει · « Νικόδημε, διὰ συντόμως μέλλω ἐξελθεῖν τοῦ κό-

46

46v

Varia  
praedicat.

47

11. — <sup>1</sup> κασιανός. — <sup>2</sup> εἶπε Kourilas ; malim καὶ εἰπὼν (nomin. absol.) — <sup>3</sup> ἀν ἐκάλεσάς με? — <sup>4</sup> ἀν ἔβαλε? — <sup>5</sup> sic.

12. — <sup>1</sup> ἐξυπολύτου. — <sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> supple ἰδὼν.

(1) Mot nouveau. Semble désigner la besace ou peut-être la fiasque de vin.

(2) Niphon était là, d'où la 1<sup>ère</sup> personne, ici comme plus haut, p. 49, l. 12.

(3) Cf. Ps. 5, 7.

(4) Ἐξυπόλυτος est l'équivalent de ἀνυπόδετος, déchaux. Le κελλύδριον τοῦ Ἐξυπολύτου fut rattaché, en 1324, au monastère de Caracallou. Cf. Porphyre USPENSKIJ, *L'Athos monastique* (Saint-Petersbourg, 1892), p. 925 ; SMYRNAKIS, p. 576.



σμου τούτου.» Εἶπε δὲ καὶ <τὰ ὀνόματα> τῶν παρατυχόντων πατέρων εἰς τὴν κηδεῖαν αὐτοῦ.

*Septem post mortem annis,* 13. Καὶ πληρουμένων ἐτῶν ἑπτὰ καὶ μηνῶν ε' μετὰ τὴν κοί-  
μησιν τοῦ ὁσίου, ἐσυνεβουλευσαντο δύο μοναχοί, Νίφων (1) καὶ  
Γεράσιμος, τοῦ ἀνοῖξαι τὸν τάφον καὶ ἀπὸ τῶν ἁγίων αὐτοῦ ἁγια- 5  
σθῆναι λειψάνων. (Ἦν δὲ προετοιμασμένος<sup>1</sup> ὁ τάφος ἀπὸ Θεοῦ  
ἐπάνω πέτρας · καὶ καθάρισας αὐτὸν ἐκεῖνος, ἵστατο ἕτοιμος · καὶ  
ὅταν ἐκοιμήθη, ἔθηκαν αὐτὸν ἐκεῖ). Ἐλθόντες οὖν οἱ ῥηθέντες μο-  
*corpus 47<sup>v</sup>* ναχοὶ ἐν μιᾷ ἐσπέρα ὤρυξαν · καὶ οὐδὲν εὔρον ἐκ τῶν ἁγίων λειψά-  
νων αὐτοῦ, | μόνον ὠσφράνθησαν ἀπὸ τῆς κόνεως, ὡς ὁσμήν<sup>2</sup> 10  
*reperitur, odore fragrans.* μύρου εὐωδεστάτου. Καὶ τῷ πρωτῷ ἐλθόντες καὶ ἐξορύξαντες εὔρον  
τὸ τίμιον αὐτοῦ λείψανον καὶ ἐπλήσθησαν εὐωδίας, ὥσπερ ἄρω-  
μάτων πολλῶν τε καὶ θυμιαμάτων. Καὶ λαβόντες μερίδα ἀπὸ τοῦ  
ἁγίου αὐτοῦ λειψάνου, ἐποίησαν ἀπομύρισμα (2) καὶ ἡγιάσθησαν  
καὶ ἔπιον ἐξ αὐτοῦ. Αὐθις δὲ ἔθηκαν τὴν μερίδα τοῦ ἁγίου λειψά- 15  
νου ἐν τῷ τόπῳ, ἔνθα ἔλαβον αὐτήν<sup>3</sup> · καὶ τὸν τάφον κατασφαλί-  
σαντες<sup>4</sup> ἀνεχώρησαν.

*Ad tumulum sancti 48* Ὁ Διονύσιος, οὗ τὸ ἐπὶ κλῆν<sup>5</sup> Κοντοστέφανος, εἶχε κεφαλαλγίαν  
μακροχρόνιον · καὶ πολλὰ καταναλώσας τοῖς ἰατροῖς, οὐδὲν ἤνυ-  
σεν. Τέλος δὲ | ἤλθε καὶ ἐν τῇ σορῷ τοῦ ἁγίου καὶ προσπεσὼν μετὰ 20  
*sanatur capite laborans.* πολλῶν δακρύων καὶ στεναγμῶν ἐκλιπαρῶν τὸν ἅγιον καὶ λέγων ·  
« Ἄγιε τοῦ Θεοῦ, μὴ παρίδῃς δάκρυα οἰκέτου σου, μὴ ἀπώσῃ δέησιν  
ἀναξίου δούλου σου. » Καὶ ἀφνυνώσας μικρὸν ἐπάνω τοῦ τάφου,  
ὕγιῃς ἐγένετο, ὡς οὐδέποτε ἄλγῃσας μηδὲ αἰσθανόμενος ὅτι ἤλ-  
γησέ ποτε. Ἐξελθὼν οὖν ἐκεῖθεν ἀνεχώρησεν εὐχαριστῶν τὸν Θεὸν 25  
καὶ τὸν αὐτοῦ θεράποντα.

*Diem pro nocte* 14. Παρέβαλεν ὁ ἄββᾶς Δανιὴλ ἀπὸ τῆς ἁγίας Λαύρας πρὸς τὸν  
μέγαν ποτέ. Εὐρὼν αὐτὸν ἔξωθεν τῆς καλύβης · « Τίς εἰ ὁ ἐλθὼν,  
ἀπεκρίνατο ὁ ἅγιος πρὸς αὐτὸν ἅμα τοῦ ἰδεῖν αὐτόν, καὶ οὐκ εἰς-

13. — <sup>1</sup> sic post corr. — <sup>2</sup> ὁσμή ante corr. — <sup>3</sup> αὐτόν. — <sup>4</sup> κατησφαλή-  
σαντες. — <sup>5</sup> ἐπὶ κλῆν.

(1) Ce Niphon, simple moine, doit être distingué du hiéromoine Niphon de Lavra, ancien « canonarque » de Dorotheou (ch. 15), ainsi que de S. Niphon, l'auteur de cette biographie, qui était lui aussi prêtre et moine.

(2) Voir dans Théophane, ch. 35 (ci-dessous, p. 109), l'interprétation de ce mot, ou plutôt la description de ce curieux procédé qui permettait d'appliquer aux différentes parties du corps la vertu bienfaisante des reliques. Cf. J. PARGOIRE, art. *Apomyrisma*, dans le *Dictionnaire d'archéol. chrét. et de lit.*

ἦλθες πρωτῆ, ἀλλὰ πρὸς ἐσπέραν ; » | Ἦν γὰρ πρωτῆ τότε ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου. Ἀποκριθεὶς ὁ ἀββᾶς Δανιήλ εἶπεν · « Πρωτῆ ἐστὶ, πάτερ, νῦν ἀνέτειλεν ὁ ἥλιος. » Ἀπὸ τούτου ἐγνώρισαν οἱ πατέρες, ὅτι καὶ τὰς νύκτας ὡς ἡμέρας διεβίβαζε, καθὼς γέγραπται · Φῶς δικαίοις 5 διὰ παντός (1) · οἱ γὰρ ἅγιοι ἐν σοὶ φωτισθέντες καταλάμπουσιν ὡς φωστῆρες.

48<sup>v</sup>

habet  
Maximus.

15. Διηγῆσατο ἡμῖν Νίφων ὁ ἱερομόναχος ἐκ τῆς ἀγίας Λαύρας, ὅτι · « Ἦμην κανονάρχης εἰς τοῦ Δωροθέου (2) · καὶ ἔλαχόν τινες μοναχοὶ τότε εἰς τὸν ὅσιον πατέρα. Ἦν δὲ καιρὸς τοῦ τρυγη- 10 τοῦ καὶ γαλήνη μεγάλη καὶ ἥλιος ὑπέρλαμπρος καὶ διαυγής. Καὶ λαβὼν ὁ ἅγιος εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ ἐν παξιμαῖν <sup>1</sup> ἐπέδωκεν ἐνὸς | τῶν εὐρεθέντων ἀδελφῶν εἰπὼν · « Λαβέ <sup>2</sup> τοῦτο τὸ ψωμίον καὶ δὸς αὐτὸ τοῦ ἱερέως εἰς τοῦ Δωροθέου εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ. Καὶ προσέχεσθε, μὴ ἐξέλθετε ἐκεῖσε, ὅπως μὴ κινδυνεύσετε · μέλλει 15 γὰρ γενέσθαι χειμῶν βαρύτατος. » Ἐλθόντες οὖν τότε ἐκεῖ, καὶ μετὰ τὸ λαβεῖν ὁ ἱερεὺς τὸν παξαμαῖν εἰς χεῖρας αὐτοῦ, εὐθέως ἐγένοντο ἀστραπαὶ καὶ βρονταὶ καὶ <νε>φέλαι καὶ γνόφος καὶ χάλασαι, ὥστε ἐξαπορηθῆναι οἱ ἀδελφοὶ καὶ γενέσθαι ἔντρομοι καὶ θαυμάσαι τοῦ ἁγίου τὴν προφητείαν. Καὶ ὡς εἶδον ταῦτα, 20 ἀνήγγειλαν τῶν πατέρων περὶ τοῦ ὁσίου ὅτι · « Οὕτως εἶπε · καὶ ἐγενήθησαν, ὡς ὁρᾶτε. » | Καὶ ἀκούσαντες οἱ πατέρες ἐξέστησαν. Καὶ τὰς ἀμπέλους τοὺς εὐρεθέντας <sup>3</sup> τότε ἀτρύγους πάντας <sup>3</sup> ἠφάνισεν ὁ χειμῶν · καὶ μιᾷ φωνῇ ἅπαντες ἔλεγον τὸ Κύριε ἐλέησον. Καὶ ἀπὸ τὴν βίαν τοῦ χειμῶνος ἐκείνου εἰσῆλθομεν εἰς τὸν ναὸν 25 καὶ ἀπεκλείσθημεν · καὶ ποιήσαντες ἐκεῖσε ἱκαναῖς ἡμέραις <sup>3</sup>, ἕως οὗ παρῆλθεν ἡ ὀργὴ τοῦ Θεοῦ, ἐξήλθομεν ἐκεῖθεν εὐχαριστοῦν- 30 τες τὸν Θεὸν καὶ τὸν αὐτοῦ δοῦλον. »

Procel-  
lam prae-  
nuntiat.

49

49<sup>v</sup>

Πάλιν ὁ αὐτὸς εἶπεν · « Ἐλθόντος μου μιᾷ πρὸς τὸν ὅσιον καὶ ὁμιλήσας μετ' αὐτοῦ, εἶπον ἵνα φάγωμεν. Αὐτὸς δὲ εἶρηκε πρὸς με · 30 Κερατᾶδες (3) ἔρχονται · καὶ ὅταν ἐξέλθωσι, τότε θέλομεν φάγειν <sup>3</sup>.

Futura  
praevidet

15. — <sup>1</sup> sic ; cf. l. 16 : τὸν παξαμαῖν et pp. 92, 94, 97 : ἀπαξαμαῖν. — <sup>2</sup> λάβε. — <sup>3</sup> sic.

(1) Prov. 13, 9. Les mots qui suivent rappellent Dan. 12, 3.

(2) Un des monastères disparus de l'Athos. Cf. M. GEDEON, 'Ο Ἄθως (Constantinople, 1885), p. 129-30 ; SMYRNAKIS, p. 62. Ci-dessous, p. 97, l. 4, εἰς τὴν μονὴν Δωροθέου ; p. 81, l. 25, ἐν Δωροθέοις.

(3) Κερατᾶς, « cornu », désigne, dans l'usage populaire néo-grec, le mari trompé. Comparez l'expression française « porter des cornes ».



50 Καὶ ἔτι μιᾶς στιγμῆς οὕτω παρελθούσης, | ἦλθον κοσμικοί  
 τινες τρεῖς καὶ λέγουσιν ὅτι· Ὑπὸ τῶν γυναικῶν ἡμῶν ἡδικήθη-  
 μεν, ὦ πάτερ, ὅτι ὁδὸν ἐβάδισαν κακὴν· καὶ εἴ τι ἡμᾶς κρίνεις,  
 οὕτω καὶ ποιήσομεν. Καὶ λέγει πρὸς με ὁ ἅγιος· Ἐπίδος αὐτοῖς  
 ἄρτον καὶ ἀπὸ ἐνὸς ποτηρίου οἶνον. Καὶ μετὰ τὸ φαγεῖν αὐτούς, 5  
 ἐλάλησε πρὸς αὐτοὺς ῥήματα ψυχωφελῆ καὶ ἀπέλυσεν ἐν εἰρήνῃ. »  
 et occulta novit. Πάλιν ὁ αὐτὸς εἶπεν ὅτι· « Ποιήσαντός μου ἐδέσματα πρὸς τὸ  
 φαγεῖν, ἀπῆλθον εἰς τὸν ἀββᾶ Χαρίτων. Καὶ λέγει ὁ μέγας· Ὡρα  
 ἦλθε τοῦ φαγεῖν ἡμᾶς· καὶ δεῦτε, καθίσαντες εὐφρανθῶμεν.  
 Καὶ μετὰ τοῦ ἀρίστου λέγει· Φέρετε βότρυας. Ὁ δὲ ἀββᾶς 10  
 50<sup>v</sup> Χαρίτων ἔλεγεν· Οὐκ ἔχομεν. Καὶ πάλιν λέγει· | Φέρετε, ἵνα  
 φάγωμεν, ὅτι ἔρχονται ἄλλα καὶ ἄλλα <sup>4</sup>. Καὶ παρενθὺς ἦλθέ τις  
 μοναχὸς φέρων βότρυας κοφίνιον <sup>5</sup> πλήρες <sup>6</sup>. Ἰδὼν δὲ τὴν διπλὴν  
 ἐξήγησιν τοῦ ἁγίου ὁ Χαρίτων ἐξέστη ἐπὶ τούτῳ καὶ ἀναστὰς  
 ἔβαλε μετάνοιαν. » 15

Παρέβαλεν ἐν μιᾷ Θεόδουλος μοναχὸς Βεροιώτης <sup>7</sup> πρὸς τὸν  
 ὄσιον (1)· εὗρε δὲ καὶ ἕτερον μοναχὸν ἐκ τῆς Λαύρας ἐσθίοντα  
 μετ' αὐτοῦ. Λαβὼν ὁ πατὴρ ποτήριον οἶνου ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ  
 εἶπε· « Ῥάπτης εἶμαι ἀπὸ <sup>8</sup> τὸ Προσφόριον (2)· καὶ κρατῶ χύτραν  
 ἰχθύας, καὶ βρεμένος ἕως τὴν μέσην. » Καὶ μιᾶς στιγμῆς 20  
 παρελθούσης, ἔφθασέ τις κοσμικός, καὶ ἐρωτηθεὶς παρ' αὐτοῦ  
 51 εἶπε· « Ῥάπτης ὢν ἀπὸ τὸ Προσφόριον καὶ κρατῶ χύτραν | ἰχθύας·  
 καὶ ἐξελθόντος μου ἐκ τοῦ σκάφους, ὅλος ἐβράχην παρ' ὀλίγον· καὶ  
 Θεοῦ εὐδοκοῦντος, μόνον ὥς τὴν μέσην ἐβράχην. » Τοῦτον ἰδόν-  
 τες οἱ πατέρες καὶ ἀκούσαντες τὸ ταχὺ τῆς προοράσεως ἐξέστη- 25  
 σαν, καὶ σύντρομοι γεγονότες τὰς ὄψεις ἡλλοιώθησαν, καὶ παρ' ὀλί-  
 γον εἰς ἔκστασιν φρενῶν ἤγγισαν· καὶ ἐπὶ πολὺ τὸ Κύριε ἐλέησον  
 ἐν ἑαυτοῖς ἔλεγον δοξάζοντες τὸν Θεὸν καὶ τὸν αὐτοῦ θεράποντα.

<sup>4</sup> an ἄλλοι καὶ ἄλλοι? — <sup>5</sup> κοφίνη ante corr. — <sup>6</sup> πλήρους. — <sup>7</sup> βεριοῦτης.  
 — <sup>8</sup> corr.

(1) Le moine Nicéphore, higoumène τοῦ Βεροιώτου, mit sa signature au bas du typicon de Constantin Monomaque, en 1045. Ph. MEYER, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster* (1894), p. 162. Ce monastère fut rattaché à Vatopédi en 1312. *Acta praesertim graeca Rossici in Monte Atho monasterii* (Kiev, 1873), p. 89. Notre Théodule appartenait-il à ce couvent ou était-il simplement originaire de Berrhée en Macédoine?

(2) Localité située près de Hiérissos, dans l'isthme qui relie la péninsule au continent. Prosfhorion dépendait de Vatopédi en qualité de métoque et s'appelait aussi Πύργος Βατοπεδινός. G. SMYRNAKIS, *Τὸ Ἅγιον Ὄρος* (Athènes, 1903), p. 431.

16. Ὁ ἀββᾶς Καλλίνικος εἶπε τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ Μελετίῳ·  
 «Ποίησον, ἀδελφέ, ἔδεσμα, ἵνα ἀπέλθωμεν εἰς τὸν Κανσοκαλύβην,  
 ὅτι πολλὰ; ἡμέρας ἔχει τοῦ φαγεῖν.» Ἦν δὲ καιρὸς τοῦ τρύγους.  
 Καὶ πάλιν εἶπε· «Τρυγήσαντες πρότερον καὶ φάγωμεν· | ὕστερον 51<sup>v</sup>  
 5 ἀπελθόντες πληρώσομεν τὸ καταθύμιον πρὸς τὸν ὄσιον.» Καὶ  
 τοῦτο τοῦ μεγάλου μὴ ἐπιλανθανομένου, ἐλθὼν εὔρεν αὐτοὺς συλ-  
 λέγοντας τοὺς βότρυας, καὶ ἔδωκαν αὐτῷ φαγεῖν. Ὁ δὲ λέγει πρὸς  
 αὐτούς· «Εἶπον ἵνα ἔλθωσιν οἱ πατέρες· καὶ διὰ τοῦ τρύγους ἡμ-  
 ποδίσθησαν.» Καὶ ὅσα ἐλάλησαν καὶ ὅσα εἶπον ἐν ἑαυτοῖς, πάντα  
 10 ἀνήγγειλεν αὐτοῖς. Ἐκράτει δὲ ὁ πατήρ κεράμιον, ὅπως ἄρη  
 ὕδωρ· καὶ λαβὼν αὐτὸ ὁ Μελέτιος ἀπῆλθε τοῦ κομίσασθαι τὸ ὕ-  
 δωρ. Ἀπερχόμενος δὲ ἐλογίζετο ἐν ἑαυτῷ, ἵνα ἐκ τῆς ἄνωθεν  
 πηγῆς ἀντλήσῃ. Γνοὺς δὲ ὁ πατήρ τοὺς διαλογισμοὺς αὐτοῦ εἶπε·  
 «Μὴ ἐκ τῆς ἄνωθεν, ἀλλ' ἐκ τῆς κάτω|θεν γεμίσας τὸ κεράμιον 52  
 15 φέρε.» Ἰδόντες δὲ ταῦτα οἱ πατέρες ἐθαύμασαν, ὅτι οὐδὲν ἔλαθεν  
 αὐτῷ<sup>1</sup>· δοξάζοντες ἦσαν τῷ Θεῷ τῷ ποιοῦντι θαυμαστὰ τέρατα  
 ἐν τοῖς δούλοις αὐτοῦ.

17. Ἦλθέ ποτε ἀπὸ τὰς νήσους πλοῖον ἐν τῷ λιμένι τῆς Λαύ-  
 ρας. Ἦν δὲ ἐν τῷ πλοίῳ ἄνθρωπος ἔχων δαιμόνιον ἀπληστίας·  
 20 εἰς ἣν ἡσθιεν ἡμέρας τε καὶ νυκτός, οὐκ ἐκορέννυτο. Ἀναστὰς οὖν  
 τῷ πρωτῷ ὁ ναύκληρος ἔλαβε μετ' αὐτοῦ τὸν ἄνθρωπον καὶ ἄλλους  
 ἀπὸ τοῦ πλοίου καὶ ἤρχοντο εἰς τὸν μέγαν. Καὶ ὁ ἄνθρωπος μὴ  
 δυνάμενος περιπατεῖν, ὅτι οὐκ ἔδωκαν αὐτὸν φαγεῖν, ὅπως νῆστις  
 ἀπέλθῃ εἰς τὸν ἅγιον, ὑπέμεινεν ἐν τῇ ὁδῷ. Καὶ ἰδὼν αὐτοὺς ὁ  
 25 πατήρ | ἐρχομένους, φησὶ πρὸς αὐτούς· «Καὶ ὁ ἄλλος ποῦ; Εἰ μὴ  
 φέρετε κἀκεῖνον, οὐδὲ ὑμᾶς δέξομαι.» Στραφέντες δὲ ὀπίσω,  
 ἤγαγον αὐτὸν μετὰ βίας. Καὶ ποιήσας εὐχὴν ὁ ἅγιος, ἐκάθισαν ἐπὶ  
 τοῦ ἀρίστου· καὶ λαβὼν ὁ πατήρ ἄρτον<sup>1</sup> δέδωκε τῷ ἀπληστίας  
 <δαίμονα<sup>2</sup>> ἔχοντι, καὶ εἶπεν αὐτόν· «Τόσον ἄρτον ἔσθιε<sup>3</sup> καὶ  
 30 χορτάζου, καὶ εἰρήνευε ἐν Κυρίῳ.» Καὶ ἰδὼν ὁ ἄνθρωπος ὅτι ἐν-  
 ἐπλήσθη ἀπὸ τοῦ ἄρτου διὰ τῆς εὐχῆς τοῦ ὁσίου, ἀναστὰς ἔπεσεν  
 ἔμπροσθεν αὐτοῦ μετὰ δακρύων λέγων· «Ἐνταῦθα οὐκ ἐξέρχομαι<sup>4</sup>·  
 ἀλλὰ καὶ ὁδήγησόν με, δοῦλε τοῦ Θεοῦ, πῶς σωθῶ.» Δεξάμενος  
 οὖν αὐτὸν ὁ πατήρ ὠδήγησεν αὐτὸν εἰς | τὸν μονήρη<sup>5</sup> βίον. Καὶ 53  
 35 τοὺς συνοδοιπόρους αὐτοῦ εἶπεν· «Πορεύεσθε ἐν εἰρήνῃ· καὶ τὸ  
 γύναιον αὐτοῦ μηδὲν ἀδικήσετε<sup>6</sup> ἀπὸ τὴν μερίδα αὐτοῦ τὸ τυχόν.»  
 Καὶ ποιήσας εὐχὴν ἀπέλυσεν αὐτοὺς μετ' εἰρήνης.

16. — <sup>1</sup> supple καὶ.

17. — <sup>1</sup> ἄρτον. — <sup>2</sup> supplevit Kourilas. — <sup>3</sup> ἔσθιε. — <sup>4</sup> corr., prius  
 ἐρχομαι. — <sup>5</sup> corr. — <sup>6</sup> sic.

Bulimo  
 vexatum  
 sanat.

52<sup>v</sup>

53



*Esurientis  
atque  
defatigati  
senis*

53<sup>v</sup>

54

54<sup>v</sup>

*eminus  
vocem audit.*

18. Διηγῆσατο ὁ ἡγούμενος τοῦ ἐνδόξου Προδρόμου τοῦ Μικρο-  
αθωνίτου (1) ὅτι · « Παρέβαλε πρὸς με γέρον πάνν ἀσκητικώτατος ·  
ἐπεθύμει δὲ τοῦ προσκυνῆσαι εἰς τὴν ἁγίαν κορυφὴν τοῦ ἹΑθωνος (2)  
καὶ ἀπολαῦσαι καὶ τὸν ἅγιον · ἐγὼ δὲ σπλαγχνισθεὶς αὐτὸν συν-  
ώδενσα μετ' αὐτοῦ. Ἡθέλησα οὖν λαβεῖν καὶ ἄρτον εἰς παραμν- 5  
θίαν, αὐτὸς δὲ οὐκ ἔασε <sup>1</sup>, ἀλλ' ἐπορεύθημεν ἄνευ τινὸς βρωτοῦ  
καὶ ποτοῦ. Πορευθέντες δὲ | ἀμφότεροι ἦλθομεν εἰς τὴν Παναγίαν,  
μέσον τοῦ ἹΑθωνος (3) · ἡσθένησε γὰρ ὁ γέρον ἐκ τῆς ὁδοιπορίας  
πάνν · καὶ εὗρομεν ἐκεῖ παξαμάτας <sup>2</sup> καὶ ὕδωρ · γευσάμενος οὖν ὁ  
γέρον ἐδυναμώθη. Καὶ τῇ νυκτὶ ἀνεκλίθημεν · καὶ τῷ πρωτῇ ἠθέλον 10  
πάλιν λαβεῖν ἄρτους, καὶ ὁ γέρον οὐκ εἴασεν. Ἐλθόντες <sup>3</sup> δὲ ἀνέ-  
βημεν μετὰ πολλοῦ κόπου · ὁ γέρον γὰρ ἐν τῇ ὁδῷ ἐλιγοθύμησε <sup>4</sup>.  
Καὶ πάλιν ὅταν ἀνέβημεν εἰς τὴν ἁγίαν κορυφὴν καὶ προσεκυνή-  
σαμεν, τοσοῦτον ἐλιγοθύμησεν, ὥστε πεσεῖν ἐπὶ τῆς γῆς καὶ μὴ  
δυνάμενος ἀναστῆναι, ὥστε λέγειν ἐγὼ ὅτι ἀπέθανεν. Λυπούμενος 15  
δὲ πάλιν ἐγὼ ἕως θανάτου καὶ μὴ ἔχοντός μου τί ποιῆσαι ἢ τί  
διαπράξασθαι | καὶ ἐν πολλῇ ἀδημονίᾳ ὄντος μου, ἐξῆλθον ὀπισθεν  
τοῦ βήματος · καὶ θεωρῶ ἐπάνω τῆς δεξαμενῆς τοῦ ὕδατος μῆλα  
τέσσαρα μεγάλα, εὖοσμα καὶ τῷ εἶδει ὥραϊα. Καὶ ταῦτα ἰδὼν,  
φοβούμενος τὴν ἀπάτην τοῦ πολεμήτορος, ἐποίησα εὐχὴν καὶ τὸ 20  
σημεῖον τοῦ σταυροῦ ἐκ τρίτου, καὶ εἶδα ὅτι τὰ μῆλα οὐκ ἐξέ-  
λιπον. Λαβὼν αὐτὰ ὡς ἐκ τοῦ Θεοῦ, τὸν παράδεισον εἰσῆλθον  
πρὸς τὸν γέροντα καὶ εὗρον αὐτὸν ἔτι ἐμπνέοντα · καὶ συγκόψας  
ἀπὸ τὰ μῆλα ἔδωκα τῷ γέροντι, καὶ φαγὼν ἐνεδυναμώθη · καὶ  
πάλιν ἔφαγε καὶ ἐκραταιώθη, καὶ ἀναστὰς ἐκάθισε · καὶ πάλιν 25  
φαγὼν ἐστάθη εἰς τοὺς πόδας αὐτοῦ καὶ ἐπεριεπάτει. Καὶ περι-  
πατοῦντες | ἀμφότεροι, εἶπεν ὁ γέρον · Κανσοκαλύβη, ἐτοί-  
μασον ἡμῖν πολὺποδας καὶ ἄρτον καὶ οἶνον · ὅταν ἔλθωμεν, παρα-  
θήσης ἡμῖν τράπεζαν. Καὶ οὕτως οἰκονόμησεν <sup>4</sup> ὁ Θεὸς ἀμφοτέρων  
τῶν ἁγίων τὴν αἵτησιν. Ἀκούσας τὴν φωνὴν ἐκεῖνος τοῦ γέρον- 30  
τος ἀοράτως καὶ νοερῶς, ἐποίησεν εὐχὴν περὶ τούτου, καθὼς  
αὐτὸς ἡμῖν ὕστερον ἔλεγεν · Ἦλθε μοναχός τις, ὃν ἡμεῖς οὐκ οἶ-  
δαμεν, βαστάζων ἄρτους καὶ οἶνον καὶ πολὺποδας χύτρα<ν>  
μίαν μεστήν. Ἦλθον ἐγὼ μετὰ τοῦ γέροντος, καὶ πρὸ τοῦ ἰδεῖν

18. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> cf. p. 53, l. 11. — <sup>3</sup> ἔλθοντες. — <sup>4</sup> sic.

(1) Voir ci-dessus, p. 49, note 2.

(2) Ibid., note 1.

(3) Ci-dessus, p. 44, note 6.

ἡμᾶς ἐλάλησε λέγων · Δεῦτε πατέρες, ὅτι ὑπὲρ ὑμῶν ἐτοίμασα<sup>5</sup>  
 τράπεζαν καὶ ἀναμένω προσδεχόμενος ὑμᾶς. Καὶ ποιήσαντες  
 εὐχὴν | καὶ μετάνοιαν, ἀπολαύσαμεν<sup>5</sup> τῆς θεωρίας καὶ ὁμιλίας  
 τοῦ γέροντος · καὶ ἠὺφράνθημεν καὶ σώματι καὶ πνεύματι. Καὶ  
 5 καθήμενοι ἐπὶ τοῦ ἀρίστου, εἶπεν ὁ γέρων · Ἐσθίετε, πατέρες,  
 ὅτι ἡγγαρεύσατέ<sup>6</sup> με. Ἀνηγγείλαμεν δὲ αὐτῷ καὶ τὰ συμβάντα  
 ἐν τῇ ὁδῷ, ἧ ἐποιήσαμεν, καὶ πῶς τὰ μῆλα, εἰ μὴ ἦν ἐκ Θεοῦ,  
 οὐκ ἂν ὁ γέρων ἀνέστη. Ταῦτα ἀκούσας ὁ μέγας μεγάλως τῷ  
 Θεῷ ἠὺχαρίστησε · καὶ ἡμεῖς ἰδόντες τὴν ἐτοιμασίαν τοῦ ἀρίστου,  
 10 ὅπως διὰ τὴν ἡμετέραν ἀσθένειαν οἰκονομεῖ ὁ Θεὸς ταῦτα πάντα,  
 μεγάλως τῷ Θεῷ ἐδοξάσαμεν. »

55

19. Διηγῆσατο ἡμῖν ὁ ἀββᾶς Γεράσιμος ἀπὸ τὴν ἁγίαν Λαύραν,  
 ὅτι παρέβαλέ ποτε ὁ ἐκκλησιάρχης | αὐτῆς πρὸς τὸν ὅσιον πατέρα  
 ἡμῶν μετὰ καὶ ἐτέρων μοναχῶν. Καὶ ὁμιλούντων αὐτῶν μετ'  
 15 αὐτοῦ, εἶπε πρὸς αὐτούς · « Καὶ ὁ Κανάκης<sup>1</sup> ποῦ (1); » Καὶ οἱ  
 πατέρες εἶπον · « Εἶπεν ὅτι · ἔρχομαι. » Καὶ ὁ πατήρ εἶπε · « Καὶ  
 νὰ φάγῃ ὁ Κανάκης ἰχθύας. » Καθίσαντες δὲ ἐπὶ τοῦ ἀρίστου, πάλιν  
 εἶπε τὸν αὐτὸν λόγον · καὶ ἰδοὺ ἔφθασεν ὁ Κανάκης, καὶ καθίσας  
 ἤσθιε. Καὶ δι' ὀλίγην ὥραν ἤκουσαν ὁμιλίαις<sup>2</sup> ἀνθρώπων · καὶ πρὸ  
 20 τοῦ ἰδεῖν αὐτοὺς ὁ πατήρ εἶπε · « Ῥάπτης εἶμαι ἀπὸ τὸ Λουπάδι (2),  
 καὶ πηδῶ καὶ ἔμπρὸς καὶ ὀπίσω. » Καὶ ἰδοὺ ἔφθασαν δύο κοσμικοὶ  
 βαστάζοντες ἰχθύας πολλούς · καὶ ἠρώτησεν αὐτούς, καὶ εἶπεν  
 ὁ εἷς · « Ῥάπτης εἶμαι ἀπὸ τὸ Λουπάδι, | μᾶλλον δὲ καὶ καλὸς ῥά-  
 56 πτης. » Καὶ ἀκούσας ταῦτα ὁ ἐκκλησιάρχης καὶ οἱ παρατυχόντες  
 25 μοναχοί, ὅτι προεῖπε καὶ τῶν ἰχθύων τὴν ἐπέλευσιν καὶ τὸν ῥάπτην  
 καὶ τὸ Λουπάδι, ἐξέστησαν ἐπὶ τὰ λεγόμενα καὶ γενόμενα παρὰ  
 τοῦ ὁσίου πατρὸς · καὶ τῷ Θεῷ μεγάλως ἐδόξαζον τῷ ποιοῦντι  
 θαυμάσια μεγάλα μόνῳ.

Varia

55v

praedicat.

20. Ὁ αὐτὸς εἶπεν ὅτι παρέβαλέ τις μοναχὸς πρὸς τὸν ὅσιον  
 30 πατέρα καὶ λέγει αὐτόν · « Συγχώρησόν με<sup>1</sup>, ὅτι βούλομαι ἀπελ-

Cantacuzenum

<sup>5</sup> sic. — <sup>6</sup> ἡγγαρεύσετε.

19. — <sup>1</sup> κανάκις. — <sup>2</sup> sic.

20. — <sup>1</sup> corr., prius μοι.

(1) Vers cette époque, en 1338, un Manuel Κανάκης est mentionné dans les Actes de Xénophon, publiés par L. PETIT (Saint-Petersbourg, 1903), p. 78, l. 294.

(2) Sans doute la même localité, aux environs de Stélaria (ou Στυλάριον), en Thrace, qui est appelée τὸ Λοπάδιον dans un document de 1287. Actes de Philothée, publiés par REGEL, KURTZ et KORABLEV (Saint-Petersbourg, 1913), p. 11, l. 64.



- monachum fore 56<sup>v</sup> symbolo docet. θεῖν εἰς τὴν Πόλιν. » Καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ πατήρ · « Ἐὰν ὑπάγῃς, πάλιν διὰ συντόμως ὑπόστρεψον. Ὑπαγε δὲ εἰς τὸν Καντακουζηνὸν τὸν βασιλέα καὶ ἐπίδος | αὐτῷ ταῦτα, παξαμᾶν καὶ σκόροdon καὶ κρόμμνον. » Ἀπελθὼν δὲ ὁ μοναχὸς εἰς τὸν βασιλέα, καὶ δεξάμενος αὐτὰ ὁ βασιλεὺς μετὰ πολλῆς τῆς εὐλαβείας ὥς ἀπὸ χειρὸς τοῦ 5 ἁγίου, μεγάλως ἐδόξασε τὸν Θεόν. Ἐπυνθάνετο οὖν μετὰ τῆς δεσποίνης, τί ἂν εἴη τοῦτο. Τὸ δὲ σημεῖον προσφόρως τὰ ὑπὸ τοῦ ὁσίου πέρας ἔλαβον γενόμενα καὶ λεγόμενα περὶ τῆς μοναδικῆς πολιτείας (1).
- Niphonem scriptorem 57 excitat. atque roborat. 21. Ἐγὼ δὲ ὁ εὐτελὴς Νίφων, εἰς τὴν μνήμην τῶν ἁγίων ἀ- 10 ποστόλων, ἐν ἡμέρᾳ ἕκτη, ὥρα δ' τῆς ἡμέρας, ὅταν ἔβαλα ἀρχὴν γράφειν τὸ προειρημένον κεφάλαιον, πῶς ἐθαύμαζεν ὁ βασιλεὺς διὰ τὰ σταλέντα ὑπὸ τοῦ ὁσίου, | ὑπέθηκα τὴν<sup>1</sup> χάρτην, ἵνα μικρὸν ἀναπαύσωμαι ἀπὸ τῆς ἀσθενείας μου. Καὶ ὑπνώσαντός μου μικρόν, καὶ ἰδοὺ ἐφάνη μοι ὥς τὸν ὅσιον πατέρα καὶ τῇ χειρὶ αὐτοῦ τῇ 15 δεξιᾷ πλήττοντά μου τὴν πλευρὰν καὶ λέγοντα · « Ἀνάστα. Αἶ, αἶ, ὅλον ὑπνοῖς ; » Ἀναστὰς οὖν ἐγὼ ὁ ἀνάξιος, καὶ ἀπὸ τοῦ λόγου αὐτοῦ ἠὐφράνθη μου τὸ πνεῦμα καὶ ἡ ψυχὴ, καὶ τὸ σῶμα ὑγιὲς ἐγένετο καὶ ἐρρωμένον<sup>2</sup>, ὥστε μὴ αἰσθάνεσθαι, ὅτι εἶχά ποτε ἀσθένειαν. Καὶ οὕτω λοιπὸν σὺν Θεῷ ἐτελείωσα τὸ λοιπὸν τοῦ 20 κεφαλαίου εἰς δόξαν Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ ἁγίου Πνεύματος, καὶ διὰ πρεσβειῶν τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν.
- 57<sup>v</sup> Doctum quendam Vitis sanctorum diffidentem 22. Πάλιν ἦλθέ ποτε ἀπὸ τὴν Κωνσταντινούπολιν | εἰς τὴν ἁγίαν Λαύραν γραμματεὺς λόγιος καὶ νουνεχής. Εἶχε γοῦν ἀμφι- 25 βολίαν πολλὴν ἐν τῷ νοῦ αὐτοῦ τοιαύτην, ὅτι οἱ ἅγιοι κατὰ καιρὸν ὅπου<sup>1</sup> ἐγένοντο ὀλίγα τίποτε ἐποίησαν, οἱ δὲ συγγράψαντες ταῦτα ἐποίησαν προσθήκην εἰς ταῦτα, εἰς τοὺς βίους καὶ εἰς τὰ μαρτύρια αὐτῶν. Ἀναστὰς οὖν μιᾷ τῶν ἡμερῶν ἦλθε πρὸς τὸν ὅσιον πατέρα · καὶ ἰδὼν αὐτὸν<sup>2</sup> ἀνήγγειλεν αὐτῷ ὅσα ἐκεῖνος διελογίζετο περὶ τῶν ἁγίων τὰ συγγράμματα. Ἀκούσας δὲ ταῦτα ἐκεῖνος ἐξέστη 30 θαυμάζων καὶ ἐκπληττόμενος ἐπὶ τοῖς λόγοις τοῖς ἐκπορευομένοις ἐκ τοῦ στόματος αὐτοῦ, ἠὐφράνθη δὲ τῷ πνεύματι ἐπὶ τοῖς θεο- 58 πνεύστοις | λόγοις αὐτοῦ. Καὶ πάλιν ὅταν ἐξῆλθεν, εἶπεν αὐτῷ

21. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> τῷ σώματι ὑγιὴ ἐγένετο καὶ ἐρρωμένω.22. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> αὐτῷ.

(1) Jean VI Cantacuzène, forcé d'abdiquer, devint moine sous le nom de Joasaph (1355). La δέσποινα (l. 7) était l'impératrice Irène.

ἄλλα μειζότερα, ἅπερ ἐκεῖνος οὐδέπω ἤκουσεν. Ὑπέστρεψε δὲ εἰς τὴν ἁγίαν Λαύραν καὶ ἀνήγγειλε τὰ περὶ τοῦ ὁσίου τῷ Ἀββᾶ Ἰγνατίῳ τῷ ἡσυχαστῇ, μαρτυρῶν αὐτὸν ἐπίγειον ἄγγελον καὶ οὐράνιον ἄνθρωπον, δοξάζων τὸν Θεόν, ὑμνολογῶν καὶ τὸν ὅσιον  
5 ἐν τοῖς θαυμαστοῖς αὐτοῦ λόγοις καὶ διδάγμασιν (1).

23. Ἀρσένιος τις μοναχὸς ἀπὸ τὴν ἁγίαν Λαύραν ἠβουλήθη ἀπελθεῖν εἰς τὴν Πόλιν· καὶ εἶπεν αὐτῷ ὁ πατήρ· «Μὴ ἀπέλθης, ὅτι τὸ πλοῖον αὐτὸ ἔχει κινδυνεῦσαι.» Καὶ ἐγένετο οὕτως· μετὰ  
τρίτην ἡμέραν, ἠκούσθη<sup>1</sup>, τὸ Θεσσαλονικαῖον πλοῖον ἐπνίγη.

*Futura et  
abscondita  
revelat.*

10 Καὶ πάλιν ἕτερος μοναχὸς Ἰάκωβος ἀπὸ τὴν ἁγίαν Λαύραν ἦλθε μετὰ τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, καὶ εἶπεν ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ πρὸς τὸν ὅσιον· «Ἐγώ, πατήρ<sup>2</sup> μου, εἶμαι αἰχμάλωτος, καὶ ἦλθα νά με  
γράψης χαρτίν, νά διακονιστῶ (2), νά ξαγοραστῶ<sup>3</sup>.» Καὶ ταῦτα ἀκού-  
σας ὁ ἅγιος ἐσιώπησε μικρόν· καὶ ἀποκριθεὶς μετὰ πολλῆς τῆς  
15 αὐστηρότητος λέγει<sup>4</sup>· «Ἐσὺ ἔχεις ξ' ὑπέρπυρα εἰς τὸν πύργον  
εἰς τὸ τεῖχος, καὶ ἦλθες νά σε γράφω; Ὑπαγε καὶ ἐξαγοράσου  
μὲ τὰ ἄσπρα σου.» Καὶ ἀναστάντες ἔβαλον μετάνοιαν καὶ ἐξ-  
ἦλθον. Πορευομένων δὲ αὐτῶν ἐν τῇ ὁδῷ, ἐρώτησεν<sup>5</sup> ὁ Ἰάκωβος  
τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ, εἰ ἀληθῶς εἶπεν ὁ γέρον. Καὶ εἶπε· «Ναί,  
20 ἀληθῶς εἶπε.» Καὶ ἐξέστησαν ἐπὶ τοῦτο καὶ τῷ Θεῷ μεγάλως  
ἐδόξασαν.

58<sup>v</sup>

24. | Ἀπὸ τὴν εὐαγεστάτην μονὴν τοῦ Ἀλυπίου (3) ἦλθέ τις  
μοναχός, ὄνομα Ἰωσήφ, πρὸς τὸν ὅσιον· καὶ ὁμιλούντων αὐτῶν  
εἶπε πρὸς αὐτὸν ὁ πατήρ· «Εἰς τὸ μοναστήριόν σου τοῦ Ἀλυπίου  
25 ἐν ταύτῃ τῇ ὥρᾳ ψάλλουσι τὸ Μακάριοι οἱ ἄμωμοι (4).» Καὶ

59

23. — <sup>1</sup> ὅτι supplet Kourilas. — <sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> corr., prius ξαροστῶ. —  
<sup>4</sup> λέγων. — <sup>5</sup> sic.

(1) Niphon ne dit malheureusement pas comment le saint répondit aux griefs que le savant homme de la capitale faisait valoir contre la littérature hagiographique. Les développements que Théophane a donnés à cet épisode (ch. 27, ci-dessous, p. 98) ne sont vraiment pas satisfaisants.

(2) « Afin que je sois aidé par des aumônes ».

(3) Le monastère d'Alypios, aujourd'hui disparu, était situé en dessous de Koutloumousiou. Il reçut en 1322 un chrysobulle d'Andronic II et en 1350 les droits de σταυροπηγία. V. LANGLOIS, *Le Mont Athos et ses monastères* (Paris, 1867), p. 65-66. Il est nommé à trois reprises dans le typicon de 1394. MEYER, *Haupturkunden*, p. 195-203. Cf. SMYRNAKIS, p. 521.

(4) Le psaume 118, dont le premier verset commence par ces mots et qu'on appelle pour abréger l'ἄμωμος, fait partie de l'office pour la sépulture d'un moine. Comme il est très long, on en divise la récitation en trois στάσεις.



μετὰ τὸ πληρῶσαι τὴν πρώτην στάσιν τοῦ Ἀμώμου πάλιν εἶπεν ·  
 «Εἰς τὸ μοναστήριόν σου ψάλλουσιν.» Ἐσημειώσατο οὖν τὴν  
 ὥραν ὁ Ἰωσήφ · καὶ ἐπιστρέψας εἰς τὸ μοναστήριον ἐπυνθάνετο  
 διὰ τὴν ὥραν ἐκείνην, καὶ εὗρεν ὅτι ἐκοιμήθη Ἰωσήφ γραμματεὺς  
 ἐν ἐκείνῃ τῇ ὥρᾳ. Καὶ ἀνήγγειλε τοῖς πατράσι τὰ προειρημένα 5  
 ὑπὸ τοῦ μεγάλου πατρὸς · καὶ ἀκούσαντες οἱ πατέρες, ὅτι οὐ  
 μόνον τοῖς ἐγγύς προορᾷ, | ἀλλὰ καὶ τοῖς μακρὰν, τῷ Θεῷ μεγά-  
 λως ἐδόξαζον τῷ ποιοῦντι θαυμάσια τοῖς φοβουμένοις αὐτῷ.

59v

25. Ἦλθέ τις μοναχὸς Ματθαῖος ἀπὸ τὴν Πόλιν καὶ εἶπεν ἡμῖν  
 ὅτι · « Ἦλθά ποτε μὲ κοσμικοὺς ἀνθρώπους, καὶ <sup>1</sup> μὴ εἰδὼς ἡμᾶς 10  
 εἶπεν · Ἐδῶ καὶ οἱ Πολῖται, οἱ Ἀγιορωμανῖται (1). Καὶ εἶπε  
 καὶ τὰ ὀνόματα ἡμῶν. Καὶ πάλιν εἶπε · Καὶ σύ, κῦρι Μοδινέ,  
 ἀπὸ πολλῶν ἡμερῶν ἐβούλεσο <sup>2</sup> νὰ ἔλθῃς νὰ με εἰδῇς <sup>3</sup>, καὶ ἰδοὺ  
 ἐπλήρωσας τὸ σὸν καταθύμιον. Καὶ ὁ Μοδινὸς εἶπεν · Ἀληθῶς,  
 ναί, πατήρ <sup>4</sup> μου, ἀληθῶς εἶπεν ἡ σὴ ἀγιωσύνη. » Ἦλθέ ποτε 15  
 κοσμικὸς τις πρὸς τὸν ὅσιον, καὶ ἰδὼν αὐτὸν εἶπεν · « Ἰωάννη,  
 μέλλεις γενέσθαι ἱερεὺς καὶ ἡγούμενος · ἀγωνίσου δὲ | νὰ γένῃς <sup>5</sup>  
 καὶ καλόγερος. » Καὶ καιροῦ προϊόντος ἐγένετο μοναχός, καὶ ἐλ-  
 θὼν ἐν τινι τῶν μονῶν τοῦ Ἀγίου Ὁρους <sup>6</sup> ἐγένετο καὶ ἱερεὺς  
 καὶ ἡγούμενος. 20

60

De miracu-  
lis Gregorii  
Palamae

invitum  
interrogat.

60v

26. Μηνᾶς ἱερεὺς καὶ ἡγούμενος τοῦ Ἀλυπίου εἶπεν ὅτι · « Παρ-  
 εβάλομέν ποτε ἐγὼ καὶ ὁ μαθητὴς τοῦ ἐν ἁγίοις Γρηγορίου τοῦ  
 Παλαμᾶ (2), ὁ ἱερομόναχος Γρηγόριος, πρὸς τὸν ὅσιον Κανσοκα-  
 λύβην. Εὗρομεν δὲ ἐκεῖ καὶ δύο ἄρχοντας κοσμικοὺς. Καὶ εἶπε  
 πρὸς με ὁ ὅσιος · Εἰπέ ἡμῖν ἀπὸ τῶν θαυμάτων τοῦ Θεσσαλονίκης. 25  
 Ἐμοῦ δὲ ἀντιλέγοντος μὴ εἰδέναι, καὶ πάλιν εἶπεν · Λέγε, εἰπέ.  
 Ἐγὼ δὲ ἀντέλεγα · Οὐ γινώσκω. Ἦν δὲ ἐν τῷ κόλπῳ μου τόμος  
 γεγραμμένος περὶ τῶν θαυμάτων | τοῦ Θεσσαλονίκης (3). Καὶ τότε

25. — <sup>1</sup> ἦλθα μὲ κοσμ. ἀνθρ. καὶ ποτε. — <sup>2</sup> ἐβούλουσιν. — <sup>3</sup> an ἰδῇς ?  
 — <sup>4</sup> sic. — <sup>5</sup> sic. — <sup>6</sup> ἀγίῳρους.

(1) Sur l'église Saint-Romain, voir DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, lib. IV, c. VI, § 87 (éd. de Paris, p. 135).

(2) Grégoire Palamas, archevêque de Salonique, le fougueux théologien de l'hésychasme, mort le 14 novembre 1359, fut canonisé solennellement dès 1368. Sur la vie et les doctrines de Palamas on consultera l'étude fort bien documentée du P. M. Jugie dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XI (1932), col. 1735-1776. Sur la controverse palamite, on lira l'exposé du même auteur, *ibid.*, col. 1777-1818.

(3) Peut-être ce recueil de Miracles n'était-il qu'un extrait du panégyrique

μόλις ἔδειξα αὐτὸν λέγων · Ἐδῶ πού εἰσι γεγραμμένα. Καὶ εἶπεν ὁ ὁσιος · Ταῦτά σοι λέγω νὰ λέγῃς, καὶ σὺ ἀντιλέγεις. Ἡμεῖς δὲ οἱ παρατυχόντες ἐξέστημεν θαυμάζοντες τὴν προόρασιν τοῦ ἁγίου καὶ τῷ Θεῷ μεγάλως ἐδοξάσαμεν. »

5 27. Ὁ ἀρχιερεὺς Τραϊανουπόλεως (1) ἐρχόμενος πρὸς τὸν ὁσιον  
μετὰ τοῦ μαθητοῦ αὐτοῦ, ἦλθον ἐν τινι λάκκῳ. Καὶ ὁ μὲν ἀρχιε-  
ρεὺς ἦν ὀλιγογένης<sup>1</sup>, ὁ δὲ μαθητὴς αὐτοῦ ἐπλούτει ἐν ταύτῃ<sup>2</sup>.  
Συμβούλιον δὲ λαβόντες, ἐγένετο ὁ ἀρχιερεὺς ὡς μαθητὴς καὶ  
ἐνέδυσεν αὐτὸν τὸν μανδύαν μὲ τὰ πόματα (2) · καὶ αὐτὸς ἔβαλε  
10 τοῦ μαθητοῦ τὸν μανδύαν καὶ ἦλθεν εἰς τὸν ὁσιον πρὸς | ὑπόμνησιν. 61  
Ὁ δὲ ὁσιος προγνοὺς τὸ δρώμενον ἀπὸ τῆς χάριτος ἐξῆλθεν εἰς  
ἀπάντησιν αὐτοῦ. Καὶ βαλόντες μετάνοιαν ἀμφοτέροι, εἶπεν ὁ  
ἀρχιερεὺς πρὸς τὸν ὁσιον · « Ὁ δεσπότης μου ἀρχιερεὺς Τραϊανου-  
πόλεως ἦλθε · καὶ ἂν κελεύῃς, νὰ ἔλθῃ νὰ σε ἴδῃ. » Καὶ εἶπεν ὁ  
15 ὁσιος · « Σὺ εἶ ὁ ἀρχιερεὺς · καὶ εὐλόγησόν με. » Ὁ δὲ εἶπεν ·  
« Οὐκ εἰμὶ ἐγώ, ἀλλ' ὁ ἀρχιερεὺς ὀπίσω ἵσταται · ἂν κελεύῃς,  
νὰ ἔλθῃ. » Καὶ πάλιν ὁ ὁσιος εἶπε · « Σὺ εἶ ὁ ἀρχιερεὺς · καὶ  
εὐλόγησόν με, καὶ μὴ ὑποκρίνῃ ὡς κλέπτης · ἐπεὶ ἐκεῖ ἡμην ἐγὼ  
ἐπάνωθεν τοῦ λάκκου, ὅταν ἐβουλεύσασθε καὶ ἡλλάξατε τοὺς  
20 μανδύας. Καὶ εὐλόγησόν με. » Καὶ ἰδὼν καὶ ἀκούσας ταῦτα | ὁ 61  
ἀρχιερεὺς εὐλόγησεν αὐτόν, καὶ ἀσπασμὸς ἐγένετο ἐν ἁγίῳ πνεύ-  
ματι. Ὑψοράνθησαν δὲ καὶ ὁ ἀρχιερεὺς καὶ ὁ μαθητὴς αὐτοῦ ἀπὸ  
τῆς ὁμιλίας τοῦ ὁσίου πατρὸς καὶ ἡγαλλιάσαντο καὶ σώματι καὶ  
πνεύματι · καὶ ἐδόξασαν τὸν Θεόν, ὑμνοῦντες καὶ θαυμάζοντες  
25 καὶ τὸν αὐτοῦ θεράποντα.

Fraudem  
agnoscit.

61

61

27. — <sup>1</sup> ὀλιγένης. — <sup>2</sup> τῇ γενειάδι supplet Kourilas.

de Palamas (BHG. 718), où le patriarche Philothée rapporte quatorze prodiges opérés par son héros (cf. JUGIE, t. c., col. 1741). Cependant la répugnance que Ménas témoigne à montrer son τόμος semble indiquer qu'il craignait la contradiction. Sans doute Philothée n'avait-il pas encore procédé à la glorification solennelle de son ancien maître. Ou bien les deux laïques influents qui assistaient à l'entretien étaient-ils suspects de scepticisme à l'égard des nouveaux Miracles ?

(1) Métropole de l'éparchie de Rhodope en Thrace. L'évêque presque imberbe dont il est question dans ce chapitre est sans doute le Γερμανός qui signa, en 1351, le troisième tome synodique contre les Barlaamites. P. G., t. CLI, col. 762.

(2) D'après le contexte ce mot doit désigner les insignes épiscopaux. M. Charitonidès, professeur de philologie à Salonique, propose de lire κομβώματα, autre mot rare que Suidas interprète καλλωπίσματα.



Per aera  
ferri  
videtur.

62

28. Ἦλθόν ποτε δύο μοναχοὶ (1) ἀπὸ τὴν εὐαγεστάτην μονὴν τοῦ Βατοπαιδίου πρὸς τὸν ὄσιον. Καὶ ἦν ἔξω τῆς καλύβης · καὶ ἤρχετο ὡς ὑπόπτερος ἐπάνω τῶν κλάδων τοῦ ἄλσους πρὸς τὴν καλύβην. Καὶ ἰδόντες τοῦτον ἐξέστησαν, καὶ φόβος μέγας ἔλαβεν αὐτούς, καὶ σύντρομοι ἐγένοντο ἀπὸ τοῦ φόβου. Καὶ μεθ' ὥραν ἐπορεύ- 5  
θησαν πρὸς τὸν ὄσιον καὶ ποιήσαντες | μετάνοιαν ἐκάθισαν, λα-  
βόντες παρ' αὐτοῦ εὐχήν. Καὶ ἠρώτησεν αὐτούς · « Πόθεν ἐστέ; »  
Καὶ ἀπεκρίθησαν · « Ἀπὸ τὸ Βατοπαίδι · καὶ ἤλθομεν ἵνα εὐλογη-  
θῶμεν καὶ λάβωμεν εὐχήν παρὰ τῆς σῆς ἀγιότητος · καὶ εὐχαρι-  
στοῦμεν τὸν Θεόν, ὅτι σε εἶδαμεν. » Πάλιν ἠρώτησεν αὐτούς · « Μὴ 10  
νὰ εἶδατέ<sup>1</sup> τί ποτε; » Καὶ εἶπον · « Οὐκ εἶδαμεν. » Τότε ὠμίλησαν  
μετὰ τοῦ ὁσίου, καὶ ἐδίδαξεν αὐτούς τὰ πρὸς σωτηρίαν αὐτῶν.  
Καὶ ποιήσαντες μετάνοιαν, ἀπέλυσεν αὐτοὺς μετ' εἰρήνης. Καὶ  
αὐτοὶ ἐδιηγοῦντο ἐν τῇ ὁδῷ, ἃ εἶδον οἰκείοις ὀφθαλμοῖς, θαυμά-  
ζοντες τοῦ ἁγίου τὴν παρρησίαν, ἣν ἔχει πρὸς τὸν Θεόν. 15

62<sup>v</sup>

Aureo  
tegumento  
coopertus

63

cernitur.

29. Εἶπε δὲ καὶ ὁ ἱερομόναχος Μακάριος | ἀπὸ τὴν ἁγίαν Λαύ-  
ραν, οὗ τὸ ἐπὶ κλὴν Χαμνός (2), ὅτι ἐν καιρῷ χειμῶνος ἠβουλήθη  
ἀπελθεῖν πρὸς τὸν ὄσιον · « Καὶ ποιήσαντός μου, φησὶν, ἔδεσμα καὶ  
λαβὼν μετ' ἐμοῦ καὶ ἕτερον ἀδελφὸν ἐπορεύθημεν · καὶ κρούσαντες  
τὴν θύραν, οὐκ ἀπεκρίθη. Ἦν γὰρ ἀπὸ τὴν ψύχραν<sup>1</sup>, καὶ λαβὼν 20  
πλοκοτὴν, ἣν εἶχε κατασκευασμένην<sup>1</sup> ἀπὸ καλάμων, ἐσκεπάστη<sup>1</sup>  
καὶ ὑπνωσε. Ὡς οὖν εἶδα ὅτι οὐκ ἀποκρίνεται<sup>2</sup>, ὑπέλαβα ὅτι ἀπὸ  
τῆς ψυχρότητος ἐξάρωσε καὶ κοιμᾶται. Καὶ εἰσῆλθα καὶ ὁρῶ τὸν  
ὄσιον, ὅτι ὑπνοῖ κεκαλυμμένος μετὰ χρυσοῦ ὑπαπλώματος<sup>3</sup> ·  
καὶ ἔλαμπεν ἡ καλύβη, ὡς ἐνόμισα, ἀπὸ τοῦ ὑπαπλώματος<sup>3</sup>. | Καὶ 25  
τοῦτο ἰδὼν ἐθαύμασα · καὶ ἐξῆλθα καὶ ἀνήγγειλα τῷ ἀδελφῷ  
τῷ ὄντι μετ' ἐμοῦ · καὶ κεῖνος πλησιάσας εἶδε καὶ αὐτὸς οὕτως.  
Καὶ εἵπομεν ἀμφότεροι, ὅτι τινὰς<sup>4</sup> ἐκ τῶν ἀρχόντων τῶν μεγιστά-  
νων ἀπέστειλεν αὐτόν. Καὶ πάλιν κρούσαντες, ἠγέρθη καὶ ἐλά-

28. — <sup>1</sup> corr., prius ἴδετε.

29. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> ἀπεκρίνεται. — <sup>3</sup> ὑπαπλώματος corr. man. rec. — <sup>4</sup> i.e. τις.

(1) L'un de ces deux moines était Théophane, l'auteur de la seconde Vie de S. Maxime. Ci-dessous, p. 99, ch. 28.

(2) Ce Macaire Chamnos, moine-prêtre de Lavra, ne doit sans doute pas être confondu avec son homonyme Macaire, l'higoumène de Lavra, qui fut archevêque de Salonique et mourut en 1346. Cf. L. PETIT, dans *Échos d'Orient*, t. V (1901-1902), p. 92.

λησε · καὶ εἰσῆλθαμεν καὶ βαλόντες μετάνοιαν ἐκαθίσαμεν καὶ  
ὁμιλήσαντες ἀριστήσαμεν. Καὶ μετὰ τοῦ ἀρίστου ἠρώτησα τὸν  
ὄσιον · Τίς σε ἀπέστειλε, πάτερ, τοιοῦτον ὑφάπλωμα; Καὶ ὁ  
γέρων ἀπεκρίθη · Οὐκ οἶδα τί λέγεις. Καὶ γὰρ εἶπα · Ὑφάπλωμα  
5 εἶδαμεν χρυσοῦν καὶ ὑπέρλαμπρον, ὑπνοῦντά σε ὄντα, καὶ σκέ-  
ποντά σε ὄλον · καὶ ἐκ τῆς λαμπρότητος αὐτοῦ ἔλαμπεν ὄλον σου  
τὸ κελλίον | ἀπ' αὐτῆς. Καὶ ὁ γέρων μειδιάσας πρὸς με λέγει ·  
Συνεχόμενος ἀπὸ τῆς ψυχρότητος ἐσκεπάστην τὴν πλοκοτὴν τῶν  
καλάμων, καὶ συνέσφιξε τὰ ῥάκιά μου καὶ ἐθερμάνθη · καὶ ἀφύ-  
10 πνωσα, ὅτι τῇ νυκτὶ ταύτῃ ἀπὸ τῆς ψυχρότητος οὐκ ἐκοιμήθην.  
Καὶ λαβόντες εὐχὴν ἀπὸ τοῦ ἁγίου, ὡς ἠκούσαμεν ταῦτα, ἐξήλθομεν  
θαυμάζοντες καὶ δοξάσαντες τὸν Θεὸν τὸν ποιοῦντα θαυμαστὰ  
μυστήρια, πῶς τοὺς αὐτὸν δουλεύοντας σκέπει καὶ διαφυλάττει  
ἀπὸ ψυχρότητος καὶ παντὸς κακοῦ. »

63v

15 30. Δαμιανὸς τις μοναχὸς ἀμπελικὸς ἐκ συνεργίας τοῦ πονηροῦ  
εἶχεν ἀπιστίαν εἰς τὸν ἅγιον, καὶ τοσοῦτον ὡς οὐδὲ ὀρθόδοξον  
χριστιανὸν αὐτὸν | ἐνόμιζεν εἶναι. Θέλων οὖν ὁ πάντας ἀνθρώπους  
θέλων σωθῆναι καὶ εἰς ἐπίγνωσιν ἀληθείας ἐλθεῖν (1), ἵνα καὶ ὁ  
ἀδελφὸς διορθωθῇ καὶ τὸν ἅγιον δοξάσῃ, τί ποιεῖ; Λαβὼν ὁ Δα-  
20 μιανὸς τῇ κυριακῇ κατὰ τὸ σύννηθες τὴν διακονίαν τῆς ἐβδομάδος,  
ἐκ τοῦ μοναστηρίου ἐξῆλθεν εἰς τὸν ἀμπελῶνα, ὃν ἐγεώργει · καὶ  
διακονηθεὶς, τῇ αὐτῇ ἐσπέρα ἀφύπνωσε. Καὶ τῷ ὀρθρῷ ἀναστὰς  
πρὸς τὸ ποιῆσαι τὸν κανόνα αὐτοῦ, ἐπείνασε τοσοῦτον πολλὰ ὥστε  
μὴ δύνασθαι ποιῆσαί τι · καὶ καθίσας ἐθαύμαζε, τί ἐστὶ τοῦτο.  
25 Τότε ἀνάψας πῦρ καὶ λαβὼν κρόμμυα καὶ συγκόψας αὐτὰ καὶ  
βαλὼν εἰς χύτραν μετὰ ἐλαίου καὶ ὕδατος | εἰς τὸ πῦρ, καὶ λαβὼν  
οὗς εἶχεν ἄρτους ξηροὺς ἔβαλεν εἰς πινάκιον μέγα · καὶ βαλὼν  
ἐπάνω τὸ ἐψῆμα καὶ καλύψας αὐτὸ ἐπρόσμενεν, ἕως ὅτου δια-  
φάυσῃ ἡ ἡμέρα. Ἀναγκαστεῖς οὖν ἀπὸ τῆς πολλῆς πείνης οὐδὲν  
30 ἐκαρτέρησεν, ἀλλ' ἤρξατο ἐσθίειν · καὶ φαγὼν μίαν μετὰ πολλῆς  
βίας κατέπιεν, ὅσον μόνον ὅπου ἐγεύσατο, σχεδὸν εἶπεῖν, καὶ  
πλέον οὐκ ἠδυνήθη · καὶ καθίσας ἐθαύμαζεν ἐν ἑαυτῷ, τί ἐστὶ  
τοῦτο. Τότε καλύψας τὸ πινάκιον εἶπε · « Σήμερον μέλλω σκάπτειν  
εἰς τὸν ἀμπελῶνα, ὥστε με ποιῆσαι ὄρεξιν τοῦ φαγεῖν. » Ὡς δὲ  
35 ἔφανσεν ἡ ἡμέρα, ἔκρουσέ τις ἔξωθεν τοῦ κελλίου καὶ λέγει πρὸς  
αὐτόν · « Ἐλθὲ ἔσω, εἴ τι ἂν καὶ εἴης. » | Καὶ εἰσελθὼν, θεωρεῖ  
ὅτι ὁ ὄσιος ἦν · καὶ λέγει πρὸς αὐτόν · « Πολλὰ ἐτάχυνας, πάτερ. »

Providente  
Domino

64

64v

65

(1) Cf. I Tim. 2, 4.



Καὶ ὁ γέρον ἰσχυρῶς λέγει· «Φέρε τὸ ἔσθιον, ἵνα φάγω, ὅτι ὀγδόη ἡμέρα<sup>1</sup> ἔχω ἄσιτος, ἐπεὶ οὐδὲ εἰς ἐπαρέβαλε πρὸς με, ἵνα φέρῃ τι. » Εἶχε γὰρ συνήθειαν ὅτι ποτὲ<sup>2</sup> εἰς τὴν καλύβην οὐκ ἐκράτει τίποτε, οὔτε ἄρτον, οὔτε ἄλλο τι βρώσιμον, μόνον ὕδωρ ὀλίγον. Τότε κατα-  
 νυγείς ὁ Δαμιανὸς καὶ βαλὼν μετάνοιαν εἶπε πρὸς τὸν ὅσιον· 5  
 nutritur. « Ἀληθῶς, πάτερ ἅγιε, ὁ Θεὸς ἐμαγείρεψε διὰ σοῦ. » Καὶ βαλὼν  
 τράπεζαν καὶ τὸ ἔσθιον καὶ ἄρτους καὶ οἶνον καὶ εἴ τι ἄλλο βρώ-  
 σιμον εἶχεν εἰς τὸ κελλίον αὐτοῦ, καὶ καθίσας μετὰ τοῦ ὁσίου ἔφαγε  
 65<sup>v</sup> καὶ ἠὺφράνθη | καὶ ἠγαλλιόσθη καὶ σώματι καὶ πνεύματι. Καὶ  
 μετὰ τοῦ ἀρίστου πάλιν ἔβαλε μετάνοιαν καὶ ἐξωμολογήσατο, 10  
 πῶς ἐλοιδορεῖ τὸν γέροντα καὶ ἐμέμφετο. Καὶ λαβὼν συγχώρησιν  
 παρ' αὐτοῦ, ἀπῆλθεν ὁ ὅσιος ἐν τῇ καλύβῃ αὐτοῦ. Καὶ ἔκτοτε ἔλαβε  
 πληροφορίαν πίστεως εἰς τὸν ὅσιον καὶ ἐδόξαζε τὸν Θεὸν καὶ τὸν  
 αὐτοῦ θεράποντα. Τοῦτό μοι διηγήσατο ὁ αὐτὸς Δαμιανὸς ἔνδον  
 τῆς ἁγίας Λαύρας. 15

Epilogus. 31. Ἦν δὲ καὶ ἄλλα πολλὰ θαύματα καὶ προοράματα ἀδόκιμα  
 καὶ λεγόμενα καὶ γενόμενα παρὰ τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν, ἅπερ  
 ἀκήκοα καὶ γὰρ, καὶ καθὼς μοι ἐδήλωσαν καὶ ἕτεροι ἀψευδεῖς πατέ-  
 ρες, ὃ τε Γρηγόριος ἀπὸ τῆς Πέτρας Σίμωνος (1) τοῦ μυροβλύτου (2)  
 66 | καὶ Ματθαῖος μοναχὸς καὶ ἄλλος Ματθαῖος ἱερομόναχος καὶ 20  
 ἕτεροι, ἅτινα ἔμελλον γράφειν καταλεπτῶς, διὰ δὲ τὴν ἰδιωτείαν  
 μου καὶ τὴν ἄγονόν μου ψυχὴν καὶ τὴν τοῦ νοὸς ἔλλειψιν καὶ τὴν  
 ἀδυναμίαν μου, καὶ διὰ τὸ μῆκος τοῦ λόγου κατέπαυσα ἕως ὧδε.  
 Αὐτὸς γοῦν ὁ μαθητὴς καὶ μιμητὴς τοῦ Χριστοῦ τοιαύτην ὁδὸν  
 ἐβάδισε στενὴν καὶ τεθλιμμένην (3), ὅπως τὸ κατ' εἰκόνα τηρήσῃ 25  
 ἀλώβητον, καὶ οὕτως ἔφθασεν εἰς τὸ καθ' ὁμοίωσιν (4). Ἐγὼ δὲ ὁ  
 πανάθλιος, ὁ πάσης ἀνομίας ἐργάτης, τί ποιήσω; τί πράξω; τίς  
 γένωμαι; πῶς φύγω τὰς κολάσεις; πῶς τύχω σωτηρίας; Τίς  
 δώσῃ τῇ κεφαλῇ μου ὕδωρ καὶ τοῖς ὀφθαλμοῖς μου πηγὴν δα-  
 66<sup>v</sup> κρύων (5), ὅπως | θρηνησῶ καὶ ἀποκλαύσω τῶν ἀπείρων μου 30

30. — <sup>1</sup> i. e. ὀγδόην ἡμέραν. — <sup>2</sup> abundare videtur.

(1) Simon le Myroblyte, fondateur du monastère de Simonopétra au xiv<sup>e</sup> s., est honoré comme un saint. Cf. DOUKAKIS, *Μέγας συναξαριστής*, 28 déc.

(2) Sur les saints myroblytes, voir DU CANGE, *Glossarium med. et inf. graec.*, à la fin de l'article *μύρον*; ID., *Glossarium latin.*, i.v. *manna*.

(3) Cf. Matth. 7, 14.

(4) Interprétation mystique du verset 26 de la Genèse: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

(5) Ierem. 9, 1.

πράξεων τὰ δεινὰ ἀνομήματα καὶ παραπτώματα; Ὅμως διὰ τῶν ἁγίων εὐχῶν τοῦ ὁσίου πατρὸς δώῃ ὑμῖν ὁ Θεὸς σωτηρίαν τοῖς ἀκούουσι τῷ παρόντι ἰδιωτικῷ συγγράμματι, καὶ μοι <sup>1</sup> τῷ ἁμαρτωλῷ καὶ ἀναξίῳ ἐλεήσῃ καὶ σώσῃ εἰς τὴν βασιλείαν αὐτοῦ  
5 ὡς ἀγαθὸς καὶ φιλάνθρωπος <sup>2</sup>.

31. — <sup>1</sup> καμὲ. — <sup>2</sup> ἀμήν add. man. rec.

## II. VIE DE S. MAXIME PAR THÉOPHANE

Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄσκησις καὶ φαι- Codex  
δροὶ ἁγῶνες καὶ θαύματα τοῦ ὁσίου καὶ Rossici  
θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ τὴν monasterii  
καλύβην πυρπολοῦντος ἐν τῷ <sup>1</sup> Ἀγίῳ Ὁρει 552,  
10 τῷ Ἀθωνί. Ποίημα καὶ πόνημα Θεοφάνους fol. 145  
τοῦ Περιθεωρίου καὶ προηγούμενου τοῦ  
Βατοπεδίου.

1. Οἱ τὴν ἥπειρον κατ' ἐπιστήμην καὶ θάλατταν διερχόμενοι Prologus.  
ἄνθρωποι, οἱ μὲν τὰς νάπας καὶ τοὺς ζυγούς, ὄρη καὶ πεδιάδας,  
15 οἰκουμένην τε καὶ ἀοίκητον, καὶ τὰς ὁδοὺς αὐτῶν καὶ τὰς θέσεις  
καὶ τὰς διαφορὰς πάσας διαμετροῦσιν, ὅσον ἡ γνῶσις ἀπὸ πείρας  
λάβοιεν <sup>1</sup>, ἵν' ἐξηγήσαιντο · οἱ δὲ πελάγη διάφορα διαδραμόντες  
καὶ πορθμοὺς καὶ λιμένας, ἀκτὰς καὶ αἰγιαλοὺς καθιστορήσαντες  
ἀκριβῶς καὶ τῶν κύκλῳ <sup>2</sup> ἀνέμων τὰς κινήσεις ἐν γνώσει κατα-  
20 λαβόντες, διηγοῦνται τοῖς παῖσιν ἐγγράφως <sup>3</sup> τε καὶ ἀγράφως εἰς  
ὠφέλειαν τῶν ἀκουόντων ἅμα καὶ μνήμην ἀγαθὴν τοῦ μηνύοντος.  
Ταῦτ' οὖν καὶ ὁ ἀρετὴν ἐξηγούμενος τάνδρος ἀγαθοῦ, πρῶτον μὲν  
εὐφροσύνην ἐντίθησι ταῖς ἀκοαῖς τῶν πιστῶν, εἶτα δὲ καὶ σκιρ-  
τῶν ἐμποιεῖ τὰς <sup>4</sup> καρδίας αὐτῶν, ὥς φησι Σολομών · « Ἐγκωμια-  
25 ζομένου δικαίου εὐφρανθήσονται λαοί (1). » Ἀλλ' ὁ εἰδὼς ἐκεῖνος  
τὰ τοῦ δικαίου, ὥς ἐκεῖνοι κατ' ἐπιστήμην θαλαττὰν τε καὶ ἥπει-  
ρον, οὗτος καὶ εἰκότως ἂν δίκαιον <sup>5</sup> τὰ τοῦ δικαίου ἐγκώμια <sup>6</sup> πλέ-  
ξασθαι, καὶ μάλιστα ὁ τὸν λόγον ἔχων ἐκ τοῦ Λόγου τὸ λέγειν,

**Lemma.** — <sup>1</sup> ἐν τῷς corr., prius ὄντως.

1. — <sup>1</sup> λάβοι Kourilas. — <sup>2</sup> κύκλων. — <sup>3</sup> ἐγγράφως. — <sup>4</sup> ταῖς. — <sup>5</sup> supple  
ἡγήσαιο. — <sup>6</sup> ἐγγόμια.

(1) Cf. Prov. 29, 2.

ANAL. BOLL. LIV. — 5.



145<sup>v</sup> τοιούτους δὲ καὶ ὀφείλει λογογραφεῖν καὶ ἐγκωμιάζειν δικαίους. Ἄλλ' ὁ λόγος πᾶσι μὲν τοῖς λογικοῖς πρῶτον μὲν ὡς ἐνδιάθετος κατὰ νοῦν βρεφουργεῖται καὶ τὴν διάνοιαν, εἴτα γίνεται καὶ εὐδιάχυτος διὰ χειλέων καὶ πνεύματος, εἴθ' οὕτως ἔναρθρος καὶ πρόσφατος, εἰς ἐν τοῖς τοῦ λόγου μέρεσιν ὡς ἀνὴρ † ἐδραζόμενος, 5 τὸ ῥῆμα τῆς διαλέξεως. Καὶ εἰ μὲν κατ' ἐπιστήμην μαθημάτων ὁ νοῦς τὸν λόγον κινήσει | μόνον, θαυμάζεται μὲν τοῖς λογίοις καὶ μόνοις, ἀλλ' οὐκ ἐπανατέλλει καὶ οὕτως ἐπὶ πᾶσιν τὴν χάριν καὶ τὴν εὐφροσύνην τοῦ πνεύματος · εἰ δ' ἐκ τοῦ πνεύματος ὁ νοῦς τὸν λόγον κινήσειεν, οὐ μόνον ἐν τῇ ἀκοῇ τῶν λογίων θαυμάζεται, ἀλλὰ 10 καὶ τοῖς μὴ εἰδόσι τὸν λόγον, καὶ πάντων εὐκρινεῖ καὶ εὐφραίνει καρδίας πλουσίως ἐν χάριτι. Ὡν ἐπ' ἀμφοτέροις αὐτὸς πάννυ ὡς ἀδαῆς χωλανῶ καὶ ὡς ἀμύητος · ὅθεν τὴν ἀβελτηρίαν ὁρῶν τοῦ νοῦς καὶ τοῦ ἐμοῦ λόγου τὸ ἀκαλλές — ξένος γὰρ εἰμι ἐκ τῶν ὧν μέμνημαι δύο, τῆς τε μαθήσεως καὶ τῆς χάριτος — λέγειν οὐ 15 βούλομαι · καὶ ναρκῶ μὲν τῇ χειρὶ, πεπέδημαι δὲ τῇ γλώττῃ λαλεῖν καὶ γράφειν τὰ ὑπὲρ δύναμιν. Ὅμως θαρρήσας τῇ εὐχῇ τοῦ δικαίου, κατὰ τὸ δυνατόν ἡμῖν οὕτως αὐτὸν καταλέξομεν ἐγκωμίοις καὶ στέψομεν, ὃν ἡ ἁγία Τριάς ἐστεφάνωσεν φῶς ἅγιον ἄνωθεν καὶ χάριν, ἣν ἐκέκτητο ἀνεκκλάλητον κατὰ τε διάκρισιν, διό- 20 ρασιν καὶ προόρασιν.

Ὡς γὰρ προφήτης ὑπέρτατος πάντα τοῖς πᾶσιν ἐπροὔλεγε καὶ τὰ μακρὰν ὡς ἔγγιστα <sup>7</sup> ἐσαφήνιζεν ἐν τῷ πνεύματι · Πνεῦμα γὰρ ἅγιον ἐπὶ τὸν δίκαιον κατεσκήνωσεν καὶ τὸ ὀπτικὸν τῆς ψυχῆς αὐτοῦ ἀπεκάθηρεν καὶ τὸν φωτισμὸν τῆς χάριτος αὐτοῦ αὐτῷ 25 πλουσίως ἐξέχεεν. Διὰ τοῦτο καὶ οὐχὶ ὑπὸ <sup>8</sup> τὸν μόδιον, ἀλλ' ἐπὶ τὴν λυχνίαν τὴν ὑψηλὴν ἐτέθη τοῦ πνεύματος, καὶ ἔλαμψεν τὸ φῶς αὐτοῦ τοῖς πᾶσιν, ὡς φησι τὸ ἀληθινὸν φῶς, ὁ Χριστός (1). Καὶ ἦν αἰεὶ φῶς ὁ δίκαιος οὗτος ἡμῖν ἐν τῷ Ὁρει τῷ κεκλημένῳ Ἀγίῳ διαλάμπων καὶ καταλάμπων (2) καὶ εὐφραίνων καὶ ψυχαγωγῶν, 30 ὡς ὁ παιδρότατος ἥλιος ἀνατέλλων παιδρύνει τοὺς ἐν ὄρει καθεύ-

<sup>7</sup> ἔγγιστα. — <sup>8</sup> ἐπὶ.

(1) Cf. Matth. 5, 15 ; Ioh. 1, 9.

(2) Cette idée de lumière semble obséder notre auteur. Il compare son héros à un soleil qui éclaire toute chose autour de lui, il le dit rempli de la lumière intérieure de l'Esprit et le montre entouré d'une lumière miraculeuse. Il est bien dans la ligne des auteurs hésychastes, notamment de Syméon le Nouveau Théologien. Cf. JUGIE, *Dict. de théol. cath.*, t. XI, col. 1751. Déjà Niphon

δοντας καὶ τὰ ὕψη ἐκτρέχοντας, ὥς φησι τοῦτο καὶ Σολομών·  
 « Φῶς δικαίοις διὰ παντός (1) » καὶ « Ἐν τῷ φωτί σου ὀψόμεθα  
 φῶς (2). » Οὐκ ἐν ῥητορικῇ γλώττῃ καὶ πιθανότητι, οὐ σοφιστι-  
 κοῖς<sup>9</sup> νοήσεσιν καὶ συλλογισμοῖς καὶ ἀριθμητικοῖς καὶ πυθαγορι-  
 5 κοῖς μυθεύμασι καὶ | μαντεύμασι τοὺς πάντας<sup>10</sup> εἶλκεν ἐκ μακρό-  
 θεν οὕτω πρὸς ἑαυτὸν τοῦ κατατρέχειν κόπῳ πολλῷ τοῦ ἀκούειν  
 καὶ λέγειν καινότερα, ὥς <sup>11</sup> κατὰ τὸν Ἄρειον πάγον ποτέ (3)·  
 ἀλλ' ἐν ἀπλοῖς καὶ ἀπεριέργοις ἡθεσί τε καὶ λόγοις, καὶ ἀγίοις  
 ἀνθεσιν ἀρετῆς, ἥς κεκόσμητο, ἀειθαλέσιν ἐν πνεύματι, καὶ ἐξ-  
 10 αισίοις καρποῖς χαρισμάτων ἐν θεωρίαις ἀγίαις, οἷς ἐχορηγεῖτο  
 πλουσίως καὶ ἐχορήγει αὐθις τοῖς πᾶσι πλουσίως. Τούτου γε  
 χάριν κεκμηκότες<sup>12</sup> ἅπαντες, εἴτε ἡμεῖς οἱ κατοικοῦντες ἐν Ὄρει,  
 εἴτε ἐξ ἀνατολῶν καὶ δύσεων καὶ τῆς παραλίου Ἑλλάδος καὶ νη-  
 σαέων <sup>13</sup> Κυκλάδων καὶ αὐτῶν τῶν βαρβάρων Τριβάλλων <sup>14</sup> (4)  
 15 ἄπειρα πλήθη αἰεὶ πρὸς τὸν δίκαιον ἐκατέτρεχον, καθὼς περ καὶ τῶν  
 μελιττῶν <sup>15</sup> τὰ γένη τοῦτο ποιοῦσιν, ὅταν ἐν τισι τόποις τὴν γλυ-  
 κύτητα τοῦ μέλιτος αἰσθανθῶσιν, ἐν ὄρεσι καὶ σπηλαίοις καὶ ταῖς  
 ὁπαῖς τῆς γῆς (5). Ἄλλ' ἀρκτέον ἡμῖν ἀνωθεν τὰ τοῦ δικαίου, μᾶλ-  
 λον δὲ τὰ τοῦ ὁσίου πατρὸς διηγήσασθαι ἀπὸ μέρους, ὅσα ἡ χάρις  
 20 τὸ μνημονευτικὸν ἡμῶν χαρίσει τῇ εὐχῇ ἐκείνου καὶ ὁδηγήσειεν·  
 οὐ γὰρ δυνησόμεθα τὰ πάντα ἐκείνου θεῖα πλεονεκτήματα κατα-  
 λαβεῖν καὶ εἰπεῖν, ὥς οὐδὲ τοῦ ἡλίου τὸ φέγγος τις ὅλον <sup>16</sup> κατα-  
 λαβεῖν δυνησοίτο ἂν καὶ εἰπεῖν· ἀλλ' ὥς <sup>17</sup> ὁ τοῦ ἡλίου τὸ φῶς  
 κατιδὼν τοσοῦτον καὶ δύναται μόνον εἰπεῖν, οὕτω καὶ ἡμεῖς ὅσον  
 25 καὶ μόνον ἐθεασάμεθα φῶς τοῦ δικαίου τούτου καὶ ὁσίου πατρὸς  
 ἡμῶν Μαξίμου, τοῦτο καὶ φιλαλήθως ὑμῖν διηγησόμεθα. Πρὸς  
 δὲ τὸ πᾶν οὐχ ὀρμῶ, ἐπειδὴ ἄβυσσός ἐστιν ἡ τάνδρὸς ἀρετὴ καὶ  
 πέλαγος ἄπειρον, ἀνεξάντλητον.

2. Οὗτος ὁ ὁσιος πατὴρ ἡμῶν Μάξιμος ὡς ἡλῖος παιδρὸς ἐξ ἐφῶς *Lampsaci*  
 30 ἀνατείλας τὸ πρῶτον — ἐκεῖθεν γὰρ ὠρμητο, ἐκ Λαμψάκου τῆς

<sup>9</sup> sic. — <sup>10</sup> τοῖς πᾶσιν. — <sup>11</sup> καὶ. — <sup>12</sup> corr. — <sup>13</sup> sic pro νησαίων. —  
<sup>14</sup> τρυβάλλων. — <sup>15</sup> μελλείτων. — <sup>16</sup> corr. prius ὅλος, i. e. ὅλως. — <sup>17</sup> ὅσον.

avait appelé S. Maxime φωστήρ φωστήρων, ἀστήρ φαινότατος, ἡλῖος  
 ὑπέρλαμπρος, etc. (p. 43, l. 1-2; p. 42, l. 22).

(1) Prov. 13, 9.

(2) Ps. 35, 10.

(3) Cf. Act. 17, 21.

(4) Nom d'une ancienne peuplade thrace, employé par synecdoque pour dési-  
 gner les Serbes. Cf. C. JIREČEK, *Geschichte der Serben*, t. I (Gotha, 1911), p. 115.

(5) Cf. Hebr. 11, 38.



nascitur μητροπόλεως τὴν πατρίδα ἔχων τῷ γένει — γεννήτορας μὲν  
 Manuel. ἔσχεν οὐκ ἀγενεῖς, ἀλλ' ἐπισήμους καὶ ἀγαθοὺς κατὰ τε ἀρετὴν  
 καὶ εὐσέβειαν · καὶ τοῦτο δῆλον ἡμῖν ἐκ τοῦ τοιούτου βλαστοῦ, οὗ  
 ἐκεῖνοι ἐβλάστησαν κατ' ἀξίαν τῆς πρὸς Θεὸν ἐκείνων πιστῆς καὶ  
 ὀρθῆς προσευχῆς. Καὶ γὰρ καθώσπερ ἡ Ἄννα τὸν Σαμουήλ (1), 5  
 146<sup>v</sup> | οὕτω καὶ ἡ μήτηρ τοῦ ὁσίου σὺν τῷ συνένῳ τῇ προσευχῇ μετὰ  
 δακρύων ἐσχόλαζον τέκνον ἄρρεν ζητοῦντες τὸν Κύριον ἢ μᾶλλον  
 θῆλυ † ὥς ἐπεπόθησαν · καὶ οἶμαι τοῦτο, ἐν ταῖς καρδίαις ἐκείνων  
 ἢ τοῦ τοιούτου μέλλοντος γενέσθαι ὑψηλοτάτου ἐν ἀρεταῖς τὴν  
 τοιαύτην προσευχὴν καὶ ἔφεσιν ἐνέθηκεν [ἐν ταῖς καρδίαις] ἡ χά- 10  
 ρις τοῦ Πνεύματος. Καὶ πρὸ τοῦ γεννηθῆναι ἔσχον τὴν ἀγάπην  
 αὐτοῦ · καὶ τοσούτως τοῖς γονεῦσιν μετὰ τὸ τεχθῆναι γέγονεν πο-  
 θητός, ὅτι καὶ τῷ Θεῷ φέρον<τες> ἀνέθηκαν · καὶ μετὰ τὸ βαπτί-  
 σαι, καὶ ἱερὰ μαθεῖν γράμματα μετὰ πόθου δεδώκασιν ἔτι μειρά-  
 κιον ὄν. Καὶ τούτου καὶ τὸν νέον Σαμουήλ ὁ λεγόμενος Μανουήλ 15  
 ἐνδεικνύμενος ἦν ὅλως, προκόπτων ἡλικία καὶ χάριτι (2). Καὶ ἦν  
 μακάριος καὶ ποθητός οὗτος τοῖς πᾶσιν, ὅτι οὐκ ἐπορεύετο ἐν βου-  
 λαῖς τῶν ἀφρόνων (3) ὥς νέος, ἀλλ' ὥς τέλειος ὢν τῷ φρονήματι  
 ἀκμὴν παῖς ὑπάρχων ταῖς διδαχαῖς ἐσχόλαζε τῶν γερόντων.

Ἐτυχεν γὰρ ἐκεῖσε πλησίον ἀνδράσιν οὓσιν ὁσίοις ἐν ἀγωνί- 20  
 σμασιν <sup>1</sup> ἡσυχαστηρίοις, καὶ αἰεὶ ποδηγούμενος πνεύματι ἐκείνοις  
 καὶ συνωμίλει <sup>2</sup> καὶ ὑπηρέτειν, ὅσον ὁ καιρὸς ἐκάλει πρὸς ὥραν διὰ  
 τὴν ὑποταγὴν ἀκμὴν τῶν γονέων. Οὕτως καὶ τοῖς γονεῦσιν ὑπή-  
 κοος ἦν κατὰ πάντα, καὶ τῷ ναῶ προσήδρευεν τῆς Πανάγνου (4),  
 καὶ αὐτὴν αἰεὶ ποτινιώμενος ἔψαλλεν μετὰ ἡδυφωνίας καὶ πόθου 25  
 θείου καὶ ἔρωτος. Ἀλλ' ὁ πόθος ἐνίκα ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ κόσμου καὶ  
 πρὸς ἡσυχίαν ὁδεῦσαι διὰ τοῦ σχήματος. Διὰ τοῦτο καὶ τὰ ἱμά-  
 τια αὐτοῦ ἀπεκδύετο καὶ τοῖς ἐνδεέσιν ἐσκέπαζεν, αὐτὸς δὲ τῷ  
 κρύει πηγνύμενος ἔτρεμεν. Ταῦτόν καὶ ἄρτους τοῖς πεινῶσιν ἐχο-  
 ρήγειν κρύφα πλουσίως · καὶ ὥς ἔξηχος ὑπεκρίνετο τοῖς γονεῦσιν 30  
 εἶναι καὶ πᾶσιν · ἀλλ' οὐκ ἔλαθεν αὐτοῖς <sup>3</sup> ἡ ἀρετὴ τούτου τάνδρός.  
 Καὶ οἱ μὲν γονεῖς αὐτοῦ ἔσπευδον τάχα εἰς ἐτοιμασίαν τοῦ γάμου,  
 147 ὥς ἔθος τοῦτο τοῖς ἐν κόσμῳ | ποιεῖν, ἵν' αὐτὸν παγιδεύσουσι καὶ

2. — <sup>1</sup> ἀγωνιστικοῖς Kourilas. — <sup>2</sup> συναμήλει. — <sup>3</sup> sic.

(1) Cf. I Reg. 1, 10-11, 20.

(2) Cf. Luc. 2, 52.

(3) Cf. Ps. 1, 1.

(4) La Sainte Vierge n'est pas nommée une fois dans la première Vie de S. Maxime. Théophane, au contraire, lui attribue non seulement une grande place dans la dévotion du saint, mais un rôle capital dans l'orientation de sa vie. Voir ci-dessous, pp. 70, 72, 75, 77-79, 85 et 90.

συνδῆσουσιν ἐν τῷ κόσμῳ καὶ τὸν ποθούμενον ἔχουσιν ἐπὶ χειρας καὶ καθορῶσιν αἰεὶ· ἀλλ' οὐκ ἔτυχον τοῦ σκοποῦ τούτου καὶ τὴν πρᾶξιν ποιῆσαι, ἐπειδὴ ἄνωθεν ἡ πρόνοια ταύτην τὴν βουλὴν παρηκόντισεν.

- 5 3. Καὶ οὕτω τὸν Ἰουλον φθάσας, ἑπτακαίδεκα ἐτῶν ὧν οὗτος  
δρασμὸν ποιεῖ θεῖον, καὶ ἀπὸ Λαμψάκου διαπεράσας εἰς τὸ ὄρος  
τὸ καλούμενον Γάνου (1), ἐκεῖ τὸ σχῆμα τῆς μοναδικῆς πολιτείας  
ἐνδύεται· καὶ ὑπὸ γέροντα τέτακτο δόκιμον, τὴν μοναδικὴν ἐν  
ὑποταγῇ μαθεῖν πολιτείαν· ἀλλ' οὗτος καὶ πρὸ τούτου πεπαιδευ-  
10 μένος ἦν τῆς μοναδικῆς ἀρετῆς τὰ μαθήματα· καὶ δόκιμος ἐν  
τούτῳ τοῖς γέρονσιν ἀναφανεὺς ἐπὶ τε νηστείαν, ἀγρυπνίαν, προσ-  
ευχήν, χαμευνίαν, κακουχίαν καὶ πάντων ὑπεροφίαν ματαίων καὶ  
αὐτοῦ τοῦ ἰδίου σώματος, ἡγαπᾶτο μὲν παρὰ πάντων, ἐσκώπτετο  
δὲ ὑπὸ τοῦ ἰδίου γέροντος διὰ τὸ τραχὺ τῆς ὁδοῦ καὶ ἀνένδοτον.  
15 Μικρὸν δὲ χρόνον ἐκεῖσε ποιήσας, ὁ μὲν ὅσιος τούτου γέρον τε καὶ  
διδάσκαλος ἀπῆρεν ἀπὸ γῆς πρὸς τὰς αἰωνίους μονάς· καὶ θάπτε-  
ται χερσὶ τοῦ νέου Μαξίμου (2) ὁ Μάρκος ὁ ἅγιος· τοῦτο γὰρ ἦν τὸ  
ὄνομα τοῦ ὁσίου ἐκείνου τοῦ διαλάμπαντος ἐν ὅλῃ Μακεδονίᾳ,  
ὡς ἀστήρ φαεινότατος.

In Gano  
monte  
monasticam  
vestem  
induit.

- 20 4. Καὶ τούτου δὲ οὗτος ὁ κλεινὸς Μάξιμος ἀπάρας ἐκ Γάνου τὴν  
Μακεδονίαν διέρχεται καὶ τὰ πλησιόχωρα ὄρη κατερευνᾷ, εἴ που  
καὶ τύχοιεν θησαυροῦ, οὗ ἐκέκτητο, τοιούτου γέροντος κατιδεῖν·  
καὶ ταύτην τὴν ἔφεσιν ἐκπληροῖ, ὡς ἐσπούδαζεν, ὁ Θεός. Γενό-  
μενος γὰρ πρὸς τὸ Παπίκιον ὄρος (3) εὗρεν ἐκεῖσε ἄνδρας ἀγίους<sup>1</sup>

In monte  
Papicio

4. —<sup>1</sup> ἀνδράσιν ἀγίοις.

(1) Sur le mont Ganos, en Thrace, voir H. DELEHAYE, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XVII (Paris-Rome, 1897), p. 55, n. 2; M. GEDEON, *Μνήμη Γανοχώρων* (Θρακικαὶ ἱστορίαι, [Constantinople, 1913], opuscule III), p. 25-62. La Passion légendaire de S. Nikon de Taormina (BHG. 1369), § 7, rapporte que le futur martyr séjourna au mont Ganos; cf. *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 441.

(2) Remarquer qu'en se faisant moine, le jeune homme prit un nom de religion: Maxime, qui commençait par la même lettre que son nom de baptême: Manuel (ci-dessus, p. 68, l. 15). Cf. H. DELEHAYE, t. c., p. 49, n. 1; *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 153, n. 4.

(3) Dans la revue *Ἀθηνᾶ*, t. XXXV (1923), p. 219-25, M. St. Kyriakides a montré que cette montagne, fameuse par ses monastères, ne peut être identifiée (comme le voulait Miliarakis) avec Rila, près de Sofia. Aux textes qu'il cite, ajouter le témoignage de Philothée dans son panégyrique de Grégoire



ἴσα τοῖς μεγάλοις πατράσιν ἐκείνοις, Ἀντώνιον λέγω καὶ τὸν  
 Εὐθύμιον, Ἀρσένιον καὶ Παχώμιον, ἀοίκους, ἀπροΐτους, πελαζο-  
 μένους ἐν ὄρεσιν ὑψηλοῖς καὶ σπηλαίοις ἡσύχοις καὶ ἀβάτοις τό-  
 ποις, ἀπαρακλήτους <sup>2</sup>, ἔχοντας μεθ' ἑαυτῶν οὐδέν, εἰ μὴ μόνον τὰ  
 ῥάκη, ἃ περιβέβληντο οἱ γενναῖοι. Καὶ τούτους ὁμιλήσας κατὰ 5  
 147<sup>v</sup> πολὺ, ὥς καθαρῶτατος σπόγγος τὰς ἀρετὰς ἐκείνων εἰς ἅπαν | ἀ-  
 aliquamdiu νακραθεῖς <sup>3</sup>, ἢ μᾶλλον ὥς κηρὸς τὸν χαρακτήρα ἐκείνων τῆς  
 degit. ὑπὲρ ἄνθρωπον ἀρετῆς ὥς ἐκμαγεῖον εἰς ἑαυτὸν ὅλως ἀναλαβὼν,  
 καὶ γενόμενος ὑπερόπτης ἔτι πλεῖον τῶν πάντων, ἀπάρας ἐκ  
 Παπικίου πρὸς τὴν μεγαλόπολιν τὴν Κωνσταντίνου ἀπήει. 10  
 Constanti- Καὶ τὰ κάλλη τῶν νεῶν καθιστορήσας καὶ τὰ ἐν ἐκείνοις τεθη-  
 nopolι σαυρισμένα ἅγια προσκυνήσας, πρὸς τὴν κυρίαν ἡμῶν τὴν Πάναγνον  
 Deiparam Θεοτόκον τὴν Ὁδηγήτριά (1) τρέχει, τὰ μέγιστα θαύματα κατιδεῖν ·  
 colit. ἃ καὶ ἰδὼν καὶ προσκυνήσας ἐξεπλάγη τῷ θαύματι. Καὶ ὅλως σύν-  
 νους γενόμενος ἐκεῖσε τὴν Πάναγνον εἰς οὐρανοὺς κατενόει, ὅποιαν 15  
 δόξαν κέκτηται ἐπὶ θρόνου θεότητος, καὶ θρόνον αὐτὴν τῆς Τριά-  
 δος ὁ νοῦς τοῦ γέροντος ἀπλανῶς ἐπεσφράγιζεν. Ἐν τούτῳ καὶ  
 νυκτερεύων ἐφαίνετο ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ θαύματος ὅλως ἐκπλητ-  
 τόμενος τῆς Θεοτόκου τὰ θαύματα, ἀνυπόδετος, ἀσκεπής, μόνον  
 τρίχινον ἐν διεζωσμένος ἱμάτιον καὶ αὐτὸ διερρηγμένον τὰ πλεῖστα. 20  
 Stultitiam Ἀπὸ δὲ τῆς ἐκστατικῆς αὐτοῦ θεωρίας τοῖς πᾶσιν ἐδόκειν ὥς ἔξη-  
 simulat. χος, αὐτὸς καὶ τοῦτο ὑποκρινόμενος τάχα μωρολογίαν προσέπλατ-  
 τεν, ὥς ὁ διὰ Χριστὸν <sup>4</sup> Ἀνδρέας ἐκεῖνος ὁ μέγιστος (2) · ὅθεν καὶ

<sup>2</sup> ἀπαρακλήτοις. — <sup>3</sup> ἀνακραθέν. — <sup>4</sup> supple σαλός.

Palamas (P. G., t. CLI, col. 562). Le mont Papikion se trouvait aux confins de la Thrace et de la Macédoine, au-dessus de Mosynopolis.

(1) L'image de la Vierge Conductrice était l'une des plus célèbres de la capitale. Cf. BHG. 1388, IV; J. EBERSOLT, *Sanctuaires de Byzance*, p. 69-70, avec la bibliographie citée dans les notes. Les « jours du miracle », dont il est question plus bas (l. 18), sont peut-être les mardis. D'après l'ambassadeur du roi Henri III de Castille, Ruy Gonzalez de Clavijo, qui visita Constantinople dans les premières années du xv<sup>e</sup> siècle, l'icone de la *Dessetria* (Ὁδηγήτρια) était, chaque mardi, portée solennellement hors de l'église et rapportée miraculeusement par un seul homme. *Historia del gran Tamorlan... y relacion de la embajada...* (Madrid, 1782), p. 66-67.

(2) S. André « Salos », c'est-à-dire « le fou », est le plus fameux des saints qui simulèrent la folie. Sa Vie (BHG. 116, 117) a été publiée à Jérusalem, en 1912, par le moine Augustin Jordanitès; cf. L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926), p. 8. Sur cette forme étrange de l'ascétisme oriental,

πάντες ὡς ἐκεῖνον ὑπετόπαζον εἶναι καὶ Μάξιμον μωρίαν ὑποκρινόμενον διὰ Κύριον · καὶ διὰ θαύματος μᾶλλον εἶχον αὐτὸν καὶ ἐώρων ἢ σαλὸν καὶ μωρὸν λογιζόμενοι. Τούτου δὲ ἡ τοιαύτη πολιτεία ἀκουστὴ γέγονεν τοῖς κρατοῦσιν τότε ἐν θαύματι.

- 5 5. Ἀνδρόνικος ἦν ἐκεῖνος ὁ μέγας ἐν βασιλεῦσιν ὁ Παλαιολόγος, *Andronicum imperatorem*  
ὁ καὶ μετονομαστὴς <sup>1</sup> Ἀντώνιος (1) · καὶ πατριάρχης, ὁ ἐν ἀγίοις  
Ἀθανάσιος ὁ οἰκουμενικὸς καὶ θαυμάσιος (2). Ὅθεν καὶ προσκαλεσάμενος εἰς τὰ βασίλεια τοῦτον ὁ βασιλεὺς ἤρξατο ὁμιλεῖν  
10 πρὸς τὸν λόγον τοῦ ἀνακτος λόγους φέρων ἀνταπεκρίνετο · καὶ *rogatus adit.*  
τοῖς ῥήτορσιν ἐπληττεν, πῶς ἀπὸ στήθους τὰ τοῦ Θεολόγου ἀναφω-  
15 νει καὶ πᾶσαν θείαν γραφήν. Ἐπεὶ δὲ γραμματικὴν οὐ μεμά-  
θηκεν οὗτος ὁ ὁσιος, ἐν τοῖς ῥήμασιν ἀδαῆς ἐνοεῖτο · διὰ τοῦτο καὶ  
παρὰ τοῦ μεγάλου Λογοθέτου ἐκείνου ἀκούσας τοῦ κανικλείου (4)  
15 τό · « Ἡ μὲν φωνὴ φωνὴ Ἰακώβ, αἱ δὲ χεῖρες χεῖρες Ἡσαΐ (5), »  
ἀπελθὼν ὥχετο, ματαιόφρονας καλέσας ἐκείνους καὶ ἄφρονας ·  
καὶ πλεῖον εἰς τὰ βασίλεια οὐκ ἐγένετο.

5. — <sup>1</sup> sic.

voir l'intéressante étude de dom Hilpisch, analysée dans *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 442, ainsi que les aperçus plus anciens mentionnés dans ce compte rendu.

(1) Andronic II Paléologue († 1332) fut, dans ses vieux jours, contraint par ses ennemis de prendre l'habit monastique ; il reçut alors le nom d'Antoine. NICÉPHORE GRÉGORAS, *Hist. byz.*, l. IX, c. 10 (éd. de Bonn, t. I, p. 442).

(2) Le moine Athanase devint patriarche de Constantinople en 1289. Forcé d'abdiquer en 1293, il remonta sur le trône dix ans après et démissionna une seconde fois en 1310 ou 1311. Deux hagiographes anonymes se sont trouvés pour rédiger à sa gloire une longue Vie (*BHG.* 194) et un *Ἐγκώμιον* encore inédit (cf. *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 110, n° 28). Une autre Vie, composée par un contemporain, le moine palamite Joseph Calothétos, a été signalée par M. N. Bees, *Byzant. Zeitschrift*, t. XVII (1908), p. 90, et par Mgr L. Petit, *Dictionnaire de théologie catholique*, t. VIII (1925), col. 1522. Une étude sur la Correspondance inédite d'Athanase a été publiée par M. R. Guiland dans les *Mélanges Ch. Diehl*, t. I (Paris, 1930), p. 121-40. La fête de ce saint orthodoxe est fixée au 28 octobre.

(3) Le théologien par excellence, S. Jean l'évangéliste.

(4) Théodore Métochite († 1332), polygraphe de mérite, grand logothète sous Andronic II. La fonction de « préfet de l'encrier impérial », ὁ χαρτουλάριος τοῦ κανικλείου, ὁ ἐπὶ τοῦ κ., ὁ κανίκλειος, offre quelque analogie avec celles d'un chancelier et d'un secrétaire particulier. KRUMBACHER, *Geschichte der byz. Lit.*, p. 478, n. 3 ; J. B. BURY, *The Imperial Administrative System in the Ninth Century* (London, 1911), p. 117.

(5) Gen. 27, 22.



Athanasium patriarcham saepius alloquitur. *Πρὸς δὲ τὸν πατριάρχην τὸν ἅγιον συνήθης γενόμενος ἀεὶ εἰσελήλυθεν, καὶ αὐτοῦ τοῖς γλυκντάτοις λόγοις κατετρύφαν<sup>2</sup> καὶ ἐπευφραίνετο, νέον Χρυσόστομον λέγων εἶναι αὐτόν. Πολλὰ δ' ὁ πατριάρχης κατηγωνίσσατο εἰσάξαι αὐτὸν ἐν τοῖς κοινοβίοις, οἷς ἀνήγειρεν καὶ ἐκτήσατο ἐν τῇ Κωνσταντινουπόλει μονύδρια (1) · 5 ἀλλ' οὐ κατένευσεν οὗτος ὁ ὁσιος, τὴν καταμονὴν ἔχων ἐν ταῖς πύλαις τῆς παναχράντου κυρίας καὶ Θεοτόκου Βλαχέρνης (2), ὥς πένης ἄοικος προσεδρεύων ἐν πείνῃ καὶ δίψῃ, ἐν ἀγρυπνίᾳ καὶ στάσει καὶ προσευχῇ, ἐν κλαυθμῷ καὶ δακρύων πλήθος ῥοῇ καὶ στεναγμοῖς ἀνενδότοις ταῖς ὁλαῖς νυξί. Ταῖς δὲ ἡμέραις ἐλο- 10 γίζετο τοῖς ἄφροσιν ἄφρων, ὑποκρινόμενος τοῦτο κατὰ σοφίαν τοῦ πνεύματος, ἵνα μὴ τὸν καρπὸν αὐτοῦ ἐκτινάξῃ ἢ κάκιστος<sup>3</sup> ἀνθρωπαρεσκία<sup>3</sup>, ἢ ὑπερήφανος.*

S. Deme- 6. Καὶ τούτου πάλιν ἀπάρας ἐκ Πόλεως πρὸς τὴν Θεσσαλονίκην trium ἐγένετο, ἵν' ὅπως κατίδῃ καὶ προσκυνήσῃ τὸν μυροβλύτην (3) καὶ 15 Thessalonicae θαυματουργὸν τὸν ἐν μάρτυσι μέγαν<sup>1</sup> Δημήτριον (4). Καὶ ταύτην veneratus, τὴν ἔφεσιν ἐκπληρώσας δρομαίως εἰσέδυν ἐν Ὁρει Ἀγίῳ · καὶ ἅμα τὰς ἱερὰς θείας μονὰς ὅλας μετὰ πόθον δραμῶν καὶ ἰδὼν καὶ in Laura προσκυνήσας καὶ εὐξάμενος τῷ Θεῷ ἐν αὐταῖς, πρὸς τὴν Λαύραν Athonensi γέγονεν τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου · κακεῖ προσευξάμενος τῷ Θεῷ 20

<sup>2</sup> sic; cf. p. 41, n. 2. — <sup>3</sup> sic.

6. — <sup>1</sup> μέγα.

(1) Sans doute les monastères que la Vie d'Athanase (BHG. 194) appelle à plusieurs reprises τὰ εὐαγῇ αὐτοῦ σεμνεῖα καὶ μοναστήρια. H. DELEHAYE, dans *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, t. XVII, pp. 62, 65, 71.

(2) Sainte-Marie des Blachernes était célèbre par le μαφόριον ou manteau de la Vierge qu'on y conservait précieusement. Cf. BHG. 1058; *Anal. Boll.*, t. LI, p. 365-69; EBERSOLT, *Sanctuaires de Byzance*, p. 44-53; J. B. PAPADOPOULOS, *Les palais et les églises des Blachernes* (Athènes, 1928), 1<sup>ère</sup> partie. On y vénérât aussi une icône, fameuse par le miracle du voile (πέπλος) qui s'ouvrait et se refermait de lui-même en certaines occasions. Sur ce σύνηθες θαῦμα, voir le curieux texte de Michel Psellos édité par M. J. Bidez, au t. VI (1928) du *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, p. 187-210, et par X. Siderides, dans la revue du Phanar, Ὁρθοδοξία, t. II (1927-28), pp. 511-19, 539-547. D'après le P. V. GRUMEL, *Le « miracle habituel » de N.-D. des Blachernes*, dans *Échos d'Orient*, t. XXX (1931), p. 129-46, le prodige cessa en 1204.

(3) Voir ci-dessus, p. 64, n. 2.

(4) La basilique de S. Démétrius, à Salonique, a été depuis le v<sup>e</sup> siècle un grand centre d'attraction pour les pèlerins. Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 103-109; id., *Les origines du culte des martyrs*<sup>3</sup> (1933), p. 228-29.

τὸν βίον τοῦ ἁγίου ἀνέγνω καὶ τὰ παλαίσματα (1), ὁμοίως καὶ Πέ-  
 τρου τοῦ ἁγίου ἐκείνου τοῦ Ἀθωνίτου καὶ μάκαρος (2) · καὶ τοῦ  
 μὲν τὸ ἡσυχον ἐπαινῶν καὶ θαυμάζων, τοῦ δὲ τὸ κοινωνικὸν καὶ  
 σπουδαῖον ἐν ταῖς ἐντολαῖς τοῦ Χριστοῦ καὶ Θεοῦ ἡμῶν, κατανο-  
 5 ὦν ἀμφοτέρους <sup>2</sup>, ἐγλίχετο ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ τοῦ Ἀθωνος καὶ αὐτὸς  
 | ἀμφοτέρων τοὺς βίους ἀναλαβεῖν <sup>3</sup> καὶ ἄρξασθαι διὰ πράξεως, ὡς  
 ἐκεῖνοι [οὕτως] ἐποίησαν. Ἀλλ' ὡς ἔθος τοῦτο τοῖς σπουδάζουσιν,  
 ἐρωτᾶν πρῶτον προσήκει, εἴθ' οὕτως τῆς ὁποιασοῦν ὁδοῦ ἄρξασθαι·  
 τοῖς τότε ἁγίοις πατράσιν ἐπερωτᾷ ὁ θεόφρων Μάξιμος, τί ἄρα  
 10 καὶ ποιήσειεν πρότερον · καὶ δὴ τὰ τῆς ὑποταγῆς αὐτὸν ὁδηγοῦν <sup>4</sup>  
 καὶ τῆς μακαρίας ὑπακοῆς ὑποδεικνύουσιν τὰ παλαίσματα · « Φαι-  
 δροὶ μαργαρίται, λέγοντες, εἶναι <sup>5</sup> οἱ διαλάμποντες μέσον ἡμῶν ἐν  
 τῇ σεβασμίᾳ Λαύρα ταύτῃ · καὶ ταύτης τῆς ὁδοῦ καὶ σὺ ἀπάρξου  
 τὸ πρότερον, ἵνα θεμέλιον θήσης καὶ καταβάλης πρῶτον ἐπὶ τὴν  
 15 πέτραν Χριστοῦ τὴν θείαν ταπείνωσιν · διὰ γὰρ τῆς ὑποταγῆς  
 καὶ ὑπακοῆς ἡ ταπείνωσις κτίζεται καὶ συνίσταται, καὶ ἡ ἀρετὴ  
 οὕτω πρὸς ὕψος ἐπαίρεται τοῖς θεόφροσιν. Ἀπάρξου τοίνυν  
 τὰ τῆς ὁδοῦ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τὴν μονὴν ἐνδοθεν πρότερον, ἵνα  
 διὰ πολλῶν ποδηγούμενος εὐμαρῶς ὁδεύσης πρὸς τὴν ταπείνωσιν,  
 20 ἥτις ἐστὶν ἀρχὴ καὶ ρίζα πασῶν ἀρετῶν καὶ ἀνάπανσις, εἴθ' οὕτως  
 καὶ τὰ τῆς ἐρήμου ἀναδράμης καὶ κατίδης καθίσματα καὶ πρὸς  
 ἡσυχίαν ὁδεύσης, ὡς βούλεσαι ».

sanctorum  
 Athanasii  
 et Petri  
 Vitas legit,

148<sup>v</sup>

7. Ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα ἀκούσας ὁ ὁσιος οὗτος ἀνὴρ φέρων  
 ἑαυτὸν δίδωσι τῷ τῆς σεβασμίας Λαύρας πατρὶ εἰς ὑποταγὴν,  
 25 καὶ πᾶσι τοῖς ἀδελφοῖς ἐκεῖσε ἐγκατέμειξεν ἑαυτὸν εἰς ὑπακοὴν  
 τοῦ Χριστοῦ. Ἐνθεν τοι καὶ δοκιμάζεται πρότερον ἐν τοῖς ἐσχά-  
 τοις, οὕτω ὡς ἔθος, διακονήμασιν <sup>1</sup> · εἴθ' οὕτως ἀνάγεται καὶ  
 κατατάσσεται ἐν τῷ χορῷ τῆς ἐκκλησίας, τοῦ ὑμνεῖν ἐν ἱεροῖς  
 μελωδήμασιν καὶ ᾠδαῖς λογικοῖς <sup>2</sup> τὸν ἐνυπόστατον Λόγον καὶ  
 30 υἱὸν τοῦ Θεοῦ, ἅμα Πατρὶ καὶ τῷ Πνεύματι, καὶ τὴν θεομήτορα,

officiis  
 probatur  
 domesticis

<sup>2</sup> ἀμφοτέροις. — <sup>3</sup> corr. — <sup>4</sup> i.e. ὁδηγοῦσιν. — <sup>5</sup> i. e. εἰσίν.

7. — <sup>1</sup> διηκονήμασιν. — <sup>2</sup> sic.

(1) Il existe deux rédactions de la Vie de S. Athanase, fondateur de la Grande Laure (ou Lavra), au Mont Athos (BHG. 187 et 188). De la seconde, qui a été publiée par Mgr L. Petit dans *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 12-87, on trouvera une traduction française, annotée par le P. Pierre Dumont, dans *Irenikon*, t. VIII et IX (Amay, 1931-1932).

(2) Voir ci-dessus, p. 44, n. 4.



atque  
liturgicis,

149

orationi  
vacat,

nec cellam  
propriam  
habet.

Montis

τὴν παναγίαν ἡμῶν καὶ κυρίαν τὴν Δέσποιναν. Ἐτυχε γὰρ μεμαθη-  
κὼς καὶ ἱεροῖς μελωδήμασι νεαλῆς<sup>3</sup> ὢν· διὰ τοῦτο καὶ τὴν λογικὴν  
λατρείαν προσετάγην ποιεῖν τότε ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ τῆς Λαύρας.  
Καὶ | οὕτως ὢν τὸν μὲν στίχον εἶχεν ἐν στόματι καὶ ἐν τῇ γλώττῃ  
τὸ ᾄσμα, τὸν δὲ νοῦν ὅλον εἶχεν ἐν ὑψίστοις, ἐν τῷ ἀοράτῳ καὶ 5  
ἀθανάτῳ Θεῷ ἐκθαμβούμενος. Διὰ τοῦτο εἶχεν ἀεὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς<sup>4</sup>  
ἐν τοῖς δάκρυσιν, ὥς ἐκπλή<κ>τους<sup>5</sup> ἀνεωγμένους ἐν θαύματι.  
Ταῦτό καὶ ἐν τοῖς ἱεροῖς ἀναγνώσμασιν ὅλος ἐκθαμβος ἦν ἐπὶ τὸν  
νοῦν τῆς γραφῆς καὶ ἐξεπλήττετο πρὸς τὴν φιланθρωπίαν Χρι-  
στοῦ, τὴν δωρησαμένην ἡμῖν τοιαῦτα κατανοεῖν ἐν τῷ σώματι διὰ 10  
πνεύματος. Εἶχεν δὲ τὴν καρδίαν οὗτος ὁ ἅγιος ὅλην αὐτοῦ ἐξά-  
πτουσαν διὰ πυρὸς θείου αὐλὸν ἄνθρακος, ὥς ὁ προφήτης ποτέ (1),  
καὶ τὰ σπλάγχνα ἐφλέγετο ὑπὸ τῆς ἐνοικουσύνης ἐν αὐτῷ θείας χά-  
ριτος. Διὰ τοῦτο καὶ τὴν εὐχὴν εἶχεν ἀσχόλαστον ἀεὶ κινουμένην  
καὶ λέγουσαν τῷ στόματι τῆς καρδίας ἅμα σὺν τῷ νοῖ, τὴν ἐξαί- 15  
ρετον· ὃ ἐστὶ σπάνιον καὶ δυσεύρετον, ταύτην οὕτως κατέχειν  
ἀνεμποδίστως μέσῳ πολλῶν. Ἀλλ' οὗτος οὕτως πλουσίως εὐ-  
μοίρειν τῆς προσευχῆς ἐκ παιδότην, ὥς ἄλλος εἴ τις ἔχων ἐν ἐρή-  
μοις τόποις καὶ ἡσυχίοις αὐτήν· ἐκεῖ γὰρ ὅπου ἐπιδημήσῃ τὸ  
Πνεῦμα τὸ ἅγιον, τοιαῦτα ὑπερφυῖ νοεῖ καὶ λέγει ὁ λαμπρυν- 20  
θεὶς ἐκ τοῦ Πνεύματος, ὥς φησι τοῦτο ὁ υἱὸς τῆς βροντῆς (2),  
ὁ ἡγαπημένος Χριστῷ Ἰωάννης ὁ θεολόγος, ὅτι οὐδεὶς λέγει  
κύριον Ἰησοῦν, εἰ μὴ ἐν Πνεύματι ἁγίῳ (3). Καὶ ταῦθ' οὕτως ἔχων  
ὁ ὁσῖος πάλιν ἐν κακονυχίᾳ διῆγεν, ὥς πρότερον ἐν Βλαχέρναις, καὶ  
οὔτε κέλλαν ἐνδοθεν τῆς Λαύρας ὑπεκτῆσατό τε, οὔτε τὰ<sup>6</sup> τῆς 25  
κέλλης ὑλῶδη ἐπαγωνίσματα καὶ χρειώδη, ἀλλ' ὥς ἄσαρκος ὑπῆρ-  
χεν οὕτω ἐν τῇ μονῇ. Τὰ πρὸς τροφήν ἐκ τῆς τραπέζης μόνης (4) ἐ-  
λάμβανεν ἐγκρατῶς εἰς τὸ ζῆν. Ἐπὶ τοῖς σκάμνοις δὲ τῆς ἐκκλη-  
σίας τὴν πᾶσαν εἶχεν καταμονὴν ἐν τῷ νάρθηκι, μᾶλλον δὲ ἐν τῇ  
παννύχῳ στάσει καὶ ἀγρυπνίᾳ ἣν ἐπαγωνιζόμενος ἀεί, ὥς ἔθος 30  
αὐτῷ ἄνωθεν.

8. Ἀλλ' ὥς τὸν Μωυσῆν τὸ Σίναιον ὄρος καὶ τὸν Ἥλλον ὁ Κάρ-

<sup>3</sup> νεαλῆς.— <sup>4</sup> τοῖς ὀφθαλμοῖς.— <sup>5</sup> ita Kourilas; malim ἐκπλύτους. — <sup>6</sup> τῷ.

(1) Cf. Is. 6, 6-7.

(2) Cf. Marc. 3, 17.

(3) Ce texte n'est pas de S. Jean, mais de S. Paul: I Cor. 12, 3.

(4) La vie cénobitique n'avait donc pas encore cédé la place à l'idiorrythmie, ce système étrange dans lequel les moines groupés en « familles » gèrent chacun pour soi leur fortune privée. C'est précisément à partir du xiv<sup>e</sup> s. que le régime idiorrythme s'implanta peu à peu dans les couvents de l'Athos. Ph. MEYER,

Athonis  
laudes.

149<sup>v</sup>

μηλος καὶ τὸν Ἰεζεκιήλ ἐκάλει τὸ ὄρος Χωρήβ (1) καὶ τὸν Ἰωάν-  
νην ἢ ἔρημος, οὕτω καὶ τὸν ὄσιον Μάξιμον ἀνακαλεῖται ὁ Ἄθων,  
τὸ ἄνθος τῶν | ὀρέων, ἵν' ἀνθήσῃ ὁ δίκαιος ἐν αὐτῷ καὶ καρπὸν  
φέρῃ πλουσίως τὸν ὄριμον τοῦ πνεύματος ἐν τριάκοντα καὶ ἐν  
5 ἐξήκοντα καὶ ἐν ἑκατόν (2). Ὡς γὰρ ἄμπελος Κυρίου σαβαὼθ (3)  
ὑπάρχει οὗτος ὁ ἐκλεκτὸς Ἄθων, Κυρίῳ καὶ τῇ Θεομήτορι παν-  
άγνῳ καὶ δεσποίνῃ τῇ κυρίᾳ ἡμῶν ἄνωθεν ἀνατεθειμένος εἰς  
κατοικίαν τῶν θελόντων σωθῆναι καὶ ὁμιλῆσαι Θεῷ διὰ καθαρό-  
τητος· καθὼς τοῦτο σαφῶς παρὰ τῇ Θεοτόκῳ <sup>1</sup> ἐχρηματίσθη ὁ  
10 ἁγιώτατος Πέτρος ἐκεῖνος (4), ὁ καλούμενος Ἀθωνίτης διὰ τὴν  
ἐν αὐτῷ καταμονὴν καὶ τὴν ὑπὲρ ἀνθρώπων ἄσκησιν, καὶ ὁ ἐν  
ἀσκηταῖς πατράσιν ἁγιώτατος καὶ μέγιστος πατήρ ἡμῶν Ἀθα-  
νάσιος, ὁ τῆς ἀθανασίας ὄντως ἐπώνυμος, παρὰ τῆς Θεοτόκου  
καὶ οὕτω χρηματισθεὶς καὶ ὅτι εὐκληματίσει αὕτη ἡ ἄμπελος  
15 ἕως θαλάσσης τὰς παραφνάδας αὐτῆς καὶ ἐξανθήσει ὡς κρίνον (5)  
καὶ ἀνατείλῃ ὡς ῥόδον καὶ καρπὸν δώσει ὄριμόν τε καὶ εὐσταχυν  
τῷ δημιουργῷ τῶν ἀπάντων Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν (6). Καὶ ὡς  
ἂν εἴποι τις, διὰ τοῦτ' ἔφη Δαβίδ· « Τὸ ὄρος, ὃ εὐδόκησεν ὁ  
Θεὸς κατοικεῖν ἐν αὐτῷ, ὄρος πῖον, ὄρος τετυρωμένον, ὄρος  
20 θεῖον (7). » Διὰ τοῦτο καὶ Ἅγιον μόνον τοῦτο προσηγορεύκασιν  
οἱ πατέρες ἡμῶν ὑπὲρ πάντα τὰ ὄρη τῆς κτίσεως τὸ τοῦ Ἄθωνος,  
ὃ ἐσαεὶ βρύει τῶν μοναχῶν τὰς ἀγέλας, ὡς πόλις ἄλλη ζῶντος  
Θεοῦ παντοκράτορος. Καὶ ὥσπερ εἰ τὸ ἄρμα τοῦ Θεοῦ μυριοπλά-  
σιον γέγονεν ἐν τῷ Σιναίῳ ὄρει ποτέ (8), μάλιστα δὲ καθὼς περ στρα-

8. — <sup>1</sup> τῆς θεοτόκου Kourilas; sed cf. p. 77, l. 7, 8.

*Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, p. 57-64; C. KOROLEVSKIJ, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géogr. ecclésiastiques*, t. V (1931), art. Athos, col. 76, 103-106.

(1) Le mont Horeb n'intervient pas dans l'histoire d'Ézéchiél. Peut-être faut-il corriger comme suit: ὡς Μωυσῆν τὸ Σίναιον καὶ Ἡλίαν τὸ Χωρήβ καὶ Ἐλισσαῖον ὁ Κάρμηλος.

(2) Cf. Marc. 4, 20.

(3) Cf. Is. 5, 7.

(4) Cette révélation de la Vierge à S. Pierre l'Athonite est rapportée au long par son biographe Nicolas, ch. III, § 3 (LAKE, p. 25) et par Grégoire Palamas, ch. 11 (P. G., t. CL, col. 1005).

(5) Cf. Ps. 79, 12; Is. 35, 1.

(6) D'où Théophane a-t-il tiré ces promesses de bénédictions faites par la Vierge à S. Athanase? Les textes connus (BHG. 187, 188, 190, 191) ne semblent rien contenir de pareil.

(7) Ps. 67, 17, 16.

(8) Cf. Ps. 67, 18.



150 τιαὶ <sup>2</sup> ἐν οὐρανοῖς κατὰ τάξιν, αἱ τάξεις τῶν ἀγγέλων καὶ ἀσωμά-  
των θείων δυνάμεων τῷ Θεῷ παρίστανται καὶ λειτουργοῦσιν ἐν  
ᾧ ὕμνοις ἀκαταπαύστοις αἰεὶ ὡς κτίστην καὶ δημιουργὸν αὐτὸν τοῦ  
παντός, οὕτω κατίδοις <sup>3</sup> καὶ τὸ Ἅγιον Ὅρος τὸ ἐν τῷ Ἀθωνι·  
κύκλωθεν μὲν τὰ πρόποδα τούτου βρῦει τοῖς ἡσυχάζουσιν <sup>5</sup>  
καὶ ἀσκοῦσιν ἐν πνεύματι· καθὼς περ Ἡλίας καὶ Ἰωάννης ποτέ,  
πάντες ἀγωνισταί, πάντες θεόπται καὶ θεοφόροι ὑπάρχοντες,  
πάντες παννύχιον στάσιν καὶ ἀγρυπνίαν | ποιούμενοι, οἱ μὲν συ-  
στάδην διὰ ψαλτῆρος καὶ ἀναγνώσεως πρακτικῶς, οἱ δὲ κατὰ μό-  
νας ἐν προσευχῇ νοερᾷ καὶ ἡσυχίᾳ καρδιακῇ, οἱ δὲ ἐν θεωρίαις <sup>10</sup>  
καὶ μόναις τοῦ πνεύματος σχολάζοντες, μετάρσιοι οὕτω ἐν τῷ  
πνεύματι κατὰ νοῦν γίνονται καὶ θείων ἀποκαλύπτονται μυστη-  
ρίων, ὡς φησι· « Σχολάσατε καὶ γνῶτε, ὅτι ἐγὼ εἰμι Θεός (1). »

Ἄτεροι δὲ τοῖς τοιούτοις γέρονσιν καὶ ἀγίοις ὑποτασσόμενοι  
τῷ πόθῳ Χριστοῦ τετρωμένοι εἰν <sup>4</sup> ἔσαι καὶ τὰς ἐντολὰς αὐτοῦ <sup>15</sup>  
ἀθλίπτως ποιοῦσιν κατὰ τὴν δύναμιν ἕκαστος, μηδὲν τὰ ὥραῖα  
τοῦ κόσμου ποθοῦντες ἰδεῖν, ἀλλὰ τὰ κάλλη τοῦ νοητοῦ παραδείσου  
σπουδάζοντες εὐμοιρῆσαι καὶ κατιδεῖν, ὡς φησι τοῦτο σοφός, ὅτι  
τοῖς ἐρημικοῖς ἅπαντος ὁ θεῖος πόθος ἐγγίνεται <sup>5</sup>, κόσμου <sup>6</sup> οὔσι  
τοῦ ματαίου ἐκτός (2). Διὰ τοῦτο καὶ ἐν ὑπομονῇ πολλῇ τὸν σκλη- <sup>20</sup>  
ρὸν τόπον τοῦτον καὶ δύσβατον ἐκ τοῦ κόσμου παντός συναχθέν-  
τες οὗτοι οἱ μάκαρες κατοικοῦσιν ἐπὶ τῷ Ἀθωνι κύκλωθεν ὡς  
ἐν λειμῶνι ἀειθαλεῖ ὄντες καὶ ἐπευφραίνονται ἐν τῷ πνεύματι. Καὶ  
οὐ μόνον τὰ κύκλωθεν τούτου τοῦ ὑψηλοτάτου Ἀθωνος οὕτω  
ἀειλαμποῖς φωστῆρσιν κεκόσμητο, ἀλλὰ καὶ πάντα τὰ ἐν τῷ Ἀγίῳ <sup>25</sup>  
Ὅρει τούτῳ <sup>7</sup> φαιδρότατα καὶ ἱερὰ μοναστήρια, ἀνδρῶν ἀγίων  
καὶ ἱερῶν πλήθη ἄπειρα, τοιούτους ἐν ἀρεταῖς θείαις ὄντας <sup>8</sup> πλου-  
σιοπαρόχως κεκόσμητο Χριστοῦ χάριτι καὶ ἀντιλήπει τῆς Θεο-  
μήτορος. Καὶ ἦν τὸ Ἅγιον Ὅρος, ὡς ἔφημεν, ἄλλος οὐρανὸς ἐπί-  
γειος, τάγμασι <sup>9</sup> καὶ πλήθει τῶν μοναζόντων ἀντὶ ταγμάτων τῶν <sup>30</sup>  
ἐπουρανίων πλουτῶν, κατὰ τάξιν τῶν ἄνω ὑμνούντων ἀεννάως <sup>10</sup>

<sup>2</sup> bis scriptum. — <sup>3</sup> corr., prius κατίδες. — <sup>4</sup> i. e. εἰσίν. — <sup>5</sup> ἐγκίνεται.  
— <sup>6</sup> κόσμῳ. — <sup>7</sup> τούτου. — <sup>8</sup> πλήθει ἀπείρῳ τοιούτοις... οἷσι Kourilas.  
— <sup>9</sup> τάγματα. — <sup>10</sup> ἀνεנνάως.

(1) Ps. 45, 11.

(2) Citation non identifiée; cf. P. G., t. LXXIX, col. 589, 592: début de la première narration de Nil sur le massacre des moines du Sinaï, BHG. 1301.

τῆς δόξης τὸν Κύριον καὶ τῇ πανάγνῳ Θεομήτορι εὐφημίζοντες.  
Ἀλλὰ τί πάθω ; Καὶ γὰρ νικᾷ με ὁ πόθος τοῦ ἁγίου Μαξίμου κατα-  
λιπεῖν τὴν διήγησιν ταύτην τῶν παιδρῶν μαργαρίτων <sup>11</sup> τῶν  
κατοικούντων ἐν Ὄρει Ἀγίῳ καὶ αὐτοῦ πάλιν ἄρξασθαι τὰ ὑπὲρ  
5 ἄνθρωπον θεῖα παλαίσματα.

9. Οὗτος ὁ ἅγιος πειθόμενος τοῖς ἁγίοις ἐκείνοις πατράσιν  
ἐμποδίζετο μὲν τὴν πρὸς | ἐρημίαν ὁδεῦσαι ὁδὸν παρ' αὐτοῖς, 150<sup>v</sup>  
ἐσπουδάζετο δὲ παρὰ τῇ θεῖᾳ ῥοπῇ. Καὶ διὰ τοῦτο ἡ Θεοτόκος A Virgine  
καθ' ὕπνους φησί, ἐν ἀγκάλαις ἔχουσα <sup>1</sup> τὸν Κύριον · « Δεῦρο δὴ, Deipara  
10 ἀκολούθει μοι, πιστότατε Μάξιμε, τὰ πρὸς ἀνάβασιν τούτου τοῦ in solitu-  
Ἀθωνος, ἵν' ὅπως κατὰ τὸ σὸν ἐφετὸν λάβῃς καὶ τὰ πνυξία τῆς dinem  
χάριτος. » Καὶ δις καὶ τρίς τοῦτο παθὼν — καθ' ὕλαρ μᾶλλον vocatus  
ἢ κατ' ὄναρ τοῦτο αὐτῷ ἐγεγόνει, ἐπεὶ ἄνπνος ἦν τῷ παντί — τί  
γίνεται ; Καταλιπὼν τὴν μεγάλην καὶ θαυμαστὴν Λαύραν, τὴν montis  
15 ἄνοδον πρῶτον ταχοῖς δρόμοις ἐπιζητεῖ τὴν τοῦ Ἀθωνος, ὅπου cacumen  
καὶ τὰ πνυξία τῆς χάριτος παρὰ τῆς Θεοτόκου εὐηγγελίσατο · καὶ conscendit  
νῆστις οὕτω καταλαμβάνει ἐν τῇ ἐβδόμῃ · πρώτη γὰρ ἦν ἡ ἡμέρα Maximus.  
ἐκείνη τῆς Ἀναλήψεως, ἡ λεγομένη Κυριακὴ τῶν ἁγίων Πατέ-  
ρων (1). Κάκει γενόμενος ἐν τῇ κορυφῇ καὶ προσκυνήσας καὶ εὐ-  
20 ξάμενος τῷ Θεῷ, πάννυχον, ὥς ἔθος αὐτῷ ἦν, τὴν πᾶσαν νύκταν  
διετέλεσεν ἄγρυπνος μετὰ καὶ μοναζόντων τινῶν. Ἀλλ' ἐπειδὴ  
οἱ μοναχοὶ τῷ πρωτῷ ἀπεδήμησαν ἅπαντες καὶ ἀπελείφθη οὐδεὶς,  
αὐτὸς ἐκεῖσε προσεκαρτέρησεν μόνος ἐν νυχθημέροις τρισὶν πάλιν  
ἀνέσθιος καὶ μονόχιτος, προσεδρεύων Θεῷ · καὶ τὴν Θεομήτορα <sup>2</sup>  
25 ἐν τῇ γλώττῃ, νοῦ καὶ καρδίᾳ διὰ προσευχῆς εἶχεν νοερᾶς ἀεννάως  
ἐν πνεύματι.

Ἀλλὰ τίς διηγῆσεται τὰ τοῦ ἐχθροῦ ἐκεῖσε μηχανουργεύματα ;  
Ἔδοξεν γὰρ βροντὰς ποιῆσαι καὶ ἀστραπὰς καὶ συσσεῖσαι τὸ  
ὄρος <sup>3</sup> τὸ μέγα τοῦ Ἀθωνος, καὶ σπάσματα πετρῶν καὶ βουνῶν  
30 γεγονέναι οὕτω ψευδῶς. Καὶ ταῦτα μὲν τῇ νυκτί · τῇ δὲ ἡμέρᾳ  
φωνὰς ἀγρίας πολλῶν ἐφάνταζεν εἶναι ὄχλων πλησίον αὐτοῦ καὶ  
ταραχάς <sup>4</sup>, καὶ πολλοὺς ἐδείκνυνεν κύκλωθεν ἀειδεῖς τὴν κορυφὴν

<sup>11</sup> sic.

9. — <sup>1</sup> ἔχων. — <sup>2</sup> τῇ θεομήτορι. — <sup>3</sup> ὄρει. — <sup>4</sup> ταραχῶν.

(1) Dans l'année liturgique byzantine, le septième dimanche du temps de Pâques, c'est-à-dire le premier après l'Ascension, est consacré à la mémoire des 318 Pères de Nicée. On l'appelle pour cela le dimanche des saints Pères.



τοῦ Ἄθωνος ἀναβαίνοντας καὶ πρὸς αὐτὸν καθορμῶντας τὸν ἅγιον μετὰ σφενδονῶν καὶ κοντῶν καὶ λογχῶν<sup>5</sup>. Οὐ γὰρ ἔφερον οἱ κατάρατοι τὴν τοῦ ἁγίου ἐκεῖσε καταμονὴν καθορᾶν· ὅθεν καὶ τοιαύτοις<sup>6</sup> προσέβαλλον τοῖς παλαίσμασιν, ἵνα τάχα ἐκ τῆς κορυφῆς αὐτὸν καταγάγωσιν. Καὶ ταῦτα μὲν οἱ κατάρατοι δαί-  
 151 |μονες, οἱ τοῖς ἁγίοις τοιαῦτα προσάπτουσιν πανουργεύματα.  
 Caelesti viso Ὁ δὲ ἅγιος, ὡς ἔχων τὴν χάριν τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἐνδοθεν,  
 recreatur. τὰ ἔξωθεν γενόμενα τοιαῦτα ἀθύρματα οὐκ ἐφρόντισεν, μόνον δὲ ἦν μόνος τῇ προσευχῇ ἀεννάως προσεδρεύων Θεῷ καὶ τῇ Θεομήτορι, τῇ ἀναδόχῳ αὐτοῦ καὶ προστάτιδι. Καὶ δῆτα καθ' ὕπαρ ἡ 10 Θεοτόκος φαίνεται τῷ ἁγίῳ ὡς δέσποινα κυκλουμένη ὑπὸ ἀρχόντων νέων πολλῶν, φέρουσα<sup>7</sup> ἐν χερσὶν αἰθρὶς καὶ τὸν Υἱὸν τὸν δημιουργὸν πάσης τῆς κτίσεως. Καὶ τοῦτο κατανοήσας ὁ ἅγιος ἐκ τοῦ ἀστέκτου καὶ ἀδύτου θείου φωτὸς τοῦ ἐν τῇ Θεοτόκῳ ὄντος καὶ διαλάμποντος κύκλωθεν ἐκεῖνα τὰ πέρατα, ὅτι οὐκ ἦν πλάνη, 15 ἀλλὰ ἀλήθεια, τὸ « Χαῖρε κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ (1), » καὶ τὸ « Ἄξιόν ἐστιν ὡς ἀληθῶς (2) » μετ' εὐφροσύνης καὶ χαρᾶς ἀνεκφράστου τῇ Θεοτόκῳ πρῶτον ἀνύμνησεν· εἰθ' οὕτως καὶ πεσὼν προσεκύνησεν τῷ Κυρίῳ ἅμα τῇ Θεομήτορι, καὶ τὴν εὐλογίαν παρὰ Κυρίου ἐδέξατο καὶ τὸν λόγον παρὰ τῆς Δεσποίνης 20 οὕτω<sup>8</sup> προεκροάσατο<sup>8</sup>. « Δέξον τὴν χάριν κατὰ δαιμόνων, ὁ σεπτὸς ἀθλοφόρος, καὶ κατοίκησον ἐπὶ τὰ πρόποδα τῆς κορυφῆς τοῦ Ἄθωνος<sup>9</sup>. τοῦτο γὰρ βουλευτὸν τῷ νῦν μου γέγονει, ἵνα σύ, ὡς ἔφην, ἀναδράμῃς πρὸς ὕψος ἀρετῆς τῆς ἐρήμου καὶ γένης<sup>8</sup> ὁδηγὸς καὶ διδάσκαλος ἐν ἐρήμῳ τοῖς πᾶσιν, τὸν νέον Ἰσραὴλ ὁδηγῶν 25 εἰς τὰ<sup>10</sup> εὐσεβῆ θεῖα τοῦ νιοῦ μου ἐντάλματα, ὅπως καὶ διασώσης αὐτούς, ὥς ποτε Μωυσῆς καὶ Ἡλίας τὸν παλαιὸν ἐκεῖνον Ἰσραὴλ τὸν φηγάδα. » Ἐν τούτῳ καὶ ἄρτος οὐράνιος ἐδόθη αὐτῷ εἰς τροφήν καὶ ἀνάψυξιν φύσεως. Καὶ ἅμα τοῦ ἄρτου λαβὼν καὶ τοῖς ὁδοῦσι βαλὼν, φῶς θεῖον περιεκύκλωσεν αὐτὸν ἄνωθεν καὶ 30

<sup>5</sup> κόντων καὶ λοχαγῶν. — <sup>6</sup> sic. — <sup>7</sup> φέρων. — <sup>8</sup> sic. — <sup>9</sup> ἄθου corr., prius ἄθων. — <sup>10</sup> τὸν.

(1) Luc. 1, 28.

(2) Premiers mots de l'hymne archangélique, enseigné, dit-on, par l'archange Gabriel dans une apparition fameuse. Voir le récit de cette révélation dans le synaxaire des offices de l'Ἄξιόν ἐστιν (11 juin), décrits par Mgr L. PETIT, *Bibliographie des acolouthies grecques*, p. 151-52. Cf. SMYRNAKIS, p. 537.

ὕμνος γέγονεν ἀγγελικός · καὶ οὕτω ἡ Θεοτόκος ἀπῆρεν ἐξ ὀφθαλ-  
μῶν τοῦ ἁγίου πρὸς τὰ οὐράνια, τὸν ὕμνον ἐπάδοντες οἱ ἀσώματοι  
ἐπὶ τὴν ἀνάβασιν τῆς Δεσποίνης ἐκείνην τὴν θαυμαστήν. Ἐλεγεν  
γὰρ ὁ ἅγιος, ὅτι μετὰ τὴν τοιαύτης ἀνάβασιν τὴν ἔνδοξον καὶ φαι-  
5 δρὰν τοσαύτη ἦν ἔλλαμψις καὶ εὐωδία ἐν τῇ κορυφῇ τότε τοῦ  
Ἁθωνος, ὡς | ἐκθαμβον γεγονέναι ἐν τούτῳ τὸν ἅγιον καὶ κατοι-  
κεῖν οὕτω βουλευθῆναι <sup>11</sup> ἐν αὐτῷ μᾶλλον αἰεὶ ἢ κατελθεῖν καὶ ὑστε-  
ρηθῆναι τῆς εὐδομίας ἐκείνης καὶ τῆς ἐλλάμψεως. Ὅθεν καὶ τρεῖς  
ἡμέρας ποιήσας ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ τῆς εὐωδίας <sup>12</sup>, κατέρχεται οὕτω  
10 κατὰ τὴν κέλευσιν τῆς δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου μέχρι τὸν ναὸν  
αὐτῆς τὸν λεγόμενον Παναγίαν (1). Κάκει οὖν ἡμέρας τινὰς δια-  
τρίψας, πάλιν ἐπὶ τὴν κορυφὴν ἀνῆλθεν τοῦ Ἁθωνος καὶ τὸν  
τόπον ἐκεῖνον ἠσπάζετο, ἐν ᾧ ἡ Θεοτόκος ἐδόκει σταθῆναι μετὰ  
τῆς δόξης · καὶ μετὰ δακρύων ἐζήτει πάλιν τὸ ὄραθέν, ἀλλ' οὐκ  
15 ἔτυχεν · φῶς γὰρ μόνον καὶ εὐωδία θεία ἀκόρεστος ταῖς αἰσθή-  
σεσιν τοῦ ἁγίου ἐνέπιπτεν ἀοράτως, ὡς πρότερον, καὶ τοῦτον  
εὐφροσύνην ἐπλήρουν <sup>13</sup> καὶ χαρὰς ἀνεκφράστου. Καὶ τοῦτο <sup>14</sup> δις  
καὶ τρεῖς ἐκ τῆς Παναγίας ἀνελθὼν καὶ λαχὼν, ἔκτοτε κατελθὼν  
<καὶ> εἰς τὸ Καρμήλιον (2) γεγονὼς κάκεισε εὐρὼν τινα μονά-  
20 ζοντα γέροντα, προσεῖπεν τὸ ὄραθέν.

10. Ὅδ' ὁ γέρον ταῦτα ἀκούσας ἔδοξεν πλάνην εἶναι τὸ ὄραθέν ·  
διὰ τοῦτο καὶ προσῆψεν αὐτῷ τῆς πλάνης τὸ ὄνομα, τὸν φωστήρα  
πλανημένον ἀποκαλῶν ὁ ἀνόητος. Ἀπὸ τούτου καὶ παντὶ τὸν αὐ-  
τὸν λόγον προσῆπτον αὐτῷ καὶ κατεδίωκον μὴ προσεγγίσει τινί,  
25 ἀποσειόμενοι αὐτὸν ὡς πλανημένον καὶ βδελυττόμενοι. Ἀλλ' ὁ  
ἀπλανὴς οὗτος φωστήρ, καὶ <sup>1</sup> τοῦτο ἐγκολπωσάμενος, τὸ καλεῖ-  
σθαι πεπλανημένος ἢ μάλιστα ἅγιος, εὐφραίνετο ἐν τούτῳ καὶ  
πλεῖστα ἔχαιρεν · καὶ ὑπεκρίνετο οὕτως ὡς πλανημένος αἰέποτε,  
ὅταν ὠμίλει τισίν, καὶ ἐμώραινεν, ἵνα τὴν ὑπερήφανον ἀνθρω-  
30 παρέσκειαν καὶ οἴησιν ἐξ αὐτοῦ ἀφανίσῃ καὶ ἀνθήσῃ τὴν ταπεινο-  
φροσύνην τὴν φυλάττουσαν τὴν χάριν τοῦ πνεύματος. Τούτου γε  
χάριν καὶ οὐκ ἐν ἐνὶ κατώκησεν τόπῳ τοῦ Ἁθωνος, ὡς οἱ πλείο-

151v

Pro stulto  
habetur.

<sup>11</sup> βουλευθῆν. — <sup>12</sup> ἐβωδίας. — <sup>13</sup> sic. — <sup>14</sup> οὕτω Kourilas.

10. — <sup>1</sup> κὰν.

(1) Ci-dessus, p. 44, n. 6.

(2) Colline admirablement située, à l'extrémité de la péninsule hagioritique, au-dessus du cap Saint-Georges.



*Cellam iterum atque iterum* 152 *incendio comburit.* νες ἐν ἡσυχίοις κελλίοις τοῦτο ποιοῦσιν, ἀλλ' ὡς πλανώμενος ἀπὸ τόπον εἰς τόπον πλησίον μετέβαινεν · καὶ κέλλας τάχα ἐπήγετο, καὶ αἰθις ταύτας κατέκαπτεν <sup>2</sup> διὰ πυρός · τὸ ξένον τοῦτο τοῖς μονάζουσιν, μᾶλλον δὲ τοῖς ἀνθρώποις ἐγχείρημα. Μὴ | δίκελλαν, μὴ σκαλίδαν, μὴ πήραν, μὴ σκάμνον, μὴ τράπεζαν, ἢ χύτραν, ἢ ἄλευρον <sup>3</sup>, ἢ ἔλαιον, ἢ οἶνον, ἢ ἄλλο τι τῶν ἀναγκαίων ὑλῶν, ἢ ἄρτον ὑπεκτῆσατο πώποτε ὁ μακάριος, ἀλλ' ἐν αὐλοῖς τόποις ὡς αὐλος ὢν, οὕτως μόνον ἐν ὑποκρίσει <sup>4</sup> μικρὸν κελλίον, ὅσον ἐχώρει καὶ μόνον τὸ πολὺαθλον αὐτοῦ σωματίον · καὶ ταύτην <sup>5</sup> ἐκ χόρτου συστησάμενος, συντόμως κατέκαπτεν <sup>2</sup> ἐν πυρί. Διὰ τοῦτο καὶ 10 ἀπλανῆς ὢν πλανημένος ἐλέγετο, καὶ σὺν αὐτῷ καὶ Καφοκαλύβης λέγεσθαι προσετέθη αὐτῷ παρὰ τοῖς γεώφροσιν, μὴ ὀρῶντες <sup>6</sup> τὴν ἐν αὐτῷ θεῖαν χάριν τοῦ πνεύματος τὴν φωταυγῇ, τὴν σκέπουσαν ὡς σκηνὴν αὐτῷ <sup>7</sup> θεῖαν οὐράνιον καὶ γλυκαίνουσαν, καὶ τὴν δροσίζουσιν αὐτὸν ἐλπίδαν καὶ προσευχὴν τὴν ἀένναον πάντοτε. 15

*Asperrimum vitae genus.* 11. Ἀλλὰ τίς διηγήσεται τὰ θεῖα παλαίσματα, μᾶλλον δὲ ἀγωνίσματα τοῦ τοιούτου ἀγίου ἀνδρός, ἐν οἷς ἀνδρικῶς κατεπάλαιεν, πείνη καὶ δίψη καὶ τῇ γυμνότητι (1), παγετοῖς καὶ τῷ καύσωνι <sup>1</sup>, ἐν χειμῶνι καὶ θέρει, αἰθριος, μονόχιτος, ἀνυπόδετος; Παρὰ δὲ μηδέτινος ἐπισκεπτόμενος τὰ πρὸς χρεῖαν, εἰ μήτι ἂν αὐτὸς ἐπαρέ- 20 βαλεν πώποτε πρὸς τινι · καὶ τότε παράκλησιν ἐποίει τῷ σώματι, ἄρτω καὶ οἶνω <sup>2</sup> καὶ ἅλατι καὶ πλέον οὐδέν. Οὗτός ἐστιν, ὃν ἔφη Χριστός · « Ἐμβλέψατε εἰς τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ, ὅτι οὐ σπεύρουσιν οὐδὲ θερίζουσιν οὐδὲ συνάγουσιν εἰς ἀποθήκας, καὶ ὁ πατήρ ὑμῶν <sup>3</sup> ὁ οὐράνιος τρέφει αὐτά(2). » Ὡς γὰρ πετεινὸν οὐρά- 25 νιον οὗτος ὁ ἅγιος, μᾶλλον δ' ὡς ἄγγελος τὴν ἔρημον ταύτην κατώκησεν. Καὶ τὸ περισσότερον, ὅτι καὶ τὰς καλιὰς αὐτοῦ ἐκατέφλεγεν. Οὗτός ἐστιν, ὃν ἔφησεν Παῦλος (3) · « Περιῆλθεν ἐν μηλωταῖς, ἐν αἰγείοις δέρμασιν, ὑστερούμενος, θλιβόμενος, κακοχούμενος <sup>4</sup>, κολαφιζόμενος, ὑβριζόμενος · οὐ οὐκ ἦν ἄξιος ὁ κό- 30 σμος. » Ὅντως οὗτος τὴν σάρκα ἐσταύρωσεν σὺν ταῖς παθήμασι καὶ ταῖς ἐπιθυμίαις (4), καὶ τὸν σταυρὸν ἤρεν, ὡς ἔδει, ἐπ' ὧμων

<sup>2</sup> i.e. κατέκαιεν. — <sup>3</sup> ἄλεβρον. — <sup>4</sup> sic; cf. p. 89, l. 8-9. — <sup>5</sup> scil. τὴν κέλλαν. — <sup>6</sup> ὀρῶσι Kourilas. — <sup>7</sup> i. e. αὐτὸν.

11. — <sup>1</sup> παγετοὺς καὶ τὸν καύσωνα. — <sup>2</sup> ἄρτον καὶ οἶνον. — <sup>3</sup> ἡμῶν. — <sup>4</sup> sic.

(1) Cf. Deut. 28, 48; II Cor. 11, 27.

(2) Matth. 6, 26.

(3) Cf. Hebr. 11, 37.

(4) Cf. Gal. 5, 24.

καὶ τῷ Χριστῷ πιστῶς ἠκολούθησεν ἀόκνως. Τίς οὐ θαυμάσειεν  
τὴν τοιαύτην αὐτοῦ οὐράνιον | διαγωγὴν; Τίς οὐκ ἐκπλαγῇ 152<sup>v</sup>  
ἀκούων τὰ ὑπὲρ ἄνθρωπον ὑπερφυῇ αὐτοῦ θεῖα ἐπαγωνίσματα,  
τὴν αὐτοῦ μεγάλην ὑπομονήν, τὴν νηστείαν τὴν ὑπεράμετρον <sup>5</sup>,  
τὴν δίψαν, τὴν ἀγρυπνίαν, τὴν προσευχὴν καὶ τὸ δάκρυον, τὴν  
στάσιν καὶ τὴν μετάνοιαν, τὴν τύψιν τῆς κεφαλῆς ἐπὶ τὸ πετρῶδες  
ἔδαφος, τὸ ἥσυχον καὶ πρᾶον καὶ ταπεινὸν τῆς ἀπλανῆς <sup>6</sup> ἐκεί-  
νης φωταυγοῦς θείας χάριτος, ἥς κατετρύφα ἀεί; Καὶ ἀπὸ θεω-  
ρίαν <sup>5</sup> εἰς θεωρίαν οὕτω μετάρσιος καθ' ἐκάστην ἐγένετο ἐν τῷ  
πνεύματι, καὶ ἀρπαγὴν νοὸς ὑφίστατο πρὸς τὰ ἄδυστα, καὶ θείων  
μυστηρίων κατηξίωτο, ὡς Παῦλός (1) ποτε καὶ Ἀντώνιος, οἱ  
μεγάλοι φωστῆρες τῆς οἰκουμένης καὶ τῆς ἐρήμου οἰκήτορες·  
μᾶλλον δ' ὡς ὁ Πέτρος ὁ Ἀθωνίτης καὶ ὁ μέγιστος Ἀθανάσιος,  
οἱ τοῦ Ἀγίου Ὁρους καὶ τῆς Δύσεως ἀπάσης ὡς ἀειλαμπεῖς ἥλιοι  
ἀνατέλλοντες, οὕτω καὶ οὗτος κατὰ μικρὸν ἀναβὰς εἰς τὰ ὕψη  
ἐκείνων κατ' ἀρετήν, πρᾶξιν λέγω καὶ θεωρίαν (2), ἐξανέτειλεν μέ-  
σον ἡμῶν ἐν ἐρήμῳ, καὶ τὴν κτίσιν ἐφαίδρυνεν καὶ ἡμᾶς πάντας  
ἐψυχαγώγησεν, ὡς φαιδρότατος ἥλιος.

12. Οὗτος δὲ ὁ ἅγιος γέγονε συνήθης μεγάλοις τισὶ γέρονσιν, Ascetae  
multi  
τοῖς ἐν χαράδραις <sup>1</sup> τὴν κατοίκησιν ἔχουσι <sup>2</sup>, λέγω δὴ τὸν ἐν τοῖς  
Βουλευτηρίοις Γερόντιον (3) καὶ τὸν ἐν τοῖς μέρεσιν τοῦ ἁγίου  
Μάμαντος (4) Κορνήλιον καὶ Αὐξέντιον καὶ Ἡσαΐαν καὶ ἐπὶ τὸν  
ἅγιον Χριστοφόρον (5) τὸν θαυμάσιον Μακάριον τὸν ἱερόν, ἀλλὰ  
δὴ καὶ τὸν ἐν τῇ Στραβῇ Λαγκάδα λογιώτατον τὸν καὶ ἄρτον οὐρά-  
νιον ὑπ' ἀγγέλου τραφέντα Γρηγόριον (6), καὶ τὸν ἐν Δωροθέοις

<sup>5</sup> sic. — <sup>6</sup> i. e. ἀπλανοῦς.

12. — <sup>1</sup> ταῖς ἐν χαράδραις. — <sup>2</sup> ἔχοντας.

(1) S. Paul de Thèbes, plutôt que Paul le Simple, disciple de S. Antoine.

(2) Antithèse familière aux mystiques, notamment à Grégoire le Sinaïte (p. ex. P. G., t. CL, col. 1313) et à son biographe le patriarche Calliste (éd. POM-JALOVSKI, p. 31, l. 17, et passim).

(3) Le monastère de Βουλευτήρια n'existe plus. Il était situé près de la côte occidentale, au pied de la skite Sainte-Anne. SMYRNAKIS, pp. 410, 413-15. L'higoumène Gérontios est honoré comme un saint. Ἀκολουθία... τῶν ἐν τῇ σκῆτι Ἀγίας Ἀννης ὁσίων ... (Athènes, 1929), p. 46-47.

(4) Le kellion de Saint-Mamas a également disparu. Il devait se trouver aux environs de Kausokalybia, près de Saint-Nil.

(5) Ilot en face de Kausokalybia.

(6) Dans son Ἀκολουθία... τῶν ὁσίων... πατέρων... τοῦ Ἁθῶ (éd. 1847, p. 79; éd. DOUKAKIS, 1897, p. 38), Nicodème l'hagiorite identifie ce Grégoire



καθήμενον καὶ ἐν ταῖς Λεύκαις (1), λέγω δὴ καὶ τοὺς <sup>3</sup> ἐπὶ τὸν  
 λεγόμενον Μελανέαν (2) ἁγίους γέροντας ὄντας καὶ ἡσυχάζοντας <sup>4</sup>,  
 τὸν Ἀγιομαμίτην ἐκεῖνον καὶ τὸν Γερόντιον, Θεόδουλον, Ἰά-  
 κωβον τὸν ἐπικεκλημένον Μαρούλην, Τραπεζούντιον ἕτερον Ἰά-  
 κωβον, τὸν ἱερὸν Κλήμην ἐκεῖνον καὶ Γαλακτίωνα τοὺς ἡσυχά- 5  
 ζοντας <sup>5</sup>, Μάρκον ἐκεῖνον τὸν Ἀπλοῦν καὶ θαυμάσιον, καὶ ἄλλους  
 153 πλείονας γέροντας <sup>6</sup>, ὧν τὰ ὀνόματα διὰ τὸ μῆκος | τοῦ λόγου  
 παραιτητέον · καὶ ὅτι τούτων ἀπάντων ἐγράφησαν ἐν τοῖς οὐρα-  
 νοῖς (3), διὰ τοῦτο οὐκ ἀναγκαῖον ἡμῖν ἐνθάδε γραφῆναι. Οὗτοι  
 πάντες, τὸν ἅγιον Μάξιμον διὰ θαύματος ἔχοντες, πῶς τὰς κέλ- 10  
 λας αὐτοῦ ἐκτρίβει διὰ πυρός, αὐτὸς δὲ ἀφερέοικος καὶ ἀπρονόη-  
 τος οὕτως διῆγεν ἐπὶ παντί, ἀλλὰ δὴ καὶ διὰ τῆς αὐτοῦ ὁμιλίας  
 καταλαβόντες καὶ τὴν ἐνοικοῦσαν ἐν αὐτῷ θείαν χάριν, οὐκέτι  
 πεπλανημένον ἔκτοτε αὐτὸν ἔλεγον, ἀλλὰ Καφοκαλύβην καὶ τί-  
 μιον Μάξιμον καὶ φωστῆρα ὑπέρλαμπρον. 15

virtutes  
 eius  
 agnoscunt.  
 Gregorius  
 Sinaita

13. Ἐλθὼν δὲ καὶ ὁ ἡσυχαστικώτατος ἐκεῖνος ἐξ Ἱερουσαλήμ  
 ὁ κύριος Γρηγόριος ὁ Σιναΐτης (4), ὁ καὶ θαυματουργὸς καὶ ἅγιος  
 γενόμενος ὕστερον ἐν τοῖς τῆς Μακεδονίας μέρεσιν καὶ πολλοὺς  
 φωτίσας καὶ ἐν λόγοις καὶ ἔργοις πρὸς ἡσυχίαν καὶ μοναδικὴν  
 πολιτείαν, καθίσας καὶ οὗτος ἐπὶ τοῖς μέρεσιν τούτου τοῦ Ἀθωνος 20  
 γέγονεν τοῖς πᾶσιν ποθητὸς καὶ ἐπέραστος, τοῖς ἐν ὄλῳ τῷ ὄρει  
 πατράσιν οἰκοῦσιν καὶ ἀδελφοῖς, περισσοτέρως δὲ τοῖς ἡσυχά-  
 ζουσι γέρονσιν. Ὑπῆρχεν γὰρ οὗτος θαυμαστὸς διδάσκαλος ἐν τῇ

<sup>3</sup> τοῖς. — <sup>4</sup> ἁγίοις γέρονσιν οὖσιν καὶ ἡσυχάζουσιν. — <sup>5</sup> τοῖς ἡσυχά-  
 ζουσιν. — <sup>6</sup> ἄλλοις πλείωσι γέρονσιν.

Strabolancaditès avec Grégoire de Byzance, dont Philothée fait le plus grand élo-  
 ge dans son panégyrique de Palamas, P. G., t. CLI, col. 568. Joannice Kochylas  
 dit de lui : Γρηγόριον δὲ ὁ Σκαμβὸς Ῥύαξ τὸν σοφώτατον εἶχεν οἰκήτορα,  
 ὃν φασὶ καὶ οὐρανίῳ ἄρτῳ ὑπ' ἀγγέλου τραφῆναι ποτε. Vie inédite de S.  
 Maxime, ch. 11. Il signa le « tome hagioritique », P. G., t. CL, col. 1236.

(1) Sur le monastère de Dorothee, voir plus haut, p. 53, n. 2. Λεῦκα, Λεῦ-  
 και est un lieudit près des Κρύα Νερά de Lavra.

(2) Pointe extrême de la presqu'île. Mentionnée plusieurs fois, sous le nom  
 de Μελανά, dans la Vie de S. Athanase. Cf. Anal. Boll., t. XXV, p. 30, n. 1.

(3) Cf. Luc. 10, 20.

(4) S. Grégoire le Sinaïte († 1346), docteur de l'hésychasme, eut une vie  
 des plus mouvementées. Sur son séjour à la Sainte Montagne, consulter, outre  
 sa biographie par son disciple le patriarche Calliste (BHG. 722), l'article de  
 J. Bois, Grégoire le Sinaïte et l'hésychasme à l'Athos au XIV<sup>e</sup> siècle, dans  
 Échos d'Orient, t. V (1901-1902), p. 65-73.

νοερᾷ καρδιακῇ ἡσυχίᾳ καὶ προσευχῇ<sup>1</sup> καὶ τὰς φορὰς<sup>2</sup> τῶν πνευ-  
μάτων ἐνόει μάλα σαφῶς · τὸ δυσεύρετον ἐν τοῖς γέρονσί τε καὶ  
σπάνιον. Διὰ τοῦτο καὶ πρὸς αὐτὸν ἀναδραμόντες οἱ ἡσυχάζοντες  
κατεμάνθανον τὰ τῆς καρδιακῆς εὐχῆς, τὰ μυστήρια τὰ ἀπλανῇ  
5 τὰ τῆς χάριτος, καὶ ὅποια τὰ τῆς πλάνης σημεία. Καὶ ἴδοις ἄν ·  
κατέρρεον ἅπαντες ἐπὶ τοῦτον, ὡς ἐπὶ τὸν Ἰησοῦν οἱ πεντακισχί-  
λιοι τότε διὰ τὸ θαῦμα τῆς ἐσθιάσεως (1). Ἄλλ' ὡς ἐκείνον οἱ  
μαθηταὶ καὶ μόνοι τότε κατηκολούθησαν, οὕτω καὶ τὸν κλεινὸν  
Γρηγόριον ἐκλεκτοὶ τινες ἐπόμενοι τοῖς αὐτοῦ ἰχνεσιν ἠκολού-  
10 θησαν, καὶ φωστήρες ἀνεδείχθησαν φαινότατοι.

14. Τούτων δὲ οὕτω ὄντων καὶ ὁμιλούντων Γρηγορίῳ τῷ διδα-  
σκάλῳ, τῷ φωτὶ τῶν φωστήρων, γέγονεν καὶ λόγος περὶ τοῦ ὁσίου  
τούτου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν τοῦ Καφοκαλύβη, λέγοντες καὶ  
ἐξηγούμενοι τὴν τούτου πᾶσαν ὑπὲρ ἄνθρωπον θείαν διαγωγὴν  
15 καὶ τὴν ὑποκρινομένην μωρίαν καὶ πλάνην τὴν ἀπλανῇ. | Καὶ  
ταῦτα παρὰ πάντων ἀκούσας ὁ Σιναΐτης μέγας Γρηγόριος, διὰ  
θαύματος εἶχεν τὸν ὁσιον καὶ ἰδεῖν ἐπεθύμει καὶ ὁμιλῆσαι συχνῶς  
ὡς μέγαν τῆς ἐρήμου καὶ τοῦ ὄρους τούτου οἰκήτορα καὶ φωστήρα  
ὑπέρλαμπρον. Ὅθεν καὶ τινὰς ἐκπέμψας ἐκ τῶν αὐτοῦ φοιτητῶν  
20 σὺν Μάρκῳ τῷ προμνημονευθέντι Ἀπλῷ<sup>1</sup> (2), ἔφη · « Σκύλθητι  
πρὸς ἡμᾶς, τιμιώτατε πάτερ καὶ ἀδελφὲ Μάξιμε, ἵν' ἴδωμεν τὴν  
σὴν ἀγάπην καὶ ἀγιότητα καὶ δοξάσωμεν τὸν ἐν ὑψίστοις Θεόν. »  
Καὶ τοῦτον ἰχνεύσαντες ἐν ταῖς λόχμας δυσὶν ἡμέραις, οὐχ εὐ-  
ρισκον, ἐπειδὴ τὴν καλύβην προέκασεν καὶ διῆγεν οὕτως ἐν λόχ-  
25 μαῖς καὶ τοῖς σπηλαίοις καὶ ἐν χαράδραις. Χειμέριος γὰρ ἦν ὁ  
καιρὸς, καὶ πολλὰ κεκμηκότες ὑπὸ τοῦ κρύους στραφέντες εἰς τὸν  
Ἀγιομαμίτην κατέφυγον ἀναψύχοντες. Ἐτι δὲ ὄντων ἐκείνων  
ἐκεῖσε, καταλαμβάνει καὶ ὁ ζητούμενος οὗτος ἐκεῖ Μάξιμος, ὡς  
μαργαρίτης ἀναφανεὺς αὐτοῖς ὁ θαυμάσιος · καὶ εἶτε ἡ πρόνοια  
30 τοῦτον καὶ ἡ εὐχὴ τοῦ γέροντος κινήσας<sup>2</sup> ἤφερεν<sup>2</sup>, εἶτε αὐτὸς προ-  
ορατικῶς ὁμματι κατιδὼν οὕτω γέγονεν πρὸς αὐτούς, οὐκ ἔχω  
τοῦτο εἰπεῖν · τοῦτο μόνον, ὅτι προσαγορεύει τοῖς ὀνόμασι πάν-  
τας<sup>3</sup> καὶ τοῦ γέροντος τὴν βουλὴν προμηνύει · ἐβούλετο γὰρ ὁ  
γέρων ἀπᾶραι ἀπ' Ὄρους πρὸς τῆς Μακεδονίας τὰ ἄκρα, εἰς τὰ

153v

sanctum  
arcessit

13. — <sup>1</sup> προσευχῇ καὶ ἡσυχίᾳ Kourilas. — <sup>2</sup> βορὰς.

14. — <sup>1</sup> ἀπλοῦ. — <sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> πᾶσιν.

(1) Cf. Marc. 6, 44.

(2) Cf. P. G., t. CL, col. 1236.



Παρόρια (1). Διὰ τοῦτο καὶ τὸν ῥηθέντα Μάρκον κατέσκωπτε, «Μὴ τολμήσης, λέγων αὐτῷ, ἀκολουθῆσαι τῷ γέροντι ἀπαγομένῳ εἰς τὰ Παρόρια.» Καὶ ταῦτα μὲν ὁ θεσπέσιος Μάξιμος· οἱ δὲ ἀδελφοὶ τὸν λόγον προσαγορεύουσιν αὐτῷ τοῦ γέροντος καὶ μηνύουσιν. Ὁ δὲ οὐκ ἀνεβάλετο, ἀλλ' εὐθὺς σὺν αὐτοῖς εἶχετο τῆς 5 ὁδοῦ καὶ ψάλλων ὑπέψαλλεν τό· «Ἦρα τοὺς ὀφθαλμούς μου εἰς τὰ ὄρη, ὅθεν ἤξει ἡ βοήθειά μου παρὰ Κυρίου τοῦ ποιήσαντος τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν (2).» Καὶ ἄλλα τινὰ ἄναρθρα ψιθυρίζων ὑπέψαλλεν, μὴ δυναμένων τῶν συνοδευόντων καταλαβεῖν τὴν ᾠδὴν.

Φθασάντων δὲ ἀμφοτέρων εἰς τὴν κέλλαν τοῦ γέροντος, λέγει 10 τούτοις ὁ Μάξιμος· «Ὁ γέρον ἤδη κοπιάσας πλεῖστα ἐκ τῆς εὐχῆς ἀναπαύεται, | καὶ μέντε μικρὸν ἡσυχάζοντες. Αὐτὸς δὲ μικρὸν ἀναπαύσομαι μέχρις ἂν ἴδω τὸν γέροντα.» Καὶ τοῦτο εἰπὼν, αὐτοὶ μὲν εἰς τὸ κελλίον ἡσύχασαν· ὁ δὲ ἅγιος πάλιν εἰσέδυσεν ἐν λόχμῃ, καὶ ταῖς εὐχαῖς <sup>4</sup> ἡγωνίζετο μετὰ δακρύων καὶ 15 ἔψαλλεν· «Κατευθυνθήτω, Κύριε, τὰ διαβήματά μου ἐνώπιόν σου, καὶ μὴ κατακυριεύσάτω μου πᾶσα ἀνομία. Λύτρωσαί με ἀπὸ συκοφαντίας ἀνθρώπων,» καὶ τὰ ἐξῆς (3). Τὴν δὲ ᾠδὴν ταύτην ἀποπληρώσας μετὰ δακρύων ὁ ἅγιος, ἀνακαλεῖται τοῦτον ὁ Σιναΐτης ὁ θεῖος Γρηγόριος, καὶ παραντίκα πρὸς τῇ κελεύσει προσγίνεται, 20 καὶ ἀλλήλοις ἀσπάζονται θεῖῳ φιλήματι. Καὶ πάντας ἐκβαλὼν ὁ Γρηγόριος κατέχει μόνον τὸν θεοφόρον τοῦτον Μάξιμον, καταλαβεῖν ἀκριβῶς τὰ περὶ αὐτοῦ παρ' αὐτοῦ σαφῶς βουλόμενος.

15. Καὶ δὴ ἐρωτηθεὶς παρ' αὐτοῦ ἀνυποκρίτως οὕτως φησὶν· *atque interrogat,* «Συγχώρησον, πάτερ, πλανημένος εἰμί.» Καὶ ὁ γέρον· «Ἄφες 25 ἄρτι. Λέγε διὰ τὸν Κύριον τὴν σὴν ἀρετὴν, ἵνα φωτίσης ἡμᾶς· εἰ δ' οὖν, ἵν' οἰκοδομηθῶμεν ἀλλήλοις πρὸς ἀρετὴν Χριστοῦ χάριτι· οὐ γὰρ τοιοῦτοί ἐσμεν, ὥς τινες ἐν λόγῳ παγιδεύουσιν τὸν <sup>1</sup> πλησίον (4), ἀλλὰ φιλοῦντες τὸν <sup>1</sup> πλησίον ὡς ἑαυτούς. Καὶ λέγε διὰ τὸν Κύριον.» 30

Τότε ὁ ἅγιος τὰ ἐκ νεότητος πάντα εἰπὼν αὐτῷ, τὸν ζῆλον τὸν ἐνθεον, τὸν δρασμόν, τὴν ὑποταγὴν, τὴν ὑποκρινο-

<sup>4</sup> τῆς εὐχῆς.

15. — <sup>1</sup> τῷ.

(1) Le « profond désert » de Paroria est décrit, dans la Vie de S. Grégoire le Sinaïte (BHG. 722), comme proche de Sozopolis et très propice à la contemplation. POMJALOVSKIJ, p. 35. Cf. ci-dessous, p. 90, l. 18.

(2) Ps. 120, 1-2.

(3) Ps. 118, 133-34.

(4) Cf. Matth. 22, 15.

μένην μωρίαν καὶ σαλότηταν, τὰ ἄθλα, τὰ σκάμματα, τὴν ὀπτασίαν  
τῆς Θεοτόκου ἐκείνην τὴν φοβεράν, τὸ φῶς τὸ περικυκλῶσαν αὐτὸν  
καὶ περικυκλοῦν, τῶν δαιμόνων τοὺς πειρασμοὺς καὶ τὰ ἔνεδρα,  
5 περικόψας ὁ γέρον αὐτόν · « Λέγε μοι, ἀξιῶ, κρατεῖς τὴν νοερὰν  
προσευχὴν (1), τιμιώτατε ; » Καὶ μειδιάσας φησὶν · « Ἐκ νεότητος  
ταύτης λαχὼν οὐκ ἀποκρύψω τὸ θαῦμα<sup>2</sup>. Ἐγώ, τίμιε πάτερ,  
πίστιν καὶ ἀγάπην ἔχων ὅτι πολλὴν εἰς τὴν πάναγνον κυρίαν τὴν  
Θεοτόκον, μετὰ δακρύων ἐζήτουν τὴν χάριν τῆς προσευχῆς  
λαβεῖν παρ' αὐτῆς. Καὶ δῆτα γενόμενος ἐν μιᾷ, ὡς ἔθος εἶχον,  
10 ἐν τῷ ναῷ τῆς Πανάγνου, μετὰ δακρύων ὑπὲρ τούτου πάλιν τῇ  
Θεοτόκῳ ἰκέτευον · καὶ ἀσπασάμενος μετὰ πόθου τὴν ἄχραντον  
εἰκόνα αὐτῆς, εὐθὺς ἐγένετό μοι θερμὴ ἐν τῷ στήθει καὶ τῇ καρ-  
διά ὅτι πολλή, οὐ καταφλέγουσα, ἀλλὰ δροσίζουσα καὶ γλυκαί-  
νουσα καὶ κατάνυξιν | ἐμποιοῦσά με<sup>3</sup> πολλήν. Ἐκτοτε, πάτερ,  
15 ἤρξατό μου ἡ καρδιά λέγειν τὴν προσευχὴν ἐνδοθεν · ὁμοίως καὶ  
τὸ λογιστικὸν ἄμφω σὺν τῷ νοῦ τὴν μνήμην ἔχει τοῦ Ἰησοῦ (2)  
καὶ τῆς Θεοτόκου μου, καὶ οὐδέποτε μου ἀπέστην, συγχώρησον. »  
Καὶ ὁ Σιναΐτης · « Καὶ λεγομένης τῆς εὐχῆς, ἅγιε, ἐγένετό σοι  
ἀλλοιώσις ἢ ἔκστασις ἢ ἄλλο τι τῆς προσευχῆς ἄνθος καὶ καρπὸς  
20 πνεύματος ; » Καὶ ὁ ἅγιος · « Διὰ τοῦτο, πάτερ, τὴν ἔρημον ἔτρε-  
χον καὶ τὴν ἡσυχίαν ἐπόθουν αἰεὶ, ἵνα τὸν καρπὸν τῆς προσευχῆς  
εὕρω πλουσίως, ὅς ἐστιν ἔρως θεῖος καὶ ἀρπαγὴ νοὸς πρὸς τὸν  
Κύριον. » — « Καὶ ἔχεις ταῦτα, παρακαλῶ ; » φησὶν ὁ Γρηγόριος.  
Καὶ μειδιάσας μικρόν · « Δός μοι φαγεῖν, καὶ μὴ ἐρεῦνα τὴν πλά-  
25 νην. » Καὶ ὁ Γρηγόριος · « Εἴθ' ἐπλανήθην κἀγὼ ὡς σύ, ἅγιε.

praesertim  
de spiri-  
tuali  
oratione.

154v

<sup>2</sup> τῷ θαύματι. — <sup>3</sup> μοι Kourilas.

(1) La *νοερὰ προσευχή*, prière spirituelle ou mentale, était le point capital de l'enseignement mystique de Grégoire le Sinaïte. J. Bois, t. c., p. 66. Les développements qu'on va lire dans ce long dialogue avec Grégoire le Sinaïte, comme aussi les enseignements que le saint aurait donnés aux laïques et aux moines (ch. 32, 33), représentent peut-être beaucoup plus les idées du biographe que celles de son héros. Quoi qu'il en soit, ils expriment sûrement la doctrine mystique de certains milieux de l'Athos vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. A ce titre ils méritent bien, croyons-nous, de retenir l'attention des historiens de l'hésychasme.

(2) Le souvenir de Jésus, l'invocation de Jésus était un élément essentiel de la méthode d'oraison hésychaste. Cf. HAUSHERR, *Orientalia christiana*, t. IX, p. 139.



Ἀλλὰ δέομαί σου, ἐν τῇ ἀρπαγῇ τότε σου τοῦ νοός, τί καθορᾷ τοῖς νοεροῖς ὀφθαλμοῖς τότε ὁ νοῦς; καὶ ἡ ἄρα τότε δύναται σὺν τῇ καρδίᾳ ἀνάγειν τὴν προσευχήν; »

Καὶ ὁ ἅγιος · «Οὐμενοῦν. Ὅταν ἐπιδημήσῃ, πάτερ, τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐν τῷ ἀνθρώπῳ τῆς προσευχῆς, σχολάζει τότε ἡ προσευχή, 5 διότι καταποθεῖται ὁ νοῦς ὑπὸ τῆς παρουσίας τοῦ ἁγίου Πνεύματος, καὶ οὐ δύναται τὰς δυνάμεις αὐτοῦ ἐφαπλοῖν, ἀλλ' ὅλως ὑποτάσσεται, ὅπου ἂν τὸ Πνεῦμα<sup>4</sup> βουλευθῇ ἄραι αὐτόν, ἢ εἰς ἀέραν ἄνλον ἀμηχάνου θείου φωτός, ἢ εἰς ἄλλην ἐκθαμβον θεωρίαν οὕτω ἀσαφήν, ἢ εἰς θείαν ὁμιλίαν τὴν ὑπερβάλλουσαν · καὶ καθὼς 10 βούλεται, οὕτω καὶ χορηγεῖ κατ' ἀξίαν ὁ Παράκλητος ἐπὶ τοῖς δούλοις αὐτοῦ τὴν παράκλησιν. Τοῦτο δὲ μέμνημαι, πάτερ ἅγιε, τῶν προφητῶν ἐκείνας τὰς θεωρίας, μάλιστα δὲ τῶν ἀποστόλων ἐπὶ<sup>5</sup> τὴν τοῦ Πνεύματος χάριν τὴν φωταυγῇ, πῶς ἐλογίζετο παρὰ τοῖς ἄλλοις πλάνη καὶ μέθη (1) καὶ εἰς οὐδέν, καὶ ταῦτα λεγόντων · Εἶ- 15 δον τὸν Κύριον ἐπὶ θρόνον ὑψηλοῦ καὶ ἐπηρμένου (2), καθὼς καὶ Παῦλος σὺν τῷ πρωτομάρτυρι Στεφάνῳ · Εἶδον, φάσκοντες, τὸν Ἰησοῦν καθήμενον ἐπὶ θρόνον θεότητος ἐν ὑψίστοις ἐν δεξιᾷ τοῦ Πατρὸς (3). Καὶ θαυμάζω πῶς καὶ νῦν ἀπιστοῦνται τὰ ὁραθέντα 155 τισί, ὅπου ἡ χάρις τοῦ Πνεύματος ἐξήνηθη|σεν ἐν τοῖς πιστοῖς, 20 ὥς φησιν τοῦτο καὶ Ἰωὴλ ὅτι · Ἐκχεῶ ἀπὸ τοῦ πνεύματός μου ἐπὶ πᾶσαν σάρκα (4). Καὶ νῦν τὸ παράκλητον Πνεῦμα δέδωκεν ἡμῖν ὁ Χριστός · διὰ τοῦτο λαμβάνει τὸ Πνεῦμα τὸν νοῦν, οὐχ ἵνα πάλιν τὰ κατὰ συνήθειαν αὐτῷ νοούμενα διδάξῃ, οἷον τὰ ὄντα, ἀλλ' ἐκεῖνα διδάσκη αὐτόν τὰ ὑπὲρ ὄντα<sup>6</sup> καὶ ὑπερκόσμια · οἷον 25 τὰ περὶ τῆς θεότητος ὄντα καὶ τὸ ὄν, αὐτὸν τὸν Θεόν, ὃ ὀφθαλμὸς σωματικὸς οὐ τεθέαται οὐδὲ καρδία γεώφρωνος ἀνεβίβασεν πώποτε (5). Λάβε<sup>7</sup> δέ μοι τοιαύτην διάνοιαν · ὥσπερ ὁ κηρὸς κηρὸς ἐστὶν μόνος χωρὶς πυρός, ἐπὰν δὲ ὁμιλήσῃ τὸ πῦρ, συναίρεται καὶ διαλύεται καὶ συμφλογίζεται ἅμα τῷ πυρὶ καὶ οὐ δύναται 30 ἀντισχεῖν, ἀλλ' ἐξάπτει σὺν τῷ πυρὶ φῶς ὅλον, ἕως οὗ ὑπάρχει τῇ φύσει καὶ φῶς ὅλον γίνεται, εἰ καὶ κηρὸς · οὕτω μοι νόει τὴν τοῦ νοός δύναμιν εἶναι ὥσει κηρόν · καὶ ἕως οὗ ἴσταται κατὰ φύσιν, νοεῖ μόνον τὰ κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν καὶ δύναμιν, ὅταν δὲ τὸ πῦρ

<sup>4</sup> τῷ πνεύματι. — <sup>5</sup> ἀν ὑπὸ? — <sup>6</sup> ἀν ὑπερούσια? — <sup>7</sup> sic.

(1) Cf. Act. 2, 13.

(2) Is. 6, 1.

(3) Cf. Act. 7, 55-56.

(4) Joel 3, 1.

(5) Cf. I Cor. 2, 9.

τῆς θεότητος, αὐτὸ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον πλησιάσῃ αὐτόν, τότε συναίρεται τῇ δυνάμει τοῦ Πνεύματος καὶ συμφλογίζεται τῷ πυρὶ τῆς θεότητος καὶ διαλύεται ταῖς νοήσεσι, καὶ καταποθεῖται ὑπὸ τοῦ θείου φωτὸς καὶ ὅλως φῶς γίνεται θεῖον ὑπέρλαμπρον. »

- 5 Ἐν τούτῳ ὑπολαβὼν ὁ θεῖος Γρηγόριος ἔφησε τῷ ἁγίῳ · « Καποκαλύβη μου, ἀλλ' ἔστιν καὶ ἕτερον τοιοῦτον <sup>8</sup> τῆς πλάνης λεγόμενον. » Καὶ ὁ ἅγιος · « Ἄλλα τὰ τῆς πλάνης σημεῖα, καὶ ἄλλα εἰσὶν τὰ τῆς χάριτος καὶ τῆς ἀληθείας τοῦ πνεύματος. Ἐκεῖνα γὰρ τῆς πλάνης εἰσὶν · ὅταν πλησιάσῃ τὸ πονηρόν, συγχέει τὸν νοῦν καὶ
- 10 ἀγριωπὸν αὐτὸν καθιστᾷ, ποιεῖ τὴν καρδίαν σκληράν, ἀλλὰ καὶ δειλίαν ἐντίθησι καὶ ἀπόνοιαν καὶ σκότος ἐν ταῖς φρεσὶ καὶ ἀγριαίνει τοῖς ὀφθαλμοῖς <sup>8</sup>, τὸν δ' ἐγκέφαλον συνταράττει καὶ φρίκην ποιεῖ τὸ σωματίον <sup>9</sup> · φαντάζει δὲ τοῖς ὀφθαλμοῖς καὶ φῶς <sup>10</sup> πυρῶδες τῆς πλάνης καὶ οὐχ ὑπέρλαμπρον · ἐξιστᾷ δὲ τὸν νοῦν καὶ
- 15 δαιμονιώδην ποιεῖ ἔκτοτε · καὶ φθέγγεται διὰ γλώττης οὗτος ῥήματα ἀπρεπῇ καὶ βλάβη, θυμοῦται, ὀργίζεται ὡς τὰ πολλά. Οὐκ ἔστιν ταπεινώσεις ἐν αὐτῷ οὐδὲ προσευχὴ οὐδὲ δάκρυον ἀληθινόν, ἀλλὰ καυχᾶται | αἰὲν ἐν τοῖς αὐτοῦ κατορθώμασιν καὶ δοξάζεται καὶ πάντα πάντοτε τοῖς πονηροῖς πάθεσιν κοινωνεῖ ἀδεῶς.
- 20 Καὶ ἕως οὗ ποιήσῃ αὐτὸν ἔξηχον καὶ παραδώσῃ αὐτὸν εἰς ἀπώλειαν, οὐκέτι μεθίσταται ἀπ' αὐτοῦ. Ἡς πλάνης, ἅγιε, ῥύσοιτο ἡμᾶς Κύριος ἐκ τοῦ πονηροῦ. Σημεῖα δὲ πάλιν τῆς χάριτος τοιαῦτά εἰσιν · ὅταν πλησιάσῃ τὸ ἅγιον, τὸν νοῦν συνάγει καὶ ποιεῖ αὐτὸν σύννουν καὶ ταπεινὸν καὶ μέτριον · τὴν μνήμην τοῦ θανάτου καὶ
- 25 τῆς κρίσεως καὶ τῶν πταισμάτων, ἀλλὰ δὴ καὶ τῆς κολάσεως τοῦ πυρὸς ἐντίθησι τῇ ψυχῇ · καὶ ποιεῖ τὴν καρδίαν εὐκατάνυκτον, πενθοῦσαν καὶ κλαίουσαν · τοὺς ὀφθαλμοὺς πραεῖς καὶ δακρυρρόους ποιεῖ. Καὶ ὅσον πλησιάζει, ἡμεροῖ καὶ παρακαλεῖ τὴν ψυχὴν διὰ τῶν τιμίων παθῶν τοῦ Χριστοῦ καὶ τὴν ἀπειρον φιланθρωπίαν
- 30 αὐτοῦ. Ἐντίθησι τῷ νοῖ θεωρίας ὑψηλοτάτας, τὰς ἀπλανεῖς · πρῶτην τὴν ἀκατάληπτον δύναμιν τὴν ποιητικὴν, τὴν τὸ πᾶν συστησαμένην ἐκ μὴ ὄντος ὑπ' οὐδενός, τὴν συνεκτικὴν καὶ τὴν προνοοῦσαν οὕτω τὸ πᾶν, τῆς τρισυποστάτου θεότητος τὸ ἀκατανόητον καὶ ἀπερίγραπτον, τὸ ἀκατάληπτον καὶ ἀνεξιχνίαστον
- 35 πέλαγος, τὸ ὑπὲρ πάντα τὰ ὄντα ὄν · καὶ οὕτω φωτίζει αὐτὸν φωτισμὸν γνώσεως θεϊκῆς. Καὶ ἐκ τοῦ ἀδύτου θείου φωτὸς ἀρπαγεῖς ὁ νοῦς ἐν τῷ πνεύματι φωτίζεται ἐν τῷ φωτὶ τούτῳ τῷ θείῳ καὶ ὑπερλάμπρῳ <sup>11</sup>. Καὶ γαληνόμορφον ἐκτελεῖ τὴν καρδίαν · καὶ

155v

<sup>8</sup> sic. — <sup>9</sup> i.e. τῷ σωματίῳ. — <sup>10</sup> φωτὶ. — <sup>11</sup> τὸ θεῖον καὶ ὑπέρλαμπρον.



χαρίζει<sup>12</sup> τὸν τοιαῦτα λαχόντα κατὰ νοῦν καὶ λόγον καὶ πνεῦμα ἄρρητον εὐφροσύνην καὶ ἀγαλλίασιν (1). » Καὶ ὅλως ἦν οὗτος αἰεὶ μετάρσιος τῷ πνεύματι, τὸν καρπὸν ἔχων τοῦ πνεύματος, ὥς φησι Παῦλος ὁ μέγιστος ὅτι · « Ὁ καρπὸς τοῦ πνεύματος ἐστὶν χαρὰ, εἰρήνη, μακροθυμία, χρηστότης, ἀγαθωσύνη, ἀγάπη, συμπάθεια 5 καὶ ταπείνωσις (2). »

Hortante  
Sinaita,

156

16. Ταῦτα ἀκούσας ὁ τῆς ἡσυχίας διδάσκαλος καὶ τῆς προσευχῆς, ὁ Σιναΐτης θεῖος Γρηγόριος ἔκθαμβος γέγονεν καὶ ὅλως ἐξέστην ταῖς τοῦ ἁγίου ταύταις προσρήσεσιν, καὶ διὰ θαύματος εἶχεν μεγάλου τὸν ἅγιον. Ἐκτοτε τοίνυν καὶ ἄγγελον ἐπὶ γεινέον ἐκάλει 10 αὐτὸν καὶ οὐκ ἄνθρωπον · ὅθεν καὶ ἀξιοῖ τὰ πλεῖστα | αὐτόν, λέγων · « Παῦσαι ἀπὸ τοῦ νῦν, παρακαλῶ, τοῦ μὴ κατακαίειν τὴν κέλλαν, ἀλλ' ὥς φησιν ὁ σοφὸς Ἰσαὰκ ὁ Σύρος τῷ γένει (3), σύν-αξον ἑαυτὸν ἐν ἐνὶ τόπῳ καὶ κάθισον, ἵνα καὶ καρπὸν πλείονα φέρῃς (4) · καὶ πολλοὺς ὠφελήσεις ὡς δοκιμώτατος. Καὶ γὰρ καὶ τὸ 15 γῆρας ἰδοὺ κατατρέχει, καὶ ὁ σπóρος πληθύνεσθαι βούλει<sup>1</sup>, ὁ δὲ θάνατος ἄωρος. Διὰ τοῦτο μετάδος τὸ τάλαντον καὶ τὸν θεῖον σπóρον διὰ καθίσματος τὸν λαὸν τοῦ Θεοῦ, πρὶν ἢ τὸ τέλος προφθάσῃ, ἵν' ἔξῃς ἐν οὐρανοῖς τὸν μισθὸν πλείονα, ἀγιώτατε · καὶ γὰρ τοῖς ἀποστόλοις ἀγιάσας ὁ Κύριος οὐκ εἰς τὰ ὄρη αὐτοὺς ἐξ- 20 ἀπέστειλεν τοῦ διάγειν αἰεὶ, ἀλλὰ μᾶλλον πρὸς τοὺς ἀνθρώπους, ἵνα διὰ τῆς κοινωνίας τῆς ἀγιότητος καὶ οἱ ἐναγεῖς ἅγιοι γίνωνται καὶ σωθῶσιν δι' ἀγιότητος. Διὰ τοῦτο ἔφη αὐτοῖς · Λαμψάτω τὸ φῶς ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων (5), καὶ οὐκ<sup>2</sup> ἔμπροσθεν τῶν πετρῶν. Λαμψάτω τοίνυν καὶ τὸ σὸν φῶς ἔμπροσθεν τῶν 25 ἀνθρώπων, ὅπως ἴδωσι τὰ σὰ καλὰ ἔργα καὶ δοξάσουσι τὸν πατέρα ἡμῶν τὸν ἐν τοῖς οὐρανοῖς (6), καὶ ἄφες τοῦ μωραίνειν καὶ σαλίαν ἀπὸ τοῦ νῦν ὑποκρίνεσθαι · ὅτι σκάνδαλον γίνεται τοῖς μὴ εἰδόσι τὰ σά. Τοίνυν ὄρα τὴν συμβουλήν καὶ θέλαν ὑπακοήν, καὶ ποιήσον

<sup>12</sup> sic.

16. — <sup>1</sup> an βούλεται? — <sup>2</sup> οὐχ.

(1) Tout ce dialogue sur la prière spirituelle, traduit en grec moderne, a été inséré par le moine Nicodème dans son fameux recueil ascétique, la *Φιλοκαλία τῶν ἱερῶν νηπτικῶν* (Venise, 1782), p. 1198-1201.

(2) Gal. 5, 22.

(3) Le λόγος ἀσκητικὸς 26 (alias 46 ou 47-48) d'Isaac de Ninive est intitulé: *Περὶ τῆς ἀδιαλείπτου νηστείας καὶ τοῦ συνάξαι ἑαυτὸν ἐν ἐνὶ τόπῳ* (Τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰσαὰκ τοῦ Σύρου τὰ εὐρεθέντα ἀσκητικά, éd. Joakim SPETSIERIS [Athènes, 1895], p. 109). Plusieurs passages du chapitre précédent sont inspirés de la doctrine du même auteur.

(4) Cf. Ioh. 15, 2.

(5) Matth. 5, 16.

(6) Ibid.

ἃ σοι ἐντέλλομαι, ὡς φίλος σοι ἄριστος καὶ ἀδελφός. Γέγραπται *cellam*  
γάρ· Ἐδελφὸς ὑπὸ ἀδελφοῦ βοηθούμενος ὡς πόλις ὀχυρά (1). » *non amplius*

Ταῦτα μαθόντες καὶ οἱ τῶν καθισμάτων ἕτεροι μέγιστοι γέροντες, *comburen-*  
οὓς καὶ προμεμνήμεθα, καὶ συναινέσαντες τοῖς λόγοις τοῦ Σιναΐτου *dam*  
5 καταπειθῇ τὸν ἅγιον τοῦ καθίσαι οὕτω πεποίηκαν. Καὶ ἰδοὺ *exstruit*  
πλησίον τοῦ Ἑσαΐου (2) ὥσεϊ μίλια τρία, ποιεῖ θριγκίον<sup>3</sup> μιᾶς *Maximus.*  
ὀργυίας<sup>4</sup> τὸ πλάτος καὶ μῆκος, οὐκ ἐκ ξύλων τετραγώνων ἢ  
καρφίων, περονίων ἢ πετρῶν καὶ σανιδίων· ἀλλ' ὡς ἔθος αὐτῶ  
ἦν, ἄλση λαβὼν καὶ μικρὸν χόρτον, ἔδοξεν κέλλαν ποιεῖν· ἐν ἣ  
10 καὶ ἔκτοτε καθίσας καὶ μὴ κατακαύσας αὐτήν, τὸν τῆς ζωῆς αὐτοῦ  
χρόνον ἐν ἐκείνῃ διεβίβασεν ἅπαντα, μὴ κτησάμενός τι τὸ οἰονοῦν  
ἐκ τῶν τῆς χρείας, ὡς οἱ πολλοί· ἀλλ' ἄνυλον εἶχεν τὴν κέλλαν  
παντί, τοσοῦτον ὅτι οὐδὲ ῥαφίδαν οὐδὲ σκαλίδαν οὐδὲ δύο χιτῶνας,  
οὐκ ἄρτον, οὐ πῆραν, οὐδ' ὀβολὸν ὑπεκτῆσατο πώποτε, τὴν ὑπὲρ  
15 ἄνθρωπον ἄσκησιν πάλιν τηρῶν ἐν αὐτῇ τῇ κέλλῃ ὡς ἄσαρκος.  
Ὅθεν καὶ ὀρύσσει<sup>5</sup> μνημα ἴδιον πλησίον αὐτῆς καὶ καθ' ἐκάστην  
ἐθρήνει ὁ Καφοκαλύβης τὸν Μάξιμον, ὀρθρίζων ἐκεῖ καὶ ὠδάρια  
πενθικὰ νεκρώσιμα οἰκοθεν ἔλεγεν πρὸς τό· « Ἐν οὐρανῷ τοῖς  
ἄστροις κατακοσμήσας ὡς Θεός (3). »

20 17. Ἀλλ' ὁ μὲν Σιναΐτης ἐκεῖνος ὁ καὶ θεῖος Γρηγόριος κατὰ *Visio*  
τὴν τοῦ ἁγίου Μαξίμου πρόρρησιν ἀπεδήμησεν ἐκεῖσε εἰς τὰ *Marci.*  
Παρόρια. Ἐξερχομένου δὲ καὶ τοῦ προρρηθέντος Μάρκου καὶ  
γενομένων ἐν τῇ Κομητίσῃ<sup>1</sup> (4), φωνὴν ἀκούει ὁ Μάρκος τοῦ  
ἁγίου, στραφῆναι εἰς τὰ ὀπίσω. Καὶ ἅμα σὺν τῇ φωνῇ στραφεὶς  
25 τῷ βλέμματι ὀπιθεν, ὁρᾷ ξένα παράδοξα, ἃ μοι καὶ διηγήσατο.  
Ὅρᾷ κύκλωθεν ὅλῳ τῷ ὄρει ὑπὸ κοκκίνων πύργων ὡς κάστρον  
κτισμένον ἐν ὕψει ἐπαιρόμενον<sup>2</sup>· πρὸς δὲ τὴν λεγομένην Μεγάλην

<sup>3</sup> θρυγγίον. — <sup>4</sup> οὐργίας. — <sup>5</sup> ὀρίζει Kourilas.

17. — <sup>1</sup> κομητήσῃ. — <sup>2</sup> ἐπαίοντα.

(1) Prov. 18, 19.

(2) Le lieu dit τὸ ou τὰ κῦρ Ἑσαΐου est situé à une heure de Lavra, vers le sud. On y trouve un vignoble, des κελλία et une chapelle de la Sainte Trinité. S. Maxime s'établit à trois milles de là, vers l'ouest, près de la Παναγία. Cf. NIPHON, ch. 2 et 3 (ci-dessus, p. 44, l. 13 et p. 45, l. 25); THÉOPHANE, ch. 31 (ci-dessous, p. 102, l. 27-30).

(3) Mots tirés de l'office des défunts, ἑξαποστειλάριον du samedi. Παρακλητική (Venise, 1837), p. 432.

(4) Aujourd'hui Koumitsa, métoque du monastère de Chilandar, à l'entrée de la Sainte Montagne.



Βίγλαν <sup>3</sup> (1) παλάτια χρύσεια πάντερπνα, βασίλισσαν φέροντα <sup>4</sup> τὴν Θεοτόκον σὺν ἄσωμάτοις ἀπείροις καὶ ἀρχαγγέλοις, καὶ τὰ πλήθη κύκλωθεν τῶν μοναζόντων τῇ Θεοτόκῳ ὑμνούντων καὶ προσκυνούντων. Καὶ τοῦτο ἰδὼν καὶ μνησθεὶς τὴν πρόρρησιν Μαξίμου τοῦ ἁγίου, βαλὼν <sup>5</sup> μετάνοιαν τῷ καθηγητῇ αὐτοῦ Γρη- 5  
γορίῳ τῷ Σιναΐτῃ, στραφεὶς εἰς τὴν Λαύραν κατώκησεν ἡσυχάζων · καὶ ἐγένετο ἀνὴρ διακριτικώτατος.

Gregorii  
gesta  
in finibus  
Bulgarorum.

18. Ὁ δὲ Σιναΐτης κύριος Γρηγόριος γενόμενος ἐκεῖσε εἰς τὰ Παρόρια, ὡς ἥλιος φαιδρὸς τοῖς ἐσκοτισμένοις ἐκεῖσε ἀνέτειλεν, καὶ χορτάζει ἄρτον ζωῆς τοῖς πεινῶσι πᾶσι τὸν σωτήριον ἐκεῖ. Οὐκ 10  
ἔχω πῶς διηγῆσασθαι κακείνου τοῦ ἀνδρὸς τὰ σεπτὰ ἀριστεύματα · γίνεται πηγὴ ἀνεξάντλητος τῷ λόγῳ, τῇ πράξει καὶ θεωρίᾳ (2). Μανθάνει τοῦτο ἡ Μεγαλόπολις καὶ ὅλη ἡ Θράκη καὶ ἡ Μακεδονία, ἀλλὰ καὶ ἡ πᾶσα τῶν Βουλγάρων κατοικήσεις καὶ τὰ πέρα Ἰστρου καὶ τῆς Σερβίας · καὶ τρέχουσιν ἄπειρα πλήθη τῶν ἐκλε- 15  
κτῶν πρὸς αὐτόν, ζητοῦν <sup>1</sup> χορτασθῆναι ἐκ τῆς πηγῆς τῶν διδαγμάτων αὐτοῦ τῶν ἀειζώνων, καὶ δὴ | καὶ χορτάζονται · καὶ ποιεῖ τὰ πρῶην ἄοικα ὄρη καὶ τὰ Παρόρια ἔνοικα, ὥστε πλεονάζειν ταῖς ἀγέλαις τῶν μοναχῶν, οὓς ἰδίαις χερσὶν ἐπεσφράγιζεν. Καὶ τοὺς βασιλεῖς τῆς γῆς, Ἀνδρόνικον λέγω καὶ τὸν Ἀλέξανδρον <sup>2</sup>, Στέ- 20  
πανον <sup>3</sup> καὶ Ἀλέξανδρον (3), ἐπιθυμητὰς αὐτοῦ πεποίηκεν <sup>4</sup> δι' ἐπιστολῶν διδακτικῶν θαυμασίων. Ἐνθεν τοι καὶ πληθύνεται τὸ σχῆμα τῶν μοναζόντων ἐν τοῖς τόποις ἐκείνων καὶ πόλεσι τῇ ἀρετῇ καὶ τῇ διδαχῇ τοῦ ὁσίου πατρὸς Γρηγορίου τοῦ Σιναΐτου. Ἀνήγειρεν δὲ καὶ μονύδρια ἐν ἐκείνοις τοῖς Παρορίοις · καὶ ἴδοις 25  
ἂν ὡς Ὅρος ἄλλον Ἄγιον εὐρίζοντα τὸ σωτήριον ἀγαλλίαμα (4). Καὶ γέγονε τῶν Βουλγάρων ἡ οἰκησις πόλις τῶν μοναχῶν ἐν τῇ

<sup>3</sup> βύγλαν. — <sup>4</sup> φέρουσιν. — <sup>5</sup> λαβὼν.

18. — <sup>1</sup> i. e. ζητοῦσιν. — <sup>2</sup> καὶ τὸν ἀλέξ. delenda censet Kourilas. — <sup>3</sup> sic. — <sup>4</sup> πέποικεν.

(1) On appelle *Μεγάλη Βίγλα* la chaîne de collines qui marque la frontière de l'Athos, infranchissable aux femmes et aux animaux femelles.

(2) Cf. p. 81, n. 2.

(3) Andronic III (1325-1341), Étienne Douchan de Serbie (1321-1355) et Jean Alexandre de Bulgarie (1331-1365). On ne voit pas qui peut être le second Alexandre nommé ici. A moins qu'il ne s'agisse d'Alexandre I<sup>er</sup>, hospodar de Valachie (1338-1364), beau-frère d'Alexandre de Bulgarie.

(4) Du Ps. 47, 2-3: *μέγας Κύριος ἐν... ὄρει ἁγίῳ αὐτοῦ, εὐρίζῳ ἀγαλλιάματι*, l'auteur a tiré un verbe *εὐρίζειν* qui n'a pas de sens.

ζωῇ ἐκείνου τοῦ διδασκάλου καὶ μάκαρος. Ἐκ δὲ τῶν μαθητῶν ἐκείνου πολλοὶ ἐξανέτειλαν ὡς φαιδροὶ ἀστέρες μετὰ τὴν ἐκείνου κοίμησιν καὶ τὴν πρὸς Θεὸν ἀνοδὸν καὶ τὰ πέρατα κατεκόσμησαν. Καὶ ταῦτα μὲν τοῦ μακαρίτου Γρηγορίου ἐκείνου τοῦ Σιναΐτου ἀπὸ μέρους διὰ τὸ μῆκος τοῦ λόγου ἐμνημονεύσαμεν.

19. Ἀλλ' ἔλθωμεν πάλιν ἐπὶ τὰ τοῦ ἁγίου Καφοκαλύβη ἀνδρα-  
γαθήματα, ὅσα καὶ οὗτος ἐν Ὄρει πάλιν ὡς γίγας ἠνδραγαθήσατο. S. Maximi  
Καθίσας οὗτος ἐν τῷ κελλίῳ, ὡς ἔφημεν, οἱ μὲν δαίμονες συνα-  
χθέντες πόλεμον μετὰ τοῦ ἁγίου καθ' ἐκάστην ἐποιοῦντο, καὶ  
10 ἔσπευδον ἐκ τοῦ τόπου ἐκείνου ἐξῶσαι τὸν ἅγιον. Ἀλλ' εἰς μάτην  
ἐλιθοβόλιζον οἱ κατάρτοι· ἀντεβάλλοντο γὰρ ταῖς βολαῖς τῆς  
νοερᾶς αὐτοῦ προσευχῆς καὶ ὡς καπνὸς διελύοντο. Ἐν τούτῳ lumina,  
καὶ δύνამις θεία ἀκαταμάχητος αὐτὸν ἔκτοτε περιεκάλυπτεν, ὡς  
ἐν εἶδει πυρός, καθὼς ὥράθη τισὶν ἀξίοις, καταφλέγουσα τοὺς  
15 ὑπεναντίους. Καὶ φῶς ἱαματικὸν ἀνωθεν κατηύγαζεν ἐν τοῖς  
λόγοις αὐτοῦ· καὶ λόγῳ μόνῳ πολλοὺς δαιμονιώδεις ἰάσατο, ὡς miracula  
ἔγνωμεν ἀληθέστατα, καὶ ἀπέλυ<εν> ἐν εἰρήνῃ ἐν τοῖς τόποις αὐ-  
τῶν, παραγγέλλων αὐτοῖς ἀπέχεσθαι μῆνης<sup>1</sup>, πορνείας καὶ ἀδι- et monita.  
κίας, μέθης καὶ ἐπιπορείας, καὶ διὰ νηστείας κρεῶν καὶ ἐλεημο-  
20 σύνης τὸ κατὰ δύναμιν καὶ καθάρσεως ἀξίους ποιεῖν ἑαυτοὺς ἐν  
ἐπισήμοις ἐορταῖς τῶν ἁγιασμάτων καὶ ἀχράντων θείων μυστη-  
ρίων Χριστοῦ, ἵν' ὅπως | ὑγιαίνωσι πάντοτε. 157v

20. Καὶ τινὰ Μερκούριον μοναχόν, ἐν μιᾷ προὔτρεψας<sup>1</sup> αὐτὸν Energume-  
διὰ λόγου (1), καὶ αὐτὸς ἐν τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ ἔμπροσθεν nos  
25 τοῦ ὁσίου δαιμονιώδην ἰάσατο, τὸ καινότατον. Καὶ ἄλλον ὑπουργὸν liberat,  
γέροντος ὑπὸ δαίμονος δεινῶς πάσχοντα ἐν ὁδῷ ἀπαντήσας, ἐνε-  
τείλατο αὐτῷ λέγων· « Ὑπαγε, ὑποτάγηθι τῷ πνευματικῷ σου  
πατρὶ ὀλοκλήρως καὶ νήστευσον τυροῦ καὶ οἴνου καὶ μiasμοῦ·  
καὶ ὑγιανεῖς<sup>2</sup> ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Χριστοῦ· » καθὼς καὶ ἰάθην ἀπὸ  
30 τῆς ἡμέρας ἐκείνης. Πάλιν μιᾷ τῶν ἡμερῶν μοναχοὶ ἐκ τῆς Λαύ- occulta  
ρας παραγενόμενοι πρὸς αὐτὸν ὠφελείας χάριν, παρεγένετο σὺν manifestat,  
αὐτοῖς καὶ ἕτερος κοσμικός. Καὶ ὡς εἶδεν αὐτὸν ὁ ὁσιος, ἀπεδίω-  
ξεν μακρόθεν αὐτόν, Ἀκινδυνᾶτον (2) λέγων εἶναι καὶ ἄπιστον, μὴ  
γνωσκόμενον παρ' ἄλλων τινῶν μέχρι τῆς ὥρας ἐκείνης. Πολλὰ

19. — <sup>1</sup> sic pro μῆνιδος, ni fallor.

20. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> ὑγιάνης.

(1) Dans ce ch. 20 on trouve réunis une série d'épisodes qui sont dispersés, dans la première Vie, aux ch. 5, 6, 23, 17 et 12.

(2) Ci-dessus, p. 47, n. 4.



γὰρ κατὰ τοῦ Ἀκινδύνου ἐφέρετο οὗτος ὁ ἅγιος, καὶ κακοκίνδυνον αὐτὸν ἐπωνόμαζε καὶ δαιμονιώδη καὶ κοινωνὸν πάσης αἰρέσεως καὶ ὑπουργὸν Ἀντιχρίστου· διὰ τοῦτο τοὺς τοιούτους μακρὰ ἀπεβάλλετο καὶ ἀναθεμάτιζεν παρρησία. Πάλιν δέ τινες μονάζοντες παραγενόμενοι πρὸς αὐτόν, ὡς εἶδεν αὐτούς, μεγάλη τῇ 5 φωνῇ ἀνεβόησεν· « Διώξατε τὸν Μασσαλιανὸν <sup>3</sup> (1) ὅπιθεν, καὶ οὕτως ἔλθετε πρὸς με. » Καὶ τὸ ὄνομα προσηγόρευσεν· ὅπερ ἀκούσαντες ἔντρομοι καὶ ἔμφοβοι γεγόνασιν οἱ συνοδεύοντες καὶ τὸν ἀσεβῆ κατεδίωξαν τῆς ὁμιλίας αὐτῶν.

ventura  
praedicat, Ἄλλον δέ τινα μοναχόν, βουλόμενον μετὰ πλοίου Θεσσαλονικαίου 10 πρὸς τὴν Κωνσταντινούπολιν πλεῦσαι διὰ τινα χρεῖαν, κατέσκωψεν, τοῦ πλοίου τὸν κίνδυνον προειπών. Παρελθουσῶν γὰρ τριῶν ἡμερῶν καὶ τὸ πλοῖον αὐτανδρὸν γέγονε, μέσον θαλάττης πλέοντα καὶ καταχθέντα εἰς ἄβυσσον. Πάλιν ἄλλον πλοῖον ἀπὸ νήσου ἐλθὼν ἐν τῷ λιμένι τῆς Λαύρας, οἱ τοῦ πλοίου πρὸς τὸν ἅγιον παρεγέ- 15 νοντο ἔχοντες μεθ' ἑαυτῶν καὶ τινα δαιμόνιον ἔχοντα τῆς ἀπληστίας — ἥσθιεν γὰρ ὥσει πέντε ἀνδρῶν τροφήν καθ' ἑκάστην καὶ οὐκ ἐχορτάζετο — καὶ τοῦτον ἐπὶ τοὺς πόδας τοῦ ἁγίου κλίναντες ἰκέτευον σὺν αὐτῷ τυχεῖν παρ' αὐτοῦ τῆς ἰάσεως· καὶ δῆτα λαβὼν 158 ἀπαξαμᾶν <sup>4</sup> τῷ πάσχοντι | δέδωκεν, λέξας αὐτῷ· « Τοσοῦτον ἔσθιε <sup>5</sup> 20 καὶ χορτάζου ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, καὶ εἰρήνευε. » Ἐκτοτε οὖν ὁ τοιοῦτος τὸν τῆς ἀχορτασίας δαίμονα ἠλευθέρωτο καὶ πλεῖον τοῦ ἀπαξαμάτου <sup>4</sup> τὸ μῆκος οὐκ ἥσθιεν. Διὰ τοῦτο καταλιπὼν πάντα, γυναῖκα καὶ τέκνα καὶ βίον καὶ πλοῖον καὶ συνοδίαν, γέγονεν δοκιμώτατος μοναχός, 25 πλησίον τοῦ ἁγίου καθίσας καὶ παρ' αὐτοῦ πρὸς Θεὸν ποδηγούμενος καὶ προκόπτων ἐν χάριτι. Καὶ Βαρλαάμ τις μοναχὸς ὑποτασσόμενος γέροντι, ἐλθὼν εἰς τὸν ἅγιον κατεσκώπτετο παρ' αὐτοῦ διὰ τὸ σκληροτράχηλον (2) αὐτοῦ καὶ παρήκοον, λέγων αὐτῷ· « Τούτου γε χάριν μέλλεις τελειωθῆναι ὑπὸ κρημνοῦ· » ὃ καὶ 30 γέγονεν. Καὶ ἄλλον Ἀθανάσιον τὸν Κροκᾶν, τὸ τέλος αὐτῷ προεῖπεν, ὅτι· « Παρὰ τῶν Ἰσμαηλιτῶν μέλλεις τελειωθῆναι. » Καὶ γέγονεν οὕτως. Εἶχεν γὰρ τὴν χάριν πλουσίαν ἐκ πνεύματος θείου τοῦ προορᾶν, ὡς προέφημεν, ὁ γεννάδας, καὶ τὰ πόρρω ὡς ἐγγὺς καθηρμήνευσε <sup>6</sup> καὶ τὰ ἄδηλα καὶ μέλλοντα ἐκάστω προῦλε- 35

<sup>3</sup> μασσαλιανόν. — <sup>4</sup> sic; cf. p. 53, l. 11 et p. 56, l. 9. — <sup>5</sup> ἥσθειε. — <sup>6</sup> καθ' ὁρμήνευσε.

(1) Voir p. 50, n. 2.

(2) Cf. Act. 7, 51.

γεν δι' αἰνίγματος σοφωτάτου καὶ κατεμήνυεν. Ἐνθεν τοι καὶ τὴν συνέλευσιν τὴν πρὸς τὸν ἅγιον γενομένην τῶν βασιλέων τοῖς πᾶσι προῦμήνυσεν λέγων· «Οἱ βασιλεῖς τῶν Ῥωμαίων παραγενέσθαι μέλλουσιν πρὸς ἡμᾶς προφητείας χάριν ἢ μᾶλλον ψυχικῆς ὠφελείας.»

21. Καιροῦ δὲ παρωχηκότος ὀλίγου, καὶ οἱ βασιλεῖς τῶν Ῥω- Imperatores  
μαίων πρὸς αὐτὸν παρεγένοντο, Καντακουζηνὸς ἐκεῖνος καὶ  
Ἰωάννης (1) οἱ τότε βασιλεύοντες<sup>1</sup>. Καὶ τὰ μέλλοντα συμβαί- futuri  
νειν αὐτοῖς<sup>2</sup> ὥς προφήτης κατήγγειλεν· τὴν ἀποστασίαν, τὰ σκάν- providus  
10 δαλα, τοὺς φόνους, τοὺς ἐμφυλίους πολέμους, τὰ ἔνεδρα, τῶν  
ἔθνων τὴν δυναστείαν, τὴν ἐπιδρομὴν καὶ τὴν κάκωσιν (2), καὶ  
πάλιν τὴν ἐπανάκλησιν τῶν πιστῶν καὶ τὴν ἀγαλλίασιν τὴν  
μέλλουσιν ἐν καιρῷ γενέσθαι τῷ ὀρισθέντι διὰ σημείων, ὥς φησι  
Κύριος (3). Καὶ ταῦτα εἰπὼν, πρὸς διδασκαλίαν ἐτράπην λέγων adhortatur.  
15 αὐτοῖς· «Ὁφείλετε ὑμεῖς, εἰ καὶ βασιλεῖς εἴτε τῆς γῆς, ἵν' ἀεί-  
ποτε ὁρᾶτε πρὸς τὸν βασιλέα τὸν ἐπουράνιον, καὶ τὸν νόμον αὐτοῦ  
κατέχειν ὥς σκῆπτρον οὐράνιον καὶ ποιεῖν πρῶτον ὑμεῖς αὐτοῦ  
τὰ θεῖα ἐντάλματα, καὶ μιμεῖσθαι αὐτοῦ κατὰ | τὸ δυνατόν ἐπὶ 158<sup>v</sup>  
πάντα, ὥς γέγραπται· Παιδεύθητε πάντες οἱ κρίνοντες τὴν γῆν,  
20 δουλεύσατε τῷ Κυρίῳ ἐν φόβῳ, καὶ ἀγαλλιᾶσθε αὐτῷ ἐν τρόμῳ·  
δράξασθε παιδείας, μήποτε ὀργισθῇ Κύριος, καὶ ἀπολεῖσθε  
ἐξ ὁδοῦ δικαίας, ὅταν ἐκκαυθῇ ἐν τάχει ὁ θυμὸς αὐτοῦ (4)· εἴθ'  
οὕτως διδάσκειν ὑμᾶς καὶ τὸ ὑπήκοον ἅπαν ὑμῶν πίστιν, δικαιο-  
σύνην, ἀλήθειαν, ἀγάπην, εἰρήνην καὶ ἀγιότητα· τὸ κάλλος δὲ  
25 καὶ τὸ κράτος τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας κρατεῖν καὶ τηρεῖν τὴν  
τιμὴν διὰ τὸν Χριστὸν κατὰ τὸ τεταγμένον καὶ ὀφειλόμενον  
ἄνωθεν αὐτῇ. Συμπαθεῖτε τοὺς πταίοντας, μακροθυμεῖτε πρὸς  
πάντας (5), ἐλεεῖτε τοὺς πένητας, τοὺς ἀσθενεῖς ἐπισκέπτεσθε, τοὺς  
μοναχοὺς ἀγαπᾶτε καὶ ἀναδέχεσθε ὥς στρατιώτας καὶ φίλους τοῦ  
30 παμβασιλέως Χριστοῦ, καὶ ἐπαρκεῖτε τὰ πρὸς χρεῖαν κατὰ τὴν  
αἴτησιν αὐτῶν. Ὁρᾶτε, μὴ θροεῖσθε (6) πρὸς τὰ ἐπερχόμενα λυ-

21. — <sup>1</sup> -εύοντες in ras. (erasae quindecim circiter litterae). — <sup>2</sup> αὐτοῦς.

(1) Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue. Cf. p. 46, n. 2.

(2) Durant la longue guerre civile qui mit aux prises les deux empereurs, les Turcs d'Omarbeg, allié de Cantacuzène, ravagèrent sans merci les malheureuses provinces qui faisaient encore partie de l'empire byzantin.

(3) Cf. Luc. 21, 28.

(4) Ps. 2, 10-12.

(5) I Thess. 5, 14.

(6) Matth. 24, 6.



πηρά · ἀλλ' ὑπομένετε, ἵνα τὸν στέφανον τῆς βασιλείας καὶ ἐν οὐρανοῖς ἔξετε παρὰ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν. » Καὶ προπέμπων αὐτοῖς, πρὸς τὸν Καντακουζηνὸν οὕτως ἔφη · « Ἔδε ἡγούμενος εἰς μοναστήριον · » πρὸς δὲ τὸν Παλαιολόγον · « Κράτει, ἀκράτητε, καὶ μὴ πλανῶ · τὸ γὰρ σὸν κράτος μακρὸν καὶ ἀχαμνόν (1), καὶ 5 χειμῶνα πολὺν φέρει ἐν σοί. Χαίρετε καὶ ὑπάγετε ἐν εἰρήνῃ. »

Μετὰ δὲ τινὰ καιρὸν ἀπαξαμᾶν<sup>3</sup> ἕνα καὶ κρόμμνον καὶ σκόροδον ἐξαπέστειλεν τὸν Καντακουζηνὸν ἐν τῇ Πόλει, προμηνύων ἐν τούτῳ τῆς μοναχικῆς πολιτείας τὰ σήμαντρα · ἐν ᾧ καὶ δι' ὀλίγου ἄκων ἀποκαρεῖς παρὰ τοῦ Ἰωάννου γέγονε μοναχός (2). Τὸν παξαμᾶν<sup>10</sup> τότε λαβὼν καὶ φαγὼν καὶ μνησθεὶς τοῦ ἁγίου τὴν πρόρρησιν, διὰ θαύματος εἶχεν αὐτόν · ταῦτό καὶ Παλαιολόγος ὁ κράτιστος Ἰωάννης.

Callisto  
patriarchae

22. Ὁ δὲ ἁγιώτατος πατριάρχης ὁ Κάλλιστος (3) πρὸς τὴν Σερβίαν ἀπαίρων μετὰ τοῦ κλήρου αὐτοῦ διὰ τὴν τῆς ἐκκλησίας ἔνω- 15 σιν καὶ εἰρήνην, γενόμενος ἐν Ὁρεὶ τοῦτον τὸν ἅγιον ἰδεῖν ἐπεξήτησεν. Καὶ δὴ γενόμενος ἐν τῷ κελλίῳ τοῦ γέροντος μετὰ τοῦ κλήρου αὐτοῦ, προϋπήνητησεν τὸν πατριάρχην ὁ γέρων καὶ ἠθλόγητο παρ' αὐτοῦ. Καὶ χαριεντιζόμενος μετὰ τὸν ἀσπασμὸν οὕτως ἔφη · « Οὗτος ὁ γέρων τὴν γραϊάν του ἔχασεν<sup>1</sup>. Ἔλα, ὠργισμένε, 20 εἰς τὸ χωρίον, | ἔλα, ἄτυχε, εἰς τὸ ὁσπίτιν. » Καὶ μετὰ τῆς ὁμιλίας 159 imminentem προπέμπων αὐτὸν ἔψαλλεν τὸ « Μακάριοι οἱ ἄμωμοι ἐν ὁδῷ, οἱ obitum πορευόμενοι ἐν νόμῳ Κυρίου, » τὰ πρὸς ταφὴν αὐτοῖς προμηνύων (4). vaticinatur. καθὼς περ τοῦτο τότε καὶ γέγονεν. Γενόμενος γὰρ ἐν τῇ Σερβίᾳ ὁ πατριάρχης μετὰ τοῦ κλήρου, ἔθνηξεν σὺν αὐτοῖς δι' ὀλίγον μετὰ 25 τοῦ φάρμακος οὕτω παγιδευθεὶς, ὥς οἱ πλείονες ἔφησαν τοῦτο · καὶ τέθαπτο ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ Σερρῶν. Καὶ ταῦτα<sup>2</sup> μὲν περὶ τῶν βασιλέων καὶ τοῦ πατριάρχου ἡ πρόρρησις τοῦ ἁγίου εἰς πέρας πρόδηλος τοῖς πᾶσιν ἐγένετο.

Miro

23. Ὁ δὲ Μεθόδιος, ἀνὴρ ἀσκητῆς καὶ αὐτὸς ὢν, ἐλθὼν ἐν μιᾷ 30

<sup>3</sup> sic; cf. mox παξαμᾶν.

22. — <sup>1</sup> ἔχασεν. — <sup>2</sup> i. e. οὕτω.

(1) Jean V ne devait mourir qu'en 1391, après un règne aussi long que peu glorieux.

(2) Ci-dessus, p. 58, n. 1.

(3) Comparez le ch. 7 de la Vie de S. Maxime par Niphon. Ci-dessus, p. 48, avec la note 1. Le but du voyage de Calliste était la réunion au patriarcat byzantin de la métropole de Sérès, rattachée par Étienne Douchan à l'Église de Serbie, dont il avait récemment proclamé l'autocéphalie. Cf. C. JIREČEK, dans *Byzant. Zeitschrift*, t. XIII (1904), p. 196-97.

(4) Voir plus haut, p. 59, n. 4.

ἵνα ἴδῃ τὸν ὅσιον, φῶς θεῖον κατεΐδε περιαστράπτον ἐπὶ τὸν ὅσιον  
κύκλωθεν· καὶ οὐκ ἐτόλμα πλησιάσαι, ἕως οὗ κελεύσας τοῦτον  
ὁ ὅσιος, ἐπλησίασεν. Καὶ ἄλλος ἐλθὼν μοναχός, Ἀρσένιος ὀνόματι,  
πρὸς τὸν ἅγιον, πῦρ ἐδόκει ὁρᾶν τὴν κέλλαν αὐτοῦ καταλαβοῦσαν  
5 καὶ μὴ φλέγουσαν<sup>1</sup>. Ὅμοίως καὶ τὰ πέριξ τῶν ἄλσεων φλόγα  
ὥρᾱτο δροσίζουσα, τὸ καινότερον. Καὶ πάλιν ὁ αὐτός Ἀρσένιος  
ἐλθὼν καὶ μηνύσας αὐτὸν τὴν ἔφοδον τῶν Ἰσμαηλιτῶν (1), καὶ  
τὰς χεῖρας ὁ ἅγιος ἐκτείνας πρὸς οὐρανόν, πῦρ πάλιν ἐδόκει ἐκ  
τοῦ στόματος αὐτοῦ ἐξερχόμενον καὶ ἀνιπτάμενον καὶ κυκλοῦν-  
10 τα τὸν ἅγιον καὶ δροσίζοντα· ὁ καὶ ἰδὼν σύντρομος καὶ ἔμφοβος  
γένονεν ὁ Ἀρσένιος καὶ τοῖς πᾶσιν ἐκήρυξεν τὸ θεώρημα διὰ  
θαύματος.

lumine  
circum-  
funditur.

24. Καὶ τοῦτο ἐλέγετο παρὰ πᾶσιν, ὅτι ἄρτον οὐράνιον ἐδέχετο,  
τὸ ἐξαίρετον. Μιᾷ γὰρ τῶν ἡμερῶν ἐν καιρῷ χειμερίῳ παραγενό-  
15 μενος ὁ νοσοκόμος τῆς Λαύρας, Γρηγόριος τοῦνομα, μετὰ καὶ  
ἄλλον ἀδελφοῦ εἰς ἐπίσκεψιν τοῦ ἁγίου, οὐχ εὖρον κύκλωθεν μα-  
λαγὴν τινα τοῦ κελλίου αὐτοῦ διὰ τὸ πολὺν χίονα<sup>1</sup> πεσεῖν<sup>2</sup> ἐκεῖσε·  
καὶ κοπὴν οὗτοι καινὴν ποιησάμενοι, εἰσῆλθον εἰς τὸν ἅγιον ἔχον-  
τες μεθ' ἐαυτῶν ἄρτον ξηρὸν καὶ οἶνον καὶ ἄλλα τινὰ τὰ πρὸς  
20 παράκλησιν ἐπιτήδεια. Ὡς δὲ εἶδον ἐν τῇ κέλλῃ τοῦ ἁγίου ἄρτον  
ζέοντα καθαρώτατον, εὐωδίαν ἀποπληροῦντα τῇ κέλλῃ καινὴν  
καὶ θαυμάσιον, κύκλωθεν περιεργασάμενοι, εἰ πυρὸς σημεῖον φα-  
νεῖεν, καὶ μὴ εὐρόντες, ἔκθαμβοι καὶ οὗτοι γεγόνασιν τὸν | οὐρά-  
νιον ἄρτον θαυμάζοντες. Καὶ δὴ πεσόντες ἐπὶ τοὺς πόδας τοῦ  
25 ἁγίου ἤτοῦντο λαβεῖν ἐκ τοῦ ἄρτου μερίδα· καὶ σπλαγχνισθεὶς  
κλάσας δέδωκεν αὐτοῖς τοῦ ἄρτου τὸ ἥμισυ, φήσας αὐτοῖς· « Λά-  
βετε, φάγετε· καὶ τοῦτό τινα μὴ ἐξείπητε, ἕως οἰκῶ ἐν τῷ σώ-  
ματι. » Ἀλλὰ καὶ ὕδωρ πότιμον καὶ γλυκύτατον εἰς πόσιν δέδω-  
κεν τούτοις, ὥς ἐπὶ Θεῷ ἐμαρτύρησαν ὕστερον ἡμῖν τοῦτο μετὰ  
30 τὴν κοίμησιν τοῦ ἁγίου. Ἀλλὰ καὶ ὕδωρ θαλάττιον εἰς ἡμερότητα  
καὶ γλυκύτητα μετεβάλετο, καὶ πιῶν δέδωκεν καὶ ἄλλοις, ὥς  
ἐμαρτύρησαν.

Caelesti  
pane  
fovetur.

159v

25. Ὁ δὲ ἡγούμενος τοῦ Προδρόμου τοῦ Μικροαθωνίτου (2)

Remota

23. — <sup>1</sup> an καταλαβὸν καὶ μὴ φλέγον?

24. — <sup>1</sup> sic; cf. p. 49, l. 15. — <sup>2</sup> πεσόντα.

(1) Au xiv<sup>e</sup> siècle, les incursions des Turcs au Mont Athos furent si fréquen-  
tes qu'il serait vain d'essayer de dater celle qu'Arsène annonce à S. Maxime.

(2) Apparemment S. Denys, le fondateur de Dionysiou. Voir ci-dessus, le ch.  
10 de Niphon, p. 49, avec la note 2.



non ignorat. ἤτοιμάσατό ποτε τὰ πρὸς ἐσθίασιν, ἵν' ἐλθὼν ὁμιλήσῃ τὸν ἅγιον. Καὶ πρὸ τοῦ ἐλθεῖν εἰς τὸν ἅγιον, ἀπὸ τοῦ κελλίου αὐτοῦ ἔφησεν οὕτως· «Καρτέρει με, Καφοκαλύβη, νὰ φάγωμεν». Ὄταν δὲ προσήγγισεν τῇ κέλλῃ τοῦ ἁγίου, ὁ ἅγιος τῷ ἱερεῖ τοῦτο ἐφώνησεν· «Ἐλα, παπᾶ, καρτερῶ σε». Ὅπερ ἀκούσας ἐθαύμασεν, πῶς τοσοῦτον διάστημα οὐκ ἔλαθεν τοῦτο τὸν ἅγιον, ὅσον ἀστείως ἐλάλησεν ὁ ἡγούμενος.

Secreta  
delegit.

26. Ἄλλος δὲ μοναχὸς ἐκ τῶν Καρεῶν γενόμενος πρὸς τὸν ἅγιον ἐξήτει θεραπευθῆναι τὴν χεῖρα, ἣν κακῶς ἔπασχεν ὑπὸ ῥεύματος. Καὶ λέγει αὐτῷ· «Παῦσαι τοῦ λογισμοῦ τῆς Πόλεως, ὅτι οὐ δύνασαι θεραπευθῆναι ἐκεῖσε· καὶ γύρου γύρου, καὶ μέσα καρτέρει· καὶ ὑπομένων ὑπόμενε, ὅτι ἐδόθη σκόλοψ τῇ σαρκί, κατὰ τὸν ἅγιον Παῦλον, ἵνα μὴ ὑπεραίρεσαι (1) καὶ σωθήσῃ. Ἐχεις καὶ ἀργύρια· καὶ διάνεμε ταῦτα τοῖς πένησι, καὶ μὴ κατόρυττε, ἵνα μὴ κολασθῇς ἐν τῷ τέλει.» Ἐλθὼν δὲ καὶ μοναχὸς Μάρκος ὀνόματι καὶ ἕτερος μετ' αὐτοῦ εἰς τὸν ἅγιον, λέγει τῷ ἐνὶ· «Ὑπέρ- 15 πυρα ἔχεις δώδεκα, καὶ ὑπαγε, δὸς αὐτὰ τοῖς πτωχοῖς.» Καὶ ὁ Μάρκος φησὶν· «Ἐγὼ τριάκοντα δουκᾶτα κέκτημαι μόνα.» Καὶ προλαβὼν ὁ ἅγιος εἶπε· «Ψεύδεσαι, διότι ἐξήκοντα κέκτησαι.» Καὶ ταῦτα ἀμφοτέροι οὐκ ὁμολόγησαν, ὥς προέγνω ὁ ἅγιος. 20

Καὶ Δαμιανὸς τις μοναχὸς ἐλθὼν πρὸς τὸν ἅγιον ἔφη αὐτῷ· «Ἀββᾶ, ἔχομεν εἰς τὸ μοναστήριον μοναχὸν τὸν ὀδεῖνα καλλιονά σου.» Καὶ ἀποκριθεὶς λέγει αὐτῷ· «Αὐτὸς ἐξήκοντα ἔχει ὑπέρ- 160 πυρα· καὶ δι' ὀλίγου μέλλει καὶ τελευτῆσαι.» Ὁ καὶ γέγονεν· δι' ὀλίγου γὰρ τελευτήσας, ἠϋρέθησαν εἰς ἐκεῖνον καὶ τὰ ἐξήντα 25 ὑπέρπυρα· καὶ τοῦτο πάντες ἐθαύμασαν. Ἄλλος δὲ τις Κασσιανὸς <sup>1</sup> μακρόθεν ὥσει μίλια δύο καθεύδων ἀπὸ τὸν ἅγιον, πίταν ποιήσας καὶ εἰπὼν· «Ἐλα, Κανσοκαλύβη, νὰ φάγωμεν», δι' ὀλίγου ἐλθὼν <sup>2</sup> ἔφη· «Ἐλάλησάς <sup>3</sup> με καὶ ἦλθα. Θές τὴν πίταν νὰ φάγωμεν· ἔχεις καὶ οἶνον, καὶ φέρε.» Τοῦ δὲ Κασσιανοῦ λέγοντος· 30 «Οὐκ ἔχω οἶνον,» λαβὼν τὴν χεῖραν αὐτοῦ ὁ ἅγιος λέγει αὐτῷ· «Ἀκολούθει μοι, ἵνα σοι δείξω τὸν οἶνον.» Καὶ ἐξελθὼν ἐνεφάνισεν τὸν κεκρυμμένον οἶνον. Καὶ πολλὰ θαυμάσας ὁ Κασσιανὸς τὴν πρόγνωσιν τοῦ ἁγίου τοῖς πᾶσιν ἐκήρυττε (2).

26. — <sup>1</sup> κασιανὸς. — <sup>2</sup> supple ὁ ἅγιος. — <sup>3</sup> an ἐκάλεσας?

(1) Cf. II Cor. 12, 7.

(2) Pour les quatre épisodes qu'on vient de lire, comparer Niphon, ch. 10 et 11, p. 49-51.

Ἄλλοτε δὲ ἐν καιρῷ τρυγητοῦ, καθαροῦ τοῦ ἀέρος ὄντος καὶ τοῦ ἡλίου ἀγάζοντος, μοναχοὶ δύο παρεγένοντο εἰς τὸν ἅγιον. Καὶ μετὰ τὴν ὁμιλίαν αὐτῶν λαβὼν ἀπαξαμᾶν δέδωκεν αὐτοῖς εἰπὼν· « Πορεύεσθε συντόμως εἰς τὴν μονὴν Δωροθέου (1), ἵνα μὴ κινδυνεύσετε ἐκ τοῦ χειμῶνος. » Καὶ θαυμάζοντες πῶς χειμῶνα λελάληκεν γενέσθαι εὐδίας οὔσης μεγάλης, ἐξελθόντες μέχρι πρὸ τοῦ Δωροθέου γενέσθαι αὐτοὺς ὥσει μίλια τέσσαρα, τροπὴ γέγονεν φοβερὰ ἐν ἀνέμῳ εὐρῷ βιαίῳ καὶ πλῆθος ἀστραπῶν καὶ βροντῶν καὶ χάλαζα ῥαγδαία μεθ' ὕδωρ πολὺ, ὥστε τὸν τρυγητὸν παῦσαι τὸ σύνολον· τὰς γὰρ ἀτρύγους ἀμπέλους ὡς τρυγημένας ἀνέδειξεν καὶ τελείως ἠφάνισεν. Ταῦτα ἰδόντες οἱ μοναχοὶ τὸ « Κύριε ἐλέησον » ἀνεβόησαν καὶ τοῖς παρατυχοῦσιν ἐν Δωροθέοις τὴν πρόρρησιν τοῦ ἁγίου διὰ θαύματος ἀνεκήρυξαν· καὶ πάντες ἐξέστησαν ἐν τῷ θαύματι τῆς προγνώσεως. Ἐν ἄλλοτε πάλιν οὗτοι οἱ μοναχοὶ προσωμίλουν τὸν ἅγιον· καὶ λέγει πρὸς αὐτούς· « Κερατᾶδες (2) ἔρχονται πρὸς ἡμᾶς καὶ λυποῦνται πολλά. » Παρελθούσης δὲ μιᾶς ὥρας, ἦλθασιν τρεῖς κοσμικοὶ βάλλοντες μετάνοιαν ἐπ' ἐδάφους<sup>4</sup> τὸν ἅγιον, καὶ μετὰ λύπης σφοδρᾶς ἠγκαλοῦσαν<sup>5</sup> τὰ γύναια καὶ τὴν ὕβριν αὐτῶν ἀπεκλαίοντο. Καὶ μικρὸν ἀναψύξας τοῖς λόγοις ὁ ἅγιος ἀπέλυσεν αὐτοὺς ἐν εἰρήνῃ. Ὁ δὲ ἀββᾶς Χαρίτων μικρὰν ἐσθίαν<sup>6</sup> ποιήσας καὶ ἐλθὼν εἰς τὸν ἅγιον, μετὰ τὴν εὐχὴν ἡσθιον(3). Καὶ λέγει ὁ ἅγιος· « Φέρε καὶ τοὺς βότρυας, » ἐπιλαθομένου τοῦ Χαρίτωνος ταύτας<sup>7</sup>. Καὶ λέγει πρὸς τὸν ἅγιον· « Οὐκ ἔχομεν βότρυας. » Καὶ ὁ ἅγιος· « Ἔχετε, καὶ φέρετε, ὅτι ἔρχονται καὶ ἄλλαι πλεῖσται<sup>7</sup>, καὶ χορτασθήσεσθε. » Τότε μνησθεὶς ὁ Χαρίτων τοὺς βότρυας δέδωκεν. Καὶ μετ' ὀλίγα ἐλθὼν ἄλλος ἠφερεν<sup>7</sup> κοφῖνιν βότρυας· καὶ ὁ Χαρίτων σὺν τοῖς ἄλλοις τὸ διπλοῦν τῆς προοράσεως τοῦ ἁγίου ἰδόντες ἐξέστησαν. Ἐν ἄλλοτε πάλιν πολλοὶ μοναχοὶ παραγενόμενοι πρὸς αὐτὸν ὠφελείας χάριν, καὶ ἐσθιόντων, λαβὼν ποτήριον ἀστείως οὕτως ἔφη· « Ῥάπτῃς εἶμαι ἐκ τὸ Προσφόρι(4)· καὶ βαστῶ χύτραν ἰχθύας καὶ βρεμένος ἕως τὴν μέσην. » Καὶ ἐν ὀλίγῃ ὥρᾳ ἐλθὼν κοσμικὸς ἐκ τὸ Προσφόρι με χύτραν ἰχθύας, τῷ μεγάλῳ μετάνοιαν ἔβαλεν, φή-

*Inexpectatam procellam denuntiat.*

*Alia praedicat.*

160<sup>v</sup>

<sup>4</sup> sic. — <sup>5</sup> ἠγκαλοῦσαν; intellege ἐνεκάλουν. — <sup>6</sup> ἐσθίασιν Kourilas. — <sup>7</sup> sic.

(1) Monastère disparu; cf. ci-dessus, p. 53, n. 2.

(2) Ibid., n. 3.

(3) D'après Niphon, p. 54, l. 6-14, la scène se passe chez l'abbé Chariton. Le petit dialogue qui suit ne peut guère se comprendre que là.

(4) Sur cette localité, voir p. 54, n. 2.



σας αὐτῷ · « Ῥάπτης εἶμαι ἐκ τὸ Πορσφόριν · καὶ ἐβράχην ἕως τὴν μέσσην ἐκ τοῦ πλοίου θαλασσώσας » ἐν ᾧ καὶ πάντες οἱ παρατυχόντες μεγάλως ἐθαύμαζον εἰς τοῦ ἁγίου τὴν πρόγνωσιν.

Πάλιν (1) ὁ ἐκκλησιάρχης τῆς Λαύρας παραγενόμενος ἐν μιᾷ πρὸς τὸν ἅγιον, καὶ ὁμιλοῦντες ἀμφοτέρω μετὰ καὶ ἄλλων πολλῶν μονα- 5 χῶν, ἔφη ὁ ἅγιος · « Καὶ ὁ Κανάκης ποῦ ; Ἰχθύας μέλλει φαγεῖν. » Καὶ μετ' ὀλίγον ἐλθὼν ὁ Κανάκης, λέγει ὁ ἅγιος · « Ῥάπτης εἶμαι ἐκ τὸ Λουπάδιν, καὶ βαστῶ ἰχθύας πλήρεις. » Καὶ ἰδὼν καὶ ὁ ῥάπτης διὰ μιᾶς στιγμῆς παρεγένετο βαστάζων ἰχθύας ὀπτίας · καὶ βαλὼν μετάνοιαν πρὸς τὸν ἅγιον ἔφη · « Ῥάπτης εἶμαι ἐκ τὸ 10 Λουπάδιν. » Καὶ τοῦτο ἰδόντες οἱ παρατυχόντες μετὰ τοῦ ἐκκλησιάρχου μεγάλως ἐθαύμαζον πῶς καὶ τὸν Κανάκην ἀπὸ μακρόθεν προέγνω καὶ τοῦ ῥάπτη τὴν προσηγορίαν καὶ τὸ Λουπάδιν καὶ τοὺς ἰχθύας προεῖπεν.

Hagiogra-  
phorum  
detractorem

161

increpat  
et corrigit.

27. Πάλιν δὲ ἐλθὼν τις γραμματεὺς (2) νουνεχῆς λόγιος εἰς τὸν 15 ἅγιον, ἀπὸ τὴν Μεγαλόπολιν ὢν, οὗτος<sup>1</sup> ὡς εἶδεν αὐτόν, τοὺς λογισμοὺς αὐτοῦ κακοὺς εἶναι καὶ πονηροὺς ἔλεγεν, καὶ κατέσκωπτεν αὐτόν καὶ ὠνείδιζεν λέγων · | « Ποῦ ἔγνωσ ἐσὺ τῶν ἁγίων τοὺς πόνους καὶ τὰ παλαίσματα ὅποσοι εἰσίν, καὶ πάλιν τὴν τοῦ Θεοῦ χάριν τὴν δοθεῖσαν αὐτοῖς ; Καὶ βλασφημεῖς πρὸς αὐτοὺς λέγων · 20 Ὅλīga οἱ ἅγιοι ἐκοπίασαν, ἀμὴ οἱ γράφοντες τοὺς βίους αὐτῶν πλεῖστα χαρίζοντες κενῶς προσέθηκαν. Καὶ τὴν χάριν τῶν θαυμάτων ψευδῆν εἶναι λογιζέσαι. Παῦσαι τοῦ τοιοῦτου νοήματος, ὃ ἐστὶν ἐκ τοῦ πονηροῦ, ἵνα μὴ τύχῃς σκηπτοῦ ἐκ Θεοῦ τῆς ὀργῆς · οἱ γὰρ ἅγιοι ὁλοκλήρως τῷ Θεῷ ἑαυτοὺς ἀναθέμενοι, πάντα τὰ 25 νοούμενα καὶ πραττόμενα ὑπ' αὐτῶν διὰ Θεὸν καὶ Θεοῦ εὐαρέστησιν ἐσπουδάζοντο ἐν ὅλῃ τῇ ζωῇ τῶν ἁγίων<sup>2</sup>. Τίς οὖν, εἶπέ μοι, δύναται διαγράψαι πᾶσαν τὴν βιοτήν, ὡς ἦν ἐκάστου κατὰ διπλοῦν ; Ἀλλὰ σημειᾷ τινα σχεδιάζουσιν, ἐκ τῶν ἀπειρῶν ὀλίγα, εἰς μαρτύριον τῶν ἁγίων. Ταῦτό καὶ τὴν χάριν νόμισον<sup>3</sup> εἶναι πλουσίαν 30 ἐν τοῖς ἁγίοις διὰ τοῦ ἁγίου Πνεύματος, οὐχ ὅσην ὀρῶμεν, ἀλλὰ πλουσίαν καὶ ἀκατάληπτον καὶ ἀχώρητον, ὑπερβαίνουσαν πάντα νοῦν καὶ διάνοιαν τῶν ἀνθρώπων. Εἰ σοφὸς ἀληθὴς βούλεσαι εἶναι,

27. — <sup>1</sup> scil. ὁ ἅγιος. — <sup>2</sup> τῶν ἁγ. non hic, sed paulo infra, post βιοτήν scribenda erant. — <sup>3</sup> νόμιζον.

(1) Comparer Niphon, ch. 19. Ci-dessus, p. 57, avec les notes 1 et 2.

(2) Cf. Niphon, ch. 22.

τὴν τῶν Ἑλλήνων μωρολογίαν κατάπτυσον, καὶ σχόλασον κατὰ  
τὸν Δαβίδ, ἵνα νοήσης Θεόν (1), ἵν' ὅπως διὰ γνώσεως καὶ προσ-  
εδρίας πνευματικῆς οἰκειωθῇς τῷ Θεῷ κατὰ τὸ σὸν ἐφετὸν καὶ  
ἐφικτόν. Καὶ τότε γνώσει τὴν χάριν τοῦ πνεύματος καὶ Θεοῦ  
5 θεία θαυμάσια ἀκατάληπτα, καὶ θαυμάσιαις τότε. Καὶ σεαυτὸν  
καταγνώσας νοήσας τὸ σκότος, ὅσον ἐστὶν ἐν σοί· χωρὶς γὰρ τοῦ  
φωτὸς τὰς αὐγὰς, τὸ σκότος οὐκ ἀπελέγχεται. Τοίνυν γενοῦ ἐν  
φωτὶ ἡσυχίας καὶ προσευχῆς, καὶ φεύξεταί σου τὸ σκότος πρῶτον  
μακρὰ· καὶ τότε ὅψει τῶν ἁγίων τὴν χάριν καὶ δύναμιν, καὶ πο-  
10 θήσεις τυχεῖν καὶ αὐτός. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ γραμματεὺς σύν-  
τρομος καὶ ἔμφορος γέγονεν, ὅτι τοὺς κεκρυμμένους λογισμοὺς  
αὐτοῦ δήλους ἐκεῖσε πεποίηκεν καὶ ὠνείδισεν· ἐν τούτῳ καὶ  
πλεῖστα ὠφεληθεὶς διωρθώσατο τὸ βλάσφημον νόημα, καὶ ἄλλους  
15 ἔκτοτε οὗτος διωρθοῦτο τοὺς ἄφρονας ἐν τῇ σοφίᾳ τοῦ σοφοῦ  
15 διδασκάλου καὶ μάκαρος.

28. Καὶ αὐτὸς ἐπὶ Θεῷ μάρτυρι οὐκ ἀποκρύψω, ὃ ἐώ|ρακα εἰς  
τὸν ἅγιον. Συνήθης γὰρ καὶ αὐτὸς τῆς ὁμιλίας τούτου γενόμενος,  
ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν ἐκ τῆς μονῆς τοῦ Βατοπεδίου μετὰ καὶ ἄλλου  
ἐλθὼν οὐχ εὗρον τὸν ἅγιον εἰς τὸ κελλίον αὐτοῦ. Καὶ κύκλωθεν  
20 τῆς κέλλης κατασκοπήσας οὐχ εὗρον πάλιν αὐτόν· καὶ ἀσχάλλων  
τῷ πνεύματι ἐζήτητον ἰδεῖν τὸν ποθοῦμενον. Καὶ μικρὸν ὅπιθεν  
ἀνελθὼν ἐώρων πρὸς τὴν ὁδὸν τοῦ κυρίου<sup>1</sup> Ἡσαίου (2) καὶ μετὰ  
προσοχῆς κατεσκόπευον ἰδεῖν τὸ<sup>2</sup> ζητούμενον. Καὶ ἰδοὺ εἶδον  
αὐτόν εἰς τὴν γοῦρναν τοῦ ἀγελαρίου (3) τὴν κατ<αβ>ιβάζουσαν  
25 ὕδωρ ἐκεῖσε, ὥσει μίλια δύο τὸ διάστημα ὅν, ἐξ οὗ ἰστάμην καὶ  
ἐβλεπον· ἔστι δὲ τὸ μέσον τούτου δύσβατον καὶ πετρῶδες, οὐ κατ'  
εὐθείαν τὸν δρόμον ἔχον, ἀλλὰ στραγγαλιὸν καὶ ἐπίβαθον. Καὶ  
τοῦτον ἐώρων, ὥς ἐπὶ Θεῷ μάρτυρι, ἀναχθέντα καὶ ὥς ὑπόπτερος  
30 αετὸς<sup>2</sup> ἄνω ἐπὶ τοῦ ἄλσους καὶ τῶν μεγίστων λίθων πετόμενον  
καὶ πρὸς με ἐρχόμενον. Καὶ ὥς εἶδον αὐτόν οὕτως, σύντρομος γέ-  
γονα ὅλως καὶ ἐξέστην τῷ θαύματι καὶ τὸ « Μέγας εἶ, Κύριε (4) »  
ἀνεβόησα· καὶ μικρὸν ὅπιθεν ἑαυτὸν ἐκ τοῦ φόβου συστείλας,

161<sup>v</sup>

Per aera  
ferri  
conspicitur.

28. — <sup>1</sup> κῦρ Kourilas. — <sup>2</sup> sic.

(1) Allusion au Ps. 45, 11?

(2) Cf. ci-dessus, p. 89, n. 2.

(3) Cet abreuvoir est encore en usage. KOURILAS, *Ἱστορία*, p. 129, n. 1.

(4) Ainsi commence une prière solennelle dans l'office de l'Épiphanie, vers la fin de la bénédiction de l'eau. *Μηναῖον τοῦ ἱανουαρίου* (Athènes, 1896), p. 82.



ὥς ἐν ῥιπῇ καὶ ὁ ἅγιος εἰς τὸν τόπον ὅπου ἱστάμην ἐγένετο, ψάλλων  
 ἃ οὐ κατέλαβον ἐκ τοῦ θαύματος. Καὶ πεσὼν ἐπὶ τοὺς πόδας  
 αὐτοῦ, ὁ ἅγιος συχνῶς κατηρώτα με · « Πόσῃν ὥραν ἔχεις ἐν τῷ  
 τόπῳ ἐτούτῳ ; » Εἶτα λαβὼν με ἐκ τῆς χειρὸς εἰς τὴν κέλλαν εἰς-  
 ἤγαγεν, καὶ πολλὰ διδάξας καὶ νουθετήσας ἔφησε πρὸς με · 5  
 « Ὅρα μὴ ἐξείπῃς τινί, ὅπερ ἐώρακας, ἕως ὑπάρχω ἐν σώματι.  
 Σὺ δὲ ἡγούμενος ἔχεις γενέσθαι καὶ μητροπολίτης Μοραχρι-  
 δῶν (1) · καὶ πολλὰ μέλλεις παθεῖν, καὶ ὑπόμεινον μιμούμενος τὸν  
 ἐπὶ ξύλου τανυθέντα Χριστόν · αὐτὸς γάρ σου γενήσεται βοηθὸς  
 ἐν τοῖς πειρασμοῖς καὶ στέφανος ἐν τῇ δόξῃ αὐτοῦ. Καὶ χαῖρε, 10  
 ὅταν πλέῃς ἐν πειρασμοῖς, ὅτι εἰς μαρτύριόν σου γενήσονται τῆς  
 ἀθλήσεως (2) ». Ἄτινα καὶ ἀπετελέσθησαν, ὥς προεῖπεν ὁ ἅγιος.

Absentis  
 mortem,  
 162

29. Πάλιν δὲ ἕτεροι μοναχοὶ ἀπὸ τῆς μονῆς τοῦ Ἀλυπίου (3)  
 ἐλθόντες, λέγει αὐτοῖς ὁ ἅγιος · « Σήμερον ἐν τῇ ὥρᾳ ταύτῃ ψάλ-  
 λουσιν ἅπαντες εἰς τὸ μονα|στήρί| σας τὸ Μακάριοι οἱ ἄμωμοι · 15  
 καὶ ψάλλετε καὶ ὑμεῖς. » Καὶ σταθεῖς σὺν αὐτοῖς, τοὺς τρεῖς ψαλ-  
 μοὺς ἀπεπλήρωσαν · [οἱ] καὶ οἱ μοναχοὶ σημειώσαντες τὴν ὥραν  
 καὶ στραφέντες εἰς τοῦ Ἀλυπίου, εὗρον ὅτι ἐν αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἔψαλ-  
 λον τὸ λείψανον τοῦ κοιμηθέντος κυρίου Ἰωσήφ τοῦ γραμματι-  
 κοῦ καὶ λογίου καὶ ἐναρέτου. Καὶ τοῦτο οὐ σιωπήσω, ὃ εἶδον. 20

(1) On cherche en vain ce siège de Morachrida dans les listes d'évêchés byzan-  
 tins au XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle, par ex. dans H. GELZER, *Ungedruckte und ungenügend  
 veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatum* (München, 1901). Serait-ce le  
 nom du village où Théophane, devenu évêque de Périthéorion, fixa sa résiden-  
 ce? NICODÈME l'hagiorite, *Νέον Ἐκλόγιον* (éd. 1803, p. 352), et DOUKAKIS,  
*Μέγας συναξαριστής*, Janvier, p. 214, n'hésitent pas à remplacer *Μοραχριδῶν*  
 par *Ἀχριδῶν*. Solution simpliste et qui n'a aucune chance d'être la vraie.  
 Ni H. GELZER, *Der Patriarchat von Achrida* (Leipzig, 1902), ni le P. S. VAIL-  
 HÉ, dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. eccl.*, t. I (1912), ni I. SNĚGAROV,  
*Histoire de l'archevêché-patriarcat d'Ochrid* (en bulgare, 2 vol., Sofia, 1924, 1932)  
 ne connaissent ce « métropolitain » Théophane. Il ne faut pas non plus corriger  
 Morachrida en Mokra-Gkora ou Kora-Mokra : ce diocèse suffragant d'Achrida  
 est de création plus récente et n'a jamais été élevé au rang de métropole.  
 D'ailleurs la leçon *Μοραχριδῶν* ou *Μωραχριδῶν* est suffisamment attestée  
 pour qu'on la maintienne. En dehors du texte édité ci-dessus, on la rencontre  
 dans les deux manuscrits de la Vie de S. Maxime par Joannice Kochylas et  
 dans le titre de la métaphrase néo-grecque de Théophane, contenue dans un co-  
 dex de Kausokalybia (KOURILAS, *Κατάλογος*, p. 129, n° 11).

(2) Dans le récit parallèle de Niphon, ch. 28, p. 62, il n'est pas question de  
 cette prophétie. Les témoins du « vol » de S. Maxime sont, comme ici, deux  
 moines de Vatopédi, mais Théophane n'est pas nommé.

(3) Comparer Niphon, ch. 24.

Μοναχός τις Λαυριώτης Ἰάκωβος τοῦνομα ἐλθὼν ἐπαρεκάλει τὸν praesentis  
mendacium,  
ἅγιον, ἵνα ποιήσῃ γράμμαν<sup>1</sup> αὐτῷ τῆς ζητήσεως διὰ τὴν αἰχμα-  
λωσίαν τοῦ ἀνταδέλφου αὐτοῦ (1). Καὶ μικρὸν προσσχὼν αὐτῷ  
μετὰ ἀνστηρότητος λέγει· « Ὑπαγε, ἔνυγαλε<sup>2</sup> τὰ ἐξήκοντά σου  
5 ὑπέρπυρα ἐκ τοῦ τείχους τοῦ πύργου, καὶ δὲς εἰς τὴν σὴν ἀγοράν·  
καὶ μὴ ἔσο πλεονέκτης καὶ ψεύστης, ἵνα μὴ πάλιν τὴν αἰχμαλωσίαν  
δουλεύσῃς. » Καὶ τοῦτο ἀκούσαντες ὁμολόγησαν καὶ συγχώρησιν  
τοῦ τολμήματος ἔλαβον. Πάλιν (2) κοσμικός τις ἐλθὼν πρὸς τὸν  
ἅγιον μετὰ κλαυθμοῦ λέγει αὐτῷ· « Βοήθησόν με, ἅγιε τοῦ Θεοῦ,  
10 ὅτι ἱερεὺς με ἠφόρισεν καὶ ἀπέθανεν· καὶ οὐκ ἔχω τί πράξῃς ὁ  
ἄθλιος. » Καὶ ταῦτα ἀκούσας ὁ ἅγιος, σπλαγχνισθεὶς λέγει πρὸς  
αὐτόν· « Πορεύου εἰς τὸν ἅγιον τὸν μητροπολίτην Βεροίας κύριον  
Διονύσιον (3), ὅστις καὶ τὸν ἱερέαν ἐκράτει, ἵνα συγχωρήσῃ σοι  
κατὰ νόμους. » Ὁ καὶ γέγονεν, καὶ παρ' ἐκείνου τὴν συγχώρησιν  
15 ἔλαβεν. Ἐκεῖσε καὶ ἕτερος μοναχὸς τῇ ὥρᾳ ταύτῃ εἰς τὸν ἅγιον  
ὦν, καὶ πρὸς αὐτόν ὁ ἅγιος ἔφησεν· « Πορεύου καὶ σὺ πρὸς τὸν  
παπᾶν Ἰωάννην, ἵνα σε συγχωρήσῃ πρὸ τοῦ ἀποθανεῖν, ὅτι ἀφω-  
ρισμένον σε ἔχει, ἐξ ὅτου δέδωκας αὐτόν μετὰ ὕβρεως παλαμαίαν. »  
Καὶ τοῦτο θαυμάσας ὁ μοναχός, πῶς ἐξεῖπεν αὐτοῦ τὸ κεκρυμμέ-  
20 νον μυστήριον, ἐπορεύθη καὶ αὐτὸς εἰς τὴν Βέροϊαν, ἀσθενὴς ὢν,  
σὺν τῷ προλεχθέντι κοσμικῷ καὶ τὴν συγχώρησιν ἔλαβεν. Καὶ  
νεαλῆς<sup>3</sup> πάλιν ἐλθὼν πρὸς αὐτόν κοσμικός, λέγει ὁ ἅγιος πρὸς  
αὐτόν· « Ἰωάννη, μοναχὸς μέλλεις γενέσθαι καὶ ἱερεὺς καὶ ἡγού-  
μενος. » Ὅπερ καὶ γέγονεν.

25 30. Καὶ ὁ ἀρχιερεὺς Τραϊανουπόλεως (4) ἐρχόμενος μετὰ τοῦ Episcopi  
μαθητοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν ἅγιον, ἐν μέσῳ τῆς ὁδοῦ λαβὼν τὸ μανδύον  
τοῦ μαθητοῦ | ἀνεβάλετο, καὶ τὸ τῆς ἀρχιερωσύνης πάλιν τὸν 162<sup>v</sup>  
μαθητήν, βουληθεὶς δοκιμάσαι τὸν ἅγιον. Καὶ δῆτα ἐλθὼν πρὸς

29. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> i. e. ἐκβαλλε. — <sup>3</sup> νεαλῆς.

(1) Niphon, ch. 23, § 2.

(2) Cette anecdote, où nous voyons un laïc et un moine absous de l'excommunication, est un des rares « Miracles » qui ne se lisent pas déjà dans la première Vie.

(3) Denys, métropolitain de Berrhée (auj. Verria), en Macédoine, prit part à une réunion du saint synode en avril 1330. MIKLOSICH et MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. I (1860), p. 157. Il signa la condamnation de Barlaam et d'Acindynos au synode de 1351. MANSI, *Concil.*, t. XXVI, col. 195.

(4) Niphon, ch. 27.



- simulatio-  
nem  
perspicit.* αὐτόν ὁ ἀρχιερεὺς πρῶτον ὡς μαθητῆς λέγει τὸν ἅγιον· « Ἐρχε-  
ται ὁ ἀρχιερεὺς νὰ σε ἴδῃ καὶ ποιῇ σε<sup>1</sup> μετάνοιαν· ἐγὼ δὲ εἶμι  
μαθητῆς ἐκείνου, καὶ εὐλόγησόν μοι. » Ὁ δὲ ἅγιος λέγει πρὸς  
αὐτόν· « Σὺ εἰ ὁ ἀρχιερεὺς, καὶ εὐλόγησόν με. » Καὶ πάλιν ὁ  
ἀρχιερεὺς· « Εἰπὸν σοι, ὅτι ὁ ἀρχιερεὺς ἔξω ἵσταται, ὅστις καὶ τῆς 5  
ἀρχιερωσύνης τὰ σήμανδρα<sup>2</sup> περιβέβληται· καὶ ἂν ὀρίσης, νὰ  
ἔλθῃ. » Τότε λέγει ὁ ἅγιος πρὸς αὐτόν· « Σὺ εἰ ὁ ἀρχιερεὺς, καὶ  
εὐλόγησόν με. Καὶ μηδὲν με λέγῃς τὰς κλεψίας σου· ἐκεῖ γὰρ  
ἤμην ἐπάνωθεν τοῦ λάκκου, ὅταν ἐποιήσατε τὴν κλεψίαν. » Καὶ  
τοῦτο εἰπὼν, βαλὼν<sup>3</sup> μετάνοιαν ὁ ἀρχιερεὺς εὐλόγησεν τὸν ἅγιον 10  
καὶ ἡσπάσατο, καὶ διὰ θαύματος μεγάλου εἶχεν αὐτόν.
- Speluncam  
incolit,* 31. Ἐλεγεν δὲ ὁ ἅγιος καὶ τοῦτο τὸν ὅσιον καὶ θεοφόρον Νίφω-  
να (1) τὸν Ἀθωνίτην<sup>1</sup>, ὅτι ἐπάνωθεν [δὲ] τῆς καλύβης αὐτοῦ ἦν  
σπήλαιον μικρόν· καὶ μιᾷ τῶν ἡμερῶν εἰσῆλθεν εἰς τὸ σπήλαιον  
καὶ ἀφύπνωσε. Καὶ ἀναστὰς ἐκάθισεν· καὶ θεωρεῖ γύναιον ἔστο- 15  
λισμένον ἔμπροσθεν τοῦ σπηλαίου. Γνοὺς οὖν τὴν ἐπίνοιαν τοῦ  
πανπονήρου<sup>2</sup> δαίμονος, καὶ ποιήσας ἐκ τρίτου σταυροῦ τὸ σημεῖον,  
ἄφαντος ἐγένετο. Καὶ ὀλίγων ἡμερῶν παρελθόντων<sup>2</sup>, ἔλεγεν ὁ μέ-  
γας ὅτι· « Μοναχὸς τις ἦλθεν ἡμέρα δευτέρᾳ καὶ ἐκάθι<σεν>  
ἔμπροσθεν τοῦ σπηλαίου, ὃν οὐκ εἶδά ποτε. Ἦν δὲ κατάξηρος 20  
ἀπὸ τῆς πολλῆς ἐγκρατείας. Καὶ τῇ τρίτῃ πρωτὶ ἦλθε πρὸς με  
καὶ ὠμιλήσαμεν· καὶ μὴ ἔχων ἄρτον τοῦ φαγεῖν ἀμφοτέροι ἢ  
ἄλλο τι τοῦ συνεσθιαθῆναι, ἐξῆλθεν καὶ ἐκάθητο ἄνωθεν ἕως τῇ  
πέπτῃ<sup>2</sup> πρωτὶ. Καὶ πάλιν ἦλθεν καὶ ὠμιλήσαμεν, καὶ πάλιν ἀνέβη  
καὶ ἐκάθητο ἕως τῷ σαββάτῳ πρωτὶ. Τότε ἐξῆλθον καὶ ἐγὼ διὰ 25  
σωματικὴν παράκλησιν καὶ ἔκτοτε οὐκ εἶδον αὐτόν. »
- deinde  
tuguriolum.* Ἐτῶν οὖν διάστημα τεσσαρεσκαίδεκα<sup>3</sup> ἐν τῷ προειρημένῳ  
σπηλαίῳ πλησίον τῆς Παναγίας διανύσας, ἐξῆλθεν ἀπ' ἐκεῖ καὶ  
ἦλθεν πλησίον, ὅσον ἀκούονται τὰ πνευματικὰ ὄργανα τῆς ἱερᾶς  
163 Λαύρας<sup>4</sup>· πῆξας|μικρὸν καλύβιον ἐκάθητο, ἐν ᾧ καὶ ἐτελειώθη (2). 30
- Alia multa  
praevidet* Εἰσὶ δὲ ἄλλα πολλά, προοράσεις καὶ ἀληθεῖς θαυματουργαίαι  
ἀδόμεναί τε καὶ λεγόμεναι καὶ γενόμεναι παρὰ τοῦ ὁσίου πατρὸς,

30. — <sup>1</sup> ποιῆσαι Kourilas. — <sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> λαβῶν.31. — <sup>1</sup> ἀθωνίτι. — <sup>2</sup> sic. — <sup>3</sup> τέσσαρες καὶ δέκατον. — <sup>4</sup> λάβρας; sup-  
ple καὶ.

(1) Niphon lui-même rapporte cet épisode au ch. 3, § 2.

(2) Voir plus haut, p. 89, n. 2. Ce paragraphe reproduit à la lettre, peut-on  
dire, la fin du ch. 3 de Niphon, p. 46, l. 4-9.

ἅπερ ἀκήκοα καὶ γὰρ, καὶ καθὼς μοι ἐδήλωσαν καὶ ἄλλοι πατέρες,  
 ὃ τε Γρηγόριος ἀπὸ τῆς Πέτρας Σίμωνος τοῦ μυροβλύτου καὶ  
 Ματθαῖος μοναχὸς καὶ ἄλλος Ματθαῖος ἱερομόναχος καὶ ἕτεροι (1).  
 Ἀλλὰ τίς διηγήσεται τῆς προοράσεως αὐτοῦ τὰ χαρίσματα,  
 5 ἅτινα ὡς ψάμμος θαλάττιος ἐπληθύνθησαν ἐφ' ὅλην τὴν ὑφήλιον  
 τῶν πιστῶν; Εἰ γὰρ βουληθείημεν πάντα συγγράψαι, ὅπερ ἀδύ-  
 νατον, ἐπιλείψει ἡμῖν διηγούμενον<sup>5</sup> ὁ χρόνος. Ἀλλὰ κοτύλην μίαν  
 ἐκ τοῦ πελάγους τῶν θαυμάτων αὐτοῦ προλαβόντες διὰ τὸ μῆκος  
 τοῦ λόγου εἰς μαρτύριον συνεγράψαμεν τοῦ ἁγίου, ἵνα ἴδωμεν οἱ  
 10 πιστοὶ πῶς καὶ νῦν δοξάζει ὁ Κύριος τοὺς δοξάζοντας αὐτὸν ἐν  
 αὐτοῖς ὁλοκλήρως.

atque  
 miracula  
 operatur.

32. Ὅθεν καὶ ἐκ μέρους τὴν διδασκαλίαν αὐτοῦ σημειώσωμεν,  
 ἐν ᾗ πάντα διδάσκων ἐφώτιζεν ἐν τῷ πνεύματι, καὶ οὕτω πρὸς  
 τὴν κηδεῖαν αὐτοῦ καταδράμωμεν καὶ τὸν λόγον αὐτοῦ τελειώ-  
 15 σωμεν. Τοίνυν συντείνάτέ μοι τὸν νοῦν, ἀκοὴν καὶ διάνοιαν, ὅσα  
 πρὸς φωτισμὸν οὐράνιον καὶ οὗτος τοῖς πᾶσιν ὠδήγει καὶ πρὸς  
 γνῶσιν ἀπλανῆ τὴν τοῦ πνεύματος ἀνεβίβαζεν. Παρήνει γὰρ λέγων  
 ὅτι· « Πᾶς ἄνθρωπος ὀφείλει τηρεῖν τὸ κατ' εἰκόνα (2) ἑαυτοῦ<sup>1</sup>  
 ἀλώβητον ἐκ τῶν σκανδάλων τοῦ πολεμήτορος, ἅτινά εἰσιν· ἀλα-  
 20 ζονεῖα καὶ ἔπαρσις, ὑπερηφάνεια καὶ οἷσις, πλάνη καὶ πονηρία,  
 ἀπανθρωπία καὶ ἀθεΐα, ἀσέλγεια καὶ ἀσέβεια, μῖσος καὶ ἀφοβία,  
 ψεῦδος καὶ βλασφημία, καὶ πάντων τῶν κακῶν δεσμός, ἡ ἀντι-  
 κείμενος δύναμις, ἣτις ἀρχὴν λαβοῦσα ἐκ τῆς πτώσεως τοῦ πρώτου  
 Ἀδὰμ εἰσέρχεται πειρᾶται εἰς τὴν φύσιν ἡμῶν τοῦ μιάνειν αὐτήν,  
 25 καὶ πάντα πολεμεῖ καθ' ἐκάστην, ἵν' ἀχρειώσῃ εἰς πάντα τὸ  
 κατ' εἰκόνα Θεοῦ τὸ ἐξαίρετον. Δι' οὗ καὶ ὁ Χριστὸς ἐλθὼν καὶ  
 ἀναπλάσας αὐτὸ διὰ θείου βαπτίσματος νόμον δέδωκεν τὸν σω-  
 τήριον τοῦ ἀπέχεσθαι ἐκ πάντων ἡμᾶς τῶν πονηρῶν | ἔργων τοῦ  
 30 διαβόλου, καὶ ποιεῖν ὅσα ἐντέλλεται ἡμῖν τὰ σωτήρια, ἅτινά εἰσιν·  
 ἀγάπη, πίστις καὶ πόθος πρὸς τὸν Θεόν, καὶ ἁγιασμὸς ὁ τοῦ σώ-  
 ματος, ἀγάπη πρὸς τὸν πλησίον ἀνυπόκριτος, ταπείνωσις καὶ  
 ἀλήθεια, εἰρήνη, μακροθυμία καὶ ἀγαθότης, συμπάθεια καὶ τὸ

Laicos  
 docet

163v

<sup>5</sup> *ste*; *an* ἡμῶν διηγουμένων?

32. —<sup>1</sup> *scil.* τὸ κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐν ἑαυτῷ; *cf.* l. 26.

(1) Ces quelques lignes, avec les noms des trois garants, sont empruntées pres-  
 que mot pour mot à l'épilogue de Niphon, ci-dessus, p. 64, l. 16-21. Ce n'est  
 pas la seule fois, le lecteur l'aura peut-être remarqué, que Théophane a copié  
 littéralement son devancier.

(2) Ci-dessus, p. 64, n. 4.



ἔλεος, ὑπεροψία πάντων ματαίων καὶ πονηρῶν καὶ ἄρνησις παθῶν  
 ψυχοφθόρων, ἀλήθειαν καὶ δικαιοσύνην ἀσκεῖν καὶ φόβον ἔχειν  
 Θεοῦ, καὶ ὑπομένειν τὰ ἐπερχόμενα θλιβερά διὰ τὴν βασιλείαν  
 τῶν οὐρανῶν. Ὅφείλει πᾶσι τοίνυν ἡμῖν τοῖς πιστοῖς τοῦ μιμνησθαι<sup>2</sup>  
 τὰς ὑποσχέσεις αἰεὶ, ὡς ἐποιήσαμεν ἐν τῷ ἁγίῳ βαπτίσματι, καὶ 5  
 ἐν τίνι βεβαπτίσμεθα καὶ πιστεύομεν · καὶ βιοτεύειν ὡς υἱοὶ Θεοῦ  
 παντοκράτορος ἀκολουθοῦντες Χριστῷ, τὸν δὲ πονηρὸν καταπτύ-  
 ει καὶ πᾶσι τοῖς ἔργοις αὐτοῦ καὶ πάσῃ τῇ πομπῇ<sup>3</sup> αὐτοῦ (1),  
 ἵνα ἐλθὼν ὁ Κύριος ἐνοικήσῃ ἐν ἡμῖν καὶ ἐμπεριπατήσῃ καὶ σὺν  
 τῷ κατ' εἰκόνα καὶ θεοῦς κατὰ μέθεξιν ἀπεργάσεται. Ὅρατε πρὸς 10  
 τὸν βασιλέα τῶν οὐρανῶν, ὁρᾶτε πρὸς τὰ ἀποκείμενα ἡμῖν αἰώνια  
 ἀγαθὰ ἐν τοῖς οὐρανοῖς · σπουδάσατε λαβεῖν τὴν βασιλείαν τῶν  
 οὐρανῶν, ὡς οἱ ἅγιοι ἅπαντες, ἵνα σὺν ἐκείνοις αἰωνίως ἀγάλλεσθε.  
 Τίς ὑμῖν ὠφέλεια ἐπὶ τῶν ματαίων καὶ πονηρῶν, ἅτινα καὶ πρὸ  
 τοῦ τέλους ἀφανίζονται καὶ ὑμᾶς ἀφανίζουσι καὶ κολάζουσιν ; 15  
 Ὅρατε πρὸς τοὺς τάφους τῶν ἀνθρώπων, οἱ ἄνθρωποι · νοήσατε  
 τοῦ κόσμου τὸ μάταιον, τοῦ πλούτου καὶ τῆς δόξης τὸ ἄστατον καὶ  
 ἀκλήρωτον. Ποῦ δόξα ἢ εὐγένεια ἢ πλοῦτος ἐν τοῖς τάφοις ; εἰ  
 μὴ μόνον ὀστέα γυμνὰ καὶ ταῦτα κεχωσμένα ἐν κόνει ὀζώδει.  
 Μέννησθε, παρακαλῶ, τὰς αἰωνίους κολάσεις, ἐν αἷς<sup>4</sup> κοιτάζον- 20  
 ται οἱ ἁμαρτωλοὶ καὶ κολάζονται ἕκαστος κατὰ τὴν ἁμαρτίαν αὐ-  
 τοῦ, ὡς προγέγραπται. Μέννησθε τὸν ἐρχόμενον κριτὴν καὶ Θεὸν  
 ἡμῶν, τὸν μέλλοντα κρῖναι πάντας βροτούς, ὅστις καὶ ἀποδώσει  
 ἕκαστῳ κατὰ τὴν πράξιν αὐτοῦ (2). Θρηνήσατε πρὸ τοῦ θρήνου ἐκεί-  
 νου τῆς αποφάσεως, κλαύσατε πρὸ τοῦ κλαυθμῶνος τοῦ ἀπαρα- 25  
 κλήτου ἐκείνου. Σπουδάσατε, ἕως καιρὸν ἔχετε, μήπως | προφθάσῃ  
 τὸ τέλος ἐν ἀνομίαις ὑμᾶς καὶ πορευθῶμεν εἰς γέενναν τοῦ αἰω-  
 νίου πυρός. Σπεύσατε ἐν μετανοίᾳ λαβεῖν, οἱ ἁμαρτωλοί, τὴν συγ-  
 χώρησιν πρὸ τοῦ τέλους ὑμῶν, ἵνα ἐλέους τύχητε Θεοῦ καὶ φιλαν-  
 θρωπίας, ὡς εὐχομαι, καὶ βασιλείας τῶν οὐρανῶν · ἀμήν, γένοιτο, 30  
 πρεσβείαις τῆς Θεομήτορος. »

164

<sup>2</sup> ὀφείλομεν πάντες ἡμεῖς οἱ πιστοὶ μεμνησθαι Kourilas. — <sup>3</sup> πάντα τὰ ἔργα καὶ πᾶσαν τὴν πομπὴν Kourilas ; malim supplere ἀποτάξασθαι. — <sup>4</sup> οἷς.

(1) Allusion aux promesses du baptême et particulièrement à la renoncia-  
 tion « à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ». Cf. H. RAHNER, *Pompa dia-*  
*boli*, dans *Zeitschrift für katholische Theologie*, t. LV (1931), p. 239-73.

(2) Matth. 16, 27.

33. Καὶ ταῦτα μὲν τοῖς κοσμικοῖς διδάσκων ἐφθέγγετο, τοῖς δὲ  
μονάζουσιν τὰ τῆς ὑπομονῆς καὶ ἀσκήσεως καὶ ὑπακοῆς καὶ ἡσυ-  
χίας παλαίσματα καὶ χαρίσματα τὰ οὐράνια, λέγων · « Σπουδάζετε,  
τρέχετε πρὸς οὐράνια, οἱ στρατιῶται Χριστοῦ. Βάλετε τὰ βέλη  
5 τῆς πίστεως κατ' ἐχθροῦ, ὅπως αὐτὸν ἐκνικήσητε, ἅτινά εἰσιν ·  
νηστεῖαι, ἀγρυπνίαι, προσευχαί, δάκρυα, μετάνοια καὶ ταπείνωσις,  
ἐξαγόρευσις τῶν λογισμῶν καὶ καρτερία ἐν πειρασμοῖς, ὑπακοή  
καὶ ὑποταγή καὶ ὑπομονή ἐπὶ πάντα, ὡς ἄλλον ἄλας οὐράνιον. Χαί-  
ρετε οἱ μονάζοντες, οἱ παρθενίαν ἀσκοῦντες, ὅτι ὁ μισθὸς ὑμῶν  
10 πολὺς ἐν τῷ οὐρανῷ ὑπάρχει (1). » Διὰ τοῦτο καὶ ἐπαγαλλό-  
μενος ἔχαιρεν, ὅταν ὠμίλειν τοῖς μοναχοῖς, καὶ ἐσκίρταν τῷ  
πνεύματι.

atque  
monachos

Ταῦτό καὶ τοῖς ἡσυχάζουσιν τὰ τῆς καρδιακῆς προσευχῆς καὶ θεω-  
ρίας τῆς νοερᾶς τὰ σημεῖα καὶ τὰς ἀπλανεῖς ἐν αὐτῶν<sup>1</sup> ἐνεργείας  
15 σοφῶς καθηρμήνευεν<sup>2</sup> καὶ ἐφώτιζεν λέγων · « Ὅταν ἐν ἡσυχίᾳ  
ἀρεμβάστω καὶ εἰρηνικῇ καταστάσει ὁ νοῦς τῶν πάντων ἀπορραγῇ  
πραγμάτων καὶ νοημάτων καὶ μόνος γένηται ἐν τῇ μνήμῃ Χριστοῦ  
καὶ σὺν τῇ καρδίᾳ τὴν προσευχὴν ἀεννάως ἱερουργῇ ἐν αὐτῇ,  
τότε μετὰ ταπεινώσεως ὀφείλει ὡς σκῆπτρον κατέχειν τὴν προσευ-  
20 χήν, ἵνα μὴ κλαπῇ ἐξ οἰήσεως. Ὅταν δ' ἐπιμόνως τὴν εὐχὴν ὁ νοῦς  
ἐν τῇ καρδίᾳ σὺν τῇ μνήμῃ κατέχη τοῦ Ἰησοῦ, εἰ μὲν ἀπλανῶς,  
πρῶτον μὲν φωτίζεται τῷ νοῖ καὶ κατανύσσεται τῇ καρδίᾳ, εἴθ'  
οὕτως καὶ πρὸς θεῖα ὑπερφυῖ νοήματα καταυγάζεται ἐξ αὐλοῦ  
θείου φωτὸς ἐν τῷ πνεύματι καὶ πρὸς θεωρίας ἀνάγεται λαμπρο-  
25 τέρας, τὸν Χριστὸν ἔχων ἔνδον ἐν τῇ καρδίᾳ ἐνθρόνιον, ἵν' <sup>3</sup> εἴπω  
μεμορφωμένον, τὴν ταπείνωσιν, τὴν ἀγάπην καὶ τὴν εἰρήνην σὺν  
|δάκρυσιν σημειούμενον<sup>4</sup> ἔξωθεν. Εἰ δὲ ἐξ οἰήσεως κατέχει τάχα  
τὴν προσευχήν, πρῶτον μὲν σκοτίζεται τῷ νοῖ, εἴθ' οὕτως σκληρύ-  
νεται καὶ καρδίαν ὁ ἄθλιος καὶ γίνεται πνεῦμα πλάνης ὑπόπτερος<sup>5</sup>,  
30 καὶ θυμοῦται, ὀργίζεται, δοξομανεῖ βλοσυρῷ τῷ ὄμματι καὶ  
ἀδακρυτί · σκοτεινὰ νοήματα καὶ πονηρά, καὶ ἐργασίαι οὐκ <sup>6</sup> ἁρ-  
μόζουσαι. » Ταῦτα διδάσκων ἐφώνει τοῖς ἡσυχάζουσιν · « Ὁρᾶτε,  
προσέχετε ἑαυτούς, μήπως ἀντὶ προβάτου λύκον προσάξετε. Ὁ  
δοκῶν ἐστάναι βλεπέτω μὴ πέση (2). »

et hesy-  
chastas.

164<sup>v</sup>

33. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> καθ' ὁρμήνευεν. — <sup>3</sup> ἵνα μὴ Kourilas. — <sup>4</sup> σημειουμέ-  
νην Kourilas. — <sup>5</sup> ἀπ πνεύματι πλάνης ὑπόπτωτος? — <sup>6</sup> sic.

(1) Cf. Luc. 6, 23.

(2) I Cor. 10, 12.



Obitum Καὶ ταῦτα λέγων, ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν ἐλθὼν Νικόδημος μοναχός,  
 suum λέγει αὐτῷ · « Ἀδελφε Νικόδημε, συντόμως ἔχω τελειωθῆναι. »  
 denuntiat, Καὶ τὴν ἡμέραν δὴλῃ ἐποίησεν τῆς κοιμήσεως · καὶ τοὺς μέλ-  
 λοντας τυχεῖν εἰς τὴν κηδεῖαν αὐτοῦ, τὰς ἐπωνυμίας προεῖπεν.  
 moritur, 34. Καὶ οὕτως ἐκοιμήθην ὁ ἅγιος Μάξιμος ὁ Κανσοκαλύβης τῇ 5  
 τρισκαιδεκάτῃ τοῦ ἰανουαρίου μηνός (1), ἐτῶν γενόμενος πέντε  
 sepelitur, καὶ ἐνενήκοντα (2) · καὶ ἐτάφη ἐν τῷ μνημείῳ τῷ λαξευθέν<τι>  
 ὑπ' αὐτοῦ πλησίον τοῦ κελλίου αὐτοῦ, κηδεύσαντες αὐτὸν καὶ  
 μόνοι οὐς προεῖπεν ὁ ἅγιος. Οὐ γὰρ ἐβούλετο μετὰ παρρησίας  
 καὶ πλήθους λαοῦ γενέσθαι τὴν κοίμησιν αὐτοῦ · διὰ τοῦτο κατὰ 10  
 τὴν κέλευσιν αὐτοῦ καὶ οὕτως ἐγένετο · νόμον δοὺς τοῖς κηδεύ-  
 σασιν τὸ ἅγιον αὐτοῦ λείψανον, ἵνα μὴ γένηται ποτε τούτου μετά-  
 θεσις ἐν ἄλλῳ τόπῳ διὰ τὴν δόξαν, μηδ' ἐκ τοῦ ἁγίου λειψάνου  
 μερίδαν τις ἄρῃ ποτέ, ἀλλὰ μένειν σῶον οὕτως ἐν ἀδοξία, ἐν ᾧ  
 τόπῳ ἡσύχασεν. 15

Ὡς δὲ δὴλῃ ἡ μετάστασις τοῦ ἁγίου τοῖς παῶσιν ἐγένετο,

(1) Le 13 janvier est encore la date de la fête annuelle de S. Maxime, tant à Lavra que dans la skite de Kausokalybia. KOURILAS, *Ἱστορία*, p. 132, n. 3.

(2) Il est malaisé de jalonner de quelques dates précises la vie de S. Maxime. D'après Théophane, ch. 3, il avait 17 ans quand il quitta Lampsaque. Après un bref séjour au mont Ganos et un séjour plus long au mont Papikion, il arrive à Constantinople (ch. 4). Il y reste assez longtemps pour être remarqué de l'empereur et entrer dans la familiarité du patriarche (ch. 5). Comme Athanase gouverna l'Église byzantine de 1289 à 1293 et de 1303 à 1310, il faut placer la naissance de Maxime aux environs de 1270 ou de 1285. Puisqu'il atteignit l'âge de 95 ans, on mettra sa mort vers 1365 ou 1380. La première date semble préférable. En effet, le passage de Grégoire le Sinaïte à l'Athos est antérieur à 1340 — Andronic III, qui lui rendit visite plus tard (ch. 18), étant décédé en 1341. Or c'est Grégoire qui décida l'ermite errant à fixer sa résidence à trois milles du lieudit τὰ κῦρ Ἑσαίου (ch. 16). Le saint resta ensuite 14 ans dans une grotte près de la Panagia (ch. 31); enfin il établit plus près de Lavra la hutte où il mourut. Si l'on prenait 1380 comme date de sa mort, il faudrait admettre qu'il avait renoncé depuis plus de quarante ans au genre de vie qui lui valut son surnom de « Kausokalybe » et qu'il n'avait adopté qu'après quelque temps de vie commune à Lavra et dix années de solitude loin de tout abri (NIPHON, ch. 2; THÉOPHANE, ch. 6-7). La date de 1365, qui a nos préférences, s'accorde suffisamment avec les autres données chronologiques des textes publiés ci-dessus : visite des deux empereurs à l'Athos, vers 1350 (NIPHON, ch. 4; THÉOPHANE, ch. 21); passage du patriarche Calliste, en route pour Sérès, vers 1362 (NIPHON, ch. 7; THÉOPHANE, ch. 22); enfin, lecture des Miracles de Grégoire Palamas († 1359), que leur possesseur, le hiéromoine Ménas, voulait tenir cachés (NIPHON, ch. 26).

ἡ μὲν μεγίστη Λαύρα ὡς ἄλλην ὀρφανίαν τοῦτ' ἐλογίσαντο <sup>1</sup>, *lugetur,*  
ὥσπερ ἐν τῇ μεταστάσει τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου, καὶ μετὰ  
πένθους καὶ δακρύων πολλῶν συναχθέντες ἔνδον τῆς Λαύρας  
τὰς ὁδὰς ἀνεπλήρωσαν τῆς αὐτοῦ κοιμήσεως μετὰ λαμπάδων καὶ  
5 θυμιαμάτων πολλῶν. Βουληθέντες δὲ μετακομίσαι καὶ τὸ ἅγιον  
αὐτοῦ λείψανον ἐν τῇ θαυμαστῇ Λαύρᾳ καὶ κηδεῦσαι ἐντίμως ὡς  
πρέπει | ἁγίοις, οὐκ ἐτόλμησαν τοῦτο ποιῆσαι διὰ τὸν νόμον, ὃν 165  
ἔθετο, τοῦ ἀμετάθετον μεῖναι τὸ ἅγιον αὐτοῦ λείψανον ἐν τῷ  
κελλίῳ αὐτοῦ, ὡς ἔφην ὁ ἅγιος. Καὶ οὕτως μὲν οἱ ἐν τῇ Λαύρᾳ.  
10 Οἱ δ' ἔξωθεν ἅπαντες, οἱ καθήμενοι ἐν τῷ Ἀθωνι κύκλωθεν ἡσυ-  
χάζοντες καὶ ἀσκοῦντες, μονασταὶ καὶ μιγάδες, νέοι καὶ γέροντες,  
κατασυστάδην γενόμενοι πρῶτον μὲν τὴν ὀρφανίαν καὶ οὗτοι μεγά-  
λως ἐπένθησαν · ὡς γὰρ πατέρα καὶ φωστήρα ὑπέρλαμπρον εἶχον  
ἐν μέσῳ αὐτῶν <sup>2</sup> καὶ διδάσκαλον τάληθῇ ἡσυχίας καὶ μοναδικῆς  
15 πολιτείας. Εἴθ' οὕτως καὶ τὰ τῆς ταφῆς καὶ μνήμης μνημόσυνα τοῦ  
ἁγίου ἐποίησαν καὶ ποιοῦσιν κατ' ἔτος · καὶ πρὸς τὸν τάφον αὐτοῦ *quotannis*  
παραγίνονται (1) πόθον ἀποπληροῦντες, ὃν εἶχον ἅπαντες οὗτοι εἰς *colitur.*  
τὸν ἅγιον Μάξιμον. Τὰ δὲ κύκλωθεν τοῦ Ἀγίου Ὁρους βασιλι-  
κὰ σεβάσμια μοναστήρια, τούτου μαθόντες τὴν κοίμησιν, οὐκ ἔχ'  
20 ὅπως διηγῆσασθαι τὴν λύπην, ἣν ἔσχον οἱ μονάζοντες ἐν αὐτοῖς  
μοναχοὶ καὶ σεβάσμιοι γέροντες, μετὰ δακρύων καὶ οὗτοι ἀπο-  
κλαιόμενοι τοῦ ἁγίου τὴν στέρησιν, λέγοντες · «Οἴμοι, τί πεπόνθα-  
μεν, ζημιωθέντες τῆς ὁμιλίας τοῦ ἁγίου πατρός, τοῦ διδασκάλου,  
τοῦ φωστήρος, τοῦ ἀπλανοῦς ὁδηγοῦ, τοῦ προγνώστου καὶ προ-  
25 φήτου καὶ βοηθοῦ πάντων ἡμῶν ἐν ταῖς θλίψεσι; Τίς ἄλλος ἡμῖν  
τοιούτος γένηται ὁδηγὸς ἀγαθὸς καὶ παρήγορος ὡς οὗτος ὁ ἅγιος; »  
Ἐν τούτῳ καὶ οὗτοι τὰ μνημόσυνα ἀπετέλεσαν καὶ ἀποπληροῦσιν  
ἀείποτε · καὶ τὰ τοῦ ἁγίου ἀνδραγαθήματα καὶ θεῖα χαρίσματα  
εἰσαείποτε διηγούμενοι τοῖς πᾶσιν ἀνακηρύττουσιν. Καὶ οὕτω  
30 μὲν ἐν Ὁρεῖ Ἀγίῳ τὸν ἅγιον δοξάζουσι καὶ ἀννυνοῦσιν ὡς ἅγιον.  
Ἄνω δὲ ἐν οὐρανοῖς ἡ τριάς, Πατήρ, Υἱὸς καὶ ἅγιον Πνεῦμα,  
τὸ καθαρώτατον καὶ ἡγιασμένον αὐτοῦ πνεῦμα ὑποδεξαμένη ἐν  
σκηναῖς ἁγίων κατέταξεν καὶ ἐδόξασεν ὡς θεράποντα μέγιστον

34. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> αὐτοῖς.

(1) Cette coutume du pèlerinage annuel au tombeau de S. Maxime était depuis longtemps abandonnée, quand S. Acace († 1730) fonda la skite de Kausokalybia.



165<sup>v</sup> τῆς τρισηλίου αὐτῆς μιᾶς καὶ ἀδιαίρετου θεότητος. Καὶ φωτίζεται ἐξ αὐτῶν τῶν τριῶν φῶς ἄστεκτον, ἀδιαίρετον, ἀνεκκλάλητον, ἐν ᾧ φωτίζονται πάντων τῶν ἁσωμάτων θείων δυνάμεων αἱ τάξεις καὶ τῶν ἁγίων πᾶσα πανήγυρις. Καὶ γὰρ διὰ φωτὸς βιοτεύσας ἁγίου, ὥς φησι· « Φῶς δικαίοις διὰ παντός (1), » ἀπ' ἐντεῦθεν 5 πρὸς φῶς ἀνέσπερον τῆς θεότητος διὰ φωτὸς ἁγίου ἐκεῖσε ἐγένετο καὶ παρίσταται τῷ Χριστῷ <sup>3</sup>, ὃν ἐπόθησεν ἐκ νεότητος, καὶ πρεσβεύει ὑπὲρ ἡμῶν καὶ ἀγάλλεται σὺν ἁγίοις καὶ ἁσωμάτοις θείαις δυνάμεσι.

*Cur in morte miracula non patravērit.* Θαυμαστὸν δὲ οὐδέν, εἰ καὶ οὐ γεγόνασιν θαύματα ἐν τῇ κοι- 10 μῇσει αὐτοῦ. Ἐπειδὴ τὸ ἄδοξον καὶ πενιχρὸν καὶ ἄκομπον ἐν ὅλῃ τῇ ζωῇ αὐτοῦ ἠγάπαν ὁ ἅγιος, διὰ τοῦτο καὶ ἐν τῇ κέλλῃ αὐτοῦ εἰς τόπον ἡσυχον κατετέθη καὶ οὐχὶ εἰς τὴν μεγάλην Λαύραν τὴν θαυμαστήν. Εἰ γὰρ καὶ τοῦτο ἐπόθειν, ἵνα καὶ μετὰ τὴν κοίμησιν αὐτοῦ ἀποτελῇ οὕτω θαυμάσια καθὼς ἐν τῇ ζωῇ αὐτοῦ, 15 πλουσιοπαρόχως ἂν ἀπετέλει, ὥς ἔχων τὴν χάριν πλουσίαν ἀείποτε. Ἀλλ' ὥς φησιν ὁ Σωτὴρ· « Μὴ χαίρετε, ὅτι τὰ δαιμόνια ὑμῶν <sup>4</sup> ὑποτάσσεται, ἀλλὰ χαίρετε, ὅτι τὰ ὀνόματα ὑμῶν ἐγγράφη ἐν τοῖς οὐρανοῖς (2). » Ἀλλ' οὐδὲ χρεῖα θαυμάτων ἐν ἐρήμῳ διὰ τὸ ἡσυχον· εἰ γὰρ ἐγένοντο θαύματα καὶ ἐν Ὄρει, ὁ κόσμος ἂν εἰσῆρ- 20 χετο καὶ τὸ ἡσυχον τοῦ Ὄρους ἐσκανδαλίζετο, καὶ ἐγεγόνει ἂν ἀντ' ὠφελείας βλάβη τοῖς ἡσυχάζουσιν· ἵνα δὲ μὴ σκανδαλίση ἐν τούτῳ τοὺς πλείονας, οἶμαι, ἀκμὴν τῶν θαυμάτων κατέπανσεν τὴν ἐνέργειαν.

*Sanationes duae.* 35. Ὅμως ἐν τῷ τάφῳ αὐτοῦ μοναχὸς τις προσελθὼν, ὀνόματι 25 Διονύσιος ὁ Κοντοστέφανος, τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ κακῶς πάσχων ἐν ἡμέραις πολλαῖς (3), ὥς τῷ τάφῳ τοῦ ἁγίου μετὰ πίστεως καὶ πληθὸς δακρύων προσήγγισεν, καὶ μικρὸν ἀφνπνώσας, ἔξυπνος ἅμα καὶ ὑγιὴς γέγονεν· καὶ τὸν ἅγιον τὰ μέγιστα ἠὺχαρίστησεν· καὶ ἐκ τοῦ χοῦ τοῦ τάφου τοῦ ἁγίου ἔμπροσθεν μικρὰν κόνιν 30 λαβὼν, ὥς μύρον ἀνεφάνη θαυμάσιον, εὐωδίαν ἀποπληρῶν <sup>1</sup> τὰς αἰσθήσεις ἀκόρεστον, τῶν εἰδότην τὴν κόνιν καὶ μαρτυρούντων τῷ θαύματι.

166 Καὶ αὐτὸς ἐγὼ <sup>2</sup> ἐκ τῆς ἱερᾶς μονῆς ὧν τοῦ Βατοπεδίου, | ὁ

<sup>3</sup> τὸν χριστόν. — <sup>4</sup> ὑμῖν Kourilas.

35. — <sup>1</sup> sic. — <sup>2</sup> add. sup. lin.

(1) Prov. 13, 9.

(2) Cf. Luc. 10, 20.

(3) Comparer Niphon, ch. 13, § 2.

καὶ ἰδὼν τὸν ἅγιον ἀνιπτάμενον τῆς γῆς ὑπερθεν, πολλὰ ἀσθενήσας καὶ πρὸς θάνατον καταντήσας καὶ τὰ ὀλίσθια πνέοντα <sup>3</sup>, μετὰ δακρύων τὸν ἅγιον ἐπεκαλεσάμην· καὶ ὡς δι' ὀνείρου φανεῖς ἀνεκτήσατό μοι, καὶ ἔζησα, καὶ τὸν Θεὸν οὕτως καὶ τὸν  
5 ἅγιον ἡὺχαρίστησα καὶ ἐδόξαζον τὸ θαῦμα τῆς ἀναστάσεως.

Καὶ ἄλλος ἱερομόναχος, Νίφων (1) ὀνόματι, ἅγιος, ἡσυχάζων, Corporis  
fragrantia. μετὰ καὶ ἄλλου ἀσκητοῦ (2), βουλόμενοι ἀποπειράσαι τοῦ ἁγίου τὸν τάφον, θείῳ ζήλῳ ὑπερβάντες τοῦ ἁγίου τὸν ὄρον, τολμηρῶς προσῆλθον τοῦ ἁγίου τὸν τάφον· καὶ σκαλίδας λαβόντες μόχθῳ  
10 πολλῶ ἀπὸ τῆς δεξιᾶς μερίδος τοῦ τάφου κατώρυξαν· καὶ ἐκ τοῦ ἁγίου λειψάνου μικρὰν μερίδα προσέλαβον· καὶ τοσαύτη, ἔλεγον, εὐωδία ἐκ τοῦ ἁγίου τὸν τάφον πλείστη <sup>4</sup> ἐξῆλθεν, ὅσην οὐκ ἠδύναντο φέρειν ὑπερεύοσμον <sup>5</sup>. Τὸ δὲ ἅγιον λείψανον ἦν ὥσπερ βρῦον τὰ μύρα. Ἐν τούτῳ καὶ τὴν ἁγίαν μερίδα, ἣν ἀνελά-  
15 βοντο, ἀπομάξαντες μετὰ σπόγγου ἐν ὕδατι μετέλαβον, καὶ τὰς αἰσθήσεις αὐτῶν καὶ τὰ πρόσωπα πιστῶς κατερράντισαν. Εἵτα συνέστειλαν πάλιν τὴν μερίδα ἐν τῷ ἁγίῳ λειψάνῳ ὡς πρότερον, ἵν' ὅπως ὑπάρχη σῶον, ὡς ἐδίδαξεν αὐτοῖς τοῦτο ὁ ἅγιος· καὶ χοῦν λαβόντες τὸν τάφον πάλιν κατησφαλίσαντο, ὡς τὸ πρότερον,  
20 εὐχαριστήσαντες καὶ δοξάσαντες τὸν Θεὸν τὸν οὕτω δοξάζοντα τοὺς ἁγίους αὐτοῦ. Καὶ πολλὰ εὐφραινόμενοι καθ' ἐκάστην πρὸς τὸν τάφον ἐγένοντο τοῦ ἁγίου καὶ τῆς εὐωδίας ἀπέλανον <sup>6</sup>. Ταῦτό καὶ πάντες οἱ πλησίον καθήμενοι.

Ὅθεν καὶ ἡμεῖς οἱ τὰ θαύματα καὶ τὸν βίον τοῦ ὁσίου τούτου  
25 καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Μαξίμου τοῦ Κανσοκαλύβη ἀκούοντες, πιστῶς προσδεξώμεθα· καὶ εὐχαριστήσωμεν καὶ δοξάσωμεν τὸν ἐν τριάδι Θεόν, τὸν δοξάζοντα οὕτω τοὺς ἁγίους αὐτοῦ.  
<sup>3</sup> Ὡς πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις τῷ Πατρὶ καὶ τῷ Υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν  
30 αἰώνων. Ἀμήν.

<sup>3</sup> τὰ λολίσθια πνέων Kourilas. — <sup>4</sup> πλήστη τὸν τάφον. — <sup>5</sup> ὑπερέβοσμον. — <sup>6</sup> ἀπέλαβον.

(1) Un homonyme du premier biographe de S. Maxime. Cf. p. 52, n. 1.

(2) D'après Niphon (ch. 13, ci-dessus, p. 52, l. 5), ce compagnon s'appelait Gerasime.



## INDEX NOMINUM

- Ἁγιομαμίτης μοναχός 82<sup>3</sup>, 83<sup>27</sup>.  
*Vid. Μάμαντος.*  
 Ἁγιον Ὄρος τοῦ Ἀθωνος 42<sup>17, 23</sup>,  
 43<sup>28</sup>, 44<sup>5</sup>, 60<sup>19</sup>, 65<sup>9</sup>, 66<sup>29</sup>, 67<sup>12</sup>,  
 72<sup>17</sup>, 75<sup>20</sup>, 76<sup>4</sup>, 25, 29, 77<sup>4</sup>, 81<sup>14</sup>,  
 90<sup>26</sup>, 107<sup>18, 30</sup>. *Vid. Ἀθων, Ὄρος.*  
 Ἁγιορρωμανῖται monachi Constantino-  
 politani 60<sup>11</sup>.  
 Ἀδάμ 103<sup>24</sup>.  
 Ἀθανάσιος ἅγιος Athonita 72<sup>20</sup>,  
 75<sup>12</sup>, 81<sup>13</sup>, 107<sup>2</sup>.  
 Ἀθανάσιος πατριάρχης οἰκου-  
 μενικός 71<sup>7</sup>, 72<sup>1</sup>.  
 Ἀθανάσιος ὁ Κροκᾶς μον. 51<sup>27, 28</sup>,  
 92<sup>31</sup>.  
 Ἀθηναῖος μον. 43<sup>21</sup>.  
 Ἀθων 43<sup>3</sup>, 45<sup>12</sup>, 56<sup>8</sup>, 73<sup>5</sup>, 75-77,  
 79<sup>32</sup>, 82<sup>20</sup>, 107<sup>10</sup>. — Ἡ κορυφή  
 τοῦ Ἀθωνος 49<sup>14</sup>, 56<sup>3</sup>, 77<sup>32</sup>, 79<sup>5</sup>,  
 79<sup>12</sup>. *Vid. Ἁγιον Ὄρος.*  
 Ἀθωνίτης 42<sup>2</sup>, 102<sup>12</sup>. *Vid. Πέτρος.*  
 Ἀκινδυνᾶτος 47<sup>28</sup>, 31, 91<sup>33</sup>.  
 Ἀκίνδυνος 92<sup>1</sup>.  
 Ἀλέξανδρος βασιλεὺς (Βουλγα-  
 ρίας) 90<sup>20</sup>.  
 Ἀλέξανδρος βασιλεὺς 90<sup>21</sup>.  
 Ἀλυπίου μονή 59<sup>22</sup>, 24, 60<sup>21</sup>, 100<sup>13</sup>,  
 100<sup>18</sup>.  
 Ἀνδρέας σαλός 70<sup>23</sup>.  
 Ἀνδρόνικος. *Vid. Παλαιολόγος.*  
 Ἄννα mater Samuelis prophetae 68<sup>5</sup>.  
 Ἀντίχριστος 92<sup>3</sup>.  
 Ἀντώνιος ὁ μέγας 70<sup>1</sup>, 81<sup>11</sup>.  
 Ἀντώνιος monasticum nomen An-  
 dronici imp. 71<sup>6</sup>.  
 Ἀρειος πάγος 67<sup>7</sup>.  
 Ἀρσένιος ὁ μέγας 70<sup>2</sup>.  
 Ἀρσένιος μον. 48<sup>17, 23</sup>, 95<sup>3</sup>, 6, 11.  
 Ἀρσένιος μον. Λαυρ. 59<sup>6</sup>.  
 Αὐξέντιος μον. 81<sup>22</sup>.  
 Βαρλαάμ μον. 51<sup>23</sup>, 92<sup>27</sup>.  
 Βατοπαίδι, Βατοπεδίου μονή 62<sup>2</sup>,  
 62<sup>8</sup>, 65<sup>12</sup>, 99<sup>18</sup>, 108<sup>34</sup>.  
 Βέροια μητρόπολις 101<sup>12</sup>, 20.  
 Βεροιώτης. *Vid. Θεόδουλος.*  
 Βίγλα. *Vid. Μεγάλη Βίγλα.*  
 Βλαχέρνη, Βλαχέρναι Constantino-  
 poli 72<sup>7</sup>, 74<sup>24</sup>.  
 Βούλγαροι 90<sup>14</sup>, 27.  
 Βουλευτήρια μονή 81<sup>21</sup>.  
 Γαλακτίων ἡσυχάζων 82<sup>5</sup>.  
 Γάνου ὄρος 69<sup>7</sup>, 20.  
 Γεράσιμος μον. 52<sup>5</sup>.  
 Γεράσιμος ἁββᾶς Λαυρ. 57<sup>12</sup>.  
 Γερόντιος μον. ἐν τοῖς Βουλευτη-  
 ρίοις 81<sup>21</sup>.  
 Γερόντιος μον. ἐπὶ τὸν Μελανέαν  
 82<sup>3</sup>.  
 Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 60<sup>22</sup>. *Vid.*  
*Θεσσαλονίκης.*  
 Γρηγόριος ὁ Σιναΐτης 82<sup>17</sup>, 83<sup>9</sup>,  
 83<sup>11</sup>, 16, 84<sup>19</sup>, 22, 85<sup>18</sup>, 23, 25, 87<sup>5</sup>,  
 88<sup>8</sup>, 89<sup>4</sup>, 20, 90<sup>5</sup>, 8, 24, 91<sup>4</sup>.  
 Γρηγόριος ὁ νοσοκόμος τῆς Λαύ-  
 ρας 49<sup>8</sup>, 95<sup>15</sup>.  
 Γρηγόριος ἱερομόν. μαθητῆς τοῦ  
 Παλαμᾶ 60<sup>23</sup>.  
 Γρηγόριος μον. τῆς Πέτρας Σί-  
 μωνος 64<sup>19</sup>, 103<sup>2</sup>.  
 Γρηγόριος μον. ἐν τῇ Στραβῇ  
 Λαγκάδα 81<sup>25</sup>.  
 Δαβὶδ 42<sup>9</sup>, 47<sup>4</sup>, 75<sup>13</sup>, 99<sup>2</sup>.  
 Δαμιανός μον. 50<sup>23-28</sup>, 96<sup>21</sup>.  
 Δαμιανός μον. ἀμπελικὸς Λαυρ.  
 63<sup>15</sup>, 19, 64<sup>5</sup>, 14.  
 Δανιὴλ ὁ ἁββᾶς Λαυρ. 52<sup>27</sup>, 53<sup>2</sup>.  
 Δημήτριος μάρτυς 72<sup>16</sup>.  
 Διονύσιος μητροπολίτης Βεροίας  
 101<sup>13</sup>.  
 Διονύσιος Κοντοστέφανος 52<sup>18</sup>,  
 108<sup>26</sup>.  
 Δωροθέου μονή, τὰ Δωρόθεα 53<sup>8</sup>,  
 53<sup>13</sup>, 81<sup>25</sup>, 97<sup>4</sup>, 7, 12.  
 Ἑλλάς 67<sup>13</sup>.  
 Ἑλληνες 99<sup>1</sup>.  
 Ἐξυπόλυτος. *Vid. Ἰωαννίκιος.*

Εὐθύμιος ὁ μέγας 70<sup>2</sup>.

Ἡλίας propheta 74<sup>32</sup>, 76<sup>6</sup>, 78<sup>27</sup>.

Ἡσαΐας μον. 81<sup>22</sup>.

Ἡσαΐου (πλησίον τοῦ) 89<sup>6</sup>; ὁδὸς τοῦ κυρίου Ἡσαΐου 99<sup>22</sup>.

Ἡσαΐ 71<sup>15</sup>.

Θεόδουλος μον. 50<sup>31</sup>, 82<sup>3</sup>.

Θεόδουλος μον. Βεροιώτης 54<sup>16</sup>.

Θεολόγος. Vid. Ἰωάννης.

Θεοτόκος 75<sup>9</sup>, 13, 77<sup>8</sup>, 78<sup>11</sup>, 79<sup>1</sup>, 85<sup>2</sup>, 90<sup>2</sup>. Vid. Βλαχέρνη, Ὁδηγήτρια, Παναγία, Πανάγνου ναός.

Θεοφάνης Περιθεωρίου προηγούμενος Βατοπεδίου 65<sup>10</sup>; cf. 89<sup>25</sup>, 99<sup>16</sup>, 100<sup>20</sup>, 108<sup>34</sup>.

Θεσσαλονικαῖον πλοῖον 59<sup>9</sup>, 92<sup>10</sup>.

Θεσσαλονίκη 72<sup>14</sup>.

Θεσσαλονίκης (ὁ) = Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 60<sup>25</sup>, 28.

Θράκη 90<sup>13</sup>.

Ἰακώβ 71<sup>15</sup>.

Ἰάκωβος μον. Λαυρ. 59<sup>10</sup>, 18, 101<sup>1</sup>.

Ἰάκωβος Μαρούλης μον. 82<sup>3</sup>.

Ἰάκωβος Τραπεζούντιος μον. 82<sup>4</sup>.

Ἰγνάτιος ἀββᾶς ἡσυχαστῆς Λαυρ. 59<sup>3</sup>.

Ἰεζεκιήλ propheta 75<sup>1</sup>.

Ἱερουσαλήμ 82<sup>16</sup>.

Ἰσαάκ ὁ Σύρος 88<sup>13</sup>.

Ἰσμαηλῖται Turcae 48<sup>24</sup>, 49<sup>3</sup>, 51<sup>28</sup>, 92<sup>32</sup>, 95<sup>7</sup>.

Ἰσραήλ 78<sup>25</sup>, 28.

Ἰστρος flumen 90<sup>15</sup>.

Ἰωάννης (ὁ Προδρομός) 75<sup>1</sup>, 76<sup>6</sup>. Vid. Προδρομός.

Ἰωάννης ὁ Θεολόγος 71<sup>9</sup>, 11, 74<sup>22</sup>.

Ἰωάννης ἡγούμενος 60<sup>16</sup>, 101<sup>23</sup>.

Ἰωάννης παπᾶς ἐν Βεροίᾳ 101<sup>17</sup>.

Ἰωάννης. Vid. Παλαιολόγος.

Ἰωαννίκιος ὁ Ἐξυπόλυτος (ἀπ τοῦ Ἐξυπολύτου?) 51<sup>24</sup>.

Ἰωήλ propheta 86<sup>21</sup>.

Ἰωσήφ μον. Ἀλυπίου 59<sup>23</sup>, 60<sup>3</sup>.

Ἰωσήφ γραμματεὺς vel γραμματικός Ἀλυπίου 60<sup>4</sup>, 100<sup>19</sup>.

Καλλίνικος ἀββᾶς 55<sup>1</sup>.

Καλλίνικος μον. 51<sup>7</sup>.

Κάλλιστος ὁ πατριάρχης 48<sup>7</sup>, 94<sup>14</sup>.

Κανάκης μον. Λαυρ. 57<sup>15</sup>, 17, 18, 98<sup>6</sup>, 7, 12.

Καντακουζηνὸς ὁ βασιλεὺς 46<sup>11</sup>, 46<sup>14</sup>, 58<sup>2</sup>, 12, 93<sup>7</sup>, 94<sup>3</sup>, 8.

Καρεῶν λαύρα, Καρέαι 49<sup>25</sup>, 96<sup>8</sup>.

Καρμήλιον in monte Atho 79<sup>19</sup>.

Κάρμηλος 74<sup>32</sup>.

Κασσιανὸς μον. 51<sup>11</sup>, 15, 20, 96<sup>26</sup>, 96<sup>30</sup>, 33.

Κανσοκαλύβης 42<sup>2</sup>, 43<sup>1</sup>, 49<sup>22</sup>, 55<sup>2</sup>, 56<sup>27</sup>, 60<sup>23</sup>, 96<sup>28</sup>, 106<sup>5</sup>, 109<sup>25</sup>. Καυσοκαλύβης 80<sup>11</sup>, 82<sup>14</sup>, 83<sup>13</sup>, 87<sup>5</sup>, 89<sup>17</sup>, 91<sup>6</sup>, 96<sup>3</sup>. Vid. Μάξιμος.

Κλήμης ἡσυχάζων 82<sup>5</sup>.

Κομήτισσα locus (ἐν τῇ Κομ.) 89<sup>23</sup>.

Κοντοστέφανος. Vid. Διονύσιος.

Κορνήλιος μον. 81<sup>22</sup>.

Κροκᾶς. Vid. Ἀθανάσιος.

Κυκλάδες 67<sup>14</sup>.

Κωνσταντινούπολις 44<sup>3</sup>, 48<sup>6</sup>, 58<sup>23</sup>, 70<sup>10</sup>, 72<sup>5</sup>, 90<sup>13</sup>, 92<sup>11</sup>, 98<sup>16</sup>. Vid.

Βλαχέρναι, Ὁδηγήτρια, Πόλις.

Λάβρα = Λαύρα 102<sup>30</sup>.

Λάμπακος 43<sup>22</sup>, 67<sup>30</sup>, 69<sup>6</sup>. — Ναὸς τῆς Πανάγνου 68<sup>24</sup>, 85<sup>10</sup>.

Λαύρα 43<sup>33</sup>, 44<sup>2</sup>, 12, 46<sup>7</sup>, 16, 47<sup>6</sup>, 49<sup>8</sup>, 52<sup>27</sup>, 53<sup>7</sup>, 54<sup>17</sup>, 57<sup>12</sup>, 58<sup>24</sup>, 59<sup>2</sup>, 6, 59<sup>10</sup>, 62<sup>16</sup>, 64<sup>15</sup>, 72<sup>19</sup>, 73<sup>13</sup>, 24, 74<sup>3</sup>, 74<sup>25</sup>, 77<sup>14</sup>, 90<sup>6</sup>, 91<sup>30</sup>, 95<sup>15</sup>, 98<sup>4</sup>, 102<sup>30</sup>, 107<sup>1</sup>, 3, 6, 9. — Ὁ λιμὴν τῆς Λαύρας 55<sup>18</sup>, 92<sup>15</sup>.

Λαυριώτης 101<sup>1</sup>.

Λεῦκαι (αἱ) 82<sup>1</sup>.

Λουπάδι (τὸ) 57<sup>20</sup>, 23, 26, 98<sup>8</sup>, 11, 13.

Μακάριος Χαμνός, ἱερομόν. Λαυρ. 62<sup>16</sup>.

Μακάριος μον. ἐπὶ τὸν ἅγ. Χριστοφόρον 81<sup>23</sup>.

Μακεδονία 69<sup>18</sup>, 21, 82<sup>18</sup>, 83<sup>34</sup>, 90<sup>13</sup>.

Μάμαντος (τὰ μέρη τοῦ ἁγ.) 81<sup>22</sup>. Vid. Ἀγιομαμίτης.

Μανουήλ nomen S. Maximi, antequam monachus factus est 68<sup>15</sup>.



- Μάξιμος δ' Ἀθωνίτης 42<sup>3</sup>, 43<sup>1</sup>, 12, 50<sup>7</sup>, 65<sup>8</sup>, 67<sup>26</sup>, 29, 69<sup>17</sup>, 20, 71<sup>1</sup>, 73<sup>9</sup>, 75<sup>2</sup>, 77<sup>2</sup>, 10, 82-84, 89<sup>17</sup>, 21, 90<sup>5</sup>, 106<sup>5</sup>, 107<sup>18</sup>, 109<sup>25</sup>. Vid. Κανσοκαλύβης.
- Μάρκος mon. in monte Gano 69<sup>17</sup>.
- Μάρκος Ἀπλοῦς μον. discipulus Gregorii Sinaitae 82<sup>6</sup>, 83<sup>20</sup>, 84<sup>1</sup>, 89<sup>22</sup>, 23.
- Μάρκος μον. 50<sup>11</sup>, 15, 16, 19, 96<sup>15</sup>, 18.
- Μαρούλης. Vid. Ἰάκωβος.
- Μασσαλιανός 50<sup>13</sup>, 92<sup>6</sup>.
- Ματθαῖος μον. 64<sup>20</sup>, 103<sup>2</sup>.
- Ματθαῖος ἱερομόν. 64<sup>20</sup>, 103<sup>2</sup>.
- Ματθαῖος Ἀγιορρωμανίτης 60<sup>9</sup>.
- Μεγάλη Βίγλα (ἡ) 89<sup>27</sup>.
- Μεθόδιος μον. 48<sup>12</sup>, 94<sup>30</sup>.
- Μελανέας promontorium 82<sup>2</sup>.
- Μελέτιος μον. 55<sup>1</sup>, 11.
- Μερκούριος Λαυρ. 47<sup>9</sup>, 11, 91<sup>23</sup>.
- Μηνᾶς ἡγούμενος Ἀλυπίου 60<sup>21</sup>.
- Μικροαθωνίτης. Vid. Προδρόμου μονή.
- Μοδινός 60<sup>12</sup>, 14.
- Μοραχριδῶν μητρόπολις 100<sup>7</sup>.
- Μωυσῆς 74<sup>32</sup>, 78<sup>27</sup>.
- Νικόδημος μον. 51<sup>29</sup>, 30, 106<sup>1</sup>, 2.
- Νίφων ἱερομόναχος δ' Ἀθωνίτης scriptor Vitae S. Maximi 42<sup>4</sup>, 43<sup>10</sup>, 58<sup>10</sup>, 102<sup>12</sup>; cf. 46<sup>9</sup>, 48<sup>2</sup>, 49<sup>12</sup>, 51<sup>5</sup>, 64<sup>18</sup>.
- Νίφων μον. vel ἱερομόν. 52<sup>4</sup>, 109<sup>6</sup>.
- Νίφων ἱερομόναχος Λαυρ. 53<sup>7</sup>.
- Ὁδηγήτρια Θεοτόκος Constantino-poli 70<sup>13</sup>.
- Ὁνούφριος anachoreta 44<sup>6</sup>.
- Ὄρος = Ἀθων 43<sup>32</sup>, 83<sup>34</sup>, 89<sup>26</sup>, 91<sup>7</sup>, 94<sup>16</sup>, 108<sup>20</sup>, 21. Vid. Ἁγίον Ὄρος.
- Παλαιολόγος Ἀνδρόνικος β' 71<sup>5</sup>. — Ἀνδρόνικος γ' 90<sup>20</sup>. — Ἰωάννης ε' 46<sup>11</sup>, 14, 93<sup>8</sup>, 94<sup>4</sup>, 10, 12.
- Παναγία sacellum et locus 44<sup>13</sup>, 46<sup>6</sup>, 56<sup>7</sup>, 79<sup>11</sup>, 18, 102<sup>28</sup>.
- Πανάγνου ναός. Vid. Λάμψακος.
- Παπίκιον ὄρος 69<sup>24</sup>, 70<sup>10</sup>.
- Παρόρια (τὰ) 84<sup>1</sup>, 3, 89<sup>22</sup>, 90<sup>9</sup>, 18, 25.
- Παῦλος apostolus 80<sup>28</sup>, 86<sup>17</sup>, 88<sup>4</sup>, 96<sup>13</sup>.
- Παῦλος eremita in Thebaide 81<sup>11</sup>.
- Παχώμιος δ' μέγας 70<sup>2</sup>.
- Περιθεώριον in Thracia 65<sup>11</sup>.
- Πέτρα Σίμωνος, μονή 64<sup>19</sup>, 103<sup>2</sup>.
- Πέτρος δ' Ἀθωνίτης 44<sup>6</sup>, 73<sup>1</sup>, 75<sup>10</sup>, 81<sup>13</sup>.
- Πόλις (ἡ) 49<sup>26</sup>, 28, 58<sup>1</sup>, 60<sup>9</sup>, 72<sup>14</sup>, 94<sup>6</sup>, 96<sup>10</sup>. — Οἱ Πολῖται 60<sup>11</sup>. Vid. Κωνσταντινούπολις.
- Προδρόμου Μικροαθωνίτου μονή 49<sup>20</sup>, 56<sup>1</sup>, 95<sup>33</sup>.
- Προσφῶριν (τὸ) 54<sup>19</sup>, 22, 97<sup>31</sup>, 33, 98<sup>1</sup>.
- Σαμονήλ propheta 68<sup>5</sup>, 15.
- Σερβία 90<sup>15</sup>, 94<sup>14</sup>, 24. Vid. Τρίβαλλοι.
- Σέρραι 48<sup>9</sup>, 50<sup>8</sup>, 94<sup>27</sup>.
- Σίμων δ' μυροβλύτης 64<sup>19</sup>, 103<sup>2</sup>.
- Σίναιον ὄρος 74<sup>32</sup>, 75<sup>24</sup>.
- Σολομών 65<sup>24</sup>, 67<sup>1</sup>.
- Στέπανος βασιλεὺς (Σερβίας) 90<sup>20</sup>.
- Στέφανος πρωτομάρτυς 86<sup>17</sup>.
- Στραβὴ Λαγκάδα 81<sup>24</sup>.
- Τραϊανούπολις in Thracia 61<sup>5</sup>, 13, 101<sup>25</sup>.
- Τραπεζούντιος. Vid. Ἰάκωβος.
- Τρίβαλλοι 67<sup>14</sup>. Vid. Σερβία.
- Τωβήτ 42<sup>8</sup>.
- Χαμνός. Vid. Μακάριος.
- Χαρίτων ἀββᾶς 54<sup>8</sup>, 11, 14, 97<sup>20</sup>, 23, 97<sup>26</sup>, 27.
- Χριστοφόρος ἅγιος insula 81<sup>23</sup>.
- Χρυσόστομος 72<sup>3</sup>.
- Χωρῆβ ὄρος 75<sup>1</sup>.

## A PROPOS DU MANUSCRIT 49 DE LA REINE CHRISTINE

Le manuscrit 49 de la Reine Christine, à peu près ignoré jusqu'ici, est un recueil homilétique extrêmement curieux et qui certes mériterait d'être publié dans son entier. Dom André Wilmart en a imprimé récemment de larges extraits, dans un volume dont nous rendons compte plus loin <sup>1</sup>. Nous commencerons par donner une idée du manuscrit et de son contenu, puis nous indiquerons les conclusions auxquelles ont abouti jusqu'à présent les recherches des critiques sur l'origine de la collection. Enfin, nous essaierons de montrer dans quelle direction il y aurait lieu de pousser des investigations nouvelles.

L'âge du manuscrit reste incertain. Dom Wilmart inclinerait à le rapporter au x<sup>e</sup> siècle, avec une préférence pour la première moitié. La date la plus haute à laquelle on peut songer prudemment, écrit-il <sup>2</sup>, serait la fin du siècle précédent, l'influence carolingienne, c'est-à-dire continentale, étant déjà fortement marquée dans la paléographie <sup>3</sup>. En revanche, le scribe a retenu certains caprices d'orthographe et des particularités comme « l'épaisseur du parchemin, le raboutage, comiquement minutieux, des fragments de membranes pour composer une page complète », qui affirment « sa race et, pour tout dire, ce que nous sommes convenus de dénommer le tempérament insulaire <sup>4</sup> ».

<sup>1</sup> *Analecta Reginensia*. Extraits des manuscrits latins de la Reine Christine conservés au Vatican. Città del Vaticano, 1933, in-8°, 377 pp. (= *Studi e Testi*, 59); voir ci-après, au *Bulletin des publications hagiographiques*.

<sup>2</sup> Op. c., p. 29.

<sup>3</sup> On pourra s'en convaincre en examinant le seul fac-similé publié jusqu'à ce jour, dans la *Revue Celtique*, t. XXXVI (1915-1916), p. 411.

<sup>4</sup> *Anal. Reg.*, p. 29.



Dom Wilmart a dû se contenter de faire un choix des morceaux les plus intéressants. En voici la liste, dans l'ordre où ils doivent se lire, la reliure ayant dérangé la disposition primitive des cahiers :

- I (fol. 17-18<sup>v</sup>) Sur la dernière Cène (Matthieu 26, 20-30).
- II (fol. 18<sup>v</sup>-20) Pour la veille de Pâques (Genèse 1, 1-25).
- III (fol. 20-20<sup>v</sup>) Extraits divers.
- IV (fol. 32<sup>v</sup>-35<sup>v</sup>) Pour l'octave de Pâques (Jean 20, 26-31).
- V (fol. 35<sup>v</sup>-37) Sur Matthieu 16, 24.
- VI (fol. 43<sup>v</sup>-45) Sur Jean 14, 1-2.
- Vibis (fol. 45-45<sup>v</sup>) Sur Apocalypse. 4, 5.
- VII (fol. 45<sup>v</sup>-47) Sur Jean 2, 1-11.
- VIII (fol. 24-25) Sur Luc 11, 27-28.
- IX (fol. 25-25<sup>v</sup>) Sur Matthieu 7, 12.
- X (fol. 25<sup>v</sup>-27<sup>v</sup>) Sur Matthieu 13, 45-46.
- XI (fol. 30-31<sup>v</sup>, 48-49<sup>v</sup>) Pour la Noël (Luc 2, 1-20).
- XII (fol. 49<sup>v</sup>-50) Extraits divers.
- XIII (fol. 50-51) Sur Matthieu 19, 16-30.
- XIV (fol. 53) Sur le dimanche.

Le nom de *Catéchèses* a été donné à ces homélies par l'éditeur. Il expose ainsi ses raisons : « Le genre même... est hybride et difficile à définir. On s'y trouve dans une zone intermédiaire et presque indistincte, à mi-chemin entre la prédication directe et le commentaire didactique. Cependant, à relire d'affilée les divers morceaux choisis, on n'échappe point à l'impression que le dessein précis du compilateur était de fournir aux prêtres chargés du ministère des explications variées qui leur permettent de prêcher sur l'évangile du jour. C'est pourquoi la désignation la plus idoine, si je ne m'abuse, est celle de catéchèses <sup>1</sup>. » Est-elle heureuse ? N'éveille-t-elle pas trop l'idée d'une instruction religieuse suivie ? En réalité, le Reginensis 49 présente des séries d'explications exégétiques, parfois hétéroclites et difficilement conciliables, et qui souvent ne se rapportent que de bien loin au texte inscrit en tête.

Voici quelques indications qui marquent bien ce caractère composite. Dans la catéchèse n° XI, Dom Wilmart

<sup>1</sup> Op. c., p. 33.

a noté certaines répétitions<sup>1</sup>. En fait, on trouve ici juxtaposés, sur le même sujet, des schémas différents qui, par endroits, mettent à contribution les mêmes sources. Ailleurs, après une péroration qui marque nettement la fin d'un sermon<sup>2</sup>, on lit sans interruption le schéma d'un nouveau discours sur le même texte<sup>3</sup>.

Le caractère insulaire de la paléographie, l'empreinte celtique visible sur le style et la pensée, ne laissent guère de doute : le recueil a été compilé par un Celte. Or, dans les pays celtiques, la prédication au peuple s'est faite très tôt, parfois dès l'origine du christianisme, non en latin, mais en langue vulgaire. Le Reginensis 49 est donc vraisemblablement une anthologie, un résumé de divers commentaires, une série de plans de sermons, amorçant simplement les développements, à l'usage de prédicateurs qui, après avoir digéré tant bien que mal cette érudition, prononceraient, ou peut-être écriraient, leurs sermons en langue celtique.

Ces indications restent malgré tout un peu vagues. Dom Wilmart a voulu préciser davantage l'origine du recueil. Il porte encore des marques celtiques : quelques gloses ont été relevées dans le Reginensis 49. Dom Wilmart croit fort probable que le modèle en contenait d'autres, beaucoup peut-être, et que notre copiste du x<sup>e</sup> siècle, ne les comprenant plus ou n'en voyant plus l'utilité, les a écartées par principe<sup>4</sup>. Quelques-unes seulement ont échappé à son zèle, fort compréhensible, d'ailleurs, si le Reginensis a été copié en dehors des pays celtiques, sur le continent, et pour y être employé. Ces gloses sont en une langue celtique du groupe vieux-breton, et ont été étudiées par le regretté Joseph Loth<sup>5</sup>. On en compte trois seulement, plus une douteuse, base bien étroite pour asseoir une conclusion solide : *guorcher, tra pen, he ben*. Aussi Loth se montre-t-il fort circon-

<sup>1</sup> Pp. 101, note 7 ; 102, note 12 ; 103, note 9 ; 104, note 2.

<sup>2</sup> Op. c., p. 58, ll. 91-96.

<sup>3</sup> Ibid., ll. 97-106.

<sup>4</sup> Op. c., p. 31.

<sup>5</sup> *Revue Celtique*, t. XXXVI (1915-1916), p. 411, avec un fac-similé du fol. 21, et t. L (1933), p. 357-62.



spect. *Guorcher*, le premier mot, indiquerait le Cornwall plutôt que le Pays de Galles ou l'Armorique. La seconde expression, *tra pen*, très usitée dans les textes gallois à toute époque, est plus rare dans les autres langues brittoniques. On ne saurait rien affirmer de plus. Nous observerons ici que la traduction proposée par Loth ne s'accorde pas le moins du monde avec le contexte. Parfois, il est vrai, trop souvent même, la manière dont les glossateurs celtiques comprennent ce qu'ils prétendent interpréter, a de quoi surprendre. Néanmoins, nous inclinerions à prendre ici la préposition *tra* dans une autre acception, encore plus fréquente, et qui se rencontre dans toutes les langues brittoniques. C'est le sens requis par le contexte, celui de la préposition latine sur laquelle porte la glose, *pro*, « en faveur de ». La troisième expression, *he ben* (?), peut être bretonne ou cornique. La lumière n'est pas encore faite. Loth rappelait fort à propos que, dans un même monastère, tous les scribes n'étaient pas originaires du même pays. Plusieurs langues et dialectes ont pu ainsi se mélanger dès l'origine. L'édition intégrale des *Catécheses celtiques* permettra-t-elle de découvrir de nouvelles gloses? Quoi qu'il en soit, il serait imprudent de conclure immédiatement à l'origine brittonique des *Catécheses celtiques*, c'est-à-dire à les localiser dans le Cumberland, en Galles, en Cornwall ou en Armorique.

Dom Wilmart cependant, fortement impressionné par le premier article de Loth, se prononce pour l'origine brittonique du recueil, ce qui revient à exclure l'hypothèse d'une origine gaélique, c'est-à-dire irlandaise : « Trois directions, écrit-il, sont possibles *a priori*, et même quatre si l'on veut : les terres lointaines du pays de Galles ou de la Cornouaille britannique ; l'Armorique, c'est-à-dire notre Bretagne française, où des monastères comme Landevennec et Redon étaient déjà florissants au *x<sup>e</sup>* siècle ; un centre français continental où nous savons que des Celtes sont passés et ont travaillé, tel, au mieux, Fleury-sur-Loire <sup>1</sup>. » Et un peu plus loin : « Ce qui ne me paraît pas contestable, c'est que derrière le recueil matériel du *x<sup>e</sup>* siècle — en quelque lieu qu'il

<sup>1</sup> *Anal. Reg.*, p. 31.

ait été composé, tel que nous le possédons — nous atteignons un archétype tout semblable, à part les gloses en langue vulgaire et les erreurs de transcription, celles-ci nombreuses ; archétype qu'il convient de rapporter approximativement à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et de situer dans les Iles britanniques, c'est-à-dire dans la péninsule cornique ou la région galloise<sup>1</sup>. »

Pour mieux déterminer encore l'origine de la collection, l'éditeur des *Catéchèses* a cru un instant trouver dans le texte biblique un guide très sûr<sup>2</sup>. De longs passages de l'Écriture sont cités, mais ils ne rendent pas plus probable l'origine brittonique que l'origine gaélique. Il est bien permis de conclure avec certitude que les *Catéchèses* sont *celtiques*, car l'auteur (ou le compilateur) disposait d'une Bible semblable à celles du groupe celtique. Une assez longue évolution avait déjà donné à cette version une couleur fort particulière. Les textes toutefois ne paraissent pas plus proches du *Landavensis*, d'origine galloise apparemment, que des quatre autres témoins, qui sont irlandais.

A cause de certaines caractéristiques de ce texte biblique, Dom Wilmart incline à croire que la catéchèse n° IX, sur la Règle d'or, est prise tout entière à une même source, et il prononce même le nom de S. Gildas, dit le Sage, abbé de Rhuy<sup>3</sup>. La conjecture n'est pas sans audace : il ne nous reste de ce moine, fort célèbre en son temps, aucune homélie, qui rappelle, comme style ou comme fond, la catéchèse en question, et Gildas n'est pas d'habitude aussi clair.

Mais nous voici sur un terrain plus ferme : une observation de Dom J. Huyben a fait découvrir à Dom Wilmart *Une source carolingienne des Catéchèses celtiques*<sup>4</sup>. La première catéchèse n'est qu'un résumé, où prennent place, d'ailleurs, des réminiscences parfois littérales, du grand commentaire de Paschase Radbert sur l'Évangile de S. Matthieu et de son traité *De corpore et sanguine*. Le compilateur de cette première catéchèse n'a donc pas eu accès seulement aux sources

<sup>1</sup> Ibid. Dom Wilmart, comme on va le voir a été amené depuis à rajeunir « l'archétype » d'un siècle environ.

<sup>2</sup> *Anal. Reg.*, p. 32.

<sup>3</sup> *Op. c.*, p. 83, note 2.

<sup>4</sup> *Revue Bénédictine*, t. XLV (1933), p. 350-51.



patristiques, jusqu'à Isidore inclusivement. Il a déjà des contacts avec le cercle de la renaissance carolingienne. Ainsi donc, pense Dom Wilmart, si toutes les catéchèses sont bien de la même date et du même auteur, il faudrait situer la rédaction dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle au plus tôt. Mais cette unité de composition n'est, à notre avis, rien moins que probable. Tout au plus pourrait-on considérer la réunion des diverses pièces comme l'ouvrage d'un seul écrivain.

Autre indication de date, ou peut-être d'origine. M. Rudolph Willard signale un texte parallèle à la catéchèse n° XI. C'est celui qui porte le titre *Cur Nativitas Domini celebratur* dans le premier livre du *De divinis Officiis*, attribué faussement dans son ensemble à Alcuin, quoiqu'il dérive en partie des écrits du célèbre abbé anglo-saxon<sup>1</sup>. Les homélies anglo-saxonnes du manuscrit de Verceil<sup>2</sup> ont mis à contribution les mêmes sources<sup>3</sup>.

Dom Wilmart, au terme de ses investigations critiques, incline donc à placer l'origine de cette compilation dans la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle au plus tôt, et en pays de langue brittonique. Il exclut de la sorte les pays de langue gaélique, c'est-à-dire pratiquement l'Irlande et ses colonies de l'Écosse actuelle.

Dans les pages qui vont suivre, nous voudrions attirer l'attention sur quelques détails qui nous paraissent, par leur accumulation, indiquer au moins quelques rapports avec l'Irlande. Les *Catéchèses celtiques* y ont-elles été composées, remaniées, compilées ou simplement transcrites? Il serait imprudent de se prononcer avant d'avoir eu sous les yeux tous ces textes, dont les *Analecta Reginensia* ne nous donnent encore que le tiers. Mais nos remarques suggéreront peut-être une nouvelle direction aux chercheurs. Elles établiront du moins que des textes fort semblables à ceux des *Catéchèses celtiques* ont été connus en Irlande au moyen âge.

<sup>1</sup> P. L., t. CI, col. 1175.

<sup>2</sup> Récemment publiées par Max FÖRSTER, *Die Vercelli-Homilien zum ersten Male herausgegeben*. Hamburg, 1932 (= *Bibliothek der angelsächsischen Prosa*, t. XII).

<sup>3</sup> *Speculum*, t. IX (1934), p. 229.

Nous nous attacherons d'abord à de menues rencontres de vocabulaire et même de graphie — on n'ose parler d'orthographe — pour passer ensuite à l'étude des ressemblances que nous croyons constater entre l'atmosphère irlandaise du moyen âge et le milieu intellectuel où se meut le rédacteur ou le compilateur des *Catéchèses*. Ces rapports d'idées et de doctrines exigeront des développements un peu plus longs.

*Pascha modicum*, pour « le dimanche après Pâques <sup>1</sup> », c'est l'expression courante en irlandais : *mín-chasc*, « petites Pâques ». Elle est fort ancienne. On la trouve en gaélique dans la vieille Vie de St<sup>e</sup> Brigitte <sup>2</sup>. Tírechán appelle le dimanche de Pâques, en latin, *in pasca maiore* <sup>3</sup>. Cela semble indiquer que l'expression *pascha minus* ou *pascha modicum* remonte jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle. La Vie Tripartite porte, en effet, dans le passage parallèle <sup>4</sup> : *in cáisc mór*, « les grandes Pâques », qui s'oppose bien à *mín-chasc*.

A propos de la primauté de S. Pierre, *qui est haeres Christi* <sup>5</sup>, un reflet de la phraséologie irlandaise. Celle-ci donnait officiellement au successeur d'un saint dans les fonctions abbatiales ou épiscopales le titre de *heres*, en irlandais *comarpe*, *comarba* <sup>6</sup>.

*Aliena non immolanda sunt Deo* <sup>7</sup> rappelle l'hiberno-latin *immolare Deo*, dans le sens de « offrir à Dieu à perpétuité ». On le rencontre déjà chez les plus anciens biographes de S. Patrice. Stokes a dressé la liste de ces passages <sup>8</sup>, et Reeves a bien montré que l'expression appartient au latin des Celtes <sup>9</sup>. Stokes dépasse un peu les bornes de la prudence quand il rend *immolare* par « grant in mortmain », terme de droit féodal et non de droit irlandais. Reeves avait été plus circonspect.

<sup>1</sup> P. 47, ll. 10 et 12 ; p. 48, l. 31.

<sup>2</sup> *Irish Texts*, t. I (1931), p. 9, § 30.

<sup>3</sup> Livre d'Armagh, fol. 12<sup>v</sup>, col. 1.

<sup>4</sup> Ed. STOKES, t. I, p. 104, l. 20.

<sup>5</sup> *Anal. Reg.*, p. 100, l. 67.

<sup>6</sup> Voir par exemple St. John D. SEYMOUR, *The Coarb in the Mediaeval Irish Church* (= *Royal Irish Academy, Proceedings*, t. XLI, Section C), p. 219-31.

<sup>7</sup> *Anal. Reg.*, p. 108, l. 52.

<sup>8</sup> *The Tripartite Life of St. Patrick*, t. II, p. 663.

<sup>9</sup> *The Life of St. Columba*, p. 435, note h ; p. 445.



*Via quae ducit filios vitae ad regnum*<sup>1</sup>. *Filius vitae*, en gaélique *mac bethad*, pour dire « un religieux, un chrétien faisant profession de vie parfaite », est courant chez les Irlandais. Le plus ancien exemple, apparemment, se rencontre dans la Vie tripartite de S. Patrice<sup>2</sup>. Dans les gloses sur la Tripartite, ce passage est rendu en gaélique par : *.i. cin peceth*, « c'est-à-dire sans péché<sup>3</sup> ». Même expression dans l'*Apgitir Crábaid*, attribué à Colmán moccu Béognae<sup>4</sup>, qui remonte au VIII<sup>e</sup> siècle peut-être, au IX<sup>e</sup> au plus tard.

L'expression *veteris legis*<sup>5</sup> a aussi une saveur irlandaise. Ces deux termes sont si indissolublement unis dans la pensée des écrivains religieux qu'ils en ont tiré un seul vocable gaélique : *fetarlicce*, *fetarlaicc*, *peterlaicc*, *peitearlach* etc., de *veter(em)* *leg(em)*, « l'Ancien Testament ».

Les mots *creator omnium elementorum*<sup>6</sup>, désignant le Christ, rappellent le nom souvent donné à Dieu en irlandais : *Dúlem*, *Dúilem*, « le créateur, l'auteur des éléments », dérivé de *dúil* qui répond au latin *elementum* et veut dire « chose, créature, élément<sup>7</sup> ». Le prologue du *Félire* d'Óengus offre un parallèle très exact : (*Íssu*) *for cech ndúil dorósat*<sup>8</sup> « (Jésus) au-dessus de tous les éléments qu'il a créés ». Les *Catéchèses* emploient d'ailleurs en plus d'un endroit cet *elementum*, qui évoque un terme fréquemment rencontré dans les homélies irlandaises du moyen âge<sup>9</sup> : (*Iesus Christus... qui...*) *elimenta creavit*<sup>10</sup>, *qui elimenta in diae iudicii movebit*<sup>11</sup>.

<sup>1</sup> *Anal. Reg.*, p. 51, l. 134.

<sup>2</sup> Ed. STOKES, t. I, p. 84, l. 20.

<sup>3</sup> Manuscrit H. 3. 18 de Trinity College, à Dublin, p. 524 ; éd. STOKES, t. c., p. LII.

<sup>4</sup> *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. III, p. 453, ll. 26-27.

<sup>5</sup> *Anal. Reg.*, p. 56, l. 31.

<sup>6</sup> Op. c., p. 46, l. 44.

<sup>7</sup> Voir par exemple au sens de « chose » : STOKES et STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. 133, glose Sg. 76 b 8.

<sup>8</sup> Ed. STOKES (*Henry Bradshaw Society*), p. 21.

<sup>9</sup> R. ATKINSON, *The Passions and the Homilies from Leabhar Breac* (= *Royal Irish Academy, Todd Lecture Series*, t. II, Dublin, 1887), Index, au mot *duil* ; noter en particulier une dizaine d'exemples de *Coimdiu na ndúla*, « le Seigneur des éléments », c'est-à-dire Dieu.

<sup>10</sup> *Anal. Reg.*, p. 59, l. 8.

<sup>11</sup> Op. c., p. 99, l. 43.

Les tours de phrase *familia caeli et terrae, coram tribus familiis caeli et terrae et inferni*<sup>1</sup>, sont aussi bien irlandais. Le gaélique *montar, muinte*, parfaitement celtique, mais sans doute influencé par le latin *monasterium* (pour *monasterium*), rend régulièrement, non *monasterium*, mais *familia: muinte nime*<sup>2</sup>, « la familia du ciel », *muinte ifirn*<sup>3</sup>, « la familia de l'enfer ». *Viri caeli et terrae*<sup>4</sup> n'est guère moins caractéristique : citons en exemple le début de deux poèmes religieux, dans les marges du Livre de Leinster : *Fir nime, fir thalman*<sup>5</sup>, littéralement : *Viri caeli, viri terrae*.

L'expression *gradus angelorum, gradus caelestes*<sup>6</sup>, pour « les hiérarchies des anges », est courante dans les homélies irlandaises. S'il était possible de douter du sens, il suffirait de comparer deux autres passages des *Catéchèses*<sup>7</sup> avec l'expression du *Lebor Brecc*, fréquente dans les péroraisons<sup>8</sup>. Mais un petit problème se pose ici. Nous lisons : *Et novissime factus est homo ad imaginem et similitudinem Dei. Imago autem in sanctitate et aeternitate animae consistit, ut Gregorius in libro de gradibus caeli dixit; similitudo vero in persecutione et dominatione ostenditur*<sup>9</sup>. Dom Wilmart a renoncé à découvrir quel est ce Grégoire et à quelle œuvre le texte a été emprunté. Il paraît bien que nous ne possédons pas d'ouvrage patristique intitulé *De gradibus caeli*. Ce titre recouvre-t-il une œuvre connue, comme l'homélie XXXIV de S. Grégoire le Grand sur les Évangiles, où il est longuement question des anges<sup>10</sup>? Il y a lieu peut-être de rappeler les discours de Grégoire de Nysse sur ce verset de la Genèse<sup>11</sup>, car les Irlandais ont embrouillé comme à plaisir les Grégoires d'Occident

<sup>1</sup> Op. c., p. 47, l. 3 ; p. 110-111, ll. 45-46 ; ajouter p. 46, l. 41.

<sup>2</sup> *Passions and Homilies*, ll. 3606, 4357, 4654, 5514, 6210, 6218, 6256, 6520, 7067, 8075.

<sup>3</sup> Ibid., l. 8175,

<sup>4</sup> *Anal. Reg.*, p. 54, l. 40 ; p. 50, l. 104.

<sup>5</sup> *The Martyrology of Tallaght*, éd. BEST et LAWLOR, pp. 102, 112.

<sup>6</sup> *Anal. Reg.*, p. 53, l. 31 ; p. 82, l. 97.

<sup>7</sup> Op. c., p. 40, ll. 61-62 ; p. 67, ll. 63-73.

<sup>8</sup> *Passions and Homilies*, ll. 1443, 1939, 3651, 6176, 8346.

<sup>9</sup> *Anal. Reg.*, p. 41, ll. 79-81.

<sup>10</sup> *P. L.*, t. LXXVI, col. 1246-59.

<sup>11</sup> *P. G.*, t. XLIV, pp. 257, 277, 1327.



et d'Orient<sup>1</sup>. Le mot *gradus*, chez les Irlandais, avait encore un autre sens : « l'un des sept ordres ou divisions du sacrement de l'ordre ». Les *Catéchèses* le connaissent dans la même acception<sup>2</sup>.

*Cum exercitu daemonum*<sup>3</sup> a aussi une saveur irlandaise, ou plutôt, traduit en irlandais, le tour de phrase reparaît dans les homélies gaéliques du moyen âge. *Vir cum honeribus omnis princeps cum monachis multis et inmundis... qui... peribit cum monachis ; ... si vero annuntiaverit princeps monachis*<sup>4</sup>, sont parallèles à l'emploi de *manach* en irlandais, non pour « moines » (le mot est pris au latin *monachus*), mais pour « paysans, vassaux soumis à un chef (sur des biens ecclésiastiques) ». *Princeps*, dans ces deux exemples, rend peut-être l'irlandais *airchinnech*.

Le mot *quadragesimae* que Dom Wilmart ajoute à *initio* dans la phrase : *ab initio usque ad pasca*<sup>5</sup>, est inutile. *Initium*, en hiberno-latin, s'emploie absolument, comme *init* en vieil irlandais, pour dire : « le début du Carême ». Plus d'une fois aussi<sup>6</sup>, le manuscrit porte *rel*, c'est-à-dire *reliqua*, pour notre *etc.* Dom Wilmart corrige et lit : *et reliqua*. C'est contraire à l'usage des scribes irlandais. La formule, parfaitement latine, comme *cetera*, a d'ailleurs subsisté sous la forme *rl* jusqu'à la fin du moyen âge, au moins dans les manuscrits gaéliques. De même, l'éditeur a tort d'insérer constamment *ad* après *usque* : *usque* suivi de l'accusatif est la construction régulière de l'époque, et non moins classique, du reste, que *usque ad*.

La langue irlandaise possédait un subjonctif dont les flexions étaient en *-a*. De là sans doute l'emploi, en latin, pour les verbes dont l'infinitif est en *-are*, de formes comme *negamus* pour *negemus*<sup>7</sup>, *probamus*, *consideramus* pour *probemus*, *consideremus*<sup>8</sup>. Nous avons relevé cet usage dans

<sup>1</sup> Voir sur ce point PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, Catalogue, nos 320-322 ; J. VENDRYES, *Revue Celtique*, t. XLII (1925), p. 119-25 ; P. GROSJEAN, *ibid.*, t. XLVI (1929), p. 223-26.

<sup>2</sup> *Anal. Reg.*, p. 71, l. 173.

<sup>3</sup> Op. c., p. 50, l. 101 ; p. 57, l. 39.

<sup>4</sup> Op. c., p. 51, ll. 152-53, 160.

<sup>5</sup> Op. c., p. 112, l. 29-30.

<sup>6</sup> Op. c., p. 37, l. 84 ; p. 38, l. 114 ; p. 41, l. 90, et passim.

<sup>7</sup> Op. c., p. 35, l. 20.

<sup>8</sup> Op. c., p. 97, ll. 114, 115.

l'hymne *O rex, o rector regminis*<sup>1</sup>, mais il est plus ancien : S. Patrice déjà écrit, ou du moins les copistes écrivent pour lui : *ut venias et adhuc ambulas*<sup>2</sup>.

Une addition au-dessus de la ligne invite à lire *hominibus* au lieu de *omnibus*<sup>3</sup>. Dans l'orthographe du vieil irlandais, il arrivait qu'on fît précéder de la lettre *h* une voyelle initiale. Cette addition d'une *h* donne donc à penser que le Reginensis 49 a passé par les mains d'un correcteur irlandais. *Admisa, iusisti, iusa, posit, asumptio, positis* (pour *possitis*), *turbæ* (pour *turpe*)<sup>4</sup> sont aussi des phénomènes hiberno-latins ; le scribe adopte les mêmes graphies que dans l'orthographe du vieil irlandais, graphies qui se perpétuèrent pendant des siècles. Nous rencontrons ailleurs<sup>5</sup> *possuerunt* pour *posuerunt*, forme non moins fréquente chez les Irlandais. Ceux-ci ne montrèrent d'ailleurs toute leur habileté, en fait d'écriture phonétique du latin, que sur la fin du moyen âge. Ils produisirent alors des textes d'une apparence fort singulière, sur les caractéristiques desquels nous ne pouvons nous étendre ici. Remarquons seulement qu'en dépit de formes étranges, il s'agit d'un système assez bien coordonné de notation phonétique, destiné à faciliter, pour un Irlandais, la prononciation du latin que l'on considérait comme correcte. Mais il convient de rappeler que certaines de ces graphies sont communes au vieil irlandais et au vieux breton, tant armoricain que gallois, et qu'on rencontre la lettre *h* initiale jusque dans des manuscrits d'origine anglaise.

Soulignons maintenant quelques rencontres d'idées et quelques ressemblances d'expression littéraire entre les *Catéchèses celtiques* et la littérature irlandaise du moyen âge. Nous y joindrons les indications qu'il nous a été possible de recueillir sur les sources ou du moins sur les intermédiaires de la tradition. Le tableau que nous esquisserons ainsi, en

<sup>1</sup> *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 503.

<sup>2</sup> *Confessio*, éd. WHITE, p. 242, l. 22.

<sup>3</sup> *Anal. Reg.*, p. 69, l. 116.

<sup>4</sup> *Op. c.*, p. 43, l. 172 ; p. 46, l. 38 ; p. 59, l. 8 ; p. 66, l. 13 ; p. 82, l. 104 ; p. 85, l. 84 ; p. 93, l. 239.

<sup>5</sup> P. 101, l. 118.



offrant un aperçu de quelques-unes des plus curieuses parmi les croyances irlandaises, viendra confirmer la conclusion vers laquelle nous entraîne déjà l'examen du vocabulaire des *Catéchèses* : la possibilité, à tout le moins, d'une origine irlandaise.

En deux endroits, les *Catéchèses* font allusion aux trois espèces de martyre, distinguées par leur couleur<sup>1</sup>. Il nous reste un seul court fragment de prose suivie en irlandais archaïque, remontant sans doute au dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. C'est une homélie sur le renoncement, et elle contient précisément le développement de l'idée à laquelle les *Catéchèses* font ici allusion.

Des finales d'homélies<sup>3</sup> rappellent certaines conclusions fréquentes dans les homélies irlandaises du moyen âge. Plus précisément, c'est l'amorce de la péroration stéréotypée, qui était de rigueur chez le prédicateur irlandais. Des exemples nombreux de la forme pleine se lisent dans le *Lebor Brecc*, et les *Catéchèses* elles-mêmes en présentent un qui est remarquable et paraît complet<sup>4</sup>. Or, le début de ce dernier passage est cité à peu près exactement par le glossateur de l'évangélaire de Máel Brigte, copié à Armagh en 1138<sup>5</sup>. Ce glossateur, qu'il soit Máel Brigte lui-même ou un autre, semble avoir eu sous les yeux diverses collections d'homélies ; il les comparait entre elles et distinguait les « vieux sermons gaéliques » des « romains »<sup>6</sup>. La citation qu'il fait des *Catéchèses* donne à penser que le Reginensis 49 ou un recueil semblable appartenait à sa bibliothèque, celle d'Armagh si le glossateur est Máel Brigte lui-même.

Le n° 4 du groupe d'extraits dont se compose la *Catéchèse* n° III<sup>7</sup> n'est certes pas, comme l'éditeur le suggère, un

<sup>1</sup> Op. c., p. 56, ll. 26-27 ; p. 78, ll. 158-59.

<sup>2</sup> STOKES et STRACHAN, *Thesaurus Palaeohibernicus*, t. II, p. 244-47 ; cf. John RYAN, *Irish Monasticism*, pp. 197-98, 400.

<sup>3</sup> *Anal. Reg.*, p. 65, ll. 201-202, et p. 82, ll. 120-21.

<sup>4</sup> Op. c., p. 111, ll. 55-61.

<sup>5</sup> Ms. Harley 1802, fol. 52v, marge de gauche ; voir W. STOKES, *Revue Celtique*, t. VIII, p. 368.

<sup>6</sup> *Herodia nomen proprium filiae Herodiadis isna senpreceptaib goedelcaib, in romanis autem non*, fol. 34v, marge de gauche ; STOKES, *ibid.*

<sup>7</sup> *Anal. Reg.*, p. 46, note 4.

appendice au précédent. C'est un exorde de sermon sur la Résurrection, et dans la meilleure manière irlandaise. On trouvera bon nombre de parallèles, un peu abrégés, dans le *Lebor Brecc*. Il s'agit d'une sorte d'éloge des évangélistes, destiné à servir d'introduction, après que le prédicateur avait prononcé son texte. Voilà évidemment le motif pour lequel le compilateur des *Catéchèses* a jugé utile de transcrire ces quelques lignes passe-partout. Elles sont, du reste, fortement marquées de l'empreinte irlandaise : *Mattheus... est IIII vir qui enuntiavit evangelium Christi in terra*, ne signifie pas que les Irlandais rangeaient les évangélistes contrairement à l'ordre traditionnel. « Le quatrième » est une expression courante en gaélique pour dire « l'un de quatre ». Et afin de montrer que l'auteur du passage pensait en irlandais, citons la fin : *et de istis IIII viris David dicit : In omnem terram exiit sonus eorum*. Or l'exorde en question n'a pas nommé les quatre évangélistes. Il a dit seulement : *quartus vir*. L'expression, remise en gaélique, est suffisamment forte pour permettre de reprendre, sans plus : *et de istis quattuor viris*. Ailleurs encore, nous lisons : *Lucas..., qui est IIII scriptor evangelii*<sup>1</sup>.

Une note sur les noms des rois mages, leur aspect, la couleur de leurs vêtements<sup>2</sup>, est suivie d'une application morale. Dom Wilmart en a reconnu la source : cette description des trois rois se lit dans les *Excerptiones Patrum, Collectanea, Flores ex diversis, Quaestiones et Parabola*, attribués faussement à Bède et qui paraissent d'origine irlandaise<sup>3</sup>. On n'en connaît point de manuscrit. La collection fait son apparition dans l'édition princeps des œuvres de Bède publiée à Bâle en 1563. Mais ce qui vaut d'être souligné, c'est que les quelques lignes transcrites dans les *Catéchèses celtiques* ont certainement fait partie du patrimoine homilétique irlandais. Nous les rencontrons, des siècles plus tard, dans les homélies du *Lebor Brecc*, et cette fois, par une chance extraordinaire, non point en traduction irlandaise ou sous forme d'adaptation plus ou moins libre : c'est une citation latine, bien que mêlée

<sup>1</sup> Op. c., p. 94, l. 1.

<sup>2</sup> Op. c., p. 74, l. 64.

<sup>3</sup> P. L., t. XCIV, col. 541 c-d ; cf. FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, pp. 430-31, 487-89.



d'irlandais, et qui ne laisse subsister aucun doute <sup>1</sup>. Un autre manuscrit irlandais, transcrit en 1138, l'évangélaire de Máel Brigte, que nous avons cité déjà, renferme un poème sur les Mages très proche, par certains détails, de la description du Reginensis <sup>2</sup>. Indiquons encore deux descriptions des Mages empruntées au *Lebor Brecc*, parmi les récits inspirés de l'Évangile de l'Enfance. Elles renferment des traits semblables <sup>3</sup>.

Un autre endroit des *Excerptiones Patrum* revient deux fois dans les *Catéchèses* et reparaît dans le *Lebor Brecc* <sup>4</sup>. Attribuerons-nous à un pur hasard l'emploi, chez trois auteurs irlandais, de certains passages des *Excerptiones Patrum* que le compilateur des *Catéchèses celtiques* cite précisément dans son homélie sur l'Épiphanie ?

Pour une bonne partie, les *Excerptiones Patrum* se présentent sous forme d'énigmes. Cette rédaction n'est pas nécessairement originale. On peut imaginer, en effet, que primitivement ces sentences, ces *lumina dicendi*, se rencontreraient dans des textes suivis. Toujours est-il que le genre énigmatique, d'abord peut-être exercice d'intelligence ou même duel intellectuel entre *sapientes*, et qui, dans les monastères celtiques, constitua, à ce qu'il faut supposer, comme les premiers linéaments de la dispute scolastique, dégénéra assez vite. D'une part, les fabricants de pièces de ce genre s'abaissent à composer de véritables devinettes, et de l'autre, les historiens et archéologues professionnels, classe nombreuse

<sup>1</sup> *Lebor Brecc*, 199 ; *Passions and Homilies*, ll. 7024-7034 ; également imprimé par STOKES, *Revue Celtique*, t. VIII (1887), p. 361.

<sup>2</sup> Ms. Harley 1802, fol. 5 ; édité par STOKES, *ibid.*, p. 346-51 ; cf. FLOWER, t. c., p. 430. Ce dernier note, dans le *Liber de numeris* faussement attribué à Isidore de Séville, un passage semblable, qui ne se lit pas dans l'édition (*P. L.*, t. LXXXIII, col. 1293-1302), le manuscrit employé par Arevalo (Reginensis 199) étant incomplet.

<sup>3</sup> *Scéla na nDruad*, « Histoire des Druides » (c'est-à-dire des Mages), *Lebor Brecc*, 137 et 139 ; éd. Edmund HOGAN, *The Irish Nennius... and Homilies and Legends from L. Brecc* (= *Todd Lecture Series*, t. VI), pp. 60, 72.

<sup>4</sup> *P. L.*, t. XCIV, col. 545 D ; *Anal. Reg.*, p. 46, ll. 56-59, et p. 111, ll. 50-54 ; *Passions and Homilies*, ll. 7139-7140. On le rencontre encore, mais partiellement, dans trois passages signalés par Dom Wilmart : un sermon attribué à S. Augustin et qui pourrait être du cercle de S. Césaire (*P. L.*, t. XXXIX, col. 2210, sermon ccl), et deux finales de sermons de S. Boniface de Mayence (*P. L.*, t. LXXXIX, col. 856 c et 871 A).

et respectée en Irlande, s'emparent de la forme énigmatique (ou, si l'on veut, de la devinette). Faut-il même chercher l'origine du genre non chez les moines, mais plutôt dans les écoles des poètes et des historiens profanes, sortes d'académies qui perpétuèrent, jusque dans les temps modernes, l'enseignement oral des druides ? La question mérite d'être posée. Toujours est-il que l'énigme fut très cultivée en Irlande, au début du moyen âge. Nous savons maintenant que le monachisme irlandais dérive du monachisme gallois. Il est fort croyable que le genre littéraire de la dispute entre lettrés, s'il est de provenance monastique, s'est introduit du Pays de Galles en Irlande. Or, le savant professeur de littérature galloise d'Aberystwyth, M. T. Gwynn Jones, tient pour certain que l'énigme savante a fleuri en Galles surtout au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. On ne se tromperait guère en affirmant que la littérature énigmatique latine a dû atteindre son apogée en Irlande vers le même temps, car les échanges littéraires entre les divers groupes de moines celtiques sont continuels depuis les premières origines jusqu'aux invasions des pirates du Nord. Ce que la littérature énigmatique pouvait donner sous la plume des « poètes » celtiques, on s'en fera une idée en lisant *Dúan in chóicat cest*, « le Poème des cinquante questions »<sup>2</sup>, ou le curieux passage des *Echtra na dá nÓinmidhedh* « Aventures des deux Idiots », où le roi Gúaire se livre à une joute intellectuelle pour faire revenir Comdán d'une crise de folie<sup>3</sup>.

Les *Catéchèses* donnent une longue liste des merveilles qui se produisirent sous l'empereur Auguste et qui doivent s'interpréter du Christ : *multa mirabilia facta sunt, quae Christo conveniunt*<sup>4</sup>. Des ressemblances, qui ne sont assurément pas fortuites, seraient à examiner dans les deux textes irlandais, en prose<sup>5</sup> et en vers<sup>6</sup>, qui rapportent les merveilles survenues à la naissance du Christ.

<sup>1</sup> *Welsh Folklore and Folk Custom*, p. 27.

<sup>2</sup> Éd. Kuno MEYER, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IV (1903), p. 234-37.

<sup>3</sup> Ms. Stowe B. IV. 1, fol. 156<sup>v</sup>-158<sup>v</sup>, à la Royal Irish Academy.

<sup>4</sup> *Anal. Reg.*, p. 99-100, ll. 17-56.

<sup>5</sup> Ms. 23. O. 48 de la Royal Irish Academy (*Liber Flavus Fergusiorum*), première partie, fol. 11 (alias 64)<sup>v</sup>, col. 2.

<sup>6</sup> *Book of Hy Many*, fol. 116<sup>v</sup>, col. 2, édité par K. MEYER, *Zeitschrift für*



Dans l'énumération : *et gentiles et magi et heretici* <sup>1</sup>, le mot *magi* fait songer aux druides. C'est sous ce nom qu'ils apparaissent dans les plus anciens écrits de l'Irlande chrétienne <sup>2</sup>, ainsi que dans certains textes hagiographiques du Pays de Galles. On y verrait volontiers une allusion à l'état des choses en Irlande, si le mot *heretici* ne semblait s'y opposer. L'Irlande, en effet, se glorifiait de n'avoir jamais eu à déplorer aucune hérésie. Serait-ce donc plutôt un signe d'origine galloise ou armoricaine, ou peut-être une citation empruntée à un auteur étranger à l'Irlande ? Il est vrai qu'aux mauvais jours de la controverse pascalle et des discussions qui s'y rattachent, certains auteurs ont été jusqu'à stigmatiser comme hérétiques les coutumes par où les Irlandais se différenciaient du reste de l'Occident.

Le passage : *super vestigium lanceae militis Longini, qui latus Christi iugulavit, quando fuit in cruce* <sup>3</sup>, aidera peut-être à fixer la date de composition ou à déterminer la source où puise ici le compilateur. Il faudrait le mettre en rapport avec les mentions de Longin en Occident. Toujours est-il que la légende de Longin fut connue fort tôt en Irlande : le *Félire* d'Óengus, dans les premières années du ix<sup>e</sup> siècle, en fait le sujet de toute la strophe consacrée au 23 octobre <sup>4</sup>. En effet, le martyrologe de Tallaght, qui fut presque certainement sous les yeux d'Óengus, porte à ce jour une mention qui lui est particulière <sup>5</sup> et dont la longueur relative fait contraste avec la sobriété coutumière de cet abrégé. Rien d'étonnant à ce que l'histoire de Longin, ou Centurio (on en avait fait un nom propre), ait été connue en Irlande sous diverses formes <sup>6</sup>. Notons ici encore l'emploi assez curieux de *iugulare* : le verbe est fréquent, dans ce sens général, chez les Irlandais écrivant en latin, et Longin est connu sous le nom de *iugulator Christi* <sup>7</sup>.

*celtische Philologie*, t. V, p. 24-25 ; se lit aussi dans le *Yellow Book of Lecan*, 170 a 16-42.

<sup>1</sup> *Anal. Reg.*, p. 106, l. 43.

<sup>2</sup> Eoin MacNEILL, *St. Patrick*, p. 63.

<sup>3</sup> *Anal. Reg.*, p. 47, l. 23.

<sup>4</sup> Éd. cit., p. 218.

<sup>5</sup> *Act. SS.*, Nov. t. II, pars 2, p. 568 ; Longinus est simplement nommé au 15 mars, *ibid.*, p. 145 ; au 22 novembre, nous ne possédons que la liste des saints irlandais.

<sup>6</sup> PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 333 ; FLOWER, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 439-40.

<sup>7</sup> *Longinus martir hodie et non iugulator Christi*, écrit un commentateur du

Un autre endroit qui semble porter sa date est l'extrait d'un Pénitentiel<sup>1</sup>, prescrivant les suffrages à faire pour le repos de l'âme d'un défunt mort *sine sacrificio*. *Sacrificium*, en irlandais *sacarbaic*<sup>2</sup>, c'est le viatique. Un peu plus loin, il est ordonné de faire pénitence *maxime in tribus XL anni*, allusion aux trois carêmes de l'année liturgique irlandaise<sup>3</sup>. On rencontre encore une indication très claire de la croyance aux anges gardiens, très répandue et très profonde, dès les premiers siècles chrétiens, en pays celtiques<sup>4</sup>. La communion sacrilège *suffuscat animas, ut sint nigriores carbonibus*<sup>5</sup>, comparaison fréquente dans les textes irlandais, par exemple dans l'apparition d'une âme pécheresse à un saint homme, qui est parfois appelé S. Grégoire<sup>6</sup>.

A propos des *Octo pondera de quibus factus est Adam*<sup>7</sup>, Dom Wilmart renvoie au début de l'ancien Lectionnaire de Séles-tat<sup>8</sup>. Ce petit texte n'est pas inconnu en irlandais. On le rencontre sous deux formes différentes, étudiées par M. Robin Flower<sup>9</sup>. Celles-ci dérivent elles-mêmes d'originaux latins, dont un a été signalé dans le Reginensis 846 (ix<sup>e</sup> siècle), fol. 106<sup>v</sup>. On ne saurait donc, de ce chef, affirmer l'origine irlandaise des *Octo pondera* : mais, encore une fois, nous retrouvons ici sur notre chemin les *Excerptiones Patrum*<sup>10</sup>.

Relevons enfin des traces d'une fête de la Nativité au 1<sup>er</sup> janvier : neuf mois et six jours, lisons-nous<sup>11</sup>, s'étaient écoulés depuis l'Incarnation.

L'expression *IIII familiae quae ascribentur in iudicio*<sup>12</sup> nous fait pénétrer dans le domaine de l'eschatologie celtique.

*Félire d'Oengus*, au 21 novembre, éd. STOKES (*Henry Bradshaw Society*), p. 244.

<sup>1</sup> *Anal. Reg.*, p. 38, note 10.

<sup>2</sup> Cf. Livre d'Armagh, fol. 8, col. 2 (*BHL*. 6497); *Lives of Saints from the Book of Lismore*, éd. W. STOKES, ll. 643, 1567, 2347, 2403.

<sup>3</sup> John RYAN, *Irish Monasticism*, p. 392-93.

<sup>4</sup> *Anal. Reg.*, p. 56-57, l. 35-36.

<sup>5</sup> *Op. c.*, p. 38, ll. 129-30.

<sup>6</sup> *Revue Celtique*, t. XLVI (1929), pp. 225, 250-51.

<sup>7</sup> *Anal. Reg.*, p. 111.

<sup>8</sup> Ms. 1093 (vii<sup>e</sup> siècle); lire : fol. 74<sup>v</sup>.

<sup>9</sup> *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, pp. 278, 522-24, 560.

<sup>10</sup> *P. L.*, t. XCIV, col. 545 A.

<sup>11</sup> *Anal. Reg.*, p. 95, ll. 35-36.

<sup>12</sup> *Op. c.*, p. 110, l. 22.



Cette division quadripartite lors du dernier jugement est exactement celle des *Airdena Brátha* et des *Scéla Láí Brátha*<sup>1</sup>, ainsi que de la partie la moins ancienne de la Vision d'Adamnán. M. Seymour, dans un ouvrage qui renferme des parties excellentes, arguait de cette division quadripartite pour placer la Vision d'Adamnán au XI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Le fait qu'elle se rencontre dans le Reginensis 49, dont aucun élément jusqu'ici ne paraît plus récent que la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, sera l'occasion d'examiner à nouveau la valeur des déductions de M. Seymour, sur lesquelles nous avons élevé déjà certains doutes<sup>3</sup>. Du reste, quelques expressions employées dans ce passage des *Catéchèses* pourraient remonter jusqu'à S. Augustin. Nous ne les retrouvons point dans les *Excerptiones Patrum*, mais elles dérivent vraisemblablement d'un recueil du même genre.

Un passage plus important est celui qui s'intitule : *V loca in quibus fiunt animae usque ad diem iudicii*<sup>4</sup>. On ignorait encore, semble-t-il, cette division en cinq catégories. La Vision d'Adamnán, nous venons de le rappeler, en marque clairement quatre, ni plus ni moins, et celle de Tundal paraît inspirée par la même conception. Il faut noter surtout ce que le Reginensis ajoute concernant la cinquième division, à la fin : *et redimi possunt qui in loco lucis et caliginis consistunt, et incertum habetur ubi habitant*. Voilà, encore une fois, qui porte nettement contre l'argumentation de M. Seymour, dont la théorie sera de plus en plus difficile à soutenir, à moins qu'on ne démontre que les *Catéchèses celtiques* ne prouvent rien quant aux croyances irlandaises.

Les auteurs religieux irlandais se plaisaient particulièrement à décrire l'enfer. Voici une conclusion d'homélie : *ubi erit fletus et stridor dentium, ubi vermes non moriuntur, ubi ignis sine extinctu, ubi labor sine requie, ubi tristitia sine laetitia, ubi tenebrae sine luce, ubi dolor sine fine*<sup>5</sup>. Nous

<sup>1</sup> Voir ci-dessous, p. 131 ; et SEYMOUR, *Irish Visions of the Other-World*, p. 107 ; on la trouve aussi en Angleterre, dans la Vision de Drithelm, BÈDE, *Histoire ecclésiastique*, livre V, ch. 12, et dans celle du moine de Wenlock, SEYMOUR, p. 48-49.

<sup>2</sup> Op. c., p. 97-98 ; cf. p. 106-111.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. L, p. 418.

<sup>4</sup> *Anal. Reg.*, p. 107, § 2.

<sup>5</sup> Op. c., p. 110, ll. 41-44.

n'avons pas eu la chance de retrouver en gaélique un parallèle exact à ces lignes, qui sembleront ternes en comparaison de certaines élucubrations irlandaises <sup>1</sup>. Mais les *Catéchèses* renferment, à propos de l'enfer, un trait plus caractéristique : *nix sine defectu* <sup>2</sup>. On sait que les Irlandais se représentaient les régions infernales comme une étendue glacée <sup>3</sup>. Il ne faut pas néanmoins trop presser l'argument : les Orientaux, les Scandinaves, les Anglo-Saxons, les Gallois surtout s'imaginaient volontiers les tourments infernaux sous cette forme <sup>4</sup>, et l'expression elle-même dérive vraisemblablement du Livre de Job, 24, 19.

A la fin de ses notes pour le dimanche de Pâques closes, le compilateur s'interrompt dès le début d'une énumération qui eût été bien intéressante : *Item erunt signa magna per VII dies qui numerantur ante diem iudicii* : « *Haec sunt signa primi diei, id est tonitrua magna* » *reliqua* <sup>5</sup>. Dom Wilmart note que des signes « semblables » se lisent dans les *Excerptiones Patrum*, dont nous avons parlé <sup>6</sup>, et dans la recension non interpolée de l'Apocalypse de Thomas <sup>7</sup>. La référence aux *Excerptiones* est discutable. Les *Catéchèses* annoncent des signes répartis sur sept jours, dont le premier se signale

<sup>1</sup> Par exemple, l'homélie en vieil-irlandais sur les bienfaits de Dieu, le monde, l'enfer et le ciel, éd. K. MEYER, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IV (1903), p. 241-43, et John STRACHAN, *Ériu*, t. III (1907), p. 1-10 ; la pièce où S. Brendan de Clonfert donne à son disciple, l'évêque Moinend, des détails sur l'autre monde, d'où il revient, PLUMMER, *Catalogue*, n° 81 ; cette pièce est un développement des quelques mots par lesquels S. Brendan exprime à sa sœur Briga la peur qu'il a de la mort, *BHL*. 1440, éd. DE SMEDT et DE BACKER, *Acta Sanctorum Hiberniae ex codice Salmanticensi*, col. 771.

<sup>2</sup> *Anal. Reg.*, p. 44, l. 182.

<sup>3</sup> STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 108-109, ll. 3641, 3659, 3666 ; *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 118 ; *Ériu*, t. c., p. 30, strophe 14 ; d'autres strophes du même poème fournissent des détails fort semblables au passage des *Catéchèses*.

<sup>4</sup> J. VENDRYES, *L'Enfer glacé*, dans *Revue Celtique*, t. XLVI (1929), p. 134-142 ; ajouter pour les Anglo-Saxons des exemples comme W. de Gray BIRCH, *Cartularium Saxonicum*, n°s 714, 728, 741, 753, 756, 767, 781, 821, 822 et R. H. HODGKIN, *A History of the Anglo-Saxons*, t. II, p. 470.

<sup>5</sup> *Anal. Reg.*, p. 58, ll. 105-106.

<sup>6</sup> *P. L.*, t. XCIV, col. 555.

<sup>7</sup> Éd. P. BIHLMAYER, *Revue Bénédictine*, t. XXVIII (1911), p. 272-76.



par des tremblements de terre. Les *Excerptiones* en mentionnent pour quinze jours, et le tremblement de terre ne survient qu'au neuvième. L'Apocalypse de Thomas offre un parallèle plus exact, et, encore une fois, nous en retrouvons dans la littérature irlandaise, aux poèmes CLIII-CLXII du *Saltair na Rann*, histoire sainte en vers. Les premiers poèmes de cette série, composée vers l'an mil, sont consacrés chacun à un jour de la fatale semaine. Celui qui traite du dimanche, au début même, parle d'éruptions et de tremblements de terre<sup>1</sup>. Le texte des *Excerptiones* a été connu aussi des Irlandais<sup>2</sup>, et toute cette littérature a fait l'objet de travaux récents, où des parallèles anglo-saxons et latins sont étudiés de façon critique<sup>3</sup>.

Le moins curieux des extraits publiés par Dom Wilmart n'est certes pas le dernier, *De die dominico*<sup>4</sup>. Ce morceau ne semble point dérivé de la « Lettre tombée du ciel ». Sans hésitation, nous le rattachons à l'Irlande du ix<sup>e</sup> siècle, époque où l'on remarque dans l'île celtique tout un mouvement pour la stricte observance du repos dominical<sup>5</sup>. L'auteur de cette pièce énumère les motifs pour lesquels le dimanche est un jour bienheureux. Ils ont l'apparence d'emprunts aux apocryphes et aux fantaisies inspirées de la Bible, qui circulaient alors en Irlande. Il est à remarquer pourtant que les cent cinquante premiers poèmes du *Saltair na Rann*, composés vraisemblablement vers 987, ne contiennent rien, à notre connaissance, qui rappelle les raisons d'honorer le dimanche énumérées ici. Assurément, des allusions ont pu nous échapper, car les huit mille vers du *Saltair*

<sup>1</sup> Éd. W. STOKES, p. 118-21 (= *Anecdota Oxoniensia, Mediaeval and Modern Series*, t. I, part III), vers 8045-46.

<sup>2</sup> *Airdena inna cóic lá ndec ria mBráth. The Tokens of the Fifteen Days before Doom*. Éd. W. STOKES, *Revue Celtique*, t. XXVIII (1907), pp. 308-326, 432.

<sup>3</sup> St. John D. SEYMOUR, *The Signs of Doomsday in the Saltair na Rann* (= *Royal Irish Academy, Proceedings*, t. XXXVI, Section C, 1921-1924, p. 154-163 ; FLOWER, *Catalogue*, t. c., p. 501-502 ; R. WILLARD, dans *Speculum*, t. IX (1934), p. 229.

<sup>4</sup> *Anal Reg.*, p. 111-112.

<sup>5</sup> Il est d'ailleurs en rapport étroit avec le mouvement de réforme des Céli Dé, dont il sera parlé ci-dessous, p. 136.

*na Rann* n'ont encore été pourvus ni de traduction ni d'index. D'autre part, on constate une divergence peut-être plus notable. Le *Reginensis* 49 écrit : *Dies dominicus, dies beatus, in qua veniet Dominus deiudicare vivos et mortuos*. Or l'appendice du *Saltair na Rann* (poème CLXII), avec toute la tradition irlandaise, croyons-nous, place le dernier jugement un lundi. C'est cependant la veille, « dimanche du rassemblement », *domnuch na comdála*, que les hommes sont réunis et qu'apparaît leur juge <sup>1</sup>.

La note qui termine cette *Catéchèse* trouve un parallèle presque exact dans l'énumération, plus complète, des tâches interdites le dimanche par la *Cáin Domnaig* irlandaise. Comparer : *Qui faciunt opera in die dominico, et qui tundunt caput in die dominico, et qui purgant domum in die dominico, hi sunt quos iaciet Deus in tenebras exteriores* <sup>2</sup>, avec : *gan berrad, gan folcud, gan fotruccud, ... gan glanad tigi*, « ne point se couper (les cheveux ou la barbe), ne point se laver, ne point se baigner, ... ne point nettoyer la maison <sup>3</sup> ». L'interdiction de soigner sa chevelure est sans doute mentionnée à cause de la difficulté qu'on éprouvait à la faire observer, surtout des élégantes. Dans les *Vies* de S. Aid mac Bric <sup>4</sup>, l'hagiographe conte un curieux miracle, qui porte sa date, lui aussi, car il se rattache à la même littérature de propagande édifiante : pour s'être lavé la tête un samedi soir, malgré les observations du saint homme <sup>5</sup>, des jeunes filles, à leur lever, le lendemain, virent leurs cheveux tomber jusqu'au dernier. Mais Aid mac Bric était conciliant. Devant le repentir des victimes, il jugea la leçon suffisante et leur rendit, le lundi matin, par un second prodige, tout ce qu'elles avaient perdu : un simple lavage à l'eau bénite, note l'hagiographe, les pourvut de chevelures nouvelles et opulentes.

On ne saurait néanmoins, sur ces rapprochements seuls, conclure à l'origine irlandaise des *Catéchèses*. Les recensions latines

<sup>1</sup> Poèmes CLX et CLXI.

<sup>2</sup> *Anal. Reg.*, p. 112.

<sup>3</sup> *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. III, p. 21.

<sup>4</sup> *Act. SS.*, Nov. t. IV, pp. 514, 523, 529.

<sup>5</sup> Le repos dominical commençait certainement à vêpres le samedi, et probablement même à none.



édicte une prescription semblable : *si aliquod in domo sua operatur aut capillos tonserit* <sup>1</sup>. Mais il est bien certain que le genre a été fort cultivé en Irlande. Nous pouvons signaler des « louanges » de l'heure de minuit <sup>2</sup>, des différentes heures canoniales <sup>3</sup>, des Vendredis d'or <sup>4</sup>. Il est pourtant remarquable que le poème irlandais sur l'observance du dimanche publié par M. J. G. O'Keeffe <sup>5</sup> ne paraît pas dériver du texte des *Catéchèses*, non plus que celui qui se rencontre dans un texte fort populaire, *Eachtra Léithin* <sup>6</sup>.

Il y a encore un début de *Dignatio diei dominicae* dans un ancien récit de l'Assomption <sup>7</sup>, et aussi, sous une autre forme, beaucoup plus ancienne, dans un texte du faux concile de Césarée sur le comput pascal, que Dom Wilmart publie d'après le manuscrit 39 de la Reine Christine <sup>8</sup>. C'est à tort toutefois que l'éditeur croit voir, en un autre endroit <sup>9</sup>, l'amorce d'une nouvelle *Dignatio*. La suite montre ici qu'il s'agit des merveilles rappelées par la fête de l'Épiphanie. Si l'on en veut une preuve plus convaincante, il suffit de se reporter à la citation latine du *Lebor Brecc* <sup>10</sup>, où la même idée est reprise et complétée, comme introduction à la péroraison de l'homélie *Epifania Domini*.

Nous relevons quelques traces indiscutables, pour ne point dire des fragments, d'un ouvrage semblable ou même identique aux *Catéchèses celtiques*, — à moins qu'il ne s'agisse de quelque chaînon d'une *catena* qui servit à les préparer, ainsi que d'autres homélies, en gaélique celles-ci, — dans les notes

<sup>1</sup> Ms. de Munich lat. 9550, éd. H. DELEHAYE, *Note sur la légende de la lettre du Christ tombée du Ciel*, dans *Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 1899, p. 179.

<sup>2</sup> Dans le texte fort populaire *Tenga bhith-nua*, éd. W. STOKES, *Ériu*, t. III, pp. 138, 140.

<sup>3</sup> The *Lebar Brecc Tractate on the Canonical Hours*, éd. R. I. BEST, dans *Miscellany presented to Kuno Meyer*, p. 144-59.

<sup>4</sup> Ce texte se rencontre fréquemment dans les manuscrits modernes ; voir *Gadelica*, t. I, p. 107.

<sup>5</sup> Inc. : *Dénaid cáin domnaigh Dé dil* ; éd. dans *Ériu*, t. III, p. 143-47.

<sup>6</sup> Inc. : *Guith chluig adchluinim a cCluain* ; éd. Douglas HYDE, dans *The Celtic Review*, t. X, p. 133.

<sup>7</sup> *Anal. Reg.*, p. 360, §§ 43-44.

<sup>8</sup> *Op. c.*, p. 24-25.

<sup>9</sup> *Op. c.*, p. 73, ll. 50-51.

<sup>10</sup> *Passions and Homilies*, ll. 7127-7133.

marginale du manuscrit E. 4. 2 de Trinity College, à Dublin, le *Liber Hymnorum* irlandais, du XI<sup>e</sup> siècle. Elles ont été imprimées, assez incorrectement, par J. H. Bernard et R. Atkinson<sup>1</sup>. Remarquons ce bout de phrase sur le dimanche : *sic ergo ostendum<sup>2</sup> est ut ne quis mane dominica ...*<sup>3</sup>. Ces mots ne se lisent pas dans le *De die dominico* du manuscrit de la Reine Christine<sup>4</sup>. Le texte du *Liber Hymnorum* dont ce fragment est détaché est, dirait-on, un bout d'homélie pour le jour de Pâques. Comparer peut-être : *apparuit Christus apostolis suis per XL dies a resurrectione*<sup>5</sup>, avec : *XL diebus post resurrectionem Dominus apostolis se ostendit*. Un rapide coup d'œil jeté sur le commentaire de S. Jean, 20, 26 et suivants, dans le *Lebor Brecc*<sup>6</sup>, montre que certaines des interprétations les plus curieuses sont communes aux deux exégètes, celui du *Lebor Brecc* et celui de la Catéchèse n° IV. Il y aurait lieu de comparer en détail, avec ces *Catéchèses celtiques*, les homélies imprimées par R. Atkinson<sup>7</sup>, par le P. Edmond Hogan et par B. Mac Carthy d'après le même *Lebor Brecc*, d'après d'autres manuscrits par K. Meyer, J. Strachan, MM. J. A. Geary et G. W. Hoey<sup>8</sup>.

Un détail significatif doit être noté : les sujets de sermons et les textes servant d'exorde sont fréquemment les mêmes dans les *Catéchèses celtiques* et dans le *Lebor Brecc*. Ce ne peut être l'effet du hasard. Il s'agit bien d'une tradition liturgique et homilétique. Cependant le *Lebor Brecc* emprunte parfois aux Pères, à S. Grégoire le Grand, par exemple, des développements entiers qui manquent au passage correspondant du *Reginensis*. Il a donc eu accès également à d'autres sources.

Au terme de cette enquête, nous concluons que les *Catéchèses celtiques* ne sont pas sans rapport avec l'Irlande. Dans

<sup>1</sup> *The Irish Liber Hymnorum*, t. I (= *Henry Bradshaw Society*, t. XIII).

<sup>2</sup> Leg. ostensum? ostentum?

<sup>3</sup> Fol. 2 b; éd. cit., p. 13.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 132.

<sup>5</sup> *Anal. Reg.* p. 48, l. 30.

<sup>6</sup> Publié par B. MAC CARTHY, *Fragmenta Hibernica*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, Series I, Vol. VIII (1872), pp. 127-35, 237-40, 263-68.

<sup>7</sup> *The Passions and the Homilies from Leabhar Breac*.

<sup>8</sup> [R. I. BEST], *Bibliography of Irish Philology and of Printed Irish Literature*, p. 229.



les pièces qui ont été publiées jusqu'ici, certains mots, certaines tournures sont spécifiquement irlandaises. Beaucoup d'idées reparaissent chez les écrivains irlandais, depuis la période archaïque jusqu'à la fin du moyen âge. Quelques passages même se retrouvent cités textuellement ou traduits dans des manuscrits irlandais.

Mais nous ne connaissons encore qu'un tiers de ce curieux recueil. Il serait donc imprudent d'émettre des conjectures précises sur la date de la compilation et le milieu où elle a vu le jour. Les feuillets encore inédits viendraient peut-être renverser ces constructions prématurées. Tout au plus est-il permis de rappeler la grande réforme intérieure de l'Église d'Irlande qui se rattache aux Céli Dé ou Culdées des VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. S. Máel Rúain de Tallaght en fut le principal auteur, et les figures les plus marquantes se groupent autour de Tallaght et de ses fondations. Leur entreprise eût assurément donné de plus appréciables résultats et laissé des traces plus reconnaissables dans l'histoire littéraire, si les invasions scandinaves et les troubles qui les suivirent n'étaient venus introduire pour longtemps le désordre dans l'Église irlandaise. Comme toutes les réformes, le mouvement des Culdées s'accompagna, on peut le supposer, d'une renaissance de la prédication. La date s'accorde assez bien avec celle que Dom Wilmart assigne à la compilation des *Catéchèses celtiques*, recueil destiné à aider le prédicateur dans sa tâche. Mais cette période est encore trop mal connue pour permettre des conclusions solides. Il faudra attendre que le P. John Ryan nous ait donné la suite de sa magistrale histoire du monachisme en Irlande<sup>1</sup>.

Paul GROSJEAN, S. I.

<sup>1</sup> En attendant, on consultera J. F. KENNEY, *Sources*, t. I, p. 468-77.

## LE PSAUTIER DE S. WOLBODON ÉCOLATRE D'UTRECHT, ÉVÊQUE DE LIÈGE

Le manuscrit 9188-89 de la bibliothèque Royale de Belgique est un robuste psautier de la fin du x<sup>e</sup> siècle. Aucune marque extérieure ne nous renseigne sur sa provenance <sup>1</sup>, et c'est là sans doute une des raisons pour lesquelles ce recueil est demeuré dans l'ombre jusqu'à ce jour. Il mériterait cependant un examen attentif, ne fût-ce que par son exécution matérielle, qui est remarquable, ses trois initiales ornées, dont une en pleine page <sup>2</sup>, et d'abondantes gloses marginales. Nous espérons, dans les lignes qui suivent, faire connaître la véritable origine de ce psautier, et, par là, restituer un monument digne de respect à notre lointain passé religieux.

Le volume a été décrit dans son ensemble par le P. Van den Gheyn, au tome I<sup>er</sup> du *Catalogue des manuscrits* de la bibliothèque Royale <sup>3</sup>; nous y renvoyons le lecteur. Portons plus spécialement notre attention sur les litanies qui se présentent au seuil même du volume. Elles sont d'un type assez développé, comme on en rédigeait pour le chant des longues processions <sup>4</sup>. Parmi les saints qui y sont invoqués, plusieurs personnages nous orientent vers une région ecclésiastique bien déterminée. S. Boniface, avec deux de ses compagnons de martyre, Éoban et Adalhard, et plus loin les SS. Willibrord, Lébuin, Wérenfrid, Plechelm, Odger, Adalbert

<sup>1</sup> La reliure et les feuilles de garde ont été renouvelées au siècle dernier.

<sup>2</sup> Le *B(eatus vir)*, le *Q(uid gloriaris in malitia)* et le *D(omine, exaudi orationem meam)*, d'après la division tripartite du psautier. Il y a aussi de curieuses lettrines.

<sup>3</sup> Sous le numéro 590, p. 372-74.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 9.



d'Egmond, Radbod, Odulphe, appartiennent à l'hagiographie de la Frise. L'Église d'Utrecht est directement rappelée par la mention de S. Pontien, dont elle reçut les reliques au x<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, et par celle de St<sup>e</sup> Mildred dont la fête est une des caractéristiques de son calendrier <sup>2</sup>. De la série de prières qui suivent les invocations aux saints, nous détachons celles-ci :

*Ab incursione alienigenarum libera nos, Domine.*

*Ut omnem gradum ecclesiastici ordinis in sancta religione conservare digneris, te rogamus...*

*Ut pastorem nostrum custodire digneris...*

*Ut regem nostrum · illum · et exercitum christianorum perpetua pace custodire digneris...*

*Ut gentes paganorum quae in sua feritate confidunt tua virtute humiliare digneris...*

*Ut gladium saevientem repellas a nobis...*

Les indications que nous venons de réunir conviennent fort bien à la liturgie d'Utrecht et de son chapitre, durant la période de restauration de la vieille cité. Durement éprouvée par les ravages des Normands, elle était demeurée longtemps en ruines et privée de la présence de ses évêques. Au x<sup>e</sup> siècle, elle respira. C'est sous le pontificat de Baldéric que l'église Saint-Martin fut rebâtie et prit rang de cathédrale ; on y rattacha dès lors aussi une école. Il est à noter que le nom de l'évêque de Tours a été transcrit en lettres majuscules dans les litanies. Saint-Martin d'Utrecht semble donc avoir été le lieu d'origine de notre psautier <sup>3</sup>.

Une même main, très exercée, a écrit les litanies, puis divers morceaux préparatoires à l'étude et à la récitation des psaumes, enfin la majeure partie du texte sacré et les gloses, qui forment un véritable commentaire. A partir du fol. 160, des scribes moins habiles ont souvent remplacé le premier.

Il convient de remarquer ici une particularité. Outre le com-

<sup>1</sup> BHL. 6892.

<sup>2</sup> Sur le continent on ne signale pas d'autre diocèse où cette sainte serait particulièrement honorée.

<sup>3</sup> Il est, croyons-nous, le seul témoin ancien de ce *scriptorium* qui ait survécu ; à ce titre, il mérite l'examen des paléographes.

mentaire courant, qui occupe les marges, on lit, à la suite de chaque psaume, une oraison, écrite entièrement en vermillon, et dont l'inspiration est en harmonie avec le contenu du texte qui précède. En voici un exemple, après le psaume 5 :

OREMUS. *Pie Domine, qui attriti cordis gemitum priusquam profectur intelligis, effice nos, quaesumus, templum Spiritus sancti, ut mereamur scuto caelestis benevolentiae coronari. Per.* (fol. 16<sup>v</sup>).

Pour compléter la description du P. Van den Gheyn, nous ajouterons enfin, que de nombreux espaces, demeurés libres dans les marges, ont été remplis, vers 1300, par les strophes d'un « psautier marial » <sup>1</sup>.

En feuilletant avec soin le recueil, afin d'y découvrir d'autres indications utiles, nous avons remarqué, au fol. 154, trois mots à demi effacés que la main d'un lecteur y inscrivit assez grossièrement dans la marge inférieure, au xiv<sup>e</sup> siècle : *Anima Wolbodonis benedicatur*. Ce nom de Wolbodon n'arrêterait guère longtemps l'attention si, de nouveau, il ne nous remettait en mémoire Utrecht et son école au x<sup>e</sup>-xi<sup>e</sup> siècle. Un prévôt du chapitre, originaire de Flandre, qui y enseigna les lettres à cette époque, s'appelait ainsi. Il passa les trois dernières années de sa vie à Liège, appelé par la faveur d'Henri II à occuper le siège épiscopal de cette ville. Après sa mort, en 1021, il fut honoré comme un saint <sup>2</sup>. Sa carrière nous est connue par les éloges que composèrent successivement Anselme de Liège, Renier de Saint-Laurent et Gilles d'Orval <sup>3</sup>.

Ouvrons sa *Vita* proprement dite, œuvre de l'hagiographe Renier. Nous y apprenons, au chapitre 19, que non seulement Wolbodon était tout particulièrement fidèle à la récitation quotidienne du psautier — on pourrait ne voir là qu'un lieu commun — mais aussi qu'il en avait écrit de sa main le texte en bonne calligraphie : *liber ille psalmorum conspicuus, quem propria manu scripsit et in quo unicuique psalmo compositam ex eodem et a se dictatam subiecit ora-*

<sup>1</sup> Nous y reviendrons ci-dessous.

<sup>2</sup> Fête le 21 avril. *Acta SS.*, April. t. II, p. 855-64 ; MABILLON, *Acta SS. O.S.B.*, VI, 1, p. 174-85.

<sup>3</sup> *BHL*. 8983-8985.



*tionem, de bono thesauro cordis sui proferens bona* <sup>1</sup>. Après ce qui a été dit plus haut, ce trait mérite spécialement de retenir l'attention, et fait désirer de connaître le sort ultérieur du *liber psalmorum*. La Vie satisfait sur ce point notre curiosité. D'Utrecht, le psautier suivit Wolbodon à Liège. Renier, un siècle et demi plus tard, pouvait l'admirer dans la bibliothèque de son abbaye. *Hic a nobis hactenus diligenter asservatur*, poursuit-il. Souvenir de l'enseignement et de la piété de l'ancien prévôt de Saint-Martin, le manuscrit avait donc été légué par l'évêque de Liège à l'église de Saint-Laurent, où il voulut être inhumé. On n'a aucune peine à en retrouver le titre dans les catalogues anciens du monastère : *Item psalterium domini Wolbodonis episcopi*, lisons-nous dans une de ces listes <sup>2</sup>. Le volume y resta jusqu'à la Révolution. L'« Index librorum omnium qui continentur in bibliotheca abbatiae S. Laurentii » le mentionne encore, avec sa cote, au XVIII<sup>e</sup> siècle : *S. Wolbodo in psalmos* <sup>3</sup>.

On sait qu'un grand nombre des manuscrits de Saint-Laurent qui émigrèrent à Paris, revinrent en Belgique, où ils sont conservés actuellement dans la bibliothèque Royale de Bruxelles. Une hypothèse s'offre dès lors à l'esprit, qui bientôt devient une certitude. Le recueil 9188-89, classé d'ailleurs par l'inventaire dans le groupe des volumes de Saint-Laurent, n'est autre que le Psautier de Wolbodon. Son âge, la présence des litanies d'Utrecht, la description du *liber psalmorum* par le moine Renier s'appliquant trait pour trait à un texte des psaumes coupé d'oraisons, l'hommage recon-

<sup>1</sup> M. G., Scr. t. XX, p. 570. Sur cette Vie, lire S. BALAU, *Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège* (Bruxelles, 1902), p. 351. Au ch. 18, Renier loue S. Wolbodon d'avoir introduit à Liège l'usage des processions publiques : *Stationes instituit seu processiones, quae ab universo communiter clero civitatis ad maiorem ecclesiam certis per annum sollemnitatibus fiunt*.

<sup>2</sup> En dernier lieu, J. GESSLER, *La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Laurent à Liège au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle* (Tongres, 1927), p. 45. Dans la note qui se rapporte au psautier de Wolbodon, l'auteur a confondu le saint évêque avec son petit-neveu, le quatrième et peu édifiant abbé de Saint-Laurent, qui portait le même nom. Cf. U. BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. II, p. 36.

<sup>3</sup> Bruxelles, bibliothèque Royale, manuscrit II. 3033, t. II, p. 368. La cote indiquée est KK. 3-11; le format, folio.

naissant d'un lecteur qui sans doute lisait le nom de Wolbodon sur l'antique reliure du manuscrit, la destinée que celui-ci dut partager avec les autres livres de Saint-Laurent, autant de preuves concordantes <sup>1</sup>. Pour emporter la conviction, il ne manque plus qu'une contre-épreuve. Elle serait fournie si quelque détail particulier, dûment attesté au sujet du psautier pendant son long séjour à l'abbaye liégeoise, convenait aussi à notre manuscrit de Bruxelles. Cette contre-épreuve, la voici.

Dans sa *Bibliographie* de Liège, Xavier de Theux décrit un *Enchiridion sive manuale selectiorum precationum*, qui a pour auteur le récollet Bonaventure Dernoy <sup>2</sup>. Nous avons sous les yeux l'édition parue chez le libraire Henri Hoyoux, et dont les approbations portent la date de 1678 <sup>3</sup>. Parmi les exercices de dévotion qui se succèdent dans cet opuscule, on trouve, p. 139-172, un « *Psalterium beatae virginis Mariae cum allusione ad psalmos Davidicos, a piissimae memoriae Valbodo (alias Valbodone), episcopo Leodiensi compositum, cuius autographum in celeberrimo monasterio Laurentiano prope Leodium asservatur* » <sup>4</sup>. Sous ce titre ont été imprimées trois séries de louanges mariales en vers, comptant chacune cinquante strophes. Elles sont la reproduction intégrale de celles qu'une main du xiv<sup>e</sup> siècle a écrites dans les marges demeurées libres du manuscrit 9188-89. Il ne saurait être question, bien entendu, d'en attribuer la rédaction à S. Wolbodon, comme le fit naïvement Dernoy, trop peu au fait de la paléographie. En réalité, il s'agit d'un *Psalterium mariale*, publié par Dreves dans ses *Analecta hymnica* sous

<sup>1</sup> Les marques extérieures d'appartenance à Saint-Laurent et la cote du manuscrit ont pu être enlevées, avec l'ancienne reliure et les feuilles de garde. C'est aussi le cas du bel évangélaire, provenant de Saint-Laurent, qui est décrit par J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue*, t. I, p. 290.

<sup>2</sup> *Bibliographie liégeoise*, t. I (Bruxelles, 1867), p. 137.

<sup>3</sup> Nous devons à l'obligeance de M. le professeur Brassinne d'avoir pu consulter l'exemplaire qui appartient à l'université de Liège. Une autre édition avait précédé ; X. de Theux la date de 1636.

<sup>4</sup> Publié aussi à part à Namur, en 1640. DOYEN, *Bibliographie namuroise*, t. III (Namur, 1902), p. 411. L'abbaye de Saint-Laurent en possédait un exemplaire, signalé dans l'« *Index librorum omnium* » (ci-dessus, p. 140, note 3) sous le titre : *Beati Wolbodonis episcopi Leodiensis Monumentum et reliquiae devotionis in psalmos David, in-16, Namurci, 1640* (p. 39).



le nom d'Edmond de Cantorbéry <sup>1</sup>. Une chose demeure certaine : un franciscain, au xvii<sup>e</sup> siècle, lisait ces vers dans le Psautier de Wolbodon, comme aujourd'hui nous les lisons dans un recueil exactement pareil et en qui tout fait reconnaître une relique insigne de la bibliothèque de Saint-Laurent. La conclusion, dès lors, paraît s'imposer. Nous serions heureux si quelque savant tirait parti de cette identification. Elle n'intéresse pas seulement l'hagiographie.

M. C.

<sup>1</sup> Tom. XXXV, p. 137-52. Cf. CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n. 2221. Ce psautier commence par les mots : *Ave, virgo, lignum mite*. Le texte de Dernoy contient quelques variantes ; ce sont autant de retouches personnelles, qui n'ont pas de fondement dans les manuscrits.

## SUR UNE CONTRIBUTION RÉCENTE A L'HISTOIRE DU MONOPHYSISME

Ed. SCHWARTZ. *Concilium universale Chalcedonense*. Volumen primum, pars tertia: *Actiones VIII-XVII*, 18-31. Berolini et Lipsiae, Walter de Gruyter et Co, 1935, in-4°, xxxi-154 pp. (= *Acta conciliorum oecumenicorum*. Tomus alter, volumen primum, pars tertia).

Id., *Concilium universale Chalcedonense*. Volumen tertium, pars prima: *Epistularum ante gesta collectio. Actio prima*. Ibid., 1935, xviii-259 pp. (= *Acta conciliorum oecumenicorum*. Tomus alter, volumen tertium, pars prima).

Id., *Publizistische Sammlungen zum acacianischen Schisma*. München, 1934, in-4°, vii-304 pp. (= *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*. Phil-hist. Abteilung, Neue Folge. Heft 10).

Dans les Actes du concile de Chalcédoine, les sessions VIII-XVII présentaient à l'éditeur une tâche singulièrement malaisée. On sait où réside la difficulté spéciale du sujet. Les Pères de Chalcédoine ont eu à réviser plusieurs causes, notamment celle d'Ibas, condamné par le conciliabule d'Éphèse, après avoir été innocenté à Tyr, à la suite d'une enquête commencée à Béryte. Selon les règles habituelles de la procédure, le tribunal qui reprenait l'examen d'une affaire ne manquait pas de se faire relire les témoignages et interrogatoires entendus par la juridiction précédente. Les Actes de Chalcédoine à leur tour, ont été remis en question au deuxième concile de Constantinople, en 553, à propos de la querelle des Trois Chapitres. En sorte que, de tribunal en tribunal, les mêmes procès-verbaux ont rebondi en cascade et sont devenus finalement des citations au troisième ou au quatrième degré. Mauvais point de départ pour une tradition, en soi déjà plus exposée que d'autres à la maladresse professionnelle, sinon aux fal-



sifications délibérées des copistes. Aussi, moins de 120 ans après Chalcédoine, le diacre Rusticus, sans se laisser entraîner par son esprit d'opposition, pouvait déjà dénoncer les altérations subies par les documents qui avaient servi de base à la condamnation des Trois Chapitres. Malgré le vigoureux effort qu'il a tenté pour établir sa version sur un texte authentique, sa recension n'a pas servi de préservatif aux originaux grecs, qui ont continué de s'altérer.

Remettre de l'ordre dans cette confusion était une tâche à décourager les plus résolus. Une fois de plus, la maîtrise de M. Ed. Schwartz s'y est affirmée avec un succès éclatant. Le progrès réalisé sur l'édition romaine est considérable ; mais peut-être aurait-on plus de plaisir à le reconnaître si, de son côté, M. Schwartz s'était montré plus généreux pour les pionniers qui lui ont frayé la voie. Ils étaient de leur temps ; ils travaillaient dans des conditions et avec des instruments dont personne ne s'accommoderait plus aujourd'hui. Si, en dépit des difficultés qu'il leur a fallu vaincre, on pouvait exiger d'eux une œuvre beaucoup moins imparfaite, M. Schwartz lui-même n'aurait pas eu aujourd'hui tant de mérite à les surpasser.

Dans le détail, le texte a été sensiblement amélioré un peu partout. On s'en apercevra rien qu'à regarder l'appareil critique des listes de signatures et des suscriptions protocolaires. Ce qui est plus important encore, c'est que le lecteur est désormais en mesure de savoir comment les pièces du dossier ou les éléments qui en subsistent, s'agencent dans les manuscrits. Il reste encore un sérieux effort à déployer pour retrouver, dans l'état présent du texte, l'aspect des Actes primitifs. Mais M. Schwartz a déjà grandement facilité la tâche des chercheurs qui viendront après lui. Qu'on lise, par exemple, les pages où le savant critique a démontré que, dans le compte rendu de la IX<sup>e</sup> session, le procès-verbal de la comparution d'Ibas à Béryte devant les trois évêques, chargés de juger son appel contre son expulsion par le comte Chaereas, a été tronqué et rejoint à l'instrument de l'arbitrage conclu à Tyr, où le tribunal s'était transporté <sup>1</sup>. Seul, un critique dominant tout

<sup>1</sup> P. xxiii-xxvii.

l'ensemble des Actes de Chalcédoine était en mesure d'y dénoncer, avec cette sûreté de coup d'œil, le défaut qui, en cet endroit, les rend inintelligibles.

Sur la cause immédiate de ce désordre, il reste permis de ne pas suivre l'auteur jusqu'au bout de ses assertions. Selon M. Schwartz, il y a eu supercherie calculée : Photius de Tyr et Eustathe de Béryte, après s'être irrégulièrement débarrassés de leur collègue Uranius d'Himère, ont encore plus incorrectement falsifié le compte rendu de leur enquête, en vue de faciliter la réintégration d'Ibas dans son évêché. L'autorité de M. Schwartz est redoutable ; sa force d'affirmation ne l'est pas moins, mais, par sa véhémence même, elle met en éveil l'esprit de contradiction chez le lecteur qu'elle a trop violemment secoué au premier choc. Un arbitre qui aurait à se prononcer par oui ou non sur la question de savoir si la maladresse d'un scribe ne suffit pas à expliquer l'accident arrivé aux procès-verbaux de Béryte et de Tyr et s'il faut plutôt admettre que deux évêques ont commis un vulgaire faux en écritures publiques, ne pourrait que répondre : *non liquet*. L'incapacité professionnelle des copistes est un facteur dont les variations indéfiniment élastiques se prêtent à toutes les hypothèses imaginables.

M. Schwartz s'étend avec une attention encore plus concentrée sur le document intitulé : Προσφωνητικὸς παρὰ τῆς ἁγίας συνόδου πρὸς τὸν εὐσεβέστατον καὶ φιλόχριστον βασιλέα Μαρκιανόν, ὅτι οὐ καινοτομῶν τι κατὰ τῆς ἐν Νικαίᾳ πίστεως νῦν ὁ ἁγιώτατος ἀρχιεπίσκοπος Λέων ἐποιήσατο τὴν ἐπιστολὴν τὴν πρὸς τὸν ἐν ἁγίοις ἐπίσκοπον τῆς βασιλίδος Κωνσταντινουπόλεως Φλαβιανόν, ἀλλὰ τοῖς ἁγίοις πατράσιν ἀκολουθῶν τοῖς καὶ μετὰ τὴν μεγάλην σύνοδον τὴν ἐν Νικαίᾳ τὰς κατὰ καιρὸν ἀναφνείσας αἰρέσεις ὁμοιοτρόπως ἐλέγξασιν <sup>1</sup>.

Si ce titre caractérise assez bien le contenu de la pièce, il n'indique pas nettement sous quelle forme elle se rattache aux Actes du concile. Faut-il y voir une harangue qui a été réellement prononcée devant Marcien, ou bien une lettre que le concile lui aurait adressée ? Une lettre plus probablement. Mais à quel moment cette lettre a-t-elle

<sup>1</sup> N° 20, p. 110 [469] et suiv.



pu être écrite? Tillemont<sup>1</sup> et d'autres avant lui se l'étaient déjà demandé, sans trouver de solution répondant à toutes les données de la question. Le « tome » de S. Léon a été adopté par le concile dans sa quatrième séance plénière. Un bon nombre des Pères ne l'ont souscrit que sur la pression, nullement dissimulée, de l'autorité impériale. Ni avant ni après ce vote, l'allocution n'a donc pu venir à propos pour éclairer la religion de Marcien. L'explication de M. Schwartz, c'est que l'empereur lui-même, voulant se mettre à l'abri du reproche d'avoir violenté le concile, s'est fait adresser cette consultation théologique, où les rôles sont interchangés. Les évêques se seraient donc un peu servilement prêtés à la manifestation qu'on exigeait d'eux pour bien montrer que leurs votes étaient libres. C'est possible; et il se peut même que, sur le moment, personne n'ait été choqué par le comique passablement amer de cette démonstration concertée. L'heure n'était pas aux réflexions plaisantes. Mais à la distance où nous sommes, après tout ce que M. Schwartz nous a dit sur la prérogative impériale et l'usage que Marcien en avait fait pour imposer ses volontés au concile et surtout au pape<sup>2</sup>, il est un peu inattendu de le voir demander après coup qu'on le tranquillise sur l'orthodoxie du tome de S. Léon. Ne serait-il pas tout aussi simple et plus naturel d'admettre qu'au moment de se séparer, les Pères du concile, ou du moins les plus clairvoyants d'entre eux, ont jugé nécessaire d'arrêter l'agitation qui s'organisait déjà autour de la règle de foi définie à Chalcédoine? Les délibérations de l'assemblée étaient officiellement closes. Les légats du pape étaient repartis, et le mandat des commissaires impériaux avait pris fin. Une adresse à l'empereur était la forme la plus solennelle qu'on pouvait encore donner à une apologie de la décision conciliaire. En acceptant ce manifeste, Marcien restait mieux dans son rôle qu'en le provoquant, au risque de prendre la figure d'un homme qui se décide d'abord et réfléchit ensuite.

M. Schwartz a plus que probablement raison de reconnaître dans l'allocution le tour d'esprit, le style et l'érudition

<sup>1</sup> *Mémoires*, t. XV, p. 714-19.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LII, p. 100-101.

patristique de Théodoret <sup>1</sup>. Il en prend occasion pour revenir longuement <sup>2</sup> sur la lettre de Théodoret à Dioscore et deux autres lettres du même, toutes trois insérées dans le dossier que M. Schwartz appelle la collection B. Rappelons que cette collection B, qui, dans les Actes grecs, est intercalée entre la deuxième et la troisième session, est extraite en majeure partie d'un supplément (collection H) à une première collection, dénommée par M. Schwartz collection M. Celle-ci, nous est-il dit, a été composée à Constantinople entre les années 453 et 455, par ordre du patriarche Anatole <sup>3</sup>. M. Schwartz s'attache à montrer que cette lettre à Dioscore a été fournie au compilateur de la collection B par Théodoret lui-même. Rentré en grâce par la volonté de Marcien et de Pulchérie, l'évêque de Cyr aura jugé opportun de justifier l'attitude qu'il avait prise au concile comme partisan du tome de S. Léon et, après le concile, comme apologiste de la théologie impériale. Sa lettre à Dioscore pouvait servir à prouver que ses convictions actuelles répondaient à ses convictions anciennes. Il l'a donc tirée de ses papiers, non sans y introduire une assertion qu'elle ne contenait pas, à savoir que lui, Théodoret, avait à plusieurs reprises dit anathème à Nestorius.

En bref, pour appeler les choses par leur nom, la main de Théodoret se reconnaîtrait ici à une interpolation doublée d'un mensonge. Lui seul, nous assure M. Schwartz, était en situation de la commettre et elle s'accorde avec le caractère de l'homme, qui pour remonter sur son siège épiscopal avait dit anathème à son ami Nestorius <sup>4</sup>. Nous ne croyons pas nécessaire d'examiner minutieusement si la comparaison de variantes à laquelle sont suspendues ces déductions a toute la solidité qu'il faudrait pour soutenir d'aussi graves imputations.

Un premier fait d'évidence immédiate c'est que la lettre, falsifiée, nous dit-on, par Théodoret, n'a pas été comprise dans la fameuse collection M, laquelle a été composée au

<sup>1</sup> P. XIII et suiv.

<sup>2</sup> P. XV-XVI.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. LI, p. 402-403 ; t. LII, p. 99-100.

<sup>4</sup> P. XVI.



plus tôt en 453, — acceptons cette date choisie par M. Schwartz. Il faudrait donc admettre que Théodoret a eu connaissance de ce recueil destiné à servir les ambitions du patriarche de Constantinople et qu'il s'est entendu avec le rédacteur chargé de compléter ce dossier qui répond si mal à sa destination. « Je ne rêve pas », écrit M. Schwartz en formulant son accusation<sup>1</sup>. Moi non plus, j'espère, mais je n'en vois pas mieux au prix de quelle hypothèse plausible on peut donner une forme concrète à cette combinaison tendancieuse.

Après le concile de Chalcédoine, Théodoret disparaît de l'histoire, et ce n'est certainement pas de son lointain diocèse qu'il a pu mettre la main aux préparations politico-théologiques qui s'élaboraient dans la chancellerie du patriarche Anatole. Du reste, s'il lui avait fallu s'abaisser à établir qu'il n'avait pas attendu sa réhabilitation à Chalcédoine pour réprover les erreurs de Nestorius, il disposait d'un moyen plus moral et aussi plus décisif. Dès l'année 435, il avait souscrit le formulaire que le tribun Aristolaüs dut présenter à tous les évêques opposants, qui n'avaient pas expressément adhéré aux condamnations d'Éphèse<sup>2</sup>. Cette signature constituait une preuve authentique qui n'avait pas disparu. Les légats du pape en avaient une pareille entre les mains ; ils l'ont déclaré en propres termes, au début de la IX<sup>e</sup> session<sup>3</sup>. Tel est le fait, et il suffit à détourner le soupçon de faux articulé contre l'évêque de Cyr, même si M. Schwartz entend maintenir son insinuation déso-

<sup>1</sup> P. xv.

<sup>2</sup> Voir la *Tragédie* du comte Irénée, dans le *Synodicon* du diacre Rusticus, éd. SCHWARTZ, *Concilium Ephesenum*, vol. IV, pp. 208, 210. M. Schwartz a autrefois fait remarquer que Nestorius a eu connaissance du ralliement de Théodoret et s'en est plaint à lui dans une lettre, dont Alexandre de Hiérapolis écrivant à ce même Théodoret, cite cette phrase décisive : *Rabbulas de vobis quidem sapit quod pietatem cognoveritis ; de nobis vero ubique scribit evidenter nos haereticos nominans* (*Konzilstudien*, Strasbourg, 1914, p. 25, note 2 ; cf. *Concilium Ephesenum*, vol. c., p. 187). M. N. Glubokowskij a réuni d'autres témoignages tendant à prouver que Théodoret n'est pas apparu à Chalcédoine en rallié de la dernière heure. *Blažennyj Theodorit, episkop Kirrskij*, t. I (Moscou, 1890), p. 266.

<sup>3</sup> *Concilium Chalcedonense*, vol. I, pars 3, p. 10 [369].

bligeante que Théodoret est devenu, en temps utile, partisan du tome de S. Léon, parce que, avec son sens de l'occasion opportune, il a prévu que Marcien et Pulchérie l'imposeraient au vote du concile<sup>1</sup>. Mais pourquoi faudrait-il s'arrêter de préférence à l'explication la plus sévère pour ce noble esprit, comme si, dans ces longs débats, où il n'est question que de la foi et de la vérité chrétiennes, la vérité et la foi étaient les seuls intérêts qui ne comptent jamais pour eux-mêmes? La christologie de S. Léon est bien celle que Théodoret avait constamment défendue avant et depuis Éphèse. Il y a un bon demi siècle que la remarque en a été faite par V. Bolotov<sup>2</sup>, un critique à la sagacité duquel M. Schwartz n'a pas ménagé son juste tribut d'hommages et qu'on n'accusera certes pas de plaider pour l'autorité dogmatique du pape. Tenons-nous-en à ce jugement que la justice aussi nous invitait à rappeler.

Les Actes du concile d'Éphèse nous ont donné occasion d'apprécier la haute valeur du travail de révision critique mené à bien par le diacre Rusticus. Presque chaque fois que l'on regarde de près les leçons propres de cette recension, on a le plaisir d'y sentir le fond solide<sup>3</sup>. Aussi attendait-on avec impatience la partie du *Synodicon*, qui comprend la version des Actes de Chalcédoine. Le premier fascicule, qui vient de paraître, comblera les vœux des plus difficiles. Sauf l'effort d'attention qui aurait pu être épargné au lecteur par l'emploi d'un signe mieux approprié pour noter les retouches apportées par Rusticus à l'ancienne version latine<sup>4</sup>, on ne saurait souhaiter une édition mieux étudiée. Notre surprise, c'est que M. Schwartz semble vouloir réduire au minimum la valeur du témoignage qu'il a si excellemment présenté. Le savant critique a évidemment ses raisons qu'il nous dira en nous mettant sous les yeux la suite du texte. Celles qu'il a indiquées incidemment, à

<sup>1</sup> Ibid., pars altera, p. XII.

<sup>2</sup> Cité par N. GLUBOKOWSKIJ, *Blažennyi Theodorit*, t. c., p. 263, note 100.

<sup>3</sup> Voir, par exemple, *Anal. Boll.*, t. LI, p. 5 et suiv.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 194.



propos de la troisième partie des Actes grecs <sup>1</sup>, nous laissent l'impression que les défenseurs du texte de Rusticus ne doivent pas se hâter de jeter leurs armes. Nous gardons les nôtres pour le cas où nous aurions à soutenir, contre M. Schwartz, qu'il a mis à la disposition des historiens un document beaucoup plus précieux qu'il ne lui plaît de le dire. Présentement, une simple remarque suffira.

A la suite de sa recension des Actes de Chalcédoine, Rusticus a placé un appendice comprenant tout d'abord les constitutions de Marcien sur les sanctions à donner aux condamnations portées par le concile. Elles sont réunies sous le titre général : *Leges sanctae memoriae principis Marciani, quas beatissimus Leo papa in suis confirmavit epistolis* <sup>2</sup>. Deux autres pièces qui ne rentrent pas sous cette rubrique ont peut-être été ajoutées plus tard. L'une est la relation récapitulative du concile au pape S. Léon, l'autre la réponse du pape, introduite avec cette mention : *Epistola... Leonis papae omnia gesta sanctae Calchedonensis synodi firmans et sola illa infringens quae per ambitionem Constantinopolitanorum gesta sunt contra Nicaeni statuta concilii* <sup>3</sup>. Pour ce libellé et pour celui du titre général de l'appendice, Rusticus est repris en ces termes : « In utraque inscriptione... Rusticus contra veritatem peccat : papa Romanus leges augusti confirmare ne potuit quidem atque ep. 64 Leo Dioscori damnationem et symbolum approbavit, privilegiis sedis Constantinopolitanis (sic) contradixit, de ceteris gestis vel ea de causa tacuit, quia Latine non versa ei parum nota erant <sup>4</sup>. »

C'est tranché net ; mais l'arrêt n'est pas sans appel. Rusticus était complètement incapable de se méprendre sur la propriété du terme qu'il employait et non moins assuré d'être parfaitement compris par tous ses contemporains. Il venait d'assister à la tragédie des Trois Chapitres et savait on ne peut plus exactement la portée de l'acte que la ruse et les violences de Justinien avaient fini par arracher

<sup>1</sup> Dans le fascicule annoncé ci-dessus, p. xvii-xxii.

<sup>2</sup> Ibid., p. xviii.

<sup>3</sup> Ibid., p. xviii.

<sup>4</sup> Ibid., p. xx.

au pape Vigile. Aucun doute n'était possible ni sur le nom ni sur la chose. Et Rusticus, neveu de Vigile, s'était fait envoyer en exil pour avoir dit trop haut que son oncle avait cédé à une coupable faiblesse en ratifiant les condamnations fulminées par l'empereur. Nous arrivons un peu tard pour lui enseigner, d'après nos livres, que, de son temps, une constitution impériale faisait loi dans l'Église sans l'aveu du pontife romain.

Si l'on n'en veut pas démordre, il faudrait au moins rester conséquent avec le principe et veiller à le mettre d'accord avec le fait énoncé sur la même ligne. La cour de Byzance s'était engagée à fond sur le canon 28 de Chalcédoine, consacrant les prétentions de l'archevêque de Constantinople. S. Léon n'en a pas moins refusé inflexiblement de souscrire à cet empiètement, comme il avait cassé les décrets du conciliabule d'Éphèse, sanctionnés par Théodose II, qui avait personnellement tenu la main à leur application. Tout cela sans savoir le grec, c'est vrai. Mais à trop insister sur cette ignorance, on finira par compromettre la philologie. S. Léon, qui ne lisait pas le grec, ne laissait qu'une très petite supériorité aux Grecs qui n'entendaient pas son latin. Qu'aurait-il su faire de plus ou de mieux, s'il avait pu les entendre et les admonester dans leur langue? Par son observateur Julien de Cos, par des correspondants comme Théodoret, par les rapports puis par les relations verbales de ses légats, le grand pape a été renseigné sur la marche du concile mieux que nous ne le serons jamais par nos lectures, et c'est en parfaite connaissance de cause qu'il y a tenu ce rôle d'arbitre suprême que, jusqu'à ce jour, ni les contemporains ni la postérité n'avaient jamais mis en doute.

Dans le siècle de disputes et d'intrigues qui va du concile de Chalcédoine au deuxième concile de Constantinople, le schisme d'Acace forme l'un des épisodes saillants. Les sources historiques qui le concernent se confondent avec celles où l'éditeur des conciles est incessamment ramené. Ne pouvant les comprendre dans son édition, M. Schwartz en a fait la matière d'une publication spéciale, dont il a réservé l'honneur à l'académie de Bavière. Le fond principal en a été fourni par deux collections latines, la collection de Vé-



rone, suffisamment connue, et la Berolinensis, ainsi nommée du nom de son meilleur représentant, le codex Berolinensis 79 (IX<sup>e</sup> s.), l'ancien Claromontanus 571. Renvoyant pour le reste à la *Collectio Avellana*, excellemment éditée par M. O. Günther, M. Schwartz a complété le dossier par un choix de pièces plus importantes : la lettre latine du pape Simplicie au patriarche Acace, la correspondance grecque relative à l'affaire du *Trisagion*, et, en latin encore, la lettre du pape Symmaque à l'empereur Anastase.

Le schisme d'Acace (484-519) se prolonge à travers le pontificat de cinq papes : Félix III (483-492), Gélase I<sup>er</sup> (492-496), Anastase II (496-498), Symmaque (498-514) et Hormisdas (514-523). M. Schwartz, qui les admire peu et ne se prive pas de le montrer, aura pourtant bien mérité de leur mémoire par son utile contribution à l'histoire de leur gouvernement. Toute la partie proprement documentaire de son travail porte la marque d'une dextérité rapide et sûre, qui aplanit comme en se jouant les plus redoutables obstacles. Cette publication, qui aurait absorbé pour longtemps l'activité d'un érudit ordinaire, s'est insérée, sans les retarder sensiblement, entre deux volumes de la grande collection des conciles.

Si l'édition comme telle ne laisse pas apercevoir la plus légère trace de hâte, on en trouverait bien quelques-unes dans la copieuse dissertation qui sert d'introduction et de commentaire explicatif<sup>1</sup>. L'auteur y raconte longuement le schisme d'Acace, depuis sa première origine, qui remonte au lendemain de Chalcédoine. Malgré l'encombrement qui retarde la marche à travers ces pages drues et serrées, l'attention est comme prise de force par la truculence même de cette érudition déchaînée, qui s'obstine à battre jusqu'au dernier buisson. Nous avons eu, notamment, le plaisir de voir que la Vie de S. Daniel le Stylite a été mise au rang qu'elle mérite, parmi les sources historiques de bon aloi.

Çà et là pourtant, il faut bien reconnaître que la solidité de l'exposé n'est pas en rapport avec son tour péremptoire. C'est le cas, par exemple, pour les accusations portées par M.

<sup>1</sup> P. 161-303.

Schwartz contre Jean Talaia, successeur du patriarche orthodoxe d'Alexandrie, Timothée Salophaciolos († 482). L'auteur s'en rapporte de préférence au témoignage du pseudo-Zacharie le Rhéteur<sup>1</sup>, d'où il n'écarte que certains détails tendancieux, sans la moindre réserve de principe sur la violente partialité qui éclate partout dans le livre de Zacharie. Se porter garant que ce sectaire est l'écho d'une tradition sûre, et s'appuyer sur ses racontars dénigrants pour corriger le pape Gélase, prononçant sur une cause pendante à son tribunal, dans une lettre écrite, de science personnelle et directe, au patriarche Acace impliqué dans l'affaire<sup>2</sup>, c'est déjà suffisamment vif. Mais si l'on veut en croire ce monophysite intéressé à noircir une victime de son parti, il faudrait au moins prendre ses dires tels qu'ils sont et n'y rien changer qu'à la dernière extrémité. Zacharie raconte en substance que le patriarche Salophaciolos, sentant approcher sa fin, s'était adressé à l'empereur pour obtenir que son successeur fût choisi parmi les chalcédoniens. Son envoyé Jean Talaia, comme lui moine du monastère pachômien de Canope, s'était mis en rapport avec le *magister officiorum* Illous, qui dans la suite, se révolta contre Zénon. Recevant Talaia en audience, l'empereur, pour l'éprouver, lui offre de le choisir comme titulaire du siège à pourvoir. Talaia se récrie sur son indignité. Puis, invité à réfléchir, il rapporte à Illous la proposition impériale. Tout cela est dit avec les contorsions caractéristiques d'un traducteur syriaque, embarrassé dans les incidentes d'une période grecque. M. Schwartz y remet de l'ordre en supprimant les deux noms propres dans l'incise : *ܐܝܠܘܣ ܡܠ ܡܠܟ ܕܡܕܢܚܐ*, ܡܢ : « Jean découvrit la chose à Ioulis (Illous) », sans considérer qu'à la ligne suivante, il est reparlé de cette conversation entre ces deux personnages. Par l'effet de cette rature le sens devient que Zénon révéla à Jean Talaia les machinations tramées par Illous<sup>3</sup>. On devrait au moins nous expliquer par

<sup>1</sup> Éd. E. W. BROOKS, *Historia ecclesiastica Zachariae rhetori vulgo adscripta*, t. I (= *Corpus script. christ. orient.*, Scriptores syri, ser. 3, t. V), p. 223.

<sup>2</sup> P. 194, note 5. Il s'agit du titre d'apocrisiaire donné par le pape à Talala ; cf. ci-dessous, p. 155.

<sup>3</sup> SCHWARTZ, *Publizistische Sammlungen*, p. 196, note 4.



quel excès de ruse, le vieux fourbe s'est confié à ce Talaia, dans lequel il flairait un complice du traître Illous. Zacharie n'a aucunement l'air d'y songer. Il continue tranquillement : Talaia reçoit le conseil de dissimuler ses vraies intentions à l'empereur ; et pour cacher son jeu, il s'engage par serment devant le patriarche et le sénat à ne pas accepter de siège épiscopal. Dans le récit amendé par M. Schwartz, Zénon lui-même manœuvre astucieusement pour acculer Talaia à la nécessité soit de démasquer sa complicité avec Illous soit de laisser la place à un candidat moins dangereux. Après qu'il a commencé par confier à ce même Talaia ses soupçons contre Illous, c'est complet comme inconséquence. L'autocrate était pourtant armé pour arriver à ses fins par des moyens moins tortueux.

Ainsi arrangée l'histoire n'a pas seulement l'inconvénient d'être dure à comprendre ; elle se heurte au témoignage des faits. A propos de Talaia, Zacharie montre à côté d'Illous le fameux rhéteur Pamprepios. M. Schwartz esquisse la figure de cet aventurier <sup>1</sup> d'après la piquante étude publiée en 1913 par M. R. Asmus <sup>2</sup>. Mais depuis lors, MM. Delatte et Stroobant ont mis en lumière et commenté l'horoscope de ce précurseur de Cagliostro par Rhétorios <sup>3</sup>. Il est désormais mathématiquement établi que Pamprepios séjourna en Égypte en 481-482. On est de plus fondé à croire que sa conduite y inspira à ses amis hellénistes, notamment au philosophe Isidore et au « voyant » Héraïscos, le soupçon que cet intrigant songeait à désertir la cause d'Illous <sup>4</sup>. Ces agissements se placent au moment où Talaia était à Constantinople, puisqu'il n'en est revenu que peu de jours avant la mort de Salophaciolos, advenue en février 482 <sup>5</sup>. S'il a intrigué avec Illous, comme on nous invite à le croire, conçoit-on que ses accointances n'aient pas éclaté au grand jour

<sup>1</sup> P. 195.

<sup>2</sup> *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXII, p. 320-47.

<sup>3</sup> *Bulletin de la classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, 1923, p. 58-76. Voir aussi la spirituelle notice de M. H. Grégoire dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, août 1929.

<sup>4</sup> DELATTE, l. cit., pp. 72-73, 75-76.

<sup>5</sup> SCHWARTZ, *Publizistische Sammlungen*, p. 196.

dans la mêlée qui amena la déchéance de Talaia et l'avènement de Pierre Monge? Or, aucun témoin autorisé n'en souffle mot. Zénon n'en saisit pas le pape Simplicius dans la lettre à laquelle celui-ci a donné suite par sa lettre au patriarche Acace le 15 juillet 482<sup>1</sup>. M. Schwartz, qui la cite par mégarde sous le nom de Zénon<sup>2</sup>, a cru y subodorer une allusion corroborant les faits avancés par Zacharie. La finesse d'une allusion est de laisser quelque chose à deviner; mais si on nous donne celle-ci pour une confirmation du récit de Zacharie, cela prouve qu'il est toujours prudent de s'assurer qu'un certificat ne contient pas de phrase à double fond.

Peu de temps après la date de cette lettre, Jean Talaia est arrivé à Rome<sup>3</sup>. Le pape Simplicius a pu l'interroger personnellement. Il faut bien reconnaître qu'il l'a considéré comme lavé du reproche de parjure, puisque l'accusation ne reparait plus que pour être repoussée. Le pape Gélase écrivant aux évêques orientaux, à une date où la lumière était pleinement faite sur la révolte d'Illous, interpelle Acace en ces termes qui n'ont jamais reçu de réponse pertinente : *Si iuraverat Iohannes [éd. Iohannis] non se futurum episcopum, quomodo tu mandasti dignum esse cui maiora committerentur quae ad gubernationem ecclesiae pertinerent? Supra presbyterum quid est maius ad ecclesiae gubernationem nisi episcopatus? Si iuraverat, quomodo hoc mandas? Et si iuraverat, cur illum exposuisti ut fieret contra quod iuraverat, aut si factum est quod mandasti, quid irasceris? Quid illum tibi dicis peierasse cum factum sit quod se non iuraverat esse facturum, cum tu eum hoc fieri debere mandaveris? Apocriarius erat<sup>4</sup>; omnia ad ipsum pertinebant; omnia ecclesiae ipse curavit; potior illo inter clericos Alexandrinos nullus habebatur; honore presbyter erat: supra quid ei adderetur ad gubernationem ecclesiae? Quid ei amplius adiceretur, nisi episcopatus? Tu igitur eum episcopum esse voluisti, qui eum*

<sup>1</sup> Publiée par O. Günther dans son édition de la *Collectio Avellana*, *Corpus Script. eccl. latinorum*, vol. XXXV, p. 151.

<sup>2</sup> P. 196, note 2.

<sup>3</sup> *Gesta de nomine Acacii*, dans la *Collectio Avellana*, GÜNTHER, p. 449 et suiv.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 153.



*supra quam erat (nec aliud restabat nisi ut esset episcopus) esse debere mandasti*<sup>1</sup>.

Il y a moyen d'épiloguer sur cette fin de non recevoir. Qu'à cela ne tienne ! un démenti aussi peut laisser l'impression qu'il reste par dessous quelque chose qu'on ne dément pas. Mais celui-ci porte coup sur le point essentiel : il prouve sans réplique que l'accusation de parjure qui a servi de prétexte à la déposition de Jean Talaia n'a été appuyée d'aucun témoignage décisif par ceux dont elle couvrait les desseins. En tout état de cause, elle n'était liée ni de près ni de loin à un crime de haute trahison. Il s'ensuit, de toute évidence, que les faits n'ont pu se passer tels qu'on nous les arrange. Pour sauver le récit du pseudo-Zacharie ou la combinaison qu'on en tire, il faudrait commencer par établir que la lettre de Gélase est apocryphe.

L'étude de M. R. Asmus sur Pamprepios est l'un des rares travaux de recherches auxquels M. Schwartz ait consenti à faire confiance. Dans les passages les plus difficiles du sujet, il préfère s'enfoncer seul, les armes à la main, comme un explorateur à travers la forêt vierge, où aucun guide sûr ne l'a précédé. Il cite plus que sobrement les publications de ses devanciers, sans excepter celles dont le souvenir était très particulièrement appelé par le sujet, comme le livre solide et original de M. le prof. Lebon sur le monophysisme sévérien. Les auteurs qui sont désignés dans les notes, par leur nom ou autrement, n'y arrivent d'ordinaire que pour s'entendre morigéner comme des écoliers pris en faute. Tout autre que M. Schwartz hésiterait à se permettre une allure aussi indépendante, dans un ouvrage d'érudition pure qui vise à dominer tout le détail d'un champ de recherches aussi vaste que tourmenté et où le souci de l'élégance n'est pas de mise. On ne peut que s'incliner devant les préférences d'un savant hors classe, pour qui les impossibilités ordinaires n'existent pas et qui use de son droit en se passant du secours d'autrui. Mais ce serait une basse et vaine flatterie de prétendre qu'il n'y laisse pas quelque chose de

<sup>1</sup> SCHWARTZ, *Publizistische Sammlungen*, p. 33.

l'admiration que personne ne refuse à sa prodigieuse activité. C'est par là sans doute qu'il donne parfois envie de noter les moments où se découvre, même chez lui, le talon d'Achille.

Parmi les corrections qu'il distribue un peu volontiers à tout venant, il en est bien quelques-unes dont le bénéficiaire ne serait pas uniquement réduit à se voiler la face. P. 255, note 3, à propos du passage de la Vie de Sévère d'Antioche, où Zacharie le Rhéteur raconte comment l'échauffourée du *Trisagion* tourna mal pour son héros, le lecteur pourrait comprendre que « der französische Uebersetzer » s'est laissé prendre en défaut par M. Schwartz. Ce n'est pas tout à fait ce qui se trouve quand on y va voir <sup>1</sup>. M. Kugener a très franchement marqué lui-même d'un point d'interrogation l'équivalent qu'il propose, faute de mieux, pour une incise où le traducteur syriaque de Zacharie s'est entortillé. Le texte porte que les partisans de la formule *ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς* ont été mis en danger par « des troubles que provoquèrent chez les simples les partisans de Nestorius, qui préparaient cette hymne pour Rome (?) » ܐܪܡܝܐ ܕܪܘܡܐ ܕܗܝܡܢܐ

പ്രകൃതിയുടെ അനന്തതയെക്കുറിച്ച് എഴുതിയ കവിതകളും  
പ്രകൃതിയുടെ അനന്തതയെക്കുറിച്ച് എഴുതിയ കവിതകളും

M. Schwartz corrige : « διὰ τὰς ταραχὰς τὰς τότε τοῖς ἀπλοῖς γενομένης παρὰ τῶν τὰ τοῦ Νεστορίου φρονούντων τὸν τοιοῦτον ὕμνον εἰς Ῥώμην ἀπαγγελλόντων [ܐܒܬܐ von tab, nicht von tâb abzuleiten]. » Et il en conclut que Zacharie semble attribuer à des « influences romaines » les mesures de police par lesquelles le préfet Vitalien a borné la fortune si heureusement commencée du nouveau Trisagion.

Fâcheux Romains ! Mais quelle rapidité d'action toute moderne on leur prête en cette année 512. L'émeute provoquée par l'irruption du Trisagion interpolé suivit la première alerte à deux jours d'intervalle. N'est-ce pas un alibi plus que suffisant pour qu'on laisse hors de cause les « influences romaines » ? L'expression εἰς Ῥώμην ἀπαγγέλλειν, pour dire : « informer le pape », est une autre touche de modernité non moins anachronique. Et elle rend nécessaire de corriger

<sup>1</sup> M.-A. KUGENER, *Vie de Sévère par Zacharie le Scholastique. Patrologia Orientalis*, t. II, p. 114-15.



ܡܠܝܬܐ en ܡܠܝܬܐ, qui au sens juridique de « dénoncer » ne serait encore qu'un à peu près. Enfin ܡܠܝܬܐ, « tromperie », ne s'emploie pas au même sens que ܡܠܝܬܐ, ταραχή. Au total, la traduction corrigée ne vaut pas l'ancienne, qui n'était pas très loin d'un sens plausible. Zacharie aura voulu dire que les artifices des Nestoriens ont abusé les bonnes gens tout prêts déjà à faire prévaloir (ὑπεράνω ποιήσοντας) le trisagion sévérien.

Nous renonçons à pousser plus loin ces réserves de détail, qui deviendraient vite impertinentes, sinon injustes. Il a plu à M. Schwartz de les rendre nécessaires en refusant de considérer que le prestige de son vaste savoir, son habileté technique et le poids de ses jugements, assénés en coup de massue, donnent un air d'oracles définitifs à des assertions inévitablement destinées à repasser par la critique des spécialistes. Par là, nous le craignons, il aura préparé un peu noble plaisir à de tout petits Zoïles, que sa redoutable férule ne tiendra plus en respect. Ces chicaneurs auront tort, et, pour notre part, nous aurions préféré admirer sans restriction une œuvre où se déploient tant de qualités puissantes.

Sorti de la question historique, M. Schwartz se retrouve pleinement lui-même pour discuter la genèse des collections qu'il présente au public. Cette discussion a été renvoyée tout à la fin du travail, sans doute, parce que le lecteur devait être amené au point voulu pour apercevoir le calcul secret qui a présidé à la composition de ces dossiers de controverse. Même ainsi préparé, il ne saisira peut-être qu'imparfaitement la propriété du titre donné à ces « publizistische Sammlungen ». Cette idée d'agir sur l'opinion par la simple présentation de pièces authentiques n'a pu prendre une forme aussi définie qu'après l'invention de l'imprimerie. Les anciens y allaient par des moyens moins défectueux pour la raison publique. Mais peu importe. Il fallait un titre à ces florilèges polémiques, et puisque celui de « Sammlungen in Sachen des Monophysitismus », qu'avait choisi Maassen, a, paraît-il, un « relent de basoche <sup>1</sup> », autant vaut

<sup>1</sup> « Die umständliche und nach der Kanzlei riechende Bezeichnung Maassens ». SCHWARTZ, p. 288.

accepter de bonne grâce celui qui nous est présenté par le savant éditeur. Pour le fond des choses, qui importe seul, on admirera la maîtrise avec laquelle M. Schwartz établit que la *Collectio Berolinensis* et la *Collectio Avellana* ont une source commune, aujourd'hui perdue, qui serait une troisième collection composée pour servir de supplément à la *Collectio Veronensis*. Que ce supplément ait été compilé exactement durant le second semestre de l'année 518, pour servir de document justificatif à la politique du pape Hormisdas, nous ne voyons pas le moyen de le nier, précisément parce que nous n'aurions jamais trouvé celui de le démontrer.

P. P.



# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

Hippolyte DELEHAYE. *Étude sur le Légendier romain. Les saints de novembre et de décembre.* Bruxelles, Société des Bollandistes, 1936, in-8°, 273 pp. (= *Subsidia hagiographica*, 23).

Cet ouvrage est la réalisation d'un projet qui a été esquissé dans un article des *Analecta Bollandiana*, intitulé *Recherches sur le Légendier romain* (t. LI, p. 34) et consacré spécialement à la légende de S. Polychronius. Les sujets traités dans les six chapitres du volume sont les suivants. D'abord une définition de l'objet de cette étude. Le légendier romain n'est pas un livre officiel, comme le Martyrologe romain. C'est l'ensemble des légendes des martyrs de l'Église romaine, écrites à Rome même, par des hagiographes anonymes, qui ont trouvé beaucoup de lecteurs et ont tendu, très innocemment, bien des pièges aux critiques. On est mis en garde contre eux, dans le second chapitre : les légendes romaines et l'histoire. Ces compositions factices sorties, non de la même plume, mais de la même école, ne sont pas des romans historiques, mais des récits d'imagination, qui contiennent un peu d'histoire, à très faible dose. Il s'agit de reconnaître cet élément. A cet effet, il faut d'abord étudier le personnel, qui est formé de martyrs authentiques, les héros principaux de la tragédie, d'autres martyrs, non moins authentiques, mais qui n'ont eu en réalité aucune relation avec les précédents, enfin d'une troisième classe de martyrs qui sont de l'invention du narrateur. Ne parlons pas des comparses, juges, bourreaux, gardes, qui évoluent sur la scène autour des acteurs de premier plan. On examine ensuite la trame du récit, qui est toute de fantaisie. Les hagiographes n'avaient à leur disposition aucune source d'information au sujet des événements qu'ils entreprenaient de raconter. La chronologie des Passions romaines est un des sujets sur lesquels les érudits ont le plus peiné, sans succès, car les auteurs de ces édifiants récits ne s'en souciaient nullement, ou n'en avaient aucune idée. Les noms des empereurs, par lesquels on chercherait

à se guider, sont la plupart du temps choisis au petit bonheur. Reste la topographie. Là du moins nous nous trouvons quelquefois sur un terrain solide. Le résidu historique des Actes romains se réduit ordinairement à l'indication du cimetière où les martyrs reposent, avec la date de la commémoration, deux points essentiels à fixer pour établir leur identité.

Ici s'arrête l'exposé des principes. Dans les chapitres suivants, on passe à l'application. La matière est choisie dans le calendrier de novembre et de décembre, où se rencontrent des saints fort populaires qui ne seront pas de sitôt traités dans les *Acta Sanctorum*. Le chapitre III passe en revue les martyrs qui figurent dans le martyrologe de ces deux mois sous la rubrique *Romae*. Les deux chapitres suivants sont consacrés aux saints qui sont représentés dans le légendier par des Passions. Ce sont, au 8 novembre, les Quatre Couronnés ; au 22, *St<sup>e</sup> Cécile* ; au 23, *S. Clément* et *St<sup>e</sup> Félicité* ; au 1<sup>er</sup> décembre, *St<sup>e</sup> Bibiane* et *S. Pimenius* ; le 2, les Martyrs grecs ; le 25, *St<sup>e</sup> Anastasie* et *St<sup>e</sup> Eugénie*. La conclusion de ces études critiques pourra étonner certains lecteurs pieux, qui apprécient surtout le côté pittoresque de ces légendes. Ceux qui ne confondent pas les saints avec leurs panégyristes et constateront que les hagiographes, malgré leur insigne maladresse, n'ont pas réussi à faire douter un instant de la personnalité historique des grands martyrs romains, se sentiront pleinement rassurés.

En appendice, en guise de pièces justificatives, six textes plutôt difficiles à atteindre : les légendes de *St<sup>e</sup> Cécile*, de *St<sup>e</sup> Anastasie*, de *S. Pimenius*, de *S. Pastor*. Une de ces pièces est une Passion grecque inédite de *St<sup>e</sup> Anastasie*, qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire littéraire.

Pierre DE LABRIOLLE. *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle*. Paris, L'Artisan du livre, 1934, in-8°, 519 pp.

Le nouvel ouvrage que vient de nous donner l'auteur de l'Histoire de la littérature latine chrétienne, nous ramène, une fois de plus, à la grande tradition de l'érudition française. Nous y retrouvons l'ampleur de l'information, l'art d'introduire la lumière dans les exposés les plus touffus, la distinction et l'élégance du style, tout ce qui caractérise les œuvres assurées d'un succès durable. La polémique antichrétienne ne touche que très indirectement les matières que nous avons l'habitude de traiter ici. Mais, comme l'a très bien vu l'auteur, l'histoire de la lutte des deux religions par les armes



purement intellectuelles est parallèle à l'histoire des persécutions sanglantes. Nous ajouterons que ces parallèles se rencontrent en plus d'un point, et qu'on ne s'explique complètement les violences exercées contre les chrétiens sans apprécier la réaction progressive de l'opinion dans les milieux cultivés devant le succès toujours croissant de la prédication chrétienne. Ce n'est pas, nous le savons, que les adversaires lettrés de la religion nouvelle poussent dans leurs écrits à l'emploi de la force. On peut même penser qu'ils n'eurent qu'un faible écho dans le public. Mais plusieurs d'entre eux ont été en situation d'exercer leur influence dans les hautes sphères, et il serait étonnant qu'ils n'eussent pas contribué pour leur part aux rigueurs exercées contre les chrétiens. Si l'on a de la peine à s'expliquer qu'un sage comme Marc-Aurèle soit devenu un cruel persécuteur, c'est qu'on oublie qu'il avait à ses côtés un Fronton, auteur d'un réquisitoire contre les chrétiens, un conseiller intime comme Rusticus, le même qui condamna à mort S. Justin. Et quant à Dioclétien, on s'imagine difficilement qu'après avoir passé dix-huit ans sans manifester aucune hostilité particulière à l'égard des chrétiens, il s'aperçut un beau jour qu'ils étaient trop nombreux dans le palais et dans l'armée et déclencha contre eux les violences et les atrocités qui ont rendu son nom célèbre. Tout indique qu'il céda à la pression de son entourage, et Hiéroclès, qui combattit le christianisme par la plume, après s'être montré juge impitoyable, est formellement accusé d'avoir été un des conseillers responsables de la grande persécution.

Nous n'analyserons pas les chapitres très fouillés que M. de Labriolle consacre aux grands adversaires du christianisme tels que Celse, Porphyre, Julien, sans oublier les *dii minores*, trop souvent négligés par ceux qui traitent la matière. On aurait bien de la peine à signaler des lacunes dans cette histoire de la lutte menée, durant quatre siècles, contre les croyances chrétiennes, par des hommes qui n'étaient pas tous des esprits médiocres, et parmi lesquels il se trouva des savants et des talents vigoureux. M. de L. introduit le lecteur dans l'arsenal où ils ont amassé des armes souvent redoutables, dont l'incrédulité contemporaine ne dédaigne pas de se pourvoir à l'occasion. On s'y meut avec aisance et nulle part on n'a la sensation de l'encombrement. L'auteur a eu le bon goût de ne mêler à la polémique païenne aucune polémique contemporaine, et d'avoir résisté à la tentation qui, en pareil sujet, est presque inévitable.

M. de L. nous dit au début de son livre que « l'histoire des persécutions offre encore quelques points obscurs ». C'est un jugement bien

optimiste. En fait, nous n'avons aucune bonne histoire des persécutions. Après avoir brillamment décrit la réaction païenne des milieux littéraires, l'auteur devrait se décider à étudier celle des milieux politiques et populaires. Ce serait un service signalé rendu aux historiens de l'Église.

H. D.

Franz Joseph DÖLGER. *Antike und Christentum*. T. IV, fasc. 3-4 ; t. V, fasc. 1. Münster, Aschendorff, 1934-36, pp. 153-320, 1-80, 14 pl.

On se rappelle les épisodes de Biblis et d'Attalos rapportés dans la lettre des Églises de Lyon et de Vienne sur les martyrs de 177 (*BHG*, 1573) : une chrétienne, du nom de Biblis <sup>1</sup>, avait faibli dans les tourments et renié la foi ; mais de nouvelles tortures la trouvent plus forte, et courageusement elle apostrophe ainsi ses bourreaux : « Comment pouvez-vous croire que les chrétiens dévorent des enfants, alors qu'ils doivent s'abstenir même de la viande des animaux ? » Assis sur la chaise de fer rougie au feu, Attalos s'écrie : « Vous nous accusez de manger de la chair humaine, mais c'est vous qui me brûlez vif, comme feraient des anthropophages ! » Plusieurs textes de Tertullien, de Minucius Félix, d'Origène et de différents apologistes montrent à l'évidence que les crimes d'anthropophagie et surtout d'infanticide furent communément imputés par les païens du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle aux adeptes de la religion persécutée. L'origine de cette odieuse calomnie a été étudiée à maintes reprises, depuis les dissertations de Kortholt (1683) et de Wormius (1695) jusqu'à l'important mémoire de feu J.-P. Waltzing, publié dans les Bulletins de l'Académie royale de Belgique en 1925. Avec son érudition coutumière, M. Dölger examine à nouveau ce problème (*Sacramentum infanticidii*, p. 188-228). Il aboutit à la conclusion que le mystère de l'eucharistie, interprété par les non-initiés comme la manducation matérielle d'un corps humain, ne suffit pas à expliquer la genèse et la persistance de l'accusation. D'autres éléments de solution, fournis par l'histoire comparée des religions, doivent être pris en considération : meurtre rituel reproché aux Juifs dès le I<sup>er</sup> siècle, pratiques magiques en usage chez les païens, excès réels ou supposés de certaines sectes gnostiques, notamment dans les cérémonies de l'initiation, etc.

<sup>1</sup> Le commentaire du pseudo-Œcuménien sur la première épître de S. Pierre (*P.G.* CXIX, 536) nomme cette martyre Blandine. La confusion est-elle due, comme le croit M. Dölger (p. 204), à une simple erreur de mémoire ? Il est à noter que la traduction de Rufin porte déjà *Blandina* au lieu du *Βιβλίδα* d'Eusèbe.



Dans son tableau des coutumes bizarres adoptées par les schismatiques mélétiens, Théodoret a noté ce trait pittoresque : ils chantent les hymnes en battant des mains, en exécutant une espèce de danse et en agitant des clochettes suspendues à un bâton (*Haereticarum fabularum compendium*, IV, 7). C'est sans doute le seul exemple sûr de danse proprement liturgique dans l'antiquité chrétienne. Mais les fêtes des martyrs furent souvent l'occasion, en Occident comme en Orient, de réjouissances populaires d'où la danse n'était pas exclue. Danseurs et danseuses pénétraient parfois jusque dans le sanctuaire pour s'y livrer à leurs ébats rarement innocents. M. D. a recueilli sur ce sujet un bon nombre de témoignages (p. 250-53), d'où il ressort que l'autorité ecclésiastique s'opposa énergiquement à ces abus.

A propos du « calice des démons » auquel S. Paul exhorte les Corinthiens à ne pas boire (I *Cor.*, 10, 21), M. D. fait bien voir (p. 265-70) que les persécuteurs, en particulier l'empereur Dèce, n'obligeaient pas seulement les chrétiens à sacrifier et à manger des viandes offertes aux idoles, mais encore à boire du vin consacré aux faux dieux. Un passage de S. Cyprien, *De lapsis*, 9, ne peut s'expliquer autrement : *Mors invicem letali poculo propinata est.*

Les autres articles qui remplissent ces deux fascicules sont d'étendue aussi inégale et d'importance aussi diverse que dans les cahiers précédents (cf. *Anal. Boll.*, LII, 80). Nous ne signalerons que le plus considérable (p. 153-87) : le symbolisme du nombre huit dans les écrits de S. Ambroise et de la forme octogonale dans la construction des anciens baptistères. Le point de départ de cette intéressante dissertation patristique et archéologique a été fourni par l'inscription métrique du baptistère de Sainte-Thècle à Milan (*CIL.*, V, p. 617, n. 2).

Au moment d'imprimer ce Bulletin, il nous arrive un nouveau fascicule de la revue que M. D. continue d'alimenter seul, sans l'aide d'aucun collaborateur. Entre un long article intitulé *Lumen Christi* (recherches sur la bénédiction de la lumière dans l'Occident païen et chrétien) et quelques brèves notes sur différents sujets, ce fasc. 1 du t. V (1936) nous apporte, sous le titre de *Nonna*, une importante contribution à l'étude de la piété populaire au IV<sup>e</sup> siècle. C'est un commentaire neuf et instructif d'un passage difficile du panégyrique composé par S. Grégoire de Nazianze en l'honneur de son père (*BHG.* 714). L'orateur y décrit par le menu certaines pratiques pieuses de sa mère, Nonna : son rigoureux silence à l'église, l'habitude qu'elle avait, aux solennités liturgiques, de remplacer par des habits de fête

ses habits de deuil, son aversion pour le contact des mains ou des lèvres païennes, et ainsi de suite. Plusieurs de ces traits avaient frappé à ce point le théologien-poète qu'il les a repris en vers dans une touchante épitaphe *εἰς τὴν μητέρα* (P.G., XXXVIII, 44).

Fr. HALKIN.

Herbert THURSTON S. I. and Donald ATTWATER. *The Lives of the Saints* originally compiled by the Rev. Alban BUTLER. Vol. IX. September. London, Burns Oates and Washbourne, [1934], in-8°, xii-394 pp.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire tout le bien que nous pensons du nouveau Butler publié sous la haute direction du P. Thurston (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LII, 147). Le plan adopté réalise, sans risquer de froisser personne, une parfaite mise au point des principaux problèmes soulevés par l'hagiographie populaire, à condition cependant que le lecteur veuille bien prendre garde aux brefs appendices bibliographiques et critiques qui accompagnent chaque notice et qui sont l'œuvre personnelle du P. Thurston. Pour la rédaction même des biographies, celui-ci s'est reposé sur son collaborateur, M. Donald Attwater, qui s'en est acquitté avec soin et intelligence. Une lecture attentive permet cependant de relever entre le texte et les appendices certaines disparates, et même quelques négligences dans le travail de M. A. Voici quelques remarques. P. 298, la Loi de S. Adamnan ne fut pas proclamée au concile de Tara, mais à une assemblée tenue à Birr. P. 293, au lieu de 23 décembre, lire 23 septembre. P. 312, M. A. conte que, S. Finnbharr n'ayant pas de bateau pour se rendre en Irlande, S. David lui prêta une embarcation à lui, appelée *Horse*, à cause de la figure de proue. C'est une rationalisation d'un épisode fameux dans l'hagiographie irlandaise, qui nous représente le saint traversant la mer monté sur le cheval que lui avait donné S. David. M. A. aurait dû insinuer qu'il corrigeait la source à sa façon. Sa version n'a guère plus de chances d'être vraie que celle des hagiographes. Quels sont ces « British calendars » qui mentionnent au 5 septembre S. Alto (p. 64)? On voudrait de plus amples renseignements, car la date du 5 septembre semble bien avoir été celle de la fête à Altomünster. P. 99, M. A. reprend l'expression « d'une heure canonique à l'autre », d'après la Vie gaélique de S. Cíaran de Clonmacnoise (W. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore*, p. 133, ligne 4467). Ces mots signifient : « une journée entière » (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 83). P. 153, il n'y a pas lieu de trop



hésiter sur l'orthographe : on peut écrire indifféremment Ailbe ou Ailbhe selon que l'on veut être plus ou moins archaïque. P. 325, le S. Macanisius est identique au Mac Nisse mentionné deux lignes plus bas. P. 324, pour S. Colman Elo, ce dernier mot *Elo* est traité comme un apposé au nom Colman, ou comme un nom de famille ; c'est le nom du lieu où Colman moccu Sailni établit son monastère, Land Elo ou Lann Elo, « monastère d'Elo ».

P. GROSJEAN.

Gian Battista POLETTI. *Il Martirio di Santa Apollonia*. Rocca S. Casciano, L. Cappelli, 1934, in-8°, xi-123 pp., ill. (Extr. de *Archivum Chirurgiae Oris*, t. III, 1934).

Protectrice à la fois des dentistes et de leurs patients, *St<sup>e</sup> Apollonie*, vierge et martyre, a inspiré, au cours de ces dernières années, un certain nombre de travaux sérieux, publiés en divers pays par des professionnels de la stomatologie. Nous n'en voulons pour preuve, avec le récent volume du docteur Poletti, que la belle collection iconographique éditée en 1915 par le docteur Walther Bruck (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 186) et les articles sur le culte de la sainte que nous apporte de temps en temps *The Apollonian*, organe trimestriel des *Federated Guilds of Saint Apollonia*, aux États-Unis, sous la direction du docteur F. A. Keyes, de Boston. M. P. a fort bien compris la portée des critiques formulées ici même contre certaines parties du travail de M. Bruck. S'inspirant de ces directives et désireux de suppléer à certaines omissions, il a consacré ses studieux loisirs à un travail qui satisfera en particulier les hagiographes. Son information, qu'il puise aux meilleures sources, est complétée, s'il y a lieu, par des consultations demandées aux érudits capables de l'éclairer. Il tient fermement que nous n'avons aucun document sérieux sur le martyre de *St<sup>e</sup> Apollonie* en dehors du témoignage de S. Denys d'Alexandrie, conservé par Eusèbe, et qui est une autorité de première valeur. Comme les hagiographes anciens, qui ont créé un doublet en inventant une Apollonie, martyre à Rome sous Julien, les artistes se sont livrés à leur fantaisie, non moins que les chasseurs de reliques. Tout cela est exposé par M. P. avec prudence et sérénité. Apollonie, vierge avancée en âge, ne paraît pas avoir été torturée à l'aide des instruments spéciaux, tenailles ou pince, qui constituent sa caractéristique iconographique. La populace la frappa brutalement sur la bouche, probablement à coups de pierres, et lui fit ainsi sauter les dents. C'est Florus qui introduisit la vierge d'Alexandrie dans son

martyrologe, au 20 février, date tout à fait arbitraire, modifiée non moins arbitrairement par Adon, qui la plaça au 9 février, la fête actuelle. Cette insertion au martyrologe est le fait d'un érudit, soucieux de commémorer les martyrs mentionnés dans Eusèbe. On n'y saurait voir une preuve de la popularité du culte en Occident au ix<sup>e</sup> siècle. A son étude sur les diverses recensions des Passions de S<sup>te</sup> Apollonie, M. P. joint la reproduction en fac-similé, l'édition et la traduction d'un texte nouveau, d'après un cahier, du xiv<sup>e</sup> siècle, relié avec le manuscrit XXVI de la bibliothèque Capitulaire de Novare. Il n'est pas tout à fait exact d'écrire que cette pièce a échappé « alla centocchiuta vigilanza dei Bollandisti », comme s'exprime dans la préface M. B. Guttierrez. Le manuscrit est décrit dans les *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 337 ; d'autres exemplaires sont mentionnés pp. 346 et 351, et t. XLI, p. 340. Les prières à S<sup>te</sup> Apollonie en diverses langues, transcrites par l'auteur, sont au nombre de plus de trente. Pour l'iconographie, ne désirant pas que son recueil fût double emploi avec celui de M. Bruck, l'érudit milanais a pris le parti de cataloguer et de reproduire surtout des œuvres d'art italiennes peu connues, peintures, gravures et statues. A noter en particulier une médaille de plomb, reproduite et étudiée aux pages 112-114, qui daterait du xiii<sup>e</sup> siècle. L'inscription à l'avvers pourrait donc compter parmi les anciens témoignages de l'invocation de S<sup>te</sup> Apollonie contre le mal de dents. M. P. dresse, à la p. 32, une liste des autres protecteurs invoqués contre ces douleurs : un nom au moins lui a échappé, celui de S. Aid mac Bric (*Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 503 D).

P. GROSJEAN.

Odo CASEL O.S.B. *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*. T. XI (1931) et XII (1932). Münster, Aschendorff, 1933 et 1934, in-8°, iv-543, iv-480 pp.

*Registerband zu den 10 ersten Bänden des Jahrbuchs für Liturgiewissenschaft (1921-1930)*. Ibidem, 1933, in-8°, iv-48 pp.

Le tome XI du *Jahrbuch* nous apporte un article du plus vif intérêt. Dom Germain Morin, O. S. B., édite (p. 78-93) une pièce liturgique bretonne fort ancienne, inconnue même à l'abbé Duine, un calendrier du x<sup>e</sup> siècle. Il porte la cote 441 dans le fonds Bongars à la bibliothèque de la Ville de Berne. Pour fixer la date, Dom M. s'appuie sur la mention la plus récente de la première main : *sancti Geraldii confessoris*, au 13 octobre ; c'est le comte Géraud, fondateur du monastère d'Aurillac, mort le 13 octobre 909 (cf. *BHL*. 3411-3413). Le calendrier date donc du premier quart du x<sup>e</sup> siècle, au plus tôt.



Le fond est fourni par le martyrologe hiéronymien. Le compilateur y a fait un choix et le complète par des additions non moins caractéristiques : elles indiquent à la fois la Bretagne et le Poitou. Les diocèses voisins, Tours surtout, Bourges, Limoges et Orléans, sont aussi fortement représentés. Quel usage liturgique réunit, au  $x^e$  siècle, des fêtes de ces deux territoires ? Dom M. n'a trouvé qu'une seule explication, et qui paraît fort plausible. Il rappelle les pérégrinations successives des reliques de S. Maixent ou Maxent (Maxentius), abbé en Poitou et vénéré d'abord à Saint-Maixent. Au  $ix^e$  siècle, le corps saint dut être transféré en Bretagne, dans une dépendance du monastère de Redon, nommée alors Plelan et depuis Maxent. Au début du  $x^e$ , les reliques quittèrent la Bretagne pour être mises en sûreté d'abord dans une localité d'Auvergne appelée Condat, puis dans le pays d'Auxerre. Enfin, elles rentrèrent à Saint-Maixent (cf. *BHL*. 5808), qui n'avoua jamais avoir été temporairement dépossédé des reliques de son fondateur. Mais pourtant, au  $xviii^e$  siècle, les moines de Saint-Léger d'Ébreuil, au diocèse de Clermont, non loin de Condat, se considéraient encore comme les vrais possesseurs de la presque totalité des reliques de S. Maixent. Ces péripéties expliquent l'existence, au début du  $x^e$  siècle, d'un usage liturgique où se mélangent des fêtes poitevines et bretonnes. Un détail intéressant. Ce calendrier porte au 12 juin : *sancti Leonis conf. et episcopi*. C'est assurément le pape S. Léon III († 816), dont le *dies depositionis* est le 12 juin. Il existe une lettre, apocryphe d'ailleurs, sous le nom du pape Adrien II (Jaffé, † 2950), d'après laquelle ce pontife aurait envoyé au roi breton Salomon un bras du pape Léon III. De là assurément le culte à Redon, abbaye de S. Conwoïon, qui était le conseiller ecclésiastique de Salomon. Jusqu'à présent, la plus ancienne mention de S. Léon III dans un calendrier liturgique était l'insertion officielle au martyrologe romain, en 1673 (*Act. SS.*, Iunii t. II, p. 572). Avant cette date, Papebroch n'a relevé que le *Catalogus universalis* de Ferrari. Il mentionne aussi l'édition d'Usuard par les Chartreux de Cologne, en 1490, celle-ci au 13 avril, mais par erreur, semble-t-il : ni ce martyrologe ni sa source ne portent au 13 avril le nom de Léon III. Le témoignage du manuscrit de Berne est antérieur de quelque sept cents ans.

Dans le même volume, le P. Alban Dold O. S. B. édite avec un abondant commentaire une ancienne liturgie pour la réconciliation des pénitents, d'après le ms. Vatic. lat. 1339. Un bout de missel précède ce texte dans le ms., qui serait du  $x^e$  siècle. Au *Libera*, après les mots *atque Andrea*, il poursuit : *et beato confessore tuo Iubenali, Benedicto,*

*Gregorio atque Nycolao necnon et beato Michaheli archangelo tuo et omnibus sanctis tuis, da propitius* etc. Le sacramentaire gélasien connaît au 3 mai un évêque et confesseur Iuvenalis, qui à cette date figure, avec les martyrs romains Alexandre, Eventius et Theodulus, dans l'hiéronymien. C'est l'évêque de Narni, mort le 7 octobre 376. Mais le P. D. suggère, on ne voit guère pourquoi, une autre identification : il s'agirait d'un martyr Iuvenalis, honoré le 7 juillet à Bénévent, dans l'église Sainte-Sophie, où son corps serait conservé, d'après SURIUS, *Martyrologium Romanum illustratum* (au 7 juillet). L'ouvrage n'est pas de Surius, mais un appendice joint à leur édition (t. XIII, Turin, 1880) par les PP. C. A. Bracco et J. Colombo, et le passage en question se présente au 7 mai (p. 391), non au 7 juillet. Le P. D. songe assurément au martyr Iuvenalis dont traitent les *Acta Sanctorum* au 7 mai (t. II, p. 137-38). Peut-être en effet quelque ancien martyrologe le mentionne-t-il au 7 juillet. A cette date on rencontre dans un texte bénévontain une autre mention : SS. *Ianuaris, Laurentius et Petrus in Sancta Sophia*, sur laquelle nos prédécesseurs ont renoncé à faire la lumière (Iul. t. II, p. 450). Le même manuscrit contiendrait le pénitentiel de Cumean, s'il fallait en croire le P. D., qui confond ici le pseudo-Cummian (KENNEY, *Sources*, t. I, n° 77) et le recueil authentique (n° 73). Ce Cummian d'ailleurs ne semble pas devoir être identifié, comme le fait le P. D., avec celui qui mourut à Bobbio et dont la fête se célèbre le 19 août. L'auteur du pénitentiel pourrait bien être S. Cuimmine Fota, c'est-à-dire Cuimmine le Long, fêté le 12 novembre. Une mise au point partielle a paru dans le tome XII, p. 249.

Dans le même tome XII (p. 145-55), nous relevons une étude du P. H. Frank, O. S. B., sur les fêtes de Noël et de l'Épiphanie à Milan au temps de S. Ambroise. Très probablement, le grand évêque n'a pas institué une fête nouvelle, au 25 décembre, en dissociant de la fête du 6 janvier un des mystères qu'elle commémorait. Il a trouvé les deux fêtes établies à Milan. Le P. P. Browe, S. I., revenant sur un sujet qui lui est familier, donne des détails sur la communion au moyen âge dans des circonstances spéciales (p. 161-77) : lors de la profession monastique, lors de la bénédiction d'un nouveau chevalier, au couronnement des empereurs et des rois, avant la bataille, avant les ordalies et les duels judiciaires, enfin la communion des pèlerins et la communion en mer. Les seuls exemples à peu près de messes célébrées en mer qu'ait rencontrés le P. B. proviennent de la Navigation de S. Brendan (*BHL*. 1436-1440), et ce récit est de pure invention.



Il y aurait lieu d'ajouter que la *Navigatio* fait preuve de beaucoup de circonspection sur ce point : elle recourt à un expédient aussi ingénieux que commode, celui de l'île-baleine, qui se retrouve chaque année à point nommé pour permettre au saint et à ses moines de célébrer les offices de Pâques. C'est un signe sans doute que, même chez les Irlandais, la célébration en mer était interdite.

P. GROSJEAN.

J. KARST. *Littérature géorgienne chrétienne*. Paris, Bloud et Gay, 1934, in-8°, 173 pp. (= *Bibliothèque catholique des sciences religieuses*).

J.-B. CHABOT. *Littérature syriaque*. Ibidem, 1934, in-8°, 164 pp. (Même collection).

G. BARDY. *L'Église à la fin du 1<sup>er</sup> siècle*. Ibidem, 1932, in-8°, 175 pp. (Même collection).

L. VAGANAY. *Initiation à la critique textuelle néotestamentaire*. Ibidem, 1933, in-8°, 188 pp. (Même collection).

L'histoire de la littérature géorgienne de M. Karst est la première qui ait vu le jour en Europe occidentale. Beaucoup des lecteurs auxquels s'adresse cet aperçu y apprendront l'existence d'une culture chrétienne, dans la région du Caucase, au-delà de l'Anatolie arabe et turque. Outre sa connaissance personnelle des auteurs géorgiens, M. K. a largement mis à profit l'histoire de la littérature géorgienne de M. Kekelidze, en la complétant par les observations de M. BLAKE, *Georgian Theological Literature (Journal of Theological Studies, t. XXVI, p. 50-64)*. Jusqu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, la vie littéraire reste concentrée dans les monastères, ceux du pays géorgien et ceux que les Ibères ont de très bonne heure fondés au Sinaï, en Terre Sainte et plus tard en Syrie et à l'Athos. A l'exemple de M. Kekelidze, M. K., après un coup d'œil jeté sur les principales divisions du sujet, fait apparaître les figures marquantes : Euthyme et Georges, les grands Hagiorites, Éphrem le Mineur, Arsène d'Iqalho, Jean de Petritza, pour ensuite parcourir les principaux genres cultivés par les écrivains géorgiens. Comme partout en Orient, les monuments les plus anciens sont les versions de l'Écriture. Petit à petit viendront s'ajouter des traductions d'apocryphes, de commentaires de la Bible, de lectionnaires. Vers le VIII<sup>e</sup> siècle apparaissent la littérature dogmatique et ascétique, les apologies, les recueils de canons, les homélies. Les écrivains géorgiens firent œuvre originale en exégèse, poésie, homilétique et en hagiographie. Cette dernière branche tient une place considérable dans les lettres géorgiennes. L'acti-

vité des traducteurs a sauvé de nombreux textes dont les originaux arabes, arméniens, grecs sont perdus. Des écrits indigènes racontent l'histoire de l'introduction du christianisme, des martyrs et des saints de la contrée. M. K. en analyse quelques-uns : légendes de S<sup>te</sup> Nino, Passions de S<sup>te</sup> Šoušanik et de S. Abo, Vies des « Pères syriens ».

Peu à peu la littérature profane prend le pas sur la littérature religieuse. A la fin de l'époque médiévale et à l'époque moderne elle s'émancipe complètement. En prose, on voit éclore des travaux d'histoire, de géographie, de droit ; en poésie, des œuvres épiques ou lyriques. M. K. s'arrête longuement à la célèbre épopée populaire : *Le chevalier à la peau de panthère*. Cette littérature profane est encore une littérature chrétienne, mais non plus exactement au même sens que celle de l'âge précédent. L'aperçu de M. K. dépasse ici les promesses de son titre. Sauf dans les pages relatives au droit géorgien qui sont d'allure plus personnelle, cette seconde partie, comme la première, a beaucoup emprunté à l'exposé de M. Kekelidze.

La partie hagiographique, qui nous attirait spécialement, ne paraît pas la mieux réussie. M. K. semble considérer Rufin, Moïse de Khorène et la *Conversion du K'artli* comme des sources indépendantes pour les origines du christianisme en Géorgie. Or la *Conversion du K'artli* dépend du pseudo-Moïse de Khorène, lequel a pour source le récit véridique, mais déjà embelli, de Rufin et l'Agathange arménien. Sur l'origine apostolique de l'Église géorgienne, M. K. s'en rapporte au livre de feu l'abbé Michel Tamarati, dont l'érudition fort étendue ne se distinguait pas précisément par la méthode et la rigueur critique. Il a accepté sans défiance comme le premier écrit original de la littérature géorgienne la Passion de S<sup>te</sup> Šoušanik par le soi-disant prêtre Jacques, dont il a été parlé ici même l'an dernier (*Anal. Boll.*, LIII, 1-48, 245-307). On ne fera pas grief à l'auteur de ces erreurs et d'autres qui ont pu lui échapper. Dans « ce champ peu exploré par la science et partiellement resté en friche » il se cache encore beaucoup de problèmes. On saura gré à M. K. d'en avoir dressé un premier relevé.

Nous pouvons être plus bref sur l'histoire de la littérature syriaque, qui se recommande du nom, très spécialement autorisé, de M. l'abbé Chabot. L'auteur, qui connaît d'original une partie très importante du sujet, a pour le reste largement puisé dans le manuel classique de R. Duval. Au lieu de grouper les œuvres par genres, il a



préférait l'ordre chronologique. Il réserve cependant un chapitre aux traductions d'œuvres profanes et patristiques. La matière est répartie en quatre périodes : des origines au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle à la conquête musulmane, de la conquête musulmane au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, enfin la décadence, du <sup>x</sup><sup>e</sup> au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Une courte introduction esquisse à grands traits l'histoire des études syriaques. On y verra comment se sont formées en Occident les collections de manuscrits auxquelles nous devons à peu près tout ce qui a été publié de la littérature syriaque et araméenne. M. C. a joint à ce résumé un dénombrement succinct des fonds de manuscrits syriaques actuellement existants dans les bibliothèques d'Orient et d'Occident. En appendice, quelques mots sur la liturgie, une liste des Actes de martyrs et Vies de Saints, le catalogue des ouvrages d'histoire générale édités dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Bien que sommaire, ce précis sera d'autant plus utile que la troisième édition de Duval (1907) est depuis longtemps épuisée.

Avant d'évoquer dans un large tableau la vie de l'Église à la fin du premier siècle, M. Bardy présente les documents qui subsistent. Tirant parti de détails épars, il décrit la vie quotidienne du chrétien, la hiérarchie, les difficultés suscitées par les judéo-chrétiens et leur influence décroissante, l'apparition des premières hérésies, l'expansion chrétienne, les persécutions.

C'est une excellente « initiation à la critique textuelle néotestamentaire », que celle de M. Vaganay. La matière, ingrate et ardue, est exposée en vue de répondre aux questions qu'un catholique instruit se pose naturellement. M. V. n'exige pas du profane trop de connaissances préalables. Il lui donne des notions claires sur la tâche qui incombe à la critique des Livres saints, sur sa méthode, sur les résultats qu'on est en droit d'en attendre. Le débutant trouvera en lui un maître compétent, l'étudiant plus averti un guide sûr pour l'introduire plus avant dans certains problèmes. Tous les lecteurs qui s'intéressent à ces questions autrement que par le résultat dernier, liront avec plaisir et profit ce que l'on commence déjà à mieux connaître de l'histoire du texte manuscrit « en liberté surveillée », puis soumis à un contrôle mitigé, puis fixé, et de même l'histoire du texte imprimé avec les « perspectives d'avenir ». Quelques exemples plus faciles font saisir sur le vif le doigté qu'exige l'application judicieuse des méthodes critiques.

M. VAN CUTSEM.

M. SKUTELLA. *Augustinus. Confessiones*. Leipzig, Teubner, 1934, in-8°, xxxiii-381 pp.

P. VEGA. *S. Aurelii Augustini Confessionum libri tredecim*. Typis augustinianis Monasterii Escorialensis, 1930, in-8°, xxviii-485 pp.

Id. *Opuscula sancti Possidii, episcopi Calamensis*. Ibid., 1934, in-8°, xxxii-103 pp.

Mary Emily KEENAN. *The Life and Times of Saint Augustine as revealed in his Letters*. Washington, 1935, in-8°, xx-220 pp. (= *The Catholic University of America, Patristic Studies*, Vol. XLV).

Jusqu'en 1927 les éditeurs des *Confessions* s'étaient fondés, pour l'établissement du texte, soit sur le manuscrit le plus ancien, le Sessorianus (= S, VII<sup>e</sup> siècle; Knöll, Gibb et Montgomery), soit sur l'ensemble des témoins, en opposition généralement avec S (Mauristes, P. de Labriolle). Dans le compte rendu qu'il fit de la seconde édition de Gibb et Montgomery et de celle de P. de Labriolle dans la *Revue Bénédictine* (t. XXXIX, Bulletin d'ancienne littérature, n° 606, p. 248 suiv.), Dom Capelle montrait que de la comparaison des deux familles avec les *excerpta* d'Eugippius, dont le texte serait antérieur à toute révision, se dégagait un canon critique: rejeter S lorsqu'il est seul; l'admettre s'il est soutenu. Par ses indications sagaces il devait lancer la critique dans une voie nouvelle et trancher le débat entre partisans et adversaires de S.

Depuis lors deux éditions ont vu le jour: celle du P. Vega, à l'occasion du quinzième centenaire de la mort de S. Augustin, et celle de M. Skutella. Dans toutes deux, il a été tenu compte du principe formulé par Dom Capelle.

M. Skutella était chargé d'éditer à nouveau les *Confessions* pour la collection Teubner. Il s'est acquitté de cette tâche avec une parfaite rigueur scientifique. Tous les manuscrits dont il apporte les leçons ont été collationnés par lui soit directement (B, H, S), soit sur photographies. Trois nouvelles collations lui sont dues, celle des manuscrits de Fulda Aag (VIII/IX<sup>e</sup> siècle), de Tours 283 (X/XI<sup>e</sup> siècle) et de Stuttgart HB. VII 15 (X<sup>e</sup> siècle). Il a en outre poussé la comparaison avec Eugippius, d'où son canon critique plus précis. Les *excerpta* tantôt s'écartent, tantôt se rangent du côté de S, soutenu ou non par d'autres manuscrits. Chaque fois que S a pour lui Eugippius, avec les autres témoins, au complet ou en partie (et ce sont alors les plus anciens), M. S. accepte sa leçon, à moins qu'elle ne soit manifestement corrompue. Il a recours à la critique interne, quand S s'accorde ou avec Eugippius seul ou avec un autre manuscrit. Il en est de même lorsque le témoignage d'Eugippius



fait défaut, sauf à favoriser S, s'il est accompagné d'un manuscrit ancien. Le volume est pourvu d'un index des citations et d'un index des noms propres. Cette édition ne se présente pas comme définitive. Il a fallu ajourner la collation des manuscrits du XI<sup>e</sup> siècle.

Le P. Vega a réussi à donner aux lecteurs de S. Augustin une édition commode avec des éclaircissements judicieux. Sans faire d'enquête manuscrite sur nouveaux frais, il s'est borné à appliquer la règle de Dom Capelle. Bien que dans les *Confessions*, le style de S. Augustin soit beaucoup moins oratoire, le P. V. attache une valeur prépondérante à ce qu'il appelle son « critère du rythme ». Il lui donne cependant plus de place dans son introduction que dans la pratique. Il en use parfois pour confirmer une leçon, certaine d'ailleurs, et parfois, de manière discutable, en faveur de S. Les leçons insignifiantes ont été rejetées de l'apparat critique. Il ne manque à cette édition usuelle que la parfaite correction typographique, comme le P. V. l'avoue lui-même. Heureusement les fautes sont moins fréquentes dans le texte que dans l'introduction.

Pour qui s'intéresse à la personnalité de l'évêque d'Hippone, la *Vita* de Possidius est un supplément obligé des *Confessions*. Aussi le P. V. a-t-il tenu à la publier avec l'*Indiculus librorum S. Augustini episcopi* (BHL. 786), prenant ainsi les devants sur le *Corpus* de Vienne.

L'édition précédente de la *Vita* était due à Weiskotten (Princeton, 1919). Dans l'établissement du texte, celui-ci avait surtout suivi le manuscrit de Chartres, le plus ancien (IX/X<sup>e</sup> siècle). Le P. V. n'en admet les leçons que si elles sont confirmées par d'autres témoins. Les notes explicatives sont empruntées à Weiskotten. Rien ne laisse soupçonner que l'éditeur ait eu connaissance du livre de Harnack, *Possidius, Augustins Leben* (1930).

Pour l'*Indiculus*, le P. V. a pu tirer profit de l'édition de Dom Wilmart (*Miscellanea Agostiniana*, t. II, 1931, p. 149-233). Il a attaché moins de poids au codex Veronensis et préfère le groupe franco-alémannique, à la suite sans doute de Dom De Bruyne (*Miscell. Agost.*, t. II, p. 331). Dans l'apparat critique n'ont été retenues que les variantes notables.

Les sujets de dissertations pour les *Patristic Studies* sont choisis à l'effet d'explorer pas à pas, suivant tous leurs aspects de fond et de forme, les écrits des Pères. Les œuvres de S. Augustin ont déjà fourni la matière d'une douzaine d'études. La présente dissertation est, pour ses lettres, un travail analogue à celui qui a été fait pour

les sermons (vol. XXVIII) : un recueil de tous les traits qui nous introduisent dans la vie publique et privée des iv<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles. Certaines parties du même sujet ont été traitées par Monceaux, Combès et d'autres. Sr M. E. Keenan, sans craindre de tomber dans des répétitions, l'a repris dans toute son ampleur. Les faits sont groupés sous quatre chefs principaux : la vie économique et les différentes professions : climat, sol, agriculture, élevage etc., magistratures, commerce, navigation, le régime de la propriété, richesse et pauvreté ; la vie sociale ; la vie politique : administration, l'Église et l'État ; la vie chrétienne. Les détails les plus caractéristiques sont ramassés en un chapitre final.

M. VAN CUTSEM.

*Studi bizantini e neoellenici*, vol. IV. Roma, Istituto per l'Europa orientale, 1935, in-8°, 316 pp., illustré.

Le nouveau volume de la collection dirigée par M. le professeur S. G. Mercati renferme une douzaine d'articles qui intéressent à peu près tous les domaines des études byzantines : archéologie, histoire, patrologie et polémique religieuse, histoire littéraire, éditions de textes, droit, folklore, histoire des idées et critique textuelle. Si l'hagiographie n'est pas représentée, comme dans le tome précédent (cf. *Anal. Boll.* LI, 391-96), par une importante contribution, elle n'est pourtant pas exclue aussi complètement que pourrait le faire croire un trop rapide coup d'œil sur la table des matières. On s'en rendra compte par les quelques notes que nous allons joindre à la liste des articles.

C. CECHELLI, *Sguardo generale all'architettura bizantina*, avec 16 planches et des illustrations dans le texte.

V. VALDEMBERG, *Le idee politiche di Procopio di Gaza e di Menandro Protettore* : deux études inédites, traduites du russe par E. Lo Gatto.

J. COMPERNASS, *Zwei Schriften des Arethas von Kaisareia gegen die Vertauschung der Bischofssitze* : édition, d'après le manuscrit 315 de Moscou, d'une lettre d'Aréthas à Eustathe de Side et d'une brève dissertation du même Aréthas. Pour justifier ses prétentions à un siège plus élevé, Eustathe invoquait l'exemple de S. Pierre, qui avait quitté l'Église d'Antioche qu'il gouvernait pour passer à Rome et s'y installer comme évêque. Aréthas lui rétorque que bien des pratiques, autorisées jadis, ont été plus tard et pour de bonnes raisons prohibées par l'autorité ecclésiastique. Le même S. Pierre n'a-t-il pas causé la mort de Simon le magicien en le faisant tomber sur le sol, tandis qu'il s'élevait dans les airs ? S<sup>te</sup> Thècle, disciple de



S. Paul, ne s'est-elle pas baptisée elle-même et n'a-t-elle pas conféré le baptême à d'autres? Le prêtre Euppsychius ne venait-il pas de se marier, quand il reçut la couronne du martyre? Ces traits, qu'Aréthas rappelle en quelques lignes, M. Compennass les a illustrés d'un commentaire abondant, où il cite au long et au large les sources narratives d'où ils proviennent: Actes et Martyre de l'apôtre Pierre (BHG. 1483-85), Actes de Paul et de Thècle (BHG. 1710 ss.), Vie et Miracles de Thècle par Basile de Séleucie (BHG. 1717-18), panégyriques de la « protomartyre » par Photius et par Nicétas (BHG. 1721 et 1722), Passion de Thècle par le Métaphraste (BHG. 1719), enfin le Synaxaire de Constantinople et le « Ménologe de Basile ».

Dans sa brièveté, le témoignage d'Aréthas sur S. Euppsychius, un martyr authentique de sa propre ville épiscopale (cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup> [1933], p. 175), mérite d'être retenu, puisque seul il nous apprend que la victime de Julien l'Apostat était prêtre: « [Jadis certains ont contracté mariage après avoir reçu l'ordination], ὡς περ Εὐψύχιος ὁ τοῦ Χριστοῦ μάρτυς, πρεσβύτερος, ἐπὶ νεογάμῳ τῷ καταστήματι τὸν μαρτυρικὸν ἀναδησάμενος στέφανον » (p. 93, l. 34-35). Aucune des deux notices du Synaxaire ne mentionne le caractère sacerdotal d'Euppsychius: ni celle du 9 avril, qui reproduit le récit de Sozomène (H.E., V, 11), ni celle du 7 septembre, qui résume une Passion fantaisiste que l'on croyait perdue (cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 496-97) et dont nous avons retrouvé un exemplaire dans le codex 254 de Patmos, fol. 83-86<sup>v</sup>.

I. DUIČEV, *Appunti di storia bizantino-bulgara*. La seconde de ces apostilles est consacrée à quelques notes marginales du Vaticanus grec 163, déjà publiées, en partie du moins, par Allatius (P. G., CXVI, 1406-1407). La mort inopinée du roi bulgare Jean, durant le siège de Salonique en 1207, y est attribuée à l'intervention personnelle du patron de la cité: « ...προφανῶς ὑπὸ τοῦ μεγάλου Δημητρίου ἐσφάγης, ὃ ἀθεότατε, ὡς ἐν τοῖς ἐκείνου θαύμασιν ἐμφέρεται » (fol. 201). Le prodige est en effet raconté par Jean-Stauracius dans son important recueil des Miracles de S. Démétrius (BHG. 532), dont une version néo-grecque a été imprimée en 1921, au tome XV du *Νέος Ἑλληνομνήμων*, p. 195-216, tandis que du texte original on n'a encore édité que des extraits assez courts (Act. SS., Oct. IV, 187-209 passim).

E. SKRŽINSKAJA, *Esame e datazione del contratto di Messina conservato nel codice Sinaitico*: document de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

cle inséré dans le manuscrit 517, fol. 137<sup>v</sup>, du monastère de Sainte-Catherine, au Sinaï.

R. CANTARELLA, *La Διήγησις ὡραιότατη τοῦ θαυμασίου ἐκείνου τοῦ λεγομένου Βελισαρίου* : nouvelle édition, d'après le codex Borbonicus gr. III. B. 27 de Naples, plus complet que le Vindobonensis publié par Wagner, d'un poème en 583 vers sur les malheurs de Bélisaire, disgracié par Justinien, privé de ses deux yeux et réduit à la mendicité. Un appendice, intitulé « Contribution à l'histoire de la légende de Bélisaire dans la culture et dans l'art », ne remplit pas moins de trente pages. On y trouvera principalement une sorte de bibliographie raisonnée, où sont énumérés, dans l'ordre chronologique, les sources anciennes, les chroniques du moyen âge et de la renaissance et les travaux modernes relatifs au glorieux général byzantin. Pour chacun de ces ouvrages — à moins que leur titre ne soit suivi de l'honnête aveu : « introvabile per me » — M. Cantarella ne manque pas de dire si l'auteur connaît la légende de Bélisaire aveugle et mendiant et éventuellement s'il l'admet ou la combat. Cette liste de 148 numéros pourra rendre de bons services. Elle serait plus utile encore, si le diligent compilateur en avait éliminé bien des superfluités — par exemple, les notices insignifiantes de la plupart des encyclopédies nationales — et s'il avait réservé plus d'attention à l'examen des témoignages anciens. Il aurait ainsi réduit à sa juste valeur la « découverte » de P. H. Stanhope (Lord Mahon) et constaté que le texte qu'il considérait dans sa *Life of Belisarius* (Londres, 1829) comme la première attestation de la légende, n'est qu'une interpolation, apparemment tardive, d'une seule classe des manuscrits du pseudo-Codinus (voir l'édition de Th. PREGER, qu'il n'est vraiment pas permis d'ignorer : *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, fasc. 2 [Teubner, 1907], p. 159-60). Dans une dernière section de sa liste (nos 149-207), M. C. a réuni quelques indications sur une cinquantaine d'œuvres d'art — médailles, statues, tableaux — et de compositions littéraires — poèmes, drames, romans — inspirés par l'histoire et surtout par la légende de Bélisaire.

C. GALLAVOTTI, *Novi Laurentiani codicis analecta* : analyse du manuscrit *Acquisti e doni* 341 de la Laurentienne à Florence et publication de quelques poésies, que l'auteur attribue à Nicétas Eugénianos et dont les principales ont trait à la maladie et à la mort de Théodore Prodrome. Dans ce recueil de vers, transcrit au début du xvi<sup>e</sup> siècle, nous relevons entre autres des compositions en l'honneur de S. Pierre



(n° 32), de S<sup>te</sup> Barbe (nos 52 et 53), de Théodore le stratélate (n° 54 et de S. Étienne (n° 57).

G. ZORAS, *Un θρῆνος inedito sulla caduta di Costantinopoli* : lettre en 58 vers, tirée d'un manuscrit du fonds Barberini de la Vaticane (grec n° 15, fol. 15<sup>v</sup>-16<sup>v</sup>).

G. FERRARI DALLE SPADE, *Registro Vaticano di atti bizantini di diritto privato* : recueil de 19 documents rédigés à Constantinople au xiv<sup>e</sup> siècle et transcrits au début du xvi<sup>e</sup> (sans doute d'après un registre notarial) dans le codex Vatic. gr. 952, fol. 141-144.

M. MONTE SANTO, *Canti di Stampalia* : chansons populaires d'une île de la mer Égée.

S. G. MERCATI, *Note critiche (15-24)* : quatre de ces précieuses notes intéressent directement l'hagiographie. La 16<sup>e</sup> restitue au patriarche Germain II l'épigramme εἰς τὴν ἀνάγνωσιν τοῦ βίου τοῦ ἁγίου Στεφάνου τοῦ νέου (cf. *BHG.* 1666-67), attribuée par Glöckner, en 1893, et par Lambros, en 1912, à Thomas Gorianite, mais déjà rendue à son auteur par C. Horna, en 1905. La 18<sup>e</sup> rétablit, dans un discours sur l'Invention de la Croix (*BHG.* 410), la vraie leçon ἐν τῷ Ἀπελλαίῳ (au mois d'Apellaios), défigurée par les scribes en ἐν τῷ σπηλαίῳ. La 22<sup>e</sup> permet de corriger et de compléter, d'après le Manuel de peinture de Denys de Phourna, l'inscription d'une icône représentant S. Sisoès en méditation devant un sépulcre ouvert ; mais l'origine de ce type iconographique reste à chercher (cf. *Act. SS.*, Iul. II, 280-84). Enfin, au bout de la 24<sup>e</sup> note, une remarque pertinente reconnaît le nom du général Katakalon (xi<sup>e</sup> s.) au troisième vers d'une épigramme εἰς τοὺς ἁγίους πέντε, déjà publiée par Sternbach et par Sajdak (cf. *Anal. Boll.*, L, 465-66). Ces « cinq saints » sont évidemment les martyrs Eustrate, Eugène, Mardarius, Oreste et Auxence (cf. *BHG.* 646), les mêmes qui sont appelés πεντὰς ἁγίων par S. Théodore Studite (*PITRA, Analecta sacra*, t. I, p. 373), θεῖα πεντὰς par l'auteur de leur office (*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. IV, p. 347), et πεντὰς μαρτύρων dans une autre épigramme de la même série (*Eos*, t. XXXII, 1929, p. 195) et sur deux médailles où ni SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, p. 24, ni le P. V. LAURENT, *Échos d'Orient*, t. XXXI, 1932, p. 441, ne les ont reconnus.

G. MERCATI, *Nuove minuzie* : édition de deux lettres de Boniface IX, adressées le 25 février 1398 au dominicain Maxime Chrysobergès de Constantinople et l'autorisant à ériger un couvent pour le service des Grecs unis et à célébrer pour eux l'office et la messe en grec.

FR. HALKIN.

Hugh G. Evelyn WHITE. *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrân*. Part III: *The Architecture and Archaeology*. Edited by Walter HAUSER. New York, The Metropolitan Museum of Art, 1933, in-4°, xxxiv-272 pp., fac-similés, 93 planches hors texte.

Comme les deux premières parties de la monographie posthume du regretté H. G. E. White, ce troisième et dernier tome court danger d'être desservi par ses trop fastueuses apparences. On voudrait ne dire que du bien de cette publication qui mérite la louange à tant d'égards et à laquelle le respect s'attache comme à un monument funéraire. Mais comment n'être pas frappé du contraste entre les dehors du livre et la stérilité du fond sur lequel l'auteur a dépensé tant de travail et de ressources? A mesure qu'on avance dans la lecture, cette opposition se fait davantage sentir. Elle devient presque pénible devant les 93 planches en héliotypie dont se compose l'illustration du volume. Les monastères de Nitrie ont tenu une place glorieuse dans l'histoire de l'ascétisme chrétien. Dans les vicissitudes de l'Église d'Égypte, ils ont joué un rôle important, qui s'est prolongé à travers plusieurs siècles. Mais de ce passé, il ne reste pas beaucoup plus qu'un souvenir: *magni nominis umbra*. Les plus anciennes parties des constructions que l'on voit aujourd'hui sur l'emplacement des monastères primitifs ne remontent pas plus haut que le ix<sup>e</sup> siècle. Elles ont été tant de fois remaniées et restaurées qu'on se trouve embarrassé d'en évoquer l'aspect original. Il serait encore plus vain d'y chercher une image authentique des ermitages et des édifices conventuels qu'elles ont remplacés après plusieurs destructions successives. Les cellules des premiers anachorètes n'avaient pas été bâties pour durer et les ruines même en avaient péri depuis longtemps quand les couvents de Wâdi Natrân, saccagés et incendiés pour la cinquième fois en 817, furent reconstruits sur le plan dont certaines lignes subsistent encore. Il est vrai que, par delà ces bâtisses dépourvues de valeur artistique, l'attention et le respect des archéologues essaient d'atteindre les sanctuaires vénérables dont elles occupent la place. Mais dans l'excès d'honneur qu'elles ont reçu, il y a pourtant comme un manque de mesure qui est presque une infraction au devoir de l'entr'aide scientifique. Dans la crise persistante qui menace l'avenir des études d'érudition, ces publications trop luxueuses ne peuvent que créer un embarras de plus pour beaucoup de chercheurs qui, obligés de les connaître, sont exposés à être durement repris parce que leur bibliothèque ne les possède pas. Cette réserve faite, pour le principe, parce que l'expérience prouve que la science aussi devrait avoir ses lois somptuaires, il ne reste plus qu'à louer. Les couvents de



Nitrie sont désormais préservés de l'oubli par une monographie que beaucoup de monuments illustres pourraient leur envier. Déjà en 1909-1910, M. W. J. Palmer-Jones avait passé de longues semaines à en préparer une description complète. Il en avait dressé des plans d'ensemble et de détail, complétés par de nombreux dessins, croquis et photographies. Ce travail, demeuré à l'état d'une riche mais incomplète collection de matériaux, E. W. l'a vivement mené à bonne fin. Assisté de M. H. Burton et de M. W. Hauser (son éditeur posthume), il a étudié jusque dans leurs derniers recoins les couvents de Saint-Macaire, d'Anba Bišoi, de N.-D. des Syriens, de S. Jean Kolobos et d'al-Baramûs (celui des Saints Maxime et Domèce), avec toutes leurs annexes et dépendances. Rien n'a été négligé de ce que l'on pouvait atteindre au prix des plus ingénieux efforts et parfois en rusant avec la méfiance ou le mauvais vouloir des habitants. D'insignifiants graffiti de l'époque moderne ont été enregistrés et reproduits avec le soin et la conscience qu'on pourrait apporter au déchiffrement d'une inscription phénicienne. Pour la partie descriptive, le sujet est épuisé.

Dans le commentaire archéologique règne la même libéralité un peu surabondante. L'auteur n'a pas renoncé entièrement à retrouver dans l'état actuel des couvents de Wâdi Natrûn au moins une vague trace de leurs origines lointaines. Cette trace, il n'a pu que la suppléer ou l'évoquer par conjecture, car trop certainement elle n'y est pas. Force nous est bien d'ajouter que l'exposé des faits n'en devient pas plus simple ni plus clair. En Nitrie comme en Thébaïde, les établissements monastiques se sont formés par une évolution toute naturelle de la vie anachorétique. Autour de la cellule d'un ermite, quelques disciples sont venus se fixer à demeure. Leur exemple en attire d'autres. Petit à petit ce premier noyau s'accroît et se rejoint à des groupements semblables qui se forment aux environs. L'ermitage tend à devenir une sorte d'agglomération, où par une nécessité résultant du seul voisinage, règne déjà un commencement d'organisation centrale. Tel est le développement qui s'aperçoit dans tous les cas susceptibles de contrôle; et rien ne montre mieux que le monachisme n'est pas, comme on l'a prétendu, une survivance de l'ascétisme de religions non chrétiennes, puisque c'est au cours de son évolution historique qu'il a pris ce faux air de ressemblance qu'on lui trouve avec ses soi-disants modèles païens. E. White ne s'est pas mépris sur la fragilité de ces affirmations spécieuses. Je tiens d'autant plus à le noter expressément que je crains d'avoir

laissé supposer le contraire (cf. *Anal. Boll.*, LI, 154). Mais au lieu de réfuter longuement Weingarten et consorts, il était peut-être plus net et plus efficace de ne pas accorder bénévolement à leur théorie un point de départ controuvé. Au vrai, l'origine des communautés monastiques remonte au premier anachorète qui a consenti à garder auprès de lui quelques disciples. Tout le reste est venu de là, et l'institution cénobitique inaugurée par S. Pachôme ne fut en réalité qu'une réforme géniale, qui substitua une discipline uniforme et un gouvernement hiérarchisé à la cohabitation instable et anarchique qui avait régné jusque là dans les « monastères ». Elle finit, de proche en proche, par s'imposer à peu près partout. La vallée de Nitrie paraît avoir été, avec quelques laures palestiniennes, l'un des centres où l'ancien régime persista le plus longtemps. Mais là comme ailleurs le principe de la discipline cénobitique finit par s'imposer. On doit tenir pour certain que c'était chose faite depuis quelque temps déjà quand, en 551, le couvent de Saint-Macaire devint le siège du patriarcat jacobite. Tout n'est pas clair, tant s'en faut, dans les témoignages qui semblent faire allusion à ce transfert (WHITE, *The History of the Monasteries of Nitria*, p. 238-39). On achèverait de les rendre incompréhensibles en supposant, pour le seul honneur d'un système, que le patriarche expulsé de sa résidence et de sa cathédrale se soit installé avec toute sa curie dans le cadre décrit par les récits de Postumien ou les *Apophthegmata Patrum*. P. P.

Johann Georg Herzog zu SACHSEN. *Neueste Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Aegyptens*. Leipzig, Teubner, 1931, in-8°, 35 pp., 30 photogravures.

Retourné en Égypte pour la troisième fois au printemps de 1930, S. A. le Prince Jean-Georges de Saxe a voulu faire profiter les archéologues de ses dernières observations dans les églises et monuments coptes. Les principales localités qu'il honora de sa visite sont Deir el-Genadla et Deir-Rifa près d'Assiout, Deir-Abu-Samuel, le monastère fayoumite, autrefois si réputé, de Kalamoun, et le monastère de Saint-Paul. Ne pouvant accorder à chaque monument qu'un nombre d'heures limité, il s'est contenté d'apprécier en amateur judicieux les curiosités rencontrées en plus grand nombre qu'il ne se l'était promis. L'attention qu'il a donnée aux travaux de ses devanciers a dû être encore plus rapide.

L'auteur semble supposer que le P. Delehayé avait d'abord rejeté l'existence de S. Paul ermite. Au fait il s'est borné à dire qu'elle ne serait guère assurée si elle dépendait uniquement de la



*Vita Pauli* de S. Jérôme (*Sanctus*, p. 249), mais rien que la preuve d'un culte ancien suffirait à la garantir (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 64).

L'auteur a prodigué les photographies hors texte pour illustrer ces notes de voyage et reproduire les objets religieux, tant coptes qu'abyssins dont il a enrichi sa collection. L'un d'eux, qui paraît dater du xiv/xv<sup>e</sup> siècle, est une image d'un cavalier nimbé, découpée dans une petite plaque octogone. S. A. le Prince Jean-Georges s'est peut-être un peu trop empressée d'y reconnaître son patron. Les Coptes et les Abyssins ont une prédilection marquée pour la figure équestre. Outre S. Georges, S. Théodore, S. Ménas, S. Mercure, d'autres martyrs et même des confesseurs ont été ainsi représentés. C'est dans la légende de S. Théodore que l'épisode du dragon a pénétré le plus tôt. Quand il s'agira donc d'identifier des cavaliers anonymes, la présomption devra être en faveur de ce dernier (DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires*, p. 117). M. VAN CUTSEM.

P. BAZANTAY. *La chaîne de l'Amanus*. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1933, in-8°, 31 pp. Extrait du *Bulletin de l'Enseignement* (du Haut Commissariat de la République française en Syrie et au Liban).

Id. *Les pèlerinages populaires arméniens*. Ibidem, 1933, 12 pp.

G. MILLET. *La mission archéologique du P. Mécérian dans l'Antiochène*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1933, p. 343-48.

J. MÉCÉRIAN. *Rapport sur la deuxième campagne de fouilles, 1933*. Ibidem, 1934, p. 144-49.

*La grotte de S. Pierre à Antioche*. Étude par un missionnaire capucin. Beyrouth, 1934, in-8°, 31 pp., illustrations et carte.

Après nous avoir promenés, en géographe, dans la région de l'Amanus, M. Bazantay nous arrête au Djebel Moussa. Cette hauteur présente, à 500 m. sur son versant sud, une terrasse où sont accrochés plusieurs villages arméniens. Celui de Nor Zeitoun a recueilli, après la guerre, des émigrés de Cilicie, venus rejoindre leurs compatriotes qui s'étaient réfugiés au Djebel Moussa lors des massacres de 1894-1895 et de 1909. Ces montagnards témoignent leur piété envers les morts par des réunions nocturnes autour de certains arbres dont les âmes des défunts viendraient hanter le feuillage. Ils honorent les saints par des pèlerinages à des grottes ou à des ruines. La fête annuelle qu'ils vont célébrer au sanctuaire est marquée par un sacrifice (*mata*), d'après l'ancienne coutume, à laquelle ils restent attachés comme à leurs autres traditions. Le saint le plus populaire est S. Sarkis (Serge) le Stratélate. Sa fête, qui est précédée d'un

jeûne extrêmement sévère, se célèbre, d'après M. B., vers le mois de mars. A parler plus juste, S. Serge est commémoré le samedi, veille de notre Septuagésime, lequel peut tomber du 17 janvier au 20 février. Le jeûne hebdomadaire qu'observent alors les Arméniens, nommé parfois jeûne de S. Serge, est l'*arağauork'*, qui passe pour avoir été institué en mémoire du jeûne des Ninivites.

La Montagne Noire est célèbre dans l'histoire ecclésiastique par les sanctuaires dont elle était parsemée. Il en reste aujourd'hui des traces encore reconnaissables qui n'ont pas été suffisamment étudiées. M. B. nomme quelques-uns de ces lieux de culte : à Kaboussié, Saint-Martiros (nom donné par la légende arménienne *BHO*. 1056 au fils de S. Serge) ; à Bitias, église Saint-Jean Chrysostome et Saint-Élie ; Saint-Taléliou, près de Hadji Ababli. Il s'agit, sans équivoque possible, de S. Thalelaeus, médecin anargyre, martyrisé en Cilicie. Nouvel indice des relations directes qui ont dû exister autrefois entre les deux rives du sinus Issicus (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 420).

Le joyau du Djebel Moussa sont les ruines de Souroutmé ou Sourb Toma (Saint-Thomas), non loin de Khoderbey, face au Mont Admirable. Saint-Thomas est une belle église géorgienne du XI<sup>e</sup> siècle. Le plan serait plutôt byzantin, par les larges proportions, l'exacte symétrie des bas côtés, le narthex distinct du naos ; mais les trois absides noyées dans la masse rectangulaire de l'édifice sont d'un type spécifiquement géorgien. Géorgienne aussi, l'ornementation, d'un dessin remarquablement varié. Elle n'a pu être exécutée que par une équipe d'artisans formés à la meilleure école. Tous ces monuments s'effacent devant les ruines imposantes du monastère de S. Syméon Stylite le Jeune au Mont Admirable. Au moment de sa destruction après la chute du Royaume latin, le couvent formait un grand quadrilatère, entouré d'un double mur d'enceinte. Au milieu du sanctuaire un enclos octogonal entourait la colonne du stylite, dont la base est encore debout. Quatre bras partent des côtés principaux de l'octogone, dessinant une croix. Le bras Est constitue la nef de l'église centrale, flanquée de part et d'autre de deux autres églises. Les bras nord et sud de la croix servent de narthex à ces dernières. Le bras ouest s'ouvrait sur d'importants propylées. Sur les côtés, des restes de constructions qui devaient former les bâtiments monastiques. Les fouilles ont surtout porté sur l'octogone. Ce qui subsiste de la colonne, fragment de tambour, piédestal, base entourée de plusieurs marches, est entièrement taillé dans le roc, et atteint une hauteur de 4,30 m. Le piédestal de base a 2,55 m.



de côté. Au sud, en face de la colonne, se dresse un bloc prismatique monolithe dans lequel est aménagé un escalier ; au sud-ouest, une petite chapelle quadrilobée.

Tels sont, en abrégé, les résultats actuellement publiés des fouilles entreprises par le P. J. Mécérian, sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et partiellement défrayées par le Musée du Louvre et le Service des Antiquités du Sandjak d'Alexandrette. Le vaillant archéologue a depuis lors poursuivi ses recherches au cours de laborieuses campagnes dont le succès l'a pleinement récompensé de son ingénieuse ténacité. Il n'est pas exagéré de dire que les hagiographes attendent ses prochains rapports avec autant d'impatience que les archéologues.

A l'intérieur des murs d'Antioche, dans l'escarpement rocheux du Silpius, se voit une grotte dite « de S. Pierre ». Un des RR. PP. Capucins, en résidence dans la ville, a pris à tâche de rechercher les éléments d'une preuve qui établirait qu'en cet endroit S. Pierre a prêché et baptisé. Il ne se dissimule pas les difficultés que rencontre cette démonstration. L'accord n'est pas encore fait sur l'emplacement du quartier juif et les renseignements des chroniqueurs sont bien trop tardifs pour donner lieu à des conclusions un peu sûres.

M. VAN CUTSEM.

André WILMART O. S. B. *Analecta Reginensia*. Città del Vaticano, 1933, in-8°, 377 pp. ( = *Studi e Testi*, 59).

Chargé de cataloguer les manuscrits latins de la collection de la reine Christine, Dom André Wilmart, sans attendre l'achèvement du premier volume, a publié un florilège de textes inédits. Les vingt-trois pièces que renferme ce tome d'*Analecta Reginensia* sont extraites des 119 premiers manuscrits rencontrés par lui. C'est dire l'ampleur que prendra vraisemblablement la série. Nous présentons ailleurs quelques remarques inspirées par la lecture des homélies que Dom W. a intitulées Catéchèses celtiques. Voici un aperçu des autres parties de ce beau volume qui touchent à l'hagiographie.

Le dernier feuillet du psautier de Bury St. Edmunds (Reg. lat. 12, fol. 182-182<sup>v</sup>), du milieu du XI<sup>e</sup> siècle, énumère les reliques réunies à Notre-Dame de Jouarre, dans le diocèse de Meaux, par l'abbesse Hermentrude (p. 14-17). Il est certain que cet acte, tronqué et peut-être mal reproduit, a été tout d'abord rédigé au IX<sup>e</sup> siècle, sans doute avant 847, date de la translation du corps de S. Potentien, qui n'y figure pas (cf. *BHL*. 7429). Dans les traités de Gérard de Liège sur l'amour de Dieu, du ms. 71 (p. 224), on lit une adaptation de

l'histoire de S<sup>te</sup> Brigide de Kildare et de S. Brendan de Clonfert. Il en existe des recensions irlandaises et latines (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, nos 83 et 86 f, édités depuis dans *Irish Texts*, t. I, p. 18; ID., *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 143; *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 113-14). On ne voit pas clairement quelle recension fournit à Gérard le fond de son récit, adaptation très spiritualisée et qui a perdu à la fois sa rudesse et sa fraîcheur primitives. On a longtemps attribué certains ouvrages de spiritualité au dominicain Gérard qui fut, à Liège, vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, l'un des juges auxquels incomba le soin d'examiner la vision de la B<sup>se</sup> Julienne de Cornillon. Dom W. a montré que c'était là une erreur, provenant d'une confusion très ancienne et qui a prévalu jusqu'à nos jours. L'auteur spirituel est un cistercien, contemporain de son homonyme le Prêcheur. On peut l'identifier avec Gérard, qui gouverna le Val-Saint-Lambert entre 1249 et 1254.

Le Reg. lat. 72, fol. 68-68<sup>v</sup>, a conservé une lettre relative à l'élection de Lambert de la Palud, évêque d'Angers, successeur du fameux Gérard de Blaye (p. 249-50). Le ton modéré de ce document suggère que la vérité sur ce personnage se trouve mieux sauvegardée dans l'*Historia pontificum et comitum Engolismensium* que dans la *Vita Bernardi* (BHL. 1212), qui s'étend longuement sur le rôle joué à cette occasion par l'abbé de Clairvaux.

Le ms. 73, du XII<sup>e</sup> siècle, a fourni à Dom W. un curieux exemplum (p. 279-82), qui paraît remonter à l'époque de S. Pierre Damien. C'est l'histoire d'une révélation de l'enfer faite à un mauvais prêtre, qui avait élevé une église en l'honneur du pontife S. Césaire, sans doute l'évêque d'Arles. Du même ms. 73 (p. 283-85), un prologue inédit à la *Visio Anselmi*, célèbre au moyen âge (cf. C. FRITZSCHE, *Die lateinischen Visionen des Mittelalters bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts*, dans *Romanische Forschungen*, t. II, 1885, p. 249, et t. III, 1887, p. 347). Il se présente sous forme de lettre : *Domno abbati Oddoni frater Ansellus sco'asticus*. Cet Odon n'est sans doute pas, comme on l'a cru, le saint abbé de Cluny, mais l'abbé de Saint-Germain d'Auxerre (1032-1052).

Enfin, le Reg. lat. 119, fol. 132-135<sup>v</sup>, donne à Dom W. l'occasion de publier, d'après neuf manuscrits, l'ancien récit latin de l'Assomption (BHL. 5352 b et c; Dom W. ne semble pas avoir recouru au Supplément, qui porte un *desinit* différent). Le texte a été imprimé déjà par Dom M. Férotin, suivant le ms. 2 de Silos, fol. 188-205, de l'an 1039, dans *Le Liber Mozarabicus Sacramentorum*, col. 786. Un dixiè-



me témoin, à Ivrée, n'a pas été accessible à Dom W. (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 332-33). On peut désormais identifier comme appartenant à ce texte les pièces ou fragments provisoirement décrits dans *Catal. Paris.*, t. III, pp. 212, 471 ; *Catal. Vatic.*, pp. 257, 306 ; *Catal. Rom.*, p. 114. Dom W. indique aussi sur quelles bases il faudrait refaire l'édition de *BHL*. 5351-5352, ce *Transitus Mariae* du pseudo-Méliton, fort populaire en Occident depuis le <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle. Pour compléter ce travail, il ajoute en appendice un récit de l'Assomption conservé dans un seul manuscrit, celui de Santa Croce, à la Laurentienne, Pl. XV d. 12. C'est une version latine du texte *BHG*. 1055-1056.

P. GROSJEAN.

*Katalog der Handschriften der Universitäts-Bibliothek zu Leipzig. IV. Die lateinischen und deutschen Handschriften. Bd. I: Die theologischen Handschriften*, bearbeitet von Rudolf HELSSIG. Dritte Lieferung. Leipzig, Hirzel, 1935, in-8°, p. 481-815.

C'est sur une tombe que ce tome I<sup>er</sup> des Manuscrits théologiques de Leipzig a été déposé. L'ancien conservateur, M. R. Helssig, qui avait préparé de longue main les notices contenues dans cet imposant volume, a succombé, en novembre 1928, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Dans un avant-propos, le directeur actuel de la bibliothèque universitaire, M. Glauning, rappelle les mérites du défunt et remercie ses collaborateurs. Parmi les recueils, numérotés de 330 à 500, dont l'analyse remplit les 335 pages de ce troisième fascicule, les œuvres de Grégoire le Grand, Isidore, Bède, Pierre Damien, S. Bernard, les Victorins, Pierre Lombard, Thomas d'Aquin et Bonaventure sont surtout représentées. En outre, de nombreux homiliaires. La littérature proprement hagiographique y est assez clairsemée et sans grand relief. On rencontre une *Inventio S. Crucis* (*BHL*. 4169) dans le manuscrit 330, du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, et, dans le n° 361, du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, la légende de l'origine du bois de la Croix. La Vie métrique de Thaïs attribuée à Marbode de Rennes (*BHL*. 8019) se lit dans le n° 351. Une Vie de S<sup>te</sup> Dorothee, contenue dans le manuscrit 352 est, d'après les détails fournis, le texte *BHL*. 2324. La légende de Notre-Dame de Sardaigne du manuscrit 395 a été identifiée par M. H. lui-même avec *BHL*. 5409 ; il aurait pu indiquer *BHL*. 5352, à la suite du *Transitus Mariae*, dans la description du n° 443. Citons encore la Passion de S<sup>te</sup> Catherine (*BHL*. 1663) du manuscrit 436, et celle de S. Eustache (*BHL*. 2760) du n° 446.

M. C.

Leo UEDING. *Geschichte der Klostergründungen der frühen Merowingerzeit*. Berlin, Ebering, 1935, in-8°, VIII-288 pp. (= *Historische Studien*, Heft 261).

Otmar DOERR. *Das Institut der Inklusen in Süddeutschland*. Münster i. Westf., Aschendorff, 1934, in-8°, XVI-168 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, Heft 18).

Pour son coup d'essai — en l'occurrence, sa thèse de doctorat, présentée à l'Université de Munich — le P. Ueding s'est attaqué à une vaste et difficile entreprise : l'étude des fondations monastiques durant le premier siècle de l'histoire franque. Loin de faire reculer l'auteur, cette enquête, suivant son plan, devra se poursuivre bien au-delà du VI<sup>e</sup> siècle, dans un ou plusieurs volumes, afin de constituer une synthèse générale du sujet. Si le P. U. s'est arrêté, dans la présente section, aux environs de l'an 600, c'est parce qu'au VII<sup>e</sup> siècle les influences irlandaises, avec S. Colomban, et la rapide diffusion de la Règle de S. Benoît, introduisent dans cette histoire des éléments nouveaux.

L'auteur a été conduit dans ses recherches par le point de vue juridique. Il voulait, avant tout, contrôler, par une induction aussi complète que possible, la théorie fort discutée de Stutz sur l'« appropriation » des églises et des monastères aux temps mérovingiens : celle-ci aurait été d'origine et de conception essentiellement germaniques. A la vérité, il ne faut pas chercher, au terme de ce premier livre du P. U., un ensemble de conclusions générales. Au VI<sup>e</sup> siècle, les sources ne sont pas toujours fort explicites sur les motifs des fondations, ni même sur la réalisation. C'est donc par simple prudence que l'auteur a cru devoir réserver pour un stade suivant de l'évolution monastique des résultats plus amples et plus fermes. Mais, d'ores et déjà, son exposé va à l'encontre des théories de M. Stutz. Parmi les fondations de la période envisagée ici, le P. U. a distribué en quatre chapitres 1<sup>o</sup> celles qui sont dues à des ermites ou à des cénobites ; 2<sup>o</sup> aux évêques ; 3<sup>o</sup> à des rois ou des reines ; 4<sup>o</sup> enfin, les monastères « propres » (*Eigenklöster*) au sens strict. Nous ne pouvons songer à suivre l'auteur sur ces divers terrains. Notons seulement que la seconde section, de beaucoup la plus ramifiée, compte plusieurs sous-titres intéressant directement nos études. Ainsi, les monastères édifiés pour garder un lieu de culte : « bei Grabkirchen » (p. 90-125) ; « als Reliquienhüter » (p. 125-29) ; « bei Gedächtniskirchen » (p. 129-132).

La documentation d'un pareil ouvrage est, on le conçoit, en majeure partie de nature hagiographique. Il convient de reconnaître



au P. U. le mérite de s'être initié de son mieux à cette littérature spéciale. Il a pris pour guides les critiques autorisés et rend pleine justice aux historiens qui, avant lui, ont écrit sur le sujet, tels que Dom Besse (*Les moines de l'ancienne France*), Malnory (*Saint Césaire*), Mgr Lesne, M. Levillain, etc. Si dans quelques rares cas l'auteur a témoigné trop de confiance envers des documents suspects, à bon droit, il estime excessive la sévérité de M. Hellmann et de M. Krusch à l'égard de Grégoire de Tours. Parmi les notices, moins fréquemment interprétées, qui constituent la source principale du chapitre Ier nous citerons les Vies des saints suivants : S. Mars, à Clermont (*BHL*. 5671) ; S. Eusicius, à Selles-sur-Cher (*BHL*. 2753) ; S. Hospitius, près de Nice (*BHL*. 3987-88) ; S. Cybard d'Angoulême (*BHL*. 2557) ; S. Patrocle, à Nérès puis à Celle près Colombiers (*BHL*. 6519) ; S. Sénoch (*BHL*. 7577) ; S<sup>te</sup> Monégonde, à Tours (*BHL*. 5995) ; S. Ours, à Loches (*BHL*. 8454). Le cas des SS. Émilien et Brachion a semblé particulièrement intéressant à l'auteur ; pour la première fois on y voit réunis un ermite roman et un moine german, originaire de Thuringe (*BHL*. 106). Au chap. II (p. 143-64), le P. U. a consacré une étude spéciale à l'épineux problème des fondations monastiques des évêques du Mans. En annexe à son livre (p. 271-73), on trouve une liste des chartes anciennes de Saint-Calais (Anisola).

Dans un long compte rendu, où il apprécie à sa valeur l'ouvrage du P. U., M. Levillain, dont on sait la particulière compétence en ces matières, a formulé quelques réserves et proposé des compléments, qui se rapportent surtout aux origines de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1935, p. 130-134). Avec M. Levillain, nous noterons que le récent livre de M. T. Mc Laughlin sur *Le très ancien droit monastique de l'Occident* (Ligugé, 1935) trouve dans la thèse du P. U. une « introduction indispensable ».

Autre thèse de doctorat, également présentée à Munich, l'étude de M. Doerr sur les reclus est, par son objet, d'un intérêt plus limité que la précédente. L'auteur y traite d'abord du concept même de la « recluserie », puis il parcourt l'histoire de cette institution en Occident et en décrit les formes particulières ; enfin, dans une troisième section de l'ouvrage, il passe en revue les *inclusoria* dont il a pu retrouver la trace dans les diocèses de l'Allemagne méridionale. Des enquêtes semblables furent faites, on s'en souvient, pour les pays rhénans par A. Basedow, Fr. Falk et L. Pfleger ; les travaux de R. M. Clay sur les reclus anglais datent de 1914 ; en France, Dom

Gougaud s'est occupé récemment du même sujet. Parmi les textes hagiographiques mis à profit par M. D., nous indiquons la *Vita Wilbirgis* (BHL. 8887), la *Vita Liutbirgae* (BHL. 4936), la *Vita Raineri Osnabrugensis* (BHL. 7083), la *Vita Findani Rhenaugiensis* (BHL. 2982), la *Vita Hasekæ* (BHL. 3761) et surtout la *Vita Wiboradæ* (BHL. 8866-67). Un long appendice (p. 123-60) est consacré à la ville de Ratisbonne, où la recluserie fleurit particulièrement au moyen âge. La *Vita Mariani* (BHL. 5527) est ici une source précieuse d'informations.

M. C.

Justo PÉREZ DE URBEL O. S. B. *Los Monjes españoles en la edad media*. Madrid, Instituto de Valencia de Don Juan, 1933, 1934, 2 vol. in-8°, 529, 642 pp., illustrations et cartes.

Joseph DUHR. *Le « De Lapsio » de Bacharius. Aperçus sur l'Espagne chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle*. Louvain, 1934, in-8°, 124 pp. (= *Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique*, fasc. 15).

Nous ne possédions jusqu'ici sur le monachisme espagnol que des monographies consacrées à des sujets particuliers ou des dissertations générales fort vieilles et tout encombrées de polémique. Les deux volumes du P. Pérez de Urbel sont le premier essai de synthèse scientifique. L'auteur, bien au courant de l'histoire religieuse d'Espagne, était déjà avantageusement connu par plusieurs publications qui faisaient bien augurer du travail d'ensemble qu'il projetait : *Origen de los himnos mozárabes*, dans le *Bulletin hispanique* (1926) ; *San Eulogio de Cordoba* (Madrid, 1928 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 267) ; *Los monjes españoles en los tres primeros siglos de la Reconquista*, dans le *Boletín de la Academia de la Historia*, t. CI (1932), p. 23-113.

Ce nouveau travail, qui embrasse plus de dix siècles d'histoire, a été conçu selon un plan très clair. Après une importante introduction dans laquelle sont retracés les débuts de l'institution monastique, l'auteur divise la matière en quatre sections : I. Les origines. II. Le développement du monachisme sous la monarchie wisigothique. III. L'organisation des monastères de l'époque wisigothique. IV. Les moines depuis la *Reconquista* jusqu'à la fin du moyen âge. Pour les premiers siècles, nous ne disposons que de peu de documents ; ils ne laissent entrevoir que des aspects très fragmentaires de la vie monacale et ne permettent nullement de décrire dans son ensemble l'expansion du mouvement monastique dans la péninsule. On est heureux de constater que le P. Pérez de Urbel n'a pas daigné accorder la moindre attention aux prétentions extravagantes, âprement



défendues par de nombreux érudits espagnols, au sujet de l'origine de la vie monastique en Espagne. Ce n'est qu'avec le concile d'Elvire (vers l'an 300) que nous rencontrons les premières traces d'un mouvement ascétique ; mais si les règles disciplinaires édictées par le concile attestent l'existence de vierges qui ont fait le *pactum virginitatis*, elles ne permettent pas de se rendre compte de l'existence menée par ces pieuses personnes. En 380, au concile de Saragosse, apparaît pour la première fois en Espagne le terme de *monachus*, qui peut désigner soit des anachorètes soit des cénobites. Cinq années plus tard, le pape Sirice fait une allusion non équivoque à des monastères situés dans la Tarraconaise.

Le P. P. de U. analyse ensuite le contenu de deux documents de la fin du iv<sup>e</sup> siècle, signalés naguère par Dom Morin (*Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV, 1914, p. 117-124 ; cet article a été reproduit dans la *Revue bénédictine*, t. XL, 1928, p. 288-310). Ce sont deux lettres, conservées dans un manuscrit du ix<sup>e</sup> siècle (Saint-Gall, 190). La première est adressée par une dame à une autre dame. Dom Morin ne précise pas. Dom P. écrit : « lettre adressée à *una monja* », mais rien dans la missive ne permet de supposer que la destinataire était une vierge consacrée à Dieu. Le contenu de la lettre vise des pratiques individuelles et ne renferme aucune allusion à une organisation monastique. Quant à l'auteur de la seconde lettre, le P. P. de U. la désigne sous le nom de *la Virgen*. Aucun indice ne nous autorise à lui donner ce titre. Comme le note Dom Morin, il n'est pas même certain que ce soit une femme. On ne peut le déduire que du fait que, à deux reprises, le rédacteur se compare à une ânesse.

Quelques expressions de la seconde lettre sont à souligner : *Intra secretam monasterii cellulam, in secreto monasterii, in diversorio monasterii*. Peut-on en conclure qu'il existait des monastères à la date où ces pieuses personnes écrivaient ? C'est probable, mais ces expressions sont enchâssées dans des contextes tellement farcis de tournures allégoriques qu'il est assez difficile d'en tirer quoi que ce soit de précis au sujet du monachisme.

Ayant découvert une étroite parenté de style entre ces deux lettres et les œuvres de Bacharius, Dom Morin a suggéré que celui-ci pourrait bien en être l'auteur. Dans ce cas, Bacharius, comme son contemporain S. Jérôme, aurait servi de secrétaire à de nobles dames qui se piquaient d'ascétisme.

Un des opuscules de Bacharius, l'*Epistola ad Ianuarium de repa-*

*ratione lapsi*, a une certaine importance pour l'histoire des origines de la vie monastique dans la péninsule. Le P. P. de U. n'a pas manqué de signaler ce document. Sur quelques points, sa manière de voir diffère de celle que le P. Duhr expose dans l'étude que nous analyserons plus bas. Contentons-nous de relever ici quelques divergences au sujet de faits qui touchent à la vie monastique. Le P. P. de U. qualifie Januarius d'abbé (p. 154). Or, le P. Duhr écrit : « Loin d'être abbé, il n'était, selon toute vraisemblance, pas même moine » (p. 11). Januarius remplissait sans doute la charge d'archidiaque. Le *lapsus* était un diacre qui s'était préparé à ce ministère par une vie de prières et de pénitence dans un monastère. Dom P. retrace les événements comme si Bachiarius adressait ses conseils à un abbé et ses remontrances à un moine, tandis que pour le P. Duhr c'est à un archidiaque et en faveur d'un diacre qu'écrit Bachiarius. Si l'on pouvait déjà parler à cette date de séculiers et de réguliers, on dirait que pour le P. P. de U. il s'agit de réguliers, tandis que pour le P. Duhr il s'agit de séculiers.

Incidemment le P. P. de U. examine en quelques mots la thèse de ceux qui ont voulu identifier Bachiarius avec un évêque de Séville, Bracharius, de date incertaine. Désormais cette thèse doit être abandonnée, car le savant bénédictin, ayant eu la bonne fortune de retrouver le *Liber de ecclesiasticis dogmatibus*, attribué à Gennade, a pu en toute assurance restituer à l'évêque de Séville Bracharius cet opuscule, qui a été écrit au plus tôt à la fin du v<sup>e</sup> siècle.

Les organisations religieuses qui se sont formées et développées pendant le iv<sup>e</sup> siècle, subissent dans la suite un temps d'arrêt. Les invasions et les persécutions des rois ariens accumulent un peu partout les ruines. Il faut attendre la conversion du roi Reccarède et de son peuple en 584 pour assister au plein épanouissement du monachisme en Espagne. Cette période, qui constitue la partie centrale de l'œuvre du P. P. de U., a été traitée très largement (t. I, p. 253-615 ; t. II, p. 1-165). L'abondance et la qualité des documents suffiraient à justifier la place de choix que l'auteur a réservée à cette époque ; mais s'il a décrit plus en détail le monachisme wisigothique, c'est surtout parce que, pendant ces trois siècles, l'institution monastique prend, en Espagne, sa physionomie caractéristique. Alors naissent des traditions qui, pendant longtemps, maintiendront les moines espagnols en dehors du courant qui peu à peu modifie l'aspect de la vie cénobitique dans le reste de l'Europe.

Le P. P. de U. a très bien dégagé les traits particuliers des règles



et des coutumes ibériques. Avec raison il a souligné les nombreux éléments qui ont concouru à leur formation. Peut-être aurait-il pu délimiter d'une manière plus nette et plus méthodique la part d'influence qui revient à Rome, à la Gaule, à l'Afrique, à l'Orient.

L'histoire des moines mozarabes est traitée plus brièvement. L'auteur, que ses études sur Euloge de Cordoue qualifiaient tout spécialement pour retracer cette période, ne leur a accordé que quelques pages. Dans les chapitres suivants, sur les monastères de la *Reconquista*, nous retrouvons les idées qui ont été exposées dans l'article, cité plus haut, du *Boletín de la Academia de la Historia*. Les pages où sont décrites la pénétration et l'expansion de la réforme clunisienne puis cistercienne, constituent un bon résumé, mais laissent dans l'ombre bien des problèmes que l'auteur ignore moins que personne. Ils ne pourraient du reste être abordés que dans des monographies spéciales et après l'édition critique de documents sur la valeur desquels il est bien difficile de se prononcer maintenant. Malgré les réformes de Cluny et de Cîteaux, l'organisme monastique, trop engagé dans les remous des factions et des luttes féodales, subit à partir du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle un déclin sensible. Le dernier chapitre, intitulé : *Monaquismo feudal*, donne de cette triste période une vue d'ensemble très sincère.

Notons quelques erreurs de détail. Au sujet de S. Attilanus, l'auteur écrit que c'est un mozarabe de la région de Tarazona, qui avait mené la vie cénobitique dans un monastère de son pays d'origine (t. II, p. 298). Ces indications, extraites de la Vie fabuleuse *BHL.* 745, n'ont aucune valeur. Le passage du *Liber in gloria martyrum*, où est raconté le miracle de la floraison des trois arbres près de la tombe de <sup>St</sup><sup>e</sup> Eulalie de Mérida, ne dit pas que l'auteur a été lui-même témoin du miracle (t. I, p. 279). Grégoire de Tours n'a jamais été en Espagne et le texte dit simplement : *et hos flores infirmis prodesse cognovimus*. Le martyre de S. Ramirus et de ses compagnons (*BHL.* 7087, 7088) est attesté par des documents trop suspects pour que nous puissions en tenir compte (t. I, p. 184). *Calagurris*, patrie de Vigilantius, ne peut être en aucune façon identifié avec Comminges ; c'est plutôt Cazères, dans le département de la Haute-Garonne, et qui se trouvait jadis dans le comté de Comminges. Le P. P. de U. rappelle qu'Eunape signale, parmi les Goths venus en ambassade pour demander du secours contre les Huns, quelques personnages qui portaient l'habit monastique (t. I, p. 281). Comme l'a jadis remarqué M. Zeiller (*Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire*

romain [Paris, 1918], p. 422), il ne s'agissait là que de déguisements propres à inspirer confiance aux Romains, à qui les Goths demandaient la permission d'entrer dans l'Empire (cf. *Excerpta Eunapii*, éd. J. Bekker et B. G. Niebuhr, p. 82-83). L'annotation de ces pages consacrées au monachisme goth serait à reviser.

En 1928, le P. Duhr S. I. a publié un important mémoire sur le *De Fide* de Bachiarus (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIV, pp. 5-40, 301-331). Les conclusions de cette étude ont été acceptées par presque tous les critiques. Toutefois, au sujet de la date de la rédaction du *De Fide* (fin de 383 ou début de 384), Dom Lambert et le P. d'Alès ont formulé des objections. Le P. Duhr a discuté les arguments de ses contradicteurs : *A propos du De Fide de Bachiarus*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXX (1934), p. 85-95. Il conclut en maintenant la date qu'il avait proposée.

Presque en même temps que ce second article, le P. D. faisait paraître une savante dissertation sur un autre opuscule de Bachiarus, le *De Lapso*. On retrouve dans ce travail ce qui fait le mérite des précédents : examen attentif des textes, discussion minutieuse des arguments. La simple énumération des chapitres suffira à montrer combien l'auteur a eu le souci de ne rien laisser dans l'ombre. Ch. I. Les acteurs principaux du drame ; ch. II. La date de la lettre ; ch. III. Les idées du *De Lapso* ; ch. IV. Bachiarus et la Bible ; ch. V. Le tempérament littéraire et moral de Bachiarus. C'est avec raison que le titre du volume porte : *Aperçus sur l'Espagne chrétienne du IV<sup>e</sup> siècle*, car on trouve réunis dans ce livre bien des renseignements qui intéressent la vie de l'Église d'Espagne : rôle de l'archidiaque et des diacres, usage des diptyques, régime pénitentiel, cérémonie de la *velatio* des vierges, théorie ophique de Priscillien et de Bachiarus dans le rôle qu'ils assignent au Christ.

Le mystère qui entourait la personne de l'ascète espagnol est presque dissipé. Le savant professeur n'entreprendrait-il pas maintenant une étude d'ensemble sur le Priscillianisme ? B. G.

Hugo RAHNER, S. I. *Die gefälschten Papstbriefe aus dem Nachlass von Jérôme Vignier*. Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-8°, xii-160 pp., frontispice.

La cause est entendue. Des lettres pontificales publiées par Dom Luc d'Achery, en appendice au tome V de son *Spicilegium*, d'après les papiers de Jérôme Vignier, pas une ne peut être retenue par les historiens comme authentique. Ces « pretiosissimae margaritae »,



ainsi que les appelait l'éditeur, abusé par le crédit du trop fameux Oratorien, sont autant de perles fausses. Pour ceux qui usaient encore du témoignage de ces pièces ou qui se contentaient de les suspecter mollement, le P. H. Rahner, dans une dissertation parfaitement conduite et qui lui valut à Bonn le titre de docteur, vient de réunir contre elles un accablant dossier.

Celui-ci justifie le verdict que Julien Havet prononçait déjà, il y a cinquante ans, après avoir démontré le caractère apocryphe de quatre autres documents, qui faisaient partie du même héritage littéraire, à savoir le testament et l'épithaphe de l'évêque de Tours Perpetuus, la « collatio episcoporum contra Arianos » ou colloque de Lyon, et la donation de Micy. Au sujet des cinq lettres, dont il s'agit ici et dont quatre intéressent l'histoire des papes, il ajoutait : « La démonstration, si on la considère comme faite pour les pièces précédentes, constitue une grave présomption contre celles-ci... Divers indices rendent vraisemblable pour ces lettres aussi l'hypothèse d'une fabrication moderne. » Et plus loin : « Le lecteur tirera de ce qui précède la même conclusion que moi. Ces cinq dernières lettres sont fausses. » (*Œuvres*, t. I, pp. 61 et 71).

L'examen auquel J. Havet soumit alors ces documents, avait cependant été trop rapide pour emporter la conviction de tous les critiques. Le P. R. a eu raison de faire précéder l'étude plus approfondie qu'il nous en donne, d'un chapitre sur le tempérament scientifique de Vignier, sur les principaux tournants de sa vie et sur l'orientation de la politique religieuse qu'il entendait servir. Il y a là quelques anecdotes à retenir. Le concert d'éloges autour du savant homme n'était pas unanime. On connaît la boutade de Nicolas Bourbon, confrère et commensal de Vignier : « Il y a céans un certain Père, qui autrefois a été huguenot, nommé le Père Vignier, qui est un grand, excellent et hardi menteur. D'où on dit par ironie : les vérités du Père Vignier. » Le P. R., en citant ce mot d'un contemporain, a le bon esprit de ne pas triompher ; Bourbon passait pour une méchante langue. Mais l'indication ne va tout de même pas dans le sens d'une probité intégrale. Ajoutons-y les soupçons du jésuite Garnier, traitant de « mysticus codex qui penitus latet » le manuscrit sur lequel Vignier prétendait s'appuyer lorsqu'il parlait de la grâce dans l'œuvre de Fulgence de Ruspe ; n'assurait-il pas l'avoir découvert à Venise ? C'est de la retraite forcée de l'Oratorien à Villepreux chez les Gondi, après la disgrâce du cardinal de Retz, qu'il faut dater les écrits désormais démasqués. La publication de l'ouvrage auquel ils devaient

servir de preuves fut empêchée par la mort inopinée de l'auteur en 1661. Le manuscrit de cette « Histoire ecclésiastique gallicane » a disparu, mais on sait quelles tendances politico-religieuses y devaient prévaloir.

Les lettres recueillies si malencontreusement par d'Achery sont les suivantes : 1° du pape Symmaque à l'évêque Avitus de Vienne (13 octobre 501) ; 2° du pape Anastase II à Clovis récemment baptisé ; 3° de l'évêque Léonce d'Arles au pape Hilaire (462) ; 4° du pape Gélase à l'évêque Rusticus de Lyon (492) ; 5° de S. Loup de Troyes à Sidoine Apollinaire. Le P. R. a négligé la cinquième pièce, dont le contenu est assez insignifiant, pour s'attacher à l'analyse des quatre documents qui se rapportent à l'histoire pontificale. Cette analyse consiste surtout à démonter, rouage après rouage, le mécanisme de ces textes, et à retrouver dans les théories qu'on pourrait appeler le « gallicanisme catholique » de l'Oratoire au xvii<sup>e</sup> siècle, des éléments tout semblables et jusqu'à une terminologie identique. Mais nous ne pouvons songer ici à entrer dans le détail des preuves. La critique, au reste, trouve encore à s'exercer aux alentours. Si, par exemple, nous recherchons, avec le P. R., les fortunes diverses que connut la première de ces épîtres, celle du pape Symmaque à S. Avit, il y a là d'utiles leçons à retenir. Elle a été republiée, comme on sait, par R. Peiper dans les *Monumenta Germaniae* (Auct. Antiq., t. VI, 2, p. 63), deux ans avant les découvertes de J. Havet. L'éditeur allemand soutint, à cette occasion, et même plus tard, que d'Achery avait reçu le texte des mains de P.-Fr. Chifflet, excellent connaisseur de l'histoire d'Avitus. Bien à tort, puisque d'Achery atteste que la copie lui en fut transmise, avec les autres, par Benjamin Vignier, frère de Jérôme. Le P. R. montre ici quelle cause, d'ordre matériel, rendit possible l'erreur de Peiper, mais aussi combien celle-ci fut fatale. En effet, tandis que Mommsen, Duchesne, Chevalier et d'autres se rangeaient à l'avis de J. Havet, dont la démonstration leur sembla décisive, C. F. Arnold se fonda précisément sur la lettre rééditée par Peiper comme venant de Chifflet, pour établir sa thèse sur la duplicité de la politique pontificale en Gaule. De même, P. N. Frantz, dans sa dissertation de Greifswald en 1908 : *Avitus von Vienne als Hierarch und Politiker*. De même, plus récemment encore, H. von Schubert, dans son histoire ecclésiastique du haut moyen âge, où E. Caspar nota le fait comme une « regrettable méprise ». La lettre du pape Anastase à Clovis n'a pas joui d'une moindre vogue et tient encore parfois son rôle, dans une question particulièrement controversée.



En terminant, nous signalons à l'attention du P. R. une curieuse note, parue dans nos *Analecta* en 1899, sous le titre : *Quelques pages supprimées dans le tome cinquième du Spicilège de Dom Luc d'Achery* (t. XVIII, pp. 43-49 et 272) On y apprend, par exemple, comment le savant Mauriste élimina de son recueil le texte, déjà imprimé (p. 105 et suiv.), de la *Vita Maurilii* pour faire place au faux Testament de S. Perpetuus. La réclame *Vita*, au bas de la page 104, restera comme la preuve matérielle de cette regrettable substitution. M. C.

Eoin MAC NEILL. *St. Patrick, Apostle of Ireland*. Londres, Sheed and Ward, 1934, in-8°, vii-122 pp.

ID. *Early Irish Laws and Institutions*. Dublin, Burns, Oates and Washbourne, in-8°, iv-152 pp.

G. F. HAMILTON. *St. Patrick and his Age*. Dublin, Church of Ireland Printing Co., 1932, in-8°, 39 pp.

Le savant professeur de Dublin qui, plus que personne, a fait progresser notre connaissance des documents principaux sur S. Patrice, a surtout mis en œuvre les renseignements contenus dans les écrits du saint lui-même (*BHL.* 6492-6494). Il y joint l'hymne de Secundinus (*BHL.* 6495), document contemporain, écrit peut-être du vivant de S. Patrice, et qui mérite plus d'attention qu'on ne lui en avait accordé jusqu'ici. Cependant M. M. ne nous donne pas encore cette Vie définitive de S. Patrice que nous ne pouvons attendre que de sa plume. Les problèmes posés à la critique par Muirchu, Tírechán et la Vie tripartite notamment (*BHL.* 6496, 6497-99, 6509) sont des plus épineux, sans contredit, mais ces biographies ne sauraient être négligées. L'auteur s'est contenté d'amplifier une notice dont nous avons rendu compte (*Anal. Boll.*, LI, 214), et ne donne aucune référence. Il met les écrits du saint parfaitement en lumière et en rapport avec la situation de l'Irlande à son époque. La *Confessio* et l'*Epistola* s'animent ainsi d'une vie nouvelle.

A quelle date se place l'évasion du jeune esclave Patrice, fuyant son maître irlandais pour gagner le continent? M. M. estime que le patron du navire sur lequel le saint s'embarqua et qui dut mettre le cap sur un port de la baie de Biscaye, n'avait pu connaître, avant son départ d'Irlande, les dévastations causées en Gaule par les Vandales et leurs alliés. Ceux-ci avaient passé le Rhin à Mayence, dans la nuit du 31 décembre 406. Or les communications semblent avoir été fréquentes entre la Gaule et l'Irlande. Donc, conclut M. M., S. Patrice parvint en Gaule tôt dans l'année 407.

Nous avons quelques objections à formuler contre cette conjecture.

L'embarcation qui portait Patrice avait quitté un port irlandais indéterminé pour atteindre en trois jours un port indéterminé aussi (*post triduum terram cepimus*, *Conf.* § 19). Admettons, pour fixer les idées, que ce port fut Bordeaux, bien que le trajet soit fort long. A quelle date les barbares ont-ils atteint la grande cité aquitaine? Nous sommes mal renseignés sur leurs mouvements. Est-il vraisemblable qu'ils se soient portés sur l'Aquitaine avec tant de rapidité? Ils ne franchirent les Pyrénées que le 28 septembre ou le 13 octobre 409. C'est pourquoi, sans doute, Bury inclinait à fixer en 409 l'arrivée de S. Patrice en Gaule. M. M. écrit pourtant que Bury choisit cette année sans aucune raison. Il est une autre difficulté bien plus grave. Considérons dans son ensemble la situation de la Gaule en 407-409. Le pays, quoi qu'on en ait dit, n'était nullement abandonné aux dépredations des barbares. Au début de l'été de 407, la situation est renversée par le débarquement de l'usurpateur Constantin III, à la tête des troupes de Bretagne qui l'ont acclamé empereur. Le Rhin est tenu plus fortement qu'il ne l'avait été de longtemps. Dès la fin de 407, Constantin a pris possession de la Gaule, depuis la mer du Nord jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Les pillages, qui se poursuivent, sont tolérés par l'usurpateur, car cette situation précaire de la Gaule est un réel atout dans son jeu. De telles circonstances ne suffisent-elles pas à expliquer que Patrice et ses compagnons, évitant avec soin des villes occupées par les barbares, aient voyagé quatorze jours sans rencontrer âme qui vive? Ce qui est indubitable, c'est que Constantin, dont les forces provenaient principalement des provinces de Bretagne, n'a pas laissé couper ses communications. Plus solidement encore que la frontière du Rhin, il a défendu les ports de la Manche et de l'Océan. Ainsi donc, pendant l'été de 407 et les mois qui suivirent, les nouvelles de Gaule n'étaient pas trop alarmantes. On ne peut indiquer aucune période où un patron de navire aurait dû hésiter à faire voile pour un port gaulois. La date suggérée par M. M. n'est donc appuyée sur rien. Elle est tout au plus possible, quoique moins probable qu'une date postérieure à l'été de 407. Si vraiment le navire aborda sur la côte de Biscaye, l'année 409, indiquée par Bury, est au moins également vraisemblable. En tout cas, après le départ des barbares (début d'octobre 409), l'Aquitaine a dû former à peu près le désert que décrit S. Patrice. Mais on ne voit plus pour quel motif lui et ses compagnons évitèrent alors les lieux habités, comme ils paraissent l'avoir fait. Serait-ce que leur cargaison de chiens pour les jeux du cirque était destinée à de hauts fonction-



naires d'Italie, en lutte avec Constantin III? Au total, nous inclinons à placer le voyage de S. Patrice entre l'été de 407 et l'automne de 409.

Dans son second volume, M. M. reproduit, sans en changer la forme et sans y joindre de notes, des conférences sur les institutions et les lois de l'Irlande ancienne. A bon droit, dans une Introduction qui est nouvelle, il attire fortement l'attention sur le prix de la tradition irlandaise pour l'intelligence de l'ancienne civilisation indoeuropéenne. Jusqu'à M. M., les historiens du droit et de la civilisation n'avaient point retrouvé la clef de ces documents, fort difficiles à interpréter. De là une accumulation d'erreurs qu'on ne réussira à balayer que par l'étude directe des textes. Des auteurs peu avertis ont entassé des références à ces commentaires modernes dont l'autorité était absolument nulle.

Attirons l'attention sur une remarque qui a trait à S. Patrice (p. 103). Comme preuve de la protection divine, le saint mentionne la conversion des fils des Scots et des filles de leurs rois. Il ne dit nulle part qu'il ait converti de ces rois eux-mêmes. S'il y a vait réussi, il l'eût assurément proclamé. Les rois semblent, d'ailleurs, avoir rempli des fonctions sacerdotales, car les druides n'étaient point prêtres. Concluons que S. Patrice ne compta point parmi ses fidèles de rois irlandais. C'est un point important pour l'examen critique de la légende postérieure. M. M. détermine enfin exactement (p. 112) la juridiction conjointe établie, à la suite d'un accord, entre deux ou plusieurs États indépendants (*túatha*). Elle porte le nom technique de *cairde*. Ce terme est repris par les hagiographes pour indiquer les relations d'amitié établies par des fondateurs d'abbayes entre leurs diverses *paruchia*e. Il faut donc chercher dans le droit irlandais la signification exacte de ces « pactes » entre saints. De même, M. M. fixe avec précision le sens du mot *céle* dans la langue du droit (p. 120) : ce n'est pas *servus*, mais *cliens*. A l'origine, il signifiait « compagnon », et peut-être l'usage lui a-t-il donné par la suite un sens plus large. On doit pourtant partir du sens exact pour obtenir la signification de *céle Dé*, « client de Dieu », titre porté par les adeptes de la grande réforme monastique et religieuse du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècles, et dont on a fait Culdée.

L'érudit qui a le plus contribué à faire apprécier comme il le mérite l'hymne de Secundinus en l'honneur de S. Patrice (BHL. 6495) est le Rév. G. F. Hamilton. Son petit livre *In St. Patrick's Praise. The Hymn of St. Secundinus* (Sechnall), a eu deux éditions (1918

et 1920). M. Mac Neill en a tiré grand profit dans le chapitre VIII de son *St. Patrick*. Il regrette (p. 90) que M. H. ait passé sous silence une des ressemblances les plus frappantes entre l'hymne et la *Confessio* (BHL. 6492). Le reproche est immérité (voir HAMILTON, p. 72, à propos de la strophe 22). Dans sa brochure *St. Patrick and his Age*, M. H. réunit quelques notes de grand prix. Cet opuscule est plus qu'une simple riposte au cours d'une polémique déjà bien oubliée (cf. *Anal. Boll.* LI, 213). Presque à chaque page, on y rencontrera des observations critiques fort justes, et l'indication de passages parallèles qui n'avaient point attiré l'attention jusqu'ici.

P. GROSJEAN.

R. H. HODGKIN. *A History of the Anglo-Saxons*. Oxford, Clarendon Press, 1935, in-8°, 2 volumes, xxvii-749 pp., ill.

A. Hamilton THOMPSON. *Bede. His Life, Times and Writings*. Oxford, Clarendon Press, 1935, in-8°, xvi-278 pp., frontispice.

Un historien distingué de la fin du siècle dernier, le propre père de M. R. H. Hodgkin, T. Hodgkin, avait raconté, dans *Italy and its Invaders*, en quelques dizaines de pages, les événements qui font le sujet du remarquable ouvrage dont voici la première moitié. Quel progrès accompli, depuis quelque quarante ans, dans notre connaissance des Anglo-Saxons, quelle différence aussi dans la présentation des volumes, à une génération de distance ! Ces deux tomes ne sont pas moins admirablement imprimés qu'illustrés : quatre-vingt-cinq planches, dont quatre en couleurs, plus de cent figures dans le texte, près de quarante cartes. Dans la composition même, l'air circule plus librement : les notes réduites au minimum, un style plus aisé, plus lumineux, plus dégagé de l'austérité scientifique ; bref, un fort beau livre, digne du grand public cultivé auquel il s'adresse. L'historien de profession ne négligera pas non plus l'étude des pages de M. H. Sous cette facilité se cache une érudition profonde, un jugement averti et une belle résolution de prendre parti sur les questions essentielles qui restent à trancher. En règle générale, M. H. se maintient, avec une louable modération, à égale distance des écrivains de l'époque victorienne, qui savaient tout, et des critiques modernes dont la prudence conclut à laisser tous les problèmes en l'état. M. H. a le courage de l'opinion moyenne et du bon sens, tout en sacrifiant parfois à la mode d'un certain dédain pour les opinions religieuses les plus respectables. Les progrès réalisés, au cours des trente dernières années, par la combinaison des méthodes archéologiques et toponomastiques, expliqueraient en partie l'ex-



traordinaire intérêt des pages consacrées à l'histoire des Anglo-Saxons dans leur domaine primitif et pendant les siècles qui précéderent l'arrivée de S. Augustin dans le Kent. Mais la maîtrise de l'auteur s'affirme mieux encore dans les chapitres suivants. En des sujets aussi rebattus que la conversion de l'Angleterre, par le sud et par le nord, ou l'épopée dont le roi Alfred est le héros, M. H. a su apporter tant d'intelligence et tant de cœur, qu'il a réussi à tracer de ces siècles, si importants pour la formation de l'Angleterre, un tableau qui a bien des chances d'être définitif.

Voici quelques remarques de détail. Il n'est pas si sûr que la mission de S. Augustin marque le moment où l'Église de Rome se fit « propagandiste, missionnaire, impérialiste » (p. 259). Ne discerne-t-on pas les premiers linéaments d'une politique semblable dans un épisode sur lequel nous sommes encore bien mal renseignés, la mission de Palladius et de Patrice, vers 430 ? Une chose, en tout cas, est certaine : la mission de Patrice, que Rome l'ait voulu ou non, atteint en fait un objectif que M. H. appellerait impérialiste, et même cette conquête nouvelle fut réalisée au delà des frontières de l'empire romain.

M. H. est trop prompt à critiquer (p. 267) les instructions de S. Grégoire le Grand à S. Augustin sur la conduite à tenir vis à vis des évêques des Bretons, c'est-à-dire des réfugiés qui occupaient, au début du VII<sup>e</sup> siècle, en groupes compacts, surtout l'ouest de la Grande-Bretagne. M. A. W. Wade-Evans semble beaucoup plus près de la vérité quand il attribue l'échec des négociations de S. Augustin à l'inhabileté du saint, ou plus exactement à l'erreur qu'il commit en ne présentant pas sa mission comme catholique, romaine et papale (cf. *Anal. Boll.*, LII, 424).

P. 323, dans la traduction de la *Lorica* dite de S. Gildas, M. H. n'a pas saisi le sens des mots *inpenetrabili tutela* ; il faut entendre : « une protection impénétrable aux coups de l'ennemi ». Un peu plus haut, Loding est une fausse graphie du nom de l'auteur supposé de cette pièce, transcription corrompue, prise au Livre de Cerne ; lire avec les plus anciens manuscrits : Laidcend.

Bède, non plus que Théodore de Cantorbéry, écrit M. H. (p. 355), ne fut jamais canonisé. Par qui l'eussent-ils été, au VIII<sup>e</sup> siècle, sinon par la voix du peuple ? Celle-ci semble s'être prononcée en faveur de Bède, mais l'histoire de son culte reste à faire. Les honneurs suprêmes lui furent décernés assez tôt. Les compagnons de S. Columba arrivant à Iona étaient bien au nombre de douze (p. 291), mais il

n'y a pas d'autorité sérieuse pour assigner douze disciples à S. Patrice. P. 517, à propos de l'épithète de *secundarius* donnée par Asser à Alfred avant son avènement au trône, il y aurait lieu d'examiner de plus près la question de savoir si l'institution appelée en Irlande, et bien plus tard, *tanistry*, était déjà connue en Galles dès le ix<sup>e</sup> siècle. A notre sens, *secundarius* signifie simplement « commandant en second » (cf. p. 544) ou peut-être « commandant des troupes placées en réserve ». Le « livre d'heures d'Alfred » (p. 616) est assurément un autre anachronisme. P. 464, M. H. semble anticiper de quelques siècles l'attribution spéciale du mois de mai à des dévotions mariales. P. 432, au bas, pour conserver un sens acceptable au texte cité du Pénitentiel d'Egbert, lire *or* au lieu de *of*. P. 364, fin, lire 670-680 au lieu de 570-80. P. 259, note, la citation de S. Grégoire est ou mal reproduite ou mal traduite.

Pour l'hagiographe et pour beaucoup d'historiens, les premiers siècles anglo-saxons sont dominés par la figure de Bède, hagiographe et historien, qui sut, à l'aide de matériaux principalement hagiographiques, composer une histoire de la nation anglaise. En 1935 tombait le douzième centenaire de sa mort. M. Thompson, avec quelques collaborateurs, publie ces essais commémoratifs, qui souffrent un peu des répétitions et des disparates qu'entraîne presque nécessairement une entreprise de ce genre. M. E. W. Watson, chargé de peindre l'époque de Bède (p. 39-59), s'est contenté d'écrire quelques pages, assez mal informées, non sans allusions déplaisantes pour le lecteur catholique. M. M. R. James, à propos des manuscrits de Bède (p. 230-36), ne donne qu'une faible partie de ce que son érudition laissait attendre, quelques détails sur les principaux manuscrits de l'*Historia ecclesiastica* et de sa traduction en anglo-saxon. Sir Charles Peers, avec toute sa compétence en archéologie, signale brièvement (p. 102-110) ce qui, dans les ruines de Monkwearmouth et de Jarrow peut remonter au viii<sup>e</sup> siècle. M. Bertram Colgrave a écrit un chapitre bien au point et très nuancé sur les récits de miracles chez Bède (p. 201-229). M. Claude Jenkins, par une suite d'exemples et de citations choisis et présentés avec une profonde connaissance des œuvres exégétiques de Bède, le fait connaître comme exégète et théologien (p. 152-200). M. C. E. Whiting raconte la vie de Bède (p. 1-38). Mais les trois essais les plus remarquables sont ceux de M. Thompson lui-même, de M. L. W. Laistner et de M. W. Levison. M. Thompson retrace l'histoire du monachisme northombrien, en des pages excellentes (p. 60-101), auxquelles il



faut cependant reprocher d'avoir suivi sans assez de contrôle, sur un terrain dangereux, la récente *History of the Church of Ireland* (p. 60-61, par exemple; cf. *Anal. Boll.*, LIII, 414). M. Laistner inventorie la bibliothèque de Bède (p. 237-66). Charles Plummer s'était essayé déjà à déterminer quels auteurs le moine de Jarrow avait consultés dans leur texte original, quels autres il avait connus seulement par des intermédiaires. M. Laistner fournit une liste revue et corrigée des manuscrits qui semblent avoir figuré dans les collections northombriennes. M. Levison a pris pour sujet Bède historien (p. 111-51). Il inscrit au frontispice de son essai cette phrase de l'Histoire ecclésiastique (V, 24) : *Semper aut discere aut docere aut scribere dulce habui*. Cette enquête approfondie, accompagnée de notes copieuses, sur l'usage que Bède a su faire de ses sources et sur la conception de l'histoire qui fut la sienne, constitue la plus sérieuse contribution à notre connaissance des œuvres historiques de Bède depuis la publication des textes par Plummer. Sur plus d'un point, le professeur de Bonn complète et corrige de main de maître les indications partielles recueillies par ses devanciers.

Parmi ces travaux si divers, des détails ont échappé à la revision. En voici quelques-uns. P. 33, la décadence monastique en Northumbrie à l'époque de la mort de Bède est fort poussée au noir. Nous nous rallierions plus volontiers à la thèse modérée que soutient M. R. H. Hodgkin, p. 416-46. En dépit d'affirmations répétées (pp. 52, 54), il n'est pas certain que les biens paroissiaux aient passé du dernier prêtre païen au premier prêtre chrétien, et cela pour la raison excellente qu'il n'est pas sûr du tout que la religion des Anglo-Saxons comportât, dans les villages, un clergé local organisé. Il n'y pas non plus, croyons-nous, de motif de penser que les compagnons de S. Augustin de Cantorbéry n'appartenaient pas tous à l'ordre monastique (p. 55). Les idées exprimées, p. 48, sur l'origine et la diffusion des pénitentiels sont sujettes à caution. Pour mettre d'aplomb le second paragraphe de la p. 62, sur la succession abbatiale dans les monastères irlandais, il faudrait d'abondants extraits de travaux de première main, du livre récent de M. Eoin Mac Neill, par exemple (cf. ci-dessus, p. 196); nous ne pouvons ici que déplorer le manque de précision dans les idées concernant l'ancien droit irlandais. De même (p. 63), il est certainement inexact de dire que l'époque de S. Patrice, en Irlande, fut riche en saints évêques. Du vivant de l'apôtre des Irlandais, ceux-ci étaient encore fort peu nombreux, peut-être moins d'une demi-douzaine. Le petit traité sur les trois ordres de saints ir-

landais influe ici plus qu'il ne convient sur les conclusions de l'historien. L'Église du temps de S. Patrice était de constitution épiscopale. Des saints de cette époque, par centaines, sont devenus évêques dans la légende hagiographique. C'est un phénomène littéraire et tardif, qui s'explique par le grand nombre d'évêques claustraux, évêques-abbés, évêques-moines, à une date postérieure.

La multiplication des anachorètes en Irlande est traitée avec trop peu d'exactitude. Il fallait surtout noter que, à en croire nos documents, leur nombre ne s'est sensiblement accru que vers le VIII<sup>e</sup> ou le IX<sup>e</sup> siècle, trop tard pour influencer le monachisme scottique de Northombrie. Et même, à y regarder de près, les sources permettent-elles autre chose que cette constatation, de portée fort restreinte : à partir d'une certaine date, les listes de saints renferment une beaucoup plus grande proportion d'ermites et d'anachorètes ? Cela ne signifie pas nécessairement que le nombre des ermites ait augmenté. Une autre explication est à considérer : les monastères ayant fléchi dans leur discipline ou perdu leur auréole dans l'opinion populaire, les ermites seuls ont quelque chance d'être reconnus comme saints. On trouverait dans les annales ecclésiastiques d'autres exemples de pareilles variations dans les critères populaires de l'héroïcité des vertus.

La Légende dorée (BHL. 1075) écrit de Bède : *Eius corpus cum devotione congrua colitur apud Ianuam*. Jean de Tynemouth (BHL. 1076) cite cette opinion pour la rejeter immédiatement. M. Whiting paraît disposé à admettre qu'un homonyme fut en effet honoré à Gênes (p. 14). Mais il semble clair que *Ianua* ou *Genua*, *Ianuensis* ou *Genuensis*, qui a donné naissance à cette graphie, est une forme corrompue du vieux nom de Jarrow, le monastère de Bède : *in Giruum*, *Gyrwe*, *Girue*, *Giruense*, dans les anciens documents.

P. GROSJEAN.

G. H. DOBLE. *Saint Yvo*. Guildford, Billing and Sons, 1935, in-8°, 24 pp., ill. (= *Cornish Saints*, n° 33).

Id. *Saint Meriadoc*. Truro, Netherton and Worth, 1934, in-8°, 63 pp., ill. (Même collection, n° 34).

Id. *Saint Hermes*. Guildford, Billing and Sons, 1935, in-8°, 24 pp., ill. (Même collection, n° 35).

Id. *Saint Samson in Cornwall*. Chez l'auteur, Wendron Vicarage, 1935, in-4°, 36 pp., ill. (Même collection, n° 36).

Outre une dédicace anglicane du siècle dernier, celle de Leadgate, dans le comté de Durham, S. Ivo, *episcopus Persa*, est patron de la



ville de St. Ives, dans le comté de Huntingdon, de celle de St. Ives en Cornwall, ainsi que du village de St. Ive, près de Liskeard, en Cornwall également. Dans ce dernier endroit, il est vraisemblable que S. Ivo usurpa, à une date inconnue, mais avant 1281, la place d'un saint patron local. C'est un fait assuré pour la ville de St. Ives en Cornwall : Ivo y remplace, depuis 1571 seulement, une vierge prétendue irlandaise, Ia ou Hya, dont M. D. a parlé dans une autre brochure (cf. *Anal. Boll.*, LII, 150). Mais qui était cet Ivo, évêque perse ? Le premier texte qui nous renseigne à son sujet est un récit d'inventions de reliques, de miracles et de translations, plutôt qu'une Vie proprement dite (*BHL.* 4622). Goscelin, son auteur, déclare reproduire en substance un écrit de Withman, abbé de Ramsey de 1016 à 1020. Quatre corps saints furent trouvés, à la suite de miracles et de visions, dans le Huntingdonshire, à un endroit appelé alors Slepe, aujourd'hui St. Ives, le 24 avril 1001 ou 1002. Des révélations apprirent au forgeron du village que le nom du premier personnage ainsi exhumé était Ivo, évêque perse, et que ses compagnons gisaient près de lui. Du texte *BHL.* 4622, il existe une adaptation très ornée et contenant des détails complémentaires et circonstanciés, pour lesquels on ne se réclame même pas de l'autorité de nouvelles visions. C'est une amplification littéraire, encore inédite en partie (*BHL.* 4621), qui se lit dans le ms. 852 de Douai (*Anal. Boll.*, XX, 407) et dans le ms. Bodley 285. Ce dernier contient, aux feuillets 102-111, les Miracles de S. Ivo, par Goscelin, qui font partie de *BHL.* 4622. M. D. aurait pu pousser plus loin ses recherches sur les Vies latines. Le ms. cité de Douai contient les textes *BHL.* 4622 et 4623 (*Anal. Boll.*, *ibid.*) et l'on trouve un exemplaire de *BHL.* 4622 à Dublin, Trinity College (*Anal. Boll.*, XLVI, 86). Les relations des textes signalés par T. D. HARDY, *Descriptive Catalogue of British History*, t. I, nos 516 et 519, avec ceux de la *BHL.* n'ont pas été tirées au clair. En tout cas, le ms. de Chartres indiqué sans cote par Hardy, n° 518, ne concerne pas l'*episcopus Persa*, mais S. Yves de Tréguier (*Anal. Boll.*, VIII, 200-203, 208). Quoi qu'il en soit, ce texte *BHL.* 4621 du ms. Bodley 285 est celui dont Jean de Tyne-mouth fournit l'abrégé (*BHL.* 4624) dans sa *Nova Legenda Anglie*. M. D. résume les Vies *BHL.* 4622 et 4624, et relève les traces du culte de S. Ivo. Sa brochure renferme encore une brève histoire de la ville et de l'église de St. Ives, en Huntingdonshire, par M. S. I. Ladds, et quelques notes sur St. Ives en Cornwall, extraites des papiers de feu Charles Henderson.

Le martyr romain Hermès est patron de St. Erme, de St. Ervan et de Marazion, en Cornwall. Dans les trois cas, sauf peut-être le dernier, ce patron célèbre a pris, au moyen âge, la place d'un prédécesseur celtique dont le nom avait quelque ressemblance avec le sien. M. D. reprend, d'après les meilleurs auteurs, l'histoire du culte de S. Hermès en Occident, et particulièrement à Renaix, en Belgique. En appendice, la messe propre du saint d'après un ancien missel du Chapitre de Saint-Hermès, à Renaix, qui n'est pas autrement décrit. L'auteur y joint une note sur la catacombe de Saint-Hermès, où il met à profit la récente publication de la lettre du P. Gazet (*Anal. Boll.*, LII, 334-42).

A propos de S. Mereadoc, alias Mercadoc, l'érudit cornouaillais transcrit un texte important, la Vie latine inédite (*BHL.* 5939 b) qui servit à Albert Le Grand pour sa notice dans les *Vies des Saints de la Bretagne Armorique*. M. D. l'a retrouvée dans un ms. de la bibliothèque Nationale de Paris, fonds français, 22321. Il en donne également une traduction anglaise, en indiquant clairement tous les passages employés par l'auteur du Mystère cornique *Beunans Meriasek*, « la Vie de Mereadoc ». On trouvera en outre, dans l'appendice II, les leçons du bréviaire de Vannes de 1589, insigne rareté bibliographique.

Le dernier opuscule de la série, *Saint Samson in Cornwall*, est le plus réussi. Sa présentation typographique et ses illustrations le rendent digne du sujet : S. Samson de Dol n'est-il pas le plus illustre des apôtres de la Cornouaille britannique et sa Vie (*BHL.* 7478-7479), que Duine datait de 610-615, n'est-elle pas le plus ancien texte qui renseigne l'historien sur le futur duché ? M. D. s'attache presque exclusivement à commenter le passage qui décrit le séjour du saint en Cornwall. C'est d'ailleurs le plus intéressant et le plus caractéristique de cette *Vita*. Comme dans toutes ses brochures, M. D. indique soigneusement les traces du culte. Un détail plus littéraire qu'hagiographique, c'est que l'une des paroisses dont S. Samson est le patron se rattache étroitement à la légende de Tristan et Iseult. La résidence du roi Marc doit se chercher, en effet, à Golant. Les papiers du regretté Charles Henderson ont encore fourni à M. D. un important appendice sur les paroisses de Golant et de Southill. Enfin une note sur l'église de Cricklade, en Wiltshire, également dédiée à S. Samson, et un bref essai de M. M. H. N. C. Atchley sur le culte liturgique de l'évêque de Dol dans les Iles britanniques.

M. D. nous a envoyé aussi une petite brochure de sa composition,



*John Wesley and his Work in Cornwall* ; elle touche à l'hagiographie par un appendice intitulé *A John Wesley of Armorican Cornwall*, qui est une biographie du V<sup>ble</sup> Julien Maunoir. P. GROSJEAN.

Werner JAAGER. *Bedas metrische Vita sancti Cuthberti*. Leipzig, Mayer et Müller, 1935, in-8°, xi-136 pp. (= *Palaestra*, t. 198).

Irene Pettit MACKEEHAN. *The Book of the Nativity of S. Cuthbert*. Dans *Publications of the Modern Language Association of America*, Vol. XLVIII, 1933, p. 981-99.

Outre les pages qu'il consacre à S. Cuthbert dans son *Histoire ecclésiastique*, Bède nous a laissé deux Vies de lui : la première en date (entre 705 et 716) est métrique (*BHL*. 2020) ; elle dépend de la Vie anonyme, *BHL*. 2019 ; quelques années après, au plus tard en 721, Bède écrivit sa Vie en prose, *BHL*. 2021, plus claire et plus complète que la Vie en vers. Nous ne possédions encore de bonne édition d'aucune de ces trois pièces. M. Bertram Colgrave, qui a donné récemment la Vie de S. Wilfrid par Eddius Stephanus (*BHL*. 8889), prépare une édition de *BHL*. 2019 et de *BHL*. 2021, et M. Jaager vient de publier la Vie métrique avec d'amples prolégomènes. Il étudie successivement la source (*BHL*. 2019), la date du poème et ses rapports avec la Vie en prose (*BHL*. 2021), l'influence exercée par le poème. Il analyse les procédés de Bède : style, prosodie et métrique, rime et allitération, et décrit les anciennes éditions. Deux chapitres particulièrement importants sont consacrés aux poèmes plus récents sur S. Cuthbert (noter ici que le ms. Laud 491, fol. 144, contient un extrait de la Vie métrique *BHL*. 2022), et aux autres poèmes de Bède (pp. 9-14, 49-55). Le classement des manuscrits est établi avec le plus grand soin. M. J. en a connu 19, qu'il emploie tous sauf un ; trois autres ne contiennent que la lettre-préface. Un témoin a échappé à sa diligence : le n° 816 (721) de la bibliothèque de la Ville, à Cambrai, fol. 153 (xv<sup>e</sup> siècle), provenant de l'abbaye cambrésienne du Saint-Sépulcre. Il est intéressant de constater l'existence d'une recension remaniée en de nombreux endroits : elle est représentée par le ms. 186 de la bibliothèque publique de Besançon et doit être fort ancienne, car Alcuin semble l'avoir eue déjà sous les yeux (p. 36-42). Le texte, accompagné d'une collation minutieuse, est éclairé par deux séries de références : passages parallèles que Bède paraît avoir imités, échos des vers de Bède dans sa Vie en prose de S. Cuthbert et chez les auteurs postérieurs. M. J. a l'intention de publier bientôt un poème inédit sur S. Cuthbert qu'il

a trouvé dans le ms. Hales 114, de la Bibliothèque de Lincoln's Inn, à Londres. On ne peut que se féliciter de voir ces pièces, trop longtemps négligées, entre les mains d'un éditeur aussi érudit que consciencieux.

Le *Libellus de Ortu S. Cuthberti*, autrement dit *Libellus de Nativitate S. Cuthberti de historiis Hybernensium exceptus et translatus* (BHL. 2026), est une des plus curieuses productions de l'Angleterre septentrionale à la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Il se donne pour la version d'un écrit gaélique, auquel le traducteur joint des informations puisées auprès de témoins dignes de foi, prélats et autres ecclésiastiques irlandais. Le tout forme un mélange presque inextricable de motifs folkloriques et de renseignements topographiques. M<sup>lle</sup> MacKeehan a surtout examiné les rapports de cette pièce avec certains romans anglais du moyen âge. Elle a mis à contribution la version de BHL. 2026 en anglais moyen, Vie métrique en dialecte du nord, éditée par J. T. FOWLER (*Metrical Life of St Cuthbert* = *Surtees Society Publications*, t. LXXXVII, 1891), et les remarques critiques de M. Fowler. Elle s'est donné la peine de recueillir des passages parallèles dans quelques collections d'hagiographie celtique. Toutefois, le sujet est loin d'être épuisé et le travail de M<sup>lle</sup> M. a plutôt servi à rappeler l'existence d'un texte intéressant qu'à faire progresser nos connaissances. Ainsi, l'auteur n'a pas reconnu que la manière dont le *Libellus* fait punir la mère de S. Cuthbert et son enfant, issu hors mariage, n'est pas simplement du folklore : c'est l'application d'une disposition des lois irlandaises, sur laquelle on verra l'excellent article de feu Mary E. Byrne, *On the Punishment of Sending adrift*, dans *Ériu*, t. XI, p. 97-102. Un érudit bien au courant de l'hagiographie anglaise et celtique devrait reprendre ce texte, en fournir une édition convenable (Raine ne s'est pas servi d'un des deux témoins, le ms. Titus A. II), et passer au crible tous les renseignements contenus dans le *Libellus* ainsi que dans le petit poème latin qui s'en inspire, BHL. 2027 (cf. JAAGER, p. 13-14, et PLUMMER, *Baedae Opera historica*, t. II, p. 135). Il faudra aussi mettre en rapport la tentative de faire de S. Cuthbert un Irlandais avec l'affirmation très nette du chroniqueur Máel Brigte, dit Marianus Scottus, un siècle auparavant, à propos de S. Boniface : *Bonifacium patre atque etiam matre Scottum* (M. G., Scr. t. V, p. 545, ad an. 715). Le fait est fort possible : S. Boniface est né, croit-on, près d'Exeter, et les relations de la Cornouaille britannique avec l'Irlande ont toujours été très étroites. A un moment, des colonies scottiques s'y étaient même établies.

P. GROSJEAN.



Hieronymus FRANK, O. S. B. *Die Klosterbischöfe des Frankenreiches*. Münster i. W., Aschendorff, 1932, in-8°, VIII-192 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, 17).

Helen Robbins BITTERMANN. *The Influence of Irish Monks on Merovingian Diocesan Organization*. Dans *The American Historical Review*, t. XL, 1935, p. 232-45.

C'est un sujet épineux et embrouillé à plaisir, dirait-on, par les efforts successifs de l'érudition, que celui des évêques claustraux. Le P. Frank l'a choisi pour son premier travail, et nous a donné une monographie du plus grand mérite. Plus d'une catégorie d'évêques différente des ordinaires diocésains a laissé des traces dans l'histoire des royaumes francs. Le P. F. entendra sous le nom d'évêque claustral celui qui, simple moine ou abbé, a reçu la consécration (ou du moins, dans le cas d'un évêque diocésain retiré dans le cloître, continue à exercer certaines fonctions épiscopales) pour le service du monastère ; un évêque donc qui agit pour un monastère et indépendamment de l'autorité diocésaine. Il le distingue ainsi de l'abbé qui est en même temps évêque d'un diocèse, de l'évêque régional ou missionnaire, *episcopus ad praedicandum*, du chorévêque et même de l'*episcopus vacans* ou *vagans*. Cela posé, le P. F. examine successivement tous les cas auxquels pourrait s'appliquer sa définition. Son volume se compose ainsi d'une succession de notices biographiques où il étudie la carrière de nombreux personnages et presque exclusivement du point de vue de leur situation juridique dans l'épiscopat. Pour chacun, il se livre à l'examen le plus minutieux de tous les documents susceptibles de l'éclairer. Chacune de ces discussions doit être jugée à part et demanderait un examen approfondi.

Le domaine qu'exploite ainsi le P. F. touche souvent à la diplomatique de plus près qu'à la critique littéraire ou hagiographique proprement dite. Pourtant le nombre est considérable des saints qui apparaissent dans ses listes : citons seulement S. Amand, S. Remacle, S. Pirmin, S. Virgile de Salzbourg. Il n'est presque aucun des ecclésiastiques influents de l'époque (VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles), grand ou petit, qui ne soit nommé dans ces discussions, parfois touffues, où un bon index permettra de les repérer. Le P. F. montre, au cours de ce long travail, une vaste érudition et une réelle fermeté de jugement, avec assez de prudence pour se résigner souvent à ignorer. Plus d'une fois, sans doute, sur une question particulière, un autre critique croira devoir se séparer de lui, mais son volume restera des plus utiles par la richesse de sa documentation. Nous n'indiquerons

pas en détail les résultats acquis par tout ce déploiement d'énergie. Au total, ils semblent d'abord assez minces. Des recherches aussi ardues ont surtout abouti à démontrer que le nombre des évêques claustraux fut restreint, beaucoup plus restreint que ne l'eussent fait croire les conjectures faciles de savants un peu pressés, qui en ont mis partout. L'institution des évêques claustraux, comme celle des abbés-évêques, fut un phénomène de transition, correspondant à la décadence de l'administration diocésaine. Partout où la hiérarchie se constitue ou se reconstitue solidement, cette institution disparaît, laissant parfois des traces dans de faux diplômes ; car il arrive que, dans la suite des siècles, on se prévaut d'un catalogue controuvé d'évêques claustraux pour soutenir des prétentions à l'exemption. Il suffit, en bien des cas, au P. F. de toucher du doigt une de ces vénérables figures d'évêques claustraux, pieusement honorée dans sa niche depuis trois ou dix siècles, pour la faire tomber en poussière.

Les deux périodes les plus délicates à traiter sont évidemment, d'une part celle qui correspond aux débuts de l'institution et à ses premiers linéaments, et d'autre part la période de déclin où les successions d'évêques claustraux et d'abbés-évêques s'éteignent de tous côtés. On a pris l'habitude de voir une relation très étroite entre l'origine de l'institution et l'invasion des *peregrini* irlandais dans la Gaule mérovingienne. Il est donc essentiel de se faire d'abord une idée exacte de l'état des choses en Irlande. La situation est connue avec beaucoup plus de certitude et en bien plus grand détail que les historiens ne paraissent le supposer et que le P. F. ne l'indique, de seconde main, par manière d'introduction. Il est un point important où son information n'est pas seulement incomplète, mais induit en erreur. Les limites des « États » irlandais (en gaélique *túatha*) n'étaient point du tout imprécises et flottantes (p. 6). Bien au contraire, les divisions territoriales se dessinaient avec toute la précision que comporte le cadastre dans un pays dont l'agriculture est la principale industrie. Ce qui changeait (et de là l'erreur si répandue), c'étaient les confédérations que formaient librement entre eux ces petits États. Les vicissitudes de la politique les poussaient à se grouper et à se regrouper de cent façons différentes au gré de leurs intérêts changeants. On a donc tort de croire que les *parochiae* ou diocèses des évêques irlandais avaient des limites flottantes parce qu'elles correspondaient à des unités politiques mal définies. Une étude serrée des textes montrerait, croyons-nous, que les diverses « ju-



ridictions » épiscopales (et plus tard abbatiales) répondaient à des unités assez petites mais bien définies. Que ces parcelles correspondisent ou non à des *túatha*, la chose est sans importance. Seulement, comme dans l'administration civile, ces parcelles pouvaient se grouper de bien des manières sous l'autorité d'un évêque ou d'un abbé. Une fois soumises à une juridiction, elles lui restaient normalement acquises. Le « diocèse » pouvait donc se présenter et se présentait normalement non comme territoire d'un seul tenant, mais comme une poussière de parcelles dispersées. Quand les invasions des pirates scandinaves vinrent troubler l'Irlande, une crise s'ensuivit. Comparé à la majesté de la hiérarchie continentale, avec ses belles divisions, c'est un vrai fouillis. Au cours des siècles, le jeu des alliances politiques avait ruiné en bonne partie l'indépendance théorique des *túatha*. Déjà certains cerveaux irlandais ne concevaient plus d'autre organisation que celle qu'ils avaient pu admirer en Angleterre ou sur le continent : tels sont les réformateurs du XII<sup>e</sup> siècle. L'« ordre » celtique fut donc impitoyablement balayé. Nul doute que l'Europe occidentale n'y ait perdu en pittoresque et en originalité. Mais, à l'époque qui nous occupe, aux débuts de l'institution des évêques claustraux, au moment où apparaissent dans les royaumes francs quelques *episcopi vacantes* ou *vagantes*, il faut admettre que la division des diocèses était, en Irlande, suffisamment régulière et nettement définie, quoique l'administration fût déjà entre les mains d'abbés plutôt que d'évêques, et que les territoires ne fussent point d'un seul tenant.

Une conjecture fort plausible de Krusch a identifié le *Falbeus* (alias *Fabeus*, *Flaveus*) *episcopus* commémoré au martyrologe hiéronymien le 18 juillet, et l'évêque irlandais de ce nom que mentionne la *Vita Sigiramni* (BHL. 7715, éd. KRUSCH, c. 9, p. 611). Ajoutons que le martyrologe de Tallaght porte à cette même date un saint irlandais du même nom : *Failbe mac Cruaich Dibich*. Aucune source irlandaise, que nous sachions, ne donne à ce dernier le titre d'évêque, ni ne fournit d'autres renseignements sur son compte. Le même nom revient dans un manuscrit de l'hiéronymien au 6 août. Le P. F. passe très vite sur ces détails. Il omet aussi de rappeler que le même personnage, à ce qu'il semble, reparait dans la *Vita Eligii* (BHL. 2474-76, éd. KRUSCH, c. 45, p. 692). Une lecture trop rapide d'un autre passage de Krusch (*Neues Archiv*, t. XXIV, 1899, p. 542) mène le P. F. à faire de ce Failbe le fondateur d'un monastère en

Aquitaine. Un coup d'œil à la *Vita Sigiranni* l'aurait détrompé : il s'agit de Flaochad et de ses fondations, non de Failbe.

Voilà donc un nom à rayer de la liste des évêques errants devenus évêques claustraux. A propos du suivant, Romanus de Mazerolles, le P. F. ne rend pas justice aux auteurs auxquels il se réfère. Tardif, au passage cité, attaque précisément les deux opinions que lui prête le P. F. (p. 21, note 8), et par une raison plus solide que celle qu'invoque le P. F. lui-même ; en effet, une coïncidence de fêtes, si elle se vérifiait, serait un motif sérieux d'identifier les deux saints Romanus et Ronanus. Mais Tardif, pour les distinguer, fait remarquer que le Ronanus fêté le 1<sup>er</sup> juin est un solitaire breton. Au même endroit, le P. F. s'élève contre une hypothèse de M. J. F. Kenney, *Sources*, t. I, p. 499. Mais M. Kenney ne défend pas la position que lui attribue le P. F. Celui-ci n'a pas senti d'ailleurs tout ce qui se cachait sous l'expression : « It is just possible that... » Chez un scribe, la tentation était assez forte d'écrire, dans un texte latin, *Romanus* pour *Ronanus*, seule forme correcte du gaélique Rónán. Aussi, quoi qu'on en ait dit, le fait qu'un Romanus avait sa fête à Mazerolles le jour même où un Ronanus était célébré en Armorique, donne à réfléchir, et d'autant plus qu'on aurait grand'peine à démontrer que ces deux personnages n'étaient point contemporains, car la date de Ronanus est difficile à déterminer. Des documents de poids viennent ajouter, à la forme des noms, un témoignage qui semble recevable, en assignant à Romanus comme à Ronanus une origine irlandaise. P. 23, dans la citation de Marianus Scottus, lire *mirabilibus* au lieu de *mirabiliter*.

La critique de M<sup>lle</sup> H. R. Bittermann est aussi ferme que concise. Examinant sans parti pris l'influence des moines irlandais sur l'organisation de l'Église mérovingienne, son article aboutit nettement aux conclusions suivantes. S'il fallait admettre l'authenticité des neuf chartes qui soustraient des monastères à l'autorité diocésaine, on bâtirait un argument plausible en faveur de l'origine irlandaise de tels privilèges. A la vérité, on n'a pas encore trouvé d'autre argument que celui-là. Mais la question d'authenticité est loin d'être tranchée dans le sens de l'affirmative, pour plus d'un de ces neuf documents. D'autre part, bon nombre de raisons militent pour la négative. La majorité des monastères irlandais ne jouissaient pas de ces privilèges. S. Ouen, disciple de S. Colomban, ne reconnut aux monastères de son diocèse à lui aucune indépendance à l'égard de sa juridiction spirituelle. Enfin, ce qui est plus grave, le premier privi-



lège de cette sorte fut accordé un demi-siècle avant que S. Colomban eût mis le pied sur le territoire de la Gaule : il s'agit du chapitre 46 de la règle écrite par Aurélien d'Arles, vers l'an 550, pour Saint-Pierre d'Arles. Il est tout aussi difficile d'établir une relation entre l'existence d'évêques claustraux dans les monastères non-irlandais et l'influence exercée par les monastères d'origine irlandaise. Il semblerait donc que l'influence irlandaise doive être restreinte à celle des *episcopi peregrini*, qui a été bien fugitive. Les historiens ont supposé jusqu'ici que la législation conciliaire contre les *episcopi vacantes* ou *vagantes* visait ces *peregrini* irlandais. C'était oublier que le plus ancien concile qui s'occupe d'eux, le troisième d'Orléans, en 538, précède d'un demi-siècle le début de l'invasion irlandaise. En fait, là où ces « vagabonds » remplissaient les fonctions épiscopales, ils battaient en brèche la juridiction diocésaine. Mais si l'organisation du diocèse mérovingien avait été saine, les « vagabonds » n'eussent point trouvé l'occasion d'exercer leurs fonctions. Leur activité doit donc être considérée comme un symptôme, et non comme une cause, de la décadence.

Il valait la peine, croyons-nous, d'attirer l'attention sur ces conclusions. Elles nous paraissent assurées. La part d'influence qu'il est permis d'assigner à l'Irlande sur le continent diminue de plus en plus. Des travaux comme ceux du P. Hilpisch sur les monastères doubles, de P. Jecker sur S. Pirmin, du P. Frank et de M<sup>lle</sup> Bittermann, ont porté de rudes coups à la théorie fort commode qui mettait les « insulaires » à l'origine des mouvements religieux de la Gaule mérovingienne, quels qu'ils fussent, élans de ferveur ou attentats à la discipline. Si l'on y ajoute les essais de Dom Louis Gougaud sur les *Surnuméraires de l'émigration scottique* (cf. *Anal. Boll.*, L, 199), on apercevra nettement que la liste des Irlandais authentiques et de leurs fondations tend à décroître.

P. GROSJEAN.

*Germania Pontificia*, Vol. III : *Provincia Maguntinensis*, pars III, auctore Alberto BRACKMANN. Berolini, apud Weidmannos, 1935, in-8°, xxvi-300 pp. (= *Regesta pontificum Romanorum*, congegit P. F. KEHR).

La valeur durable des Regestes que l'on doit à l'initiative éclairée de M. Kehr, se fonde sur une longue et soigneuse préparation. Voici plus de trente années que M. A. Brackmann s'occupe de réunir les éléments de ce tome III de la *Germania pontificia*, qui vient de voir le jour. Et l'auteur rend hommage à plusieurs collaborateurs quali-

fiés qui l'ont aidé dans sa tâche. Exploration des archives, examen critique et classement des textes, recherches sur les éditions, bibliographie, tables, autant de sections d'un travail où les bonnes méthodes sont requises non moins que le dévouement et la persévérance.

Le présent tome, qui constitue la troisième partie du volume consacré à la province ecclésiastique de Mayence, a pour principales divisions les diocèses de Strasbourg, Spire, Worms, Wurzbourg et Bamberg. Plus de quatre cents documents y ont été répertoriés. L'hagiographe, en les parcourant, y reconnaît fréquemment l'objet propre de ses études. Au nombre des personnages qui ont fait rédiger les actes et parmi les destinataires de ceux-ci, on trouve plusieurs saints ; quant à la teneur des privilèges et des lettres, il n'est pas rare d'y voir mentionnés soit des patrons d'églises, soit des reliques ou des fondations. Que le grand nom de S. Boniface se rencontre à maints endroits de ce volume, personne ne s'en étonnera. On connaît assez son rôle dans la réorganisation des diocèses au VIII<sup>e</sup> siècle, et la confiance des papes en son génie apostolique. Le n<sup>o</sup> 1 de ces Regestes résume précisément la lettre de Grégoire III, recommandant à cinq évêques d'Allemagne de recevoir Boniface comme son légat et de lui obéir. Plusieurs actes du pape S. Zacharie se rapportent au même sujet. A une autre époque, mais pour des motifs qui touchent aussi à la discipline, il y a des lettres nombreuses de S. Grégoire VII. La part de S. Léon IX, pape originaire d'Alsace (voir ci-dessous p. 215), est à signaler dans ce répertoire, spécialement sous les rubriques Altdorf (p. 26), Andlau (p. 42), comtes de Egisheim et Dagsburg (p. 85), Hirsau (p. 120), Wurzbourg (p. 179) et Bamberg (p. 252). Le privilège pour Altdorf laisse à M. B. quelque soupçon (« de fide dubitandum », p. 27) ; un autre, pour Hohenburg (p. 34), est tout simplement rejeté comme faux.

Parmi les translations ou donations de reliques nous noterons les suivantes. Adrien I<sup>er</sup>, vers 775, donna le corps de S<sup>te</sup> Sophie, mère des martyres Fides, Spes et Caritas, à l'évêque de Strasbourg Remi, qui le rapporta de Rome avec beaucoup d'honneur et le confia au monastère d'Eschau (p. 29). S. Léon IV accorde diverses reliques au couvent d'Erstein, nouvellement fondé par l'impératrice Irmengarde sous le vocable de Notre-Dame et de S<sup>te</sup> Cécile (p. 31). A Mathilde, abbesse d'Andlau, S. Léon IX rappelle, vers la fin de 1049, qu'en revenant du synode de Mayence, il a béni la nouvelle église de l'abbaye et y a transporté le corps de S<sup>te</sup> Richarde, fondatrice du lieu (p. 42). A Leberau (Lièvre) reposèrent les restes des SS.



Alexandre et Cucufat, amenés là par Fulrad de Saint-Denis (p. 52). Le légat apostolique Théoduin consacre, le 29 août 1142, une chapelle à Maursmünster (Marmoutier, arr. Saverne) et y dépose des reliques de S. Laurent (p. 60). On peut citer encore les patronages de S. Gorgon au prieuré de ce nom (p. 38), de S. Aurelius à Hirsau (p. 117), de S<sup>te</sup> Christine à Ittenweiler (p. 43); les fondations de S. Pirmin à Neuweiler, Schwarzach, Geggenbach; les suppliques répétées en vue d'obtenir la canonisation d'Otton de Bamberg (p. 279-280), etc. M. C.

*Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, herausgegeben von Joseph BRAUNER. Zehnter Jahrgang. Freiburg i. Br., Herder, 1935, in-4°, 432 pp., illustrations.

*Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, herausgegeben vom Wissenschaftlichen Institut der Elsass-Lothringer im Reich. XIV. Band. Frankfurt a. M., 1935, in-8°, 342 pp., illustrations.

Le siège épiscopal de Strasbourg qui, de 1822 à 1874, fut suffragant de Besançon, dépend aujourd'hui directement de Rome. Mais jusqu'au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle, il avait eu, comme on sait, Mayence pour métropole. C'est à étudier, du point de vue juridique, les liens qui unirent si longtemps ces deux églises, que M. L. Pfleger consacre un savant mémoire dans l'*Archiv* de la Société d'histoire ecclésiastique d'Alsace : *Die rechtlichen Beziehungen der Diözese Strassburg zur Mainzer Metropolitankirche* (p. 1-78). Le problème des origines nous intéresse ici plus particulièrement. La naissance et les premiers temps du diocèse de Strasbourg sont pour le moins aussi obscurs que ceux des autres évêchés de la région rhénane. M. A. Brackmann vient encore de le faire observer dans le tome le plus récent de la *Germania Pontificia*, dont nous avons rendu compte ci-dessus (p. 212), et que M. P. n'a pu mettre à profit. L'*Amandus Argentinsium*, qu'on rencontre parmi les signataires du concile, toujours discuté, de Cologne en 346, fut-il le premier titulaire du siège de Strasbourg? M. Brackmann, pour sa part, n'en veut pas décider (p. 4). M. P. incline à admettre au moins l'existence historique du personnage, d'après la tradition constante des catalogues épiscopaux et de la liturgie. Arbogast et Florent, dont la légende tardive n'apprend que peu de chose, appartiennent au VI<sup>e</sup> siècle. Avec Ansoald, qui paraît, en 614, au synode national franc de Paris, on se trouve sur le terrain d'une chronologie plus ferme. A quelle époque se révèle d'une manière tangible le lien de subordination vis-à-vis de Mayence? Pour Grandidier, qui suit l'opinion de Schöpflin, ce lien aurait existé dès l'âge le plus ancien

par analogie avec la hiérarchie des pouvoirs civils respectifs de l'époque romaine. Pourtant, il ne semble pas qu'avant S. Boniface on puisse noter la moindre trace des prérogatives qui se seraient exercées sur Strasbourg. Et durant toute la période franque, Mayence fait figure de simple évêché. Comme le constatait déjà Mgr Lesne dans son ouvrage sur *La hiérarchie épiscopale* (Lille, 1905), au VIII<sup>e</sup> siècle « dans les régions extrêmes de l'empire franc qui avoisinent la Germanie, il n'y a pas trace d'organisation provinciale ». La réorganisation de celle-ci est due à l'action personnelle de S. Boniface. Sur le siège de Strasbourg, au VIII<sup>e</sup> siècle, s'illustra surtout l'ancien abbé de Reichenau, Heddo, qui fut le disciple de S. Pirmin ; il aida efficacement S. Boniface dans sa réforme et en fut loué par le pape Zacharie. Comme preuve du grand prestige dont l'Apôtre de la Germanie jouissait parmi le clergé strasbourgeois, on a le poème d'Ermoldus Nigellus, relatant une vision que le prêtre Theutramne aurait eue dans la cathédrale, le 5 juin 754, à l'heure même où S. Boniface subissait le martyre en Frise (*M.G., Poetae lat., t. II, p. 76-79*). Ce n'est pas pourtant du vivant d'Heddo, quoi qu'on ait dit, mais seulement en 781 ou 782, que Strasbourg devint suffragant de Mayence, S. Lul, le successeur de Boniface, étant archevêque de la cité métropolitaine.

Le culte de S. Léon IX, pape d'origine alsacienne, est l'objet d'un autre article de M. Pflieger (p. 79-106). L'auteur s'y prononce nettement en faveur d'Egisheim comme lieu de naissance du saint ; Henschenius, dans les *Acta* (April. II, 649), avait cru devoir désigner plutôt Dagsburg. Brunon d'Egisheim, qui fut évêque de Toul, garda de fréquents rapports personnels avec l'Alsace, même après son accession au souverain pontificat. Selon M. P., le monastère de Sainte-Odile à Hohenburg aurait reçu sa visite en 1049. M. A. Schulte, jadis, n'avait pas cru pouvoir présenter ce fait comme certain. La bulle du 17 décembre 1050, sur laquelle M. P. s'appuie, a été nettement rejetée par M. Brackmann comme un faux du XII<sup>e</sup> siècle (*Germania pontificia*, III, 3, p. 35). La prudence est donc de rigueur. Quant au patronage secondaire de S. Nicolas, que le pape indique, dans la même bulle, comme instauré à Hohenburg, et que M. P. regarde comme particulièrement digne de mention à pareille date, il demanderait aussi à être confirmé par d'autres documents. assez naturellement, c'est dans les instituts religieux qui avaient bénéficié des largesses de Léon IX ou de celles de sa famille, que son propre culte fleurit d'abord. Ainsi à Heiligkreuz, où l'on eut bientôt de ses reliques. A Scharbach, près de Bitche, une inscription rappelle qu'en



septembre 1153, le cardinal-légat Théoduin fit la dédicace de l'église ; S. Léon figure parmi les co-patrons. A Murbach, M. P. reconnaît le nom du pape alsacien dans les litanies d'un missel du XII<sup>e</sup> siècle, à la suite de plusieurs saints locaux : Gall, Othmar, Fridolin, Romaric, Léon. Mais nous ne saurions suivre pas à pas M. P. dans sa longue enquête. Notons seulement le fait, assez déroutant, que la liturgie de l'église de Strasbourg a presque entièrement négligé S. Léon durant le moyen âge. Sa fête, au 19 avril, n'y fut instituée qu'en 1806 par l'évêque concordataire Saurine, et son office imprimé, six ans plus tard, en même temps que celui de S. Napoléon.

Comme dans le précédent volume de l'*Archiv*, M. M. Barth publie encore cette fois quelques listes de reliques : *Reliquien aus elsässischen Kirchen und Klöstern* (p. 107-138). La plupart de ces documents ressortissent au folklore religieux plus qu'au culte éclairé envers les saints. On dirait que certains collectionneurs ont rivalisé d'ignorance et de naïve crédulité. Par surcroît, les noms des saints sont parfois rendus méconnaissables par des graphies fantaisistes. Lorsque, dans un compte rendu précédent (*Anal. Boll.*, LII, 428), nous avons cru pouvoir parler de méchants copistes, par exemple à propos de la forme *Trinpenti*, nous n'avions pas fait erreur. D'après une note complémentaire, ajoutée au présent article, il devait s'agir là du martyr S. Trudpert. Nous craignons que M. B. n'ait mal interprété notre pensée (p. 138, note 2). On dit « méchant copiste », comme on dit « méchant auteur » ou « méchants vers », sans dénoncer par cette épithète aucune intention délictueuse. Il convient de remarquer, dans le copieux inventaire alphabétique de la Chartreuse de Molsheim, daté de 1646, la mention suivante, parmi les reliques « de sacris locis » : *de arbore asperi collis prope Sirhemium* (p. 131). Il faut lire *Sichemium*, et l'entendre de Sichem-lez-Diest en Brabant. La relique provenait du fameux chêne de Montaigu (Scherpenheuvel), lieu de pèlerinage marial bien connu, sur lequel la piété et la munificence des archiducs Albert et Isabelle avaient, au début du siècle, jeté un nouveau lustre.

L'étude des dévotions populaires en Alsace paraît inépuisable ; chaque année un rédacteur de l'*Archiv* nous en présente quelque aspect nouveau. Sous le titre : *Rossweihe und Tierpatrone* (p. 369-403), M. A. Pflieger a, cette fois, groupé les résultats de son enquête sur les saints protecteurs du monde animal, spécialement des chevaux. Ces pages, bien documentées et fort curieuses, seront d'autant plus favorablement accueillies, qu'elles complètent un ouvrage récent sur

la matière. Dans son *Weiheross und Rossweihe*, paru à Munich en 1932, feu R. Hindringer n'avait pas étudié les coutumes alsaciennes. A l'exposé de son collaborateur, M. J. Brauner a joint le texte d'une dizaine de bénédictions rituelles, extraites des livres liturgiques de Strasbourg, Bâle et Spire : *Kirchliche Tiersegnungen aus elsässischen Ritualien* (p. 404-408). Enfin, le plus long article de ce tome X est dû à la plume de Dom Paul Volk, O.S.B., et s'intitule : *Die Strassburger Benediktiner-Abteien im Bursfelder Kongregationsverband* (p. 153-294). Il s'étend sur la période 1481-1624, et nous devons nous contenter de le signaler à nos lecteurs.

Le *Jahrbuch* de l'Institut alsacien-lorrain de Francfort n'apporte cette fois aucune contribution notable à l'histoire de l'Église.

M. C.

Peter BROWE S. I. *Die Verehrung der Eucharistie im Mittelalter*. München, Max Hueber, 1933, in-8°, xii-195 pp.

Édouard DUMOUTET. *Le Christ selon la Chair et la Vie liturgique au Moyen-âge*. Paris, Beauchesne, 1932, in-8°, 219 pp., ill.

Avec la plus remarquable érudition, le P. Browe fait l'histoire de la dévotion médiévale à l'Eucharistie : origine et développement, poursuivi parfois jusque dans les temps modernes, de pratiques comme celle d'allumer une lampe devant le Saint Sacrement, de le visiter, la Fête-Dieu, les processions et l'exposition du Saint Sacrement, ainsi que des offices spéciaux qui ont donné naissance aux messes avec exposition et aux saluts. Un des chapitres les plus suggestifs est le second, sur l'élévation de la messe et la place que tint cette rubrique dans la piété populaire. Souvent, ce sont des documents officiels, canons de conciles, décisions de synodes, actes de fondation, qui viennent éclairer et appuyer les considérations fort détaillées de l'auteur. Ailleurs, comme pour l'institution de la fête du Saint Sacrement, il met à contribution des textes hagiographiques. On trouve aussi dans ses pages quelques allusions au culte des saints : ainsi, chez les Prémontrés d'Osterhofen, au diocèse de Passau, d'après un document de 1338, on allumait un cierge pendant la messe, de Pâques à la Saint-Michel, en l'honneur de S. Alban, contre le mauvais temps (p. 129). A propos de la coutume de porter sur soi les saintes espèces, en particulier chez les Irlandais et les Anglo-Saxons, on complétera les pages du P. B. (p. 26-27) par un article récent de E. von Erhardt-Siebold, dans *Speculum*, t. X, 1935, p. 276-80. Voici quelques corrections de détail : p. 121, lire *theopho-*



*rischen* au lieu de *theosophischen* ; p. 179, au lieu de *Kapelle der weissen Reuerinnen*, lire : « chapelle des Pénitents gris », en Avignon. P. 90, *solemnis* ne signifie pas « solennel », mais « accoutumé, habituel ». P. 32, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on trouve Giraud de Cambrie représenté comme un évêque anglais.

A côté des recherches si savantes du P. Browe, le volume de M. l'abbé Dumoutet est un travail de vulgarisation. Pour une bonne partie, le sujet est le même que celui de l'érudit allemand : la dévotion au Saint Sacrement, les prières d'Élévation, les saluts du Saint Sacrement ; mais la méthode est moins rigoureuse. Des négligences se remarquent çà et là : Julienne de Cornillon n'était point Brabançonne (p. 135 ; au même endroit, lire : première moitié, au lieu de : seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle). A propos de la prière *En ego, o bone et dulcissime Iesu*, M. D. écrit : « Encore que nous ne puissions en fournir la preuve topique, elle remonte sans aucun doute au moyen âge » (p. 37). Mais le style de cette prière est tout à fait moderne, en un latin qui n'a rien de médiéval.

P. GROSJEAN

Otto E. ALBRECHT. *Four Latin Plays of St Nicholas*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1935, in-8°, ix-160 pp., ill.

Un des résultats de l'excellent travail de M. K. Young, analysé naguère ici (*Anal. Boll.*, LII, 135), aura été d'encourager, en Amérique, l'étude du drame médiéval. M. Albrecht espère trouver un jour les ressources nécessaires pour reproduire en fac-similé le célèbre manuscrit dramatique et musical de Fleury-sur-Loire (xii<sup>e</sup> siècle), aujourd'hui conservé à la bibliothèque d'Orléans, où il porte le n° 201. En attendant, il édite avec le plus grand soin le texte des quatre pièces qui ont pour thème des miracles de S. Nicolas. Des chapitres très érudits décrivent le manuscrit, étudient la versification, la musique, les procédés dramatiques. Sur les sources des quatre Miracles et sur leurs représentations figurées, l'auteur, à force de diligence, a su faire progresser encore une question de critique littéraire et d'iconographie sur laquelle il était permis de penser que des travaux récents, comme ceux de M. G. Anrich et de M. K. Meisen, avaient marqué pour la recherche un temps d'arrêt.

P. GROSJEAN.

Antonie OLMES. *Sprache und Stil der englischen Mystik des Mittelalters*. Halle, Niemeyer, 1933, in-8°, VIII-100 pp. (= *Studien zur englischen Philologie*, LXXVI).

Cette étude, qui est principalement consacrée à Richard Rolle, n'apportera guère de secours à l'historien. Elle comporte d'abord

une introduction d'allure philosophique, sur le tempérament mystique dans toute son ampleur et l'expression en langage humain de l'expérience mystique, avec un chapitre sur la mystique anglaise, le tout composé principalement de citations d'auteurs modernes. Ensuite la transcription, assez peu correcte, des passages de Richard Rolle où se retrouvent des métaphores empruntées à l'amour et à la musique. Puis une collection semblable d'extraits destinés à illustrer le style de Rolle : répétitions, comparaisons, allitérations, rimes, rythme, parallélisme, antithèses, avec un choix de figures de style tirées d'autres auteurs mystiques. L'auteur note ces points comme s'il était possible à un écrivain de ne pas recourir de temps en temps au style figuré. Enfin, des considérations sur la prose rythmique dans les ouvrages de Rolle. Il est fort douteux que des remarques aussi générales que celles de l'auteur aident jamais à résoudre aucun problème d'authenticité.

P. GROSJEAN.

Ernst BENZ. *Ecclesia spiritualis*. Kirchenidee und Geschichtstheologie der Franziskanischen Reformation. Stuttgart, Kohlhammer, 1934, in-8°, xv-481 pp.

Il y a quelques années, M. Benz écrivait un article intitulé : *La messianità di San Benedetto, contributo alla filosofia della storia di Gioacchino da Fiore* (*Ricerche Religiose*, t. VII, 1931, p. 336). S'appuyant sur un texte d'Eudes de Cantorbéry, il déclarait que S. Benoît apparaît « comme une figure messianique, qui conduit les hommes vers le règne final de l'Esprit ». C'est un travail analogue, mais beaucoup plus considérable, que M. B. nous présente dans son livre : *Ecclesia spiritualis*. Prenant pour point de départ l'œuvre de Joachim de Flore, il s'attache à montrer comment les idées fondamentales de l'ascète calabrais ont été reprises et réalisées par les Franciscains, et plus spécialement par les Spirituels. D'après M. B., la caractéristique de ce mouvement n'est pas tant dans le retour à l'Évangile, dans la profession de la pauvreté absolue, dans la vie volontairement dénuée de tout, y compris la possibilité de l'étude, que dans la conviction de la venue immédiate d'un âge nouveau, dans l'attente de la réalisation prochaine des visions eschatologiques dont les œuvres de Joachim sont remplies. François, aux yeux des Spirituels, devient le héros de cette dernière étape du salut. Sa vie de détachement, et surtout l'épisode des stigmates, le désignent comme le nouveau Messie. Dès lors, ce qui intéresse avant tout M. B., ce n'est pas le S. François historique, mais le personnage idéalisé tel que ses disciples l'ont



vénéré, le messager providentiel envoyé par Dieu pour inaugurer le nouveau règne de l'Esprit. Dans cette dernière étape de l'histoire religieuse de l'humanité, l'Église, se purifiant toujours davantage, allait se transformer. L'Église visible, avec sa hiérarchie et ses sacrements, devait disparaître pour faire place à l'Église spirituelle : *Ecclesia spiritualis*.

Le livre est divisé en trois parties : I. L'annonce des temps nouveaux : Joachim de Flore. II. L'accomplissement des prophéties : François, l'homme nouveau. III. Les temps nouveaux. Cette dernière partie, qui est la plus considérable, est consacrée aux conflits que les Spirituels eurent à soutenir : luttes avec les Dominicains, avec la dynastie des Hohenstaufen, avec l'Église hiérarchique. Les principaux promoteurs du mouvement joachimite sont passés en revue : Gérard de Borgo San Donnino, auteur de l'*Introdutorius in Evangelium aeternum*, Pierre-Jean Olivi, Ange Clareno, Dolcino, Arnould de Villeneuve, et enfin le tribun Cola de Rienzo. L'œuvre d'Olivi est l'objet d'un exposé très détaillé et semble avoir été particulièrement bien étudiée par M. B. Du reste, Olivi a joué un rôle considérable dans la lutte menée par les Spirituels contre leurs adversaires, et, s'il faut en croire M. B., on constate après la mort d'Olivi une évolution. Jusqu'à cette date, l'effort des Spirituels se déploie à l'intérieur même de l'Église ; dans la suite il s'éparpille en différents groupements ; « l'Église spirituelle se transforme en sectes ». Ce brillant exposé du mouvement de réforme qui commence avec les visions de Joachim de Flore, est conduit avec une remarquable connaissance des sources et un art consommé de la mise en œuvre.

Il s'en faut toutefois que cette belle synthèse soit en tous points parfaitement exacte, et je crains que l'esprit trop systématique de l'auteur ne l'ait parfois entraîné à ne retenir qu'un aspect de la réalité. En voici un exemple : amené à préciser le plan de réforme voulu par S. François, M. B. dit qu'il faut en rechercher l'expression la plus authentique dans le testament du saint. Soit. Mais dans le Testament il y a quelques phrases dont s'accommode malaisément la thèse de M. B. François ne conçoit une restauration religieuse que dans le cadre de l'Église hiérarchique, et quiconque veut le suivre doit rester soumis à l'autorité ecclésiastique. Ces affirmations sont trop évidentes et on ne pouvait les omettre ; mais M. B. découvre dans le Testament d'autres passages qui révéleraient dans la pensée de François une limite à cette soumission. La phrase : *Nemo ostendebat miki quid deberem facere*, voudrait dire que si l'Église ordonnait

à François de modifier son plan, il ne le ferait pas. Plus bas le testament renferme ceci : *Et illi qui veniebant ad recipiendam vitam istam, omnia quae habere poterant, dabant pauperibus et erant contenti tunica una intus et foris repeciata, qui volebant, cum cingulo et braccis. Et nolebamus plus habere.* Cette dernière proposition, suivant M. B., marque également l'intention de S. François de se prémunir contre les interventions de l'Église. « In dem Wir wollen nicht mehr haben liegt auch die Abgrenzung gegenüber den eventuellen Eingriffen der Kirche » (p. 60). Et pour renforcer son interprétation, M. B. remarque que S. François n'a pas voulu devenir moine ou accepter une règle antérieure, mais a institué un nouvel Ordre, qui lui a été révélé directement par Dieu. La parole *Dominus dedit mihi* (pp. 58-61, 89) qui revient plusieurs fois dans le testament, montrerait mieux que tout commentaire que François entend ne dépendre que de Dieu et de sa conscience. On devine pourquoi M. B. met ces passages en relief et interprète le texte en ce sens, protestant d'avant la lettre.

Il faudrait relever également comment M. B. explique la différence qu'il y a entre le récit de la jeunesse de S. François dans la *Vita prima* de Celano et celui de la *Vita* écrite par S. Bonaventure ; entre les deux rédactions de la biographie de S. François par Celano ; entre le prologue de la *Vita* écrite par S. Bonaventure et la Bulle de canonisation. On retrouve ici des interprétations qui dérivent du même esprit de système. Notons en outre que M. B. accorde trop d'importance à des expressions qui ne sont que des formules stéréotypées. Découvrir dans des pièces officielles, où il entre toujours beaucoup de rhétorique, une signification messianique et des éléments qui permettent de construire une « Dogmengeschichte des Franziskanertums » (p. 61), nous paraît bien risqué. Les formules, telles que *diebus istis novissimis* (pp. 89, 164), sont courantes et n'ont aucune portée eschatologique.

M. B. affirme (p. 175) que le joachimisme a pénétré dans les milieux franciscains, grâce à un épisode dont Salimbene a conservé le souvenir. Un abbé des environs de Pise, craignant que les ouvrages de Joachim ne tombassent aux mains des représentants de l'autorité impériale, qui n'était guère tolérante pour les adeptes du prophète, les confia à un couvent de Mineurs. Les manuscrits furent lus passionnément par les religieux, dont plusieurs devinrent de fervents apôtres des théories de l'abbé de Flore. Par eux le joachimisme se serait infiltré un peu partout dans l'Ordre franciscain. Comme le faisait remarquer M. Jordan (*Dictionnaire de théologie catholique*, t. VIII, p. 1441), on ne peut expliquer par ce hasard l'introduction du joachi-



misme dans l'Ordre. « A voir combien était grande la diffusion du joachimisme, très peu de temps après, il faut qu'elle ait commencé beaucoup plus tôt. »

Il n'est pas absolument certain qu'Arnauld de Villeneuve soit originaire de Valence en Espagne (p. 368 ; cf. J. M. POU Y MARTI, O.F.M., *Visionarios, Beguinos y Fraticelos catalanes*, Vich, 1930, p. 35). En italien, l'expression *Quattrocento* désigne le xv<sup>e</sup> siècle (p. 387). On ne peut donc parler de Cola de Rienzo comme d'un représentant du *Quattrocento*. Mais nous nous en voudrions d'insister longuement sur des détails, d'autant plus que M. B. a exclu de son travail tout appareil de notes et toutes les références bibliographiques, afin de ne pas disperser l'attention du lecteur. Ce qu'il a voulu principalement, c'est dégager les grandes lignes des mouvements de rénovation spirituelle du xii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle. B. G.

Jean GUIRAUD. *Histoire de l'Inquisition au moyen âge. T. I : Origines de l'Inquisition dans le Midi de la France. Cathares et Vaudois*. Paris, Picard, 1935, in-8°, XLVIII-429 pp.

Dans la préface de son petit livre : *L'Inquisition médiévale* (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 212), M. Guiraud s'excusait de « parler encore de l'Inquisition après tous ceux qui ont déjà traité cette question controversée ». Il existe, en effet, sur ce sujet une littérature considérable de qualité très diverse, mais on ne trouvera pas facilement un exposé général, où, en dehors de tout parti pris, l'historien se soit efforcé de replacer cette institution dans le milieu qui l'a vu naître et se développer. Or, nous dit M. G., ce qui caractérisera son nouveau travail, « ce sera la confrontation permanente des hérétiques et de l'Inquisition avec la société de leur temps, et l'étude constante... de l'évolution qui s'est opérée, au cours du xiii<sup>e</sup> et du xiv<sup>e</sup> siècle, au sein des tribunaux du Saint-Office, jusqu'à leur décadence à la fin du xv<sup>e</sup> » (p. ix).

Le premier volume est presque tout entier consacré à la description des milieux hérétiques. L'auteur, après avoir rappelé sommairement l'activité des sectes hétérodoxes, qui se manifeste pendant le xii<sup>e</sup> siècle, distingue quatre courants principaux : 1<sup>o</sup> un courant manichéen et gnostique, dont la caractéristique est le dualisme, l'opposition, d'un dieu bon et d'un dieu mauvais ; les Cathares sont les représentants les plus connus de cette tendance ; 2<sup>o</sup> un courant de pauvreté volontaire, se doublant souvent d'anticléricisme ; les Vaudois appartiennent à cette catégorie ; 3<sup>o</sup> un courant d'évangélisme anarchique, déclarant les institutions ecclésiastiques contraires à la vie

évangélique ; 4° enfin, un courant judéo-chrétien, comprenant des Juifs convertis par la force ou la peur, mais pratiquant en secret le judaïsme. Le nom d'Albigeois recouvrit indistinctement ces différents groupements, et plus spécialement les Cathares et les Vaudois. Toutefois les inquisiteurs ont toujours nettement distingué les deux hérésies. Laissant de côté les sectes secondaires, M. G. étudie successivement les sectes néo-manichéennes ou cathares et les sectes vaudoises.

Des quatorze chapitres, dont se compose le volume, plus de la moitié traite des Cathares : métaphysique, cosmogonie, théologie, morale cathares ; initiation du *Consolamentum* ; les Parfaits ; culte, clergé et hiérarchie cathares. On retrouvera dans ces chapitres bien des pages de la longue introduction que M. G. a publiée en tête de son édition du *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*, et intitulée : *L'Albigéisme languedocien aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles* (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 119). Ces pages n'ont pas vieilli et souvent l'auteur n'a eu qu'à y introduire quelques compléments ou à en modifier la disposition.

L'hérésie vaudoise n'a pas eu dans le Midi de la France une aussi large diffusion que celle des Cathares. Les origines et le développement de la secte sont décrits en un seul chapitre. A trois reprises (pp. 26, 236, 258), l'auteur revient sur le début de la prédication de Valdo à Lyon. Il suit de préférence le récit d'Étienne de Bourbon, et n'accorde qu'une brève mention à la relation de l'anonyme de Laon. Ce second témoignage mérite qu'on s'y arrête davantage, ainsi que le notait Böhmer, qui a étudié avec soin la valeur des principaux documents relatifs à l'origine des Vaudois (*Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*, t. 20, p. 807). D'après la version de l'anonyme de Laon, Valdo aurait été profondément remué en entendant un jongleur chanter la Vie de saint Alexis : *Fuit enim locus narrationis eius qualiter beatus Alexis in domo patris sui beato fine quievit* (M. G., Scr. t. XXVI, p. 447). Il fit venir chez lui le jongleur et lui demanda de redire sa chanson. Cet épisode marquerait le début de sa conversion. Si le récit de l'anonyme est véridique sur ce point, la célèbre légende de l'Homme de Dieu serait, pour une part du moins, à l'origine d'un des grands mouvements religieux du moyen âge. M. G. laisse indéterminée l'année de la conversion de Valdo, et se contente de dire : vers 1160 ou 1170. La date de 1160 ne repose sur aucun texte de valeur.

Le volume se termine par la description des premières réactions du pouvoir ecclésiastique contre l'hérésie. Le clergé du Midi, livré à ses propres ressources, n'était pas de taille à lutter avec les hérétiques, beaucoup plus zélés et mieux organisés. Des clercs venus d'autres



régions l'aidèrent dans sa tâche. Parmi eux se trouvait Dominique d'Osma, qui prêcha longtemps dans la région de Carcassonne et fonda à Notre-Dame de Prouille son premier monastère. Le dernier chapitre : *Préliminaires de l'Inquisition*, conduit la narration des faits jusqu'au traité de Meaux-Paris (1229), qui mettait fin à la croisade des Albigeois et créait l'Inquisition.

L'importante bibliographie critique mérite d'être signalée. On y trouvera analysés, par quelqu'un qui les a longuement étudiés, les travaux relatifs aux Cathares et aux Vaudois. Le premier tome de la nouvelle édition de la *Chanson de la Croisade*, dont M. G. annonce la prochaine publication, a paru en 1931 (*Classiques de l'histoire de France au moyen âge*, t. 13). Nous ne voyons pas mentionné : H. J. WARNER, *The Albigensian Heresy*, London, 1922, 1928 (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 212). B. G.

M. D. ANDERSON. *The Medieval Carver*. Cambridge, University Press, 1935, in-8°, xix-187 pp., ill.

Ce n'est pas un relevé détaillé des sculptures du moyen âge anglais que Miss Anderson offre à ses lecteurs, mais une introduction qui leur permette de porter un intérêt averti aux objets d'art rencontrés dans leurs visites d'églises. Après un bref chapitre sur les maçons et sculpteurs du moyen âge en général, l'auteur passe en revue les divers sujets représentés : scènes de la vie quotidienne, scènes empruntées à la Bible et aux Vies de saints, figures angéliques, sujets d'imagination, allégoriques ou satiriques, bêtes et bestiaires (cette section fort développée), feuillages. D'excellents index et de fort belles illustrations ajoutent encore au prix du volume. Le chapitre qui touche de plus près à l'hagiographie est le cinquième (p. 67-86). La Vie de la Vierge a souvent inspiré les sculpteurs anglais. La légende du saint militaire ressuscité par elle pour venger S. Basile par la mort de Julien l'Apostat (*Mir. BVM.* 318) offre une variante propre à l'Angleterre : au lieu de S. Mercure, la grande popularité de S. Georges le fit choisir pour ce rôle par le sculpteur du cloître de Norwich. D'autres Miracles de la Vierge sont figurés en détail (p. 71-73). On rencontre surtout S. Michel et S. Georges, les quatre évangélistes, plusieurs des apôtres, S. Martin de Tours et S. Christophe. Les saints anglais sont moins fréquemment relevés : on peut citer S. Kenelm, à Wells, et St<sup>e</sup> Etheldred, à Ely. De S. Thomas de Cantorbéry, les représentations sont très rares ; la majorité a disparu sans doute à la suite des efforts faits par Henri VIII pour supprimer le culte. Il

faut mentionner encore certains animaux particulièrement associés à des saints (p. 118) : le dragon de St<sup>e</sup> Marguerite d'Antioche, la biche de S. Gilles, le cygne de S. Hugues, le porc de S. Antoine. La truie accompagnée de ses petits, que l'on trouve dans plus d'une église de l'Ouest, viendrait de la légende de S. Brannock. Des effigies royales seraient des portraits, plus ou moins réussis, de Henri VI (p. 45). Les Miracles de ce dernier auraient fourni à Miss A. une amusante diatribe contre le football, plus ancienne que celle de Sir Thomas Elyot, citée p. 36 (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 222). Au point de vue historique, les renseignements fournis par Miss A. devront être utilisés avec précaution. Par exemple, un auteur du v<sup>e</sup> siècle n'a pu mettre à contribution « the Etymology » (sic) d'Isidore de Séville (p. 119) ; voir l'étude de M. WELLMANN, *Der Physiologos*, qui forme la première partie du XXXI<sup>e</sup> supplément de *Philologus* (Leipzig, 1930). La traduction par *friars* du mot *fratres* chez S. Bernard (p. 3) est impropre.

P. GROSJEAN.

*Saint Pierre de Tarentaise*. Essai historique par un moine de Tamié. Ligugé, Abbaye, 1935, in-8°, XIII-206 pp., ill. et carte (= *Moines et Monastères*).

BURCHARDUS DE BELLEVAUX. *Apologia de Barbis*. Edidit E. Ph. GOLDSCHMIDT. Cambridge, University Press, 1935, in-8°, x-97 pp., fac-similés.

L'hagiographie connaît trois Pierres de Tarentaise : le B. Pierre, dominicain, originaire de Moûtiers en Tarentaise, qui fut successivement archevêque de Lyon et pape sous le nom d'Innocent V ; et deux archevêques de Tarentaise, Pierre I<sup>er</sup> et Pierre II, qui appartiennent l'un et l'autre au XII<sup>e</sup> siècle. C'est de Pierre II de Tarentaise, cistercien d'abord à Bellevaux et ensuite premier abbé de Tamié, que ce volume retrace la vie. L'auteur anonyme a reçu, on s'en aperçoit, une bonne formation historique. Signalons aussi la découverte de deux lettres pontificales qui viennent renouveler la question de l'itinéraire du saint pendant ses derniers jours (pp. 178, 187-88), et la liste des manuscrits de la Vie *BHL*. 6772-74 conservés en France (p. II). Pour la carrière de S. Pierre comme archevêque, l'auteur a heureusement complété le récit de Geoffroy de Hautecombe, qui relate presque exclusivement des miracles, par un regeste des actes du prélat, où il fait preuve de beaucoup de savoir. Un fort bon chapitre a trait au culte et aux reliques de S. Pierre, et notamment à l'histoire des ossements qui ont fini, après de multiples péripéties, par reposer à l'abbaye de Tamié. L'auteur tire au clair (p. 89) la biographie



de Bernard, évêque de Maurienne, dont le Ménologe cistercien fait mention au 26 octobre. Il le distingue nettement de Bernard, évêque de Belley et ensuite prieur de la Chartreuse de Portes. De solides raisons rendent croyable que le cistercien n'est autre que Bernard de Maurienne, abbé de Tamié, qui succéda immédiatement à S. Pierre II de Tarentaise quand celui-ci cessa d'être abbé de Tamié. La Vie de S. Hugues de Lincoln que l'auteur cite d'après Le Couteulx comme une Vie manuscrite (p. 138-42), est le texte bien connu *BHL*. 4018. Enfin, p. 12, à propos de l'*Angelus erat non minus puritate quam nomine* de S. Bernard parlant de S. Malachie (*In transitu S. Malachiae*, Sermo II, num. 5), l'auteur croit que l'abbé de Clairvaux reprend le mot de Grégoire le Grand : *Angli, angeli*. Malachie était aussi loin que possible d'être Anglais, puisque c'était un Irlandais authentique. S. Bernard fait ici allusion à l'interprétation du nom Malachias, qui d'après S. Jérôme voudrait dire en hébreu « mon ange » (*Comm. in Malachiam prophetam*, Prolog. ; cf. H. J. LAWLOR, *St. Bernard of Clairvaux's Life of St. Malachy of Armagh*, pp. 27, 157).

Avant de fonder Tamié, S. Pierre avait été moine à Bellevaux. A cette époque, le futur abbé, Burchard, appartenait encore à l'abbaye de Clairvaux ou à celle de Balerne (diocèse de Besançon). On lui décerne parfois le titre de saint, et il figure au Ménologe cistercien avec celui de bienheureux, mais nos prédécesseurs l'ont rangé parmi les *Praetermissi*. La conclusion de la première partie de la *Vita prima* de S. Bernard est de lui (*BHL*. 1211, 1217). M. Goldschmidt, le libraire londonien, eut la chance de découvrir et d'acheter à Genève, voici quelques années, un petit manuscrit du *xii<sup>e</sup>* siècle, le seul, croit-on, qui renferme cette curiosité insigne, inconnue jusqu'alors des bibliophiles comme des historiens, l'*Apologia de Barbis ad Conversos*. Il le vendit au British Museum (ms. Add. 41997), en se réservant le droit de publier l'*editio princeps*. De là ce petit volume, tiré luxueusement à peu d'exemplaires. Burchard s'adresse aux convers, *Fratres barbati*, de l'abbaye de Rosières, fille de Bellevaux. Un grand émoi régnait parmi eux : le « père immédiat » de Rosières, Burchard, avait dans une lettre manifesté l'intention de leur brûler la barbe. Burchard se défend de vouloir porter atteinte à la barbe de ceux qui n'ont point trempé dans une certaine révolte des convers, sur laquelle M. G. ne nous éclaire point. Il se lance ensuite dans une série de considérations appuyées sur des textes de l'Écriture et toutes à la louange des barbes. Avons-nous affaire à un auteur ascétique sérieux ou à un homme de lettres qui se moque agréablement de ses

lecteurs ? Il y a peut-être dans Burchard de l'un et de l'autre, mais au total la seconde hypothèse paraît la plus vraisemblable, car enfin la situation même est en partie imaginaire : à prêcher ainsi des convers, dans une langue qu'ils n'entendent pas, l'abbé perdait son latin. Et quel latin ! Une succession vraiment étourdissante de néologismes plaisants et de redondances comiques, qui rappellent le curé de Meudon plutôt que l'abbé de Clairvaux. M. G. aurait cru gâter cette pièce en ne lui donnant pas, à l'exemple des imprimeurs de la Renaissance, une préface latine, mais hélas ! ces quelques pages trop dépourvues d'élégance déparent un volume qui eût pu être charmant.

P. GROSJEAN.

LIVARIUS OLIGER O.F.M. *Regula Recluserum Angliae et Quaestiones tres de Vita solitaria*. Extr. de *Antonianum*, 1934, pp. 37-84, 243-68.

Plusieurs textes inédits, publiés naguère par le P. Oliger, ont été ensuite étudiés avec soin par Miss H. E. Allen et par Dom Louis Gougaud. Ils ont fait grandement progresser notre connaissance des règles des reclus, en Angleterre particulièrement. On en comptait neuf au total. Le P. O. vient d'en ajouter un dixième, d'origine anglaise aussi, d'après les mss. 141 de Magdalen College, à Oxford, et Cotton Julius A. IX, au Musée britannique. Dans son introduction, l'érudit franciscain montre que ce pourrait bien être le document signalé par Bale dans la version imprimée de son catalogue : l'œuvre d'un certain Walter, reclus, qui vécut vers 1280. Ces indications concordent avec les données de la critique interne. Le P. O. joint à ce texte trois Questions sur la vie recluse, la première extraite de la Somme théologique de S. Thomas, les deux autres anonymes. Les références qui abondent dans ces discussions scolastiques serviront à dater plus exactement les règles dont la chronologie n'est pas encore fixée. Enfin, en appendice, une règle de reclus en langue anglaise, extraite du ms. 192 de Lambeth, qui n'était connue qu'en traduction française, ainsi que des notes sur les reclus de la ville de Rome au moyen âge.

P. GROSJEAN.

P. DAVID. *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts (963-1386)*. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1934, in-8°, xxvi-301 pp.

R. HOLINKA. *Sv. Svorad a Benedikt, svēta slovenska*. Bratislava, Imprimerie de l'État, 1934, in-8°, 56 pp. Extrait de *Bratislava*, t. VIII, 4.

B. STASIEWSKI. *Untersuchungen über drei Quellen zur ältesten Geschichte und Kirchengeschichte Polens*. Breslau, Müller und Seiffert,



1933, in-8°, xx-178 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie*, XXIV).

Depuis quelques années déjà, M. P. David s'occupe de l'histoire littéraire de la Pologne. Diverses monographies sur la matière l'ont préparé à cette étude de plus large envergure. Le sujet de ce clair et solide travail, qui a été honoré du prix Saintour, s'étend à toutes les sources narratives concernant l'époque des Piasts (963-1386). Il fait rentrer dans cette catégorie non seulement les annales, chroniques, Vies des saints, mais aussi les listes épiscopales et abbatiales, les obituaires, et jusqu'aux cartulaires, parce qu'il s'y rencontre fréquemment des notices biographiques.

Les conclusions auxquelles M. D. a été amené par un contact personnel avec les sources, qu'il a du reste confrontées avec les opinions et les hypothèses de ses devanciers, sont exposées sans discussion et d'une manière simple. La documentation hagiographique est abondante. Elle comprend : les Vies de S. Adalbert, des Cinq Frères, de Bruno de Querfurt, les Vies polonaises de S. Étienne de Hongrie, la Vie de Moïse le Hongrois, les Vies et Miracles de S. Stanislas, les textes hagiographiques de Plock, la Translation de S. Florian, les Vies de St<sup>e</sup> Hedwige, duchesse de Silésie, de la duchesse Anne, de S. Jacko (Hyacinthe), les Miracles de l'évêque Prandota, les Vies de St<sup>e</sup> Salomé et de St<sup>e</sup> Kynga, enfin les Miracles de la reine Hedwige.

Il faut laisser aux critiques polonais le soin de relever les détails contestables qui ont pu se glisser dans la partie technique de l'exposé. Nous en avons noté quelques-uns plus faciles à remarquer. M. D. s'étonne, non sans une certaine vivacité, que les bollandistes aient attribué la *Vita Stanislai*, BHL. 7833-7835, à un dominicain Thomas. Cette inadvertance a déjà été corrigée dans la 2<sup>e</sup> édition du supplément de la BHL (1911) ; à la page 323, dans les *Addenda*, le P. Poncelet restitue cette Vie au Frère Prêcheur Vincent. Au nom d'*Adalbertus*, cette 2<sup>e</sup> édition du supplément renvoie à des études ultérieures de Kolberg sur les *Vitae* 1 et 2, que M. D. ne semble pas avoir connues. Les notices de *Florianus* y ont été complétées. La Passion de S. Florian de Lorch, publiée par Prosper Lambertini (plus tard Benoît XIV), *Atti de' Santi bolognesi*, p. 293-98, n'est pas, comme le pense l'auteur, une Passion bolonaise. Elle provient de Vicence. Rien ne permet d'identifier le S. Florian, honoré à Bologne et introduit dans la *Passion des LX martyrs de Gaza*, avec S. Florian de Lorch. Il n'y a donc guère d'apparence que le corps dont le pape fit présent à l'évêque de Cracovie, fût celui de Bologne.

Le volume est précédé d'une bibliographie des ouvrages généraux, des collections de textes, des recueils généraux de chartes, des principales sources étrangères. En appendice, outre les tables, M. D. a réuni des indications utiles sur la relation d'Ibrâhîm ibn-Ia'qûb, sur Martin le Polonais, Jean Długosz etc. Ces excursus sont de valeur inégale ; le premier est inférieur aux autres.

Dans la bibliographie, l'auteur a eu la très louable idée de s'en tenir aux éditions et aux études qui font foi ou qui se recommandent au lecteur non polonais. Il y a très peu d'omissions injustifiées comme celle de H. G. VOIGT, *Eine neuerdings wiederentdeckte mittelalterliche Lebensbeschreibung des Preussenmissionars Brun von Querfurt*, dans *Sachsen und Anhalt*, t. III, 1927.

Dans la *Vita maior* du roi S. Étienne il est question des SS. André (Swierad) et Benoît, honorés à Nitra, en Slovaquie. Leur Vie vient d'être nouvellement éditée par les soins de M. Holinka. Le texte de base est la recension du manuscrit 982 de la bibliothèque Royale de Bruxelles, estimée la plus ancienne. Les bollandistes avaient autrefois publié cette Vie d'après un manuscrit de Corsendonck (*Act. SS.*, Iul., t. IV, p. 336-37). Le P. Poncelet, dans son commentaire sur S. Émeric (*Act. SS.*, Nov. t. II, pars 1<sup>a</sup>, p. 478), identifiait ce manuscrit de Corsendonck avec le n° 1329 de la bibliothèque Mazarine, c.-à-d. le n° 1733 du catalogue de Molinier. M. H. ne s'est pas aperçu de la concordance. En deux longues pages il énumère ses motifs de voir dans le n° 1733 le manuscrit employé par les bollandistes, mais n'arrive pas à la certitude. Selon l'auteur, la *Vita* des SS. André et Benoît est la plus ancienne légende hongroise. Il ne met pas en doute l'attribution à Maur, évêque de Pecs.

L'enquête de M. Stasiewski, préparatoire à un volume *Zur ältesten Kirchengeschichte Polens*, porte principalement sur le point de savoir si, avant 999, le pays de Cracovie se rattachait à la Pologne ou à la Bohême. Les historiens en sont réduits à un très petit nombre de témoignages. On n'en connaît que trois : la relation de voyage d'Ibrâhîm ibn-Ia'qûb, la donation de Dagone (Dagome) recueillie dans la collection canonique du cardinal Deusdedit, et le privilège de Prague de l'an 1086. En outre, l'interprétation de ces documents est des plus scabreuses. Toutes les circonstances de leur composition, le sens de presque chacun des termes géographiques sont controversés. M. S. a fait le tour des commentaires russes, tchèques, hongrois, polonais et allemands, et pris parti dans les débats. Ce qui se laisse fixer avec certitude est encore peu de chose.



C'est à l'érudition de l'arabisant G. Jacob que l'auteur s'en remet pour la traduction et pour tout ce qui touche à Ibrâhîm. Ce marchand juif, à propos de la Bohême, parle de Karakua, (Krakwa), Trkûâ. Suivant l'opinion commune cette appellation désigne Cracovie. Pour Zakrzewski, Trkûâ est un des pays slaves, au sud-est de la Bohême, celui des *Turk* de Mas'ûdi, ou une conquête des Tchèques sur les Hongrois, les *Toûgχοι* des Byzantins ; Karakua n'est pas la Cracovie polonaise, mais Karako dans le comitat d'Eisenburg. M. S., lui, pense qu'Ibrâhîm avait en vue Krakovan, localité sise sur la Wah et sur la voie commerciale qui passait au sud des Carpathes.

L'acte de donation à Jean XV (985-996), important pour l'histoire des premiers rapports entre le Saint-Siège et la Pologne, ainsi que pour la « recommandation » des États à S. Pierre, délimitait la Pologne sur tout son pourtour. Son territoire aurait constitué un polygone, renfermé dans les limites que voici : Jumne, sur l'une des embouchures de l'Oder, Kolberg, Danzig, Truso (?), la Vistule et l'Ossa, Wizna, la Bober et la Bug, la Włodawke, la Wierpż, la Wislok, les Carpathes, Alemura (Odlemuhra?), les monts Sudètes, la Queiss, la Bober, Krossen et l'Oder. L'auteur n'hésite donc pas à englober la Petite Pologne dans le domaine de Dagone, qu'il identifie avec Mieszko.

Le privilège de 1086 octroyé par Henri IV à l'évêque Jaromir, frère de Vratislav II de Bohême, supprimait le siège épiscopal d'Olomouc et rattachait la Moravie au diocèse de Prague. Cosme de Prague, dans sa *Chronica Boemorum* (l. II, c. 37), rapporte que Jaromir, quand il sollicita de l'empereur la fusion des deux diocèses, déroula devant le synode réuni à Mayence un privilège, dont S. Adalbert aurait été le bénéficiaire et qui attestait l'unité première de ces circonscriptions à l'époque d'Othon le Grand et de Benoît VI. On a cherché à établir que, de fait, entre 975 et 985, la Bohême et la Moravie ne formaient qu'un seul diocèse, en invoquant le *Granum catalogi praesulum Moraviae*. Ce document tardif jouit de peu de créance. Par surcroît tout porte à croire à une séparation politique et ecclésiastique. Aussi l'authenticité du privilège de S. Adalbert est-elle rejetée par M. S. après Naegle. La délimitation du diocèse de Prague, telle qu'elle est consignée dans la pièce de 1086, serait l'œuvre de Jaromir. En tout cas les frontières du nord et de l'est, du côté de la Pologne, peuvent s'interpréter par l'histoire politique du *x<sup>e</sup>* s., comme l'a observé Zakrzewski. Bref, au jugement de M. S., ni la relation d'Ibrâhîm, ni le privilège de Prague ne justifient l'attribution de Cracovie à la Bohême, tandis que la donation affirme explicitement le contraire.

M. VAN CUTSEM.

Georgios PHRANTZES. *Chronicon*. Vol. I edidit I. B. PAPADOPOULOS. Lipsiae, B. G. Teubner, 1935, in-8°, xxxiv-201 pp. (= *Bibliotheca Teubneriana*).

La chronique de Georges Phrantzès, source capitale pour l'histoire de l'agonie de l'empire byzantin, n'avait pas trouvé, jusqu'ici, d'éditeur digne de ce nom. L'édition de Vienne, 1796, de F. C. Alterus, a été faite sur un manuscrit peu soigné et lacuneux en bien des parties, le Monacensis gr. 239. Celle de I. Bekker, dans le *Corpus* de Bonn, met à contribution, en outre, le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris, Suppl. gr. 80, qui lui-même n'est pas complet, mais dont le texte contient tous les passages qui manquent à celui de Munich. Aucun de ces manuscrits n'est excellent, et avec un matériel aussi restreint, il n'y avait guère à espérer un résultat satisfaisant, d'autant moins que Phrantzès lui-même constate que son propre manuscrit est plein de défauts, que la vieillesse et une grave maladie l'empêchent de le corriger avec le soin voulu, de suppléer des lettres omises, des mots, des phrases entières. On attendait un nouvel effort de l'équipe recrutée par J.B. Bury pour les *Byzantine Texts* de la maison Methuen. Lorsqu'il est devenu évident qu'il fallait renoncer à cet espoir, il s'est trouvé un travailleur décidé à se dévouer à la tâche. M. J. B. Papadopoulos s'est mis en quête des manuscrits de la grande chronique, et n'en a pas trouvé moins de 22, qui tous, à l'exception d'un seul, ont pu être examinés et classés. D'après ces témoins, dont le principal semble être l'Ambrosianus, P. 123 sup., signalé par Mgr G. Mercati dans les *Atti* de l'Académie de Turin, t. XXX, p. 219-40, M. P. nous donne les deux premiers livres, auxquels viendront s'ajouter bientôt, espérons-le, les deux suivants et les tables. Il sera possible alors de juger de l'état du texte et de tenir compte des emprunts qui sont nombreux et que M. P. a eu soin de noter. De la sorte, ceux, par exemple, qui étudient la langue de Phrantzès, sont avertis que ce n'est pas toujours lui qui parle. Ainsi, notamment, dans les huit premiers chapitres, onze livres de l'histoire de Nicéphore Grégoras ont été mis à contribution.

Dans un travail lu au Congrès des Études byzantines de Sofia (1934), et publié dans le *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. IX (1935), p. 177-89, M. P. s'occupe spécialement des sources de la grande chronique. La petite chronique, que nous sommes toujours obligés de chercher dans le t. IX des *Classici auctores* de Mai ou dans *P. G.*, t. CLVI, p. 1025-1080, constitue le fond de la grande, dont elle ne remplit que la cinquième partie. La petite chronique n'embrasse que les années 1413-1478. L'authenticité de celle-ci est hors de



doute. Peut-on en dire autant de celle qui nous est restituée aujourd'hui, sous une forme certainement améliorée? M. P. conclut ainsi sa dissertation : « Même en admettant que Phrantzès n'est pas l'auteur de la grande chronique, celle-ci ne perd ni sa valeur ni son intérêt. En dehors du fait qu'elle renferme la petite chronique en son entier, présentée dans une langue plus abordable, elle contient aussi une foule de documents qui ne nous sont pas conservés par ailleurs. Ces documents n'ont pas de rapports, il est vrai, avec le siège et la prise de Constantinople, mais ils sont d'une grande importance générale. »

Le *Πίναξ* qui précède la Chronique dans certains manuscrits mentionne un titre qui attire l'attention : *Βίος καὶ πολιτεία τῆς ὁσιωτάτης Θωμαΐδος* ; c'est celui du chapitre V du second livre. Cette Thomaïs est une personne à qui Phrantzès devait beaucoup de reconnaissance : ἀναγεννήθην δὲ διὰ τοῦ θείου βαπτίσματος ὑπὸ τῆς ὁσιωτάτης μητρὸς ἀγίας Θωμαΐδος (I, 17). Il nous donne d'intéressants détails sur sa parenté, sur la vie qu'elle mena à Thessalonique, à Lemnos, à Constantinople, sur quelques-unes de ses relations : telle la Paléologina, qu'il a entendu louer par l'empereur Manuel, et qui était poète : πολλοὺς κανόνας εἰς τε τὸν ἅγιον Δημήτριον καὶ ἁγίαν Θεοδώραν, καὶ εἰς ἄλλους ἁγίους ἀνέγνωσα ἐγὼ ἐκείνης ποιήματα ; la femme de Cyprien, τοῦ ἐλθόντος εἰς Κωνσταντινούπολιν καὶ τὴν μονὴν κτίσαντος τὴν εἰς ὄνομα τῶν ἁγίων ἐνδόξων μεγαλομαρτύρων Θεοδώρων ἐπονομαζομένην τοῦ Κυπριανοῦ. D'autres monastères sont cités : la μονὴ τῆς ἀγίας Θεοδώρας à Thessalonique ; à Constantinople, la μονὴ ἐπονομαζομένη τῆς Κλέραινας, comme écrivent les manuscrits ; le monastère de Lips, dont nous avons publié le typicon (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 388 ; *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, Lettres, t. XIII).

Tout le chapitre, dont la tradition manuscrite laisse un peu à désirer, mérite d'être lu. On y verra que Thomaïs était vraiment une sainte personne, mais pas une sainte, au sens ecclésiastique du mot, puisqu'aucun culte ne lui a été rendu. H. D.

THEOPHANES NICAENUS († 1381). *Sermo in sanctissimam Deiparam*. Edidit Martinus JUGIE, A. A. Roma, Pontificio Ateneo del Seminario Lateranense, 1935, in-8°, xxxii-221 pp., fac-similé (= *Lateranum*, N. S., I, 1).

Comme nous l'avons annoncé l'an dernier (*Anal. Boll.*, LIII, 368), la nouvelle série des publications de la faculté théologique du Latran a été inaugurée par l'édition princeps d'un texte byzantin consacré à la louange de la Sainte Vierge. A vrai dire, ce texte ne mérite que

très improprement le nom d'homélie mariale ou de sermon : c'est un traité théologique plus encore qu'un panégyrique. On en peut juger déjà par le titre un peu long du morceau : *Λόγος εἰς τὴν πανάχραντον καὶ παναγίαν δέσποιναν ἡμῶν Θεοτόκον, ἀννυμῶν διαφόρως διὰ πολλῶν τὰ κατ' αὐτὴν ἀπόρρητα καὶ θεοπρεπῆ μεγαλεῖα, δεικνύς δὲ καὶ τὸ μυστήριον τῆς σαρκώσεως τοῦ Θεοῦ Λόγου, ὅπως ἐστὶ συνδρομὴ καὶ συνάφεια Θεοῦ καὶ τῆς κτίσεως ἀπάσης, ὅπερ ἐστὶ τὸ ἔσχατον ἀγαθὸν καὶ τελικὸν αἷτιον τῶν ὄντων*. Le rôle de l'Incarnation dans le plan même du Créateur, comme terme final de l'élévation des êtres créés et de leur union à Dieu : telle est la thèse dogmatique sur laquelle repose toute la démonstration de l'excellence ineffable de Marie. Nous laisserons aux théologiens de profession le plaisir de suivre les développements, qui ne remplissent pas moins d'une bonne centaine de pages. Ajoutons que, pour les aider, le P. Jugie s'est imposé la rude besogne de mettre en regard du texte grec une traduction latine qui vise à la clarté autant qu'à la fidélité. L'introduction, rédigée en français, souligne l'intérêt réel et l'originalité du morceau, qui se rattache, en somme, à l'école de S. Maxime le Confesseur et de S. Jean Damascène.

On saura gré au savant auteur de la monumentale *Theologia dogmatica orientalium dissidentium* d'avoir mis à la portée de tous cet important document, caché jusqu'ici dans un manuscrit de la Bodléienne, le Baroccianus 193, du xiv<sup>e</sup> siècle, et dans une copie du xvi<sup>e</sup>, aujourd'hui disparue ou du moins inaccessible, le codex 246 de la bibliothèque synodale de Moscou. Enfin, on ne manquera pas d'apprécier le service que le P. J. a rendu aux historiens de l'Église orthodoxe et de la littérature byzantine, en s'efforçant de projeter quelque lumière sur la vie et les œuvres de Théophane III de Nicée. Ce métropolite écrivain, qu'il ne faut plus confondre avec son illustre prédécesseur et homonyme, S. Théophane Graptos (cf. *BHG.* 1793), a joué un certain rôle dans les disputes théologiques de son époque. Palamite décidé, il fut chargé par l'ex-empereur Jean Cantacuzène de répondre en son nom aux questions du patriarche latin Paul de Constantinople (1368 ou 1369). Dans son héritage littéraire, les pièces les plus nombreuses et les plus réputées sont des ouvrages de controverse dirigés contre les Juifs, contre les Barlaamites et contre les partisans du *Filioque*. Parmi ses œuvres liturgiques nous relevons quatre « canons » inédits en l'honneur de St<sup>e</sup> Eudocie, de Théophylacte de Nicomédie (cf. *Anal. Boll.*, L, 67-82), de Sophrone de Jérusalem et de S. Théophane Graptos (*JUGIE*, p. xviii).

FR. HALKIN.



Otmar DECKER O. P. *Die Stellung des Predigerordens zu den Dominikanerinnen (1207-1267)*. Vechta, Albertus-Magnus-Verlag, 1935, in-8°, 116 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland*, Heft 31).

Dans quelle mesure S. Dominique et, après lui, les premiers maîtres généraux de l'Ordre ont-ils voulu que des religieux dominicains consacrent leur activité à la direction des moniales, et plus spécialement des sœurs du second Ordre, tel est l'objet de la monographie du P. O. Decker.

A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, quand S. Dominique commença son apostolat, un grave problème se posait pour l'autorité ecclésiastique. Pour plusieurs causes, dont une des principales était les croisades, bien des femmes se trouvaient sans soutien et cherchaient un asile dans les monastères. Il était difficile de trouver des prêtres à la fois pieux et instruits pour diriger ces âmes. Les Bénédictins, les Prémontrés et les Cisterciens n'avaient pas négligé cet apostolat ; mais le courant qui entraînait tant de femmes vers le cloître était tel que bien souvent les groupements pieux demeuraient sans directeurs ou étaient menacés de devenir la proie de prédicateurs d'une orthodoxie douteuse. Dans le Midi de la France, la propagande hérétique était spécialement intense parmi ces milieux dévots. Les Cathares « consolait » de nombreuses femmes et les associaient ensuite à leurs propres prédications. Devenues « parfaites », elles vivaient en commun et, dans leurs communautés, elles formaient des prosélytes.

Le premier couvent fondé par S. Dominique, Sainte-Marie de Prouille, fut précisément créé pour abriter des « croyantes » et des « parfaites » que le saint avait converties. Un acte ancien rappelle que Foulque, évêque de Toulouse, donna à Dominique « l'église de Sainte-Marie de Prouille et le terrain adjacent... en faveur des femmes converties et à convertir. » Quelques Frères Prêcheurs étaient chargés de remplir le ministère sacerdotal auprès de cette première communauté. Du vivant du saint, deux autres monastères de religieuses furent créés, à Madrid et à Rome (San Sisto). Pour chacun, S. Dominique désire que la direction spirituelle soit confiée à des Frères Prêcheurs. Un quatrième monastère, celui de Sainte-Agnès de Bologne, est aussi, en partie du moins, l'œuvre de S. Dominique, mais il n'avait pas encore reçu de statut définitif, au moment de la mort du saint (1221).

Aussi longtemps qu'il ne s'agissait que de quelques couvents de moniales, il suffisait d'un petit nombre d'hommes pour remplir la charge

de directeur de conscience, et S. Dominique ne semble pas avoir eu l'appréhension que ce ministère devînt trop absorbant. Sa ligne de conduite, en cette matière, ne renfermait pas un enseignement clair et définitif pour l'avenir. Le problème ne tarda pas à se poser pour ses successeurs immédiats. Tantôt à propos d'un cas concret, tantôt à propos de mesures disciplinaires d'ordre général, on voit se former deux courants opposés, l'un favorable à la *cura monialium*, l'autre défavorable ou à tout le moins très réservé. Le P. O. D. retrace d'une manière nette et claire les différentes phases de ce débat. Il conduit son enquête jusqu'au moment où le pape Clément IV, par sa Bulle du 6 février 1267, définit en termes précis dans quelles limites les Frères Prêcheurs pouvaient assumer la direction des monastères de femmes. Le maître général ou le chapitre n'accepteront plus de nouveaux couvents, sans y être autorisés expressément par le vote de trois chapitres ou par un ordre formel du pape. Juridiquement le problème était clairement résolu. En pratique, il se fit que, surtout par l'entremise du légat pontifical, l'Ordre dut « incorporer » de nombreux monastères. Au début du xiv<sup>e</sup> siècle, le Provincial de la Province teutonique avait la charge de 65 couvents de femmes et de 49 couvents d'hommes. On devine que parmi ceux-ci plusieurs étaient employés dans la direction des religieuses.

Pour conclure, le P. D. fait simplement remarquer que ce ministère absorba les forces vives de l'Ordre, que des hommes de grand talent furent enlevés aux maisons d'études, où ils avaient à former la jeunesse, et qu'il s'ensuivit une décadence dans le travail scientifique. Par contre, la vie religieuse, surtout dans les monastères de moniales de Germanie, fut intense et fervente pendant toute la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle. P. 16, l'auteur dit que, non loin du Mont-Cassin, St<sup>e</sup> Scolastique fonda un monastère de Bénédictines ; ce n'est là qu'une pieuse tradition, et nous ignorons si St<sup>e</sup> Scolastique était à la tête d'une communauté.

B. G.

*Monumenta historica S. P. N. Dominici. Fasc. I. Historia diplomatica S. Dominici.* Paris, Vrin, 1933, 198 pp. (= *Monumenta Ordinis FF. Praedicatorum Historica*, t. XV).

*Monumenta historica S. P. N. Dominici. Fasc. II. Romae, Institutum historicum FF. Praedicatorum*, 1935, vii-434 pp. (Même collection, t. XVI).

*Registrum litterarum Fr. Thomae de Vio Caietani O.P. Magistri Ordinis, 1508-1513*, edidit Albertus DE MEYER O.P. Romae, ibid., 1935, xviii-326-62\* pp. (Même collection, t. XVII).



M.-M. DAVY. *Les Dominicaines*. Paris, Grasset, 1934, in-8°, 269 pp. (Collection « Les grands Ordres monastiques et instituts religieux », n° 18).

Florio BANFI. *La leggenda delle tre lance*. Pistoia, 1932, 13 pp., illustrations. Extrait des *Memorie Domenicane* de Florence, t. XLIX.

Le P. Balme, O.P., publia au siècle dernier une histoire diplomatique de S. Dominique (cf. *Anal. Boll.*, XII, 323). Avec un zèle inlassable il s'efforça de réunir tous les documents qui se rapportent à la fondation de l'Ordre des Prêcheurs et d'en retrouver les originaux. Son livre fut assez sévèrement jugé. Il ne constituait pas l'instrument de travail concis et exact qu'on eût souhaité. Le P. Laurent a repris le projet du P. Balme et, mis en garde par les critiques qui avaient été adressées à son prédécesseur, il a composé un répertoire qui se recommande par la sobriété et la précision de l'information. *L'Historia diplomatica* comprend 153 actes, dont le premier est daté du 1<sup>er</sup> mai 1199 et le dernier de 1221. Chaque document est brièvement analysé et le plus souvent intégralement reproduit. Pour chaque pièce on signale l'original, les reproductions en fac-similé, les copies, les éditions complètes ou fragmentaires, les résumés.

Durant les premières années de l'apostolat de S. Dominique, le monastère de Prouille est, comme le disait jadis M. J. Guiraud, le berceau de l'Ordre. Le fondateur veille avec sollicitude sur l'humble couvent et l'entoure de soins vraiment paternels. Les nombreux actes en faveur de Prouille, montrent de la manière la plus évidente la prédilection du saint pour cette première fondation.

Comme on le devine, ce n'est pas l'activité spirituelle de S. Dominique qui apparaît au premier plan dans un recueil de ce genre. Le plus souvent il s'agit de donations ou de confirmations de biens. S. Dominique, qui avait à lutter contre l'hérésie dans un pays où ses collaborateurs vivaient souvent dénués de tout soutien matériel, sentait le besoin d'assurer l'avenir de ses fondations en réglant jusque dans le détail toutes les conditions d'existence.

Le second volume des *Monumenta historica S. P. N. Dominici* contient les textes hagiographiques suivants : le *Libellus de Principiis Ordinis Praedicatorum auctore Iordano de Saxonia* (BHL. 2210, 2211), publié par M. H.-C. Scheeben ; les *Acta Canonizationis S. Dominici* (BHL. 2208), publiés par le P. Walz ; la *Legenda S. Dominici auctore Petro Ferrandi* (BHL. 2235 ; cf. BHL. 2216), publiée par le P. M.-H. Laurent ; la *Legenda S. Dominici auctore Constantino de Urbeveteri* (BHL. 2218 b, c, d), publiée par M. H.-C. Scheeben ; enfin la *Legenda*

*S. Dominici auctore Humberto de Romanis* (BHL. 2219, 2219 b), publiée par le P. Walz.

En général, les éditeurs n'ont pas annoté le texte ni identifié les noms de personnes ou de lieux. Ils n'ont pas non plus dressé une table générale des matières. Peut-être la publieront-ils dans un volume suivant. Mais dès maintenant les historiens ont à leur disposition un excellent instrument de travail.

Pour retracer le généralat de Cajetan, le P. Mortier, dans son *Histoire des Maîtres généraux des Frères Prêcheurs* (t. V, p. 141-230), s'était surtout servi d'un manuscrit intitulé : *Registrum primum Reverendi vicarii Ordinis Praedicatorum Magistri Thomae de Vio Caietani* et qui est conservé dans les Archives de la curie généralice à Rome, sous la cote IV, 18. Le P. Albert De Meyer O.P. vient de donner une édition complète de cet important document, qui constitue une source de tout premier ordre pour le début du généralat du célèbre cardinal. Le registre comprend les lettres envoyées depuis l'année 1508 jusqu'à l'année 1513. Les archives de l'Ordre ont dû posséder un second registre de la correspondance de Cajetan, mais il est malheureusement perdu.

Les historiens sauront gré au P. De M. d'avoir donné à son édition de bonnes tables : *Index fratrum per nomina et cognomina. Index cardinalium, archiepiscoporum et episcoporum. Index ordinum extraneorum. Index sororum. Index locorum per ordinem provinciarum et secundum ordinem alphabeti.*

Si on compare l'édition du P. De M. avec les nombreux passages que le P. Mortier a publiés dans l'annotation de son *Histoire des Maîtres généraux*, on constate de-ci de-là des divergences de transcription. Nous en notons ici quelques-unes. Pour la date de l'élection de Cajetan au généralat, le P. Mortier transcrit : *Anno Domini 1508, 10 Iunii quae fuit vigilia Pentecostes, electus est...* (t. V, p. 146), tandis que le P. De M. écrit : *quae fuit sexta Penthecostes* (p. 2). En 1508, la vigile de la Pentecôte tombait le 10 juin. Le document 72 de la province d'Espagne est daté de Prato par le P. Mortier (p. 165), de Pise par le P. De M. (p. 13). Parfois les différences de transcription ont été signalées par le nouvel éditeur, par exemple p. 49.

La collection dirigée par M. Édouard Schneider comprenait déjà un volume intitulé : *La vie dominicaine*, dans lequel son auteur, M<sup>lle</sup> Renée Zeller, n'avait décrit que la vie des Frères Prêcheurs. M<sup>lle</sup> Davy, après une courte biographie de S. Dominique et de S<sup>te</sup>



Catherine de Sienne, décrit le genre de vie des sœurs dominicaines, religieuses du second Ordre, ou, comme on dit habituellement, du grand Ordre, et des différents tiers ordres de femmes, issus de l'arbre planté par S. Dominique. L'activité de ces tiers ordres est très variée : œuvres sociales, œuvres charitables, œuvres d'enseignement. Dans le dernier chapitre, M<sup>lle</sup> D. traite des « Initiatives nouvelles ». Parmi celles-ci, elle s'arrête spécialement à l'institution connue sous le nom de « Dominicaines de Saint-Jacques » ; l'étude est avec la prière leur occupation principale. En général, M<sup>lle</sup> D. ne fournit que fort peu de renseignements historiques, trop peu à notre gré ; ce qu'elle a surtout en vue, c'est de faire comprendre l'esprit propre à chacune des fondations.

Le chroniqueur Gérard de Frachet raconte que S. Dominique, venu à Rome pour obtenir la confirmation de son Ordre, eut une vision. Le Christ lui apparut debout et menaçant ; il brandissait trois lances. La Vierge, tombant à genoux, intercédait pour les hommes et dit à son Fils : « J'ai un bon serviteur, que vous enverrez dans le monde ; il prêchera votre évangile ; je lui donnerai un autre serviteur pour l'aider, et ils travailleront ensemble pour la gloire de votre nom. » Le Sauveur cessa de brandir les lances et la Vierge lui montra deux religieux. S. Dominique se reconnut immédiatement dans l'un des personnages présentés par la Vierge. Ce ne fut que le lendemain qu'il rencontra l'ami inconnu qui devait lutter avec lui pour défendre l'Église : c'était S. François d'Assise. Les deux saints tombèrent dans les bras l'un de l'autre. C'est à ce thème légendaire qu'est consacré l'article de M. Banfi. Sans vouloir être complet, il en suit le développement dans les auteurs franciscains et dominicains, ainsi que dans les représentations artistiques. Ce petit travail, en général bien informé, n'apporte que peu d'éléments nouveaux. Parmi ceux-ci, signalons deux miniatures contenues, l'une dans un manuscrit de Munich (Clm. 146), l'autre dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris (fonds franç. 6275). On est surpris de ne pas voir cité l'ouvrage de Künstle, *Ikongraphie der Heiligen* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 386), où le sujet est traité avec quelques développements. Au nombre des recueils d'origine dominicaine, se trouve l'*Alphabetum narrationum*. L'auteur de ce recueil n'est pas un inconnu. C'est Arnold de Liège. M. Welter dans son livre *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du moyen âge* (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 439), a réuni tous les renseignements utiles sur cette compilation, rédigée entre 1297 et 1308. B. G.

LEMONNYER (R. P.) O.P. *Sainte Catherine de Sienne (1347-1380)*. Paris, Gabalda, 1934, in-8°, 224 pp. (= *Les Saints*).

L'auteur de cette biographie, surpris par la mort, n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage, et il est malaisé de faire le départ entre la contribution personnelle du P. Lemonnyer et celle du confrère anonyme qui s'est chargé de l'édition. Tel qu'il est, ce petit livre charmera le lecteur par son style alerte et limpide, où perce çà et là une pointe d'humour. Le premier chapitre est un morceau soigné. Le personnage de la sympathique Lapa, mère de la sainte, se présente bien en relief : « Elle était ce qu'elle était et ne s'en cachait pas, une force de la nature » (p. 10).

Le P. L. n'affiche pas la prétention de renouveler son sujet. Bien qu'il connaisse les derniers travaux sur la matière, il s'en tient à la tradition et puise à ses sources en toute confiance ; il les cite avec fidélité : tantôt la *Legenda Maior* de Raymond de Capoue, confesseur de Catherine, tantôt les *Lettres*, tantôt le *Dialogue* ou les *Miracles*. L'œuvre de Raymond, tout au moins, ainsi que les *Lettres*, ont résisté dans leur ensemble aux rudes assauts de M. Fawtier (cf. *Anal. Boll.*, XL, 365-411 ; XLVIII, 234 ; XLIX, 448). L'auteur s'est arrêté à quelques questions particulières. Qui, par exemple, d'Angiolo Adimari ou de Tommaso, entendit les premières confessions de la sainte (p. 20) ? Le P. L. accepte comme un fait qu'on ne discute pas l'apparition du Christ au sommet de l'église des Dominicains. En quoi il est d'accord avec M. F. Valli, qui, dans une étude parue en 1931 : *L'infanzia e la puerizia di Santa Caterina da Siena*, a traité cette question *ex professo*, et conclut à l'authenticité de la vision. Plus loin, le P. L. se demande comment Catherine a pu affirmer à Raymond, au sortir d'une extase où le Christ lui était apparu pour lui prendre son cœur : « J'ai l'impression physique de n'avoir plus de cœur. »

Il est à regretter que pareilles investigations se soient arrêtées là. Que dirons-nous de la valeur du vœu de virginité que la sainte prononça dès l'âge de sept ans ? Comment l'auteur explique-t-il l'abstention totale de nourriture solide et le repos limité à une heure de sommeil ? Faut-il admettre que Catherine, ainsi qu'elle le déclara à son confesseur, ait connu la mort, le jour où elle se vit chassée du paradis pour aller « de ville en ville, vers les petits et vers les grands, vers les laïcs », les pontifes et les prélats ?

Et l'on peut se demander si tous les historiens partageront le jugement de l'auteur sur le rôle politique de la mantelette. Parlant



du retour de Grégoire XI à Rome, le P. L. écrit : « C'est à elle qu'il devait d'être là. » Et de fait, les paroles que Gerson (*De Consid. doctrin.*, III) prête au pontife mourant sembleraient confirmer cette assertion : si elles sont authentiques, elles ne manquent pas de sévérité (cf. *Anal. Boll.*, XL, 192).

A. CERCKEL.

Friedrich BAETHGEN. *Beiträge zur Geschichte Cölestins V.* Halle (Saale), M. Niemeyer, 1934, gr. in-8°, 51 pp. (= *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft*, t. X, fasc. 4).

Depuis longtemps, la critique a tâché de démêler les mobiles qui, après une longue vacance du siège apostolique, déterminèrent soudain les cardinaux à appeler au souverain pontificat l'humble anachorète, Pierre de Morrone. M. Baethgen, qui prépare un travail d'ensemble sur la vie du saint ermite, a repris l'étude de ce problème. Ainsi qu'il le rappelle, deux explications ont été proposées. Les uns voient dans la détermination subite des cardinaux, une inspiration de la Providence ; les autres y découvrent le résultat d'influences d'ordre politique. Pour résoudre le problème, M. B. a cherché dans toutes les directions. Avec circonspection, il pèse tous les témoignages et spécialement celui de Jacques Galetani Stefaneschi (*BHL.* 6746-6749). Il ne néglige aucun des éléments qui peuvent apporter quelque clarté dans la solution de cette énigme : rôle de Charles II de Naples et du cardinal dominicain Latinus Malabranca ; situation politique de Rome et des États pontificaux, influence plus ou moins latente des idées de réforme qui, à certaines heures de lassitude et de désarroi, agissaient sur les cardinaux mêlés aux luttes des familles et des factions. Une fois replacée ainsi dans le cadre où elle s'est déroulée, l'élection de Célestin V n'apparaît plus aussi déconcertante. Notons aussi (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 441) que l'inexpérience de Célestin V pendant son pontificat a jeté une ombre sur sa carrière antérieure. Au moment où les cardinaux l'appelaient à prendre la succession de Nicolas IV, Pierre de Morrone avait à plusieurs reprises montré qu'il n'était pas dépourvu de capacité administrative.

En appendice, M. B. publie quatre documents extraits d'un recueil de lettres, conservé dans le manuscrit Ottobonien latin n° 1265. Le second document mérite particulièrement de retenir l'attention. C'est la lettre par laquelle Pierre de Morrone fait savoir aux cardinaux qu'il accepte la tiare qu'ils viennent de lui offrir. B. G.

*La Nobil Casa delle Oblate di santa Francesca romana in Tor de' Specchi. Nel V centenario dalla fondazione.* Roma, Tipografia Vaticana, 1933, in-8°, 175 pp., illustrations.

Le 25 mars 1433, un groupe de pieuses femmes, réunies par S<sup>te</sup> Françoise Romaine, se décidait à vivre en communauté dans une maison voisine de la *Torre degli Specchi*. Depuis cinq cents ans, la vieille demeure qui s'est peu à peu agrandie, abrite les Oblates, qui continuent la vie de prières et de bienfaisance inaugurée par leur sainte patronne. Pour commémorer cet anniversaire, le R<sup>me</sup> P. Dom Placide Lugano, abbé de Santa Maria Nova, a retracé dans un joli volume les origines de la fondation de la *Casa delle Oblate*, l'élaboration des statuts qui réunissaient les religieuses aux moines olivétains de Santa Maria Nova, les transformations successives de l'humble maison qui avait accueilli la première communauté. Dom Lugano rappelle également (ch. III) les souvenirs de la fondatrice que conserve le couvent de *Tor de' Specchi*, et les principales manifestations du culte que les Romains n'ont jamais cessé de lui témoigner. Personne mieux que Dom Lugano ne connaît la vie de S<sup>te</sup> Françoise Romaine et l'histoire de la Congrégation des Oblates (cf. *Anal. Boll.*, L, 214-16). Les doctes notes dont il a enrichi son travail et spécialement la *Nota bibliografica* qu'il a placée à la fin du volume contiennent des documents et des renseignements qui devront être consultés par tous ceux qui s'intéressent à la patronne de Rome.

Un des chapitres du volume a été écrit par la marquise Carlotta Albergotti. On y trouve un résumé de la vie de S<sup>te</sup> Françoise et une brève description de la règle observée dans le monastère. B. G.

*Analecta Hibernica*. Tomes VI et VII. Dublin, Government Publications Sale Office, 1934 et 1935, in-8°, ix-450 et ii-167 pp. (= *The Irish Manuscripts Commission*).

Le tome VI des *Analecta Hibernica* (voir en dernier lieu *Anal. Boll.* LIII, 210) est particulièrement riche de documents intéressants. D'abord une note du P. Aubrey Gwynn, S. I. (p. 1-11) sur un ouvrage inédit de Philippe O'Sullivan Bear, les *Vindiciae Hiberniae*, dont le manuscrit unique a été retrouvé à la bibliothèque de l'Université d'Upsala. O'Sullivan Bear, on s'en souvient, offrit ses services à Bollandus pour les *Acta Sanctorum* (*Anal. Boll.*, L, 139-46). Il était hagiographe à ses heures. Un autre manuscrit d'Upsala en fait foi (p. 4) : la traduction en vers latins du poème de Cuimmin de Coindere sur les caractéristiques des saints irlandais (PLUMMER, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, Catalogue, n° 199). Les *Vindiciae Hiberniae*



contiennent aussi un chapitre sur le Purgatoire de S. Patrice (p. 7) et une liste des martyrs irlandais du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle (p. 9).

Des pièces concernant les Franciscains irlandais de Louvain forment une grosse partie du volume. Elles ont été principalement éditées par le P. Brendan Jennings, O. F. M. C'est d'abord (p. 12-138), extraite du ms. 3947 de la bibliothèque Royale de Bruxelles, l'histoire de la province d'Irlande des Franciscains, œuvre de Donat Mooney, dont Wadding a fait grand usage pour ses *Annales* ; ensuite (p. 139-191), d'après un manuscrit conservé à Saint-Isidore de Rome, un aperçu historique de la même Province, qui comporte un catalogue biographique des martyrs franciscains et des religieux réputés pour leur sainteté, tant du premier que du troisième Ordre (p. 173-85). Le ms. 3410 de Bruxelles, en gaélique, fournit au P. Joseph Moloney, O. F. M., une liste chronologique des fondations de couvents, de la main de Michel O'Clery (p. 192-202). Le P. B. Jennings extrait des archives de Saint-Isidore toute une correspondance inédite des hagiographes irlandais de Louvain, Hugh Ward, Patrick Fleming, John Colgan. Ils y narrent surtout les péripéties de leur chasse aux Vies de saints irlandais dans les bibliothèques du continent. On y recueille des détails précieux sur les dépôts explorés pour eux par des confrères, sur la provenance des manuscrits qu'ils ont connus ou employés et que les notes de leurs éditions ne déterminent pas toujours avec assez de précision. Un problème que Plummer n'avait pu qu'effleurer (*Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. LV) se pose notamment concernant les Vies latines de S. Coemgen (p. 211). P. 212, au lieu de *Luimus*, lire *Livinus* : il s'agit évidemment du texte *BHL*. 4960. On notera aussi les débuts d'une enquête concernant la vie et les miracles d'un Franciscain irlandais, mort à Bologne, le 9 juin 1652, en odeur de sainteté, le P. Richard, en religion Michel, Ó Daighy ou Ó Duvin, latinisé Duvinus.

La seconde moitié du tome VI est tout entière occupée par un inventaire des *Collectanea* de Walter Harris, conservés à la bibliothèque Nationale de Dublin. Il a été dressé par M. Charles McNeill.

En même temps que son *Onomasticon Goedelicum*, grand dictionnaire toponymique, le P. Edmond Hogan, S. I., avait projeté un répertoire des noms de personnes de l'Irlande. Ces vastes desseins n'ont pu encore être réalisés qu'en partie. Nous espérons y suppléer partiellement, en publiant un *Onomasticon hagiographicum Hiberniae*. Un premier jalon vient d'être posé par M. S. PENDER, dont le *Guide to Irish Genealogical Collections* forme le tome VII des *Analecta*

*Hibernica*. C'est un index des généalogies manuscrites. Onze manuscrits ou collections de manuscrits et cinq catalogues ont été dépouillés. M. Eoin MacNeill, dans ses grands ouvrages historiques, a suffisamment montré l'importance de cette classe de documents. Le *Guide* de M. P. n'est qu'un commencement, et les généalogies des saints, qui constituent un domaine à part, n'ont pas été touchées encore. Là aussi, il reste beaucoup à faire.

Parmi les preuves nouvelles de l'activité de la Commission des manuscrits irlandais, signalons encore la décision prise de reproduire en fac-similé les textes concernant S. Patrice dans le Livre d'Armagh, ainsi que le Livre des Uí Maine, et deux imprimés d'une rareté extrême, tous deux hagiographiques : *The Book of Fenagh*, qui contient la grande Vie gaélique de S. Caillin (PLUMMER, Catalogue, n° 14) et les *Acta Sanctorum Hiberniae* de Colgan. Un ouvrage fort rare du siècle dernier a déjà paru en reproduction anastatique : *Négociations de M. le Comte d'Avaux en Irlande 1689-90* (Dublin, 1934, in-8°, xvi-756 pp.). C'est le premier numéro d'une nouvelle série, *Facsimiles by Reflex Process of Printed Works*. Il est précédé d'une introduction par M. James Hogan, qui prépare, pour un second tome, des lettres inédites et un index général. P. GROSJEAN.

G. W. S. CURTIS. *The Passion and Martyrdom of the Holy English Carthusian Fathers. The Short Narration*. By Dom Maurice CHAUNCY. London, S. P. C. K., 1935, in-8°, 167 pp., ill. (= *The Church Historical Society*).

Ernest GRAF O. S. B. *Fourth Centenary of Syon Abbey's Martyr. Blessed Richard Reynolds*. Exeter, Catholic Record Press, 1935, in-8°, 28 pp., ill.

On connaissait quatre recensions différentes de la Passion des Chartreux de Londres, toutes rédigées par leur confrère Maurice Chauncy : le texte imprimé, l'abrégé de La Haye (publié dans les *Anal. Boll.*, t. VI, p. 36-51), l'abrégé de Vienne (*ibid.*, t. XIV, p. 268-83) et celui du Vatican (*ibid.*, t. XXII, p. 54-75). Dans son introduction au texte du Vatican, p. 51-54, le P. Van Ortrooy a nettement marqué leurs rapports mutuels. Une cinquième recension, la dernière en date, composée en 1570, se cachait dans la collection Phillipps, à Cheltenham. Le manuscrit, qui portait la cote 743, appartient maintenant au Rév. C. H. Bickerton Hudson. C'est celui que le Rév. G. W. S. Curtis vient de mettre au jour, comme un pieux hommage de la *London Charterhouse* à la mémoire des martyrs, pour le quatre-centième anniversaire de leur mort héroïque.



Une longue introduction historique est due à M<sup>lle</sup> E. Margaret Thompson, qui connaît parfaitement le sujet et dont nous avons récemment analysé le grand ouvrage sur les Chartreux anglais (*Anal. Boll.*, LI, 446). Une traduction anglaise accompagne le texte latin, qui paraît fidèlement reproduit. On voudrait une bonne description du manuscrit et une détermination un peu ferme de sa place dans la tradition. Nous apprenons seulement (p. 33) que ce n'est pas un autographe, mais une copie, d'une main allemande ou flamande, et qui semble avoir été destinée à l'impression. Cette recension s'adresse aux catholiques du continent, en vue d'obtenir leur assistance pécuniaire pour les Chartreux anglais, réfugiés à Bruges. Quoique Chauncy l'intitule (p. 42) *brevis et fidelis narratio*, elle n'est guère plus courte qu'aucune autre version. Elle ne s'écarte de la recension de 1564, celle du Vatican, que pour l'amplifier. Le style en est verbeux, rempli d'allusions scripturaires et de longs discours à la manière des anciens. Toutefois, on relève des différences, et parfois des corrections de détail. Vers la fin, l'ordre des événements est changé. Les manchettes renferment quelques indications nouvelles qui leur sont propres : ainsi Chauncy lui-même aurait été l'un des quatre moines entraînés à la Croix de Saint-Paul (p. 112). En outre, l'auteur fait précéder sa narration d'une introduction destinée à des lecteurs étrangers à l'Angleterre. Elle s'étend longuement sur Henri VIII et ses ministres, et fournit toutes les explications utiles sur l'Acte de suprématie. Par manière de conclusion, Maurice Chauncy raconte le rétablissement des Chartreux en Angleterre, sous la reine Marie Tudor, et leur seconde suppression. Parmi les illustrations du volume, M. C. reproduit six précieuses représentations du martyre des Chartreux anglais, gravées à Rome en 1555. L'auteur inconnu, tout en se livrant à son inspiration pour embellir les architectures et le décor, a suivi en général les peintures de la Grande Chartreuse.

Le B. Richard Reynolds, de l'abbaye brigittine de Syon, près de Londres, fut avec le *vicar* d'Isleworth, la paroisse voisine, le compagnon de martyre des trois Prieurs chartreux, à Tyburn, le 4 mai 1535. La brochure de Dom Ernest Graf est un opuscule de vulgarisation, utilisant l'ouvrage plus complet de son confrère Dom Adam Hamilton, *The Angel of Syon*, ainsi que les recherches de M. J. R. Fletcher, dont nous avons signalé naguère l'histoire de Syon Abbey (*Anal. Boll.*, LIII, 216).

P. GROSJEAN.

R. W. CHAMBERS. *Thomas More*. Londres, Jonathan Cape, 1935, in-8°, 416 pp., ill.

E. V. HITCHCOCK. *The Lyfe of Sir Thomas Moore, knyghte, written by William ROPER, Esquire*. Oxford, University Press, 1935, in-8°, LI-142 pp., ill. (= *Early English Text Society, Original Series*, No. 197).

La canonisation récente de Thomas More n'aura pas été seulement l'occasion de publications destinées au grand public. Deux ouvrages vraiment importants doivent être signalés ici. Le premier est le fruit du long travail d'un savant dont nous avons relevé déjà certains essais (*Anal. Boll.*, XLVII, 454 ; XLVIII, 439 ; LI, 198). Selon M. C., la difficulté d'écrire la Vie de More vient de sa *blamelessness*, d'une perfection qui la met au-dessus du blâme. Le *Thomas More* de M. C. donne la même impression que son héros : le succès est complet, du point de vue historique comme du point de vue littéraire. Les trente et quelques années que M. C. a passées dans l'étude des œuvres de More et des documents qui le concernent, lui ont donné une connaissance de son sujet si pénétrante que les citations viennent spontanément sous sa plume, semble-t-il, et que les aspects multiples d'un génie si divers se reflètent tour à tour dans ses pages. A cette mosaïque de références et d'extraits qu'exigeait sans doute le lecteur désireux de ne rien apprendre qui ne soit puisé aux sources authentiques, on préférera encore les passages, heureusement fort nombreux, où M. C. nous procure, sans interruptions érudites, le rare plaisir de suivre le fil de sa pensée à lui et le rythme de son admirable prose. Les plus belles choses, à notre avis, qu'on ait jamais écrites sur Thomas More le cèdent à ce magnifique épilogue, *More's Place in History* (p. 351-400), où l'auteur retrace la *fama postuma* du chancelier martyr. Au lecteur de ce *Thomas More*, les autres Vies n'enseigneront guère du nouveau. L'étude des sources, notamment (p. 15-47), est un modèle de critique. Il faut mentionner aussi des aperçus lumineux sur les humanistes et réformateurs catholiques, Érasme en particulier (p. 112-13). Enfin, l'index, établi avec un soin minutieux par Miss E. V. Hitchcock, permet de mettre à profit toute la matière que contient ce riche volume, la plus belle Vie de saint en anglais qui ait paru depuis longtemps et, espérons-le, le premier exemple d'une renaissance de la littérature hagiographique.

La biographie officielle de S. Thomas More en langue anglaise au XVI<sup>e</sup> siècle fut celle de Nicolas Harpsfield. Miss H. en a donné naguère une excellente édition (*Anal. Boll.*, LI, 196). Mais Harpsfield,



qui n'avait pas connu personnellement le saint, avait dû recourir à des témoins de sa vie et de sa mort. Le principal fut Guillaume Roper, fils d'un collègue et ami du juge Jean More (père de Thomas More), et qui épousa sa fille Marguerite. Son œuvre nous a été conservée en plusieurs manuscrits, bien que celle de Harpsfield en contînt presque toute la substance. Elle avait des qualités de style et d'observation qui la rendaient chère aux catholiques anglais : peu d'importance, assurément, du point de vue historique, mais une des plus belles réussites de la littérature anglaise, comme œuvre d'art.

Miss H. imprime le texte du manuscrit Harley 6254, avec les variantes des douze autres qu'elles a découverts. L'un de ceux-ci appartient à la bibliothèque des Bollandistes. Dans un assez grand nombre de cas, le texte de Harpsfield peut aider à reconstituer celui de Roper, car il le cite souvent. Miss H. a donc introduit dans son appareil critique quelques leçons tirées des huit manuscrits de Harpsfield. Les éditions sont assez nombreuses, sans parler de quelques réimpressions : on en compte sept jusqu'à celle de George Sampson, en 1910. Celle-ci, la plus satisfaisante au total, se contentait de présenter un texte composite, artificiellement établi d'après quatre manuscrits. La critique de Miss H. est beaucoup plus sûre et son travail est définitif. Deux manuscrits cependant, appartenant à la Bodléienne, ont été insuffisamment collationnés ; voir les notes de M. F. W. Baxter, dans *Medium Aevum*, t. IV, 1935, p. 226-27. Pour le fond, le progrès n'est guère sensible, car aucun des textes connus jusqu'à présent n'était franchement mauvais. Mais c'est un grand point de savoir, grâce aux patientes collations de Miss H., que nous pouvons en général nous fier aux anciennes éditions : en effet, il n'est guère de biographe de More, au cours des trois derniers siècles, qui n'ait mis largement à profit l'œuvre de Roper. Du reste, on trouvera dans le volume de Miss H. plus et mieux qu'un simple texte. L'introduction renferme une biographie de G. Roper, ainsi que la liste des erreurs relevées chez lui (p. XLVI-XLVII). En appendice, d'excellentes notes historiques, concernant surtout les points que n'avait pas touchés M. Chambers dans son commentaire sur l'œuvre de Harpsfield. P. GROSJEAN.

Philip HUGHES. *Saint John Fisher. The Earliest English Life*. Londres, Burns, Oates and Washbourne, [1935], in-8°, vii-192 pp., ill.

Ce petit livre est dédié à la mémoire du P. T. E. Bridgett, C. SS. R.,

l'auteur de la meilleure Vie de S. Jean Fisher, et à celle du P. François Van Ortroy, qui publia dans les *Analecta Bollandiana* (X, 142-365 ; XII, 97-287), la Vie dont M. Hughes imprime ici le texte en orthographe modernisée. Quelques pages sont consacrées à une notice biographique de notre regretté confrère, accompagnée d'un bref aperçu de l'œuvre des Bollandistes (p. 14-19).

C'est surtout chez le P. Van Ortroy que M. H. a puisé la matière de son introduction. Sur quelques points seulement, il s'écarte de lui pour adopter les conclusions de critiques récents. Ainsi (p. 11, note) un document retrouvé naguère fait tomber l'objection principale du P. Van Ortroy contre l'attribution de cette Vie de Fisher à Thomas Watson. Il est faux, en effet, que cet ecclésiastique ait passé les vingt-cinq dernières années de sa vie en prison ou du moins sous une surveillance qui équivalait à l'incarcération. Watson a joui d'une assez large liberté pendant trois ans, et son activité littéraire paraît se placer précisément à cette époque. D'autre part, M. Chambers a montré que le correcteur anonyme dans le manuscrit Arundel 152 n'est certainement pas Nicolas Harpsfield, comme l'avait cru le P. Van Ortroy. Pour le texte, M. H. suit en général celui qu'a donné l'*Early English Text Society* (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 224), plutôt que celui du P. Van Ortroy. Les divergences, d'ailleurs, sont minimes. Il omet seulement les dernières pages, hors-d'œuvre qui correspond aux §§ 198-225 dans l'édition du P. Van Ortroy. Des notes très suffisantes éclairent le récit.

Mentionnons en terminant que le frontispice du volume reproduit, sous un autre angle qui permet d'en apprécier mieux encore la valeur artistique, l'admirable buste de S. Jean Fisher par Torrigiano dont nous avons signalé déjà une photographie (*Anal. Boll.*, LIII, 458).

P. GROSJEAN.

G. SCHURHAMMER. *Die Reisewege des hl. Franz Xaver und die geographischen Kenntnisse seiner Zeit*, dans *Ibero-Amerikanisches Archiv*, t. III (Bonn, 1930), p. 234-53.

Id., *Iniquitriberim and Beteperumal, Chēra and Pāndya Kings in Southern India, 1544*. Extrait du *Journal of the Bombay Historical Society*, Bombay, t. III (1930), p. 1-40.

Id. *Some Documents on the Bassein Mission in the Possession of the Society of Jesus*. Ibidem, t. II (1929), p. 195-200.

Id. *The Malabar Church and Rome during the early Portuguese Period and before*. Trichinopoly, 1934, in-8°, 42 pp.

Les lettres de S. François Xavier sont sobres de détails précis sur



les choses et les gens des pays qu'il a traversés. Les renseignements qu'elles contiennent auraient le plus souvent besoin d'être éclairés d'un commentaire, dont les éléments n'étaient pas à la portée des anciens biographes. Le P. S., pour qui les sources historiques relatives aux Indes portugaises n'ont plus de secrets, était mieux que personne en mesure de faire la lumière sur nombre de points demeurés obscurs. Il rectifie l'itinéraire que, tout récemment encore, par confusion de personnes et de localités, l'on traçait des voyages de Xavier. Jamais le saint n'a pénétré dans l'intérieur de l'Inde, ni de l'île de Ceylan. Son voyage jusqu'à l'Indus, ses visites à Banda, Mindanao, et Celebes ne sont pas authentiques.

Dans ses *Lendas da India*, Gaspard Correa, à deux reprises, fait le récit des hostilités qui éclatèrent, vers les années 1540, entre des souverains de l'Inde méridionale. Les Portugais intervenaient, appelés par l'un des partis, et Xavier se trouvait mêlé aux négociations. Cette histoire a passé pour une fiction, mais à tort. La correspondance de Xavier avec le P. Mansilhas, de mars 1544 à avril 1545, nous le montre inquiet, pour ses chrétiens, de la guerre qui sévit dans la région du cap Comorin. Il cherche à les préserver des pillages, pourvoit à leur détresse, entre en pourparlers avec le roi Iniquitriberim, informe le P. Mansilhas des allées et venues des bandes dévastatrices. Les sources portugaises et indiennes apportent d'autres détails encore. Le P. S. pense que le second récit de Correa, mieux renseigné, se rapproche le plus de la vérité. Sur le détail des faits il convient d'attendre le complément d'information que pourraient fournir les sources indigènes.

Les documents encore inédits pour une histoire de la mission de Bassein ne font pas défaut. Le P. S. n'énumère que ceux qu'il a rencontrés, au hasard de ses recherches, dans les archives de la Compagnie de Jésus : le rapport sur la province de Goa rédigé par le visiteur Valignano, des lettres, des histoires manuscrites. Il analyse ou cite ce qui a trait à Bassein après la mort de Xavier. Pour finir, quelques rapides indications sur les autres documents conservés dans la Compagnie ou sur les fonds à explorer.

Se trouvant sans évêques, les chrétiens de S. Thomas, en 1490, s'adressèrent au catholicos de Djézireh, Mar Simon. De leurs trois envoyés, deux, Joseph et Georges, parvinrent sains et saufs en Mésopotamie, y furent ordonnés prêtres, et retournèrent au Malabar, ramenant deux moines de Saint-Eugène, consacrés évêques pour les Indes, Mar Thomas et Mar Jean. A son retour, Joseph s'embarqua avec

Cabral pour l'Europe et se rendit à Venise, à Rome, à Jérusalem. Ce qu'on lui avait entendu raconter fut publié par un certain Fracantonalboddo, à Vicence, en 1507, dans un livre qui porte le titre de *Paesi novamente retrevati et Novo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato*. Joseph aurait déclaré que le catholicos gouvernait au nom de S. Pierre et que les douze « cardinaux » qui l'éclipsaient, tenaient leur pouvoir du Pontife Romain.

Bientôt Mar Thomas reprenait le chemin de la Mésopotamie pour en revenir avec trois collègues. Parvenus aux Indes, les évêques écrivirent de concert au patriarche pour l'informer de l'état de l'Église du Malabar. Ils relatent comment ils furent admis à célébrer le saint Sacrifice selon leur rite dans l'église portugaise de Cannanor. A cette lettre, qui a été éditée par Assemani, le P. S. en ajoute deux autres de Mar Jacob à Jean III, retrouvées par lui dans les Archives nationales de Lisbonne. Mar Jacob demande au roi de lui venir en aide et le remercie des dons reçus. Il fait savoir qu'il se laisse instruire par le P. João Caro, O. P., qu'il cherche à accréditer les missionnaires portugais auprès de ses fidèles, mais administre encore le baptême lui-même. Par crainte de représailles de la part des adversaires des Portugais, une partie de ses chrétiens se refuse à adopter le rite latin. De ses collègues on n'entend plus guère parler. Deux durent mourir assez tôt après leur arrivée aux Indes. Du troisième, on rapporte qu'en 1536, il enseignait des erreurs, qu'au reste il désavoua sans tarder.

Tels sont les faits et les documents d'où le P. S. croit pouvoir déduire que, dès avant la période portugaise, les chrétiens de S. Thomas étaient catholiques. Le point faible de cette démonstration est de supposer établi que bien avant Sulâqâ les patriarches de Mésopotamie étaient en communion avec Rome. Le témoignage de Joseph ne jette qu'une très douteuse lueur sur l'histoire si obscure des catholicos de Djézireh. Et bien qu'il ne reste pas trace d'une abjuration de Mar Jacob, il est infiniment probable que c'est au Malabar qu'il s'est soumis à l'obédience romaine. M. VAN CUTSEM.

Agostino SABA. *Federico Borromeo e i Mistici del suo tempo, con la vita e la corrispondenza inedita di Caterina Vannini da Siena*. Firenze, Leo S. Olschki, 1933, in-4°, xxxii-280 pp. (= *Fontes Ambrosiani*, t. VII).

On se souvient que Manzoni, dans les *Promessi Sposi*, à la fin de l'esquisse biographique de Frédéric Borromée, archevêque de Milan,



s'étonne que le cardinal soit si peu connu comme écrivain. Et pourtant son œuvre littéraire est considérable : « Circa cento son l'opere che rimangono di lui, tra grandi e piccole, tra latine e italiane, tra stampate e manoscritte, che si serbano nella biblioteca da lui fondata. » Il serait trop long, ajoute-t-il, de rechercher pour quelles raisons, tous ces écrits sont tombés dans l'oubli ; et reprenant le récit des aventures de ses héros, le célèbre écrivain laisse son lecteur sans réponse.

Le silence, qui s'est fait autour de l'œuvre littéraire de Frédéric Borromée, est dû en grande partie au fait que le cardinal éditait ses livres à un tirage très limité. Les exemplaires en sont rarissimes. Récemment les *Scriptores* de la bibliothèque Ambrosienne ont inauguré une collection pour remettre en lumière les œuvres de leur fondateur. Elle a pour titre : *Collana Federiciana*. M. Agostino Saba y a republié le *De pestilentia*, et M. Carlo Castiglioni, le *De pictura sacra*.

Le nouvel ouvrage de M. Saba sur Frédéric Borromée et les mystiques de son temps est tiré presque tout entier d'un recueil de biographies que le pieux archevêque publia à Milan en 1623, sous le titre : *Philagios sive de amore virtutis libri duodecim*. Chaque livre, sauf le onzième, qui contient plusieurs petites notices biographiques, retrace la vie d'un saint personnage. Voici leurs noms : I. Battista Varano. II. Veronica Negroni. III. Arcangela Panigarola. IV. Colomba Snardi. V. Suor Andrea. VI. Giulia Tornielli. VII. Caterina e Giuliana. VIII. Cristina e Maria Caterina. IX. Filippo Neri. X. La venerabile monaca Teodora. XII. Bartolomeo Brandano.

Pour chaque biographie, M. S. indique les sources dont s'est servi le cardinal ; il donne ensuite un bref résumé de la Vie. Parmi ces monographies, notons celles qui sont consacrées à des bienheureuses : Battista Varano († 1527), Caterina da Gallanza († 1478), Giuliana Puricelli († 1501), Cristina da Spoleto († 1558). La notice de S. Philippe Neri est un document digne de retenir l'attention. Frédéric Borromée a connu très intimement le saint, et ce sont presque uniquement des souvenirs personnels que le cardinal a consignés dans cet écrit, composé en 1622 d'après des notes prises au lendemain de la mort de S. Philippe (1595). Aussi revendique-t-il l'honneur d'être son premier biographe : « Ac propterea noster labor prior erit labore omni alio, qui susceptus fuerit in eius dictis et factis cum laude conscribendis » (p. 35). M. S. publie intégralement cet important témoignage (Appendice III). Les plus récents historiens de S. Philippe, MM. Ponnelle et Bordet, qui avaient cependant inventorié avec soin le fonds de l'Ambrosienne, n'ont pas eu connaissance de cet opuscule.

M. S. analyse ensuite d'autres écrits hagiographiques et ascétiques de Frédéric Borromée. Sous le titre : *Suor Virginia Penitente, la monaca di Monza*, il rappelle que la religieuse des *Promessi Sposi*, sœur Gertrude, est un personnage historique : Marianna Leyva. L'archevêque de Milan, qui avait admiré la sincérité du repentir de la recluse, se promet de retracer sa vie. Il n'eut pas le loisir de l'écrire, et il ne reste plus que l'index des chapitres du livre projeté.

Frédéric Borromée n'a pas composé de biographie de S. Charles, mais dans plusieurs ouvrages, il parle de son cousin. Déjà Mgr Ratti avait réuni tous les passages où, dans les œuvres de Frédéric, il est question de S. Charles (*San Carlo negli scritti del Card. Federico Borromeo*, dans la revue *San Carlo Borromeo*, 1910). C'est en s'inspirant de cet article que M. S. a groupé les souvenirs épars que Frédéric a laissés au sujet de son illustre prédécesseur. Frédéric a également écrit plusieurs lettres de direction spirituelle. M. S., dans le présent volume, signale la correspondance de Frédéric Borromée avec Ippolita Confaloniera et les lettres de Caterina Vannini adressées au cardinal. Cette seconde série de lettres a été publiée récemment par le marquis Piero Misciattelli (*Caterina Vannini, una cortigiana convertita senese e il cardinale Federigo Borromeo, alla luce di un epistolario inedito*, Milan-Rome, 1932). Cette édition, faite d'après une copie conservée à Sienne, est jugée assez sévèrement par M. S., qui a retrouvé à la bibliothèque Ambrosienne l'autographe de Catherine Vannini. Il en donne une transcription très exacte dans l'Appendice II. Les lettres que Frédéric a envoyées à Catherine Vannini sont perdues, mais nous possédons la biographie qu'il a écrite de la courtisane convertie. Il en fit imprimer deux éditions, l'une en latin, l'autre en italien. Elles sont toutes deux rarissimes. M. S. a republié intégralement la version italienne (Appendice I).

Grâce à ces documents nous pouvons voir comment Frédéric comprenait son rôle de directeur de conscience. A ce propos un problème se pose, et M. S. n'a pas manqué de le signaler. Le cardinal de Milan a composé plusieurs petits traités sur des questions ascétiques et mystiques. S'inspirait-il toujours dans sa correspondance ou dans ses Vies de saints, des principes qu'il avait exposés dans ses œuvres théoriques ? « Le lecteur, écrit M. S., qui prendra connaissance de ces traités et qui ensuite lira les biographies de mystiques, écrites par Frédéric, aura aussitôt l'impression que l'auteur des premiers ne peut avoir écrit les secondes. Dans celles-ci en effet on accorde une telle importance aux visions et à tous les phénomènes connexes, que le



lecteur moderne, même le plus bienveillant, demeure pensif. » Le beau livre de M. S., en même temps qu'il nous aide à mieux comprendre l'ambiance religieuse du *Seicento*, facilitera la solution de ce problème.

B. G.

Pierre JANELLE. *Robert Southwell the Writer*. Londres, Sheed and Ward, 1935, in-8°, xi-338 pp.

Sir John R. O'CONNELL. *Lyra Martyrum*. Londres, Burns, Oates and Washbourne, [1935], in-8°, 122 pp.

Plus d'un tiers de la thèse de M. Janelle est consacré à la biographie du B. Robert Southwell, en préparation des chapitres où l'auteur en vient proprement à son sujet, l'étude des influences qui se sont exercées sur le style et la pensée de l'écrivain. C'est donc une Vie de Southwell que nous donne M. J., et dans les appendices, on trouvera encore beaucoup à glaner : liste des sources biographiques, tant manuscrites qu'imprimées, généalogies, bibliographie. Il a certes fait des efforts pour tracer de la carrière du poète martyr un tableau exact et complet, appuyé sur les documents. Cependant, malgré ce zèle et l'évidente sympathie de l'auteur pour Robert Southwell et pour les idées religieuses qu'il représente, ce travail ne saurait être considéré comme définitif. Ne disons rien des traductions fautives du latin (par exemple p. 12, note 30 ; p. 17, note 42 ; p. 23, note 67, deux erreurs ; p. 48, note 57 ; p. 73, note 50 ; p. 77, note 56) ou des erreurs de lecture (p. 108, note 19, *Societatis* pour *sanctis*). Mais il est un document vraiment important auquel M. J. n'a point rendu justice. C'est cet intéressant recueil d'*Exercitia et Devotiones*, publié en 1931 chez les mêmes éditeurs par le P. J.-M. De Buck, S.I., sous le titre de *Spiritual Exercises and Devotions of Blessed Robert Southwell, S. J.* Cette édition, M. J. l'ignore ou prétend l'ignorer : il est pourtant du nombre de ceux que le P. De Buck remercie, p. 32, de leur obligeante collaboration. Nul doute cependant qu'il eût pu tirer beaucoup de ce petit volume. D'abord un texte sûr, correctement traduit par Mgr P. E. Hallett, d'après deux manuscrits, l'un appartenant à la Résidence des Jésuites de Gand, et l'autre, moins complet, le seul employé par M. J., qui est le n° 5618 de la bibliothèque Royale de Belgique. Ensuite, dans son excellente introduction, le P. De Buck avait tiré au clair bon nombre de problèmes que posent ces notes spirituelles. M. J. se sert des *Exercitia et Devotiones*, il est vrai, mais par fragments isolés de leur contexte, et de telle sorte que l'on ne se douterait point, à le lire, de la crise redoutable que traversa Robert Southwell après ses premiers vœux, quand, assailli

de doutes et de tentations, il fut sur le point d'abandonner la vie religieuse. Cette évolution intérieure avait été bien mise en lumière par le P. De Buck, qui avait réussi aussi à isoler certains passages dictés au jeune novice par ses guides spirituels, et sur lesquels on ne saurait faire fond pour déterminer la manière propre de Robert Southwell. On aura une idée de la façon dont M. J. traite ce document, quand on saura qu'il range le ms. 5618 parmi les autographes du Bienheureux (p. 143). Il constate même une ressemblance frappante entre l'écriture de ces cahiers et celle d'un autographe bien authentique, le ms. conservé dans l'église de Newbury (cf. DE BUCK, p. 29-31 ; H. THURSTON, dans *The Month*, t. 143, 1924, p. 353-55). Or le ms. 5618 est une simple copie, comme l'indique le titre, qui est daté du 11 février 1607, et de la même main qui a transcrit le texte (DE BUCK, p. 8).

C'est encore le B. Robert Southwell qui occupe la plus large place dans l'anthologie d'œuvres religieuses des poètes martyrs de l'Angleterre que publie le Rév. Sir John R. O'Connell sous le titre de *Lyra Martyrum*. Sans doute, il la doit en partie au fait que, contrairement aux conclusions des meilleurs critiques, Sir John attribue à Robert Southwell la longue pièce, de 800 vers environ, qui s'intitule *A Four-fold Meditation*. Elle est d'un autre martyr, le Vén. Philippe Howard. Les autres auteurs représentés sont le B. Henri Walpole S. I. (avec un poème sur la mort de Maître Edmond Campion), le Vén. Jean Thulis, le Vén. Nicolas Postgate et S. Thomas More. De tous le plus grand est sans conteste Robert Southwell.

Sir John destine ce recueil au grand public. Mais il eût pu, sans trop de peine, fournir aux érudits le minimum de renseignements utiles. Ainsi nous apprenons (p. 17) que certains poèmes sont imprimés ici pour la première fois en entier, d'après des manuscrits du British Museum ; on cherchera longtemps avant de découvrir la cote et le folio. Parfois même le lecteur est induit en erreur : le ms. Rawlinson qui, d'après Sir John (p. 15), contiendrait deux hymnes du Vén. Philippe Howard, n'est pas « in the British Museum » ; c'est le ms. Rawl. poet. 219 de la Bodléienne, n° 14710 du *Summary Catalogue* ; il ne contient d'ailleurs aucune des deux pièces en question, mais la *Four-fold Meditation*, qui se lit aussi dans le ms. Tanner 118 de la même bibliothèque. La controverse qui s'éleva à ce sujet n'eut point pour origine « la découverte du manuscrit dans la collection Rawlinson au British Museum » (p. 15), mais l'acquisition, par le dé-



partement des Imprimés, d'une édition provenant de la collection Isham (et non Ishern, p. 67). P. GROSJEAN.

Mrs Thomas CONCANNON. *Blessed Oliver Plunket*. Dublin, Browne and Nolan, 1935, in-8°, xxii-311 pp., ill.

A. M. SKELLY O. P. *The Sorrows and Glories of Ireland*. Londres, Herder, et New York, Wagner, 1935, in-8°, vii-207 pp.

Aux ouvrages déjà nombreux qui ont coulé de sa plume facile, Mrs Concannon vient d'ajouter une biographie de l'archevêque d'Armagh, martyrisé en 1681. Cet agréable volume est basé sur les solides recherches historiques des auteurs qui se sont occupés du B. Olivier Plunket, en particulier sur *Un Martire Irlandese*, de Mgr Carlo SALOTTI (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 234). En appendice, un document important pour l'histoire de l'Irlande religieuse à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. C'est la liste des prêtres ordonnés par Olivier Plunket et qui survivaient en 1704. Elle ne porte pas seulement leurs noms, mais l'indication de leurs paroisses, du lieu et de la date de leur ordination avec, dans un certain nombre de cas, les noms de ceux qui se présentèrent pour eux comme garants.

Mrs C. revient (p. 182-83) sur une question que nous avons récemment examinée en détail, la prophétie de S. Malachie sur l'Irlande (*Anal. Boll.*, LI, 318-24). Nous saisissons cette occasion de compléter notre article sur quelques points.

Le P. J. C. MacErlean, S. I., a rencontré, dans les colonnes de correspondance du journal *The Leader*, de Dublin, 5 septembre 1914, une lettre ouverte signée « Filmíne ». L'auteur y cite un passage des *Lives of Irish Saints* de C. P. Conyngham (1870), dont voici la traduction : « Les temps modernes ont mis au jour beaucoup de perles de l'histoire d'Irlande, et les recherches d'hommes comme O'Curry, O'Donovan, le Docteur Todd etc., ont révélé pas mal de ces pièces dont l'existence même était inconnue. Le Docteur Madden, de Waterford, auteur des *Lives of the United Irishmen*, se proposa d'écrire les *Life, Times and Martyrdom of Dr. Plunket*. En quête de documents authentiques pour le travail projeté, il découvrit dans un coin poussiéreux des archives du couvent franciscain de Saint-Isidore, à Rome, un manuscrit des plus intéressants concernant l'Irlande, déposé là pour y être conservé en sûreté. Ce manuscrit renfermait la remarquable prophétie ci-jointe de S. Malachie. L'authenticité de cet important document est établie par le fait que l'archevêque Plunket, emprisonné par les Anglais en 1679 et décapité à Tyburn

en 1681, en connaissait l'existence, ainsi que par le témoignage du célèbre Mabillon. L'intéressante lettre de Mabillon au Docteur Plunket est évidemment une réponse à une demande de renseignements concernant la prophétie. Quoique peu portés à ajouter du crédit à ce que l'on présente au public comme de vraies prophéties, nous ne voyons aucune raison de mettre en doute l'authenticité de celle-ci. D'ailleurs, nous savons que Malachie possédait à un degré remarquable le don de prophétie, car « la prophétie est un signe, non pour les incrédules, mais pour ceux qui croient » (I Cor. 14). »

Un mot d'abord sur l'origine de cette note. David Power Conyngham (« Filmine » écrit : G. P. Conyngham) est en effet l'auteur des *Lives of the Irish Saints*. Le passage que voici suit immédiatement les mots cités par « Filmine ». On comprend que ce dernier ait jugé bon de l'omettre en 1914 : « Nous insérons in-extenso la lettre de Mabillon et la traduction du latin de la prophétie de S. Malachie. Malachie mourut en 1148. La domination anglaise en Irlande aurait donc dû se terminer en 1848, d'après l'interprétation littérale de la prophétie. Mais selon la manière générale de comprendre, les sept siècles n'auront pas expiré avant 1872 ou environ. » Vient alors (p. 517-519 de l'édition de 1885), le texte anglais de la lettre de Mabillon et du prétendu document, tel qu'il se lit chez le cardinal Moran et que nous l'avons résumé, *Anal. Boll.*, t. c., p. 319.

Corrigeons une erreur commise par nous sur la foi de renseignements incomplets : les passages concernant la prophétie de S. Malachie ne se trouvent pas dans la première édition de l'ouvrage de Moran, mais seulement dans la seconde (*Memoir of the Venerable Oliver Plunket*. Dublin, Browne and Nolan, 1895, p. 240-43, à la fin du chapitre XVIII, sans indication de source). Le cardinal Moran est revenu sur le même sujet dans un ouvrage publié en 1905, *The Priests and People of Ireland in the Nineteenth Century*. Il semble donc que Conyngham fut le premier à mentionner la prophétie, en 1870. Ceci rend assez croyable que les documents furent fabriqués quelques années avant cette date, époque où l'on pouvait nourrir l'espoir de voir l'Irlande bientôt libérée par les Fenians. Aucune raison de soupçonner Conyngham. C'est un écrivain consciencieux, un historien estimable, dont les ouvrages hagiographiques se lisent encore. Il eût d'ailleurs été fort osé de lancer, en 1870, une fausse référence aux papiers de Richard Robert Madden, qui ne mourut qu'en 1886. Conyngham ne nous révèle pas comment il eut accès aux papiers



de Madden. Rien ne s'oppose à ce que ce dernier ait trouvé le document à Saint-Isidore. Madden dut visiter plus d'une fois l'Italie, où il avait fait ses études de médecine aux environs de 1823. Il est difficile de déterminer la date à laquelle il s'occupa de rassembler des notes sur Olivier Plunket. Nous croyons cependant pouvoir placer le moment où il eut connaissance de la lettre de Mabillon et de la prophétie entre 1866 et 1870, année où elle fut imprimée à New York. En effet, Madden publia en 1866 son *Exposure of Literary Frauds and Forgeries concocted in Ireland, spurious predictions designated Prophecies of St. Columbkille etc.* Cet opuscule traite exclusivement de S. Columba d'Iona et des prophéties qui lui sont attribuées. Il n'y est question qu'en passant de S. Malachie, et la prédiction qui nous occupe n'y est pas signalée. Madden, qui cite d'après Feyjoo la prophétie sur les rois d'Espagne (cf. *Anal. Boll.*, LI, 179), n'aurait certes pas manqué de mentionner celle qui concerne l'Irlande, s'il l'avait connue, soit en 1856, date de publication des articles réunis dans son petit ouvrage, soit en 1866, année où parut le volume. La controverse où il était engagé avec « A Son of St. Jarlath » le forçait pour ainsi dire à indiquer toutes les prophéties attribuées à S. Malachie. Dans la même plaque, p. 22, une lettre de N. O'Kearney, l'éditeur de certains anciens poèmes prophétiques en gaélique, signale une version irlandaise de la prophétie sur les papes. Évidemment elle ne saurait être invoquée comme preuve de l'authenticité : le texte latin est certainement l'original. Nous ne connaissons point de manuscrit gaélique renfermant cette version. Cependant le ms. 23.O.35 de l'Académie royale d'Irlande, XVIII<sup>e</sup> siècle, p. 263, sous le titre : *Dista St. Malachia propheta*, contient deux vers latins, suivis d'un blanc, comme si l'exemplaire que le scribe avait sous les yeux en avait contenu davantage ; le début est : *Anglia le perdit gens tua quam qualem odit*. C'est la prophétie en douze vers *Anglia te prodit*, ms. Cotton Vesp. E. VII, fol. 83 (cf. H. L. D. WARD, *Catalogue of Romances*, t. I, p. 321).

Si vraiment Madden trouva à Rome, entre 1866 et 1870, les prétendus documents provenant d'Einsiedeln, il faut croire que ceux-ci disparurent avant le transfert à Dublin des archives de Saint-Isidore, c'est-à-dire avant 1872. La date de 1780, donnée par M. James O'Boyle (cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 318) est peut-être une faute d'impression pour 1870. Le P. Finnian Cronin, O. F. M., bibliothécaire de Saint-Isidore, a bien voulu explorer derechef ses archives et répertoires : aucun manuscrit de Mabillon. L'*Opusculum contra vulgares quasdam prophe-*

tias... *S. Malachiae* (Rome, 1698), du P. François Porter, O. F. M., professeur à Saint-Isidore, n'en souffle mot non plus.

Les quelques amis, dont les instances ont décidé le P. A. M. Skelly à réunir en volume des conférences prononcées jadis par lui en Amérique, ont rendu un mauvais service à sa réputation. L'auteur ignore tout de la critique, et ses citations mêmes sont sujettes à caution. C'est le cas, en particulier, pour l'essai intitulé *The Birthplace of St. Patrick* (p. 99-113). Un chapitre est consacré à la prophétie de S. Malachie, dont le P. S. défend l'authenticité. On retiendra seulement que, comme tant d'autres, l'auteur s'est adressé à l'abbaye d'Einsiedeln pour demander ce qu'était devenu le « précieux document ». Avec une obligeante patience, le R. P. Prieur lui a renouvelé, en date du 9 octobre 1931, la réponse habituelle : « ... That important document can no longer be found in our monastery. How and when it was lost, we do not know. » Fort probablement, le faux en question n'a même jamais été conservé à Einsiedeln.

Faisons état en terminant d'une indication encore en faveur de notre argument négatif. Dom A. Dubourg et Dom H. Charvin, qui connaissent si bien l'histoire des Mauristes, nous communiquent qu'ils n'ont rien trouvé de semblable dans ce qui subsiste de la correspondance de Mabillon. Mabillon a-t-il même jamais écrit à Plunket ? On ne rencontre aucune lettre de l'un à l'autre dans le fonds des lettres des Mauristes, à la bibliothèque Nationale, pas plus d'ailleurs que dans les lettres de Mabillon déjà publiées. P. GROSJEAN.

Écrite il y a trente ans en accomplissement d'un vœu, la *Breve storia dei santi martiri Vito, Modesto e Crescenzia* de Mgr Salvatore PIEMONTE vient de paraître en 3<sup>e</sup> édition (Catania, Scuola Salesiana del Libro, 1934, in-16, 71 pp.). Destinée aux habitants de la petite ville sicilienne de Regalbuto et aux pèlerins qui viennent, le 15 juin et le 9 août, invoquer S. Vit contre la rage, elle se borne à résumer la légende (*BHL*. 8711 ss.), en y ajoutant quelques détails sur le culte local et quelques formules de prières. A noter que l'origine sicilienne du saint martyr n'est pas suffisamment garantie, en dépit des « antichissime iscrizioni » de Mazzara (p. 11 ; cf. H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, 1933, p. 309).

On ne pourrait que se réjouir de voir les chanoines des différentes églises de l'Italie méridionale consacrer leurs loisirs à des études d'histoire religieuse, s'ils apportaient à ce genre de recherches, outre



leur bonne volonté, l'esprit critique et le minimum de préparation technique indispensable. Ce n'est malheureusement pas le cas — il faut bien le dire tout de suite — pour l'auteur de la *Cronistoria della diocesi di Gerace* (Gerace Superiore, 1934, 600 pp., ill.). Dans cette volumineuse histoire d'un petit diocèse de Calabre, Mgr A. OPPEDISANO s'est fié, sans les contrôler jamais, aux assertions de ses devanciers, érudits locaux de l'Ancien Régime ou du XIX<sup>e</sup> siècle, souvent plus préoccupés d'allonger leurs listes d'hommes illustres que de recourir méthodiquement aux sources. C'est ainsi qu'il range au nombre des évêques de Locri-Gerace le légendaire Suera, Pierre de Lorium, Basile I<sup>er</sup> et Basile II, qui n'y ont aucun titre (cf. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, 1927, p. 337-40). S. Modestinus, qui aurait été patriarche d'Antioche au III<sup>e</sup> siècle (!) avant de se retirer à Locri, ne nous est connu que par une Passion légendaire (*BHL*. 5980-81) et par l'Invention de ses reliques (*BHL*. 5982 ; cf. LANZONI, p. 240-241). S<sup>te</sup> Veneranda n'est pas une martyre indigène, mais doit être identifiée à la S<sup>te</sup> Parascève des Grecs. Le S. Jejunijs, « monaco basiliano », d'époque indéterminée, qui aurait donné son nom au Monte San Ieiunio, reste un personnage énigmatique (cf. *Act. SS.*, Maii VI, 101). Le P. Martinov ne l'a admis dans son *Annus eccl. graeco-slavicus*, au 25 mai, que sur la foi du *Martyrologium in usum monachorum Italo-Graeciae*, de 1848. L'évêque Léon de Gerace, ami de S. Daniel, martyr franciscain de Ceuta († 1227), figure, avec le titre de bienheureux, au « Martirologio Calabro » — entendez le *Martyrologium Calabricum* publié, en 1743, par le capucin fra Domenico da Badolato à la fin du t. II de la *Calabria illustrata* de son confrère Giovanni Fiore († 1683) — mais il ne semble pas avoir jamais joui d'un culte public. Sur les prélats de l'époque moderne, comme aussi sur les paroisses, couvents et églises du diocèse, on consultera avec profit la *Cronistoria* de Mgr O. On y trouvera même un certain nombre de renseignements inédits, puisés dans les archives de la curie épiscopale.

Un texte irlandais publié récemment (*Anal. Boll.*, L, 346-57) racontait le séjour qu'aurait fait S. Patrice sur la montagne d'Egli, en irlandais Cruachán Aighle, ou, en souvenir du saint qui y est encore vénéré, Cruach Phádraig, « la Meule de Patrice ». Une petite brochure de M. Patrick L. O'MADDEN rappelle cette légende et donne des détails sur le pèlerinage, rétabli au début de ce siècle et qui est devenu l'un des plus fréquentés de l'Irlande (*Cruach Phadraig. St. Patrick's Holy Mountain*. Dublin, At the Sign of the Three Candles, 48 pp., ill., et plans).

Dans le *Sussex County Magazine* d'avril 1935, le Rev. H. E. B. ARNOLD a publié un article sur *St. Richard of Wyche, Bishop of Chichester*, qui forme un petit opuscule tiré à part (*Sussex County Magazine*, Eastbourne, 1935, 16 pp., ill.). C'est de la vulgarisation sans critique, où l'on relève avec regret des diatribes anti-catholiques. Quant à la compétence historique de l'auteur, il suffira de remarquer que, par deux fois (pp. 6, 16), il parle de S. Richard comme du dernier en date des saints canonisés de l'Angleterre. Cet honneur lui fut décerné en 1262. Depuis lors jusqu'à la fin du moyen âge, on peut citer S. Thomas de Hereford et S. Jean de Bridlington, sans parler de S. Osmund de Salisbury, qui vécut au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle. Parmi les illustrations, noter un portrait du saint, récemment mis au jour dans la cathédrale de Norwich ; on le place dans le dernier quart du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Une autre peinture, à Black Bourton, dans le comté d'Oxford, paraît être de convention. Elle n'a été découverte qu'en 1933.

L'histoire assez peu connue des nombreuses légations pontificales qui se succédèrent en France depuis la mort de Nicolas I<sup>er</sup> jusqu'à l'avènement d'Innocent II vient d'être narrée succinctement et sobrement annotée par M. Theodor SCHIEFFER, dans un volume qui porte le n° 263 de la série des *Historische Studien*. Il a pour titre : *Die päpstlichen Legaten in Frankreich vom Vertrage von Meerssen (870) bis zum Schisma von 1130* (Berlin, Ebering, 1935, in-8°, 243 pp.). Après tant d'autres, ce travail a bénéficié, au Séminaire historique de Bonn, du contrôle éclairé de M. W. Levison. Il est avant tout un relevé chronologique de faits précis, où plus d'une erreur de détail a pu être redressée par l'auteur. Les conclusions générales tiennent en peu de pages. L'étude de l'activité des légats du pape, dans les limites de temps et de lieu indiquées ci-dessus, confirme au reste de tout point l'idée qu'on avait déjà pu se faire de l'institution elle-même par les travaux antérieurs sur l'Allemagne, l'Angleterre, la péninsule ibérique et l'Italie du Nord. On a eu maintes fois l'occasion d'en parler dans ce Bulletin. Un bon index analytique aurait, certes, rendu plus aisée l'utilisation d'un livre aussi substantiel.

A l'occasion du <sup>viii</sup><sup>e</sup> centenaire de la mort de S. Bernard, cardinal-archevêque de Parme († 1133), le P. Mauro ERCOLANI, Vallombrosien, consacre à ce grand promoteur de sa Congrégation une Vie « brève et populaire » : *S. Bernardo degli Uberti nell' VIII centenario dalla morte* (Pescia, 1933, 2<sup>e</sup> éd., xvi-179 pp., 21 fig.). Dans les questions de



chronologie il s'en tient d'ordinaire à l'opinion du P. Affo, dont la *Vita di S. Bernardo* (1788) est excellente pour l'époque où elle parut. Des travaux récents, telle l'édition critique de M. Schramm dans les *Monumenta Germaniae* (1929), sont restés inconnus à l'auteur. Nous attendons encore « l'étude attentive de l'ensemble du dossier » de S. Bernard, qu'on réclamait ici même il y a quelques années (*Anal. Boll.*, XLVIII, 414).

La *Cistercienser-Chronik*, publiée par les moines de Mehrerau, n'est pas seulement une petite revue de famille pour les monastères en union avec la vénérable abbaye autrichienne. Grâce à la vigoureuse impulsion que lui avait imprimée un érudit remarquable, le P. Gregor Müller, mort nonagénaire le 2 janvier 1934, c'est un instrument essentiel pour l'étude de l'ordre cistercien. A titre d'exemple, nous relevons, dans les années 1930-1934 (tomes XLII-XLVI de la collection), quelques travaux hagiographiques. En 1930, p. 33-37, essai sur le culte du B. David d'Himmerode, par le P. A. M. Zimmermann, O. S. B. ; p. 260-64, sur la vénération du Saint-Sang chez les Cisterciennes de Günterstal, par le P. Adolf Dietrich. En 1931, p. 253-60, du P. Getulius Hardegger, sur l'authenticité des reliques de S<sup>te</sup> Flora et la fête de la translation, à Feldbach, en 1664-1665 ; du P. Hermann Watzl, sur les martyrs catholiques du temps des Hussites (p. 120-21). En 1932, outre un travail fort étendu et de grande valeur du R. P. Kassian Haid sur Otto de Freising, celui du P. Leodegar Walter sur S. Martin, dit Sacerdos, abbé de Huerta et évêque de Sigüenza. En 1933, p. 247-55, M. B. Opfermann relève très exactement toutes les formules de la messe propre de S. Bernard. L'année 1934 est spécialement consacrée au souvenir de S. Étienne Harding : article du P. Gregor Müller sur les dernières années du saint, 1120-1134 (p. 1-8), du P. Leodegar Walter sur son office (p. 73-83 et suite), excellent essai du R. P. Alexis Presse, abbé de Tamié, sur le culte liturgique rendu à S. Étienne dans l'ordre de Cîteaux (p. 105-108) ; le P. Tiburtius Hümpfner écrit sur la Bible de S. Étienne (p. 137-41), le P. Franz Magyarász sur S. Étienne et S. Bernard (p. 169-72), le P. Matthieu Quatember sur S. Étienne et le chapitre général (p. 269-73). Signalons encore des articles anonymes sur la *Carta Caritatis* et la filiation (pp. 201-208, 246-53), sur S. Bernard et les croisades (pp. 73-83, 304-311), sur la vie intérieure de S. Bernard (p. 233-45).

Le P. Joseph-Marie CANIVEZ, de son côté, continue à bien mériter

de Cîteaux et à s'attirer la gratitude des érudits en poursuivant son édition monumentale des *Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis*. Le tome III, qui a vu le jour en 1935 (Louvain, *Revue d'histoire ecclésiastique*, xi-759 pp.), conduit de 1262 à 1400. Il est illustré de bons fac-similés. L'annotation s'est faite plus sobre, l'éditeur réservant au futur volume de tables l'identification des noms propres (cf. *Anal. Boll.*, LII, 462).

Il existe toute une littérature sur S<sup>te</sup> Claire de Montefalco : le P. E. A. FORAN, O. S. A., dans la préface de *The Life of St Clare of the Cross* (Londres, Burns, Oates et Washbourne, 1935, viii-91 pp., ill.), rappelle que plus de soixante auteurs ont traité le sujet avant lui. Aucun de ces travaux n'avait été publié en Angleterre, et la seule Vie américaine date de près de cinquante ans. De là cette biographie, où il ne faut chercher aucune critique. Une controverse fit rage entre Augustiniens et Franciscains, à propos de S<sup>te</sup> Claire, chacun des deux Ordres soutenant son droit à la compter parmi ses membres. Le P. F. y fait allusion, assez discrètement, et en se gardant bien de laisser entendre à ses lecteurs que les « ermites pénitents », dont il parle, se rattachaient très probablement au Tiers Ordre de S. François. S<sup>te</sup> Claire vécut dans un ermitage de pénitentes les quinze premières années de sa vie religieuse, qui dura en tout un peu plus de trente ans.

Les deux Vies anciennes de S<sup>te</sup> Verdiana, recluse à Castelfiorentino dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, sont encore inédites, du moins dans le texte original. La seconde (BHL. 8539), qui est attribuée à l'évêque Laurent Giacomini O. P. (début du XV<sup>e</sup> s.), fut traduite en italien par un autre dominicain, Jérôme Vallella de Sezza (Viterbo, 1565), et une rétroversion latine en fut faite par Bollandus pour être insérée au tome I<sup>er</sup> des *Acta SS. Februarii*. Un érudit local, le chanoine Michel CIONI († 1916), avait préparé *con affetto* une *Vita di S. Verdiana secondo le tradizioni popolari viventi*, qu'une mort prématurée l'empêcha de publier. Un ami dévoué, M. le chanoine Olinto POGNI, aidé par la munificence d'un généreux concitoyen, a pu enfin livrer à l'impression ce travail consciencieux et intéressant. Il y a joint une monographie sur l'église de S<sup>te</sup> Verdiana, avec une description des peintures qui l'ornent depuis le XVIII<sup>e</sup> s., et une courte histoire de l'hôpital qui porte encore le nom de la sainte. Cet ensemble varié a reçu un nouveau titre général, avec un sous-titre qui indique



bien les parties principales de l'ouvrage : *La gloriosa vergine romita di Castelfiorentino. Vita, chiesa, spedale di Santa Verdiana* (Castelfiorentino, 1932-1934, vi-159 pp., 30 pl.). A noter que M. Pogni n'a pas encore trouvé d'argument péremptoire pour fixer en 1236 ou en 1242 la date de la mort de la recluse (p. 42, note ; cf. *Miscellanea storica della Valdelsa*, t. XXXI, 1923, p. 3-17).

Pour célébrer dignement le sixième centenaire de la mort de St<sup>e</sup> Humilité, recluse, puis abbesse vallombrosienne à Faenza et à Florence († 1310), Dom Mauro Ercolani avait publié, en 1910, une *Vita di S. Umiltà*, qui, sans être parfaite, marquait un réel progrès sur les biographies antérieures. Non content de recourir à l'ouvrage de Guiducci (Florence, 1632), déjà utilisé par Papebroch, ni de mettre en œuvre les deux Vies anciennes, la latine (*BHL*. 4045), rédigée avant 1332, et l'italienne, achevée en 1345 par Dom Silv. Ardenti ou Argenti et publiée en 1849 par Fr. Zambrini (2<sup>e</sup> éd. en 1856), l'auteur avait exploité certains documents inédits, notamment le dossier réuni, en 1707, par l'oratorien Jacques Laderchi et conservé à la bibliothèque Nationale de Florence, Conv. Soppr. E. 1.637. A un quart de siècle de distance, une religieuse bénédictine de Sorrente, Donna M. E. PIETROMARCHI vient de rédiger, à l'usage de ses consœurs, une nouvelle Vie de la sainte : *Santa Umiltà Negusanti, nobile faentina* (Faenza, Lega, 1935, 134 pp., 4 pl.). Elle suit d'ordinaire, comme un guide sûr, la *Vita* de Dom Ercolani. Mais elle n'omet pas de la corriger, en un point important, d'après un article plus récent du même auteur, paru dans la *Rivista storica benedettina*, t. V (1910), p. 423-29 : Ugolotto, le mari de St<sup>e</sup> Umiltà, qui se retira avec elle dans un monastère double avant de se faire vallombrosien, n'a aucun droit au titre de « Beato Lodovico » qui lui a été donné par Guiducci sur la foi d'une inscription mal interprétée.

Quand le P. Van Hecke publia, en 1861, au tome X des *Acta SS. Octobris*, la Vie de S. Allucius († 1134), contenue dans l'instrument notarié de l'Invention de ses reliques en 1344 (*BHL*. 303, 304), il ne semble pas s'être douté que ce précieux document n'était plus inédit : dès 1664, le bénédictin Placido Puccinelli l'avait inséré en bonne place (p. 369-76) dans ses *Memorie di F...* lesquelles font partie d'un vaste recueil au titre interminable : *Istoria dell' eroiche attioni di Ugo il Grande, duca della Toscana...* (Milano, 1664). Détail curieux : c'est d'après deux copies du médecin lucquois, F. M. Fiorentini, que les

deux éditions ont été faites, celle du xix<sup>e</sup> comme celle du xvii<sup>e</sup> siècle. L'original doit se trouver encore aux archives de l'archevêché de Lucques. Mais le récent biographe du saint hospitalier ne s'est pas mis en peine pour le découvrir. Désireux de fournir aux diocésains de Pescia une Vie populaire de leur illustre concitoyen, à l'occasion du huitième centenaire de sa mort, Mgr D. BIAGIOTTI s'est borné à mettre à leur portée, en un petit volume bien présenté, les « Memorie » de Fiorentini : *S. Allucio* (Pescia, E. Nucci, 1934, 110 pp., 6 fig.). Il y a ajouté un court chapitre sur la suppression de l'église de S. Allucius, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, et sur le transfert de ses reliques à la cathédrale de Pescia.

Dans une conférence érudite, prononcée à Cambridge le 24 juillet 1935, M. E. A. BENIANS, Master du Collège Saint-Jean, a rappelé les rapports de S. Jean Fisher avec son université (*John Fisher*. Cambridge, University Press, 1935, 42 pp.). Les notes dont le texte est accompagné seront particulièrement utiles. M. B. remarque en passant que Fisher lui-même ne doit pas être rangé parmi les humanistes ; mais, alors que, comme chancelier de Cambridge, il eût pu s'opposer au progrès de la Renaissance, il y aida au contraire de toutes ses forces.

Jusqu'ici il n'existait, en langue catalane, aucun commentaire complet du livre des *Exercices spirituels* de S. Ignace de Loyola. Pour combler cette lacune, le P. I. Casanovas a composé « une collection de livres destinés à donner une connaissance sûre et exacte du texte et de l'esprit des Exercices spirituels » (*Biblioteca dels Exercicis espirituals de sant Ignasi de Loyola*, vol. I-VIII. Barcelone, Foment de Pietat, 1930-1935, in-8°). Dans le premier volume, en guise d'introduction générale, l'auteur réimprime, avec quelques modifications l'excellente biographie de S. Ignace qu'il avait publiée en 1922 (cf. *Anal. Boll.*, XLI, 221) et à laquelle le public avait fait le meilleur accueil. Le second tome comprend le texte des Exercices dans la version originale et en regard la traduction catalane. Le volume III, intitulé : *Introducció als Exercicis espirituals de Sant Ignasi de Loyola. Teoria i preparació* se présente comme une initiation au manuel de S. Ignace. Il a surtout un but pratique et montre comment le retraitant trouvera, dans le livret du fondateur de la Compagnie, un moyen de sanctification et de vie intérieure. On trouve dans les autres volumes (IV-VIII) un commentaire suivi du texte. Ayant en vue l'édification des lecteurs, il laisse de côté toute discussion historique.



## OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu  
dans un prochain numéro de la revue.*

- ACHELIS (H.). *Die Katakomben von Neapel*, fasc. 3. Leipzig, Hiersemann, 1935, in-fol., 12 pl.
- BARBET (P.). *Quelques poésies de Fra Jacopone da Todi*. Paris, Desclée, 1935, in-8°, 420 pp.
- BARDY (G.). *La vie spirituelle d'après les Pères des trois premiers siècles*. Paris, Bloud et Gay, 1935, gr. in-8°, 318 pp.
- BOUFFIER (G.) S.I. *La vénérable Anna-Maria Taigi*. 6<sup>e</sup> éd. Paris, Téqui, 1935, xviii-285 pp., portrait.
- BRUNEL (C.). *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*. Paris, Droz, 1935, in-8°, xvii-146 pp. (= *Société de publications romanes et françaises*, XIII).
- CLAUSS (J. M. B.). *Die Heiligen des Elsass*. Düsseldorf, Schwann, 1935, in-4°, 281 pp., 40 pl. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 18-19).
- DICKSON (M. et C.). *Les églises romanes de l'ancien diocèse de Chalon*. Mâcon, Protat, 1935, in-4°, ix-359 pp., illustré.
- DUDDEN (F. H.). *The Life and Times of St. Ambrose*. Oxford, Clarendon Press, 1935, 2 vol. in-8°, x-755 pp., frontispice.
- ERDMANN (C.). *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*. Stuttgart, Kohlhammer, 1935, in-8°, xii-420 pp. (= *Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, VI).
- Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, T. V. Münster, Aschendorff, 1935, in-8°, 507 pp., illustré (= *Spanische Forschungen*).
- HANOZIN (P.) S. I. *La Geste des Martyrs*. Paris, Desclée, 1935, 267 pp.
- LIETZMANN (H.). *Geschichte der Alten Kirche*. Bd. II: *Ecclesia catholica*. Berlin, de Gruyter, 1936, viii-340 pp.
- LOUP DE FERRIÈRES. *Correspondance*, éd. et trad. par L. LEVILLAIN. T. II. Paris, Les Belles Lettres, 1935, 255 pp. (= *Les classiques de l'histoire de France au moyen âge*, 16).
- PERK (I.). *Synopsis latina quattuor evangeliorum*. Paderborn, Schoeningh, in-8°, 52\*-160 pp., plan, carte.
- POWICKE (F. M.). *The Christian Life in the Middle Ages and other Essays*. Oxford, Clarendon Press, 1935, in-8°, viii-176 pp.
- SCHREIBER (G.). *Volk und Volkstum*. Jahrbuch für Volkskunde. München, J. Kösel, 1936, in-4°, 312 pp., 33 fig.
- The New Gospel Fragments*. London, British Museum, 1935, in-8°, 33 pp., 1 pl.
- WEYER (J.). *Der hl. Bruno, Erzbischof von Köln*. Köln, Herold-Verlag, 1935, 38 pp.
- ZAYAT (H.). *La croix dans l'Islam*. Harissa, Imprimerie St-Paul, 1935, 12-100 pp. [En arabe] (= *Publications de la revue « Al-Mağarrat »*).
- ZERETELI (G.); JERNSTEDT (P.). *Papyri russischer und georgischer Sammlungen*. Bd. V. *Varia*. Tiflis, Georgisches Museum, 1935, in-4°, 280 pp.

46  
7  
JAN 20 1937

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LIV — Fasc. III et IV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE  
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS  
BALDVINUS DE GAIFFIER

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD  
82, rue Bonaparte

1936

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE



## HOC FASCICULO CONTINENTUR

Hippolyte DELEHAYE. Contributions récentes à l'hagiographie de Rome et d'Afrique . . . . .	265
Baudouin DE GAIFFIER. Le martyrologe et le légendier d'Hermann Greven . . . . .	316
Paul PEETERS. Une Vie copte de S. Jean de Lycopolis . . . . .	359
Bulletin des publications hagiographiques . . . . .	382

<p>Texte und Untersuchungen 382.          Die griech. christl. Schriftsteller 382.          CARALI. Exaltation de la S<sup>te</sup> Croix 386.          OPITZ. Ueberlieferung der Schriften des Athanasius 387.          — Athanasius Werke 387.          TILL. Koptische Heiligen- und Märtyrerlegenden 390.          — Kopt. Pergamente theologischen Inhalts 390.          GAVAKHISHVILI. Ancienne littérature hist. arménienne 397.          DIMITROV. Voyage de S. Alexandre en Thrace 401.          SEYMER-BUCKLER. Church of Asinou 402.          MACALISTER. Ancient Ireland 403.          SIMPSON. Celtic Church in Scotland 408.          GOUGAUD. Culte de S. Colomban 412.          JACKSON. Celtic Nature Poetry 413.          BOYLAN. Book of the Congress, Dublin 416.          WINHELLER. Lebensbeschreibungen der Bischöfe von Trier 418.          HAU. S. Maximinus 418.          LAMPEN. Thiofried v. Echternach en zijn Vita Llutwini 418.          CHAGNY. Saint-Martin d'Ainay 420.          HESTERMANN. Der hl. Lebuin 422.          VISSER. Een reliek van den h. Lebuinus 422.          CLAUSS. Die Heiligen des Elsass 423.          BAUMONT-PIERROT. Iconographie de S. Dié 423.</p>	<p>Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens 427.          SERRA-VILARÓ. Fructuós, Auguri i Eulogi 427.          Volk und Volkstum 427.          SCHREIBER. Deutschland und Spanien 427.          ERDMANN. Entstehung des Kreuzzugsgedankens 433.          LA TORRE-LONGÁS. Catálogo de códices latinos 436.          BRUNEL. Bibliographie des mss. en ancien provençal 436.          RICHARDSON. World Catalog of MSS. Books 436.          THORNDIKE. History of Magic 439.          RICHARDSON. Jacopo da Varagine 440.          TSCHAN. Helmold, Chronicle of the Slavs 442.          OLIGER. B. Margherita Colonna 442.          BENEDETTUCCI. San Giovanni di Re-canati 444.          BLASCHKA. St. Wenzelslegende Karls IV 447.          MASCEK. Stretzinger, Oratio de D. Leopoldo 447.          GORCE. S. Vincent Ferrier 448.          Post. History of Spanish Painting 449.          SÁNCHEZ GOZALBO. Bernat Serra 449.          TOUSTAIN-TASSIN. Histoire de l'abbaye de S. Wandrille 453.          GALDOS. Frois, Martirio de los crucificados en Nangasaqui 456.          SCHILLING. Funde zur Historia de Japão 456.</p>
---	--



## CONTRIBUTIONS RÉCENTES

### A L'HAGIOGRAPHIE DE ROME ET D'AFRIQUE

Rome et l'Afrique du Nord continuent d'être les centres principaux où l'étude des monuments et d'heureuses trouvailles renouvellent l'archéologie chrétienne et, subsidiairement, l'histoire du culte des martyrs. Il convient de donner de temps en temps un coup d'œil rapide aux matériaux qui s'accumulent sur la table des érudits comme sur les champs de fouilles, et de marquer les progrès réalisés.

Il y aura bientôt dix ans que nous avons attiré l'attention de nos lecteurs sur l'activité déployée à Rome par les travailleurs groupés autour de l'Académie pontificale d'archéologie et de l'Institut d'archéologie chrétienne fondé par S. S. le pape Pie XI<sup>1</sup>. L'ardeur de la recherche ne s'est point ralentie, témoin l'imposante collection des publications de l'*Istituto*, qui comprend actuellement quatre séries : la *Rivista di archeologia cristiana*, faisant suite au *Nuovo Bullettino*, et dont le volume XIII est en cours de publication ; les *Studi di antichità cristiana*, comptant déjà onze volumes in-8° ; les *Monumenti dell' antichità cristiana*, série réservée aux ouvrages de grand format, et dont font partie les *Sarcofagi cristiani* de Mgr Wilpert ; les *Inscriptiones christianae*, de M. Silvagni, dont le second volume vient de paraître. Une nouvelle subdivision est annoncée sous le nom de *Sussidi*, qui comprendra des travaux n'ayant qu'un rapport indirect avec l'archéologie chrétienne. Cette énumération permet de se faire une idée de l'impulsion féconde donnée à la nouvelle institution par son éminent directeur, Mgr J. P. Kirsch. Nous rappelons, une fois pour toutes, que ces publications sont abondamment et luxueusement illustrées.

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 241-69 ; XLV, p. 297-322.



Comme tous les périodiques, la *Rivista* fait une part à l'actualité. Les découvertes sont signalées sans retard, et le lecteur est tenu au courant du mouvement des fouilles. La contribution la plus importante en ces matières est celle de M. E. Josi, qui continue à appliquer à l'exploration des catacombes l'excellente méthode qui a été récompensée par plus d'une heureuse trouvaille. Nul ne connaît mieux que lui la Rome souterraine, et son travail de révision aboutira nécessairement à un ouvrage qui sera le complément indispensable des grandes œuvres de De Rossi. Un article sur le *Coemeterium Maius* de la voie Nomentane a d'abord attiré notre attention <sup>1</sup>. Parmi les peintures qui ornent une des cryptes de ce cimetière et que l'on a réussi enfin à étudier grâce à des photographies plus satisfaisantes, il en est une qui représente une jeune femme, dans la gloire, et deux personnages, un homme et une femme, prosternés à ses pieds. La scène rappelle une fresque bien connue de la basilique des SS. Jean-et-Paul, où De Rossi a reconnu Pam-machius et sa femme Pauline, en prières devant un martyr. Ici, ce seraient le mari et la femme qui s'étaient préparé un tombeau dans la crypte et auraient tenu à rappeler leur dévotion envers une martyre, dont il resterait à trouver le nom. M. Josi avait d'abord songé à St<sup>e</sup> Agnès, la sainte la plus célèbre de la voie Nomentane. Mais il a jugé plus probable d'y reconnaître St<sup>e</sup> Émerentienne, qui reposait dans le *Coemeterium Maius*, et il en prend occasion pour indiquer avec plus d'exactitude qu'on ne l'a fait la place de son tombeau. Armellini, suivi jusqu'ici par tous les archéologues, situait cette tombe dans une chambre sépulcrale visitée, en 1601, par Bosio. Cet emplacement ne répond pas aux données des topographes. De celles-ci il résulterait plutôt que St<sup>e</sup> Émerentienne reposait dans la partie du cimetière, à ciel ouvert, à l'endroit où s'élèvera plus tard sa basilique.

L'exploration d'un nouveau cimetière à gauche de la voie Tiburtine, plus exactement au Viale Regina Margherita <sup>2</sup>, a mis au jour un certain nombre d'inscriptions datées, et

<sup>1</sup> *Rivista*, 1933, p. 7-16.

<sup>2</sup> *Rivista*, 1933, p. 187-233 ; 1934, pp. 7-47, 203-247.

a été l'occasion d'une découverte, la plus importante peut-être de ces dernières années, celle d'une tombe de martyr, portant cette inscription <sup>1</sup> :

NOVATIANO BEATISSIMO  
MARTVRI GAVDENTIVS DIAC  
FEC.

En tenant compte des épitaphes datées de cette partie de l'hypogée et de la paléographie du texte, on est amené à dater ce petit monument du milieu du III<sup>e</sup> siècle.

Quel est ce martyr Novatien dont les pèlerins n'ont pas visité le tombeau et qui n'a laissé aucune trace dans la liturgie? Le nom figure dans le martyrologe hiéronymien au 27 et au 29 juin, mais dans un texte confus, qui ne permet même pas de le rattacher avec certitude à la rubrique *Romae* <sup>2</sup>. Il est assez naturel de songer au Novatien le plus célèbre de ce nom, le prêtre de Rome devenu évêque schismatique après l'élection du pape S. Corneille, et qui, d'après Socrate, aurait souffert le martyre sous Valérien <sup>3</sup>. Euloge d'Alexandrie, dans son sixième livre contre les Novatiens, fait mention du récit de son martyre mis en circulation par ceux de sa secte, et qu'il qualifie de *νόθον καὶ κακόπλαστον μαρτύριον* et de *ψευδομαρτύριον* <sup>4</sup>. Les Novatiens pratiquaient le culte des reliques, nous le savons par la *Depositio martyrum* qui les accuse d'avoir volé le corps du martyr Silanus. Mais alors même que le fait du martyre de leur chef serait mieux établi qu'il ne l'est, on n'aurait point d'indice suffisant pour l'identifier avec le Novatianus dont on vient de découvrir le tombeau. Le diacre Gaudentius aurait-il omis d'inscrire à côté de son nom le titre d'*episcopus* que la secte lui reconnaissait certainement? Les indices défavorables à l'identification pourraient être multipliés; on en trouvera d'autres peut-être, pour l'appuyer, mais aucun argument décisif dans un sens ou dans l'autre ne se laisse entrevoir, et il ne faut pas

<sup>1</sup> *Rivista*, 1933, p. 217.

<sup>2</sup> *Comm. martyr. hieron.*, pp. 337, 342.

<sup>3</sup> *Hist. eccl.*, IV, 28.

<sup>4</sup> PHOTIUS, *Bibliotheca*, codd. 182, 208, 280; *P.G.*, t. CIII, pp. 533, 677; t. CIV, p. 353.



espérer en trouver ailleurs que dans l'exploration topographique de la nouvelle région souterraine. La parole est aux archéologues romains.

L'effort principal de M. Josi et de la Commission d'archéologie sacrée s'est porté sur le cimetière de Prétextat<sup>1</sup>, qui fut un jour, de tous les cimetières romains le plus riche en marbres, mais un de ceux aussi, qui, pour diverses causes, ont subi les plus graves dommages. Beaucoup de matériaux ont été brisés, d'autres entraînés dans des éboulements. Bon nombre d'inscriptions avaient été transportées au Musée du Latran, d'autres cachées pour les soustraire aux déprédations qui les menaçaient. La principale préoccupation de M. Josi a été de retrouver la provenance exacte de chaque pièce. Les notes de De Rossi conservées à la bibliothèque Vaticane lui ont été d'un précieux secours ; mais elles ne l'ont pas dispensé d'un travail très ardu, où la sagacité et le coup d'œil de l'archéologue ont été constamment mis à l'épreuve, mais aussi récompensés par d'heureux résultats. Une foule d'objets ont retrouvé leur place, et le matériel épigraphique recueilli est particulièrement remarquable. Un chiffre suffira à en faire apprécier l'importance. Avant les derniers travaux les inscriptions à date consulaire, trouvées à Prétextat, étaient au nombre de 33 ; actuellement ce chiffre est largement doublé.

Nous ne pouvons nous arrêter à toutes celles qui offrent de l'intérêt. Notons une inscription latine en lettres grecques de l'année 307, avec l'indication chronologique *Maxentio Augusto* sans les noms des consuls, et dont on a un autre exemple<sup>2</sup>. En voici une, de 402, qui attire l'attention par son formulaire et par la mention, au début, de la *gens Cassia* : *Hoc tumulo continetur religiosa germanitas Cassiorum* etc.<sup>3</sup> A retenir celle-ci qui se rapporte à la *gens Anicia* et est libellée en ces termes : *Anicio Gorgonio sig(no) Gregorio in pace*<sup>4</sup>. On a prétendu, sans arriver à le démontrer, que S. Grégoire appartenait à cette illustre famille. Voici la

<sup>1</sup> *Rivista*, 1927, p. 191-255 ; 1935, pp. 7-48, 227-45 ; 1936, p. 7-24.

<sup>2</sup> *Rivista*, 1935, p. 24.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>4</sup> *Rivista*, 1936, p. 20.

preuve que le nom de Gregorius y était admis, au moins à titre de surnom. De Rossi avait affirmé que les familles chrétiennes du Célius se faisaient enterrer à Prétextat. L'épigraphie de ce cimetière confirme cette vue du grand archéologue. Les *Anicii* habitaient cette région, de même que les *Annii*, représentés par plusieurs inscriptions<sup>1</sup>. Ajouter l'épitaphe de *Quintus Lactearius... qui fuit de domum Laterani*<sup>2</sup>.

Un archéologue qui a la hantise des affranchis impériaux a prétendu que Prétextat, l'éponyme du cimetière, appartenait à cette classe. C'est une conjecture sans aucun fondement. Aucun affranchi impérial chrétien, que nous sachions, n'a porté le nom de Prétextat; mais trois inscriptions, où il est mentionné, se rapportent à des personnages de rang sénatorial<sup>3</sup>.

M. Josi ne compte pas parmi les inscriptions chrétiennes du même cimetière celle d'*Elia Afanaria*, inscrite sur une plaque de marbre provenant de son sarcophage, et dont les nombreux fragments ont été patiemment recomposés par M<sup>lle</sup> M. Gütschow<sup>4</sup>. Elle est ornée d'un curieux bas-relief, dont on est encore à chercher la véritable explication. Si nous en parlons, c'est parce que pour un peu on ferait passer Élia Afanaria pour une martyre. La sculpture représente, au milieu d'un groupe de personnages inconnus, une femme que des bras vigoureux maintiennent dans la position horizontale pendant que le fouet s'abat sur elle. Cette scène de fustigation est rendue avec un rare réalisme, et rappellerait cet écolier de Pompei à qui on administra familièrement une correction sous le portique du Forum. Pour Mgr Wilpert, il s'agit d'un acte rituel de quelque secte païenne et le personnage qui tient le fouet serait, non pas un soldat ou un bourreau, mais une femme<sup>5</sup>. M. F. Dölger y voit la punition d'une vestale coupable de négligence dans l'entretien du feu sacré<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Ibid., p. 19-20.

<sup>2</sup> Ibid., p. 17.

<sup>3</sup> Ibid., p. 23-24.

<sup>4</sup> *Rivista*, 1932, p. 119-45.

<sup>5</sup> *Fustigazione rituale*, dans *Atti della pontif. Accademia di archeologia, Rendiconti*, t. IX, p. 100-105.

<sup>6</sup> *Antike und Christentum*, t. III, p. 212-15.



M. Lietzmann cherche à démontrer que l'artiste nous fait assister au supplice d'une martyre. La plaque était destinée, dit-il, à fermer un des loculi de la catacombe, une sépulture chrétienne par conséquent. Si l'on objecte que le nom d'Élia Afanaria ne se rencontre dans aucune liste de martyrs, qu'on chercherait en vain un exemple d'une chrétienne ayant expiré sous le fouet, que d'ailleurs l'iconographie de l'époque (III<sup>e</sup> siècle) n'admet point les scènes de martyre, M. Lietzmann répond que nous sommes en présence d'un cas très particulier. Cette femme peut avoir été tourmentée sous Dèce ou Valérien, avoir survécu à ses blessures, et demandé qu'après sa mort le souvenir de sa confession fût rappelé sur sa tombe « in all seiner peinlichen Realität ». Voilà bien des hypothèses impossibles à vérifier ; et tant qu'à faire état des dernières volontés d'Élia Afanaria, elle aurait dû recommander, semble-t-il, de représenter son supplice d'une façon à peu près décente et de jeter un voile discret sur la « pénible réalité ». Le point de départ de M. Lietzmann l'a engagé sur une fausse piste. La destination primitive du bas-relief n'est pas celle qu'il a imaginée. Le marbre, détaché d'un sarcophage, a sans doute fini par servir de fermeture à un loculus chrétien, mais avec la sculpture tournée vers l'intérieur, comme on l'a fait remarquer <sup>1</sup>.

Le programme de l'*Istituto* n'est pas restreint, on le sait, à l'étude des catacombes. La variété des sujets auxquels il s'intéresse est attestée par les volumes des *Studi*. Les recherches sur les titres presbytéraux de Rome, commencées par les deux volumes sur Saint-Martin-aux-Monts et Saint-Clément <sup>2</sup>, se poursuivent et sont étendues à deux basiliques importantes. M. M. Mesnard est l'auteur d'une bonne monographie sur Saint-Chrysogone du Transtévère <sup>3</sup>. Ici, comme dans les cas analogues, diverses constructions se sont succédé. Le titre de Saint-Chrysogone a commencé par s'installer dans un immeuble mis à la disposition de l'Église par son propriétaire. On a retrouvé, sous la basilique actuelle,

<sup>1</sup> *Rivista*, 1935, p. 214.

<sup>2</sup> *Studi*, t. IV et VI.

<sup>3</sup> *La basilique de Saint-Chrysogone à Rome*, xii-169 pp., 1935 (= *Studi*, IX).

des restes d'anciens bâtiments qui semblent dater du III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle, dont certaines parties pourraient même remonter plus haut. Ceci, faut-il le dire, n'est pas une indication relative à la date de la fondation du titre, puisqu'on a commencé par adapter aux besoins du culte une maison ou une salle, construite primitivement à d'autres fins. Nous ne savons pas non plus quand a été commencée la basilique qui a remplacé l'église provisoire, et a fait place elle-même à la basilique actuelle, bâtie, au XII<sup>e</sup> siècle, par le cardinal Jean de Crema. Les bâtiments ont été souvent renouvelés, remaniés, embellis, et ce n'était pas une mince besogne de reconnaître la trace des nombreux travaux exécutés sur le même emplacement au cours de longs siècles. Les textes qui mentionnent l'édifice et les réparations qu'on lui a fait subir sont assez tardifs. Ceux qui nous parlent du titre sont un peu plus anciens, mais encore bien postérieurs aux origines. Nous ne remontons pas au delà des conciles romains de 499 et de 595, le premier portant trois fois la signature d'un *presbyter tituli Chrysogoni*, le second d'un *presbyter tituli sancti Chrysogoni*. M. Mesnard a bien reconnu la portée de la modification introduite dans la formule. Comme il est arrivé pour le *titulus Anastasiae*, transformé en *titulus sanctae Anastasiae*, le nom du fondateur Chrysogone, un simple fidèle, a fait place à un martyr homonyme, qui n'est pas même un martyr romain.

L'auteur est naturellement amené à s'occuper de la légende de S. Chrysogone, qui ne fait qu'un avec celle de St<sup>e</sup> Anastasie<sup>1</sup>, et a reconnu la parenté de cette histoire avec celle des saints Catiens. Celle-ci a été l'objet d'un grand nombre de remaniements, qui n'ont guère été sérieusement étudiés. L'auteur dit fort prudemment que la légende « romaine » des saints Catiens est une suite d'Anastasie-Chrysogone. Mais il est fort possible que cette légende, provenant d'Aquilée, ait été romanisée sous l'influence de celle de St<sup>e</sup> Anastasie. Nous n'analyserons pas en détail les consciencieuses recherches de M. Mesnard, où historiens et

<sup>1</sup> Texte et commentaire dans notre *Étude sur le légendier romain*, pp. 151-71, 222-49.



archéologues trouveront réuni et discuté tout ce que l'on peut savoir actuellement sur le titre et la basilique de Saint-Chrysogone.

Le volume consacré par M. Petrignani à la basilique de Sainte-Pudentienne est avant tout un travail d'architecte et a dû prendre place dans une série grand format, permettant de donner aux illustrations et aux plans tout le développement désirable<sup>1</sup>. Avant d'aborder l'étude du monument, l'auteur a tenu à s'entourer de toutes les données de la tradition sur les origines du titre et de la basilique ; il commence par rappeler les légendes célèbres qui s'y rattachent, puis les textes historiques, d'où il résulte que la basilique fut érigée entre 384 et 402 par les prêtres Ilicius, Maximus et Leopardus. Adrien I<sup>er</sup> la restaura ; après lui Grégoire VII et Innocent III. Ces restaurations sont constatées par des inscriptions. Une dernière transformation fut entreprise par le cardinal Henri Caetani, en 1588. L'auteur s'est appliqué à distinguer les divers états de l'édifice résultant des travaux exécutés au cours du moyen âge. Avant la reconstruction de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, Onofrio Panvinio avait esquissé une description de la basilique. Ses notes, conservées à la bibliothèque Vaticane dans le manuscrit latin 6780 ont été fort utiles à M. Petrignani, qui en a reproduit le texte dans son ouvrage.

La partie principale de son travail consiste dans les relevés très exacts des restes de construction retrouvés au cours des fouilles : à 9 mètres au-dessous du niveau de la basilique, des pavements en mosaïque ; des parties d'une maison à deux étages que des empreintes de briques permettent de dater des environs de 130 ; quatre galeries ajoutées à cette maison et quatre autres galeries voisines, au-dessus desquelles a été construit un établissement thermal. Le corps de la basilique est constitué par une des salles de ces thermes, où l'on a reconnu les vasques et piscines caractéristiques. Les constructions sont à peu près de la même époque, probablement du milieu du ii<sup>e</sup> siècle. Lors de la transformation en

<sup>1</sup> *La basilica di S. Pudenziana in Roma*, in-4°, 11-70 pp., 1934 (= *Monumenti*, seconda serie, I).

église, à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, les piscines ont été recouvertes par un pavement en mosaïque ; dans une des deux absides, dont les fenêtres ont été murées, a été installée la mosaïque fameuse que l'on admire encore aujourd'hui. Il n'a pas fallu de grands bouleversements pour faire la métamorphose que la légende de St<sup>e</sup> Pudentielle place sous le pontificat du pape Pie et rapporte en ces termes : *Praxedis accepta potestate rogavit beatum Pium episcopum ut thermas Novati quae iam tunc in usu non erant ecclesiam consecraret, quia edificium magnum in iisdem et spatiosum esse videbatur, quod et placuit sancto Pio episcopo ; thermasque Novati dedicavit ecclesiam sub nomine beatae virginis Potentianae in vico Patricii* <sup>1</sup>.

Dans les Actes de St<sup>e</sup> Pudentielle, comme dans d'autres de la même catégorie, l'élément topographique est à peu près le seul qui ne soit pas inventé. Les travaux de M. Petri-gnani, conduits avec toute la rigueur technique et la circonspection souhaitables, n'ont amené aucun résultat qui confère une personnalité à une vierge du nom de Pudentielle, et permette de voir dans l'*ecclesia Pudentiana* autre chose que l'église de Pudens.

Nous pouvons encore signaler d'autres travaux de moindre étendue relatifs à des titres presbytéraux. L'article de M. R. Vielliard sur le *titulus Vestinae*, ou Saint-Vital, que l'auteur appelle le dernier en date des titres romains <sup>2</sup>, passe en revue les textes principaux qui nous renseignent sur l'histoire de cette vieille église. L'auteur adopte les considérations que nous avons fait valoir à propos du vocable de la basilique <sup>3</sup>, à laquelle les archéologues n'ont accordé en ces derniers temps aucune attention spéciale.

L'église Sainte-Sabine sur l'Aventin, dont s'est occupé M. H. I. Marrou <sup>4</sup> a été fondée par Pierre d'Illyrie sous le pontificat du pape Célestin (422-432), comme l'indique l'inscription en mosaïque qui se lit à l'entrée. D'autre part le

<sup>1</sup> BHL. 6989.

<sup>2</sup> Rivista, 1935, p. 103-118.

<sup>3</sup> Anal. Boll., t. XLVI, p. 57-58 ; t. XLVII, p. 9-10 ; t. XLVIII, p. 10-11.

<sup>4</sup> Sur les origines du titre romain de Sainte-Sabine, dans Archivum fratrum praedicatorum, t. II (1932), p. 316-25.



*Liber pontificalis* écrit dans la notice de Sixte III : *huius temporibus fecit Petrus episcopus basilicam in urbe Roma Sanctae Savinae* <sup>1</sup>. Ce témoignage semble être postérieur à celui de la mosaïque, qui est contemporaine des faits. Il est fort possible que la basilique venait d'être terminée lorsque Sixte III fut élu (juillet 432), et que la consécration eut lieu sous le nouveau pontificat. Pierre d'Illyrie construisit l'église, mais n'est pas le fondateur du titre, qui sans cela porterait son nom. Il a été probablement installé dans un immeuble appartenant à une dame Sabine. On a découvert des restes de constructions antérieures au <sup>ve</sup> siècle incorporés dans l'édifice actuel, et à deux mètres en dessous du niveau, un local assez vaste qui, d'après certains indices, semblerait avoir été adapté aux usages du culte. Ces indications sont intéressantes, sans doute. Mais elles sont loin d'offrir une base suffisamment sûre pour un système chronologique.

Un volume des *Studi* est consacré aux sessions du Congrès d'Archéologie Chrétienne, tenu à Ravenne en 1932 <sup>2</sup>. Ce Congrès, qui a été fort bien suivi, a dû aux circonstances son organisation un peu particulière. Au lieu d'une suite de travaux présentés en diverses sections et suivis d'une discussion, on a entendu une série de rapports sur les découvertes et les résultats des travaux archéologiques dans les principaux centres d'études, depuis le Congrès précédent, tenu à Rome en 1900. Le texte de ces rapports est publié dans les *Atti*, et forme un ensemble fort intéressant. Les représentants les plus qualifiés de la science des antiquités chrétiennes ont exposé l'état des recherches et l'organisation du travail dans leurs pays respectifs, avec d'autant plus d'autorité que la plupart auraient eu le droit de dire : *quorum pars magna fui*. Rome et l'Italie y occupent naturellement une grande place. Mais les pays voisins y sont bien représentés, et non moins les pays lointains où la moisson est particulièrement abondante, l'Afrique, l'Asie-Mi-

<sup>1</sup> DUCHESNE, t. I, p. 235.

<sup>2</sup> *Atti del III Congresso internazionale di archeologia cristiana*. Roma, 1934, VIII-528 pp. (= *Studi*, t. VIII).

neure, la Syrie, la Palestine. Sans ces exposés par région et étendus à tous les pays civilisés, il serait bien difficile de se rendre compte de l'effort réalisé en trente ans. En les provoquant l'*Istituto* a bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie chrétienne.

Il faudrait la compétence spéciale d'un Mgr Wilpert pour juger un ouvrage comme celui de M. H.-U. von Schoenebeck sur le sarcophage dit de Stilicon,<sup>1</sup> que l'on peut voir à Saint-Ambroise de Milan, mais qui s'y trouve assez malencontreusement placé pour permettre l'étude de cet important monument<sup>1</sup>. Il sera plus facile de l'apprécier, maintenant qu'il en existe un beau moulage dans les locaux de l'*Istituto*. Ce monument a son importance pour l'histoire de l'art. Il est représentatif d'un genre qui s'affirme dans le dernier quart du iv<sup>e</sup> siècle, par une série d'exemplaires apparentés exécutés en Italie non sans influence de l'art grec. L'auteur les étudie parallèlement à celui de Milan au point de vue de l'iconographie, de la composition, de l'ornementation et du style, et termine par un chapitre sur l'art à la cour de Théodose et d'Honorius. C'est un travail très savant et très complet, qui sera apprécié, nous n'en doutons pas, des connaisseurs.

Le volume de M. F. Benoit sur les cimetières d'Arles ne nous éloigne pas de Rome autant que son titre le donnerait à penser<sup>2</sup>. Les deux cimetières des Aliscamps et de Trinquetaille, qui s'étendent sur les deux rives du Rhône, se recommandent à notre attention, parce que le grand martyr d'Arles y fut spécialement honoré, conformément d'ailleurs aux données de son histoire. Celle-ci raconte que, condamné à mort et poursuivi, il traversa le fleuve à la nage, fut atteint sur la rive droite, à Trinquetaille, et décapité. Le corps fut ensuite ramené sur l'autre rive ; mais une basilique fut élevée à Trinquetaille, lieu de l'exécution. Les deux quartiers d'Arles furent sanctifiés par le martyr :

<sup>1</sup> *Der Mailander Sarkophag und seine Nachfolge*, 1935, xvi-128 pp. (= *Studi*, X).

<sup>2</sup> *Les cimetières suburbains d'Arles dans l'antiquité chrétienne et au moyen âge*, 1935, vii-73 pp. (= *Studi*, XI).



*illic sanguine hic corpore*, comme dit le biographe. Le culte de S. Genès se répandit rapidement en Gaule, en Espagne et en Italie, et c'est peut-être à Rome qu'il eut le plus de relief ; il y créa une légende qui ne tarda pas à faire oublier le récit rédigé dans son pays d'origine, au point d'opérer un dédoublement qui place à côté d'un Genès d'Arles <sup>1</sup> un Genès de Rome <sup>2</sup>. L'auteur semble admettre la distinction des homonymes, et il s'est laissé égarer quelque peu par les thèses singulières défendues dans l'ouvrage sur les *Origines chrétiennes de la II<sup>e</sup> Narbonnaise* qu'il cite à plusieurs reprises <sup>3</sup>. Le *Genesios* de Périnthe que nomme le martyrologe syriaque, au 29 septembre, en compagnie d'Eutychios et de Sabinos, n'a rien de commun avec son homonyme d'Arles, et S. Médier ou Émétéry, dont l'église n'est pas éloignée de celle de Saint-Genès à Trinquetaille, est probablement le martyr espagnol du 3 mars, Emetarius, et nullement S. Démétrius. Où a-t-on trouvé que S. Démétrius de Thessalonique « fut associé dans la mort à Genesios, à Périnthe en Propontide » ? Quant à l'hypothèse du transport des reliques de ces deux saints de Périnthe à Arles par l'évêque Saturnin, vers 360, elle ne valait pas la peine d'être mentionnée. Tout en s'attachant principalement au côté archéologique du sujet, M. Benoit a touché à bien des questions hagiographiques, telles que le culte de S. Victor, de S. Trophime, de S. Honorat, de S. Concordius, de S. Césaire, de S. Hilaire et autres saints du pays. Ce culte, abondamment attesté par les textes, a laissé dans les monuments des traces que l'auteur se plaît à relever.

On se souviendra qu'après l'apparition des deux volumes de Mgr Wilpert sur les sarcophages chrétiens (*Anal. Boll.*, XLVIII, 182 ; LII, 374), l'auteur promettait un supplément où seraient réunis les monuments de cette catégorie, entiers ou fragmentaires, qui pourraient être signalés dans la suite. Mgr Wilpert a tenu, une fois de plus, à montrer qu'il n'est pas un prometteur. Il y a peu de mois paraissait un troisième

<sup>1</sup> *BHL.* 3304-3310.

<sup>2</sup> *BHL.* 3315-3326. Cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 462-65.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLV, p. 141.

volume, après lequel il restera peu de chose à recueillir<sup>1</sup>. Les matériaux nouvellement découverts ou nouvellement classés reproduits dans les grandes planches, numérotées CCLXVI à CCC, sont nombreux et il faut toute l'activité et l'ardeur vraiment juvénile de l'auteur pour réussir à grouper si rapidement tant de nouveaux éléments. Quand un sarcophage surgit inopinément en quelque lieu de la terre, Mgr Wilpert y court ; c'est trop peu dire : il y vole, et aussitôt le monument est classé, prêt à être commenté. Le commentaire des nouvelles pièces est à chercher dans la préface, en quinze chapitres, où l'auteur, fidèle au compromis, déjà établi dans les volumes précédents, entre la dissertation et la description technique, dispose ses matériaux en ordre systématique. Nous n'oserions assurer que cette méthode favorise la clarté et que de bonnes tables suffisent à suppléer aux inconvénients de l'ordre adopté. Les sujets principaux sont le Bon Pasteur, le Christ vainqueur de la mort, la couronne symbole de la victoire ; scènes parallèles de la vie du Christ et le rôle de S. Pierre ; sarcophages et fragments d'art africain ; représentation de la pénitence ; représentations du Christ ; personnification de la foi en l'eucharistie, etc.

Nous remarquerons, en passant, une note sur les représentations de S. Joseph (p. VII), que les artistes romains des premiers siècles suppriment dans les scènes de l'enfance du Christ, pour éviter toute apparence de paternité humaine. Il apparaît quelquefois en Gaule, dans l'apparition de l'ange qui ordonne à S. Joseph de prendre Marie pour épouse. Quant à des figurations qui auraient une signification cultuelle, il ne s'en trouve aucune. Dans le chapitre sur les portraits des défunts (p. 8-9), les candélabres et les cierges allumés placés à côté de l'orant ou de l'orante n'ont pas la portée que ces signes auraient aujourd'hui, et ne sont pas l'équivalent du mot *sanctus*. Voir, à côté, la fig. 228, une colombe portant dans sa patte un cierge, qu'elle incline maladroitement vers le monogramme du Christ.

Tout un chapitre a pour objet le sarcophage de S. Guillaume, dont l'église de Saint-Guilhem-du-Désert (diocèse

<sup>1</sup> *I sarcofagi cristiani antichi*. Volume terzo. Supplemento. Città del Vaticano, 1936, in-fol., VIII-76 pp., gravures, planches.



de Montpellier) conserve des fragments, tout ce que les huguenots et les révolutionnaires en ont laissé subsister. S. Guillaume, duc d'Aquitaine, se fit moine et mourut en 812. Il reçut d'abord la sépulture monastique. C'est à l'occasion de sa canonisation par Innocent II que son corps fut déposé dans un sarcophage antique, suivant une pratique assez répandue au moyen âge, et dont l'auteur cite plusieurs exemples. Ce qu'on a réussi à sauver de la destruction ne suffit pas, loin de là, à recomposer le monument, et il fallait toute l'expérience de Mgr Wilpert pour en tirer parti. Il s'est transporté sur les lieux et avec beaucoup de patience il a abouti à une restitution très ingénieuse (pl. 289), où la conjecture a naturellement une très grande part.

Dans l'étude du sarcophage de Tébessa, il ne s'agit pas d'une restitution, le monument étant intact, mais de l'interprétation des sculptures. Le marbre est divisé en trois cadres dans lesquels sont représentées trois figures féminines, flanquées chacune de deux flambeaux allumés. S. Gsell avait publié ce sarcophage, « le moins ancien et le moins artistique de tous ceux que nous avons illustrés », dit Mgr Wilpert. Il est d'accord avec ce savant pour l'identification de la figure centrale, qui serait la Rome chrétienne ou l'Église de Rome. La figure de droite, que l'on dirait revêtue de la cuirasse, serait la Foi, celle de gauche, représentée en orante, serait l'âme de la défunte ou du défunt. L'auteur a une prédilection pour les symboles, et tous les détails de la sculpture lui fournissent matière à développement.

Sous le titre : *Fustigazione rituale* (p. 46-48), Mgr Wilpert étudie le bas-relief trouvé à Prétextat, et déjà signalé plus haut<sup>1</sup>. Les personnages relativement nombreux groupés autour de la patiente sont bien difficiles à identifier. Il s'agirait de pratiques d'une secte immorale, que l'auteur s'abstient de désigner. Il cite comme parallèle, la grande scène de la *Villa dei misteri* de Pompei<sup>2</sup>.

Le volume se termine par un index topographique, où

<sup>1</sup> P. 269.

<sup>2</sup> MAIURI, *La villa dei misteri* (Roma, 1931), p. 144.

sont indiquées les provenances des monuments décrits dans les trois volumes. Rien n'est mieux fait pour donner une juste idée de l'énorme effort dépensé pour mener à bien ce grand ouvrage. Mais on ne peut s'empêcher de regretter que la topographie n'en ait pas été la base au lieu d'en être le couronnement.

La section *Inscriptiones christianae* s'est enrichie d'un nouveau volume du grand recueil dont M. A. Silvagni <sup>1</sup> avait commencé la publication en 1922. Nous en avons alors indiqué rapidement l'ordonnance <sup>2</sup>. Dans le premier volume ont été réunies les 4000 inscriptions, dispersées un peu partout, mais dont la provenance exacte n'a pu être déterminée. Cette fois l'auteur aborde la partie essentielle de sa tâche, et nous donne, rangées d'après l'ordre topographique des cimetières romains, celles dont la provenance est garantie. Il parcourt les voies Cornelia, Aurelia, Portuensis, Ostiensis, en attendant qu'il puisse achever sa tournée jusqu'à la Via Flaminia. Les noms des cimetières sont assez connus sans qu'il soit nécessaire de les énumérer <sup>3</sup>. Ce beau volume est, comme le précédent, d'une exécution impeccable, et aisé à consulter. Il est également suivi d'une table des noms, et il faut être reconnaissant à l'auteur de ne pas avoir attendu, pour nous la donner, l'achèvement de l'ouvrage. L'album, comprenant 34 planches, reproduit en fac-similé un grand nombre d'inscriptions, d'abord celles qui sont datées des années 339 à 577, puis un choix d'inscriptions damasiennes, des inscriptions fragmentaires dont la date ne peut être restituée que par conjecture, une série de marbres importants du musée de Saint-Paul et du cimetière du Vatican, enfin quelques inscriptions choisies provenant de diverses catacombes. Ainsi complétés, les volumes de M. Silvagni deviennent un instrument de travail hors ligne.

<sup>1</sup> *Inscriptiones christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores*, vol. II, 1935, xiv-398 pp., avec atlas.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 420-23.

<sup>3</sup> Est-ce bien *ad insalsatos* et pas plutôt *ad insalatos* que le cimetière de S. Félix de la voie de Porto est appelé dans le catalogue?



Les groupes d'inscriptions les plus importants sont ceux de la basilique de Saint-Pierre avec le cimetière adjacent, ceux de Saint-Paul-hors-les-murs, qui comprennent la célèbre collection, trop peu connue jusqu'ici, conservée dans les cloîtres du monastère, et celle du cimetière de Commodille, où l'on remarque beaucoup d'épithaphes nouvellement découvertes. Ce n'est parfois qu'après des recherches et des discussions ardues que le lieu d'origine de certaines inscriptions a pu être déterminé. Le n° 4106, où figure le nom du pape Symmaque à côté de celui des martyrs Protus et Hyacinthus, a fait beaucoup hésiter les archéologues, qui l'ont placé tantôt au cimetière de Saint-Hermès, tantôt à la basilique Vaticane. Après l'étude de M. Josi <sup>1</sup>, c'est à la seconde solution qu'il faut s'arrêter. M. Silvagni s'y rallie, et ne croit pas que l'inscription soit contemporaine de Symmaque. Se rappeler qu'elle n'est connue, comme tant d'autres, que par une copie assez récente. L'inscription *Hanc aram domini servant Paulusque Iohannes* dont l'original est également perdu, ne se rapporte pas, de l'avis de De Rossi, à la basilique des SS.-Jean-et-Paul, mais à l'autel des martyrs au Vatican. Cette conjecture, dit M. Silvagni, est renforcée par le fait que, dans le recueil qui nous a conservé ce texte, il est précédé et suivi d'inscriptions appartenant à la basilique.

Le commentaire du n° 4745 est particulièrement intéressant. L'inscription est de Damase, qui rend grâce à S. Félix d'avoir confondu ses calomniateurs. Cet ex-voto avait-il été placé à Rome, ou à Nole dans la basilique de S. Félix? Les deux opinions avaient leurs partisans. Mais depuis la publication de De Rossi, *Inscriptiones*, t. II, 190, et son étude sur la tradition manuscrite du texte, on s'était unanimement prononcé pour Nole. Cette exception, unique dans l'œuvre de Damase, d'une inscription destinée à une église étrangère ne laissait pas d'étonner, et M. Silvagni a jugé nécessaire de reprendre l'étude des manuscrits dans un important article, dont il donne ici le résumé <sup>2</sup>. C'est un tra-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 257.

<sup>2</sup> *Rivista*, 1935, p. 249-64.

vail très délicat, qui aboutit à une conclusion opposée. C'est bien dans une église de Rome que Damase a placé cet ex-voto. Laquelle? On serait tenté de nommer l'église de Saint-Félix in Pincis. C'est à se demander si elle existait du temps de Damase. Cela n'est pas impossible, et rien n'indique qu'il ait fallu attendre la propagande de Paulin pour introduire à Rome la dévotion à S. Félix; le passage du *Carmen* XIII, 65-70 donne une toute autre impression. M. Silvagni n'a pas voulu décider, et a pris le parti de rapporter l'inscription à la *basilica domni Felicis* de la voie de Porto, mais avec une réserve formelle: *fortasse*. Dans les *Acta Sanctorum*, au t. I de janvier, p. 940, le texte authentique de Damase a été publié par Bollandus. Au t. II de février, p. 22, on peut trouver, d'après un bréviaire de Nole, le même texte appliqué à l'évêque S. Maxime, dont le nom remplace celui de Félix, sous la forme Magnus:

*Corpore mente animo pariter quoque nomine Magnus.*

Nous ne savons quand et par qui a été faite cette adaptation. En toute rigueur, ce serait un faux. En fait ce n'est peut-être que le procédé naïf dont usaient les vieux hagiographes impuissants à louer dignement leur saint. Ils se contentaient d'une simple substitution de nom.

C'est un autre recueil d'inscriptions qui inaugure la série des *Sussidi allo studio delle antichità cristiane*: le *Corpus* des inscriptions juives dont le P. Frey vient d'achever le premier volume, comprenant les inscriptions d'Europe<sup>1</sup>. C'est un sujet bien négligé. Combien de visiteurs des catacombes de la voie Appienne daignent s'arrêter un instant au cimetière de la Vigna Randanini? Ceux qui consulteront l'ouvrage du P. Frey sauront désormais qu'il vaut bien une visite.

L'ordonnance du *Corpus* est parfaite, et s'inspire des meilleurs modèles. L'auteur suit l'ordre topographique: Rome et l'Italie, l'Europe occidentale, l'Europe orientale, pour terminer par la Grèce et l'Archipel. Le matériel se trouvait la plupart du temps sur place, les inscriptions, dont la lec-

<sup>1</sup> *Corpus inscriptionum Iudaicarum*. Vol. I, Europe. Città del Vaticano, 1936, in-8°, CXLIV-687 pp.



ture n'offre d'ailleurs que peu de difficultés, ont pu être généralement transcrites sur les originaux. L'auteur y a ajouté une traduction française, et la bibliographie, qui dans un *Corpus* n'est pas un simple luxe. Un appendice, comprenant plus de 100 numéros, réunit les inscriptions fausses et celles de caractère douteux. Des tables très développées, tables des noms, des mots grecs et latins et des emblèmes, terminent le volume.

Les inscriptions juives sont assez rarement intéressantes par elles-mêmes, et lorsqu'on ignore la provenance et que les emblèmes (chandelier à sept branches, rouleau sacré, etc.) font défaut, on a souvent de la peine à les reconnaître. Réunis, et replacés dans leur milieu, ces textes nous apprennent sur les communautés juives bien des détails qu'une inscription isolée ne ferait pas ressortir. L'auteur a eu la bonne pensée de placer en tête de son volume une introduction où il montre le parti que l'on peut tirer du *Corpus* pour la connaissance de l'ancien judaïsme, spécialement à Rome. On apprend par exemple, que dans l'épigraphie juive de Rome *συναγωγή* désigne la communauté et jamais l'édifice cultuel, et qu'on connaît actuellement au moins treize de ces associations. Exemples : *Ἀννίς γερονσιάρχης συναγωγῆς Ἀγουστεσίων* (n. 301) ; *Καίλις προστάτης Ἀγριππησίων* (n. 365) ; *Δόμνος πατήρ συναγωγῆς Βερνάκλων* (n. 494) etc. Ces « synagogues » se rattachent par leur nom à des personnages illustres : l'empereur Auguste, Agrippa, Hérode, Volumnius. D'autres sont dénommées d'après les quartiers de Rome où elles étaient établies : celles des *Σιβουρησίων*, du quartier de la Subura, des *Καμπησίων*, au Champ de Mars. Il y a un groupe des *Καλκαρησίων*, désignation topographique ou professionnelle, on ne sait. Les expressions suivantes appellent la discussion : *Ἑβραίων*, *Βερνακλησίων* (*Vernaculorum*), *Ἑλαίας*, *Τριπολειτῶν*, *Σεκηνῶν*, *Ἀρκῆς Λιβάνου*. L'administration des communautés est étudiée dans un chapitre spécial. Dans un autre l'auteur se pose cette question : l'organisation synagogale des Juifs a-t-elle servi de modèle à l'organisation de la communauté chrétienne primitive de Rome ? La réponse ne saurait être douteuse, mais il s'agissait d'en finir avec les thèses de M. Georges La Piana, dans divers travaux publiés en Amérique et en

Italie et dont le côté paradoxal pourrait tenter certains esprits.

A côté des importants travaux que nous venons de citer et qui sont sortis d'un même centre d'études, il convient de mentionner quelques recherches isolées sur des matières d'hagiographie romaine. Voici d'abord un bon article de M. E. Donckel sur St<sup>e</sup> Bibiane, un sujet bien ingrat, et par suite longtemps négligé<sup>1</sup>. On sait que le pape Simplicius (468-483) consacra en son honneur une basilique, où son corps serait conservé. Ce sanctuaire se trouve à l'intérieur des murs : autant dire que les origines du culte de cette sainte sont des plus obscures. L'auteur n'a rien négligé pour s'éclairer ; mais il a bien fallu renoncer à l'espoir d'une solution, et sauf les maigres indications du *Liber pontificalis* dans les notices de Léon III et d'Honorius III, l'histoire du culte de St<sup>e</sup> Bibiane ne prend un corps qu'à partir d'Urbain VIII. On trouvera difficilement à compléter les recherches de M. Donckel.

En passant par Innichen, San Candido, actuellement en territoire italien, Dom Morin<sup>2</sup> s'est intéressé au patron du lieu, *monasterium sancti Candidi* depuis le ix<sup>e</sup> siècle. Une lettre du pape Hadrien à Charlemagne<sup>3</sup> permet de conclure que ce saint est le martyr romain dont le corps fut donné au prêtre Aciulfus par le pape Paul I<sup>er</sup>, puis par Hadrien au diacre Atto, le futur fondateur du monastère d'Innichen. Pour résoudre la question d'identité il faut arriver à connaître la date de la fête du saint et le lieu de sa sépulture. Actuellement on célèbre S. Candidus le 24 août, anniversaire de la dernière translation de ses reliques au xvii<sup>e</sup> siècle ; auparavant on faisait la fête le 23 mai, pour commémorer une translation du xiv<sup>e</sup> siècle ; le *dies natalis* est inconnu.

<sup>1</sup> Studien über den Kultus der hl. Bibiana, dans *Römische Quartalschrift*, t. XLIII (1935), p. 23-33.

<sup>2</sup> Le saint Candide d'Innichen et son homonyme du « Coemeterium Pamphili », dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LIII (1935), p. 205-211.

<sup>3</sup> JAFFÉ, *Regesta* 2, 2429.



Les saints du nom de Candidus que le martyrologe hiéronymien permet de reconnaître avec une suffisante probabilité, ne sont pas des martyrs romains, et l'auteur ne propose l'identification avec aucun d'entre eux. Mais il attire l'attention sur le passage du *De locis* relatif au cimetière de Pamphile de l'ancienne voie Salarienne : *in criptis sub terra LXXX gradibus sanctus Pamphilus et sanctus Candidus sanctusque Cyrinus cum multis martyribus iacet*. Il y avait donc dans ce cimetière un martyr Candidus, dont malheureusement le tombeau n'a pas été retrouvé<sup>1</sup>. Dom Morin propose de l'identifier avec le patron d'Innichen, parce que c'est le seul Candidus dont le nom est clairement marqué dans les documents romains. Après M. Josi, l'auteur fait remarquer que dans le martyrologe hiéronymien la liste du 10 et du 11 juillet contient les noms *Candidus...*, *Cyrinus*. Sont-ce les martyrs du *De locis*? Dom Morin ne l'affirme pas et donne simplement l'indication comme une suggestion intéressante.

Nous imiterons cette réserve, puisque aussi bien le désordre du texte de l'hiéronymien nous a habitué aux rapprochements les plus inattendus et qu'on cherche en vain dans les environs la rubrique *Romae*. Nous accepterions difficilement comme une sorte de confirmation de l'identité des deux personnages nommés avec les deux martyrs du cimetière de Pamphile le fait que « *St<sup>e</sup> Félicité, fêtée le 10 juillet, avait son tombeau et son sanctuaire sur la *Via Salaria*, et que cette circonstance a pu motiver, comme c'est si souvent le cas, le rappel d'autres martyrs vénérés sur la même voie<sup>2</sup>. » Ce genre de rappels est en effet fréquent dans le martyrologe, mais seulement lorsqu'il s'agit de saints d'une même Église ou d'un même cimetière, non de ceux qui reposent simplement sur la même voie. Encore n'est-ce pas le cas ici. Le cimetière de Pamphile est sur la *Salaria Vetus*, les martyrs du 10 juillet (Félicité n'en est pas) appartiennent tous à la *Salaria Nova* et à la voie Appienne.*

<sup>1</sup> Sur le résultat des fouilles pratiquées par M. Josi dans le cimetière de Pamphile, voir *Rivista*, 1924, p. 15-119 ; 1926, p. 51-211.

<sup>2</sup> MORIN, t. c., p. 211, note 27.

Dans un travail sur les translations de corps saints de Rome en Bavière, au VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, M. W. Hotzelt a été amené à traiter le même sujet que Dom Morin. Les résultats de ses recherches sont, en substance, les mêmes que celles de ce savant, et il n'a pas réussi davantage à identifier avec certitude le patron d'Innichen. Il nous apprend que tout récemment encore on a cru devoir pratiquer, dans l'église de S. Candidus, ce qu'on appellerait avec Damase : *cineres vexare piorum*, une reconnaissance de reliques, qui n'a donné d'ailleurs aucun résultat, comme c'est presque toujours le cas en pareille occurrence. Et l'on voit une fois de plus, par l'exemple du martyr Candidus, quelle confusion inextricable a été créée par la violation des tombeaux et les transports de reliques. Nous ne ferons qu'indiquer ici, quitte à revenir plus tard sur les translations étudiées par M. Hotzelt, les noms des saints dont il s'occupe dans le travail cité : Quirinus de Tegernsee, Arsadius d'Ilmmünster, Agapit de Kremsmünster, Gordianus et Epimachus de Kempten, Tertullianus de Schlehdorf, Castulus de Moosburg, Juliana de Isen, Sulpicius et Servilianus, Quartus et Quintus d'Ellwangen, Alexandre d'Ottobeuren. Il n'est aucune de ces translations qui n'ait son intérêt particulier.

Le même auteur a traité, dans un article spécial, de la Translation des SS. Felicissimus et Agapitus, les deux diacres de Sixte II ensevelis dans le cimetière de Prétextat<sup>2</sup>. Gozbald, abbé d'Altaich, qui devint évêque de Wurzburg (841-855), reçut les corps saints du pape Grégoire IV (827-844), comme il l'affirme dans un diplôme qui nous a été conservé : *regalem munificentiam... tradere volo sanctis martyribus Felicissimo et Agapito quorum membra a beatissimo papa Gregorio causa sanctitatis accepi et in loco qui vocatur Yserhof deinceps eterna permansione stabilivi*<sup>3</sup>. L'auteur rappelle le fragment de translation publié par Schepps d'après un manuscrit de Wurzburg, où il est fait mention de la

<sup>1</sup> *Studien und Mitteilungen*, t. c., p. 286-343.

<sup>2</sup> *Felizissimus und Agapitus*, dans *Zeitschrift für bayerische Kirchengeschichte*, t. X (1935), p. 84-90.

<sup>3</sup> *Monumenta boica*, t. XI, p. 109. Cf. BÖHMER-MÜHLBACHER, *Regesten*, t. I<sup>2</sup>, 1370.



crypte où reposaient les saints, désignés par une inscription du pape Damase, mais dont le nom ne figure pas dans le fragment<sup>1</sup>. Contrairement à l'opinion de Mgr De Waal, qui s'était prononcé pour les saints Chrysanthé et Darie<sup>2</sup>, il se rallie, pour de bonnes raisons, à l'avis de ceux qui rapportent le récit aux corps saints ramenés de Rome par l'abbé Gozbold.

Le souci de n'être pas trop incomplet nous oblige à citer, à côté de tant d'importants travaux dont nous venons de faire mention, une étude sur le Légendier romain, qui a été annoncée plus haut<sup>3</sup>, mais qu'il ne nous convient pas d'apprécier. Ceux qui en prendront connaissance et liront les pages où sont exposés les principes appliqués à la critique des légendes, devineront ce que nous pensons des conclusions d'un ouvrage du P. Mauro da Leonessa sur S. Hippolyte<sup>4</sup>. Les voici en deux mots. L'Hippolyte prêtre du catalogue Libérien n'a rien à voir avec l'Hippolyte évêque et docteur, comme, probablement, ni l'un ni l'autre n'ont rien à voir avec l'Hippolyte enseveli sur la voie Tiburtine. « La vérité pure et simple est celle-ci : le soldat S. Hippolyte, gardien de S. Laurent, n'est pas un mythe. Ce qu'on raconte de lui répond à la vérité. » On connaît d'avance les arguments. Cela se termine par une lettre à Mgr Kirsch dont l'allure et les termes sont inadmissibles. La préface nous apprend que le livre est un recueil d'articles publiés dans un journal, après avoir été refusés par un autre. Au lecteur de juger laquelle des deux rédactions a été la mieux inspirée.

Les travaux sur la liturgie romaine trouvent leur place ici ; les renseignements qu'ils fournissent sur les développements du sanctoral ne peuvent pas être négligés, mais non plus utilisés sans une connaissance sérieuse des sources. Celles-ci ne sont pas si aisées à atteindre qu'on se l'imagine

<sup>1</sup> BHL. 2852.

<sup>2</sup> *Römische Quartalschrift*, t. I, p. 161-72.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 160.

<sup>4</sup> *S. Ippolito della via Tiburtina. Studio storico critico*. Roma, 1935, in-8°, 111 pp.

volontiers. Sans parler des sacramentaires, les parties de la messe actuellement réunies dans nos missels : épîtres, évangiles, antiennes, répons, doivent être cherchées dans trois livres séparés, souvent transcrits et dont le nombre a découragé bien des érudits privés des instruments de travail indispensables. Trois excellents ouvrages, récemment parus, vont singulièrement faciliter l'étude de la liturgie romaine : un volume de l'ancien évêque de Truro sur l'épistolier<sup>1</sup>, un autre de M. Th. Klauser sur l'évangélaire<sup>2</sup> et une édition de l'antiphonaire de la messe, par le P. J. R. Hesbert<sup>3</sup>.

Les études du Dr W. H. Frere sur l'ancienne liturgie romaine avaient été commencées, en 1930, par un volume sur le calendrier, suivi, en 1934, d'un autre sur le lectionnaire des évangiles<sup>4</sup>. La série vient de se compléter par un troisième volume sur le lectionnaire des épîtres. Ce complément se distingue par les qualités qui ont fait apprécier les débuts. Les manuscrits ont été soigneusement analysés et classés de manière à faire ressortir les développements du recueil depuis le premier état représenté par le lectionnaire de Wurzburg, jusqu'à la rédaction qui peut être considérée comme le type du lectionnaire romain au VIII<sup>e</sup> siècle. Le lectionnaire d'Alcuin et celui de Théotinchus sont étudiés à part. A propos de ce dernier, l'attention est attirée sur le sanctoral beaucoup plus abondant que celui du *comes* (ch. vi). En tête du volume, le texte du *Liber comitis* d'après le lectionnaire de Corbie, actuellement à Leningrad, qui n'était connu que par la description du P. A. Staerk.

Dans son volume sur le capitulaire des évangiles, M. Klauser ne nous donne encore que le tiers de son ouvrage, l'inventaire des matériaux ; l'étude de détail et les conclusions sont réservées aux volumes suivants. La liste des manuscrits est la plus complète qui existe, et suffirait à donner un réel

<sup>1</sup> *Studies in Early Roman Liturgy. III. The Roman Epistle-Lectionary*. Oxford, 1935, in-8°, v-115 pp. (= *Alcuin Club Collections*, n° XXXII).

<sup>2</sup> *Das römische Capitulare Evangeliorum. I. Typen*. Münster in Westf., Aschendorff, 1935, in-8°, cxx-199 pp.

<sup>3</sup> *Antiphonale missarum sextuplex*. Bruxelles, Vromant, 1935, in-4°, cxxvi-256 pp.

<sup>4</sup> *Anal. Boll.*, t. L, p. 375 ; t. LI, p. 387.



prix à cette publication. Mais l'auteur ne s'est pas contenté d'une simple énumération. Il distingue quatre types de capitulaires des évangiles, dont les caractéristiques sont établies d'après le calendrier des fêtes et par une série de particularités. Suivent la description détaillée des manuscrits de la classe, les indications nécessaires sur les principes suivis dans l'établissement du texte, enfin le texte critique lui-même. Un premier appendice donne un dépouillement sommaire de deux manuscrits de Paris, le n<sup>o</sup>. 93 et le 13171, l'un et l'autre du ix<sup>e</sup> siècle. Dans un second appendice, l'auteur esquisse, d'après diverses sources, notamment d'après le *Liber pontificalis*, le développement du calendrier romain du vii<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle. Il sera intéressant de lire les éclaircissements qui sont promis pour le second volume. Celui que nous avons sous les yeux représente une grande somme de travail. La clarté de l'exposition le fera doublement apprécier.

L'Antiphonaire de la messe répond à notre Graduel : il comprend, pour chaque jour, l'introït, le graduel (alleluia), l'offertoire, la communion. Dom Hesbert nous le donne, dans une édition de grand luxe, où sont intégralement reproduits, en colonnes parallèles, les six manuscrits de Monza (cathédrale), de Rheinau (Zurich, Zentralbibliothek), du Mont-Blandin (Bruxelles, Bibl. Royale), de Compiègne (Paris, Bibl. Nationale), de Corbie (même bibliothèque), de Senlis (Paris, Bibl. Sainte-Geneviève). Le premier est du viii<sup>e</sup> siècle, les deux suivants du viii<sup>e</sup>-ix<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien manuscrit complet est celui du Mont-Blandin, publié autrefois par J. Pamelius, mais que l'on considérerait comme perdu. Il porte le titre d'*Antefonarius ordinatus a sancto Gregorio per circulum anni*. Le nom de S. Grégoire est également placé en tête des manuscrits de Monza et de Compiègne. Les textes sont reproduits avec une scrupuleuse fidélité. L'auteur a multiplié les tables et les tableaux, où rien n'est négligé pour épargner la peine au lecteur, et a placé, en tête de l'édition, une longue introduction, qui est un véritable commentaire de l'Antiphonaire. Le sanctoral a été l'objet de soins spéciaux. Si toutes les notices n'ont pas reçu les éclaircissements définitifs que l'on souhaiterait, elles sont pour la plupart l'objet de bonnes remarques. Ainsi, à propos de St<sup>e</sup> Pudentienne, nommée dans les manuscrits de l'Antiphonaire et ailleurs

*Potentiana*, l'attention est attirée sur la formule *die XVIII mensis maii*, dans le Blandiniensis, indice du caractère non primitif de la messe. Et il est remarquable qu'en dehors de l'Antiphonaire la fête de St<sup>e</sup> Pudentienne « ne figure nulle part : dans aucun sacramentaire ancien, ni gélasien, ni grégorien, pas plus que dans les lectionnaires de Murbach et d'Alcuin. Quant à l'évangélaire de Wurzburg, on l'y trouve bien indiquée par son titre, mais sans péricope (p. xciv). » Ceci est significatif.

Au 10 mai, les évangélaire indiquent le *natale sancti Gordiani*, de même l'antiphonaire du Mont-Blandin. Celui de Compiègne ajoute : *et Epimachi*, comme aussi le sacramentaire Grégorien. Les manuscrits de Corbie et de Senlis écrivent : *natale sanctorum Gordiani, Cirilli et Petri*. Les documents romains n'expliquent pas cette addition. C'est dans la longue liste du martyrologe hiéronymien, au 10 mai, où ils figurent deux fois, qu'on est aller chercher ces noms, tout à fait étrangers au sanctoral romain. On voit par cet exemple que certaines rubriques doivent être considérées comme des interpolations imputables à des copistes et sans portée liturgique. Le vendredi après la Quinquagésime, la station est *ad sanctos Iohannem et Paulum*. Deux manuscrits, celui du Mont-Blandin et celui de Senlis portent : *Ad apostolos Iohannem et Paulum*, formule que l'auteur a relevée également dans le Graduel 239 de Laon, et qui lui suggère cette remarque : « Il y a là un argument très intéressant en faveur de l'hypothèse émise par le R. P. Delehaye, et selon laquelle le *titulus Pammachii* aurait dû être dédié, en effet, aux apôtres S. Jean et S. Paul. » Nous n'avons pas abandonné l'hypothèse<sup>1</sup> ; mais nous n'oserions nous prévaloir de la rubrique du graduel pour la confirmer. Ce serait peut-être abuser d'une simple négligence de copiste.

Il reste beaucoup de problèmes à élucider dans les livres liturgiques romains, où tout, au premier abord, semble de la dernière clarté. Il faudrait bien qu'on tire au clair la question de la vraie date, à Rome, des fêtes de S. Ména et de S. Martin, que nous célébrons l'une et l'autre le 11 novembre. Les

<sup>1</sup> Sans rejeter absolument l'opinion de ceux qui substitueraient à S. Jean l'Évangéliste, S. Jean Baptiste. *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 16.



capitulaires des évangiles indiquent : *die XI mensis novembris natale sancti Mennae* ; *die XII mensis novembris natale sancti Martini*. Le plus ancien de nos antiphonaires, celui de Monza, ne connaît que le *natale sancti Martini*, et indique pour sa fête le graduel *Inveni David*. L'exemplaire du Mont-Blandin, au 11 novembre, ne cite que S. Ménas ; graduel : *Gloria et honore*. Celui de Corbie, à la même date : *Natale sancti Mena et sancti Martini* ; graduel : *Inveni David*. Dans celui de Senlis, S. Martin est laissé de côté ; le graduel est : *Inveni David*. On aurait pu attendre quelque lumière du texte liturgique adopté. On est déçu, car le même graduel est employé tantôt pour le confesseur, tantôt pour le martyr, et chaque fois la même messe est indiquée par l'introït : *Os iusti*. Rappelons que le 11 novembre est la date traditionnelle de l'anniversaire des deux saints ; que l'on ignore à quel moment S. Ménas a supplanté S. Martin, et combien de temps il a joui de ce privilège.

Le nouvel ouvrage de M. P. Franchi de' Cavalieri continue dignement la série qui, sous le titre modeste de *Note agiografiche*, renferme des trésors d'érudition et des travaux conduits d'après les principes de la méthode scientifique la plus rigoureuse<sup>1</sup>. Pas moins de onze articles importants réclament notre attention ; mais il ne faut pas songer à épuiser en une fois toutes ces richesses. Aujourd'hui nous nous arrêterons seulement aux dissertations qui ont pour objet des matières d'hagiographie romaine et africaine<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Note agiografiche*, fasc. 8. Città del Vaticano, 1935, in-8°, 411 pp. (= *Studi e testi*, 65).

<sup>2</sup> C'est-à-dire les nos 1-3, 10. Citons au moins les titres des articles dont nous renvoyons l'étude à plus tard : 4. A proposito della Passio S. Vincentii levitae. 5. Gli atti di S. Fruttuoso di Tarragona. 6. S. Genesio di Arelate, S. Ferreolo di Vienna, S. Giuliano di Brivas. 7. Intorno alla Passio di Teodora e Didimo. 8. La Homilia II in S. Pelagiam è veramente di S. Giovanni Crisostomo ? 9. Intorno alla Passio SS. Marcelli tribuni et Petri militis. 11. Sopra alcuni passi del De Corona di Tertulliano. Il convient d'attirer dès maintenant l'attention sur le n° 5, la première édition critique de la *Passio sanctorum martyrum Fructuosi episcopi, Auguri et Eulogii diaconorum*, et sur le commentaire dont elle est précédée.

Rome est représentée par un travail dont le titre semble nous transporter bien loin de la capitale : *Dove furono sepolti i SS. Cipriano, Giustina e Teoctisto* ? Les trois saints nommés ici sont les héros d'une légende fabuleuse dont le personnage principal, auquel S. Cyprien a prêté son nom, est qualifié d'évêque d'Antioche <sup>1</sup>. Il n'y a jamais eu à Antioche d'évêque Cyprien, et l'hagiographe qui l'a inventé a vraiment lâché la bride à son imagination pour lui faire une histoire. Il faut classer, sans hésiter, les Actes de Cyprien d'Antioche parmi les romans à tendance morale, dont il y a d'autres exemples dans l'hagiographie grecque. Aucun texte historique, aucun monument ne permettent d'accorder la moindre créance à la substance ou aux détails du récit ni d'admettre la réalité des personnages. Nous ne le résumerons pas une fois de plus, car ici le dénouement seul nous intéresse. Les trois martyrs sont décapités et leurs corps laissés sans sépulture. Six jours après l'exécution, des matelots réussissent à s'en emparer et les transportent par mer jusqu'à Rome. Ils sont déposés dans un endroit de la ville que les manuscrits n'indiquent pas très correctement, avec des variantes comme celles-ci : ἐν μεσολόφῳ κλαιοφόρῳ, μέσον τῆς πόλεως Ῥώμης, ou dans un ναὸς ἐγγιζων τῷ φόρῳ Κλαυδίου, leçon très anciennement attestée. Pour M. Franchi, l'hagiographe a voulu désigner le *templum divi Claudii* au sommet du Célius. En relisant cette légende, il s'est souvenu que tout près de là s'élève le *titulus Pammachii*, plus tard la basilique des SS.-Jean-et-Paul. Avant la construction de cette église, il y avait dans le *titulus* un oratoire, une confession ornée de peintures très anciennes, où l'on reconnaît encore, malgré les détériorations subies par la fresque, une scène de martyre <sup>2</sup>. D'un côté on distingue deux hommes et une femme conduits au supplice ; de l'autre, ils sont à genoux, attendant le coup fatal. Aucun nom n'accompagne ces figures, qui n'ont pas cessé d'intriguer les archéologues et d'exercer leur sagacité.

<sup>1</sup> Sur cette légende, voir *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 314.

<sup>2</sup> WILPERT, *Die römischen Mosaiken und Malereien*, t. II, p. 637-42 ; t. IV, pl. 131.



M. Franchi propose de reconnaître dans les martyrs anonymes de la fresque Cyprien d'Antioche, Théoctiste et Justine, qui ont trouvé, d'après la légende, leur sépulture définitive près du temple de Claude. A l'appui de cette solution nouvelle, il accumule, je ne dirai pas les arguments, mais les indices, et les fait valoir avec une ingéniosité que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. Ce qu'on n'admira pas moins c'est la loyauté du savant, qui, loin de chercher à triompher à tout prix, ne dissimule pas les objections qu'on pourrait lui opposer, bien qu'elles ne lui paraissent pas insurmontables. Il ne s'étonnera donc pas de trouver des lecteurs qui ne partagent pas son optimisme, et exigeraient, à côté des personnages de la fresque non pas peut-être leurs noms tout au long, mais au moins quelques lettres rappelant l'un d'entre eux. La conjecture semble ici manquer absolument de point d'appui. Il doit y avoir dans l'histoire d'autres exemples de deux hommes immolés en même temps qu'une femme, et sans doute quelque groupe de trois martyrs dont l'existence est mieux garantie que celui de la légende de Cyprien et Justine. Et il ne faudrait pas dire que l'identification des deux groupes est suffisamment prouvée par la donnée topographique ; c'est, si je ne me trompe, ce détail qui a paru décisif. M. Franchi le juge assez précis pour ne pas être assimilé aux formules de topographie romaine que l'on trouve dans les légendes grecques de S. Boniface, de S. Marin, (ajoutons encore de St<sup>e</sup> Anastasie la Romaine <sup>1</sup>), et qui sont de pure fantaisie. Pour les hagiographes grecs à qui nous devons ces histoires, Rome est tout simplement la ville lointaine qu'on ne songera pas à visiter pour vérifier leurs assertions. Que l'expression *in Caelio monte* soit en elle-même correcte, cela ne suffit pas pour qu'elle soit exacte, par rapport aux personnages de la légende. Il faudrait en conclure simplement que le Célius, le quartier par excellence de l'aristocratie, était connu chez les Grecs, comme l'était le Forum. Qu'il nous soit donc permis d'avouer que la topographie de la légende de Cyprien d'Antioche ne nous semble avoir

<sup>1</sup> *Étude sur le légendier romain*, p. 257.

aucune portée. Mais qui osera encore, après l'héroïque effort d'un savant tel que M. Franchi, s'essayer à pénétrer le mystère des trois anonymes du Célius?

Aucun texte nouveau n'est venu s'ajouter en ces dernières années à la série, précieuse entre toutes, des Passions africaines. Mais les recherches approfondies de M. Franchi sur les Actes des saints Saturninus, Dativus et leurs compagnons, des saintes Maxima, Donatilla et Secunda, et de S. Fabius font apparaître sous un jour nouveau des textes depuis longtemps publiés et sur lesquels on pouvait s'imaginer n'avoir plus rien à apprendre. La Passion des martyrs d'Abitinae — c'est ainsi qu'on désigne habituellement le premier groupe — est un des monuments les plus précieux de l'histoire des persécutions romaines. Elle fut produite, au témoignage de S. Augustin, à la conférence de Carthage de 411 entre évêques catholiques et donatistes<sup>1</sup>. Tel qu'il a été soumis à l'assemblée le document n'existe plus. La rédaction qui nous est parvenue est l'œuvre d'un donatiste, qui en a fait un instrument de propagande en faveur de la secte. Il faut s'en souvenir et essayer de retrouver dans le texte actuel la trace de son activité. On y distingue trois parties : un prologue, la Passion, un appendice<sup>2</sup>. Les éditions les plus répandues, celles d'Henschenius et de Ruinart, ne sont pas complètes. La première a été publiée sans l'appendice ; la seconde supprime l'appendice et la préface. Seul le texte intégral permet de juger du caractère du document. M. Franchi rend un grand service en le republiant dans son ensemble, d'après six manuscrits, dont le principal est le Parisinus 17625, non sans tenir compte des éditions antérieures, qui remplacent, parfois, des manuscrits disparus. C'est ainsi que le paragraphe final, assez court, mais où l'on apprend que la plupart des martyrs d'Abitinae sont morts de faim, manque dans presque tous les manuscrits que l'on a pu atteindre, et ne subsiste plus que dans l'édition de Baluze. Inutile d'insister sur les mérites d'une recension sortie des mains d'un philo-

<sup>1</sup> *Breviculus collationis cum Donatistis*, III, 17, 32.

<sup>2</sup> *BHL*. 7492.



logue aussi expérimenté que M. Franchi. Nous ne pouvons nous arrêter à tous les passages où le texte a été amélioré. Indiquons seulement que le nom de *Thecla*, substitué, dans l'édition de Ruinart, à *Telica* ou *Thelica*, n'a aucun appui dans la tradition manuscrite, et que le personnage nommé Tazelita n'est pas distinct de Télica.

Nous avons essayé ailleurs d'analyser sommairement et de caractériser la Passion des martyrs d'Abitinae<sup>1</sup>. Notre interprétation du document concorde avec celle de M. Franchi. Mais celui-ci pousse bien plus loin l'analyse du texte et le fait précéder d'un véritable commentaire dont aucune partie n'est à négliger. Arrêtons-nous un instant à la dernière page du récit, c'est-à-dire à l'appendice qui manquait aux manuscrits utilisés dans les *Acta Sanctorum*. C'est l'œuvre du rédacteur donatiste, qui y fait état de ce qu'il appelle les *martyrum decreta constitutionesque sanctissimae*. Les martyrs, ramenés en prison, sont censés y avoir célébré un concile où les « traditeurs » des livres saints auraient été solennellement excommuniés. M. Franchi fait remarquer que, sauf le prêtre Saturninus et quelques lecteurs, toute la troupe des Abitinenses était composée de laïcs, qui n'étaient guère qualifiés pour édicter des décrets et des constitutions. Pour pallier quelque peu l'invraisemblance du fait et donner aux échanges de vue des prisonniers l'apparence d'une réunion conciliaire, le donatiste ajoute qu'il y avait dans la même prison un grand nombre d'autres prisonniers venus de différentes cités de la Proconsulaire et parmi eux des évêques et autres membres du clergé. Comment ne s'est-il pas avisé de citer quelques noms, et pour quelle raison n'a-t-il pas été parlé de ce prétendu concile à la conférence de 411 ? Il paraît clair que le donatiste l'a inventé pour donner plus d'autorité au désaveu ou à l'espèce d'excommunication prononcée par les martyrs contre les « traditeurs », coupables d'avoir livré les Écritures. Il n'est pas requis de révoquer en doute l'authenticité de la déclaration ; mais elle ne pouvait avoir la portée d'une décision conciliaire.

Les préoccupations sectaires du rédacteur se manifestent

<sup>1</sup> *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 114-16.

particulièrement par l'animosité qu'il met à dénigrer l'évêque Mensurius et le diacre Cécilien. En contradiction avec le titre même du document, d'après lequel ces martyrs qui ont confessé la foi à Carthage, sous le proconsul Anullinus, la veille des ides de février, et ont ensuite versé leur sang en divers lieux et à diverses dates, l'hagiographe donatiste affirme qu'Anullinus, occupé ailleurs, avait négligé les prisonniers, et que ceux-ci étaient morts de faim par la faute de l'évêque et de son diacre. L'un et l'autre auraient empêché les chrétiens charitables de leur porter des vivres et poussé la cruauté jusqu'à aposter dans le voisinage de la prison des gardes armés pour chasser à coups de fouet ceux qui tenteraient d'y introduire des provisions destinées aux confesseurs.

Ces odieuses imputations avaient-elles la moindre apparence de vérité? Mensurius, on le sait, était accusé par les donatistes d'avoir livré les Écritures. C'était une calomnie dont il n'avait pas été malaisé de faire justice. En réalité, Mensurius avait laissé tomber entre les mains de la justice, non pas des livres sacrés, mais un certain nombre d'ouvrages hérétiques, substitués aux Saintes Écritures. Cette habileté, qui avait déplu aux rigoristes, donnait prise à des interprétations malignes, dont on sut tirer parti contre l'évêque. Mais comment a-t-on pu forger l'histoire monstrueuse et de tout point invraisemblable des procédés cruels de Cécilien à l'égard des confesseurs? M. Franchi en donne une explication très plausible. Nous savons que, durant la persécution de Dèce, S. Cyprien se vit contraint de réglementer sévèrement les visites des fidèles aux prisonniers pour éviter d'attirer l'attention des autorités et de provoquer des rigueurs. Il paraît probable qu'une situation analogue a obligé l'évêque Mensurius à imposer, lui aussi, des restrictions à l'exercice de la charité, non sans exciter quelque mécontentement parmi les nombreux fidèles qui souhaitaient d'être admis en la présence des futurs martyrs. Ce sentiment a été exploité contre le diacre chargé de veiller à l'exécution des ordres de l'évêque, et l'écho de certaines récriminations a pris, sous la plume de l'hagiographe sectaire, la forme la plus odieuse.

Dans la scène du tribunal, si émouvante, où nous entendons, avec les réponses des martyrs, non pas les plaintes que leur arrachent les tourments, mais les invocations qu'ils



adressent au Christ, l'attention des critiques a été attirée par un trait de l'interrogatoire de Tazelita. Le juge veut savoir qui est l'organisateur responsable de la réunion tenue par les martyrs au mépris de la loi. Au moment où les bourreaux s'acharnent cruellement sur Tazelita, il lui pose la question : *Quis est auctor tecum congregationis vestrae?* Le martyr répond : *Saturninus presbyter et omnes*. On a cherché une explication à cette déclaration « qui n'est pas dans toute la rigueur de la discipline » comme dit Tillemont ; et il ajoute : « L'auteur des Actes a vu cette difficulté, et il y a fait une réponse qui n'est pas tout à fait solide »<sup>1</sup>. Voici cette réponse : *O martyrem primatum omnibus dantem ! non enim presbyterum fratribus praetulit, sed presbytero fratres confessionis consortio copulavit. Quaerenti igitur proconsuli Saturninum ostendit, non quod illum prodidit, quem secum adversus diabolum pariter dimicare cernebat, sed ut illi panderet integre se celebrasse collectam, quando cum ipsis etiam presbyter fuerat*. M. Franchi fait remarquer que les paroles du martyr portent en elles-mêmes toutes les marques de l'authenticité, et son exégèse est simple et vraie. L'excès de la douleur a arraché au martyr le nom de Saturninus ; mais il s'aperçoit aussitôt de l'erreur commise, et la corrige comme il peut en ajoutant : *et omnes*.

Bien d'autres passages intéressants pourraient être relevés. Il faut renvoyer le lecteur au texte critique et aux prologomènes, où toutes les difficultés que présente le document sont touchées et résolues, dans la mesure où l'on peut espérer l'atteindre dans sa forme originale.

La Passion des martyres de Thuburbo, Maxima, Donatilla et Secunda a été publiée ici-même, par le P. De Smedt<sup>2</sup>, et n'a pas manqué d'attirer l'attention des historiens<sup>3</sup>. M. Franchi n'a pas jugé nécessaire d'en donner un nouveau texte ; mais il a soumis la pièce à une analyse plus pénétrante. Nous

<sup>1</sup> *Mémoires*, t. V, p. 678.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. IX, p. 110.

<sup>3</sup> HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. II, 2, p. 478 ; P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 148-51.

en connaissons deux rédactions, celle des *Analecta* et une autre que résume Adon, au 30 juillet, et qui, sur certains points peut sembler plus satisfaisante. M. Franchi ne s'occupe guère de ce résumé et s'en tient presque exclusivement au texte développé.

Cette Passion représente un texte historique, peut-être d'origine donatiste, remanié et interpolé. Il ne faut pas espérer rétablir l'original en procédant par éliminations successives. Quelques parties ne sont pas complètement noyées dans la nouvelle rédaction. M. Franchi, avec la sûreté de coup d'œil que lui donne sa longue expérience, en signale plusieurs, et insiste particulièrement sur l'interrogatoire de Maxima et de Donatilla, qui provient certainement d'un bon texte. Mais la trace du remanieur est partout visible, et son intervention produit à plus d'un endroit une confusion inextricable. Ainsi pour l'entrée en scène de Secunda. D'après la Passion, deux chrétiennes, qui habitaient la *possessio Cephalitana*, Maxima et Donatilla sont traduites devant le proconsul Anullinus et refusent de sacrifier. Anullinus les fait conduire à Thuburbo, ramener ensuite, puis les renvoie à Thuburbo, où elles sont décapitées. Une jeune vierge, Secunda, les voyant passer, se précipite du haut d'un balcon élevé. Puis un dialogue s'engage entre elle et les martyres, auxquelles elle désire se joindre. Après quelques pourparlers, Maxima et Donatilla l'admettent dans leur compagnie ; elle partagea leur sort jusqu'au bout.

L'épisode a sans conteste une couleur donatiste. La secte, on le sait, admettait le suicide religieux et honorait comme martyrs les *praecipitati* volontaires. Mais notre récit est incohérent, et résulte de deux versions incompatibles, maladroitement combinées ou plutôt juxtaposées : le suicide de la jeune fille et la mort par le glaive en compagnie des deux autres martyres. D'après M. Franchi, la version donatiste a été modifiée par un hagiographe catholique. Secunda n'a pas été tuée dans sa chute ; il lui est resté assez de force pour solliciter la faveur qu'elle ambitionne.

Ne pourrait-on pas considérer plutôt comme une interpolation cet incident du suicide, si peu naturel et si peu en harmonie avec le reste de la Passion, où les tendances donatistes ne s'affirment guère ? Il se pourrait bien aussi que le



sectaire n'ait pas dû faire grand effort pour transformer Secunda en une martyre donatiste, et qu'il ait suffi pour cela de travestir par une simple retouche un détail sans grande portée. Admettons, au lieu du saut dans le vide, que Secunda, voyant de son balcon passer le cortège, se sentit enflammée d'un saint désir, et descendit précipitamment dans la rue pour rejoindre les martyres. Une phrase banale a pu aisément se transformer en cette autre qu'un donatiste n'a pas eu de peine à trouver : *per maenianum domus suae nimis excelsum respiciens exinde se praecipitavit*. Dans cette hypothèse la suite du récit (moins un second épisode, certainement interpolé, dont il sera parlé plus loin) devient beaucoup plus naturelle. Admise dans la compagnie de Maxima et de Donatilla, Secunda est condamnée à mort avec elles : *Maximam et Donatillam et Secundam gladio puniri iubemus*, telle est la sentence du juge, aussitôt exécutée. Il est vrai qu'à partir du moment où Secunda devient la compagne des deux autres martyres, elle disparaît pour ainsi dire complètement du récit. Elle n'apparaît plus que dans les énumérations, où son nom a l'air d'avoir été ajouté après coup : *Maximam ET Donatillam ET Secundam*. On s'attendrait à voir Secunda mise en évidence dans la scène finale qui se termine par la condamnation. Maxima et Donatilla sont interpellées par le juge ; mais Secunda, qui comparaît ici pour la première fois, n'est pas même interrogée. Cette circonstance favoriserait l'opinion qui regarde comme primitif l'épisode du suicide de Secunda : Maxima et Donatilla seules ont été décapitées ; Secunda était morte écrasée sur le sol. Le dénouement qui fait condamner en même temps et exécuter les trois martyres serait une correction, conséquence logique de la version catholique substituée ou accolée, si l'on veut, à celle du donatiste dans la scène de la rencontre de Secunda.

Mais ici il convient de tenir compte de la seconde rédaction, dont malheureusement, nous n'avons que le résumé d'Adon. Après avoir lu la première on reste d'autant plus frappé du rôle effacé de Secunda dans le dernier acte qu'aucune intervention officielle ne l'a acceptée au nombre des prévenues. Dans Adon cette situation irrégulière est reconnue et réglée. Secunda est présentée au proconsul et interrogée : *Tunc ex*

*officio dictum est esse cum eis puellam aliam, nomine Secundam quam suo iudicio Anolinus proconsul applicari iussit. Cumque adesset, ait : Christiana es an pagana ? Secunda dixit : Christiana sum. Statim Anolinus ipsam cum Maxima et Donatilla ad bestias damnavit.* Ce passage supprime une difficulté. En lisant le texte correspondant à l'entrée en scène de Secunda, on a d'abord l'impression qu'une autre difficulté se trouve résolue par la même rédaction. La phrase *exinde se praecipitavit* ne s'y rencontre pas. La scène de la rue est racontée comme suit : *Cum videret commartyres suas Maximam et Donatillam transeuntes (fuit enim in superioribus domus eius maenianum ubi stabat) et sanctarum virginum pulchritudinem fidei oculis consideraret, cogitavit et decrevit ad similem gratiam pervenire. Et ne aliquis prohiberet honeste descendere, ut impedimenta vitaret, nec opes nec nationem suam contemplata est nec patrem carnalem curavit, sed relictis omnibus unum auctorem castitatis Deum quaesivit quem in aeternum possedit et tenuit. Cum ergo egrederentur beatae martyres et procederent, Secunda festina clamabat post eas : Nolite me dimittere ; veniam vobiscum.*

Le suicide de Secunda n'est donc pas expressément indiqué. Mais on n'oserait affirmer qu'il n'en était pas question dans le texte dont s'est servi le rédacteur. La phrase *ne aliquis prohiberet* etc. semble avoir pour complément la résolution de cueillir la palme par la méthode la plus sûre, celle qu'on pratiquait dans les milieux donatistes. Cette version a été simplement supprimée, non sans laisser une trace, et remplacée par la version orthodoxe, qui probablement est la vraie, et on est obligé de conclure que nos deux rédactions dérivent d'un texte sur lequel le donatisme avait laissé son empreinte.

Un autre épisode qui fait partie des deux textes, et qui est certainement interpolé, est la scène de l'amphithéâtre. Anullinus, après avoir fait subir aux martyres divers tourments, les condamne à être jetées aux bêtes. Un ours, qu'on a privé de nourriture pendant trois jours, est amené. Donatilla interpelle l'animal ; l'ours répond et se met à lécher ses pieds. C'est alors que le proconsul prononce la sentence qui condamne les martyres à périr par le glaive. Comme le fait remarquer M. Franchi, il est tout à fait invraisemblable que le juge ait prononcé deux sentences. L'exposition



aux bêtes impliquait la mort ; les victimes qui échappaient à la dent des fauves étaient achevées par le *confector*.

Sans suivre les errements de ceux qui croiraient transformer en un texte historique une légende quelconque en la débarrassant de toutes les invraisemblances et des interpolations dont elle est remplie, nous pouvons admettre, avec M. Franchi, que notre Passion n'est nullement de la classe des récits artificiels ; qu'elle dérive d'un document de valeur dont quelques traits essentiels sont reconnaissables et permettent de se faire une idée de la suite des événements. Durant la persécution de Maximien le proconsul Anullinus se présente un jour à la *possessio Cephalitana*. La population chrétienne, prise de peur, apostasie en masse. Deux jeunes filles, Maxima et Donatilla font exception. Interrogées par Anullinus, elles refusent de sacrifier. Il les fait conduire à Thuburbo, les trouve également inébranlables dans leur résolution et les condamne à la peine capitale. Une autre jeune chrétienne, Secunda, mourut pour la foi le même jour, le 30 juillet. Nous les voyons toujours réunies, non seulement dans la Passion, mais aussi au martyrologe et dans les inscriptions <sup>1</sup>. Il est tout à fait probable que Secunda fut adjointe aux deux autres martyres dans des circonstances extraordinaires que la Passion originale relatait, mais qu'il nous est impossible actuellement de préciser avec une certitude suffisante. M. Franchi admettrait que, dans un élan de ferveur irrésistible, elle se précipita sur le pavé et mourut. Une autre explication ne nous paraît pas exclue. Maxima et Donatilla sont en route pour Thuburbo : Secunda, poussée par l'ardeur du martyre, descend, se précipite à leur suite et se présente avec elles au tribunal. L'empressement de la jeune fille a été transformé par un donatiste en un acte conforme aux pratiques de la secte.

Le troisième texte africain dont M. Franchi s'occupe dans son volume, la Passion de S. Fabius, le porte-étendard, a été, comme le précédent, publié dans les *Analecta* <sup>2</sup>. Les faits se passent sous la tétrarchie des Augustes Dioclétien

<sup>1</sup> *Comm. martyr. hieron.*, p. 405.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. IX, p. 123-34.

et Maximien, des Césars Constance et Galère Maximien, et d'après le titre du document, sous le consulat des deux Augustes. Ceci donne le choix entre 293, 299, 303 et 304. M. Monceaux s'était prononcé pour l'année 299, alléguant les raisons suivantes. Il faut exclure 293, parce que cette année-là la persécution dans l'armée n'avait pas commencé ; de même 303 et 304, parce que rien n'autorise à croire que l'affaire soit contemporaine de la persécution générale <sup>1</sup>. L'argument qui ferait écarter l'année 293 ne porte pas ; car Fabius n'a pas refusé de sacrifier : il est condamné pour indiscipline. D'autre part, l'hagiographe indique assez que la persécution générale a commencé, dans une phrase absurde où il affirme que l'empereur a donné l'ordre spécial de contraindre Fabius *ad turificationis nefas*. Rien n'empêche donc de se décider pour 303 ou 304.

L'histoire de Fabius est fort simple. A Césarée de Maurétanie, à l'occasion du *concilium* de la province, il doit prendre part à un cortège et porter l'étendard ; il refuse, parce qu'il juge ce rôle incompatible avec la profession de christianisme. Il est mis en prison ; après quelques jours, conduit au tribunal, il est interrogé par le juge *semel atque iterum*. Mais il reste inébranlable, est condamné à mort et décapité. Le gouverneur ordonne de laisser le cadavre sans sépulture. Après trois jours il le fait jeter à la mer, la tête d'abord, puis, au loin, les membres enfermés dans un filet alourdi par une pierre. Ces mesures n'empêchèrent pas la tête du martyr de rejoindre le tronc et de reconstituer le corps, qui fut poussé par les flots jusqu'à Cartenna, où il fut religieusement recueilli par les fidèles.

Le style de cette pièce, ampoulé jusqu'à en rendre la lecture pénible, ne doit pas la faire dédaigner. M. Franchi, après l'avoir soumise à une étude minutieuse, conclut que la première partie, la Passion proprement dite, enregistre une tradition sérieuse conservée à Césarée, et fixée probablement dans un texte, qu'un rhéteur a cru embellir, mais auquel il n'a réussi qu'à enlever ce qui fait le prix d'une rédaction originale. La seconde partie ne se distingue pas de la première par le style, mais par l'allure légendaire du récit, et

<sup>1</sup> P. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. III, p. 122-26.



par le portrait qui nous est fait du juge, en contraste complet avec la peinture du début. Là il nous apparaissait comme un homme modéré, qui cherche à ramener l'accusé par la persuasion et n'a recours qu'à contre-cœur aux mesures de sévérité. Ici il apparaît sous un tout autre aspect. C'est un brutal qui s'acharne sur le cadavre de sa victime et prend des précautions exceptionnelles pour que nul ne s'avise de lui donner la sépulture.

Il faut se rappeler que Fabius a subi le martyre à Césarée, mais que ses reliques étaient gardées à Cartenna, son lieu de naissance. Elles y étaient arrivées dans des circonstances que nous ignorons, et qui sans doute, un siècle plus tard, étaient tombées dans l'oubli. C'est alors que ceux de Césarée firent valoir leurs droits sur le martyr qui avait versé son sang dans leur ville et réclamèrent le corps saint; Cartenna, à ce qu'ils prétendaient, n'avait aucun titre à le garder. A cette époque déjà, lorsque les reliques d'un saint reposaient loin du lieu de son martyre, on se persuadait volontiers qu'elles y avaient été transportées miraculeusement. Ce fut le système de défense choisi par les gens de Cartenna. Comment à Césarée pouvait-on contester la légitimité d'une possession que Dieu lui-même avait sanctionnée par un prodige éclatant? Ce morceau de littérature qu'est la *Passio S. Fabii* a vu le jour à Cartenna; c'est un mémoire destiné à repousser les revendications de Césarée. L'auteur commence par rappeler l'histoire du martyr (d'après un document rédigé à Césarée même): c'est la première partie. Dans la seconde il exploite la tradition de Cartenna, ce qui l'amène à insister, avec d'énormes exagérations, sur la cruauté du juge pour rendre plus sensible l'intervention divine à laquelle Cartenna se disait redevable des reliques de son concitoyen: *Numquid reum facere poteris Deum qui mihi donavit corpus intactum?*

Tout récemment nous est arrivé de Hollande un volume, qui sera suivi d'un second, tout entier consacré à la Passion des saintes Perpétue et Félicité<sup>1</sup>. On y trouvera, après

<sup>1</sup> C. J. M. J. VAN BEEK, *Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis*, vol. I. Noviomagi, Dekker et Van de Vegt, 1936, in-8°, 166\*-159 pp., fac-similés.

d'amples prolégomènes, une nouvelle édition de la grande Passion *BHL*. 6633, *BHG*. 1482, et les Passions abrégées *BHL*. 6634, 6636. Pour porter un jugement sur cet ouvrage, il convient d'en attendre l'achèvement. Dès maintenant on peut en louer l'exécution typographique presque luxueuse, et constater chez l'auteur le souci de ne pécher contre aucune des règles, quelque tyranniques qu'elles soient, auxquelles se soumettent volontiers les philologues. Quant à la documentation bibliographique de M. Van Beek, on ne saurait rien imaginer de plus complet. Il a tout lu, un peu rapidement parfois<sup>1</sup>, comme il doit arriver quand on encombre sa table de trop de livres. Tout cela dénote un travailleur consciencieux, qui a peut-être le défaut de ses qualités. La probité scientifique n'exige pas que l'on traîne le lecteur par tous les sentiers où l'on a passé. La solidité des résultats suffit à prouver que la voie suivie a été la bonne.

Sur le terrain de l'épigraphie les archéologues de l'Afrique du Nord ont fait quelques intéressantes trouvailles. Rappelons la *Memoria domni Marculi* dont nous avons entretenu nos lecteurs<sup>2</sup>. Voici une nouvelle découverte toute récente qui nous est présentée par M. Paul Massiera, président de la Société historique et géographique de la région de Sétif<sup>3</sup>. Il s'agit d'un coffret à reliques portant une inscription qui donne à ce petit monument sa véritable importance. Ne disposant d'aucune photographie ou dessin pour en faire la description, nous emprunterons celle de M. Massiera, dont nous utiliserons aussi le commentaire en essayant de le compléter sur certains points. Voici en quels termes nous est décrit ce reliquaire. « Il est constitué par une caissette de marbre blanc, de forme parallépipédique, longue extérieurement de 36 cm., large de 24 cm. 5 et haute de 29

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'il nous range parmi les partisans de l'opinion qui attribue à Tertullien les Actes de Perpétue et Félicité (p. 95\*). Nous avons exprimé un avis contraire et borné à la préface l'intervention probable du grand écrivain. *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 65-67.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 81-89.

<sup>3</sup> Un coffret à reliques de la région de Sétif, dans *Premier Congrès de la Fédération des sociétés savantes de l'Afrique du Nord*, Alger, 1935, p. 165-71.



cm. L'épaisseur des parois est de 4 cm. La fermeture se fait au moyen d'un couvercle coulissant dans les feuillures.

« La petite face postérieure est simplement polie. Sur la petite face antérieure se trouve en bas-relief, le monogramme constantinien, accosté de l'A et de l'Ω, et entouré d'un cercle. (La première de ces lettres symboliques affecte la forme d'un simple triangle Δ). De part et d'autre du cercle se voit, de chaque côté, un arbre, sous le feuillage duquel on remarque, à gauche, une représentation indistincte, à droite une palme dressée.

« La face latérale droite est ornée d'un rameau de vigne fort grossièrement traité, et défini par deux feuilles tout à fait inexactement figurées, deux grappes constituées par de simples triangles divisés par des traits, et trois vrilles.

« L'autre face latérale porte, à gauche, une simple croix monogrammatique entourée d'un cercle, et, vers la droite, une série d'entrelacs définissant en leur centre une autre croix monogrammatique de même forme et de mêmes dimensions.

« Le couvercle est la partie la plus intéressante du reliquaire. Sur la face supérieure, on voit au-dessus deux colombes opposées, gravées sans art, et tenant chacune au bec le rameau d'olivier. Au-dessous de ces colombes, la partie laissée libre se trouve divisée en quatre compartiments par cinq colonnes à bases et chapiteaux communs supportant quatre voûtes surbaissées. L'ensemble de ce cadre, trouvé ailleurs sur des sarcophages, paraît figurer la colonnade séparant, dans les basiliques chrétiennes, la nef des bas côtés.»

L'inscription qui indique le contenu du reliquaire est gravée en partie sur la face supérieure, en partie sur le dessous du couvercle. En haut :

ME MO RIA SCO  
RVM MAR TY RVM

L'inscription d'en bas continue la première :

VINCENTI ET  
CENTVM AR  
BORENSIVM

Il faut transcrire : *Memoria sanctorum martyrum Vincenti*

et *Centumarborensium* et non pas *Centum Arborensium*, comme s'il s'agissait d'un groupe de cent martyrs. En effet *Ad centum Arbores* est une localité voisine de Sétif, connue par une inscription et par un texte hagiographique. L'inscription a été trouvée à Sétif et publiée par M. Monceaux, d'après une copie de Gsell<sup>1</sup>. Il n'en existe pas, que nous sachions, de reproduction photographique. Mais on nous dit que, quoique assez fruste, elle est suffisamment lisible. Voici ce texte tel qu'il se présente :

NOMINA MARTV  
RVM QVI AD CENTVM  
ARBORES XXXVI CON-  
FESSVS EST IVSTVS

Dans les inscriptions africaines en l'honneur des saints, *nomina* apparaît souvent comme synonyme de *reliquiae*. Les reliques mentionnées ici doivent être celles d'une troupe de trente-six martyrs, et d'un trente-septième qui est l'objet d'une mention spéciale : Iustus, un martyr de Sitifis, cité en compagnie de Decurius dans une inscription métrique connue depuis longtemps<sup>2</sup>. Le texte de notre inscription a été mis entre les mains d'un ouvrier malhabile, qui a mal déchiffré le modèle et l'a reproduit comme il a pu. On est tenté de le restituer comme suit : *Nomina marturum XXXVI qui ad Centum Arbores <confessi sunt> confessus est Iustus <die...>*. Quoi que l'on pense de cette restitution conjecturale, la localité *Ad centum Arbores* était certainement citée dans l'inscription.

Elle l'est également dans la *Passio Mammarii*, dont nous avons quelques manuscrits, et qui doit nous arrêter un instant.

Ce n'est guère la peine de distinguer, comme on l'a fait, une double recension de cette Passion. Les deux éditions représentent le même texte, avec des variantes, dont la plus importante est la date impériale du début : *Valeriano et Gallieno imperatoribus* d'une part, *sub Maximiano et Gallieno imperatori-*

<sup>1</sup> *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1917, p. 185-88.

<sup>2</sup> *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 392.



bus de l'autre <sup>1</sup>. L'impression générale que laisse la lecture du récit n'est pas favorable. On y découvre non seulement des invraisemblances et des anachronismes, mais toute la série des épisodes les plus suspects de la littérature hagiographique. A la réflexion, on est amené à faire une distinction entre le début de l'histoire et la seconde partie. L'entrée en matière est autrement vivante et originale que la suite et le dénouement.

Le proconsul Anullinus envoie en Numidie un chef militaire, Alexandre, pour arrêter les chrétiens. A Vaga, Alexandre se fait amener Mammarius, un vieillard, de 93 ans, et demande s'il a d'autres chrétiens avec lui. Mammarius répond qu'on les trouvera chez eux à Lambèse. Aussitôt trente soldats y sont envoyés. Arrivés à l'endroit appelé *Ad centum Arbores*, ceux-ci découvrent d'abord le diacre Félix avec Albinus, Vivus, Donatus ; puis ils poussent jusqu'à Lambèse, où ils arrêtent le diacre Victorianus et Libosus, un des notables de la cité. Tous sont enchaînés et conduits en présence d'Alexandre. Celui-ci demande le nom de leur chef : c'est Mammarius. Il veut qu'on lui dise s'il y a d'autres chrétiens dans les environs. On répond qu'ils sont à Thamugadi. Comment s'appellent-ils ? Mammarius répond : « Vous les trouverez dans la ville. » Là-dessus intervient le diacre Félix : « Bon père, dit-il à Mammarius, ne cachez pas les brebis du Christ ; dites leurs noms. » Victorianus prend la parole et les nomme : Laurentius, Faustinianus, Ziddinus, Crispinus, Leucius. Un détachement de vingt soldats va les prendre. Ils passent par le Vicus Tigisi, où une femme, Faustina, spontanément se déclare chrétienne. Tous sont dirigés sur Vaga et interrogés. Alexandre décide de les envoyer au proconsul qui siège à Boseth Amforaria. En chemin deux nouveaux compagnons, Fausta et son mari Faustinus se joignent aux prisonniers. Arrivés au terme du voyage, ils sont interrogés par Anullinus. Ils laissent la parole à leur maître Mammarius. « Quel est votre âge ? » demande le proconsul. « Environ 93 ans et six mois, » répond Mammarius. *Hodie complebuntur nisi*

<sup>1</sup> BHL. 5205, 5206.

*sacrificaveris*, est la réponse du juge, rappelant le *fuisti* du gouverneur Aemilianus à Fructuosus qui se déclare évêque. Mammarius ajoute quelques paroles, et aussitôt commencent les supplices.

On se croit près du dénouement. Mais tout ce qui précède n'est qu'une entrée en matière et nous ne sommes pas arrivés à la moitié du récit. Les martyrs vont être soumis à d'horribles tourments entrecoupés de nouveaux interrogatoires ; ils sont renvoyés en prison, ramenés au tribunal, guéris de leurs blessures, encouragés ou préservés par des interventions célestes, sans compter la résurrection d'un mort et le châtimement d'Anullinus qui expire sur son tribunal. C'est l'accumulation de tous les incidents inventés par les hagiographes qui sentent le besoin de faire durer l'histoire et de stimuler l'intérêt. Mais il faut en finir. Assez brusquement le juge s'y décida : *iussit sententiam ex tabella recitari*, et les martyrs sont emmenés. En route, Mammarius, épuisé, tombe et est décapité sur place. Les autres martyrs sont immolés plus loin.

Entre la seconde partie de la Passion et la première, à laquelle il faudrait ajouter la scène finale, le contraste est frappant, l'une consistant en une série de lieux communs vulgaires, l'autre dans le narré simple des faits qui se sont passés depuis l'arrestation de Mammarius jusqu'à l'arrivée des prisonniers au tribunal du proconsul. Cette entrée en matière n'a rien qui sente l'apprêt. On ne se trompera pas beaucoup en y reconnaissant une relation authentique, retouchée par endroits, bien entendu, qui était suivie de l'audience à Boseth Amforaria, probablement sous forme d'Actes proconsulaires, remplacés, dans notre rédaction, par des scènes de mélodrame. Et nous avouerons qu'un des traits de cette introduction qui a paru à quelques-uns particulièrement suspect, je veux parler des dénonciations devant lesquelles les martyrs ne reculent pas, pourrait être regardé comme une marque d'authenticité. « On ne trouve rien de pareil dans les documents authentiques, » nous dit-on <sup>1</sup>. Soit, mais bien moins encore dans les pièces artifi-

<sup>1</sup> MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 152.



cielles. Pareil acte suppose un état d'esprit si particulier, qu'un hagiographe du commun ne saurait l'avoir inventé. Il s'expliquerait par l'ardeur du martyr qui régnait dans ces milieux et donne les couleurs d'une œuvre de miséricorde à ce qui nous paraît une trahison. La réunion des deux morceaux disparates dont est faite la Passion actuelle réalise, comme disait Horace, *ut turpiter atrum Desinat in piscem mulier formosa superne*.

La partie originale, à laquelle appartiennent sans doute les dernières lignes, n'a pas été complètement respectée. Mais telle qu'elle est, elle peut nous fournir d'utiles renseignements. Les noms des compagnons de Mammarius n'ont probablement pas été inventés par l'hagiographe, et quant à la topographie, on ne peut hésiter, pour peu qu'on ait manié des textes africains, à la juger excellente et à situer par conséquent la localité *Ad centum Arbores* dans la région et dans le voisinage immédiat de Lambèse.

Un problème se pose tout naturellement. S. Mammarius et ses compagnons avec les XXXVI de l'inscription de Sétif font-ils partie des Centumarborenses du reliquaire? Avant d'essayer d'y répondre, rappelons une particularité des calendriers africains, qui a laissé des traces très visibles dans l'antique calendrier de Carthage, comme dans le martyrologe hiéronymien. Nous y relevons une bonne douzaine d'anniversaires consacrés non pas à tel ou tel martyr, mais à des groupes simplement désignés par un ethnique, tel que ceux-ci: au 31 mai, *sanctorum Timidensium*; au 17 juillet, *sanctorum Scilitanorum*; au 22 juillet, *sanctorum Maxulitanorum*; au 30 juillet, *sanctarum Tuburbitanarum*, et ainsi de suite<sup>1</sup>. On voit immédiatement que les *Centumarborenses* appartiennent à la même catégorie. Aucun indice ne nous permet de dire que ces formules désignent les saints d'un même endroit martyrisés à diverses époques et réunis dans une commémoration commune. La plupart de ces groupes n'ont pas d'histoire, et nous en sommes réduits à généraliser ce que nous savons de deux ou trois d'entre eux. Les martyrs Scillitains, au nombre de douze, énu-

<sup>1</sup> *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 373.

mérés dans leur Passion <sup>1</sup>, sont condamnés le même jour, le 17 juillet, et exécutés séance tenante. Leur nom collectif est dérivé de leur lieu d'origine : c'est à Carthage qu'il ont été mis à mort. Les *Tuburbitanae* sont les saintes Maxima, Donatilla et Secunda, martyrisées à Thuburbo le 30 juillet. Elles étaient originaires de la *possessio Cephalitana* <sup>2</sup>. Nous pouvons encore citer les *sancti Massae Candidae*, massacrés, le 18 août, dans la localité d'où ils tirent leur nom <sup>3</sup>. Dans les trois cas le groupe est constitué par des martyrs immolés ensemble. La condition se vérifie pour S. Mammarius et ses compagnons. Mais le nom de *Centumarborenses* ne leur convient pas. Ils ont été exécutés à Boseth Amforaria, et quatre seulement, sur treize, ont été pris à *Centum Arbores*. Il est plus probable que les XXXVI qui ont confessé la foi dans cette localité, comme nous l'apprend l'inscription de Sétif, sont ceux-là mêmes que désigne l'inscription du reliquaire.

Nous n'avons rien dit du martyr Vincent qui se détache des *Centumarborenses*. M. Massiera hésite à reconnaître en lui le diacre de Saragosse, dont le culte était répandu dans tout le monde chrétien et notamment en Afrique <sup>4</sup>, et se déciderait pour l'homonyme africain qui fait partie du groupe des martyrs d'Abitinae. Cette opinion aurait plus de chance d'être acceptée si, dans la Passion de ces martyrs <sup>5</sup>, Vincent était particulièrement mis en relief, ou s'il était nommé avec quelques-uns de ses compagnons, qui seraient comme les garants de son identité. Lorsque le nom est isolé, il y a toute probabilité qu'on a voulu désigner le grand martyr d'Espagne <sup>6</sup>.

Nous devons à M. Leschi la description détaillée, accompagnée d'un excellent commentaire, d'un autre reliquaire

<sup>1</sup> BHL. 7527.

<sup>2</sup> BHL. 5809.

<sup>3</sup> *Comm. marty. hieron.*, p. 449.

<sup>4</sup> *Origines du culte des martyrs* <sup>2</sup>, p. 367-68.

<sup>5</sup> Plus haut, p. 293.

<sup>6</sup> Cf. *Origines du culte des martyrs* <sup>2</sup>, p. 398-99.



avec inscription <sup>1</sup>. Il aurait été trouvé en 1933 « dans le talus de la route d'Ampère à Ngaous au lieu dit Aïn Guigba <sup>2</sup> ». Dans un grand mortier en pierre, haut d'environ soixante centimètres, se trouvait une amphore en terre cuite, dont le bas était percé de deux rangées de trous circulaires. Elle était surmontée d'une sorte de grand couvercle en terre cuite. Sur la face externe de ce couvercle figure une inscription gravée sur trois registres séparés par des traits horizontaux :

HIC MEMORIA SANCTI IVLIANI  
 + DEPOSITE SVNT A SANCTO EPISCOPO EMILIANO FLO-  
 [RIDVS  
 PRESbyter MISERICORDIA INDIGENS VOTVM REDDIT DOMI-  
 [NO DEO ADIVVANTE

L'évêque Aemilianus n'est connu que par cette inscription. Le nom du prêtre Floridus se rencontre ailleurs. Il est nommé trois fois sur les reliquaires de la chapelle d'Henchir Akhrib (départ. de Constantine) décrits par M. Gsell <sup>3</sup> :

1<sup>o</sup> Sur un tesson qui servait de couvercle à un plat de terre cuite : *Hic me(mo)ria sancti Laurenti. In nomine D(e)i Floridus pr(es)b(yster) votum in Christo reddidi.*

2<sup>o</sup> Sur les faces d'un coffret en terre cuite : *Hic memoria s(ancti) Iuliani deposite su(n)t. III idus septembres. pra(e)-sk(r)ip(s)i (?) Floridus M...t.*

3<sup>o</sup> Sur deux plaques de mica, à l'intérieur du coffret : *Floridus pr(es)bit(er), votum redidi — Hic memoria sancti Iuliani, deposite sunt XI die mensis VII anno XVII Iust-niani.*

La dix-septième année du règne de Justinien correspond à l'année 543. On a cru trouver une contradiction entre les dates du mois : le trois des ides de septembre (c'est-à-dire

<sup>1</sup> Reliquaires chrétiens du VI<sup>e</sup> siècle en Numidie, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1934, p. 236-45.

<sup>2</sup> Ibid., p. 236. Cf. GSELL, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 26, n. 78.

<sup>3</sup> *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXIII (1903), p. 3-25 ; MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, n. 282-286.

le 11), et le 11 du septième mois; M. Monceaux avait traduit : *mensis VII*, le septième mois de l'année ou mois de juillet<sup>1</sup>. Personne ne semble avoir songé qu'il faut compter, non pas à partir de janvier, mais à partir de mars : οὗτος ἀρχὴ μηνῶν<sup>2</sup>. Septembre est donc bien le septième mois. La date qui nous est fournie pour le prêtre Floridus permet en même temps de placer l'épiscopat de l'évêque Aemilianus aux environs de 540. Quelque heureuse trouvaille permettra peut-être un jour de préciser, et pourquoi pas ? d'indiquer le nom de son siège. C'est une autre déposition de reliques de S. Julien qui nous a fait connaître *Columbus episcopus sanctae ecclesiae Nicivensis*<sup>3</sup>. Il est superflu de noter qu'en qualifiant Aemilianus de *sanctus episcopus* on n'a pas entendu le mettre au rang des saints, mais lui donner le titre d'honneur qui était officiel à cette époque<sup>4</sup>.

Resterait à identifier le *Iulianus* qui reparait si souvent dans les inscriptions africaines<sup>5</sup>. On a proposé le martyr de ce nom qui figure dans la Passion africaine des saints Montanus et Lucius<sup>6</sup>. Mais rien ne distingue suffisamment ce martyr pour donner à croire que son culte est devenu populaire. Il paraît plus probable qu'il s'agit d'un S. Julien spécialement honoré à Antioche, et dont le culte avait pris, dès le iv<sup>e</sup> siècle, une grande extension<sup>7</sup>.

Une inscription mentionnant des reliques de S. Cyprien, publiée par M. L. Poinssot, n'offre aucune difficulté d'interprétation<sup>8</sup>. Elle a été trouvée par M. Dolcemascolo dans une des basiliques<sup>9</sup> d'Ammaedara (Haïdra), sur une dalle qui recouvrait une base de pierre, pourvue d'une cavité destinée à contenir les reliques.

<sup>1</sup> *Enquête*, n. 285, p. 256.

<sup>2</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 497.

<sup>3</sup> MONCEAUX, *Enquête*, n. 279.

<sup>4</sup> *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'antiquité*, p. 38-41.

<sup>5</sup> MONCEAUX, *Enquête*, n. 230, 237, 240, 241, 253, 306.

<sup>6</sup> *BHL.* 6009.

<sup>7</sup> *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 200.

<sup>8</sup> *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1934, p. 249-54.

<sup>9</sup> Sur ces basiliques, voir GSELL, *Édifices chrétiens d'Ammaedara*, dans *Atti del II<sup>o</sup> Congresso internazionale di archeologia cristiana* (1900), p. 225-39.



HIC ABENTUR  
 RELIQVIE BEATI  
 MARTIRIS ET AN  
 TISTITIS CYPRIA  
 NI DEPOSITE A BEATO MEL  
 LEO EPISCOPO ANNO IIII  
 DOMINI IVSTINI IMPERATORIS.

Jusqu'ici le nom du grand martyr africain n'avait été relevé que sur une seule inscription<sup>1</sup>. L'évêque Melleus est inconnu. M. Poinssot fait remarquer que son nom « vient compléter les fastes épiscopaux d'Ammaedara qui ne comprenaient jusqu'à présente que trois noms, ceux d'*Eugenius*, qui assista au concile de Carthage en 256, de *Speratus* et de son compétiteur donatiste *Crescentianus*, qui prirent part à la conférence de 411. » Ici encore l'épithète *beatus* n'est qu'un titre d'honneur, mais plus rarement employé que *sanctus* devant le nom d'un évêque.

La date est parfaitement claire ; l'an IV de Justin correspondant à la période du 20 novembre 568 au 19 novembre 569. C'est la troisième inscription africaine où figure le nom de Justin II.

C'est encore à M. Poinssot que revient l'honneur d'avoir mis en lumière une autre inscription d'Ammaedara, dont la simple lecture suffit à faire apprécier l'intérêt. Nous en connaissions quelques lignes ; le texte complet nous arrive au moment de mettre sous presse<sup>2</sup>. Sans attendre qu'il nous soit possible de le commenter comme il le mérite, nous le plaçons sous les yeux du lecteur. L'inscription a été découverte à Haïdra dans une basilique chrétienne

<sup>1</sup> MONCEAUX, *Enquête*, n. 317.

<sup>2</sup> Publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, procès verbaux de la Commission de l'Afrique du Nord, 20 février 1934, p. XI et suiv. Le volume n'a pas encore été distribué. Grâce à la bienveillante intervention de M. J. Gagé, de l'Université de Strasbourg, M. A. Merlin, membre de l'Institut, a bien voulu nous envoyer le texte de l'inscription avec les éclaircissements indispensables. Que ces deux savants veuillent trouver ici l'expression de notre reconnaissance. La *Revue Archéologique*, 1934, t. II, p. 243, a reproduit l'inscription, mais sans la liste des martyrs.

située à 150 m. au S. E. de l'arc de triomphe de Septime Sévère. Au centre de la nef principale se trouve une mosaïque, dont la partie supérieure porte le texte que voici :

*Gloriosissimis beatissimisque martyribus qui persecutionem Diocletiani et Maximiani divinis legibus passi sunt quorum corpora hoc loco deposita apud Deum in aeternum manent his cui (l. is qui) divinitus inspirare hoc in animo dignatus est nomina eorum benerandaque corpora anaclitis lapideis cum ermulis adque mensa conclusit unde divine clementie cum suis omnibus Marcellus illustris gratias agit qui memoriae martyrum merita exoptata vota complevit felix semper vivat qui intentissime legerit felicior qui Deo omnipotenti per Christum eius tota fide crediderit +*

Au dessous est figuré un cratère entre deux paons. De part et d'autre de la dédicace et du dessin qu'elle surmonte sont inscrits les noms des martyrs, sur deux colonnes :

à gauche :

IANVARIE

DOVITIAN

APR . . . .

. . . TO . .

. . . . . NI

MAXIMIN

VIC . . .

SECVNDIAN

SVCESSI

PROCESSI

COMITI

PVRPVRI

PVLENTI

POMPONI

. . . TI

. . . . DIIS

. . . . . DI

à droite :

D . . . .

S . . . .

B . . . .

M . . . .

BOI . . .

PRIMAB

PRIMOSE

VALENDI

ianVARIE

VINCENTI

IVLIAE

FELICITATIS

PROBVLI

LIBOSI

LICINI

SATVRNIE

FORTVNI

La même inscription, moins les noms des martyrs et celui de *Marcellus illustris*, est répétée au bas de la mosaïque



Ce second texte nous a servi à remplir quelques légères lacunes du premier.

M. Poinssot n'a pas négligé de comparer la liste des martyrs avec celles des martyrologes, et il conclut fort justement : « Sauf quelques-uns d'entre eux trop communs pour que l'identification de ceux qui les portaient soit possible, les noms... ne figurent ni dans le calendrier de Carthage ni dans le martyrologe hiéronymien ». Quelques-uns de ces noms sont manifestement défigurés. La moitié environ de ceux dont la lecture est certaine, se rencontrent dans le martyrologe hiéronymien, mais sporadiquement, et nullement en groupe. L'importance de la liste consiste en ce qu'elle nous fait connaître trente-quatre saints, martyrisés dans la même localité, et dont la basilique et le tombeau ont été retrouvés. Ce qui n'est pas moins rare, l'inscription nous apprend les noms des empereurs, auteurs de la persécution dont ces martyrs furent les victimes. Aucun hagiographe ne semble s'être occupé d'eux. Faut-il le regretter ?

Voici encore, dans la même basilique, une autre inscription en mosaïque, dont le formulaire est familier à tous les épigraphistes :

+ DE DONIS DEI ET SANCTORVM EIVS CANDIDVS ET  
ADEVDATA FECERVNT

Les saints sont probablement ceux qui reposaient dans ce vénérable sanctuaire.

Invité à collaborer à un recueil intitulé *Africa Romana*, M. C. Cecchelli a choisi pour sujet le christianisme en Afrique, depuis ses premières manifestations jusqu'à l'Islam<sup>1</sup>. L'espace disponible lui étant strictement mesuré, il n'a pu songer à développer des thèses nouvelles, et s'est attaché à esquisser clairement quelques tableaux choisis. Une place importante est réservée à la période des persécutions. L'auteur est familiarisé avec Tertullien, S. Cyprien, les Actes des martyrs. Archéologue distingué, il n'a pas manqué d'illus-

<sup>1</sup> *Africa christiana*. Estratto dal volume *Africa Romana*, Milano, Hoepli, 1935, in-8°, 34 pp.

trer son travail par quelques reproductions d'objets divers et de monuments que l'on est heureux d'avoir sous les yeux : la fameuse *capsella argentea* de Henchir-Zirara, le tombeau et l'inscription des compagnons de St<sup>e</sup> Félicité, la mosaïque d'Upenna, l'inscription rupestre des *Martyres Hortenses*, avec des plans de basiliques chrétiennes. S. Augustin est représenté (pl. ix) d'après l'antique peinture du *Sancta Sanctorum* <sup>1</sup>.

H. D.

<sup>1</sup> Plus haut, p. 285, l. 18, le lecteur voudra bien corriger *Tertullianus* en *Tertullinus*.



## LE MARTYROLOGE ET LE LÉGENDIER D'HERMANN GREVEN

Parmi les sources le plus fréquemment citées dans le commentaire du P. Du Sollier au Martyrologe d'Usuard, se rencontre un martyrologe attribué au chartreux de Cologne Hermann Greven<sup>1</sup>. Si le lecteur a la curiosité de lire dans la préface<sup>2</sup> la notice consacrée à cet auteur, il s'apercevra que, malgré ses recherches, Du Sollier n'avait recueilli que des indications incertaines sur la personne de Greven et n'avait pu déterminer dans quelle mesure l'édition du martyrologe d'Usuard, imprimée à Cologne en 1515 et en 1521, — pour faire court, il la cite constamment sous le nom de Greven, — était réellement l'œuvre de celui-ci.

Dans les pages qui suivent, nous voudrions répondre aux questions que n'avait pu résoudre le P. Du Sollier et apporter quelques précisions sur la personne et l'œuvre hagiographique d'Hermann Greven. On ne sait trop pour quelles raisons, la mémoire de ce moine a été rapidement enveloppée d'obscurités. Un peu plus d'un siècle après sa mort, les chartreux du monastère de Sainte-Barbe à Cologne, où H. Greven a vécu, ignorent presque tout à son sujet. Théodore Petreius, dans sa *Bibliotheca Cartusiana*, éditée à Cologne en 1609, est contraint d'avouer qu'il n'a presque rien découvert sur Hermann Greven dans les archives du couvent<sup>3</sup>. Ainsi que nous le verrons plus loin, les premiers

<sup>1</sup> Dans les anciens documents, on trouve les formes : *Greve, Greefgen, Grefgen, Greffgen*.

<sup>2</sup> *Martyrologium Usuardi*, pp. xxxxvi, xxxxviii, publié en appendice aux t. VI et VII des *Acta SS.* de Juin et à part (Anvers, 1714).

<sup>3</sup> *Bibliotheca Cartusiana sive illustrium sacri Cartusiensis Ordinis scriptorum catalogus* (Coloniae, 1609), p. 142-43 : « Hermannus Greefgen, professus

Bollandistes interrogèrent à plusieurs reprises les chartreux de Cologne, mais ne réussirent pas à obtenir des renseignements satisfaisants. Jean Lotley<sup>1</sup>, qui était « vicaire » de la Chartreuse, leur écrivait : « De patria et familia P. Hermannii Greffgen, nihil constat mihi. » Plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le jésuite Hartzheim<sup>2</sup> se contente de renvoyer à Petreius, à la préface de Du Sollier et à des notes de Mörkens<sup>3</sup>. La pauvreté de sa notice est d'autant plus surprenante qu'en général il est bien informé et s'est beaucoup servi de la bibliothèque des chartreux de Cologne pour composer son répertoire. Récemment M. Paul Holt<sup>4</sup> et M<sup>lle</sup> Christel Schneider<sup>5</sup> ont reproduit sans plus les renseignements fournis par Hartzheim.

Limitant notre enquête à quelques sources facilement accessibles, nous avons essayé de déterminer les principales étapes de la vie de notre auteur. La bibliothèque des Bollandistes possède un manuscrit du XVII<sup>e</sup> siècle, intitulé *Westphalia Sancta*<sup>6</sup>. Après un prologue et l'énumération des ouvrages consultés, ce volume de 26 folios in-4<sup>o</sup> com-

Cartusiae Coloniensis, collegit breve quoddam Martyrologium, quod etiamnum manuscriptum illic custoditur, licet de auctoris aetate ac obitu nihil invenire quiverim. »

<sup>1</sup> Cf. J. HARTZHEIM, *Bibliotheca Coloniensis* (Coloniae, 1747), p. 185. Lotley fut nommé vicaire de Sainte-Barbe en 1647. Il mourut le 25 novembre 1686. La phrase que nous citons est transcrite par Du Sollier, *Martyrologium Usuardi*, p. xxxxvi.

<sup>2</sup> Op. c., pp. 135, 341.

<sup>3</sup> Op. c., pp. 252, 353.

<sup>4</sup> *Laurentius Surius und die kirchliche Erneuerung im 16. Jahrhundert*, dans *Jahrbuch des kölnischen Geschichtsvereins* t. VI-VII (1925), p. 61.

<sup>5</sup> *Die Kölner Kartause von ihrer Gründung bis zum Ausgang des Mittelalters* (Bonn, 1932), p. 93 (= *Veröffentlichungen des Historischen Museums der Stadt Köln*, Heft II).

<sup>6</sup> Ce manuscrit provient de la bibliothèque du curé Niesert, dont les livres furent mis en vente à Munster en 1843, et c'est à cette date qu'il est entré dans la bibliothèque des Bollandistes. Niesert l'acquit, semble-t-il, en 1814. On lit au folio 1 : *Bibliotheca J. Niesert, pastoris in Velen, 1814*. La même main a également noté, en marge, que ce calendrier des saints de Westphalie était probablement l'œuvre de Mallinckrodt : *Opus, ut videtur, Domini de Mallinckrot*. Il s'agit sans doute du chanoine Bernard von Mallinckrodt, décédé le 7 mars 1664. Dans la bibliothèque des Bollandistes, le manuscrit porte la cote 332.



prend, dans l'ordre du calendrier liturgique, la liste des saints et pieux personnages, originaires de Westphalie. A la date du 5 novembre, folio 23, on lit : *Venerabilis Pater Hermannus Grefgen Geseckensis, Carthusianus Coloniensis*. L'auteur a puisé ce renseignement dans un manuscrit de la Chartreuse de Cologne : *Ms. Carth. Colon.* D'après ce témoignage, Greven est donc originaire de Geseke, dans le diocèse de Paderborn. On ignore la date de sa naissance. Il entra dans la carrière ecclésiastique. Les registres d'Eugène IV pour l'année 1431, signalent qu'un bénéfice ecclésiastique a été accordé le 24 mars, à Hermann Greven, clerc du diocèse de Paderborn. Il s'agissait d'un canonicat de l'église Saint-Pierre de Höxter <sup>1</sup>. Le 22 septembre de la même année, un nouvel acte pontifical, nonobstant les clauses de l'acte du 24 mars, nommait Hermann Greven vicaire de l'autel de Sainte-Marie dans la crypte de l'église Saint-André de Cologne <sup>2</sup>. Le jeune clerc profita de son séjour dans la cité rhénane pour y suivre les cours de l'université. En 1437, les registres mentionnent Hermann Greven de Paderborn, parmi les étudiants de la faculté des arts <sup>3</sup>. L'année suivante, le 16 juin, il obtenait le titre de docteur. C'est entre les années 1455 et 1460 <sup>4</sup>, que Greven demanda son admission à la Chartreuse de Cologne, où il mourut après 19 années de vie religieuse.

Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur l'année de sa mort. D'après les *Annales Cartusiae Coloniensis*, Greven serait décédé le 5 novembre 1477 : *Anno 1477, 5 novembris, obiit d. Hermannus Greve, scriptor martyrologii, vir doctus ac devotus, vixit in ordine 19 annis* <sup>5</sup>. Le Père Georges Garne-

<sup>1</sup> *Repertorium Germanicum*. Pontificat Eugens IV, t. I (Berlin, 1897), p. 58, n. 310.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 259, n° 1584.

<sup>3</sup> H. KEUSSEN, *Die Matrikel der Universität Köln*, t. I, 2<sup>e</sup> éd. (Bonn, 1928), p. 394.

<sup>4</sup> HARTZHEIM, *op. c.*, p. 341, s'inspirant du P. Garnefelt, écrit que Greven entra dans l'Ordre des chartreux en 1440. Cette date ne cadre pas avec le renseignement fourni par les *Annales Cartusiae Coloniensis*, dont il va être question.

<sup>5</sup> Des fragments de ces Annales ont été publiés par S. J. MERLO, *Kunst und Kunsthandwerk im Karthäuserkloster zu Köln*, dans *Annalen des Historischen*

felt<sup>1</sup>, qui fut bibliothécaire de la Chartreuse de Cologne, au début du xvii<sup>e</sup> siècle, a laissé quelques notes manuscrites relatives à Greven, dont nous nous occuperons plus bas. Il place la mort de Greven le 5 novembre 1480. Jean Lotley<sup>2</sup> et après lui Michel Mörkens<sup>3</sup>, tous deux Chartreux à Cologne, remarquent que Greven est mort avant le 30 avril 1480, car à cette date, le nom de Greven était déjà inscrit dans la liste des défunts qui était lue au chapitre général. Dès lors, nous ne voyons aucune raison pour écarter le témoignage transcrit dans les *Annales Cartusiae Coloniensis*.

Greven a composé un martyrologe et un légendier. Par une heureuse fortune, nous possédons encore les autographes des deux ouvrages.

Le manuscrit qui contient le martyrologe, était resté dans la bibliothèque de la Chartreuse de Cologne jusqu'à l'époque de la révolution ; il est maintenant conservé dans la bibliothèque de l'État à Darmstadt, sous la cote 1021<sup>4</sup>.

*Vereins für den Niederrhein*, t. XLV (1886), p. 27-52. Le manuscrit est conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de la Chartreuse de Maria-Hain, en Rhénanie. Sur la valeur de ces Annales, cf. HOLT, op. c., p. 61 ; SCHNEIDER, op. c., p. 7 ; J. GREVEN, *Die Kölner Kartause und die Anfänge der katholischen Reform in Deutschland* (Münster, 1935), p. 11.

<sup>1</sup> HARTZHEIM, op. c., p. 92.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 317.

<sup>3</sup> Né à Cologne en 1666, où il mourut en 1749. Les indications que Hartzheim (op. c., pp. 252, 353) donne sur les œuvres de Mörkens lui avaient été communiquées par l'auteur lui-même. Sa chronique du monastère pour les années 1334-1649 est une source importante. Cf. SCHNEIDER, op. c., p. 6.

<sup>4</sup> Kl. LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss* (Köln, 1923), p. 70. Id., *Deutsche Klosterbibliotheken*, 2<sup>e</sup> éd. (Bonn, 1922), p. 249-52. On conserve dans les Archives de la ville de Cologne, section des manuscrits, un catalogue ancien de la bibliothèque de la Chartreuse de Sainte-Barbe. Il date de 1748. A notre demande, M. P. Holt a bien voulu examiner ce volume. A la page 722 de la première partie du catalogue, le martyrologe et le légendier sont signalés : *Grefgen Hermannus Cartusianus huius domus, diversa legenda sanctorum* Ms. O.70. *Eiusdem martyrologium*. Ms. O.131. Sur la bibliothèque de la Chartreuse de Cologne on trouvera de nombreuses indications bibliographiques dans P. CLEMEN, *Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, VII, 3 : *Stadt Köln*, II, 3 (Düsseldorf, 1934), p. 176-77. Nous remercions la direction de la bibliothèque de l'État à Darmstadt, qui a eu l'obligeance d'envoyer à Bruxelles le manuscrit de Greven.



C'est un petit codex de 208 folios. Il renferme plusieurs opuscles copiés au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècles, et se termine par le martyrologe, qui occupe les folios 173 à 207.

Que ce soit bien le martyrologe compilé par Greven, nous l'apprenons par deux témoignages, dont l'un est presque contemporain. En marge du folio 173, une main du xv<sup>e</sup> siècle a écrit : *Martyrologium D. Hermanni Greefgen, monachi huius domus Coloniensis, qui et indicem martyrologii ex diversis multo labore compilavit*<sup>1</sup>. Sur le verso du folio 172, on lit la note suivante : *Collector huius martyrologii fuit V. P. Hermannus Greven, monachus, sacerdos Carthusiae Coloniensis, obiit anno 1480, 5 novemb. Scripsit etiam Vitas sanctorum in volumine uno separato. Videtur igitur admodum diligens fuisse in colligendis memoriis sanctorum, et hac in re P. Surio viam prae-parasse. Post illius mortem, Usuardi Martyrologium ab illo auctum, typis excusum est Coloniae anno 1490, studio, ut arbitror, P. Wernerii Rolevinck, et postea iterum anno 1521 sub V. P. Petro Leidensi, priore Colon. Cart., auctum et alicubi mutatum a quodam Carthusiano Col., cuius nomen necdum inveni, nisi fuerit P. Theodoricus Loherius, aut forsan P. Lanspergius*<sup>2</sup>.

L'auteur de cette note est le bibliothécaire de la Chartreuse Georges Garnefelt, dont le nom a été cité plus haut. Dans le recueil manuscrit 8964 de la bibliothèque Royale de Bruxelles<sup>3</sup>, on conserve une lettre autographe du P. Garnefelt au P. H. Rosweyde (fol. 225). Elle est datée du 25 mai 1628. Une simple comparaison de ce document avec la note du fol. 172<sup>v</sup> du manuscrit de Darmstadt permet de reconnaître de part et d'autre la même main. Cette lettre

<sup>1</sup> Au sujet de cet index, voir plus bas, p. 321.

<sup>2</sup> On avait d'abord écrit : *P. Bruno Loherius, Surii magister aut forsan P. Lanspergius*.

<sup>3</sup> J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de Belgique*, t. V (Bruxelles, 1905), p. 597-600. Le P. Garnefelt entretenait des relations amicales avec le P. Rosweyde, qu'il consultait volontiers pour ses travaux. La bibliothèque des Bollandistes possède encore l'exemplaire de la Vie du bienheureux Nicolas Albergati, imprimée à Cologne en 1618, que son auteur, le P. Garnefelt, avait envoyé à Rosweyde avec cette dédicace : *R. P. Heriberto Rosweido, in Christo amantissimo*.

est en outre intéressante par son contenu. Elle comprend une longue série de réponses à des questions que Rosweyde avait posées à son correspondant. Presque toutes ont trait à d'anciens martyrologes. La réponse inscrite sous le numéro 7 se rapporte à H. Greven : « Martyrologium Ms. V. P. Hermanni Greven, sive Grefgen, Carthusiani Colon. qui obiit anno 1480, die 5 Novemb. Vir admodum studiosus in sanctorum Vitis colligendis et festis diebus annotandis. Nam integrum volumen conscripsit, quod inter thesauros conservo, videturque P. Surio viam praeparasse et stimulum addidisse. In huius viri horto crevisse ac maturisse arbitrator Usuardum auctum, qui post illius obitum prodiit an. 1490, deinde 1521 Coloniae excusus. » Comme on le voit, Garnefelt, dans sa lettre à Rosweyde, reproduit presque dans les mêmes termes la note biographique qu'il avait inscrite sur un des folios du manuscrit de Greven.

Le martyrologe se présente sous une forme extrêmement concise. Il ne comprend que l'énumération des noms de saints, le plus souvent sans indication topographique. Outre les saints du martyrologe d'Usuard, il en mentionne plusieurs empruntés indistinctement à tous les diocèses de la chrétienté. C'est sans exagération que le P. Garnefelt déclare que le compilateur a passé bien des veilles à réunir tous ces noms et à les classer dans l'ordre des anniversaires. Parmi les martyrologes antérieurs, nous n'en voyons aucun qui présente une liste aussi riche.

A côté des noms de saints, le martyrologe de Greven annonce aussi la commémoration des faits principaux de l'ancien et du nouveau Testament. En voici quelques exemples : Le 13 mars : *Hic Samaritani noluerunt suscipere Iesum hospicio. Luce 9<sup>o</sup>* ; le 14 mars : *Hic Iesus sanavit decem leprosos. Luce 15<sup>o</sup>* ; le 19 mars : *Hic Deus fecit firmamentum et Magdalena unxit Iesum in Bethania. Ioh. 12.*

De la table des noms de saints que Greven avait placée à la fin de son travail, il ne reste plus qu'un feuillet ; les autres ont disparu. Ainsi que nous le disions plus haut, Greven n'avait mentionné que quelques indications topographiques. Dans la suite, un autre chartreux a patiemment ajouté dans l'étroit interligne de l'autographe de Greven les noms de villes et de diocèses, de manière à compléter les notices.



L'auteur du calendrier manuscrit : *Westphalia sancta*<sup>1</sup> croit que ces additions sont dues à Werner Rolevinck ou à Thierry Loher. Voici ce qu'il dit à propos de S. Amalricus, fête le 13 février : *Martyrologium ms. Hermannii Greffgen in Carthus. Colon. tantum habet nudum nomen : Amalricus episcopus. Huic alia manu superscriptum : episcopus Monasteriensis. Factum id putant carthusiani a P. Wernero Roleving. ; cum enim primus auctor Hermannus passim locorum nomina praeteriisset, eadem per modum glossae interliniaris, caractere aequae ferme antiquo addita a Roelvingio vel Theodorico Loher creduntur*<sup>2</sup>.

Que ces notes interlinéaires aient été écrites par Werner Rolevinck<sup>3</sup>, c'est une hypothèse plausible, mais qu'il est difficile de prouver. Quant à Thierry Loher<sup>4</sup>, il ne peut en être question. Il n'entra à la Chartreuse de Cologne qu'en 1520 ; or il est certain que dès avant 1515 les notes topographiques figuraient déjà dans le manuscrit, ainsi qu'en témoigne l'édition de 1515, dont nous allons parler.

Si le martyrologe de Greven mérite de retenir notre attention, ce n'est peut-être pas tant pour son contenu que pour l'influence qu'il a directement ou indirectement exercée sur des martyrologes postérieurs. Ce sont ceux-ci qu'il faut maintenant passer en revue.

A en croire Garnefelt, l'édition incunable du martyrologe d'Usuard, imprimée à Cologne en 1490<sup>5</sup>, par l'imprimeur

<sup>1</sup> Bibliothèque des Bollandistes, cod. 332, fol. 6. Voir ci-dessus, p. 317.

<sup>2</sup> En comparant l'écriture des notes interlinéaires et du texte du manuscrit, nous nous sommes demandé si Greven lui-même n'était pas l'auteur de ces notes. La graphie de certains mots est très semblable à la sienne ; par contre, surtout aux endroits où, faute de place, la scribe a dû écrire en caractères très petits, la ressemblance est beaucoup moins apparente.

<sup>3</sup> Werner Rolevinck, né en 1425, entra à la Chartreuse de Sainte-Barbe en 1447 ; il y mourut en 1502. Il est surtout connu par son ouvrage : *Fasciculus temporum*, qui compte de nombreuses éditions incunables. Cf. HARTZHEIM, op. c., p. 314 ; Hermann HAMELMANN, *Geschichtliche Werke*, édités par Kl. LÖFFLER, t. I, fasc. 3 : *Illustrium Westphaliae virorum libri sex* (Münster, 1908), p. 14 ; SCHNEIDER, op. c., p. 93.

<sup>4</sup> HARTZHEIM, op. c., p. 302.

<sup>5</sup> Cf. E. VOULLIEME, *Der Buchdruck Kölns bis zum Ende des fünfzehnten*

Jean Koelhoff, dépendrait du manuscrit de Greven. Les deux notes transcrites plus haut sont sur ce point tout à fait explicites. De plus, le P. Jacques Kritzradt<sup>1</sup>, dans une lettre à Bollandus, lui fait savoir que la bibliothèque de la Chartreuse conserve un exemplaire de l'édition de Cologne de 1490, sur lequel Garnefelt a écrit : *Auctor est V. P. Hermannus Greven (sive Grefgen), sacerdos professus Cartusiae Coloniensis, qui obiit anno MCCCCLXXX, V die Novembris*<sup>2</sup>. Il est étrange que Garnefelt, qui avait à sa disposition et le manuscrit de Greven et l'édition de 1490, ait pu affirmer cette dépendance. Si l'on excepte le fonds commun à tous les martyrologes issus d'Usuard, les deux textes sont fort différents. Non seulement les noms des saints ne se présentent pas dans le même ordre, mais les listes de l'édition de 1490 sont beaucoup moins complètes que celles du manuscrit. Quel que soit l'auteur de l'édition de 1490, il est sûr qu'elle ne peut porter le nom de Greven et que le martyrologe de celui-ci n'a guère inspiré le compilateur anonyme. Si Garnefelt a contribué plus que tout autre à sauver le nom de Greven de l'oubli, il a égaré les historiens sur une fausse piste, en plaçant le martyrologe de 1490 parmi les dérivés de Greven<sup>3</sup>. Les premiers Bollandistes, malgré les indications de Garnefelt, ont évité de citer l'édition d'Usuard de 1490 sous le nom de Greven. En 1650, Bollandus demandait un supplément d'information aux chartreux de Cologne, mais n'en ayant reçu que des renseignements vagues et imprécis, il s'abstenait d'attribuer à Greven le martyrologe incunable. Du Sollier, en 1714, n'ayant pas trouvé dans les notes de ses prédécesseurs la solution du problème, avertit le lecteur qu'il continuera,

*Jahrhunderts* (Bonn, 1903), p. 283 ; DU SOLLIER, *Martyrologium Usuardi*, p. XXXXVI.

<sup>1</sup> Le P. Kritzradt était un des correspondants des premiers Bollandistes. Il signa un commentaire dans les *Acta Sanctorum* (Mars, t. I, p. 30-32). Il mourut à Cologne le 1<sup>er</sup> janvier 1672. Cf. DE BACKER-SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 1250 ; VAN DEN GHEYN, t. c., pp. 421, 481, 587.

<sup>2</sup> DU SOLLIER, l. c.

<sup>3</sup> Cf. Kl. LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss* (Köln, 1923), p. 17.



comme par le passé, à désigner l'édition de 1490 sous le nom d'*editio Coloniensis*: « Cetera in hanc rem perquisita, sed aeque incerta, praetereo, cum satis pateat, frustra laboratum in eruendo nomine auctoris, qui editionem illam Usuardinam Coloniensem anni 1490 auxerit aut excudi curaverit <sup>1</sup>. »

Par contre, c'est bien du manuscrit de Greven que dépend l'édition du martyrologe d'Usuard, imprimée à Cologne en 1515 <sup>2</sup> et réimprimée, avec quelques changements, en 1521 <sup>3</sup>. Il suffit de mettre en parallèle les saints cités de part et d'autre pour constater que, dans l'ensemble, les mêmes noms se retrouvent. L'éditeur anonyme de 1515, mettant à profit les annotations topographiques insérées entre les lignes du manuscrit, les complète et les enchâsse dans une phrase, afin de leur donner une allure moins laconique. Les mentions relatives à l'ancien et au nouveau Testaments sont reprises presque mot à mot et transcrites aux mêmes jours anniversaires. Les saints locaux inscrits par Greven et que l'on chercherait vainement ailleurs, se retrouvent également dans l'édition de 1515. Nous n'en citerons que quelques exemples. Le 3 août, Greven mentionne : *Conradi, confessoris de Herlesheim*, et dans l'interligne : *presbiteri monachi cisterciensis in Hassia*. L'édition de 1515 à la même date transcrit : *In Hassia, beate memorie Conradi de Herlesheim, monachi presbiteri ordinis Cisterciensis et confesso-*

<sup>1</sup> DU SOLLIER, l. c.

<sup>2</sup> *Martyrilogium Usuardi monachi, quod ad Karolum magnum scripsit. Cum additionibus iam ex diversis martyriologiis collectis atque de novo adiectis.* Au recto du dernier folio on lit : *Impressum per me Iohannem Landen, civem inclyte civitatis Coloniensis in vico sancti Gereonis, domo Rubra Porta vulgo dicta com-morantem.*

<sup>3</sup> *Martyrilogium Usuardi monachi, quod ad Karolum magnum scripsit. Cum additionibus olim ex diversis martyriologiis collectis et adiectis atque iam in non paucis locis auctis.* Au verso de l'avant-dernier feuillet : *Finis martyrologii Usuardi monachi, cum additionibus ex diversis martyrologiis multo sudore collectis, separatimque iam secundo, anno Domini millesimo quingentesimo vicesimo primo, apud Coloniam Agrippinam adiectis.* Un exemplaire de cette édition, avec de nombreuses notes manuscrites, est conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles sous la cote 14.649. Cf. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. I, p. 313 ; DU SOLLIER, op. c., p. LXIV.

ris<sup>1</sup>. Le 2 mars, on lit dans Greven : *Tedgne abbatis, Monendabbis abbatis* et dans l'interligne : *in Hibernia*. L'édition de 1515 copie à la même date : *In Hibernia Tedgne et Monendabbis abbatum*. Le 4 mars, Greven signale : *Moggruddonis episcopi et confessoris* et au dessus de la ligne : *in Hibernia*. Cette mention est reprise par l'édition de 1515 : *In Hibernia sancti Moggrudonis episcopi et confessoris*<sup>2</sup>. Le 26 juin, pour la commémoration de S. Pélage, le manuscrit de Greven a une indication topographique assez surprenante : *Civitate Longina*. L'édition de 1515 la répète. Il serait facile d'allonger cette liste, mais ce serait sans utilité. Ajoutons toutefois que des notes qui avaient été inscrites dans les marges du manuscrit ont été insérées dans le texte de l'édition de 1515. Au fol. 191, à côté des notices du 12 juillet, la note suivante a été intercalée : *Iohannis Gerson felicis recordacionis, anno 1429*. L'éditeur de 1515, à la même date, développe cette mention en ces termes : *Item sancte memorie Iohannis Gerson, doctoris christianissimi, qui vita et doctrina eximius quievit anno 1429*.

En étudiant l'édition de 1515, Du Sollier avait remarqué qu'elle contenait de nombreuses commémorations propres à la région de Chartres, et il en avait conclu que le compilateur avait puisé dans un martyrologe provenant de cette région : « *Adiutus fuit codice aliquo Usuardino ex Gallia accepto, quem Carnotensem fuisse probant additamenta ei ecclesiae propria*<sup>3</sup> », et il en énumère quelques-unes, prises parmi les plus caractéristiques. Cette hypothèse est super-

<sup>1</sup> Les Bollandistes au 1<sup>er</sup> juin avaient rencontré ce nom dans un calendrier cistercien, publié à Dijon en 1617, mais n'ayant pas jugé que le culte fût suffisamment attesté, ils avaient rangé le saint religieux parmi les *Praetermissi*. Retrouvant au 3 août dans l'édition de 1515 et de 1521 le même personnage, ils jugèrent que cette mention n'était pas un motif pour modifier leur attitude, et se contentèrent de le signaler à nouveau parmi les *Praetermissi*. *Act. SS. Iun. t. I, p. 5 ; Aug. t. I, p. 297*. Ils ignoraient que Greven avait découvert dans un légendier la Vie de ce pieux personnage (voir ci-dessous, p. 347). Nous comptons publier prochainement ce texte.

<sup>2</sup> Il serait intéressant de découvrir la source où Greven a puisé ces notices irlandaises dont on retrouve difficilement la trace dans les martyrologes antérieurs.

<sup>3</sup> *Martyrologium Usuardi*, p. xxxviii.



flue, car les notices chartraines se trouvaient déjà presque toutes dans le manuscrit de Greven, et c'est là que l'éditeur de 1515 les a puisées. Par contre — et ici Du Sollier a vu juste — le compilateur de 1515 a eu sous les yeux l'édition colonaise de 1490<sup>1</sup>, à laquelle il a emprunté le libellé des notices des saints inscrits à la fois dans le martyrologe de Greven et dans celui de 1490.

Dès le début de l'œuvre des bollandistes, les hagiographes ont cherché à découvrir l'auteur ou plus exactement le compilateur de l'édition de 1515. Une tradition assez imprécise la rattachait à Hermann Greven, mais on hésitait à lui attribuer une œuvre publiée plus de trente ans après sa mort ; et, chose étrange, il ne vint à aucun des chartreux interrogés par les hagiographes l'idée de comparer le manuscrit avec le texte imprimé. Peu à peu, on prit l'habitude de la considérer comme l'œuvre des chartreux de Cologne, sans préciser davantage. Bollandus, dans la préface générale des *Acta Sanctorum*, la décrit en ces termes : « Martyrologium a venerabilibus Patribus Carthusiae Coloniensis auctum editumque anno 1515 et 1521<sup>2</sup>. » Dans les commentaires elle est fréquemment appelée : *Editio Greveni* ou *Martyrologium Greveni*. Quand Du Sollier, en vue de son édition critique d'Usuard, fit le recensement et la description de toutes les éditions antérieures, il s'enquit à nouveau s'il n'y avait pas possibilité de découvrir l'auteur de l'édition de 1515. N'ayant pu réunir les précisions qu'il souhaitait, il se décida à la désigner sous le nom de Greven : « ... gemina Coloniensis editio anni 1515 et 1521, quam utramque Hermanno Grefgen, seu Grefgin (molliori inflexione Greven) a maioribus nostris adscriptam nuperrime dixi et porro adscribere perrexi, non alio quam Greveni nomine ambas appellans. Scio citari aliquando sub generaliori appellatione Cartusiae

<sup>1</sup> *Satis certum est Grevenum (sic in posterum nominare liceat) priorem editionem Coloniensem habuisse prae oculis. Ibid.*

<sup>2</sup> *Act. SS., Ian. t. I, p. LI. Du Sollier dit également à ce sujet : Eas (editiones Colonienses anni 1515 et 1521) enim Bollandus, Henschenius et Papebrochius constanter citant sub nomine Usuardi Cartusiae Coloniensis vel sub Additionum Cartusiae Coloniensis ad Usuardum, vel sub aequivalenti descriptione, quae idem designet ; frequentissime autem sub appellatione Greveni. Op. c., p. xxxxvi.*

vel Cartusianorum Coloniensium, sed frustra pluribus tribuitur, quod ab uno solo procuratum est, ut ex eius verbis paulo inferius constabit <sup>1</sup>. » Par ces derniers mots Du Sollier faisait allusion à la postface de l'édition de 1515, où il était question de l'auteur *qui ipsas (additiones) collegit*. En fait, le texte, tel qu'il se présentait dans le volume imprimé en 1515, était bien l'œuvre de plusieurs rédacteurs. La plus grande partie provenait du manuscrit de Greven, complété par l'auteur anonyme qui y inséra les mentions topographiques; une partie moins notable dérivait de l'édition incunable de 1490, et enfin la mise en œuvre et quelques additions étaient dues à un chartreux de Cologne. Il n'est donc pas exact de désigner l'édition de 1515 sous le nom de *Martyrologium Greveni*, car elle comprend des éléments qui ne sont pas de notre hagiographe.

Pour avoir été utilisée par le compilateur anonyme qui se chargea de l'impression des éditions de 1515 et de 1521, l'œuvre de Greven a exercé une réelle influence sur plusieurs martyrologes, parmi lesquels nous signalerons ceux de Molanus, de Baronius et de S. Pierre Canisius.

On retrouve dans les *Auctaria* de Molanus au martyrologe d'Usuard, de nombreux saints qui, par l'intermédiaire des éditions colonaises de 1515 et de 1521, proviennent du travail de Greven. Molanus dit du reste lui-même qu'il a collationné l'édition de 1521 et qu'il lui a emprunté plusieurs notices: « Contuli autem Usuardi martyrologium Coloniae in 8<sup>o</sup> excussum anno 1521, cum Romanae Ecclesiae martyrologio <sup>2</sup> »; et plus loin: « Quae sub C littera notantur, ea desumpsi ex additionibus per Patres Carthusiae Coloniensis ad Usuardum iam secundo, anno 1521, adiectis <sup>3</sup>. »

Les *Auctaria* de Molanus furent, comme on sait, une source à laquelle Baronius puisa souvent pour la rédaction du martyrologe romain. Il n'est pas rare que le savant cardinal ait inséré tel saint local dans ses fastes, parce qu'il

<sup>1</sup> Op. c., p. xxxviii.

<sup>2</sup> *Usuardi Martyrologium* (Lovanii, 1568), Praefatio, c. iv.

<sup>3</sup> Ibid., c. xiii.



l'a trouvé cité par Molanus. En sorte que, si nous remontons toute la filière, nous voyons que certains saints sont entrés dans le martyrologe de l'Église universelle pour avoir été inscrits par Hermann Greven dans son modeste travail. Contentons-nous d'en indiquer quelques-uns.

A la date du 20 juillet, Greven écrit : *Wilgefortis regine*, et au-dessus, l'auteur des additions interlinéaires : *filie regis Portugalie virginis et martyris*. Les éditions de Cologne de 1515 et de 1521 transcrivent mot à mot : *Item sancte Wilgefortis virginis et martiris, filie regis Portugalie*. Molanus, à la même date du 20 juillet, copie l'édition de Cologne, et de Molanus la notice passe dans le martyrologe romain. Au 7 juillet, Greven commémore : *Ethilburge virginis et abbatisse, filie regis Anglorum Orientalium*. Les éditions de 1515 et de 1521 reprennent la mention : *Edilberge virginis abbatisse, filie regis Orientalium Anglorum* et précisent *cuius meminit Beda libro 3*. Molanus copie le martyrologe de Cologne. Baronius s'inspire de Molanus, mais ajoute une erreur, dont ses devanciers ne sont pas responsables. En effet, dans Molanus la mention de *St<sup>e</sup> Edilburga* vient après celle de *S. Hedda* : *In Anglia Heddae episcopi*. Baronius, suivant l'ordre de Molanus, transcrit *Edilburga* à la suite de *Hedda*, et oubliant qu'*Edilburga*, d'origine anglaise, est morte en Gaule et repose à Faremoutier-en-Brie, il complète la notice en ajoutant : *Ibidem*, c'est-à-dire, *in Anglia*. Ce qui n'est pas exact<sup>1</sup>.

C'est également par l'intermédiaire des éditions de Cologne de 1515 et de 1521 que Greven se trouve être la source principale du martyrologe allemand composé par Walasser sous la direction de S. Pierre Canisius et publié pour la première fois à Dillingen en 1562<sup>2</sup>. Il est inutile de citer des

<sup>1</sup> Le légendier de Greven contient une *Vita* de *St<sup>e</sup> Edilburga*, voir plus bas p. 337.

<sup>2</sup> Le martyrologe de Canisius a été réimprimé en 1573, 1583, 1599. Sur l'origine et les éditions de cet ouvrage du saint docteur, on peut consulter les travaux du P. Otto Braunsberger (*Beati Petri Canisii S.I. epistulae et acta*, t. III, p. 791-97 ; t. VII, p. 644 ; t. VIII, p. 563-64). Il est piquant de noter que dès 1563 un prêtre demandait à Canisius l'autorisation de traduire en latin le martyrologe (cf. t. III, pp. 525, 560 ; t. IV, p. 11), qui, ainsi qu'on le voit, dérivait d'un original latin.

exemples pour montrer la dépendance de l'un par rapport à l'autre. La comparaison des deux textes la révèle sans difficulté. Les particularités qui sont propres à l'œuvre de Greven sont reprises par Walasser. Le 12 juillet, se retrouve la commémoration de Gerson : *Item selige gedaechnuss dess christlichen Lehrers Johannis Gersonis, dess grossen Cantzlers zu Pariss, der im leben und lehr fůrtreflich war, und grossen nutz geschafft hat mit seinem lehren und schreiben*. Pour qui se rappelle les relations d'amitié, qui unirent les premiers jésuites à la communauté des chartreux de Cologne, il n'est pas surprenant de voir que Canisius ait puisé dans un livre, publié par l'un d'eux, le fond de son martyrologe <sup>1</sup>.

Le P. Garnefelt, dans sa lettre à Rosweyde <sup>2</sup>, lui faisait savoir que la bibliothèque de la Chartreuse conservait un second ouvrage de H. Greven : un légendier. Cet intéressant manuscrit, comme celui du martyrologe, était demeuré dans le couvent de Sainte-Barbe jusqu'à la Révolution ; il fut dans la suite mis en vente. Après avoir appartenu à Leander van Ess <sup>3</sup>, il entra dans la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps. Remis en vente en 1910 <sup>4</sup>, il fut acheté par la bibliothèque de Berlin, où il est conservé maintenant sous la cote *Theol. Lat. fol. 706* <sup>5</sup>. C'est un petit in-folio, écrit sur papier, sauf quelques feuillets en parchemin au début. Sur le plat, une main de la fin du xv<sup>e</sup> siècle a placé la note

<sup>1</sup> F. FERRARIUS, dans le *Catalogus generalis sanctorum* (Venise, 1625), a emprunté au martyrologe de Canisius des notices de saints locaux. Si pour un saint les *Acta Sanctorum* donnent uniquement comme sources martyrologiques l'édition de Cologne de 1515, Canisius et Ferrarius, on peut être certain que cette notice provient en dernière analyse du manuscrit de Greven.

<sup>2</sup> Citée plus haut, p. 320.

<sup>3</sup> Kl. LÖFFLER, *Deutsche Klosterbibliotheken*, 2<sup>e</sup> éd. (Bonn, 1922), p. 252.

<sup>4</sup> *Bibliotheca Philippica. Catalogue of a further portion of the Classical, Historical, Topographical, Genealogical and other Mss. and Autograph Letters of the late Sir Thomas Phillipps of Middle Hill, Worcestershire and Thirlestaine House, Cheltenham* (London, 1910), p. 71, n<sup>o</sup> 392.

<sup>5</sup> Kl. LÖFFLER, *Kölnische Bibliotheksgeschichte im Umriss* (Köln, 1923), p. 68. La direction de la bibliothèque de Berlin a eu l'obligeance d'envoyer à Bruxelles le manuscrit de Greven ; nous lui en exprimons ici notre vive gratitude.



suivante : *Iste liber est...* (le papier ayant été arraché, quelques mots ont disparu) *Colonie. In quo continentur diverse legende sanctorum multorum a quodam monacho prefati ordinis in unum collecte, huius domus professo, cuius nomen scriptum sit in libro vite. Amen. Deputatus custodie correctoris pro tempore existentis ut ex eo legatur in refectorio prout sibi videbitur ad consolationem ac edificationem communem.* Au folio I, le P. Garnefelt, dont il est facile de reconnaître la main, a noté : *V. P. Hermannii Grefgen, Carthusiani Coloniensis, tomus unicus de Vitis quorundam sanctorum raris et iocundis. Obiit auctor anno Christi 1480, 5 novembr.*

Tout le manuscrit, sauf les feuillets 272<sup>v</sup>-279, est de la même écriture que le martyrologe et a donc été, comme celui-ci, transcrit par Hermann Greven lui-même. Du reste, en plusieurs endroits, on s'aperçoit que le scribe a interrompu le récit, quand il arrivait au bas d'une page, réglant ainsi la longueur des textes, d'après l'espace dont il disposait. En tête du codex, Greven a placé une table alphabétique très complète de tous les saints dont il avait transcrit la Vie.

Le légendier comprend environ 250 textes. La description que nous donnons plus loin, nous dispense d'entrer ici dans plus de détails. Avec raison Garnefelt qualifiait ces *vitae* de *raris* et *iocundis*. Ce ne sont pas en effet les grands noms de l'hagiographie que Greven a voulu surtout faire connaître aux religieux de son couvent, mais plus spécialement des saints locaux, dont la légende ne se rencontre pas fréquemment dans les légendiers. Les saints anglais, français et allemands sont particulièrement nombreux. Greven a dépouillé avec soin Bède, dont il a extrait plusieurs textes ; sans doute a-t-il eu à sa disposition certains recueils locaux. C'est ainsi qu'il donne toute une série de saints de Normandie.

Quand il emprunte ses Vies à une chronique ou à une histoire générale, Greven introduit le texte par un prologue très bref. Rarement, il se contente de copier mot à mot sa source. Il la résume par endroits, y fait des coupures, et quand il juge qu'il a donné à ses lecteurs une connaissance suffisante du saint, il tourne court et termine brusquement.

Il faut donc ranger Greven parmi les auteurs de légendiers abrégés, étudiés par le P. Poncelet<sup>1</sup>. Dans la liste dressée par notre regretté confrère, Greven a sa place tout indiquée, car un des recueils décrits par le P. Poncelet dérive en grande partie du manuscrit de Greven, à savoir la collection de Vies de Saints, imprimée à Cologne en 1483 et publiée à la suite de la Légende Dorée. « C'est une collection vraiment intéressante, dit le P. Poncelet, d'à peu près 200 Vies et Passions, quelques-unes reproduites tout au long, la plupart abrégées. Beaucoup d'entre elles sont relatives à des saints allemands, un certain nombre à des saints anglais<sup>2</sup>. » Or, des 250 légendes que contient le manuscrit de Greven, plus de cent se retrouvent dans l'édition de Cologne, c'est-à-dire environ la moitié de l'imprimé<sup>3</sup>. Il n'est pas douteux que l'auteur anonyme qui a réuni pour l'impression les textes de l'édition incunable, n'ait largement puisé dans l'œuvre du chartreux colonais. La dépendance de l'incunable par rapport au manuscrit se révèle aussi par l'identité de nombreux *incipit* et *desinit*, très caractéristiques et qui ne se retrouvent pas ailleurs. Citons, entre beaucoup d'autres, les Vies de St<sup>e</sup> Hilda, de St<sup>e</sup> Notburga, de S. Reinoldus, de S. Gangulfus, de S. Sigismond, de St<sup>e</sup> Monique.

Des 150 textes, qui n'ont pas été repris par l'éditeur de 1483, une centaine environ reproduisent des Vies identifiées et recensées dans la *Bibliotheca Hagiographica Latina*. Pour une cinquantaine, nous n'avons pu découvrir aucun texte qui leur corresponde exactement; mais il n'est en général pas difficile de retrouver la Vie ou la Passion qui leur est apparentée. Il ne faut pas s'attendre à rencontrer,

<sup>1</sup> *Le légendier de Pierre Calo*, ch. II : Les légendiers abrégés, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 14-44.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>3</sup> Voici la liste des Vies qui se lisent à la fois dans le légendier de Greven et dans les *Hystorie plurimorum sanctorum* imprimées à Cologne en 1483 : 1, 4, 6, 9, 12-14, 18, 19, 21, 29, 36, 38, 39, 43, 54, 57, 59-62, 66, 73, 75-77, 79, 81, 82, 85, 87, 89, 98, 103, 104, 106-110, 114, 116, 120, 121-128, 136-138, 145, 147, 159, 163, 164, 166, 167, 170, 171, 173, 174, 176, 177, 179, 184-188, 193, 198, 199, 204, 205, 210-212, 214, 216, 219, 222-226, 232, 233, 243, 247, 249, 254. Les n<sup>os</sup> sont ceux de notre description ci-dessous, p. 333.



dans ces pièces hagiographiques, des renseignements qui enrichiraient nos connaissances historiques<sup>1</sup>. Ces brefs résumés, faits d'après des modèles le plus souvent connus, n'ont qu'un intérêt médiocre. Il ne faudrait cependant pas les négliger sans examen, et quelques-uns méritent de retenir l'attention. Contentons-nous de signaler ici la Vie de S. Dalmacius. En rendant compte du travail de M. Riberi : *S. Dalmazzo di Pedona e la sua abazia*, nous nous demandions si le saint devait être rangé parmi les martyrs ou les confesseurs<sup>2</sup>. La *Vita*, résumée par Greven, ne fait aucune allusion au martyre. Elle donne au saint le titre de confesseur : *De sancto Dalmachio confessore*, et relate sa mort en ces termes : *Cum vero plurima Deus per hunc sanctum suum famulum fecisset miracula, tandem fideli ac felici fine terminum vite sortitus est*. Une Vie est inédite : celle de Conrad de Herlesheim. Nous y reviendrons.

Cette description sommaire de l'œuvre hagiographique d'Hermann Greven justifie, nous semble-t-il, le jugement que portait sur lui le P. Garnefelt : Greven mérite d'être compté parmi les chartreux de Cologne qui ont préparé les voies au plus célèbre d'entre eux, Laurent Surius.

B. G.

<sup>1</sup> Le P. Gamans († 1684), un des correspondants les plus dévoués des premiers Bollandistes, leur avait communiqué des textes hagiographiques, puisés dans le manuscrit de Greven. En voici quelques exemples : *Vita S. Florencii* (BHL. 3043), cf. *Acta SS.* Nov. t. III, p. 397 ; VAN DEN GHEYN, t. c., p. 535 ; *Vita S. Brunonis*, *Ord. Praed.*, cf. ms. 8940 de la bibliothèque Royale de Belgique, fol. 264, VAN DEN GHEYN, t. c., p. 546 ; *Vita S. Aureliae*, cf. ms. 168 de la bibliothèque des Bollandistes, fol. 105. Ces deux dernières Vies ne faisaient pas partie du légendier de Greven ; elles ont été ajoutées postérieurement à la fin du manuscrit. Voir plus bas, p. 355.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 382.

## CODEX BEROLINENSIS THEOL. FOL. 706.

Foliorum signatorum I-VIII (membran.) et 1-279 (chartac.),  
exaratus ab Hermanno Greven, praeter fol. 272-279.

1. (Fol. vi<sup>v</sup>-vii<sup>v</sup>). De sancto Nychasio episcopo Remensi  
et Eutropia virgine sorore ipsius ac multorum de grege suo  
martirum = *BHL*. 6080. Dec. 14.

2. (Fol. vii<sup>v</sup>) De vita et conversacione beati Nychasii ac  
sororis sue Eutropie.

Fol. viii-viii<sup>v</sup> vacant.

3. (Fol. 1) De sanctis martyribus Abdon et Sennes sub-  
regulis. Iul. 30.

Inc. *Abdon et Sennes subreguli cum in Babilone corpus  
beati Polochronii — Des. a morte perpetua nos liberavit.*

4. (Fol. 1<sup>v</sup>-2) De sancto Anania presbitero, Petro ac  
septem militibus martiribus = *BHL*. 397. Mart. 27.

5. (Fol. 2<sup>v</sup>-3) De sanctis Aniceto et Fotino germanis ac  
martiribus et aliis multis. Sept. 2.

Inc. *Sanctus Anicetus comes vir optimus ac moribus et  
nobilitate generis preclarus — Des. In quo loco Deus om-  
nipotens sanitates et virtutes multas usque in hodiernum  
diem operatur, cui... Amen.*

6. (Fol. 3<sup>v</sup>-4) De sancto Agapito martire. Aug. 18.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 316b-316d.

7. (Fol. 4) De sancto Amatore Autisiodorensi episcopo  
et confessore. Maii 1.

*Act. SS.*, Maii t. I, p. 51, n° 6.

8. (Fol. 4<sup>v</sup>-5) De sancto Amando episcopo Treiectesis su-  
perioris = *BHL*. 337. Feb. 6.

9. (Fol. 5<sup>v</sup>-6) De sancto Arnulpho episcopo Metensi et  
confessore. Aug. 16.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 315c-316b.

10. (Fol. 6<sup>v</sup>-7) De sancto Arnolfo confessore = *BHL*. 685.  
Iul. 18.

11. (Fol. 7<sup>v</sup>-8) De sancto Apro episcopo Leuchorum et  
confessore = *BHL*. 617 (*om. prol.*) Sept. 15.

12. (Fol. 8<sup>v</sup>) De sancto Arbogasto episcopo Argentinensi  
et confessore = *BHL*. 657. Iul. 21.



13. (Fol. 9-9<sup>v</sup>) De sancto Athanasio episcopo Allexandri-  
no et confessore. Maii 2.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 408d-410a.*

14. (Fol. 10-10<sup>v</sup>) De sancto Agricio episcopo Treverensi et  
confessore. Ian. 13.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 236b-236d.*

15. (Fol. 10<sup>v</sup>-12). De sancto Albano rege ac martyre =  
*BHL.* 201.

16. (Fol. 12<sup>v</sup>) De sancta Agnete virgine et martire, rig-  
matice. Ian. 21.

*Inc. Expectat desiderio mens diu pressa scelere —*  
*Des. Nos Agnes ad agniculum cum quo regnas in requie.*  
*Amen.*

17. (Fol. 13-16) De sancta Barbara virgine ac martire.  
Dec. 4.

*Inc. Fuit in oriente apud Egiptum dux illustris —*  
*Des. cum furore decollavit sicque anno Dominice incar-*  
*nationis ducentesimo septuagesimo septimo, pridie nonas*  
*decembris.*

18. (Fol. 16-16<sup>v</sup>) <Translatio S. Barbarae> = *BHL.*  
927.

19. (Fol. 17-18) <Miracula S. Barbarae> = *BHL.* 944,  
933, 947, 941.

20. (Fol. 18<sup>v</sup>-19) De sancto Bono episcopo Avernensi et  
confessore, qui alibi nominatur Bonitus = *BHL.* 1420. Ian. 15.

21. (Fol. 19) De sancto Albino episcopo Andegavensi et  
confessore. Mart. 1.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 252c-253a.*

22. (Fol. 19<sup>v</sup>) De sancto Ravenna presbitero et fratre suo  
Rasipho martiribus. Iul. 23.

*Inc. Ex electorum Dei sacrosancto collegio — Des.*  
*post sanctorum translacionem corporum in Baiocensem*  
*ecclesiam.*

23. (Fol. 20) De sancto Exuperio episcopo Baiocensi et  
confessore = *BHL.* 2813. Aug. 1.

24. (Fol. 20) De sancto Reverencio presbitero et confes-  
sore. Sept. 12.

*Inc. Die secundo postquam beatus Reverencius — Des.*  
*obiit pridie idus septembris.*

25. (Fol. 20<sup>v</sup>) De translatione sancti Renoberti episcopi Baiocensis et Zenonis ministri sui confessorum.

Inc. *Cum sub magna tyrannidis persecutione et incredulitate perfidie Gallia torqueretur* — Des. *ubi beatus Renobertus in eius nomine construxit ecclesiam*. Cf. *BHL*. 7063.

26. (Fol. 20<sup>v</sup>) De sancto Renoberto episcopo Baiocensi et confessore = *BHL*. 7065 (om. prol.) April. 23.

27. (Fol. 21) De sancto Lupo episcopo Baiocensi et confessore = *BHL*. 5080. Oct. 25.

28. (Fol. 21<sup>v</sup>) De sancto Vigore episcopo Baiocensi et confessore = *BHL*. 8609. Nov. 1.

29. (Fol. 21<sup>v</sup>-22) De sancto Romano archiepiscopo Rothomagensi et confessore = *BHL*. 7316. Oct. 23.

30. (Fol. 22<sup>v</sup>) De sancto Mellono Rothomagensis ecclesie archiepiscopo et confessore. Oct. 22.

Inc. *Beatus Mellonus in maiori Britania oriundus* — Des. *verbum vite quamdiu vixit predicare non cessavit*.

31. (Fol. 22<sup>v</sup>-23) De sancto Audoeno episcopo Rothomagensi et confessore. Aug. 24.

Inc. *Regnante Lothario Helperici regis Francorum filio* — Des. *migravit ad Dominum nono kalendas septembris anno Domini sexcentesimo septuagesimo octavo*.

32. (Fol. 23) De sancto Laudo episcopo Constanciensi et confessore. Sept. 22.

Inc. *Venerabilis possessor urbis Constancie episcopus* — Des. *undecimoque kalendas octobris migravit ad Dominum cui... Amen*.

33. (Fol. 23-24<sup>v</sup>) De sancto Stanislao episcopo Cracoviensi et martire, in regno Polonie. April. 11.

Inc. *Beatus Stanislaus, nacione Polonus ex provincia Cracoviensi processit oriundus* — Des. *Multis insuper miraculis claret que pro magna parte alibi sunt conscripta, hic autem brevitatis causa sunt obmissa*. Cf. *BHL*. 7833-35.

34. (Fol. 25) De sancto Concordio presbitero et martire = *BHL*. 1906. Ian. 1.

35. (Fol. 25<sup>v</sup>) De sancto Conrado episcopo Constanciensi et confessore = *BHL*. 1919. Nov. 26.

36. (Fol. 26-26<sup>v</sup>) De sancto Cunone, qui et Conradus dicitur, martire ac preposito maioris ecclesie Coloniensis = *BHL*. 1924. Iun. 1.



37. (Fol. 27-28<sup>v</sup>) De sancto Lazaro episcopo Marsiliensi et martire. Dec. 17.

Inc. *Beatus Lazarus clarissimis exortus est natalibus utpote ex stirpe regia descendantibus* — Des. *corpusque sanctissimi martyris Lazari cum magno honore sepultum est.* Cf. *BHL.* 4802.

38. (Fol. 28<sup>v</sup>-29) De sancto Wernhero martire puero quasi quatuordecim annorum in Bacharaco quiescenti = *BHL.* 8860. April. 19.

39. (Fol. 29<sup>v</sup>-30<sup>v</sup>) Sermo de sancto Swicberto episcopo Verdensi et confessore = *BHL.* 7939. Mart. 1.

40. (Fol. 30<sup>v</sup>-31) De sancto Mariano dyacono et martire in Bardewic = *BHL.* 5524.

41. (Fol. 31-31<sup>v</sup>) De sancto Ladislao confessore ac rege Ungarie. Iun. 27.

Inc. *Beatus Ladislaus rex ex illustri prosapia regum Ungarie* — Des. *pauper vero miles ad sepulchrum humiliter accedens et Deo gratias agens, quod suum erat accepit.*

42. (Fol. 32-32<sup>v</sup>) De sancto Emerico confessore qui apud nos Henricus dicitur = *BHL.* 2528. Sept. 2.

43. (Fol. 33-34) De sancto Sebaldo confessore, filio regis Dacie, in Nurenbergia quiescente = *BHL.* 7536. Aug. 19.

44. (Fol. 34<sup>v</sup>-35) De sancto Lucio rege Britanie et confessore = *BHL.* 5024 (*om. prol.*) Dec. 3.

45. (Fol. 35<sup>v</sup>-36<sup>v</sup>) De sancto Antidio archiepiscopo Crisopolitano et martire = *BHL.* 566. Iun. 25.

46. (Fol. 36<sup>v</sup>) De sancto Claro presbitero et martire. Nov. 4.

Inc. *Tempore quo gloriosus rex Edmundus Anglorum tenebat imperium* — Des. *et a maris periculo liberetur.* Cf. *BHL.* 1826.

47. (Fol. 37-38) De sancto Dunstano Cantuariensi episcopo et confessore. Maii 19.

Inc. *Sanctus Dunstanus ex Anglie partibus fuit oriundus* — Des. *post mortem operatus est, que hic brevitatis causa sunt omissa.* Cf. *BHL.* 2343 et *VINC. BELLOV.* XXV, 72-81, 94-96; XXVI, 43.

48. (Fol. 38<sup>v</sup>-40) De sancta Dympna virgine et martire filia regis Ybernie et Gereberno presbitero et martire. Maii 15.

Epitome libelli *BHL.* 2352-2353. Inc. *Fuit quidam rex Ybernie gentilis ac ydolorum cultibus deserviens* — Des. *multaque ad eius tumulum facta sunt et fiunt miracula que hic causa brevitatis non sunt conscripta.*

49. (Fol. 40<sup>v</sup>-41<sup>v</sup>) De sancto Patricio, Scotorum primo episcopo et confessore. Mart. 17.

Epitome libelli *BHL.* 6507 et *BHL.* Supplementum, p. 245. Inc. *Sanctus Patricius, qui vocatur Succet, de genere Britonum ortus fuit* — Des. *merito igitur post tot labores in gaudium Domini sui introivit, cui est... Amen.*

50. (Fol. 42-43<sup>v</sup>) De sancta Birgitta vidua, principissa Suecie. Iul. 23.

Epitome libelli *BHL.* 1358. Inc. *Beata Birgitta nobilis progenie, sed nobilior moribus* — Des. *statuitque ut ab universali ecclesia quolibet anno decimo kalendas augusti festum ipsius et officium devote et solemniter celebretur.*

51. (Fol. 44-44<sup>v</sup>) De sancto Augustino primo archiepiscopo Cantuariensi et confessore. Maii 26.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* I, 23-33.

52. (Fol. 45-46) De sancto Wylfrido archiepiscopo Eboracensi in Anglia et confessore. Oct. 12.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* V, 19-20, quibusdam omissis vel mutatis.

53. (Fol. 46<sup>v</sup>) De sancto Byrino episcopo Dorcacensi et confessore = *BHL.* 1360. Dec. 3.

Des. *Quod factum creditur pridie nonas septembris.*

54. (Fol. 46<sup>v</sup>-47) De sancto Theodoro archiepiscopo Cantuariensi septimo et confessore. Sept. 19.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 329d-330c.

55. (Fol. 47<sup>v</sup>-48) De sancta Athilburge (*prius* Adhilburge) virgine et abbatissa, sorore sancti Erkenwaldi episcopi Londoniensis. Oct. 11.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* IV, 6-10.

56. (Fol. 48-48<sup>v</sup>) De sancta Edilburge (*prius* Ethilburga) virgine et abbatissa, filia Anne regis Anglorum orientalium. Iul. 7.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* III, 8.

57. (Fol. 49-50<sup>v</sup>) De sancto Edmundo Cantuariensi episcopo et confessore. Nov. 16.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 372d-373d.

58. (Fol. 50<sup>v</sup>-51) De sancto Eligio episcopo Noviomensi et confessore. Dec. 1.

Inc. ut *Legenda Aurea*, c. 239. Des. *Et quod mirabile est barba et capilli... multis etiam aliis miraculis... clarescit. Amen.*



59. (Fol. 51<sup>v</sup>-53<sup>v</sup>) De sancta Eufraxia virgine = *BHL*. 2721. Feb. 11.

60. (Fol. 54-55) De sancto Aidano episcopo Lyndisfarnensi et confessore = *BHL*. 191. Aug. 31.

61. (Fol. 55<sup>v</sup>-56<sup>v</sup>) De sancto Oswaldo rege Anglie et martire = *BHL*. 6373. Aug. 5.

62. (Fol. 56<sup>v</sup>-57) De sancto Oswino rege Anglie et martire fratre et successore sancti Oswaldi = *BHL*. 6381. Aug. 20.

63. (Fol. 57<sup>v</sup>-59) De sancto Cuthberto episcopo Lyndisfarnensi et confessore. Mart. 20.

Epitome libelli *BHL*. 2021. Inc. *Sanctus Chuthbertus, bone indolis adolescens* — Des. *sicut in volumine vite et virtutum eius, quisque legerit, inveniet.*

64. (Fol. 59-59<sup>v</sup>) De sanctis duobus Ewaldis presbiteris et martiribus. Oct. 3.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* V, 10. Sequitur hymnus: *Lætificent Ewaldorum nos festa duorum*, CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, 10136.

65. (Fol. 59<sup>v</sup>-60<sup>v</sup>) De sancto Albano, qui hodie Albinus dicitur, prothomartire Anglie. Iun. 22.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* I, 6-7. Inc. ut *BHL*. 206.

66. (Fol. 61-63) De sancto Frederico episcopo Traiectensis inferioris et martire = *BHL*. 3158. Iul. 18.

67. (Fol. 63<sup>v</sup>) De sancto Florencio episcopo Argentinensi et confessore = *BHL*. 3043. Nov. 7.

68. (Fol. 64-64<sup>v</sup>) De sancta Lucia sanctimoniali romana et Auceia rege, martiribus. Iun. 25.

Inc. *Sancta Lucia sanctimonialis urbica, de territorio urbis capta est ab Auceia rege paganorum* — Des. *passi quoque sunt cum eis vigintiduo qui in carcerem missi fuerant. Quorum martirium celebratur VII kalendas iulii. Cf. BHL*. 4980.

69. (Fol. 64<sup>v</sup>-66) De sancto Torpete glorioso martire. April. 29.

Inc. *Cum imperator Nero ad honorem sui nominis civitatem Pysanam in partibus Tuscie restaurasset* — Des. *a periculo liberatur, prestante... Amen. Cf. BHL*. 8307.

70. (Fol. 66-66<sup>v</sup>) De sancto Bertino abbate et confessore. Sept. 5.

VINC. BELLOV. XXIV, 110-118.

71. (Fol. 67-67<sup>v</sup>) De sancto Audomaro episcopo Tarvansensi et confessore = *BHL*. 767 (*om. prol.*) Sept. 9.

72. (Fol. 67<sup>v</sup>-69) Passio quadraginta militum martirum apud Sebasten = *BHL*. 7539. Mart. 9.

73. (Fol. 69-70<sup>v</sup>) De sancta Eulalia virgine et martire = *BHL*. 2700. Feb. 12 et Dec. 10.

74. (Fol. 71-72) De sancto Primo et Feliciano martiribus. Iun. 9.

Inc. *Temporibus Dyocleciani et Maximiani imperatorum, tanta persecutio orta est — Des. multa vero beneficia ibidem exuberant, prestante...*

75. (Fol. 72-72<sup>v</sup>) De sancta Benedicta virgine et martire que et Saturnina videtur dicta = *BHL*. 1089. Oct. 8.

76. (Fol. 73-73<sup>v</sup>) De sancto Gilberto presbitero et confessore = *BHL*. 3538. Feb. 4.

77. (Fol. 74-75) De sancto Guidone laico et confessore in Anderlech Brabantie = *BHL*. 8872. Maii 12.

78. (Fol. 75<sup>v</sup>-76) De sancto Gereboldo episcopo Baiocensi et confessore = *BHL*. 3436. Dec. 8.

79. (Fol. 76) De sancto Germano episcopo Parisiensi et confessore. Maii 28.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 288a-288d.

80. (Fol. 76<sup>v</sup>-77<sup>v</sup>) De sancto Cesario dyacono et Iuliano presbitero martiribus. Nov. 1.

Inc. *Claudius imperator furore arreptus — Des. iuxta civitatem Terracinam, sub die novembris kalendis.*

81. (Fol. 78-79) De sancto Theodoro martire ac milite = *BHL*. 8080. Nov. 9.

82. (Fol. 79-80<sup>v</sup>) De sancto Calixto papa et martire = *BHL*. 1523. Oct. 14.

83. (Fol. 80<sup>v</sup>-81) De sancto Simphoriano martire Augustudunensi = *BHL*. 7968. Aug. 22.

84. (Fol. 81-82) De sancto Gorgonio et Dorotheo martyribus = *BHL*. 3617. Sept. 9.

85. (Fol. 82<sup>v</sup>-83) De sancto Gordiano martire = *BHL*. 3612. Maii 4 et 10.

86. (Fol. 83<sup>v</sup>-84) De sanctis Felice ac Nabore militibus et martiribus in Colonia quiescentibus. Iul. 12.

Inc. *Regnante impio Maximiano imperatore — Des. ubi et hodie honorifice collocavit.*

87. (Fol. 84<sup>v</sup>) De sancto Genesio martire romano = *BHL*. 3324. Aug. 25.



88. (Fol. 85-86) De sancta Hadewige ducissa quondam Polonie. Oct. 15.

Inc. *Date sunt mulieri due ale, ut volaret* — Des. *De ore eius odor suavis exalabat.*

89. (Fol. 86<sup>v</sup>) De sancto Hyreneo episcopo Lugdunensi ac sociis eius martiribus = BHL. 4461.

90. (Fol. 86<sup>v</sup>-87<sup>v</sup>) De sancto Furseo abbate et confessore. Ian. 16.

Exc. ex BEDA, *Hist. eccl.* III, 19.

91. (Fol. 88-90<sup>v</sup>) De sancto Lyvino archiepiscopo et martire. Nov. 12.

Inc. *Tempore illo quo Colomagnus vixit rex Scotorum, extitit quidam senator scotigena nomine Theagnius* — Des. *beatam quoque Graphildam Christi martirem seorsum prope sepelierunt. Amen. Cf. BHL. 4960.*

92. (Fol. 91-92) De sancta Quiteria virgine et martire in Vasconia = BHL. 7043. Maii 22.

93. (Fol. 92<sup>v</sup>-93) De sancto Ludovico rege Francie ac confessore. Aug. 25.

Inc. *Beatus Ludovicus quondam Francorum rex magnificus et inclitus* — Des. *qui nos regis mirifici coronet per suffragia. Amen. Cf. BHL. 5043.*

94. (Fol. 93-94) De sancta Aurea virgine ac martire romana, civitate Ostia. Aug. 29.

Inc. *Aurea virgo sacratissima nobili genere orta* — Des. *de puteo levavit et beate Auree quinto kalendas septembris sociavit.*

95. (Fol. 94<sup>v</sup>-95) De sancto Landelino abbate ac presbitero et confessore. Iun. 15.

Inc. *Beatus Landelinus, ex nobilissima Francorum progenie* — Des. *multa et stupenda signa fiunt.*

96. (Fol. 95-96) De sancto Benigno presbitero et martire. Iun. 28.

Inc. *Postquam beatus Iohannes evangelista de Pathmos insula* — Des. *visa est ab omnibus in specie columbe nivee ad celum ascendisse, ubi cum Christo... Amen. Cf. BHL. 1155 et 1159.*

97. (Fol. 96<sup>v</sup>) De invencione autem corporis sancti Benigni ac beate Agnetis virginis et ipsorum translacione.

Epitome libelli BHL. 165. Des. *et honorifice infra Traiectensem episcopalis sedis aulam pridie kalendarum apri-*

*lium anno incarnationis Domini nongentesimo sexagesimo quarto, indictione septima, sabbatorum quinta, singulis semotim in loculis collocavit.*

98. (Fol. 97-97<sup>v</sup>) De sancta Wenefreda virgine et martire in Britania = *BHL*. 8854. Nov. 3.

99. (Fol. 97<sup>v</sup>-98<sup>v</sup>) De sancto David archiepiscopo Menevensi et confessore. Mart. 1.

*Inc. Beatus Patricius natione Brittanus, cum a Roma — Des. animam sanctissimam suo reddidit creatori, cui est ... Amen. Cf. BHL. 2111.*

100. (Fol. 98<sup>v</sup>-99<sup>v</sup>) De sancto Cedda episcopo Lichefeldensi et confessore. Mart. 2.

*Exc. ex BEDA, Hist. eccl. III, 28 et IV, 2-3.*

101. (Fol. 99<sup>v</sup>) De sancto Erkenwaldo episcopo Londoniensi et confessore. April. 30.

*Epitome libelli BHL. 2602. Inc. Ex nobili prosapia Albionum Offe regis Anglie — Des. a quacunque infirmitate detinebantur sanati erant. Amen.*

102. (Fol. 100-100<sup>v</sup>) De sancto Botulpho abbate et confessore in Anglia. Iun. 17.

*Epitome libelli BHL. 1428. Inc. Beatus pater Bothulfus divina reservatus pietate — Des. Ubi eodem interveniente multa gloriosa fiunt miracula ad laudem... Amen.*

103. (Fol. 100<sup>v</sup>-101) De sancto Alphego archiepiscopo Cantuariensi et martire. April. 19.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 269d-270a.*

104. (Fol. 101-101<sup>v</sup>) De sancto Iohanne archiepiscopo Eboracensi et confessore = *BHL*. 4351. Maii 2.

105. (Fol. 102-102<sup>v</sup>) De sancto Henrico archiepiscopo Upsalensi Suecie et martire = *BHL*. 3818. Ian. 19.

106. (Fol. 103-103<sup>v</sup>) De sancto Volstano episcopo Wygorniensi et confessore = *BHL*. 8760. Ian. 19.

107. (Fol. 103<sup>v</sup>-104<sup>v</sup>) De sancto Edmundo rege Anglie et martire = *BHL*. 2403. Nov. 20.

108. (Fol. 104<sup>v</sup>-105<sup>v</sup>) De sancto Edwardo rege Anglie et confessore. Ian. 5.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 234c-235b.*

109. (Fol. 105<sup>v</sup>-106) De sancto Athelberto rege Anglie et confessore = *BHL*. 2624. Feb. 24.



110. (Fol. 106-106<sup>v</sup>) De sancto Athelberto rege Anglie et martire = *BHL.* 2629. Maii 20.

111. (Fol. 106<sup>v</sup>-107<sup>v</sup>) De sancto Kenelmo rege Merciorum in Anglia et martire. Iul. 17.

Inc. *Kenulphus* (sic) *gloriosissimus et piissimus rex Merciorum* — Des. *et in conspectu regis eterni perpetim gaudere mereamur. Amen.*

112. (Fol. 108-108<sup>v</sup>) Sermo de sancto Richardo episcopo Cicestrensi et confessore. April. 3.

Inc. *Exultat angelica turba celorum* — Des. *salutis auctori gratie referuntur. Amen.*

113. (Fol. 109-111) De sancto Thoma comite Lancastrie et martire = *BHL.* 8256 (*om. prol.*) Mart. 22.

114. (Fol. 111<sup>v</sup>-112) De sancto Thoma episcopo Herefordensi et confessore anglico = *BHL.* 8255 (*om. prol.*) Oct. 4.

115. (Fol. 112-113) De sancta Etheldreda virgine et regina et abbatissa. Iun. 23.

Epitome libelli *BHL.* 2632.

116. (Fol. 113-114) De sancta Editha abbatissa ac virgine, regis Edgari Anglorum filia = *BHL.* 2390. Sept. 16.

117. (Fol. 114-115) De sancto Aldhelmo episcopo Schirburnensi et confessore. Maii 25.

Inc. *Beatissimus Aldhelmus splendidissimus Anglorum genere oriundus, attavis eciam regibus* — Des. *Quo loco hodie corporaliter prestolans diem beate resurrectionis per crebra miracula ostendit in terris... Amen. Cf. BHL. 259.*

118. (Fol. 115-115<sup>v</sup>) De sancto Nychasio episcopo Rothomagensi et martire ac sociis eius. Oct. 11.

Epitome libelli *BHL.* 6082.

119. (Fol. 115<sup>v</sup>-116<sup>v</sup>) De sancto Ponciano martire Spoletano = *BHL.* 6892. Ian. 14.

120. (Fol. 116<sup>v</sup>-117<sup>v</sup>) De sancta Hylda abbatissa nobilissima. Nov. 17.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 373d-374d.

121. (Fol. 117<sup>v</sup>-118<sup>v</sup>) De sancto Laurencio archiepiscopo Cantuariensi et confessore. Feb. 2.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 242d-243b.

122. (Fol. 118<sup>v</sup>) De sancto Mellito archiepiscopo Cantuariensi et confessore = *BHL.* 5898. April. 24.

- 123.** (Fol. 119) De sancto Iusto archiepiscopo Cantuariensi et confessore = *BHL.* 4603. Nov. 10.
- 124.** (Fol. 119<sup>v</sup>-120<sup>v</sup>) De sancto Paulino episcopo Ebo-  
raicensis et postea Rofensis ecclesie et confessore = *BHL.*  
6554. Oct. 10.
- 125.** (Fol. 121-122<sup>v</sup>) De sancto Lyborio episcopo Ceno-  
mannensi et confessore = *BHL.* 4914. Iul. 23.
- 126.** (Fol. 123-123<sup>v</sup>) De sancto Luthardo Clivensi comite  
et confessore = *BHL.* 4951. Sept. 15.
- 127.** (Fol. 124-125<sup>v</sup>) De sancto Onufrio heremita et con-  
fessore = *BHL.* 6337. Iun. 11.
- 128.** (Fol. 125<sup>v</sup>-126<sup>v</sup>) De sancto Magnerico episcopo Tre-  
verensi et confessore = *BHL.* 5150. Aug. 25.
- 129.** (Fol. 126<sup>v</sup>-127<sup>v</sup>) De sancto Wolfo confessore. Oct. 21.  
Exc. ex GREG. TURON., *Hist. Francorum*, VIII, 15-16.  
Inc. *Fuitque in diebus Magnerici episcopi Treverensis  
vir genere Longobardus — Des. Itaque ab illa inundacione  
fuit protectus, sicut a supradicta fuerat ignis lesione defensus.*
- 130.** (Fol. 127<sup>v</sup>-129) De sancto Paulo Viridunensi episcopo  
et confessore. Feb. 8.  
Inc. *Sanctus Paulus Viridunensis ecclesie episcopus in infe-  
rioribus Gallie partibus — Des. Quod et ita factum est. Ibi-  
que ipsius meritis prestantur beneficia... Amen. Cf. BHL.*  
6600.
- 131.** (Fol. 129-130) De sancto Lubencio presbitero et con-  
fessore = *BHL.* 4968. Oct. 13.
- 132.** (Fol. 130<sup>v</sup>-131) De sancto Epiphanio episcopo Pa-  
piensi et confessore = *BHL.* 2572. Ian. 22.
- 132\*.** (Fol. 131) <Translatio eiusdem>.  
Epitome libelli *BHL.* 2573. Inc. *Tempore autem Ottonis  
imperatoris primi, sancte memorie Otwinus, vir religiosus, epi-  
scopus Hyldensemensis, transtulit corpus — Des. clarius  
facta quam verba loquuntur.*
- 133.** (Fol. 131<sup>v</sup>-132) De sancto Volquino abbate Syche-  
mensi et confessore.  
Exc. ex libello *BHL.* 8730. Inc. *Cum sanctus Volcquinus esset  
adhuc in Westfalia — Des. religiose vivere cupientibus imi-  
tabilem ostendit.*
- 134.** (Fol. 132<sup>v</sup>) De sancta Haseka virgine et inclusa, sep-  
timo kalendas februarii, que in Sichemensi monasterio est  
sepulta = *BHL.* 3761. Ian. 26.



135. (Fol. 133-134) De sancto Mammete martyre. Aug. 17.

Inc. *Sanctus Mammes erat in Cesarea Capadocie puer annorum duodecim* — Des. *His dictis emisit spiritum, letatur cum Christo et angelis eius. Amen.*

136. (Fol. 134-134<sup>v</sup>) De sanctis martiribus Maximiano et Ysaac apud Carthaginem = *BHL.* 4474. Aug. 26.

137. (Fol. 134<sup>v</sup>-135<sup>v</sup>) De sancto Maximino episcopo Treverensi = *BHL.* 5824 (*om. prol.*) Sept. 12.

138. (Fol. 136-137) De sancta Martina virgine et martire. Ian. 1.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 233b-234c.

139. (Fol. 137<sup>v</sup>) De sanctis decem et septem martiribus in Egypto passis. Aug. 27.

Inc. *In Egypto coronati sunt sub Dyocleciano et Maximiano et preside Culciano* — Des. *propter infirmitatem oculorum suorum, sed hic sunt sanctorum predictorum martyrum gesta brevitatis causa abbreviata. Cf. BHL. 5240.*

140. (Fol. 138-138<sup>v</sup>) De sancto Eparchio monacho presbitero et confessore. Cf. *BHL.* 2559. Iul. 1.

141. (Fol. 138<sup>v</sup>-139) De sancto Philippo presbitero et confessore. Maii 3.

Epitome libelli *BHL.* 6830.

142. (Fol. 139<sup>v</sup>-140) De sancto Longino milite centurione martire et Affrodisio eius socio. Sept. 1.

Inc. *Sanctus Longinus miles centurio, tempore passionis Christi, cruci eius astitit* — Des. *Acta vero sunt hec in Cesarea Capadocie kalendis septembris sub preside Octavio, regnante... Amen. Cf. BHL. 4935 b.*

143. (Fol. 140-141<sup>v</sup>) De sancto Barsanofio abbate ac confessore. Sept. 13.

Inc. *Sanctus Barsanofius natione Egipcius, oppido Petradi oriundus* — Des. *Postmodum autem seviente Turcorum perfidia, translate sunt sacre eius reliquie in Apulie partes iuxta Horicanam civitatem, ubi venerandus Theodosius eiusdem urbis episcopus eisdem reliquiis templum condidit et dedicavit. Et cum post multos annos prefata civitas a Sarra-cenis vastata esset, sacre reliquie, ipso sancto revelante, sunt invente et in cathedralem ecclesiam iussu episcopi honorifice sunt translate. In qua propter viri sancti merita, crebra fiunt miracula. Cf. BHL. 999 c.*

144. (Fol. 142-143) De sancto Frontone episcopo Petrogoricensi et confessore. Oct. 25.

Cf. *BHL.* 3182 et *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 341.

145. (Fol. 143<sup>v</sup>-144) De sancta Pusynna virgine Deo sacra = *BHL.* 6994. April. 23.

146. (Fol. 144-144<sup>v</sup>) De sancto Mammario presbitero ac sociis eius martiribus = *BHL.* 5206. Iun. 10.

147. (Fol. 145-146) De sancto Nycecio Treverensis ecclesie archiepiscopo = *BHL.* 6092. Oct. 1.

148. (Fol. 146-146<sup>v</sup>) De sancto Dalmachio confessore. Dec. 5.

Inc. *Sanctus Dalmachius de genere Cornelii centurionis erat — Des. intra celestis paradisi ianuas collocata. Colitur autem eius veneranda solennitas nonis decembris.*

149. (Fol. 147) De sanctis martiribus Sperato et aliorum decem Scillitanorum. Iul. 17.

Inc. *In diebus illis presidente Claudio consule Carthagini — Des. Hodie martirum socii in celo futuri sumus. Ceteri omnes dixerunt: Deo gratias. Et ita simul omnes martirio coronati sunt, sexto decimo kalendas augusti... Amen.*

150. (Fol. 147-149) De sancta Dorothea vidua religiosa beate memorie in Prucia pro Christo inclusa = *BHL.* 2330. Oct. 30.

151. (Fol. 149-150<sup>v</sup>) De sancto Theopompo episcopo et Synesio, qui et Theonas, martiribus = *BHL.* 8119. Ian. 4.

152. (Fol. 150<sup>v</sup>-151) De sancto Geminiano episcopo Mutinensi et confessore. Ian. 31.

Inc. *Inclitus confessor Domini Geminianus Mutinensi territorio extitit oriundus — Des. sed et vicinarum urbium turba sepultus, miraculis gloriosis etiam claret defunctus.*

153. (Fol. 151<sup>v</sup>-152) De sancto Severo archiepiscopo Ravennatensi et confessore. Oct. 22.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 354c-355c.

154. (Fol. 152<sup>v</sup>-153) De sancto Felice presbitero et confessore et Felice ipsius fratre. Ian. 14.

Inc. *Sanctus Felix confessor Domini preciosus, terrena bona despiciens — Des. eius vitam beatus Paulinus episcopus Nolanus descripsit. Cf. BHL. 2875.*

155. (Fol. 153) Sequitur de sancto Felice, fratre ipsius, similiter presbitero et martire prout legitur.

Inc. ut *BHL.* 2885. — *Des. iuxta urbem Rome, ubi per eius orationes et merita prestantur. Amen.*



- 156.** (Fol. 153<sup>v</sup>-154) De sancto Victurio episcopo Cenomannensi et confessore. Sept. 1.

Inc. *Tempore illo cum sanctus Lyborius Cenomannice urbis episcopus* — Des. *excellencia meritorum et claritate signorum valde ornatus. Cf. BHL. 8600.*

- 157.** (Fol. 154-155<sup>v</sup>) De sancto Karileffo presbitero et confessore. Iul. 1.

Inc. ut *BHL. 1568, om. prol.* — Des. *Hic ergo fuit finis accessus mulierum ad sancti viri Karileffi monasterium.*

- 158.** (Fol. 155<sup>v</sup>-156) De sancto Othmaro abbate et confessore. Nov. 16.

Inc. *Sanctus Othmarus genere Alemannorum oriundus* — Des. *Sepultus igitur honorifice in ecclesia monasterii sui multis claret miraculis.*

- 159.** (Fol. 156<sup>v</sup>-158) Passio sancti Albani prothomartiris Anglie, qui et Albinus hodie vocatur. Iun. 22.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 387c-389c.*

- 160.** (Fol. 158-158<sup>v</sup>) De sancto Preiecto episcopo Avernensi et Marino abbate martiribus. Ian. 25.

VINC. BELLOV., *Spec. hist. XXIV, c. 119.*

- 161.** (Fol. 158<sup>v</sup>-159<sup>v</sup>) De sancta Noytburga virgine sancta et generosa = *BHL. 6244 (om. prol.)* Oct. 31.

- 162.** (Fol. 159<sup>v</sup>-162) De sancto Meynulphe dyacono et confessore. Oct. 5.

Inc. *Anno dominice incarnationis septingentesimo septuagesimo septimo, cum Carolus magnus* — Des. *sicut acervus tritici in tempore suo, ipso ducente qui vivit... Amen. Cf. BHL. 5881.*

- 163.** (Fol. 162-163) De sancto Reynero confessore solitario in civitate Osnaburgensi = *BHL. 7083.* April. 11.

- 164.** (Fol. 163<sup>v</sup>-164) De sancto Reynoldo martire ac monacho in Colonia = *BHL. 7111.* Ian. 7.

- 165.** (Fol. 164<sup>v</sup>-166) De sancto Patroclo martire. Ian. 21.

Inc. *Patroclus vir magnifice sanctitatis velut luminare quoddam* — Des. *Translatus igitur sanctus Patroclus martyr Dei preciosus ad prefatum opidum; quantas ibi Dominus... testes sunt incole loci illius et circumquaque adiacentes. Cf. BHL. 6521.*

- 166.** (Fol. 166-167<sup>v</sup>) De sancta Yda vidua = *BHL. 4143.* Sept. 4.

167. (Fol. 168-169<sup>v</sup>) De sancto Olavo rege Norwegie ac Dacie et martire = *BHL*. 6326. Iul. 29.

168. (Fol. 169<sup>v</sup>-170<sup>v</sup>) De sancto Machuto episcopo Aletensi in Anglia et confessore. Nov. 15.

Inc. ut *BHL*. 5120. — Des. *a Leoncio quoque episcopo in civitate Sanctonia sepultus est septimo decimo kalendas decembris.*

169. (Fol. 170<sup>v</sup>-172<sup>v</sup>) De sancta Radegunde regina ac virgine. Aug. 13.

Inc. ut *BHL*. 7048, om. prol. — Des. *Sic triptici misterio, templo edificato, carcere relaxato, tribuno sanato, sancte probatur miraculum.*

170. (Fol. 173-174) De sancta Fide virgine ac martire in civitate Agennensi Gallie. Oct. 6.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 335a-336a.

171. (Fol. 174-175) De sancto Gaugerico episcopo Camera-censi et confessore = *BHL*. 3287. Aug. 11.

172. (Fol. 175<sup>v</sup>-176<sup>v</sup>) De sancto Bonifacio archiepiscopo primo Maguntinensi ac sociis eius martiribus. Iun. 5.

Inc. *Sanctus Bonifacius, qui antea Wynifridus dictus est, ex parentibus christianissimis in Anglia ortus* — Des. ut *BHL*. 1404.

173. (Fol. 176<sup>v</sup>-178<sup>v</sup>) De sancto Lullo archiepiscopo Maguntinensi et confessore = *BHL*. 5067. Oct. 16.

174. (Fol. 178<sup>v</sup>-180) De sancto Gangulpho martire = *BHL*. 3328. Maii 13.

175. (Fol. 180<sup>v</sup>-182<sup>v</sup>) De sancto Conrado confessore monacho Cisterciensis ordinis. Aug. 3.

Inc. *Fuit in Hassie partibus miles quidam, Conradus nomine* — Des. *eo duce ac rectore sic transeamus per bona temporalia ut non amittamus eterna. Amen.*

176. (Fol. 182<sup>v</sup>-184<sup>v</sup>) De sancto Goaro presbitero et confessore = *BHL*. 3565. Iul. 6.

177. (Fol. 184<sup>v</sup>-185) De sancto Wyrone episcopo (quiescenti *add. sup. lin.*) Traiecto inferiori et confessore = *BHL*. 8974. Maii 8.

178. (Fol. 185<sup>v</sup>-186) De sancto Plechelmo episcopo Tweintiensi et confessore in Aldensael quiescente = *BHL*. 6867. Iul. 15.

Om. §§ 1 et 2.



**179.** (Fol. 186<sup>v</sup>-187<sup>v</sup>) De sancto Odulpho presbitero et confessore canonico ecclesie Traiectensis inferioris = *BHL.* 6318 (om. prol.) Jun. 12.

**180.** (Fol. 187<sup>v</sup>-188<sup>v</sup>) De sancto Lebuino presbitero et confessore, cuius translatio 7 kl. Iulii. Nov. 12.

Cf. *BHL.* 4810 b.

**181.** (Fol. 188<sup>v</sup>-189<sup>v</sup>) De sancto Werenfrido presbitero et confessore. Aug. 14.

Inc. *Cum sanctus Willibrordus postpositis omnibus peregre proficisci proposuit* — Des. *ibique per tanti patris intercessionem, multe miraculorum declarantur facte a Domino virtutes.* Cf. *BHL.* 8858.

**182.** (Fol. 189<sup>v</sup>-190<sup>v</sup>) De sancto Evorcio episcopo Aurelianensi et confessore. Sept. 7.

Inc. *Sanctus Evortius in Aurelianensis urbis episcopum hoc ordine legitur consecratus* — Des. *ad Dominum celestis gloria perpetue coronandus migravit.*

**183.** (Fol. 190<sup>v</sup>-192) De sancto Policarpo episcopo Smirne ecclesie et martire. Ian. 26.

Cf. *BHL.* 6881a, praemisso brevi prologo : *S. Polycarpus... designat dicens* (cf. *BHL.* 6873-77) et addito brevi epilogo : *Veneramur igitur te, sancte patrone... tecum intremus cum gloria et honore. Amen.*

**184.** (Fol. 192<sup>v</sup>) De sancto Godehardo episcopo Hyldensemensi et confessore. Maii 5.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 279a-279c.

**185.** (Fol. 193) De sancta Reparata virgine et martire = *BHL.* 7187. Oct. 8.

**186.** (Fol. 193<sup>v</sup>-194<sup>v</sup>) De sancto Radbodo episcopo Traiectensis inferioris et confessoris = *BHL.* 7047. Nov. 29.

**187.** (Fol. 195-195<sup>v</sup>) De sancto Remaclo episcopo Tungrensensis ecclesie seu Traiectensis superioris = *BHL.* 7119. Sept. 3.

**188.** (Fol. 196-196<sup>v</sup>) De sancto Roberto abbate primo Molismensi sive Cluniacensi. April. 29.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 272a-272d.

**189.** (Fol. 197-198) De sancto Trudone presbitero et confessore. Nov. 23.

Inc. ut *BHL.* 8321, om. prol. — Des. *Alia quoque plura miracula tam in vita quam post mortem ipsius patrata habentur in eius originali legenda, de qua predicta sunt extracta.*

190. (Fol. 198-198<sup>v</sup>) De sancto Wandregisilo abbate ac confessore. Iul. 22,

Epitome libelli *BHL*. 8805. Inc. *Sanctus Wandregisilus cognomento Wando, ortum inclite nativitatis in Veredunensi regione* — Des. *e quibus prefuit decem et novem annis, menses quatuor, dies undecim* (al. man. 21).

191. (Fol. 199-199<sup>v</sup>) De sancto Ausberto episcopo Rothomagensi et confessore. Feb. 9.

Epitome libelli *BHL*. 520. Inc. *Beatus Ausbertus illustris genere fuit* — Des. *in quo eius redundancia refunderetur. Hic et multa alia... Amen.*

192. (Fol. 199<sup>v</sup>-200<sup>v</sup>) De sancto Petro eremita et confessor qui, papa factus, dictus est Celestinus. Maii 19.

Inc. *Beatus Petrus heremita, papa factus, dictus est Celestinus.* — Des. *et clarum mundo ac colendum reddidit.*

193. (Fol. 200<sup>v</sup>-201<sup>v</sup>) De sancto Anthonio presbitero et confessore ordinis minorum = *BHL*. 602. Iun. 13.

194. (Fol. 201<sup>v</sup>-202) De sancto Gregorio episcopo Gneocesariensi et martire. Iul. 3.

Inc. *Sanctus Gregorius Gneocesariensis Ponti episcopus* — Des. *sed inconvertibilis et immutabilis eadem Trinitas semper manet.*

195. (Fol. 202) De sanctis virginibus et martiribus Maxima, Donatilla et Secunda. Iul. 30.

Inc. *Beatissime virgines ac sorores Maxima et Donatilla* — Des. *Sicque pro Christo Domino suo ac sponso sunt consummati tercio kalendas augusti.*

196. (Fol. 202<sup>v</sup>-206) De sancto Anthelmo episcopo Bellicensi et confessore beate memorie = *BHL*. 560 (*om. prol.*) Iun. 26.

197. (Fol. 206-208<sup>v</sup>) De sancto Stephano episcopo Diensi et confessore Carthusiensis ordinis = *BHL*. 7900 (*om. prol.*) Sept. 7.

198. (Fol. 209-211) De sancto Waltero abbate ac confessore et doctore = *BHL*. 8799.

199. (Fol. 211-211<sup>v</sup>) De sancto Gregorio episcopo Traiectensi inferiori et confessore = *BHL*. 3681. Sept. 6.

200. (Fol. 212-212<sup>v</sup>) De sancto Saba abbate et confessore. Dec. 5.

Inc. *Beatus Saba prius sanctus quam natus* — Des. *ubi*



*pro nobis iugiter intercedat ad Dominum nostrum Iesum Christum, cui est... Amen.*

201. (Fol. 212<sup>v</sup>-213<sup>v</sup>) De sancto Salvio episcopo Engolisme civitatis et discipulo suo martiribus apud Valencianas. Iun. 26.

Inc. *Beatus Salvius episcopus, ut legitur, natus est Arvenne* — Des. *et quanti esset meriti tam presentibus quam futuris demonstravit.*

202. (Fol. 214-214<sup>v</sup>) De sancta Saturnina virgine et martire. Maii 20.

Inc. *Beata Saturnina nomine et merito virgo venerabilis* — Des. *sed modo translata quiescit in dyocesi Paderbornensi in quodam monasterio monialium Heyrfze dicto. Cf. BHL. 7489.*

203. (Fol. 215-215<sup>v</sup>) De sancto Sulpicio episcopo Bituricensi et confessore. Ian. 17.

Inc. *Beatus Sulpicius episcopus cum adhuc in seculari habitu in domo parentum consistere videretur* — Des. *In quo loco gratia Domini ad salutem generis humani perseverare dignatur, ipso prestante... Amen.*

204. (Fol. 215<sup>v</sup>-216<sup>v</sup>) De sancto Stephano papa et martire. Aug. 2.

Inc. *ut BHL. 7846. Des. in cripta via Appia in cimiterio Calixti, ubi in pace Domini nostri Iesu Christi requiescit.*

205. (Fol. 217-217<sup>v</sup>) De sancto Thymotheo apostolo et episcopo Ephesiorum ac martire sermo Policratis = *BHL. 8294.* Ian. 22.

206. (Fol. 217<sup>v</sup>-218) De sancto Thymoteo martire.

Aug. 22.

Inc. *Sanctus Thymoteus vir religiosus ab Antiochia veniens Romam sub Melchiade papa* — Des. *et sanctum inde Silvestrum cum gaudio educunt. Passus est igitur Rome, undecimo kalendas septembris. Eodem die Augustuduni passio sancti Symphoriani, qui tempore Aureliani imperatoris sub Heradio (sic) consulari, cum ydolis sacrificare nollet, primo verberibus affectus, dein carcere mancipatus, ad ultimum ceso capite martirium consummavit.*

207. (Fol. 218-218<sup>v</sup>) De sancto Thymoteo et Appollinare martiribus. Aug. 23.

Inc. *ut BHL. 8297. Des. apud Remensium urbem consummato martirio celestia regna meruerunt.*

208. (Fol. 219-219<sup>v</sup>) De sancto Theobaldo presbitero confessore. Iun. 30.

Inc. *Sanctus Theobaldus devotus Christi confessor, ex*

*Francorum genere — Des. corpore deficiens, spiritus eius feliciter ad Dominum qui dedit illum, migravit.*

209. (Fol. 219<sup>v</sup>-220<sup>v</sup>) De sancta Oda vidua nobilissima.  
Nov. 23.

Inc. *Sancta Oda vidua nobilissima, in villa que dicitur Anianum, Leodiensis dyocesis — Des. Venerata enim fuerat hunc sanctum martyrem pluribus in locis devocione speciali.*  
Cf. *BHL.* 6259-6260.

210. (Fol. 220<sup>v</sup>-222). De sancta Oda virgine, filia regis Scocie = *BHL.* 6268. Nov. 28.

211. (Fol. 222-222<sup>v</sup>) De sancta Kunera virgine ac martire = *BHL.* 2011 (*om. prol.*) Iun. 12.

212. (Fol. 223-224) De sancto Ruperto episcopo Wormacensi et confessore et de sancta Erendruda abbatissa.  
Mart. 27.

Inc. *Cum beatissimus Rupertus Wangiorum episcopus, tempore Arriane persecutionis — Des. ut BHL.* 7396.

213. (Fol. 224<sup>v</sup>-225) De sancto Wylhelmo archiepiscopo Bituricensi et confessore, ordinis Cisterciensis. Ian. 10.

Inc. *Beatus Wylhelmus nobilis genere, longe fuit nobilior vita — Des. anno Domini millesimo ducentesimo octavo decimo cathalogo sanctorum asscripsit, prestante... Amen.*

214. (Fol. 225-226<sup>v</sup>) De sancto Berwardo (*sic*) episcopo Hildensemensi et confessore = *BHL.* 1262. Nov. 20.

215. (Fol. 227-228<sup>v</sup>) De sancto Mathia apostolo = *BHL.* 5700 (*om. prol. et epist.*) Febr. 24.

Sequitur de translatione eiusdem. Cf. *BHL.* 5701.

216. (Fol. 229) De sancto Valerio episcopo Treverensi, discipulo sancti Petri apostoli. Ian. 29.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 395. — Cf. *BHL.* 8498.

217. (Fol. 229<sup>v</sup>-230) De sancto Valentino episcopo Interamnensis civitatis et martire. Febr. 14.

Inc. *Cum Athenienses nobiles Proculus, Eufimus et Apolonius scolastici — Des. ut BHL.* 8460.

218. (Fol. 230) De sancto Valentino presbitero et martire. Febr. 14.

*Legenda aurea*, c. 42.

219. (Fol. 230<sup>v</sup>-231<sup>v</sup>) De sancto Vincencio confessore ordinis sancti Dominici = *BHL.* 8666. April. 5.



220. (Fol. 232-232<sup>v</sup>) De sancto Vedasto episcopo Atrabatensi et confessore. Feb. 6.

Inc. *Cum rex Francorum Lodowicus iuxta ripam Reni fluminis bella Alemannis inferret* — Des. *ad votum suum lumen amisit. Obiit circa annum Domini DC. Cf. BHL. 8501.*

221. (Fol. 233-234) De sancto Waltfrido confessore abbate. Feb. 14.

Epitome libelli BHL. 8792. Inc. *Beatus Waltfridus vir illustris ex Thuscie provincia ortus* — Des. *quod illi audientes Deum in sancto suo glorificaverunt.*

222. (Fol. 234<sup>v</sup>-235) De sancto Waldgero Christi confessoris in Hervordia Paderbornensis dyocesis quiescente = BHL. 8786. Nov. 16.

223. (Fol. 235<sup>v</sup>-237<sup>v</sup>) De sancta Iuliana virgine ac martire = BHL. 4525. Feb. 16.

224. (Fol. 237<sup>v</sup>-240<sup>v</sup>) De sancto Engelberto archiepiscopo Coloniensi et martire. Nov. 7.

Epitome libelli BHL. 2546. Inc. *Sanctus Engelbertus erat vir nobilis valde et spectabilis genere* — Des. *et usque hodie ad laudem Dei et martyris honorem perdurat.*

225. (Fol. 241-241<sup>v</sup>) De sancto Sygismundo martire rege Burgundie ac uxore ipsius et duobus filiis = BHL. 7718. Maii 1.

226. (Fol. 241<sup>v</sup>-242<sup>v</sup>) De sancta Aldegunde nobilissima virgine ac moniali. Ian. 30.

*Hist. SS. (Colon. 1483), fol. 410a - 411a.*

227. (Fol. 242<sup>v</sup>-244) De sancta Gerthrude nobilissima virgine ac abbatissa. Mart. 17.

Inc. *Gerthrudis virgo beatissima Pippini fuit filia, cuius mater Yda* — Des. *et cum velo suo flammam depellentem; et sic cenobium ab incendio est liberatum.*

228. (Fol. 244<sup>v</sup>) De sancto Iuliano episcopo Cenomannensi primo et confessore. Ian. 27.

Inc. *Sanctus Iulianus romana generositate clarissimus* — Des. *sed tandem post duos annos in ecclesia sancti Iuliani ad preces ipsius curatus est.*

229. (Fol. 244<sup>v</sup>-245<sup>v</sup>) De sanctis decem milibus martiribus Alexandrie passis. Iun. 22.

Inc. ut BHL. 21. — Des. *et pro eterna gloria que solis timentibus Deum preparata est peccata vitemus. Quod... Amen.*

230. (Fol. 246-246<sup>v</sup>) De sancta Walburge virgine. Maii 1.

Inc. *Cum gens Anglorum magis ac magis Christum colere cepisset* — Des. *Similiter et alia multa miracula Dominus per famulam suam operatus est.*

231. (Fol. 246<sup>v</sup>-247) De sanctis Perpetua et Felicitate, Revocato et Satiro. Mart. 7.

Inc. ut *BHL.* 6634. — Des. *Revocatus vero et Felicitas a leopardis gloriosum agonem impleverunt circa annos Domini ducentos LVI.*

232. (Fol. 247<sup>v</sup>) De sancta Praxede virgine romana. Iul. 21.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 456a-456b.

233. (Fol. 247<sup>v</sup>-248<sup>v</sup>) De sancta Genofeva virgine. Ian. 3.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 386b-387c. Cf. *BHL.* 3337.

234. (Fol. 249) De sanctis Medardo et Gildardo fratribus episcopis ac Christi confessoribus gloriosis. Iun. 8.

Inc. *Temporibus Clodovei regis Francorum, in pago Veromandensium* — Des. *demum sacerdos effectus est.*

235. (Fol. 249<sup>v</sup>) <De sancta Praxede >.

Inc. *Sancta virgo Praxedis fuit soror beate Pudentiane, que modo Potenciana nominatur* — Des. *quam Pius papa consecrans baptisterium ibidem ordinavit.*

236. (Fol. 249<sup>v</sup>-250) De sancto Vigilio episcopo Tridentinensi et martire = *BHL.* 8607. Iun. 26 et Ian. 31.

237. (Fol. 250-250<sup>v</sup>) De sancta Maxencia nobilissima matre sancti Vigili episcopi = *BHL.* 5801. April. 30.

238. (Fol. 250<sup>v</sup>-251) De sancto Sysinnio archidyacono, Martirio lectore et Allexandro ostiario martiribus. Maii 29.

Inc. *Isti tres sancti viri, genere Greci, cives Capadoces, Mediolanum venerunt* — Des. ut *BHL.* 7798.

239. (Fol. 251) De sanctis confessoribus Remedio nobili et Abram atque David suis discipulis = *BHL.* 7142. Oct. 1.

240. (Fol. 251<sup>v</sup>) De sanctis Firmino et Rustico martiribus. Aug. 9.

Inc. *Sanctus Firminus natione Bergamensis cum divitias suas* — Des. *Huius soror beata Consolata fuit que in eadem civitate quiescit.*

241. (Fol. 251<sup>v</sup>-252) De sancta Sabina martire, uxore Valentini militis. Aug. 29.

Inc. *Beata Sabina Herodis Metellarii filia, qui tempore*



*Vespasiani imperatoris multum Romam honoraverat — Des. et locus orationis tercio nonas septembris dedicatus, quando et memoria passionis sancte Seraphie agitur celebrius.*

242. (Fol. 252<sup>v</sup>) De sancto Corbiniano episcopo Frisingensi et confessore. Sept. 8.

Epitome libelli *BHL.* 1947.

243. (Fol. 253-254<sup>v</sup>) De sancto Nycholao presbitero et confessore ordinis fratrum heremitarum sancti Augustini = *BHL.* 6235. Sept. 10.

244. (Fol. 255-256<sup>v</sup>) De sancta Monicha vidua, matre sancti Augustini episcopi. Maii 4.

*Hist. SS.* (Colon. 1483), fol. 277b-279b.

245. (Fol. 257-259<sup>v</sup>) De sancto Arnulpho episcopo Suesionensi et confessore. Aug. 15.

*Inc. Fuit vir nomine Folbertus in pago Brabancia, circa fluvium Scaldim — Des. Hec et multa alia similia miraculorum opera... operatus, que hic brevitatis causa non sunt conscripta.*

246. (Fol. 259<sup>v</sup>-260) De sancto Maximo martire Asyano = *BHL.* 5832. April. 30.

247. (Fol. 260-261<sup>v</sup>) De sancto Yvone presbitero et confessore et advocato pauperum = *BHL.* 4632. Maii 19.

248. (Fol. 261<sup>v</sup>-262<sup>v</sup>) Sermo lectionum de vita ipsius et canonisatione brevis.

249. (Fol. 262<sup>v</sup>-263<sup>v</sup>) De sancto Edwardo rege Anglie ac martire = *BHL.* 2420. Mart. 18.

250. (Fol. 263<sup>v</sup>-264<sup>v</sup>) De sancto Henrico imperatore et confessore. Iul. 13.

*Inc. ut BHL.* 3812. — *Des. Quapropter vir beatissimus cathalogo sanctorum ab ecclesia est solemniter ascriptus.*

251. (Fol. 264<sup>v</sup>) De sancta Kunegunda virgine ac imperatrice. Mart. 3.

*Inc. Post dicessum sancti Henrici, beata Kunegundis in sancto proposito quindecim annos supervixit — Des. ab Innocentio tercio papa cathalogo sanctorum solemniter est ascripta. Amen.*

252. (Fol. 265-268) De sancto Brandano abbate ac confessore = *BHL.* 1437. Maii 16.

253. (Fol. 268<sup>v</sup>-270<sup>v</sup>) De sancto Hemmerammo episcopo Ratisponensi et martire. Sept. 22.

Epitome libelli *BHL.* 2538. — *Inc. Sanctus Hemmeram-*

*mus ex nobili quadam urbe Aquitanie — Des. per fidelem famulum suum operatus est.*

254. (Fol. 271-272) De sancto Marcello episcopo Parisiensi et confessore = *BHL*. 5248, (om. prol.) Nov. 1.

Vitae, quae sequuntur, exaratae sunt variis manibus saec. xv-xvi.

255. (Fol. 272<sup>v</sup>) Historia sancte Irmgardis virginis.

Initium Vitae *BHL*. 4470.

256. (Fol. 273-275) S. Mathildis regine vita abbreviata lectu dignissima.

Inc. *S. Matildis regina ex progenie Widikindi* (prius *Witikini*) *ducis Saxoniae a Carolo magno — Des. mutila: et vinum ad missam.*

257. (Fol. 275) De S. Aurelia virgine, de societate S. Ursule, Argentine quiescente. Ex Breviario civitatis eiusdem.

258. (Fol. 275<sup>v</sup>) <De sancta Richarde imperatrice> = *BHL*. 7202.

259. (Fol. 276) Sancti Brunonis presbiteri Ordinis predicatorum vita austera, authore fratre Dominicano H. de Erphordia, prout in ipsius cronica ad verbum habetur. Nov. 11.

Exc. ex: HENRICI DE HERVORDIA *Liber de rebus memorabilibus sive Chronicon* (ed. POTTHAST, 1859), p. 244.

260. (Fol. 276<sup>v</sup>-277) De sancto Foeliciano episcopo (Tuscie apostolo *add. sup. lin. al. man.*), octobris vigesimo, desumpta ex Breviario Hamburgensi, ubi festo duplici celebratur.

Fol. 277<sup>v</sup> vacat.

261. (Fol. 278-279) <De S. Cunera> = *BHL*. 2011.

#### INDEX SANCTORUM

Abdon et Sennen mm. 3.	Aldegundis abb. Malbod. 226.
Acacius et soc. mm. 229.	Aldhelmus ep. Shireburnensis 117.
Agapitus m. Praeneste 6.	Amandus ep. Traiect. 8.
Agnes v. m. Romae 16, 97.	Amator ep. Autisiodorensis 7.
Agritius ep. Treverensis 14.	Ananias, Petrus et soc. mm. 4.
Aidus ep. Lindisfarnensis 60.	Anicetus, Photinus et soc. mm. 5.
Albanus, Amphibalus et soc. mm.	Ansbertus ep. Rothom. 191.
Verulamii 65, 159.	Anthelmus ep. Bellicensis 196.
Albanus rex 15.	Antidius ep. Vesuntionensis 45.
Albinus ep. Andegavensis 21.	Antonius Patav. 193.



- Aper ep. Tullensis 11.  
 Arbogastus ep. Argentin. 12.  
 Arnoldus conf. in agro Iuliac. 10.  
 Arnulfus ep. Mettensis 9.  
 Arnulfus ep. Suession. 245.  
 Athanasius ep. Alexandrinus 13.  
 Auceia. *Vid.* Luceia.  
 Audoenus ep. Rotomagensis 31.  
 Audomarus ep. Tarvannensis 71.  
 Augustinus ep. Cantuariensis 51.  
 Aurea v. m. 94.  
 Aurelia v. 257.  
  
 Barbara v. m. 17, 18, 19.  
 Barsanuphius solitarius 143.  
 Benedicta (*al.* Saturnina) v. m.  
     in territorio Laudunensi 75.  
 Benignus m. Divione 96, 97.  
 Bernwardus ep. Hildeshem. 214.  
 Bertinus ab. Sithivensis 70.  
 Birgitta Suecica 50.  
 Birinus ep. Dorcestriensis 53.  
 Bonifatius ep. Moguntinus 172.  
 Bonitus. *Vid.* Bonus.  
 Bonus ep. Arvernus 20.  
 Botulfus ab. 102.  
 Brandanus ab. Clonfertensis 252.  
 Bruno Ord. Praed. 259.  
  
 Caelestinus. *Vid.* Petrus de Mur-  
     rone.  
 Caesarius et Iulianus mm. 80.  
 Callistus p. 82.  
 Carileffus ab. Anisolensis 157.  
 Cedda ep. Lichfeldensis 100.  
 Clarus erem. m. 46.  
 Concordius presb. m. Spoleti 34.  
 Conradus conf. Ord. Cist. 175.  
 Conradus ep. Constantiensis 35.  
 Conradus ep. Treverensis 36.  
 Corbinianus ep. Frising. 242.  
 Cunegundis imperatrix 251.  
 Cunera v. m. 211, 261.  
 Cuno. *Vid.* Conradus ep. Trever.  
 Cuthbertus ep. Lindisfarnensis 63.  
  
 Dalmatius m. in Pedemonte 148.  
 David ep. Menevensis 99.  
 Dorothea Montoviensis *vid.* 150.  
 Dunstanus ep. Cantuariensis 47.  
 Dympna v. et Gerebernus presb.  
     mm. Gelae in Brabantia 48.  
  
 Edilburga v. abb. 56.  
 Editha ab. Wiltoniensis 116.  
 Edmundus ep. Cantuariensis 57.  
 Edmundus rex m. 107.  
 Eduardus rex Anglorum m. 249.  
 Eduardus rex Anglorum dictus  
     Confessor 108.  
 Eligius ep. Noviomensis 58.  
 Elphegus ep. Cantuariensis 103.  
 Emericus dux 42.  
 Emmerammus ep. m. 253.  
 Engelbertus ep. Colon. 224.  
 Eparchius reclusus 140.  
 Epiphanius ep. Ticinensis 132, 132\*.  
 Erkenwaldus ep. Londinensis 101.  
 Ethelbertus rex Orientalium An-  
     glorum 110.  
 Ethelbertus rex Cantiae 109.  
 Ethelburga abb. Berecingensis 55.  
 Etheldreda regina abb. Eliensis 115.  
 Eulalia v. m. Emeritae 73.  
 Euphrasia v. in Thebaide 59.  
 Evurtius ep. Aurelianensis 182.  
 Ewaldi duo presb. mm. 64.  
 Exuperius ep. Baiocis 23.  
  
 Felicianus ep. Fulginas m. 260.  
 Felix presb. Romanus 154, 155.  
 Felix et Nabor mm. 86.  
 Fides v., Caprasius, Primus et Fe-  
     licianus mm. 170.  
 Firminus et Rusticus mm. 240.  
 Florentius ep. Argentinensis 67.  
 Fridericus ep. Traiectensis 66.  
 Fronto ep. Petragoricensis 144.  
 Furseus ab. Latiniacen. 90.  
  
 Gaugericus ep. Camerac. 171.  
 Geminianus ep. Mutinensis 152.  
 Genesius m. Romae 87.  
 Gengulfus m. 174.  
 Genovefa v. Parisiensis 233.  
 Gerebernus. *Vid.* Dympna.

- Gereboldus ep. Baiocensis 78.  
 Germanus ep. Parisiensis 79.  
 Gertrudis abb. Nivialensis 227.  
 Gilbertus de Sempringham 76.  
 Gildardus ep. Rothom. 234.  
 Goar presb. Treverensis 176.  
 Godehardus ep. Hildesheim. 184.  
 Gordianus m. 85.  
 Gorgonius et Dorotheus mm. 84.  
 Gregorius ab. Traiectensis 199.  
 Gregorius thaumaturgus ep. Neo-caesariensis 194.  
  
 Haseka v. reclusa 134.  
 Hedwigis ducissa Silesiae 88.  
 Henricus imp. 250.  
 Henricus. *Vid.* Emericus.  
 Henricus ep. Upsalensis 105.  
 Hilda abb. Streanaeshalcensis 120.  
  
 Ida Hertzfeldensis 166.  
 Iohannes Beverlacensis 104.  
 Irenaeus ep. Lugdunensis 89.  
 Irmgardis v. comitissa 255.  
 Isaac et Maximianus 136.  
 Iuliana v. m. 223.  
 Iulianus ep. Cenoman. 228.  
 Iustus ep. Roffensis, dein Cantuariensis 123.  
 Ivo Trecorensis presb. 247, 248.  
  
 Kenelmus puer m. in Anglia 111.  
  
 Ladislaus rex Ungar. 41.  
 Landelinus ab. 95.  
 Laudus ep. Constantiensis 32.  
 Laurentius ep. Cantuariensis 121.  
 Lazarus ep. Massiliensis 37.  
 Lebuinus presb. 180.  
 Liborius ep. Cenomannensis 125.  
 Liuthardus comes Cliviae 126.  
 Livinus ep. m. 91.  
 Longinus miles m. 142.  
 Lubentius presb. 131.  
 Luceia, Auceia et soc. mm. 68.  
 Lucius rex Britanniae 44.  
 Ludovicus rex Francorum 93.  
 Lullus ep. Moguntinus 173.  
  
 Lupus ep. Baiocensis 27.  
  
 Machutus ep. Aletensis 168.  
 Magnericus ep. Treverensis 128.  
 Mammarius et soc. mm. 146.  
 Mammes m. Caesareae 135.  
 Marcellus ep. Paris. 254.  
 Marianus diac. m. Bardevici 40.  
 Martina v. m. Romae 138.  
 Martyres XVII in Aegypto 139.  
 Mathildis regina 256.  
 Matthias ap. 215.  
 Maxentia vidua 237.  
 Maxima, Secunda et Donatilla vv mm. 195.  
 Maximianus. *Vid.* Isaac.  
 Maximinus ep. Trever. 137.  
 Maximus levita m. Aquilanus 246.  
 Medardus ep. Noviom. 234.  
 Meinulfus diac. Paderborn. 162.  
 Mellitus ep. Londinensis et Cantuariensis 122.  
 Mellonus ep. Rothomagensis 30.  
 Monica vidua 244.  
  
 Nicasius ep. Remensis 1, 2.  
 Nicasius ep. Rothomagensis 118.  
 Nicetius ep. Treverensis 147.  
 Nicolaus Tolentinas 243.  
 Noitburgis v. Colon. 161.  
  
 Oda Amaniensis 209.  
 Oda v. Rodensis 210.  
 Odulfus presb. 179.  
 Olavus rex Norvegiae m. 167.  
 Onuphrius erem. in Aegypto 127.  
 Oswaldus rex Nordanhymbr. 61.  
 Oswinus rex Deirorum 62.  
 Otmarus ab. Sangallensis 158.  
  
 Patricius ep. apost. Hibern 49.  
 Patroclus m. Trecis 165.  
 Paulinus ep. Eboracensis dein Roffensis 124.  
 Paulus ep. Virdunensis 130.  
 Perpetua et Felicitas mm. 231.  
 Petrus de Murrone 192.  
 Philippus presb. Cellensis 141.



- Plechelmus ep. 178.  
 Polycarpus ep. m. 183.  
 Pontianus m. Spoleti 119.  
 Praelectus ep. Arvernus 160.  
 Praxedis v. Romana 232, 235.  
 Primus et Felicianus mm. 74.  
 Pusinna v. Catalaun. 145.  
  
 Quiteria v. m. in Vasconia 92.  
  
 Radbodus ep. Traiectensis 186.  
 Radegundis regina 169.  
 Ragnobertus ep. Baiocensis et  
     Zeno diac. 25, 26.  
 Rainerus reclusus Osnabrug. 163.  
 Ravennus et Rasiphus. mm. 22.  
 Reinoldus m. Colon. 164.  
 Remaclus ep. 187.  
 Remedius Abram et David conf.  
     in agro Trident. 239.  
 Reparata v. m. Caesar. 185.  
 Reverencius presb. Baiocensis 24.  
 Richardis imperatrix 258.  
 Richardus ep. Cicestrensis 112.  
 Robertus ab. Molismensis 188.  
 Romanus ep. Rotomagensis 29.  
 Rupertus ep. Wormat. 212.  
  
 Sabas ab. 200.  
 Sabina m. Romae 241.  
 Salvius ep. Engolism. 201.  
 Saturnina v. m. 202.  
 Saturnina. *Vid.* Benedicta.  
 Scillitani martyres 149.  
 Sebaldu erem. Norimberg. 43.  
 Sebasteni Martyres XL 72.  
 Severus ep. Ravennas 153.  
 Sigismundus rex Burgund. 225.  
 Sisinnius, Martyrius et Alexander  
     mm. 238.  
 Stanislaus ep. Cracov. 33.  
 Stephanus ep. Diensis 197.  
 Stephanus p. m. 204.  
 Sulpicius ep. Bituric. 203.  
 Swibertus apost. Fresonum 39.  
  
 Symphorianus m. 83.  
 Synesius. *Vid.* Theopemptus.  
  
 Theobaldus erem. 208.  
 Theodorus ep. Cantuariensis 54.  
 Theodorus tiro m. 81.  
 Theopemptus et Theonas (*al.* Sy-  
     nesius) 151.  
 Thomas comes Lancastrie 113.  
 Thomas ep. Herefordensis 114.  
 Timotheus disc. S. Pauli 205.  
 Timotheus m. Romae 206.  
 Timotheus et Apollinaris mm. 207.  
 Torpes m. Pisis 69.  
 Trudo ab. in Hasbania 189.  
  
 Valentinus ep. Interamn. 217.  
 Valentinus presb. m. Romae 218.  
 Valerius ep. Trever. 216.  
 Vedastus ep. Atrebatensis 220.  
 Victurius ep. Cenomannensis 156.  
 Vigilius ep. Trident. 236.  
 Vigor ep. Baiocensis 28.  
 Vincentius Ferrerius O. P. 219  
 Volquinus ab. Sichemensis 133.  
 Vulstanus ep. Wigorniensis 106.  
  
 Waldburgis abb. Heidenheim. 230.  
 Waldgerus comes cultus in coenob.  
     Hervordensi 222.  
 Walfridus ab. Palatioli 221.  
 Walterius ab. S. Martini iuxta  
     Pontisaram 198.  
 Wandregisilus ab. Fontanell. 190.  
 Wenefreda v. m. in Wallia 98.  
 Werenfridus presb. 181.  
 Wernerus puer m. Wesaliae 38.  
 Wido conf. Anderlacensis 77.  
 Wilfridus ep. Eboracensis 52.  
 Willelmus ep. Bituric. 213.  
 Wiro ep. Scottus conf. Rurae-  
     mundae 177.  
 Wolfus conf. 129.  
  
 Zeno. *Vid.* Ragnobertus.

## UNE VIE COPTE DE S. JEAN DE LYCOPOLIS

Le recueil hagiographique copte récemment publié par M. Walt. Till <sup>1</sup> contient une série de fragments assez bien conservés provenant d'une ancienne Vie de S. Jean l'Égyptien, plus communément appelé du nom grec de son lieu natal, Jean de Lycopolis, ou Jean de Siout, la ville actuelle d'Assiout, à environ 400 kilomètres au sud du Caire.

Juxtaposés à d'autres fragments que l'on connaissait déjà <sup>2</sup>, ceux qui viennent de nous être rendus permettent de reconstituer tant bien que mal les grandes lignes du document auquel ils ont appartenu. Cette compilation, sans aucune valeur originale, ne se recommande pourtant pas uniquement de l'importance conventionnelle qui s'attache de plein droit aux plus chétives productions de la littérature copte. Par l'agencement des pièces dont elle est composée, elle rend possible de donner un tour plus précis à quelques-unes des questions relatives à l'historiographie des Pères du Désert. C'est ce résultat que nous voudrions faire apparaître dans les observations qui vont suivre. N'ayant aucune illusion sur le charme de la promenade qui nous attend, nous ne nous priverons pas de l'animer à l'occasion en jetant çà et là un regard par dessus les limites trop étroites du sujet.

### I

Tout d'abord, il convient de préciser en quelques mots l'état de la tradition manuscrite.

Le texte publié par M. Till est emprunté à cinq feuillets

<sup>1</sup> *Koptische Heiligen- und Märtyrerlegenden. Erster Teil. Rome, 1935* (= *Orientalia Christiana Analecta*, 102).

<sup>2</sup> BHO. 515.



de parchemin actuellement conservés à la bibliothèque Nationale de Vienne, sous les cotes K 391a, 9453-9454, 391 b et 9455. Ces fragments encore inédits (sauf les numéros 391a et 391b, déjà publiés par C. Wessely<sup>1</sup>) formaient autrefois les pages  $\overline{\alpha\zeta}-\overline{\alpha\alpha\Delta}$ ,  $\overline{\alpha\zeta}-\overline{\alpha\alpha\text{H}}$  d'un légendier ou d'un florilège d'histoires monastiques. Un autre demi-feuillet du même fonds, le ms. K 9516, contient un texte parallèle aux pages  $\overline{\alpha\alpha}-\overline{\alpha\alpha\Delta}$ . L'éditeur en a noté les variantes, dont plusieurs sont nettement préférables à la leçon du manuscrit principal.

Les fragments de Vienne ont appartenu à deux volumes dont quelques autres débris ont pu être identifiés dans les fonds coptes des bibliothèques Nationales de Paris et de Naples. Sur ces *disiecta membra*, les observations de M. Till se ressentent des conditions très peu favorables dans lesquelles il les a rassemblées. Nous les complétons ici au moyen de notes que nous devons à la grande obligeance de M. le Prof. Lefort, dont le jugement présente toutes les garanties d'une compétence hors de pair en matière de paléographie copte.

Voici donc comment, après expertise directe des originaux, M. Lefort a regroupé les fragments coptes manuscrits relatifs à S. Jean de Lycopolis.

1. Le feuillet de Vienne K 9516 appartient à un manuscrit, d'une écriture très caractérisée, dont beaucoup de fragments se rencontrent ailleurs. De ce nombre sont les feuillets 18, 19, 20 et 62 du recueil copte 129<sup>13</sup> de la bibliothèque Nationale de Paris, qui concernent également S. Jean de Lycopolis. Les trois premiers ont été publiés par Amélineau, au t. I de ses *Monuments pour servir à l'histoire de l'Égypte chrétienne*<sup>2</sup>. Le feuillet 62 semble être demeuré inédit.

2. Les feuillets de Vienne K 391a, 391b, 9453, 9454, 9455 doivent être de la même main que le manuscrit de Naples, Biblioteca Nazionale I. B. 8, n° 398, publié en partie par Zoega<sup>3</sup> et réimprimé intégralement par Amélineau<sup>4</sup>. Tous

<sup>1</sup> *Studien zur Paläographie und Papyruskunde*, XV, p. 20-23.

<sup>2</sup> *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. IV (1888), pp. 650-51, 664-65.

<sup>3</sup> *Catalogus codicum copticorum*, p. 541-43.

<sup>4</sup> *L. c.*, p. 653-64.

ces fragments paraissent avoir la même origine que les feuillets 21, 22, 25 du recueil copte de Paris 129<sup>13</sup> déjà cité. Le feuillet 21 a été compris dans la publication d'Amélineau. M. Lefort renonce provisoirement à identifier les deux autres.

A en juger par l'écriture, qui porte la marque d'une époque bien définie, les fragments de la seconde série paraissent remonter à la fin du x<sup>e</sup> siècle. C'est le seul repère chronologique à peu près fixe dont nous disposions au point de départ de la présente recherche.

Dans le contenu de nos textes, tel que leur état de délabrement le laisse apercevoir, on distingue immédiatement trois sources, ou si l'on veut, trois documents d'origine différente.

La première partie, à l'encontre du doute soulevé un peu à la légère par l'éditeur<sup>1</sup>, contenait bien certainement un récit relatif à S. Jean de Lycopolis. Elle est empruntée au ch. I de l'*Historia Monachorum in Aegypto*. Il en reste, dans les fragments de Paris, deux passages, qui correspondent approximativement aux n<sup>os</sup> 1-5, 13-15 de l'édition Preuschen<sup>2</sup>. Les pp. Ⲭⲫ-ⲬⲨ des fragments de Vienne reproduisent les n<sup>os</sup> 62-63, sur lesquels se clôt le discours adressé par S. Jean de Lycopolis à un groupe de visiteurs dont faisait partie le narrateur lui-même. Le saint achève d'y raconter les prestiges diaboliques dont il eut à se défendre et en tire, pour conclure, une moralité que la version copte explique en termes plus simples et plus clairs que ceux de la rédaction grecque qui nous est parvenue<sup>3</sup>.

A cette catéchèse, se soude sans transition un récit emprunté en bloc au ch. 35 de l'*Histoire Lausiaque*. Les deux documents se font suite, sur la même page du manuscrit, en sorte que toute solution de continuité se trouve exclue. Pour raccorder la seconde partie à la première, le compilateur a dû y pratiquer une jointure artificielle. En quelques autres endroits, notre rédaction copte s'écarte du texte de Pallade par d'assez notables variantes, qui atteignent le

<sup>1</sup> TILL, op. c., p. 147.

<sup>2</sup> E. PREUSCHEN, *Palladius und Rufinus* (Giessen, 1897), pp. 4-6, 8.

<sup>3</sup> Les expressions « origénistes » sur lesquelles R. Reitzenstein et d'autres ont épilogué, comme l'on sait, ont été remises dans le langage de tout le monde.



fond même de la narration. Il y aura lieu de revenir à ces retouches, qu'il ne saurait être question d'attribuer à la seule négligence ou à l'arbitraire d'un traducteur ou d'un copiste. Mais à part ces traces d'adaptation délibérée, l'auteur de la compilation représentée par les fragments de Vienne a suivi pas à pas le texte de l'*Histoire Lausiaque*. Un feuillet manque entre la p. ٢٢٨ et la p. ٢٢٩. Dans cette lacune ont disparu la fin du dialogue entre Jean de Lycopolis et son visiteur, le récit autobiographique de Pallade sur son élévation à l'épiscopat et enfin le début de l'épisode de « Poemenia <sup>1</sup> ». La suite de cette anecdote, sur laquelle se termine le chapitre de Pallade relatif à S. Jean de Lycopolis, est racontée à peu près avec les mêmes détails, et aussi avec la même incohérence énigmatique, que dans le texte traditionnel de l'*Histoire Lausiaque*.

Une autre rédaction copte, beaucoup plus circonstanciée <sup>2</sup>, du pèlerinage de Poemenia à Lycopolis, s'est conservée dans le fragment de Paris Copte 129<sup>13</sup>, fol. 18. Ce feuillet, nous l'avons vu, appartient au même manuscrit que celui de Vienne K 9516, qui contient un texte très sensiblement parallèle à un autre passage emprunté par notre compilateur copte au récit de Pallade. Il s'ensuit que notre Vie de S. Jean de Lycopolis a dû exister au moins en deux recensions, dont il serait prématuré de vouloir préciser les rapports, avec les moyens dont nous disposons actuellement.

La troisième partie commence immédiatement après l'épisode de « Poemenia », sur un autre feuillet mais dont la pagination originale fait suite à celle du feuillet précédent, en sorte que, ici encore, c'est bien la même compilation qui se continue. De cette troisième partie, il ne reste dans les fragments de Vienne que la longueur d'un feuillet. Les manuscrits de Naples et de Paris en ont conservé quelques pages formant une suite intermittente à celui de Vienne <sup>2</sup>; mais pour avoir l'histoire complète, il faut se reporter au synaxaire alexandrin, à la date du 21 hatûr (17 novembre), où ce Miracle remplit les deux tiers de la longue notice de S. Jean de Siout. En voici le résumé.

<sup>1</sup> C. BUTLER, *The Lausiack History of Palladius*, t. II (Texts and Studies, vol. VI, 2), p. 104-105.

<sup>2</sup> AMÉLINEAU, l. c., p. 664-65.

Sous le règne de Théodose, des troubles éclatent à Siout (Lycopolis), à l'occasion des jeux du cirque. Les émeutiers s'emportent à de tels excès que l'empereur, outré de colère, envoie un *μαγιστριανός* avec mission d'incendier la ville et d'en exterminer la population. Avant d'exécuter ces ordres barbares, le commissaire impérial va faire visite au voyant de la Thébàide et lui amène son fils, qui était possédé du démon. Le saint guérit l'enfant, et, à la faveur de ce prodige, il décide le magistrat à écrire à l'empereur pour lui proposer une mesure de clémence. Il se fait remettre la lettre et congédie son visiteur en lui donnant rendez-vous pour le lendemain. La nuit suivante, tandis qu'il était en prière, il est enlevé par un nuage et emporté à Constantinople. L'empereur, qui était en séance avec les grands dignitaires du palais, dans une cour d'honneur (*qā'at*, dit le texte arabe), voit tout à coup tomber devant lui une lettre, lancée d'une nuée lumineuse par une main qui fait le geste de le bénir. Il reconnaît le sceau de son envoyé, se fait lire la lettre et y répond par un contre-ordre décrétant que la ville de Siout sera épargnée, en considération de son saint protecteur. Seuls le cirque et autres lieux de plaisir devront être démolis. Sa lettre écrite et signée, Théodose la lance vers le nuage, d'où la dépêche du magistrien était tombée. S. Jean, sans se montrer, la saisit au vol, repart comme il était venu, et le jour même, la ville coupable apprend qu'elle sera épargnée<sup>1</sup>. Tout cela est mis en scène avec force détails et péripéties, qui achèvent de déloger le bon sens des derniers recoins où il aurait pu se réfugier dans cette histoire.

Pour en finir tout de suite avec cet épisode, il est clair, à la plus rapide inspection, que la place d'un tel récit est dans les derniers rangs de la fiction hagiographique. L'histoire n'a rien à en retenir. Il n'y a probablement jamais eu d'amphithéâtre à Lycopolis<sup>2</sup>. Le narrateur, il est vrai, a pris la précaution d'ajouter que Théodose aurait ordonné de

<sup>1</sup> *Synaxarium Alexandrinum*, ed. J. FORGET, t. I, p. 305-309.

<sup>2</sup> Les antiquités d'Assiout ont fait l'objet de plusieurs savantes études ; voir en particulier, Jean CLÉDAT, *Notes d'Archéologie copte. Assiout*, dans *Annales du Service des Antiquités*, t. IX (1909), p. 213-30 ; G. LEFEBVRE, *Égypte chré-*



détruire ce lieu de désordre<sup>1</sup>. C'est un mensonge de plus, et il n'aide pas à comprendre que cette démolition ait été si complète que les archéologues n'aient jamais retrouvé, ni dans le sol ni dans les livres, aucune trace du monument ainsi condamné. On s'explique moins encore qu'aucun témoignage digne de foi ne fasse allusion à des troubles qui auraient amené l'empereur lui-même à intervenir avec une telle rigueur dans la police d'une ville de Haute-Égypte. Mais tout le monde se rappelle que deux événements du même genre ont marqué le règne de Théodose : l'émeute d'Antioche en 387, et deux ans plus tard, l'insurrection de Thessalonique, dont la répression terrible a été rendue fameuse par les récits dramatisés de la pénitence de Théodose. Notre hagiographe a manifestement voulu renchérir sur ces deux exemples. Menacée d'un châtement plus sévère que celui de Thessalonique, Lycopolis est sauvée par son protecteur mieux qu'Antioche ne le fut par la démarche du vieil archevêque S. Flavien auprès de Théodose. Le thaumaturge commande à l'empereur avec plus d'autorité que S. Ambroise. Tout cela sans se montrer, au moyen d'une lettre qu'il va lui-même porter à Constantinople par la voie des airs. En sorte que, si la renommée avait la mémoire moins courte, un anachorète, qui n'a pas quitté sa caverne pendant un demi-siècle, aurait un titre à se voir choisi comme patron de la poste aérienne. Mais cette invention saugrenue est encore un plagiat : avant le reclus de Lycopolis, St<sup>e</sup> Thècle et S. Ménas voyageaient par la voie des airs<sup>2</sup>.

Sur l'origine de cette pièce, le champ des suppositions possibles n'est pas illimité. Il est fort probable, pour ne pas dire certain, que l'auteur, quel qu'il fût, écrivait à Lycopolis

tienne, II, *ibid.*, t. X (1910), p. 50-58 ; E. CHASSINAT et Ch. PALANQUE, *Une campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiout*, dans *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXIV (1911) ; et l'article *Lykonpolis* (1) dans Pauly's *Real-Encyclopädie*, t. XXVI, 2, col. 2310-2313 (KEES). Bien que Lycopolis soit la patrie de Plotin, elle ne semble pas avoir jamais été comptée parmi les centres de l'hellénisme égyptien.

<sup>1</sup> Fragment de Paris, AMÉLINEAU, *Monuments*, l. c., p. 663.

<sup>2</sup> Voir H. DELEHAYE, *Les recueils antiques des Miracles des saints*, I. Les recueils grecs, *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 54 ; et *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 134.

ou dans les proches environs du cercle assez étroit où le saint a pu continuer d'être honoré après sa mort. La tradition dont il s'est fait l'écho, à moins qu'il ne l'ait inventée, n'a presque rien de commun avec celle qui nous a été conservée par l'*Historia Monachorum* ou par l'*Histoire Lausiaque* et par les témoignages épars qui dépendent de ces deux sources. Elle appartient à une époque déjà sensiblement éloignée de celle où la figure authentique du reclus de Lycopolis était encore vivace dans la mémoire de ses concitoyens. Dans un milieu ignorant, imaginaire et de raison peu exigeante, la légende a vite fait son œuvre. Mais la crédulité la plus robuste ne franchit pourtant pas d'un bond certaines étapes. Il a dû s'écouler au moins un âge d'homme avant qu'un imposteur, si effronté qu'on le suppose, ait pu donner pour de l'histoire vraie un conte merveilleux, où les souvenirs locaux sont aussi maltraités que le sens commun.

D'autre part, l'éclosion de ce thème légendaire ne peut être abaissée en deçà d'une date encore relativement ancienne. Dans le synaxaire copte, où cette anecdote a été recueillie, elle se trouve encadrée entre deux historiettes pareillement fabuleuses, qui tendent à faire passer le thaumaturge de Siout pour un disciple de Šenoute. La célébrité du terrible archimandrite a de bonne heure envahi la littérature copte. A partir du concile d'Éphèse la figure de Šenoute domine toute l'histoire monastique de la Haute-Égypte. Elle n'a pas connu de déclin jusqu'à l'invasion arabe. Lycopolis n'était pas située assez loin du Monastère Blanc pour avoir pu échapper longtemps à cette primauté conquérante. Un moment devait venir, et il vint en effet, où l'on crut grandir les saints du pays en les associant à l'illustration de celui qui les avait tous éclipsés. Or dans la partie de nos fragments coptes qui représente la tradition indigène, rien ne trahit encore la tendance qui a prévalu dans le synaxaire alexandrin. Šenoute n'est pas nommé, et aucune allusion ne laisse voir qu'il soit déjà le personnage encombrant et inévitable qu'il est devenu dans la suite. Il paraît assez logique d'en déduire que le thème du récit en question s'est constitué à une époque où la légende du Monastère Blanc n'avait pas encore acquis toute sa force d'expansion.

C'est d'ailleurs aussi ce qui est suggéré par les éléments



que l'on retrouve dénaturés dans cette fiction. Le faussaire connaissait l'empereur Théodose autrement que de nom. Il avait lu Théodore, ou à défaut de Théodore, d'autres auteurs qui lui ont fourni les matériaux de sa contrefaçon. Il écrivait donc à une époque où la littérature grecque continuait d'avoir cours à Lycopolis<sup>1</sup>. On ne saurait fixer exactement la date où celle-ci fut éliminée pour tout de bon ; mais il est certain que la réaction qui finit par l'évincer se déclencha très vite en Haute-Égypte après la rupture définitive de l'Église copte avec l'Église melchite. L'original du récit conservé dans la dernière partie de nos fragments fut-il rédigé en grec ? Ce n'est pas démontré. Le moindre hagiographe copte suffisait à inventer cet échantillon de la plus insipide thaumaturgie. Mais l'hellénisme doit garder pour lui le douteux honneur de l'avoir inspiré.

Une remarque encore. Qu'il ait été composé en grec ou en copte, le Miracle de S. Jean de Siout n'a pas appartenu d'abord à la rhapsodie à laquelle nous le voyons incorporé. Avant de tomber aux mains de notre compilateur, il a dû circuler séparément ou de conserve avec d'autres récits de même provenance. C'est de beaucoup la manière la plus simple d'expliquer que le synaxaire alexandrin, où il est inséré tout au long, n'ait rien retenu des deux autres documents auxquels celui-ci est rattaché dans notre Vie de S. Jean de Siout.

## II

Après ce qui vient d'être exposé, on regardera comme établi que nos fragments coptes n'apporteront pas de matériaux utiles à la critique du texte grec de l'*Historia Monachorum* ou de l'*Histoire Lausiaque*. Mais par les retouches de détail que le compilateur a fait subir à ces deux documents et plus encore par la suture artificielle qu'il a dû y pratiquer pour les raccorder, il y a, sans le vouloir, rendu apparentes des

<sup>1</sup> Le grec ne doit pas y avoir été d'usage courant même avant la scission monophysite : S. Jean et Pallade se parlaient par interprète. *Hist. Laus.*, BUTLER, p. 102.

divergences de fond qui n'avaient pas encore été distinctement remarquées. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'en examiner quelques-unes, au risque de dépasser çà et là les limites qui sont proprement celles du sujet.

Un fragment de Paris nous ayant conservé le passage correspondant à *Hist. Monach.* n° 13, nous sommes en mesure de constater que, dans la première partie de la Vie copte, le narrateur anonyme, qui parle en son nom propre et au nom de ses compagnons, est le même que dans le texte grec et dans Rufin <sup>1</sup>, c'est-à-dire l'un des sept visiteurs qui ont passé trois jours en compagnie de S. Jean peu de temps avant sa mort.

Cette sorte de conférence spirituelle était suivie d'un épilogue biographique dont voici le contenu essentiel. Au moment de congédier ses visiteurs le saint leur apprit que ce jour même, un message reçu à Alexandrie annonçait que Théodose avait remporté une victoire décisive sur l'usurpateur Eugène et que celui-ci avait été tué. Il ajouta que l'empereur mourrait prochainement de mort naturelle. Cette nouvelle et cette prophétie furent, peu après, confirmées par l'événement. A quelques jours de là, les voyageurs, poursuivant le cours de leurs visites dans les monastères de Haute-Égypte, furent rejoints par des frères chargés de leur apprendre que S. Jean de Lycopolis aussi venait de mourir <sup>2</sup>.

Le rédacteur de la Vie copte a supprimé tout ce passage — apparemment parce qu'en mentionnant à cet endroit de sa narration la mort de Théodose et celle de S. Jean, il aurait barré la route aux récits dont il voulait allonger sa compilation. Là-dessus, sans avertir qu'il donne la parole à un autre témoin, il se met à copier l'*Histoire Lausiaque*.

« A copier », pas tout à fait. Pallade commençait son ch. 35 en ces termes : Γέγονέ τις Ἰωάννης ἐν Λυκῷ τῇ πόλει · ὃς ἐν παιδίῳ μὲν ἔμαθε τὴν τεκτονικὴν · ᾧ ἀδελφὸς ὑπῆρχε βαφεύς. Ἐς ὕστερον δὲ γενόμενος ὥς ἐτῶν εἰκοσιπέντε ἀπετάξατο · καὶ διατρίψας ἐν διαφόροις μοναστηρίοις πέντε ἔτη ἀνεχώρησε μόνος εἰς τὸ ὄρος τῆς Λυκῷ ... <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nous éviterons à dessein de toucher à la question de priorité qui reste pendante entre Rufin et la rédaction grecque de l'*Historia Monachorum*.

<sup>2</sup> *Historia Monachorum*, nos 64-65, éd. PREUSCHEN, p. 24 ; RUFIN, P. L., t. XXI, col. 404-405.

<sup>3</sup> BUTLER, t. c., p. 100.



Reproduite telle quelle, cette entrée en matières, relatant la jeunesse et la vocation monastique de S. Jean, aurait fait une suite plus que disparate à un premier récit où l'on voit ce même S. Jean parvenu aux dernières limites de l'âge et reconnu dans toute l'Égypte et au-delà comme un voyant et un thaumaturge. Voici le tour que le rédacteur copte a donné à ce texte gênant.

*Sanctus Iohannes fratrem habebat (arte) infectorem. Quem anno (eius) aetatis vicesimo quinto baptizavit et in coenobio collocavit. Tum ipse sanctus Iohannes in montem Sioout<sup>1</sup> ascendit, atque in locum sanctum se recepit, postquam monasterii tria cellaria (ταμειῶν) aedificaverat...*

Il faut convenir que ce plagiaire ne manquait pas de toute imagination. Ce qu'il a voulu, on le voit assez clairement : il s'agissait d'écarter une incohérence qui aurait disloqué toute sa rédaction. Et du même coup, en tranchant dans le vif, il a supprimé une contradiction flagrante entre ses deux documents. Selon Pallade, Jean s'est retiré sur le mont Lyko, dans la trentième année de son âge, après cinq ans de vie monastique. Au témoignage de l'*Historia Monachorum*, il s'était enfermé dans sa caverne<sup>1</sup> à l'âge de quarante ans. Le rédacteur copte dit dans les termes mêmes du texte grec : ΝΕΤΕΦΛΕΖΩΕ ΠΡΟΩΠΕ ΕΦΨΟΟΠ ΖΩ ΠΒΗΒ ΕΦΖΩ ΑΠΣΤΑ-ΕΙΟΥ ΠΡΟΩΠΕ ΕΦΣΥΝΧΩΡΕΙ ΑΝ ΕΤΡΕ ΣΖΙΩΕ ΝΑΥ ΕΡΟΥ, τεσσαρακοστόν ἤδη ἔτος ἔχων ἐν τῷ σπηλαίῳ ἐνενηκονταετῆς που ὑπάρχων (καὶ μήτε αὐτὸς ἐξελθὼν) μήτε γυναῖκα αὐτῷ ὀφθῆναι συγχωρῶν<sup>2</sup>.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher laquelle de ces deux attestations contradictoires mérite la préférence. Nous y arriverons tout à l'heure. Pour le moment nous nous bornerons à constater l'artifice rédactionnel qui a permis d'appareiller et d'attribuer au même narrateur deux récits discordants.

Honnête ou non, cet artifice ne résout pas toute la difficulté. Après comme avant, les deux sources rejointes par le compilateur sont inconciliables et se démentent l'une l'autre.

<sup>1</sup> On notera au passage l'expression plus précise de Rufin : *in eremo, quae adiacet civitati Lyco, in rupe quadam montis ardui...* P.L., t. c. col. 501.

<sup>2</sup> N° 4, PREUSCHEN, p. 5-6.

Pour le montrer, il faut reprendre le problème de plus haut.

On sait que le chapitre de l'*Histoire Lausiaque* sur Jean de Lycopolis est le principal témoignage qui a servi à établir la chronologie de la biographie de Pallade. Il y a longtemps que ce calcul exerce l'ingéniosité des critiques. Tillemont déjà avait essayé de l'établir en combinant les données, encore incomplètes, qui étaient disponibles en ce temps-là<sup>1</sup>. D'autres après lui ont repris ce problème, sans parvenir jamais à une solution satisfaisante. De nos jours, le regretté Dom C. Butler y est revenu à plusieurs reprises<sup>2</sup>. Nul n'a jamais possédé plus complètement que lui tous les éléments de la question. Pourtant, dès qu'on examine d'un peu près ces chiffres alignés en si bel ordre, on s'aperçoit qu'ils marchent vers une conclusion arrêtée d'avance. Le savant éditeur de l'*Histoire Lausiaque* a écarté une fois pour toutes l'idée que son auteur pourrait avoir tort. Il est possible aussi que feu E. Preuschen, contre lequel il argumente, lui ait donné l'exemple de plaider un peu trop serré, en défendant Rufin contre Pallade. Nous tâcherons de n'imiter ni l'un ni l'autre, et de laisser parler les faits sans les solliciter en faveur d'aucune opinion préconçue.

1. Pallade est arrivé en Égypte en 388, sous le deuxième consulat de Théodose. C'est ce qu'il déclare lui-même dès la première phrase du premier chapitre de l'*Histoire Lausiaque*<sup>3</sup> : ἐν τῇ δευτέρᾳ ὑπατίᾳ Θεοδοσίου τοῦ μεγάλου βασιλέως, ὃς νῦν ἐν ἀγγέλοις ὑπάρχει διὰ τὴν αὐτοῦ πίστιν εἰς τὸν Χριστόν. Quelques bons manuscrits omettent cette circonstance de temps. L'hypothèse d'une interpolation arrangerait bien des choses. Mais Dom Butler a loyalement reconnu<sup>4</sup> qu'elle est inadmissible, et que le silence de quelques témoins est sans force probante contre la quasi-unanimité de la tradition.

2. Pallade se met sous la conduite de l'abbé Isidore, qui le confie à un solitaire thébain nommé Dorothee, avec ordre

<sup>1</sup> *Mémoires*, t. X, p. 719.

<sup>2</sup> *The Lausiack History of Palladius*, t. I, p. 179-83 ; *ibid.*, Appendix V, p. 293-97, *Preuschen's Chronology of Palladius' Life* ; t. II, Appendix V, II, p. 237-47 : *The Chronology of Palladius' Life reconsidered* ; *Palladiana II*, dans *Journal of Theological Studies*, t. XXII (1921), p. 151-55.

<sup>3</sup> Ed. BUTLER, t. c., p. 15.

<sup>4</sup> *The Chronology of Palladius' Life reconsidered*, l. c., p. 240.



de passer auprès de lui trois années entières : *κελεύει μοι πληρῶσαι παρ' αὐτῷ τρία ἔτη*<sup>1</sup>. Étant tombé malade, il dut se séparer de lui avant l'expiration de ce terme. Mais ce ne fut que pour aller achever son noviciat sous la conduite d'un ou de plusieurs autres maîtres dans le même voisinage. Les trois années que cette épreuve dura et devait durer sont rappelées en termes exprès au ch. 7 : ... *συνδιατρίψας τοῖς περὶ Ἀλεξάνδριαν μοναστηρίοις ἔτη τρία*...<sup>2</sup>.

3. C'est donc au bout de trois années révolues que Pallade quitta les environs d'Alexandrie. De là, il se rendit à la montagne de Nitrie, où il arriva après un jour et demi de navigation sur le lac Mariout : *ἦλθον εἰς τὸ ὄρος ἐπὶ τὸ μέρος τῆς μεσημβρίας · ὃ ὄρει παράκειται ἡ πανέρημος παρατείνουσα ἕως Αἰθιοπίας καὶ τῶν Μαζίκων καὶ τῆς Μαυριτανίας*. Le mont de Nitrie était alors habité par 5000 moines, sans compter une population civile, médecins, marchands et gens de métier, sur lesquels les Apophtegmes des Pères du désert gardent un silence discret. Pallade nous trace de ce milieu un tableau<sup>3</sup> qui vise à être piquant et qui pourrait n'être que fantaisiste. Toute cette description n'en mérite pas moins d'être notée au passage, car on verra qu'elle peut fournir un indice décisif dans la question chronologique.

Au mont de Nitrie, Pallade eut pour compagnons ou pour maîtres Arsisius (Horsiesi?) le Grand, Poutoubastès, Asion, Kronius et Sérapion, qui lui inspirèrent le désir de s'enfoncer dans une solitude plus profonde<sup>4</sup>. On notera soigneusement qu'Évagre n'est pas nommé dans cette énumération.

4. Après une année passée au mont de Nitrie, Pallade le quitta, pour aller se fixer aux *Κελλῖα*, plus avant dans le désert. On sait que Kellia, ou le « désert des Cellules », était une colonie monastique, instituée par l'abbé Ammon pour les anachorètes à qui ne convenait plus le genre de vie à moitié cénobitique, qui avait prévalu au mont de Nitrie<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Historia Lausiaca*, c. 2, BUTLER, p. 16.

<sup>2</sup> BUTLER, p. 24.

<sup>3</sup> BUTLER, p. 24-25 ; cf. *infra*, p. 374-75.

<sup>4</sup> BUTLER, p. 25.

<sup>5</sup> H. Evelyn WHITE, *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*

Pallade y resta neuf ans<sup>1</sup>, les derniers de son premier séjour en Égypte.

En récapitulant ces données, sans y introduire de correction préalable, soit dans les chiffres soit dans l'unité de mesure, on obtient  $3+1+9 = 13$  ans, qui, comptés à partir d'un jour indéterminé de l'an 388, nous conduisent plus ou moins avant dans l'année 401. Or, on sait par le témoignage de Pallade lui-même, dans le « Dialogue sur la vie de S. Jean Chrysostome », que dès le printemps de 400, il était évêque d'Helenopolis — l'ancienne Drepana — en Bithynie. Il assistait en cette qualité au synode tenu à Constantinople, par S. Jean Chrysostome, au printemps de la 13<sup>e</sup> indiction<sup>2</sup>.

Comment sortir de là ? Éluder ce témoignage en alléguant que le Dialogue ne serait point de Pallade ? Dom Butler s'y refuse absolument, par des raisons très fortes et qui n'ont guère rencontré d'opposition<sup>3</sup>. Supposer une notation inexacte de la date dans le texte du Dialogue ? C'est un moyen violent et d'ailleurs inefficace. La date est libellée en des termes qui rendent une erreur infiniment peu probable ; elle est de plus liée à toute la chronologie des événements dont le synode de Constantinople fut un épisode. S'il fallait la corriger, ce ne pourrait être qu'en la reportant en arrière, car une des résolutions de ce synode fut de déléguer à Éphèse deux de ses membres, Syncletius de Trajanopolis et notre Pallade, qui partirent pour Smyrne au début de juin<sup>4</sup>. Cette mission eut lieu, nécessairement, avant le voyage que Chrysostome lui-même dut entreprendre au mois de janvier 401, pour aller

(= *The Monasteries of the Wādi n'Naṭrān*, Part II, New York, 1932), ch. XI, 4, p. 175-78. Le Prince Omar Toussoun semble avoir réussi à déterminer exactement la position de Kellia : *Notes sur le désert Lybique. « Kellia » et ses couvents*, dans *Mémoires de la Société Royale d'archéologie d'Alexandrie*, t. VII, 1 (1935).

<sup>1</sup> C. 18, BUTLER, p. 47.

<sup>2</sup> PALLADI *Dialogus de Vita S. Ioannis Chrysostomi*, c. 13, ed. P. R. COLEMAN-NORTON (Cambridge, 1928), p. 83.

<sup>3</sup> Voir en particulier ses *Palladiana*, II. *The Dialogus de Vita Chrysostomi and the Historia Lausiaca : Authorship*, dans *Journal of Theological Studies*, t. c., p. 138-51 ; COLEMAN-NORTON, *Palladii Dialogus de Vita S. Ioannis Chrysostomi*, p. XXX-LXXVII.

<sup>4</sup> *Dialogus de Vita S. Iohannis Chrysostomi*, c. 13, p. 87.



juger sur place l'appel formé par les évêques de la province d'Asie<sup>1</sup>.

C'est donc, de toute nécessité, sur la chronologie de l'*Histoire Lausiaque* qu'il faut se rabattre pour trouver une issue à la difficulté. Il y en a bien une, que chacun peut voir. Mais plutôt que d'admettre une inexactitude dans les affirmations de Pallade, Dom Butler a préféré faire plier l'arithmétique. En admettant comme vrais tous les chiffres avancés par son auteur, il a cru pouvoir en « comprimer » le total<sup>2</sup>, de telle sorte que ces 13 ans trouveraient place entre l'année 388, et le début de 400, ou peut-être, la fin de 399. Nous n'essaierons pas de comprendre comment il y est parvenu. C'est le principe même de l'opération qui est inquiétant, car il n'y a pas que les nombres à comprimer.

Dom Butler écrit<sup>3</sup> : « If the author of the Lausiak History left Egypt in 399 or even early in 400, and betook himself to Palestine and thence to Bithynia, there was ample time for him to be consecrated bishop before the synod in the summer of 400... ». « Amplement le temps... ». Il faudrait au moins s'entendre sur les mots. Tout d'abord, ne perdons pas de vue qu'au moment où Pallade quittait l'Égypte les treize ans qu'il s'agirait de « comprimer » s'étaient encore allongés d'un laps de temps appréciable. Veut-on avoir une idée approximative de la suite des faits pour lesquels on devrait arriver à trouver place ? Voici. Après neuf ans passés à Kellia, Pallade était réduit à un état de santé assez grave, pour le forcer à quitter le désert, sans encourir le reproche d'inconstance. D'après ce qu'il raconte, il était atteint d'une maladie de l'estomac et de la rate, compliquée d'hydropisie<sup>4</sup>. Ses confrères l'envoient se faire soigner par les médecins d'Alexandrie. Devons-nous supposer que, pour cette cure aussi, le temps est largement compté si on le réduit à zéro ? Quand il se trouve suffisamment remis, Pallade se rend en Palestine pour y achever sa convalescence. De là il passe en Bithynie.

<sup>1</sup> Cf. Chrysost. BAUR, *Johannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. II (München, 1930), p. 127, note 13.

<sup>2</sup> *The Lausiak History of Palladius*, Appendix V, II, l. c., p. 244-45, note 3.

<sup>3</sup> *Palladiana II*, *Journal of Theological Studies*, t. c., p. 146.

<sup>4</sup> *Historia Lausiaca*, c. 35, BUTLER, p. 105.

On était alors à l'extrême fin de l'automne ou peut-être même en hiver. En cette saison, la navigation, quand elle restait possible, était lente et n'allait pas sans danger. Par voie de terre, le trajet ne laissait pas que d'être laborieux, surtout pour un homme qui relevait de maladie, et le voyage prenait nécessairement un bon nombre de semaines.

En Bithynie, Pallade, Galate de naissance, tombait dans un milieu nouveau pour lui, ou qu'il n'avait pas revu depuis longtemps. Il s'y voit entraîné dans le conflit des partis qui commençaient de s'agiter pour et contre S. Jean Chrysostome, et les qualités qu'il déploie dans cette mêlée paraissent si remarquables, que cet étranger, arrivé de la veille, est élu titulaire d'un siège épiscopal, qui vient à vaquer comme à point nommé pour le recevoir. Tout cela en moins de six mois ! Dom Butler a beau dire ; cet enchaînement de faits, qui se succèdent, l'un amenant l'autre, dans un minimum de temps chronométré, nous jette en dehors du monde réel. Pour en apprécier toute l'invraisemblance, il faut se rappeler de plus qu'en 399 précisément, le nord-ouest de l'Asie Mineure et en particulier la Bithynie, étaient équivalement en état de guerre : Gaianus y tenait la campagne avec ses Goths révoltés <sup>1</sup>.

Voilà pour le cadre chronologique. Essayons maintenant d'y situer à leur place les circonstances de l'épisode qui a donné lieu à la présente recherche.

Au moment où Pallade entreprit son pèlerinage à Lycopolis, il habitait, nous dit-il, parmi les disciples d'Évagre, dans le désert de Nitrie <sup>2</sup>. Sous ce nom, l'*Histoire Lausiaca* désigne toujours la montagne de Nitrie, dont il est longuement parlé au ch. 7. Nous avons vu <sup>3</sup> que Pallade ne nomme pas Évagre parmi les maîtres dont il y reçut les enseignements, durant l'année qu'il y passa, en 391. Rien d'étonnant à cela, car les trois années pendant lesquelles Évagre vécut au mont de Nitrie tombent longtemps avant cette date. Pallade n'a pu le fréquenter qu'au désert de Kellia, où Évagre passa

<sup>1</sup> E. STEIN, *Geschichte des spätromischen Reichs*, t. I (Wien, 1928), p. 359-60.

<sup>2</sup> *Historia Lausiaca*, c. 35, ed. BUTLER, p. 101-102.

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 370.



les 18 dernières années de sa vie. A quoi donc répond cette indication ambiguë : *ὄντες οὖν ἡμεῖς ἐν τῇ ἐρήμῳ τῆς Νιτρίας, ἐγὼ τε καὶ οἱ περὶ τὸν μακάριον Εὐάγριον, ἐζητοῦμεν...*? On dira qu'elle ne contredit pas nécessairement ce que Pallade lui-même raconte ailleurs et que le désert de Nitrie n'est pas identique à la montagne de Nitrie. Au lieu d'appeler ici les Kellia de leur nom traditionnel, l'auteur, avec son goût habituel de l'expression incorrecte et impropre, aura préféré désigner plus confusément la région où l'ermitage d'Évagre était situé. C'est une échappatoire. Bien que peu explicable, elle ne serait pas absolument inadmissible si les noms seuls étaient en cause. Mais le fond même du récit prouve qu'il ne peut s'agir que du mont de Nitrie. Entre autres dits mémorables qu'il aurait échangés avec S. Jean, Pallade rapporte notamment celui-ci. *Εἶτα πάλιν λέγει μοι χαριεντιζόμενος · « Θέλεις ἐπίσκοπος γενέσθαι ; » Εἶπον αὐτῷ ὅτι · « Εἰμί ». Καὶ λέγει μοι · « Ποῦ ; » Εἶπον ὅτι · « Εἰς τὰ μαγειρεῖα, εἰς τὰ καπηλεῖα, εἰς τὰς τραπέζας, εἰς τὰ κεράμια · ἐπισκοπῶ αὐτά, καὶ ἐὰν ἦ οἰνάριον ὀξινον, ἀφορίζω αὐτό, τὸ δὲ χρηστὸν πίνω · ὁμοίως ἐπισκοπῶ καὶ τὴν χύτραν, καὶ ἐὰν λείπη ἄλας ἢ τι τῶν ἀρτυμάτων, βάλλω καὶ ἀρτύω, καὶ οὕτως αὐτὴν ἐσθίω. Αὕτη μού ἐστιν ἡ ἐπισκοπή. ἐχειροτόνησε γάρ με ἡ γαστριμαργία. »*

La question n'est pas de savoir si ces facéties sont bien placées dans la bouche d'un simple moine qui s'est imposé 18 jours de dur voyage au fort d'une saison insalubre<sup>1</sup>, pour entretenir quelques instants un vénérable thaumaturge, et qui vient tout justement d'avoir la preuve que le saint homme avait le don de seconde vue. Nous ne demandons pas mieux que d'admettre que l'austérité de ces terribles ascètes avait ses moments de détente et que leur conversation s'égayait parfois de la grâce enjouée qui manque si totalement dans leurs histoires. C'est le fait même qui est en contradiction avec le lieu où il se serait passé. Pallade remplissait donc dans la communauté d'Évagre la charge de cellérier ou de surintendant des cuisines. Une fonction de ce genre pouvait se concevoir au mont de Nitrie. Là, s'il faut en croire la

<sup>1</sup> Pendant la crue du Nil. *Ὁ καιρὸς δὲ ἦν τῆς ἀναβάσεως, ἐν ᾧ νοσοῦσι πολλοί · ὁ δὲ καὶ ὑπέστην.*

description de l'*Histoire Lausiaque*, la vie économique avait déjà reçu un assez bon commencement d'organisation. Il s'y trouvait, paraît-il, des médecins, des pâtissiers (πλακουντάριοι), des tisserands et même des marchands de vin, car ces saintes gens buvaient du vin <sup>1</sup>.

Que ce tableau soit entièrement véridique, c'est ce dont chacun pensera ce que bon lui semble. Il est de fait que les historiens du monachisme ont laissé ces informations où ils les ont trouvées, sans essayer de les mettre d'accord avec la littérature édifiante des *Gerontica*. Mais le fond de vérité qu'elles contiennent n'a pu se réaliser que dans un centre tel qu'on nous dépeint le mont de Nitrie. A la fin du iv<sup>e</sup> siècle, Kellia n'a rien connu de pareil. A cette époque encore si voisine de l'âge héroïque, la vie érémitique y était pratiquée dans sa plus stricte observance. Toutes les biographies des anachorètes de Kellia prouvent, par chacun de leurs traits, que Pallade n'a pu y gouverner des cuisines et des καπηλειά qui n'existaient pas. Ou bien le chapitre de l'*Histoire Lausiaque* sur Évagre ne mérite aucune créance; et en ce cas, la véracité de Pallade serait compromise encore plus dangereusement.

Pour en revenir au personnage principal du récit, au moment où il reçut la visite de Pallade S. Jean de Lycopolis vivait, nous est-il dit, depuis 48 ans dans la caverne où il s'était emmuré à l'âge de 30 ans. Il était donc dans sa 78<sup>e</sup> année. Sa renommée avait dépassé l'Égypte. Elle était parvenue jusqu'à l'empereur Théodose. Comment donc expliquer l'incertitude et la curiosité dont Évagre aurait été pris tout à coup au sujet du voyant de la Thébaïde? Au dire de Pallade, le but de sa longue expédition à Lycopolis aurait été de rapporter à son maître des observations prises sur le vif, pour le tirer d'incertitude. Mais en présence du saint, il ne parle que de lui-même; il en prend occasion pour raconter au lecteur sa propre histoire, et il s'y attarde si bien qu'il oublie complètement de nous dire le jugement final d'Évagre, en sorte que son enquête reste sans conclusion comme sans lien avec aucun événement connu.

<sup>1</sup> *Historia Lausiaca*, c. 7 : περί τῶν ἐν τῇ Νιτρῖα. BUTLER, p. 26.



Pallade poursuit. Deux mois après son retour à sa résidence habituelle — c'est-à-dire vers l'automne de la même année — d'autres solitaires, dont ses récits avaient piqué la curiosité, s'embarquèrent pour Lycopolis et eurent à leur tour une audience du saint. Même en fermant les yeux plus d'à moitié, on réussirait à peine à ne pas voir que ce second groupe de visiteurs est celui dont le pèlerinage est raconté au ch. 1 de l'*Historia Monachorum*. Il n'est contesté par personne que Pallade a pu lire et qu'il a lu en effet leur relation, parue longtemps avant son livre. Comment prétendrait-on, de bonne foi, qu'il ne s'en est pas souvenu, et que c'est uniquement à cause de la ressemblance des situations que, par exemple, dans l'*Histoire Lausiaque*, S. Jean perce à jour la réticence de Pallade sur ses relations avec Évagre<sup>1</sup>, tout comme dans l'*Historia Monachorum*, il reconnaît un diacre qui dissimule sa vraie qualité<sup>2</sup>? Mieux vaut peut-être ne pas trop insister sur cette question indiscrete. Il n'en reste pas moins évident et certain que Pallade a voulu se faire passer pour le premier moine de Nitrie qui ait été en relations directes avec S. Jean de Lycopolis. Mais cette prétention s'est produite beaucoup trop tard, et elle se serait révélée insoutenable si son auteur avait essayé de mettre ses affirmations d'accord avec le récit, plus sobre mais autrement bien cohérent, des voyageurs auxquels il se flatte d'avoir montré la route.

Comme on l'a vu<sup>3</sup>, les pèlerins mis en scène par l'*Historia Monachorum* apprirent de la bouche du saint que, ce jour même, la nouvelle de la victoire de Théodose sur Eugène venait d'arriver à Alexandrie. A l'appui de ce synchronisme, il ne serait pas tout à fait légitime d'alléguer les témoignages contemporains d'où il ressort que le voyant de Lycopolis passait pour avoir prédit à Théodose l'issue favorable de sa lutte contre l'usurpateur. Mais de ces attestations, nombreuses et concordantes<sup>4</sup>, il ressort tout au moins que l'anec-

<sup>1</sup> *Historia Lausiaca*, c. 35, BUTLER, p. 102.

<sup>2</sup> *Historia Monachorum*, n° 14, PREUSCHEN, p. 8 ; RUFIN, *P. L.*, t. c., col. 394.

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 367.

<sup>4</sup> On en trouvera une liste complète dans la note critique de L. Parmentier, à Théodore, *Hist. eccl.*, V, 24. *Theodoret Kirchengeschichte* (Leipzig, 1911), p. 324 ; cf. BUTLER, *The Lausiaca History*, t. II, note 62, p. 213.

dote de l'*Historia Monachorum* se rattache à un fait qui avait généralement trouvé créance. Il faudrait donc une raison sérieuse pour refuser d'admettre aussi que S. Jean de Lycopolis est réellement mort peu de temps après cet événement, bien que l'*Historia Monachorum* soit seule à nous l'apprendre. Du reste, qu'on accepte cette date ou qu'on la rejette, il serait vain de contester que Pallade prétend avoir passé par Lycopolis plusieurs mois avant d'autres voyageurs qui furent admis à voir le saint peu de jours après la défaite et la mort d'Eugène. Son expédition, telle qu'il la raconte, ne peut donc avoir eu lieu que durant l'été de 394. Contre ce fait, Dom Butler n'a esquissé qu'une vague objection<sup>1</sup>, qu'il a sagement renoncé à maintenir. Or, trois ans après son retour de Lycopolis, Pallade quittait le désert de Kellia. Il y serait donc resté en tout six ans et non pas neuf, comme il le prétend. Quant à dire, avec son officieux éditeur, que ce terme de trois ans marque le moment où Pallade contracta l'infirmité qui le contraignit de renoncer à la vie anachorétique, nous ne l'oserions. Une telle exégèse serait de bonne guerre au Palais, Mais le critique qui lit à la seule fin de comprendre et qui n'a pas de client à blanchir entendra la phrase comme elle veut être entendue. La date indiquée par Pallade est celle où il s'éloigna de Kellia. Sa maladie est mentionnée uniquement pour motiver ou excuser ce départ, tout comme celle qui l'avait soustrait à la discipline trop ascétique de Dorothee<sup>2</sup>. Elle ne compte qu'à partir du jour où elle devint assez grave pour couvrir un changement de résolution qui, dans la langue monastique, s'appelait une apostasie. Le total des années que Pallade aurait passées au désert se trouve donc dégonflé sans le secours du moyen mis en action par Dom Butler, parce qu'en dernière analyse, il n'y a peut-être rien à comprimer. Mais la véracité du narrateur en reçoit une atteinte encore plus compromettante.

Il faut rappeler ici, que, d'après les indications de Pallade, Jean de Lycopolis, se serait enfermé dans sa cellule à l'âge de trente ans, après cinq années seulement de vie monastique.

<sup>1</sup> *The Lausiac History*, t. I, p. 182.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 370.



L'*Historia Monachorum*<sup>1</sup> dit qu'à ce moment il avait atteint la quarantaine ; ce qui paraît mieux d'accord avec la tradition. Cassien, notamment, raconte du saint homme des traits de vertu et d'obéissance qui l'avaient rendu célèbre et qui ont dû se passer à une époque où il partageait encore l'observance commune<sup>2</sup>. Puis quelle idée se fait-on de l'existence d'un reclus emmuré dans son ermitage ? Cette forme d'ascétisme, comme celle d'un stylite, n'est possible qu'avec le concours d'un groupe de disciples qui montent la garde autour du saint personnage et dont la vie se règle sur la sienne. La redoutable résolution à laquelle ils sont associés n'est pas de celles que le premier venu peut leur imposer. En fait, S. Jean paraît bien avoir été le fondateur du monastère auprès duquel il s'était enfermé : un fondateur qui sut réaliser une œuvre durable, puisqu'il vécut un demi-siècle dans la communauté qu'il avait rassemblée autour de lui. L'*Historia Monachorum* comme l'*Histoire Lausiaque* s'accordent à lui attribuer ce mérite ; mais c'est la première qui nous le montre mieux dans la vérité morale de son rôle.

Nous avons dit<sup>3</sup> que certaines leçons du texte copte semblent trahir la main d'un correcteur qui s'est délibérément écarté de l'original grec. Voici, par exemple, deux de ces variantes qui donnent à réfléchir.

Pallade écrit que le saint se construisit sur le mont Lyko trois *θόλους*<sup>4</sup>, c'est-à-dire trois cellules voûtées, pareilles aux huttes que les fellahs de la plaine du Nil se construisent encore aujourd'hui, là où le bois de charpente leur fait défaut. Le traducteur copte a remplacé le mot *θόλος* par **BHB**, « caverne, grotte », qui est d'accord avec la réalité que lui et ses lecteurs avaient sous les yeux. La montagne de Siout est percée d'excavations et de galeries qui ont autrefois servi de

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 368 ; cf. RUFIN, *Hist. Monachorum*, c. 1 P. L., t. c., col. 391, 395.

<sup>2</sup> Les anciennes sources ont été comparées et coordonnées par Tillemont, *Mémoires*, t. X, pp. 9-13, 718-19.

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 361-62.

<sup>4</sup> Éd. BUTLER, p. 100.

chambres funéraires<sup>1</sup>. Plusieurs de ces nécropoles étaient encore habitées au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, et sans doute elles n'ont pas complètement cessé de l'être à notre époque. Comme on peut le conclure de nombreux exemples bien connus, S. Jean se sera aménagé un ermitage en trois pièces dans quelque'un de ces tombeaux. En tout état de cause, il est infiniment peu probable qu'un témoin oculaire ait pu s'oublier à parler de *θόλοις* construits sur les escarpements du mont Lyko.

Dans le récit de son entretien avec S. Jean, Pallade écrit encore que le saint, pendant qu'il lui donnait audience, vit arriver le gouverneur de la ville, *ὃ προσδραμών ἀφῆκε τὴν ἐμὴν ὁμίλιαν*.

Qu'on essaie de se figurer la scène. L'ermitage du reclus ne communiquait avec le dehors que par le guichet devant lequel à ce moment Pallade était assis. Comment le saint a-t-il donc pu le quitter pour courir au devant du visiteur de qualité qui survenait? Le traducteur copte a senti cette incohérence de rédaction et se contente d'écrire que le saint rompit la conversation qu'il avait avec Pallade, *ⲕⲏⲛⲏⲥⲱⲥ ⲁⲕⲕⲁ ⲡⲱⲁⲭⲉ ⲛⲥⲱⲩ*. En attribuant cette retouche au traducteur copte, nous lui faisons peut-être beaucoup d'honneur. Il paraît plus probable que la correction appartient à un rédacteur grec qui a remanié le texte de Pallade; car la version copte est émaillée de termes grecs dont il n'y a aucune trace dans l'appareil critique de l'*Histoire Lausiaque*<sup>3</sup>. Il semblerait donc assez plausible de supposer entre le livre original et notre compilateur copte, un remaniement grec intermé-

<sup>1</sup> DARESSY et PALANQUE, *Une campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiout*, l. c., p. 3. Comparer, sans trop appuyer sur les détails historiques, M. JULLIEN, *A travers les ruines de la Haute Égypte. A la recherche de la grotte de l'abbé Jean*, dans *Études*, t. LXXXVIII (1901), p. 205-217.

<sup>2</sup> Les habitants d'Assiout paraissent n'avoir gardé aucun souvenir de leur S. Jean. Mais l'influence de son exemple doit avoir persisté plus longtemps. En 1714, le voyageur français, Paul Lucas, vit encore près d'Akhmîm, un reclus qui était enfermé dans sa caverne depuis déjà sept ans. *Voyage du sieur Paul Lucas par ordre de Louis XIV, dans la Turquie, l'Asie, Sourie, Palestine, Haute et Basse Égypte, etc.*, t. II, Nouvelle édition (Rouen, 1724), p. 363.

<sup>3</sup> Exemples : *ἐσκόλην ἕως Θηβαΐδος*; copte : *ⲁⲓⲗⲉⲛⲓⲧⲉⲩⲉ ⲕⲕⲟⲓ* (var. : *ⲁⲓⲕⲟⲟⲩⲱⲥ*); *ἔδοξα οὖν ὡς πνευματικῷ αὐτῷ προσσχὼν προσκαρτερεῖν* : *ⲉⲁⲓⲉⲓⲕⲉ ⲁⲉ ⲗⲓⲧῆ ⲧⲡⲁⲣⲁⲧⲏⲣⲏⲥⲓⲥ ⲭⲉ ⲟⲩⲡⲣⲟⲑⲏⲧⲏⲥ ⲡⲉ...*



diaire. Quoi qu'il en soit, ce qu'il importait de noter ici, c'est que Pallade a commis une de ces lourdes inadvertances, où se trahit un narrateur écrivant d'imagination.

Il faut une conclusion à ces brèves remarques. Celle que, probablement, le lecteur sent venir, c'est que le récit de Pallade ne gagne pas à être examiné de trop près. En essayant de préciser et de dégager plus nettement cette impression sommaire, on serait conduit à mettre en cause l'*Histoire Lausiaque* dans son ensemble. Mais puisque le chapitre qui a donné lieu à la présente recherche est justement l'un de ceux où l'auteur s'est personnellement donné en spectacle, voici une observation qu'il doit être permis de faire en toute liberté d'esprit.

De l'aveu d'un critique qui ne se cache pas de plaider pour Pallade avec une complaisance inconfusable, ce fragment d'autobiographie a besoin de subir quelque préparation pour reprendre l'apparence d'une parfaite sincérité. Que voulant le juger objectivement, on se place au point de vue des lecteurs crédules et friands d'anecdotes piquantes, pour lesquels Pallade, bien loin de l'Égypte, écrivait ces récits d'un autre monde et d'une autre génération, personne ne le trouvera mauvais. Mais là où il est en contradiction avec des témoignages plus anciens et, en somme plus sérieux, c'est trop demander que de vouloir, à son profit, distribuer des démentis à tout le monde ou même au seul Rufin.

A ces auteurs respectables qu'il faudrait déranger pour lui faire place, nous devons en joindre encore un que nous aurions nécessairement déjà rencontré si l'extrait autobiographique de Pallade ne contenait au moins une grosse réticence. Dans une lettre à l'évêque Jean de Jérusalem, S. Épiphanes lui dit : *Palladium vero Galatam, qui quondam carus nobis fuit, et nunc misericordia Dei indiget, cave, quia Origenis heresem praedicat et docet, ne forte aliquos de populo tibi credito ad perversitatem sui inducat erroris*<sup>1</sup>. Avec Preuschen, et croyons-nous, avec la généralité des critiques, Dom Butler admet que le personnage visé dans cet avertissement devait en ce moment-là, résider aux environs de Jérusalem et que

<sup>1</sup> S. Eusebii Hieronymi epistulae, Pars I, ed. Is. HILBERG, p. 412 (= ep. 51, 9).

ce personnage, suspect d'origénisme militant ne peut être que notre Pallade. La lettre a été écrite en 394; il n'y a d'objection plausible ni sur son authenticité ni sur sa date. Pour escamoter le fait gênant qu'elle nous révèle, on en est réduit à dire que Pallade, pendant les années qu'il passa en Égypte, a pu faire un séjour à Jérusalem<sup>1</sup>. On néglige de préciser à combien on estime le temps nécessaire pour qu'un moine échappé des sables de la Nitrie et dont personne ne se méfiait encore, ait été repéré dans la Ville Sainte par la police de S. Épiphane. Ce qu'il faudrait ajouter c'est que l'année où Pallade se signalait en Palestine par son zèle origéniste, est celle même où, chez le voyant de la Thébaïde, il se déclarait uniquement occupé à gouverner les marmites du désert de Nitrie. Il manquait encore cela à la saveur de l'histoire. Avant d'accorder qu'il faut pourtant bon gré mal gré trouver à celle-ci un air plausible et croyable, on voudrait au moins être assuré que cette même tentative ne devra pas être renouvelée trop souvent dans les autres parties de l'*Histoire Lausiaque*. P. P.

<sup>1</sup> BUTLER, *The Lausiack History*, t. II, Appendix V, II, p. 240.



## BULLETIN

### DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, herausgegeben von E. KLOSTERMANN und C. SCHMIDT. Band XLVIII, 2 ; L, 1-3. Leipzig, Hinrichs, 1936.

*Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte*. Band XXXIX, 2 ; XL, 1. Ibid., 1935-36.

Le tome XLVIII de la collection, commencé en 1933 (*Anal. Boll.*, LII, 379), se continue par une étude de M. G. STADTMÜLLER intitulée *Eine griechische Uebersetzung des italienischen Apokalypsenkommentars von Federigo da Venezia O. P.* Le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne grec VII. 9 (BANDINI, I, 216), du xv<sup>e</sup> siècle, contient un commentaire sur l'Apocalypse que H. von Soden avait attribué à André de Crète (vi<sup>e</sup>-vii<sup>e</sup> siècle), H. C. Hoskier à Aréthas de Césarée (ix<sup>e</sup> siècle). On le croirait à peine : ni l'un ni l'autre de ces savants n'avait pris la précaution de le lire. Des passages où sont cités *ὁ ἅγιος Βερνάρδος* et *Ἰωάννης ὁ Αἰγλυτέρας*, Jean d'Angleterre, qui n'est autre que Wiclef, les auraient préservés d'une méprise assez mortifiante. Car, comme M. St. vient de le démontrer, ce traité grec loin de remonter aux temps antiques n'est que la traduction d'un original italien dont l'auteur, le dominicain Frédéric de Venise, vivait dans la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle. Il existe de son commentaire sur l'Apocalypse deux éditions du xvi<sup>e</sup> siècle et une édition incunable où l'ouvrage est faussement attribué à Nicolas de Lyre (c. 1270-1349). L'œuvre, sans portée scientifique, est tombée entre les mains d'un traducteur médiocre, un Grec uni, qui vivait sous l'étendard de S. Marc. Malgré leur résultat quelque peu décevant, les consciencieuses recherches de M. St. méritaient d'être publiées. Elles empêcheront des conjectures émises à la légère de faire leur chemin.

Les éditeurs de la collection annoncent que les fascicules 3 et 4 du tome XLVIII et le volume suivant paraîtront plus tard. Cette mesure a permis de commencer dès maintenant l'impression du grand ouvrage, impatientement attendu, de Mgr A. EHRHARD, *Ueberlief*

*run*g und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrhunderts. On sait que depuis de longues années l'illustre auteur recueillait dans toutes les bibliothèques accessibles tout ce que les manuscrits nous ont conservé de la littérature hagiographique et homilétique de l'Église grecque depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, presque jusqu'à nos jours. Avec une connaissance de cette littérature que nul ne possède à ce degré, il s'est formé une documentation absolument complète, dont les premiers résultats sont aujourd'hui communiqués au public et dont nos études recueilleront largement les fruits. L'ouvrage comprendra deux parties principales : la première sera consacrée à la tradition manuscrite, la seconde à son objet. L'auteur nous met sous les yeux le plan détaillé de son premier volume, divisé en huit sections, précédées d'une introduction sur les plus anciens textes relatifs aux collections de pièces proprement hagiographiques et aux recueils d'homélies ; sur l'année ecclésiastique grecque et le calendrier byzantin. Il sera question ensuite des témoins qui nous permettent de remonter le plus haut dans la suite de la tradition ; puis nous passons aux collections qui embrassent l'année ecclésiastique complète ou en partie seulement : les ménologes de douze, quatre, trois, deux mois, et enfin d'un seul, avec le dépouillement d'un manuscrit-type pour chacun. Suivent les recueils de panégyriques et d'homélies ; le ménologe de Métaphraste, la tradition postérieure à Métaphraste, et, pour finir, ce que l'auteur appelle les voies latérales de la tradition. Des huit sections annoncées, trois nous sont données au complet ; la quatrième est à peine entamée.

C'est assez dire que le moment n'est pas venu de recueillir les résultats des énormes recherches condensées dans les trois fascicules que nous avons sous les yeux ; il sera nécessaire, et plus d'une fois, d'y revenir, lorsque la publication sera plus avancée. Mais dès maintenant se dessinent nettement les conclusions qui ressortent des 150 premières pages, où sont examinés les restes peu nombreux, mais infiniment précieux, de la tradition antérieure au x<sup>e</sup> siècle. Ce sont d'abord les papyrus qui nous ont gardé des Passions, notamment celles de S. Paphnuce et de S<sup>te</sup> Christine, des fragments des Actes apocryphes des apôtres, des Actes de Paul et de Thècle, de la Passion de S. Mamas, reconnue par l'auteur dans le papyrus 851 d'Oxyrhynque, des Vies de S<sup>te</sup> Théodora et de l'ascète Abramios, d'un certain nombre de panégyriques et d'homélies.

Après les papyrus, les fragments en onciale sur parchemin, où sont



représentés les *Acta Petri* et autres apocryphes, diverses Passions, notamment celles de S. Julien et de S. Georges ; quelques biographies comme celles de S. Jean l'Hésychaste et de S. Sabas par Cyrille de Scythopolis, des livres de Miracles, dont le plus important est celui de S. Artémius ; des discours. Ces vieux parchemins ont encore révélé l'existence d'antiques collections de pièces hagiographiques et homilétiques, qui sont comme les ancêtres de celles qui nous sont parvenues en si grand nombre dans les manuscrits à partir du x<sup>e</sup> siècle jusqu'au siècle dernier. Dans tout cela on ne découvre aucune trace d'une collection analogue à la *συναγωγή* d'Eusèbe, où le seul principe d'ordre était l'histoire. A part quelques exceptions, comme le Sinaiticus 493, où le choix est réglé par l'intérêt local, le papyrus 27 de la Société italienne, le manuscrit 7 de Saint-Petersbourg, c'est la liturgie qui inspire le choix et la disposition des pièces. Les fragments qui remontent au viii<sup>e</sup> et au ix<sup>e</sup> siècle dépendent tous du calendrier byzantin, dont l'ordre ne fut guère fixé avant la fin du vii<sup>e</sup> siècle. De ces vestiges si patiemment recueillis, il ressort que les diverses catégories de collections hagiographiques et homilétiques existaient dès le viii<sup>e</sup> siècle, peut-être déjà dans les dernières années du siècle précédent. Il se forma plusieurs collections, différenciées selon les exigences liturgiques particulières, et qui se développèrent chacune à sa manière jusqu'au moment où l'entreprise de Syméon Métaphraste vint changer la face des choses.

Dans son introduction, Mgr Ehrhard s'occupe comme de juste de la première collection hagiographique dont nous ayons connaissance, mais qui a malheureusement disparu, celle d'Eusèbe, et du martyrologe oriental représenté par l'abrégé syriaque. La question s'est posée de savoir si, dans la partie encore inédite de l'énorme littérature des Passions, il s'en retrouverait de la catégorie *ἐκ τῶν ἀρχαίων*. Mgr E. ne le pense pas, et nous sommes entièrement de son avis. Rien ne permet de penser, notamment, que parmi les diverses formes du *Μαρτύριον τῶν ἁγίων Στρατωνος, Φιλίππου καὶ Εὐτυχιανοῦ* il y en ait une qui réponde à cette indication du martyrologe syriaque au 15 août : *ἐν Νικομηδείᾳ ἐκ τῶν ἀρχαίων Φιλίππου καὶ Ἀντιόχου*. Mais il ne s'ensuivrait pas que cette formule ne réponde, en aucune façon, au groupe du *μαρτύριον BHG<sup>3</sup> 1672*. Sans doute la présence de Philippe de part et d'autre ne suffirait pas à établir l'identité. Seulement il faut se rappeler que la tradition du syriaque est particulièrement défectueuse, et que souvent le martyrologe oriental est bien mieux représenté dans le martyrologe hiéronymien. Or, à la

date du 15 août, celui-ci annonce : *in Nicomedia natale Stratonis Philippi Euticiani*. Ces trois noms sont ceux de la Passion sous toutes ses formes. Il n'est pas absolument impossible qu'Eutychianus et Antiochus représentent le même personnage, mais il n'est pas indispensable de l'admettre. Dans l'abrégé syriaque se constatent bien des lacunes que l'hiéronymien permet de combler. La notice du 15 août pourrait en offrir un exemple. *Φίλιππος* resterait seul du groupe des trois, *Ἀντίοχος* appartiendrait à un autre groupe, dont la rubrique topographique aurait disparu. Il serait aisé de montrer que le cas n'est pas unique. Mais nous ne voulons pas insister sur cette conjecture. Ajoutons seulement que la localisation du martyr à Constantinople, dans la Passion de Vienne (*Catal. gr. Germ.*, p. 59), alors que partout ailleurs figure *ἐν Νικομηδείᾳ*, fait à peine une difficulté. Les Passions souvent remaniées présentent parfois cette particularité, dont il n'est pas toujours aisé de rendre compte. Nous en avons rencontré plus d'un exemple dans le *Comm. martyr. hieron.* (pp. 360, 508 etc.). D'autres viendront au jour, sans nul doute, lorsque nous posséderons au complet le précieux répertoire de Mgr Ehrhard.

A la série des écrivains ecclésiastiques grecs dont les volumes ont été régulièrement annoncés ici, viennent de s'ajouter deux fascicules dont l'un continue le t. IV des œuvres de Clément d'Alexandrie ; l'autre comprend la première partie du t. X des œuvres d'Origène. Le premier nous apporte la suite des précieuses tables dressées par M. O. STÄHLIN (*Anal. Boll.*, LIII, 398). Le *Wort- und Sachregister* (de ἀβαθής à κύριος) est mieux qu'une table des noms : c'est un véritable lexique absolument complet et dressé avec tout le soin qu'on peut attendre d'un philologue comme M. Stählin. Le développement que l'auteur lui a donné est pleinement justifié par l'importance d'un écrivain tel que Clément d'Alexandrie.

Après le volume XI des œuvres d'Origène contenant le texte latin de la *Commentariorum series* sur S. Matthieu, par M. E. KLOSTERMANN, avec la collaboration de M. E. BENZ, les mêmes savants commencent la publication du t. X, soit le texte grec, tel qu'il nous est parvenu, du commentaire. Des 25 τόμοι dont il était composé, il ne nous reste que les sections X-XVII, dans les manuscrits de Munich Gr. 191, de Cambridge, Trin. Coll. 194, de Venise, Marc. 43 ; les autres manuscrits connus, copies défectueuses de ce dernier doivent être négligés. Le texte d'Origène n'est ni intact ni toujours complet. A partir de XII, 9, le critique trouve un précieux appui dans la version latine, dont le texte est imprimé vis-à-vis du grec en colonnes



parallèles. Quand le volume sera terminé et complété par les prolégomènes, il sera plus aisé de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre des savants éditeurs. H. D.

P. CARALI. *L'Exaltation de la Sainte Croix. Homélie attribuée à Saint Cyrille de Jérusalem 313-387*, publiée pour la première fois et annotée. Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1934 ; in-8°, vi-166 pp., 3 fac-similés hors texte ; en arabe (= *La Revue Patriarcale*, 9<sup>e</sup> année, janvier-mars 1934 ; a paru aussi en articles dans la revue *al-Machriq*, 1933-1934).

Dans deux manuscrits maronites en karšouni, datés l'un de 1557, l'autre de 1558, M. l'abbé Carali a remarqué un long panégyrique, qui aurait été prononcé à Jérusalem, par l'évêque S. Cyrille, pour la fête de la Croix. Il en a fait le sujet d'une ample étude, qui sert d'introduction (p. 1-101) à l'édition annotée du texte. M. C. n'a eu aucune peine à reconnaître que la version arabe est d'origine égyptienne : les preuves qu'il en donne sont d'une telle évidence, qu'il n'était peut-être pas nécessaire d'y appuyer si longuement (p. 12-20). Il repart de là pour établir que le traducteur est un Syrien jacobite d'Égypte, qui se servait d'une version syriaque. Les arguments de M. C. sont ingénieux mais ils n'emportent pas la conviction. Que n'a-t-il plutôt poussé un peu plus loin dans la direction qu'il avait d'abord si bien reconnue ! Il serait nécessairement tombé sur la piste qui devait le conduire droit au but. Son homélie arabe est un doublet, plus ou moins librement retouché, de l'homélie copte sur l'invention de la croix par S<sup>te</sup> Hélène et le cycle de légendes qui s'y rattachent, dont feu E. A. Wallis Budge a publié, en 1915, une rédaction sa'ïdique dans ses *Miscellaneous Coptic Texts in the Dialect of Upper Egypt*, p. 183-229 (trad. p. 761-807). Comparée à la rédaction copte, la version arabe se distingue par un tour littéraire un peu moins inculte. Mais par compensation, beaucoup de noms propres et de détails concrets qui appartiennent, sans doute possible, au texte original, ont disparu de la métaphrase. C'est au copte qu'il faudra recourir de préférence, si l'on veut ressaisir la physionomie propre de cette curieuse pièce de rhétorique. Quant à son authenticité, en faveur de laquelle l'éditeur argumente avec un beau courage, nous avons le regret de devoir avouer que la question ne se pose même pas.

La partie narrative de l'homélie s'encadre entre l'exposition et l'épilogue d'une anecdote racontant la conversion d'un Samaritain de Joppé, nommé Isaac. Cet Isaac s'était joint à une caravane de chrétiens

qui montaient à Jérusalem pour la fête de la Croix, selon une coutume déjà établie. Près de Diospolis-Lyddā, il fut témoin d'un miracle opéré par la vertu de la Croix, à l'intercession d'un saint prêtre nommé Bacchus, sur les eaux d'un réservoir, situé **Ⲫⲏ ⲧⲥⲱⲩⲉ ⲁⲡⲓⲁⲓⲱⲛ**. Contrairement à l'affirmation tranchante de Budge, p. 774, note, ce nom n'a aucun rapport avec l'étang de 'Aīn aš-Šams (« source du Soleil »), à Héliopolis d'Égypte, qui est exclu par tout le contexte. Il fait songer bien plutôt au hameau d'*Enbigon* (alias : *Enbiglon*), qui est mentionné dans le typicon géorgien de Jérusalem, découvert par M. Kekelidze, et dans deux autres documents de même famille (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 385). Cette localité n'a pas encore été identifiée, mais comme la dédicace d'une église de Saint-Georges y était commémorée (le 10 novembre), on était assez bien d'accord pour la chercher aux environs de Lydda. Le réservoir (**ⲗⲁⲕⲕⲟⲥ**) qui aurait été le théâtre du miracle raconté dans notre homélie ne serait-il pas la citerne d'Hélène — pour les Arabes *Bīr al-'Anaizije*, que l'on montrait à environ 8 minutes de Ramlah (cf. A. Socin, *Palästina und Syrien*, 6<sup>e</sup> Aufl., 1904, p. 12)? On voit que les archéologues trouveront profit à lire l'homélie copte sur laquelle M. C. vient de ramener leur attention. Tous lui en seront reconnaissants, y compris ceux qui refuseront le plus obstinément de mettre cette pièce d'éloquence au compte de S. Cyrille de Jérusalem.

P. P.

Hans-Georg OPITZ. *Untersuchungen zur Ueberlieferung der Schriften des Athanasius*. Berlin und Leipzig, W. de Gruyter & Co., 1935, in 8°, x-216 pp. (= *Arbeiten zur Kirchengeschichte*, herausgegeben von Emanuel HIRSCH und Hans LIETZMANN, 23).

Id. *Athanasius Werke*. Dritter Band, Erster Teil: *Urkunden zur Geschichte des Arianischen Streites 318-328*, p. 41-76 (= 2. Lieferung, 1935); Zweiter Band, Erster Teil. *Die Apologien*: 1. *De decretis Nicaenae synodi*, p. 1-40 (= 3. Lieferung, 1935); 2. *De sententia Dionysii*. 3. *Apologia de fuga sua*, p. 41-81 (= 4. Lieferung, 1936).

La première partie de ce volume est remplie par une étude purement descriptive de la tradition manuscrite des œuvres d'Athanasie : recensement et signalement aussi objectif que possible des manuscrits existants ou disparus (ch. I, p. 9-97); groupement, triage et classement de ces manuscrits et de leur contenu respectif (ch. II, § 1, p. 97-141). Tout cet exposé forme un excellent ouvrage de référence, où se trouve condensé en ordre le résultat de longues et méthodiques recherches, auxquelles rien d'important ne saurait avoir



échappé. Seuls les spécialistes familiarisés avec les sources les plus nouvellement découvertes de la tradition patristique pourraient essayer de contrôler et, s'il y a lieu, de compléter les indications de M. Opitz.

Au § 2 du second chapitre (p. 142), l'étude aborde un autre côté du sujet que l'on ne saurait assez recommander à l'attention de tous les érudits qui s'efforcent de bien connaître l'antiquité ecclésiastique. S'appuyant sur les données positives rassemblées dans la première partie, l'auteur s'attache à déterminer où, quand et sous l'empire de quelles préoccupations, les écrits de S. Athanase ont été d'abord réunis en forme de collections et par quelles vicissitudes ces recueils, une fois constitués, ont passé jusqu'à la fin du moyen âge. Le problème est posé avec la mesure de hardiesse, faute de laquelle on ne songerait même pas à l'aborder. Le plus ancien « corpus Athanasianum » encore existant ne date que du x<sup>e</sup> siècle. Pour remonter plus haut, il faut recourir à des témoignages indirects et tout d'abord aux extraits et aux citations des œuvres d'Athanase, qui se rencontrent chez les auteurs ecclésiastiques. Mais le maniement de cette preuve, quelque prudence qu'on y apporte, garde nécessairement un caractère conjectural (p. 143). Il est rendu plus délicat encore du fait que, dès l'origine, l'œuvre d'Athanase a été encombrée de textes pseudépigraphiques, les uns mis imprudemment sous son nom par des théologiens de l'école d'Antioche, les autres fabriqués par des faussaires apollinaristes ou monophysites (p. 142). Il se peut aussi que des écrits authentiques d'Athanase aient existé en deux recensions, comme le cas s'est présenté pour l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et cette hypothèse, qui ne se laisse ni imposer ni écarter sans de bonnes preuves, introduit dans la recherche une inconnue fort embarrassante. Comme exemple des probabilités qui peuvent exister pour et contre, dans une question de ce genre, il suffira de voir la discussion que M. O., presque aux dernières pages de son livre, institue à propos de la rédaction courte du *De Incarnatione*, découverte en 1926, dans un manuscrit d'Athènes, par MM. Kirsopp Lake et Rob. P. Casey (p. 192-200). Sous réserve des surprises qui peuvent toujours déranger des combinaisons aussi compliquées, les déductions érudites de M. O. aboutissent à un ensemble de conclusions importantes. Nous relevons ici celles qui nous intéressent de plus près. Le principal recueil des œuvres de S. Athanase paraît être la collection en 28 titres, représentée aujourd'hui par un groupe de manuscrits, dont le meilleur est le codex 7 de Vatopédi, daté de l'année 1052-1053 (p. 203-205 ;

cf. p. 18-21). Elle a été composée au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, à Constantinople, pour la défense de la théologie officielle, d'après des sources qui n'étaient déjà plus sans mélange, mais qui dans l'ensemble ont été judicieusement choisies. Les collections partielles dont elle est formée existaient déjà vers l'année 500. Quelques-unes doivent remonter plus haut. L'historien Socrate, au commencement du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, paraît avoir eu entre les mains une collection des écrits apologétiques de S. Athanase (p. 157). Ce dossier historique aussi a été compilé à Constantinople. Les Alexandrins ne l'ont pas connu et n'en possédaient pas de semblable, comme on le voit par l'erreur de S. Cyrille, citant sous le nom de S. Athanase le *De Incarnatione* apollinariste (ibid.).

La partie du *corpus Athanasianum* dont l'édition a été confiée à M. O. répond excellemment au programme tracé dans cette dissertation préliminaire. Nous en avons annoncé précédemment le premier fascicule (*Anal. Boll.*, LII, 382-83). Les fascicules 2-4, dont le contenu est détaillé dans le sous-titre, méritent les mêmes éloges. Ce qu'ils laissent à désirer pour le moment, c'est un tableau synoptique ou une légende explicative des abréviations bibliographiques, qui aiderait le lecteur à s'orienter dans les paragraphes trop denses de l'annotation historique et de l'appareil critique. Les esprits chagrins, qui tiendraient au plaisir de dénicher des imperfections dans cette œuvre imposante, en trouveront bien quelques-unes. Fasc. 2, p. 61, l. 12 du texte latin : *quatenus vel in tanto convictus delicto <non> eiciatur honore quem habebat* ; mieux aurait valu s'en tenir à la correction plus grammaticale de Klostermann, et récrire simplement *quominus* au lieu de *quatenus*. P. 68, l. 1 de la première version latine : *ad haec sicubiliter vel tractatus ab Arrio conpositus repperitur...* A quelle époque de la langue appartient ce *sicubiliter* ? Gardons notre sérieux et lisons : *sicubi literae vel tractatus...* Mais nous ne voulons pas donner le mauvais exemple de chercher la petite bête dans un travail qui mérite et impose le respect.

Une simple observation montrera l'étendue et l'importance du service que M. O. a rendu en réunissant et en éclairant l'un par l'autre tous les éléments de la tradition qui ont rapport au rôle et à la personnalité de S. Athanase. La liste maintenant complète des documents relatifs à la première période de la crise arienne, comprend en tout et pour tout 32 pièces, — 34 si l'on y inclut un édit et une lettre de Constantin, qui dépassent les limites chronologiques fixées par le ti-



tre de la collection (318-328). Trente-deux documents pour onze ans de dissensions et de conflits ! Ou bien la majeure partie de cette littérature polémique n'a pas eu assez de retentissement pour laisser un souvenir durable, ou bien — et n'est-ce pas l'explication la plus plausible ? — ces querelles, si ardentes qu'elles aient pu être, n'ont pas absorbé toute la vie de l'Église, comme on serait tenté de le croire aujourd'hui par une illusion de la perspective historique.

P. P.

Walter TILL. *Koptische Heiligen- und Märtyrerlegenden*. Texte, Uebersetzungen und Indices. Erster Teil. Roma, Pont. Institutum orientalium Studiorum, 1935, in-8°, xv-210 pp., 6 planches en fac-similé (= *Orientalia Christiana Analecta*, 102).

Id. *Koptische Pergamente theologischen Inhalts*. I. Wien, 1934, in-8°, xviii-56 pp. (autogr.), 1 fac-similé hors texte (= *Mitteilungen aus der Papyrussammlung der Nationalbibliothek in Wien* [Papyrus Erzherzog Rainer], Neue Serie, herausgegeben von der Generaldirektion der Nationalbibliothek, redigiert von H. GERSTINGER, II. Folge).

S'il est relativement facile, quoique un peu long, de détailler le contenu de ce recueil, il le serait beaucoup moins d'en caractériser exactement la véritable utilité. Dans la riche collection des papyrus coptes de la Bibliothèque Nationale de Vienne, M. W. Till a distingué un bon nombre de feuillets de parchemin dépareillés contenant des fragments de textes hagiographiques. Il s'est proposé de les publier en s'attachant à identifier les volumes auxquels ils ont appartenu. Pour qui aurait sous les yeux la collection complète des manuscrits à comparer, un tel recolement ne serait qu'un ouvrage de patience. Il en va tout autrement pour le chercheur réduit à opérer sur des indications de catalogues ou des spécimens paléographiques, quand même il en posséderait une collection suffisamment complète. A Vienne, où M. T. a dû préparer son édition, les conditions de travail se sont trouvées, par le malheur des temps, tout à fait insuffisantes. Aucune bibliothèque n'a pu mettre à sa disposition certains répertoires auxquels il lui fallait se référer constamment. Son entreprise n'est devenue réalisable que grâce à d'obligeants concours, que M. T. a tenu à reconnaître en des termes qui font honneur à sa probité scientifique.

Il faut avoir toutes ces difficultés présentes à l'esprit pour apprécier équitablement le résultat du laborieux effort fourni par l'auteur. Sa publication visait principalement à donner une idée aussi fidèle que

possible des manuscrits eux-mêmes, contenant et contenu. M. T. a donc suivi du plus près que le permettaient les moyens qu'il avait à sa portée, les règles en usage dans les éditions diplomatiques. Chaque fragment ou série de fragments est précédé d'une notice où sont indiqués tous les autres débris que l'on connaissait ou que M. T. a lui-même identifiés comme appartenant au même volume. Les feuillets à publier sont décrits avec un soin minutieux, dans les moindres détails de leurs particularités extérieures. Sans être absolument convaincu de l'utilité à laquelle répond un signalement paléographique poussé jusqu'aux plus menues fioritures, on ne verrait rien à redire à ce scrupule d'exactitude si le contenu des textes avait été l'objet de la même attention. Mais sur ce côté du sujet la conscience du laborieux éditeur semble plus vite satisfaite. Il est naturel que, pour établir l'origine ou la parenté de ses fragments, il se tourne d'abord vers la littérature copte. Mais quand il estime nécessaire de pousser ses recherches au delà du copte, il s'arrête volontiers aux quelques textes parallèles qui se sont conservés en syriaque ou en arabe. Cette méthode paraît témoigner d'une foi discutable en l'autonomie de l'hagiographie orientale. Elle pourrait conduire à de sérieux malentendus. C'est l'un des domaines où le laborieux éditeur a laissé le champ ouvert à l'initiative des chercheurs qui voudront utiliser les documents qu'il a mis à leur disposition.

Sauf quelques rares exceptions que nous indiquerons au passage, les 25 fragments ou séries de fragments compris dans l'édition de M. T. se raccordent à des pièces déjà connues en copte. Nous les énumérons dans l'ordre, assez tumultuaire, où ils se présentent.

1. S. Philothée (p. 1-2). Ce fragment vient tout justement d'être classé et judicieusement caractérisé par M. J. Vergote dans une étude dont il sera reparlé une autre fois.

2. S. Nahroou (p. 3-13). Ce martyr a été tiré d'une obscurité, que l'on peut dire complète, grâce à un fragment de Passion publié par U. Bouriant (*BHO*. 785), réédité depuis par M. H. Munier et augmenté d'un nouveau fragment par M. G. Daressy. On trouvera une indication bibliographique de ces textes chez M. T. (p. 3), qui en a joint la traduction à celle des quelques pages inédites, qu'il nous fait connaître. Les fragments de Vienne, qui proviennent du même manuscrit que les précédents, comprennent quatre feuillets assez bien conservés. Ce qu'ils nous apprennent de plus neuf, c'est que le village natal de S. Nahroou s'appelait Pweit (dans le Fayyoun),



Pour tout le reste, ils nous laissent dans l'incertitude complète quant à la réalité historique qui peut se cacher sous cette Passion nettement fabuleuse (cf. *Les martyrs d'Égypte*, *Anal. Boll.*, XL, 95 : Naharouah, 7 athor).

3. Wanofre (p. 14-19). E. A. Wallis Budge a publié en 1914 une recension saïdique de la Vie de S. Onuphre par le pseudo-Paphnuce, d'après le manuscrit du Musée Britannique Or. 7027, fol. 1-32, où le copiste paraît avoir sauté un feuillet ou n'en avoir pas remarqué l'absence. Cette lacune est désormais comblée grâce au texte publié par M. T. Lacune purement littéraire, car sans parler de l'original grec, dont il existe au moins quatre rédactions (*BHG*<sup>2</sup>. 1378-1381), la légende de S. Onuphre a passé en latin et dans toutes les langues de l'Orient chrétien.

4. S. Ignace d'Antioche (p. 19-20). Simple traduction d'un feuillet publié par C. Wessely, et que l'annotation par trop sommaire de M. T. ne fait guère valoir. L'édition de P. Le Page Renouf dans le célèbre ouvrage de Lightfoot méritait au moins un souvenir ; cf. *BHO*. 454-455.

5. Les Sept Dormants d'Éphèse (p. 22-24). Le feuillet de Vienne n'appartient pas au même manuscrit d'où provient le fragment publié par Guidi (*BHO*.1016). Il représente une recension différente et probablement plus ancienne. L'original grec d'où il procède semble se rapprocher surtout du ms. de Paris Bibl. Nat. 1454 (le ms. N du P. M. HUBER, *Beitrag zur Siebenschläferlegende des Mittelalters*, II, Metten, 1904-1905, p. 9-10).

6. Archelides (p. 24-26). Traduction d'un fragment édité par Wessely. S. Archelides est une figure légendaire de l'hagiographie monastique, au sujet de laquelle M. T. se borne à citer le synaxaire copte. On se reportera de préférence aux Vies syriaques publiées par M. Wensinck, avec leurs recensions arabes et éthiopiennes. Cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 477-78.

7. Marina (p. 26-33). Supplément à la légende connue *BHG*<sup>2</sup>. 1163, *BHO*. 690-697, où la version copte n'est qu'un chaînon assez secondaire de la tradition.

8. Heraklides (p. 33-39). Deux fragments inédits, qui flottent dans une large lacune de la série publiée en 1913 par le regretté O. von Lemm (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 468). Ils laissent en état tous les problèmes qui se posent à propos de S. Héraclide.

9. Mercure (p. 39-41). Fin d'un récit racontant la guérison d'un

aveugle et auquel faisait suite la guérison d'un paralytique. Ces deux narrations, d'une banalité parfaite, sont cependant dignes d'attention, parce qu'elles semblent appartenir à une collection de Miracles arrivés au martyrium de S. Mercure.

10. Besamon (p. 42-44). Il y a un S. Besamon, dont on croit reconnaître le nom parmi ceux des compagnons de S. Paul martyr à Alexandrie (cf. *Les martyrs d'Égypte*, *Anal. Boll.*, XL, 45-46). Celui-ci nous est donné pour un fils de Basilide le Stratélate, qui est l'un des personnages du cycle de S. Victor. Ce que nous entrevoyons ici de sa légende a l'allure d'une Passion indépendante, dont Besamon est le héros principal.

11. Victor (p. 45-55). Cinq feuillets dont le premier est paginé 19-20, et le dernier 141-142. Les deux premiers pourraient appartenir à une autre rédaction du panégyrique de S. Victor attribué au pape Célestin (BUDGE, *Coptic Martyrdoms in the Dialect of Upper Egypt*, London, 1914, p. 46-100). Les autres ne ressemblent à rien de connu. (Le mot **KONWBION** que l'éditeur rétablit dans le texte, p. 49, paraît représenter la vraie leçon. Mais la traduction « Kopfbedeckung », proposée par M. Jernstedt, p. 54, note 2, est difficilement admissible. Le contexte suggérerait plutôt : *conopeum, quod sancti Victoris mater in eius nativitate super eum posuit.*)

12. Panine et Panev (p. 55-71). Ces deux saints n'étaient connus que d'après un court extrait cité par Zoëga (cf. *BHO.* p. 183). Le large fragment publié par M. T. leur donne une figure plus caractérisée. Panine, qui s'appelait d'abord Symphronius, était originaire de Terot-Šmoun, aux environs d'Antinoé. Dans son enfance, ses compagnons, jaloux de ses dispositions extraordinaires pour la calligraphie, lui avaient déboité les deux pouces. Guéri par un miracle, il prit en souvenir de cette faveur céleste le nom de *Panine* (« l'homme aux pouces », **ϥΙΝΕ**). La suite de ses aventures répond à ce début. Avec son camarade Panev d'Antinoé, il devient moine à l'ermitage de l'abbé Jean, sur le mont Evot, près de Psoï (dans la province actuelle de Sohāg). Tous deux sont élevés à la prêtrise et meurent martyrs. Cette légende, qui n'a guère la saveur de l'histoire, ne manque pourtant pas d'une certaine originalité. On y voit passer beaucoup de personnages, parmi lesquels l'évêque Psate. Les topographes aussi pourraient y glaner fructueusement.

13. Paese et Thecla (p. 71-94). Ces nouveaux fragments, comme celui qui avait été publié par Wessely (fasc. XV, p. 147-48), proviennent



d'une Passion qui se développe suivant les lignes indiquées par l'analyse de M. Hyvernât. Cf. *Les martyrs d'Égypte*, l.c., p. 96.

14. Panesnev (p. 94-106) ; cf. *BHO*. 834. Exemple de Passion épique, où se retrouvent tous les procédés et tous les lieux communs de l'hagiographie fabuleuse mise sous le nom de Jules de Khebs.

15. Théodore le Stratélate (p. 106-111). Fragment faisant suite à un feuillet de la Bibliothèque Nationale de Paris déjà publié par M. E. Winstedt et que M. T. republie en tenant compte de la critique sans aménité à laquelle l'édition du savant anglais avait été soumise par feu O. von Lemm (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 328).

16. Timothée (p. 111-25). Cette pièce fabuleuse pourrait n'être qu'une variation sur le thème de la légende de Timothée et de sa femme Maura (*BHG*<sup>2</sup>. 1849). Le Timothée de M. T. prend congé de son épouse et s'en va, avec sa fille Martyria, se présenter au préfet Arianus. L'interrogatoire et le supplice des martyrs se déroulent avec leur cortège habituel d'atrocités fantastiques. La date de l'anniversaire, qui permettrait peut-être d'identifier les personnages, a disparu avec la fin du récit. Rien à tirer du synaxaire copte, où cette Passion ne semble pas avoir été recueillie. Notons, pour mémoire, que S. Héraclide, mentionné ci-dessus (n° 8) avait un frère nommé Timothée (*Anal. Boll.*, XXXII, 468).

17. Zenobios (p. 125-38). De ce récit, amputé du commencement et de la fin et interrompu par une large lacune, il ressort que ce S. Zénobe était un excellent médecin, comme son homonyme Zénobe, prêtre de Sidon, mis à mort à Antioche avec Tyrannion, évêque de Tyr, et dont le martyre est rapporté par Eusèbe (IX, 6). Mais là se borne la ressemblance. S. Zénobe, deuxième du nom, vivait après l'époque des persécutions, puisqu'il aurait composé des ouvrages de controverse contre le nestorianisme (p. 131). Peut-être songera-t-on à l'identifier au Zenobios qui fut le secrétaire de Šenoute et devint, à la mort de Besa, archimandrite du Monastère Blanc (cf. W. E. CRUM, *Journal of Theological Studies*, t. V, 1903-1904, p. 132). Mais il semble plutôt que toute sa légende soit d'inspiration grecque. Notons à ce propos une inadvertance assez surprenante de M. T. Le biographe écrit que Zénobe, quand il était encore à l'école, montrait **ⲟⲩ ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲉⲑⲟⲩⲛ ⲉⲧⲥⲩⲛⲙⲟⲓⲁ ⲛⲛⲁ ⲧⲉⲩⲩⲟⲩ** (p. 127). M. T. traduit : « Abneigung gegen den Umgang mit (Leuten) seiner Art » et met en note la glose incongrue : « Päderastie ? » (p. 134). Le copte ne dit rien de pareil, Dieu merci. Toute cette incise est une réminiscence évi-

dente d'un texte souvent cité de la Vie de S. Antoine (ch. 1) : *γράμματα μαθεῖν οὐκ ἐνέσχετο, βουλόμενος ἐκτὸς εἶναι καὶ τῆς πρὸς τοὺς παῖδας συνηθείας.*

18. Jean de Lycopolis (p. 138-54). Sur cette pièce, l'essentiel a été dit plus haut (p. 359-81). Une observation complémentaire peut trouver place ici. Racontant à sa manière la sédition d'Antioche, au ch. 84 de sa chronique, Jean de Nikiou écrit que Théodose, dans le premier transport de sa colère, envoya deux officiers avec ordre d'incendier la ville. Mais un moine, arrivé du désert, se présenta devant les commissaires impériaux et leur demanda d'écrire en son nom à Théodose pour l'inviter à la modération et lui rappeler qu'en dépit de toute sa puissance, il n'était qu'un homme incapable de créer un seul des cheveux de l'une des têtes qu'il voulait abattre. Ainsi dit, ainsi fait. Théodose accepte la remontrance et adresse à ses officiers une lettre annulant leurs ordres, ajoutant qu'il espérait, qu'en retour de cet acte de clémence, Dieu lui accorderait la victoire sur les barbares (éd. ZOTENBERG, p. 223-24). Le moine qui prend ici la place de S. Flavien n'est pas désigné nommément ; mais d'après le sommaire des chapitres placé en tête du livre (p. 140), il serait venu du désert de Scété, *Askētes*, à moins que ce nom ne soit une simple déformation du mot *ἀσκητής*. On reconnaît ici plusieurs des éléments dont le biographe copte de S. Jean de Lycopolis s'est emparé. La piste que nous croisons ici pourrait être intéressante à relever.

19. Cosme et Damien (p. 154-68). Trois fragments de la Passion des SS. Anargyres, appartenant à trois manuscrits dont il n'est pas aisé de saisir les rapports. M. T. les rapproche d'une Passion arabe, analysée par M. Crum et où l'on voit intervenir S. Victor, fils de Romanos (cf. *Anal. Boll.*, XXXVII, 456).

20. Coluthus (p. 168-81). Tout le dossier copte de S. Coluthus a été repris par M. Vergote dans l'étude que nous avons mentionnée plus haut, à propos de S. Philothée, et à laquelle nous voudrions réserver un examen plus attentif.

21. Nil (p. 181-88). De S. Nil, ou plus exactement Nile, martyrisé en Égypte sous le préfet Culcianus, avec S. Sakine et d'autres compagnons, on ne sait exactement rien. Aucune lumière à espérer de la mention du rhéteur Ammonius qui se porte accusateur des martyrs. Parmi les banalités qui reparaissent dans ce fragment de Passion, il peut être utile de noter la fameuse roue de S. Georges, de S<sup>te</sup> Ca-



therine, de S<sup>te</sup> Charitine et de combien d'autres (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 490).

22. Sévère d'Antioche (p. 188-200). A joindre aux fragments saïdiques publiés et excellemment caractérisés par M. Crum (cf. *BHO.* p. 233).

23. Théodore l'Oriental (p. 200-202). Traduction d'un feuillet publié par Wessely (fasc. XV, p. 121-22).

24. Isidore (p. 202-205). Texte parallèle, sauf de notables variantes, à deux pages d'une Passion, dont le regretté O. von Lemm avait fait connaître un fragment et que M. H. Munier a publiée en entier avec tout le soin et respect qu'une pièce de cet ordre peut ambitionner (*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XIV, 1918, p. 97-190). Le merveilleux fantasmagorique y atteint un degré d'effronterie dont le spécimen étudié par von Lemm ne donnait qu'une idée fort incomplète (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 468).

25. Psote (p. 205-209). De la littérature copte sur S. Psote, évêque de Psoi (voir ci-dessus, p. 393), il reste d'assez nombreuses épaves dont rien d'essentiel ne paraît avoir échappé à M. T. Mais si l'on voulait mettre un ordre réel dans ces *disiecta membra*, il s'imposait de donner au moins un regard à la Passion latine publiée, en 1912, par MM. Fr. Wilhelm et K. Dyroff (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 305-307 ; XL, 343-52). L'original grec d'où elle dérive dépasse en intérêt tout ce que les recensions coptes peuvent nous apprendre.

Par les remarques qui précèdent on aura pu voir que la traduction, presque toujours exacte et sûre, de M. T. demande pourtant à être vérifiée en quelques endroits. Les citations de l'Écriture n'ont pas non plus été relevées avec tout le soin auquel l'éditeur semble avoir visé. Ex., p. 135, l. 6-7 = 1 *Petr.* 2, 23 ; p. 147, dern. l., et 148, l. 1 = *Ps.* 6, 9 ; *Matth.* 7, 23 ; *Luc.* 13, 27 ; etc. Ce sont là de pures vétillies que nous nous serions interdit de mentionner, si M. T. lui-même ne semblait prendre plaisir à mettre en évidence les plus légères distractions de ses prédécesseurs.

C'est dans le florilège hagiographique dont il vient d'être question qu'auraient dû trouver place deux documents rattachés par M. T. aux textes bibliques réunis dans ses *Koptische Pergamente theologischen Inhalts*.

1) p. 31-43 (cf. p. XIII) : Vie et Miracles de S. Pisentios évêque de Keft. En regard de ce fragment saïdique, l'éditeur a retraduit le passage correspondant de la rédaction bohaïrique *BHO.* 922 et de

la version arabe éditée par le Rev. De Lacy O'Leary (*Patrologia Orientalis*, t. XXII, fasc. 3, 1930). M. T. remarque que ce nouveau texte appartient à une recension distincte de celle qui a été publiée par Budge dans ses *Coptic Apocrypha in the Dialect of Upper Egypt* (1913), p. 74-127 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 353. C'était peut-être l'occasion de rechercher l'origine de cette pièce, qui, dans la rédaction bohaïrique, est mise sous le nom de l'ermite Jean disciple de Pisentios, conjointement avec Moïse évêque de Keft, tandis que la rédaction sa'ïdique l'attribue au seul prêtre Jean.

2) p. 45-50 (cf. p. xviii) : fragment d'une Vie de S<sup>te</sup> Theognosta, c'est-à-dire S<sup>te</sup> Nino, évangélisatrice de la Géorgie. M. T. a voulu l'intituler *Iberica*, pour le rattacher à l'essai, où, dit-il, O. von Lemm a traité les questions relatives à la conversion des Ibères au christianisme (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 120-22). C'est peut-être beaucoup dire. Malgré son immense érudition, O. von Lemm était mal préparé à reconnaître que la Vie de S<sup>te</sup> Théognoste est un arrangement du récit *περὶ τῶν Ἰβήρων ὅπως ἤλθον εἰς θεογνωσίαν* qui, à son tour, dérive de la célèbre narration de Bacour arrangée par Rufin, ou, si l'on y tient mordicus, par Gélase de Césarée (cf. *Anal. Boll.*, LI, 44). Il faut se faire d'étranges illusions sur les prérogatives du copte pour attacher une importance quelconque à son témoignage sur la pénétration du christianisme au Caucase. P. P.

IV. ĠAVAKHIŠVILI. *Dzveli somkhuri saistorio mdserloba* (= *Ancienne littérature historique arménienne*), t. I. Tiflis, Édition de l'Université d'État, 1935, in-8°, xv-216 pp. ; en géorgien.

Malgré toutes les preuves que le prof. Iv. Ġavakhišvili avait données du talent souple et fertile qui lui permet de mener de front les tâches les plus diverses, c'est une surprise de le voir tout à coup pénétrer en explorateur et peut-être un peu en conquérant dans la littérature historique arménienne. Il est vrai que la zone frontière par où il s'y engage appartient encore au domaine qui relève de l'érudition géorgienne. Le premier chapitre, intitulé « littérature martyrologique » (p. 1-170), est une critique de quelques Passions arméniennes : Passion de S. Soukhias (Hesychius) et de ses compagnons (*BHO.* 1104-1105), Passion de S. Oski (Chrysès) et de ses compagnons (*BHO.* 709), Vie d'Aristacès et des autres fils et descendants de S. Grégoire l'Illuminateur (*BHO.* 108) ; Passion de David et Tiričan, dont l'original arménien a péri. De cette pièce et des trois autres, le célèbre légende



dier d'Ivion, dont il a été souvent reparlé ici même, a conservé une ancienne version géorgienne, qui a été publiée en 1910 par A. Khakhanov (Khakhanišvili). L'éditeur s'était attaché dans ses prolégomènes à combattre pied à pied les positions prises, dix ans plus tôt, par N. Marr, au sujet de cette littérature ibéro-arménienne qu'il venait de redécouvrir (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 455-58). M. Ġ. reprend de plus haut toute cette discussion, d'un peu trop haut, dirions-nous volontiers, car le verdict de la critique contre cette hagiographie fabuleuse n'a plus guère besoin aujourd'hui d'être motivé si longuement.

S. Grégoire le Perse, autrement dit S. Grégoire Manaġihr, et, de son vrai nom, Grégoire Pirangušnasp, n'est pas représenté pour son compte propre dans l'hagiographie géorgienne. Mais il apparaît dans les Actes de son coreligionnaire S. Iazdbōzīd, et il était de son vivant gouverneur du Gourzan et du Ran. Il fut arrêté, sur la dénonciation d'un de ses proches, nommé Mihran, commandant militaire en Lazique et en Ibérie. Pour ces motifs, M. Ġ. l'a mis en bonne place dans sa présente étude. Son jugement final est que le martyr de S. Grégoire Manaġihr appartient, pour le fond, à l'histoire géorgienne (p. 49). Cette revendication peut fort bien se soutenir. Mais, si nous avons à la défendre, nous en chercherions les preuves là où elles se trouvent réellement, c'est-à-dire dans la Passion syriaque (*BHO.* 353), dont la Passion arménienne (*BHO.* 354) n'est qu'un remaniement tardif et fort tendancieux. Quant au culte du saint chez les Arméniens, et à la chapelle qui en était le centre à Dvin, M. Ġ. approuve tacitement la thèse des *Acta SS.*, Nov. t. IV, 199. La conclusion logique qu'elle entraîne, c'est que la Passion arménienne n'a pas de valeur propre et que ses assertions n'entrent en ligne de compte que dans la mesure où elles se concilient avec le témoignage de la Passion syriaque. Cela ne mène pas loin.

Rien dans la vie et la mort de S. Isbozetes (Iazdbōzīd) ne permet de le rattacher à l'Église ou à la nationalité ibères. Mais M. Ġ. semble avoir voulu se donner, faute de mieux, le plaisir de l'enlever aux Arméniens. Sa démonstration suit de près celle qui a été exposée dans les *Acta SS.*, t. c., 191-202. Le savant critique était dans son rôle en s'attachant à faire valoir quelques leçons propres à la version géorgienne. Ses observations auraient une portée plus efficace, s'il avait pris soin d'établir au préalable que le traducteur ibère avait sous les yeux un texte plus sûr que la Passion arménienne *BHO.* 433 (reproduite dans les *Acta SS.*). Mais la différence, si elle existe, se borne à

des variantes purement rédactionnelles, dont quelques-unes sont manifestement fautives. Sur l'âge de cette version géorgienne, il y a, croyons-nous, un indice positif qui mérite examen. S. Iazdbōzīd est mort le 2 du mois arménien de qalotz de l'an 553 (donc un 9 novembre). Ce quantième mensuel est garanti par un synchronisme décisif. Le traducteur géorgien, qui n'avait aucune raison plausible de le changer, l'a remplacé par le 28 juillet. Pourquoi, sinon parce que de son temps le 28 juillet correspondait au 2 qalotz du calendrier vague arménien ? Or cette concurrence s'est produite entre les années 968-972. Cette époque s'accorde assez bien avec l'âge qu'on peut vraisemblablement assigner à la version géorgienne. Quant à la Passion originale, M. Ġ. en restituerait assez volontiers la paternité au prêtre Nersès, qui était détenu dans la même prison que le saint et qui lui conféra le baptême (p. 56). Nous n'y contredirons pas, pourvu qu'on nous explique pourquoi le nom authentique de l'auteur n'apparaît que dans une Passion remaniée, qui porte des traces évidentes de falsification. Et puis, comment ne pas voir que le soi-disant Nersès qui a mis sa signature au bas du récit essaie de se faire passer pour Arménien ? Ce déguisement lui va plus mal que jamais, depuis que l'origine nestorienne et syriaque du document primitif est rendue à peu près certaine par une preuve de fait (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 5-21).

Du légendier arméno-géorgien, on passe à une seconde section intitulée « hagiographie ». Faudrait-il conclure de ce titre que, selon M. Ġ., les Passions des martyrs ne sont pas de l'hagiographie ? Soit ! Mais sans épiloguer sur la définition du genre, il faut bien constater que le livre d'*Agathange*, qui, avec la Vie de S. Mesrop, représente ici l'« hagiographie », a englobé une Passion épique de S. Grégoire, des mieux caractérisées. Il semble donc que M. Ġ. ait simplement voulu marquer ici une différence de points de vue. La Vie de S. Grégoire l'Illuminateur prétend raconter l'établissement du christianisme en Arménie, et par l'Arménie, dans toute la région du Caucase. M. Ġ. entend l'examiner, non plus comme une pièce de littérature, mais comme source documentaire d'une histoire où la Géorgie est intéressée au premier chef. Sur ce sujet qu'il possède à fond, il ne pouvait manquer d'apporter des observations personnelles et originales. Notre regret, c'est qu'il ne les ait pas présentées sous une forme plus dégagée et plus directe. Le livre d'*Agathange* ressemble à un vaste monument, restauré sur un plan nouveau, avec des matériaux de remploi, après un tremblement de terre. Il a donné lieu à des études sagaces et à



des divagations sans nombre ni mesure. En s'imposant de critiquer tout ce qui a été avancé à son propos, depuis Stiling jusqu'à Zam (dans une brochure parue en arménien en 1917, à Nakhičevan sur le Don), M. Ğ. se condamnait à des retours inutiles sur des opinions vieillotes et à des discussions épisodiques, où les arguments les plus justes n'ont que la portée d'une polémique *ad hominem*. Du reste, pour atteindre son but, cette revue rétrospective aurait dû être complète. Or il y manque des figures comme Markwart et Gelzer : Markwart déconcertant, fantasque et insaisissable, mais dont l'imagination et le prodigieux savoir avaient tout à coup, au milieu d'une digression saugrenue, des intuitions géniales ; Gelzer, l'érudit judicieux, exact et pondéré, qui a publié, sur les débuts de l'Église arménienne, un mémoire capital, dont bien des pages n'ont guère vieilli après quarante ans (cf. *Anal. Boll.*, XV, 345). Si M. Ğ. l'avait connu, il ne lui aurait pas échappé d'écrire, par exemple, que tous les critiques ont ignoré le témoignage de Sozomène II, 8 (cf. p. 107).

Les derniers paragraphes du livre (p. 150-95) sont réservés à un examen des sources historiques concernant la création de la littérature arménienne et notamment à la Vie de S. Mesrop par Koriun. Sur cette étude, nous préférons nous borner à une simple mention, par déférence pour le sentiment, en soi digne de sympathie et de respect, qui a troublé ici la sérénité de l'auteur. Avec la plus sincère volonté de rester impartial et objectif, M. Ğ., sans se l'avouer à lui-même, se sent poussé irrésistiblement à condamner un document où il est dit que l'écriture géorgienne a été créée par un Arménien. D'autres et nous-mêmes, entièrement certains aussi de n'obéir à aucune prévention défavorable envers la nation géorgienne, nous croyons et nous avons dit que le petit livre de Koriun est une précieuse et authentique page d'histoire. Aux dernières lignes de son volume, M. Ğ. s'excuse en post-scriptum (p. 202-203) d'avoir connu trop tard l'article de M. Adontz sur Maštotz et ses disciples, d'après les sources étrangères, publié dans *Handes Amsorya*, en 1925, et les p. 16-33 de notre essai sur Jérémie, évêque de l'Ibérie perse, paru ici même en 1933. En des termes d'une courtoisie dont nous tenons à le remercier, le savant auteur exprime la confiance que nous aurions changé d'avis si nous avions étudié le témoignage de Koriun dans son ensemble, avec ses tenants et aboutissants. C'est pourtant ce que nous croyons avoir fait, dans un article de recherche, que nous ne reprocherons jamais à personne de n'avoir pas connu (*Revue des études arméniennes*, t. IX, 1929, p. 203-237). Si nous devions le récrire

aujourd'hui, après avoir lu M. Ć., nous nous efforcerions surtout de dire encore plus nettement que les obscurités, les anachronismes et les incohérences qu'on peut relever dans le récit de Koriun n'en compromettent pas la véracité foncière. Une partie de ces défauts est due aux altérations que le livre a subies dans la suite ; l'autre s'explique par les circonstances qui obligeaient le narrateur à voiler la vérité sous des allusions volontairement décevantes, parce qu'elles n'étaient pas destinées à être comprises de tout le monde. La création de la littérature arménienne fut en somme une manœuvre de défense nationale et religieuse contre la politique sassanide, qui menaçait d'iraniser l'Arménie. De là, ce caractère de conspiration dont toute l'entreprise fut marquée et qui reste visible dans le tour semi-clandestin du récit. Même après que le coup avait réussi, il eût été simplement déraisonnable de mettre les preuves du complot entre les mains des autorités perses. Pouvait-on seulement dire en termes clairs pourquoi l'alphabet arménien, imité du syriaque par l'évêque Daniel, avait été abandonné ? Cette raison qu'il fallait taire, elle crève les yeux : un système graphique adapté du syriaque offrait le grave danger de trop ressembler à l'écriture pahlavik, dérivée elle aussi de l'araméenne. Koriun a prudemment dissimulé cette considération décisive, sous un prétexte qui est un habile dosage de vérité et de mystification. En cela et dans tout le reste, s'il s'était soucié d'éviter les objections des critiques, il eût peut-être ruiné pour toujours l'avenir de la littérature arménienne. P. P.

Dimitre P. DIMITROV. *Le voyage de S. Alexandre le Romain à travers la Thrace* (en bulgare). Sofia, 1935, in-8°, 45 pp. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, t. VIII, 1934.

La Passion de S. Alexandre (BHG<sup>2</sup>. 48, 49) indique, étape par étape, le chemin par lequel le martyr aurait été conduit de Sardique à Tzurullon (Čorlu), à l'extrémité orientale de la Thrace. Il y a bien longtemps que les érudits s'occupent de ce texte, et leur curiosité a été d'autant plus vive qu'il est le seul à faire mention de certaines localités. Jusqu'ici il leur avait fallu se contenter de la traduction latine faite par Sirlet (*Act. SS.*, Maii t. III, p. 194-201) sur un manuscrit du monastère de Grottaferrata et d'un fragment grec fort court tiré d'un manuscrit du Vatican (*Act. SS.*, t. c., p. 15\*-16\*). M. D. publie un texte complet, qui provient du manuscrit grec 1534 de la bibliothèque



Nationale de Paris (fol. 278<sup>v</sup>-295<sup>v</sup>), signalé autrefois dans les *Analecta Bollandiana* (XXXI, 245).

Comme tant d'autres, cette Passion est un pur tissu de lieux communs. M. D. prend la peine de le montrer. La partie importante de son travail est le commentaire géographique. L'auteur s'appuie sur l'Itinéraire de Bordeaux, l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger. Il s'est essayé à retrouver sous le latin de Sirlet les formes grecques du manuscrit de Grottaferrata, actuellement Vaticanus gr. 2033. Le *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Ἀλεξάνδρου* y occupe les fol. 203-221. La vérification de ces hypothèses est donc aisée. Signalons une troisième copie entière du texte grec au monastère de Vatopédi, codex 84, fol. 39<sup>v</sup>-44<sup>r</sup>. Outre le fragment des *Acta* qui provient du Vaticanus Palat. 27, fol. 148-48<sup>v</sup>, on en a un second plus étendu à la Bodléienne, Barocc. 240, fol. 109-111<sup>v</sup>. Les numéros 48 et 49 de la *BHG*. paraissent bien n'être que de simples recensions de la même Passion.

A première vue on croirait que l'hagiographe a parcouru lui-même la route de Sardique à Tzurullon. Des omissions de fleuves importants qu'il fallait traverser, des contradictions et des erreurs prouvent qu'il n'en est rien. Il ne semble pas non plus s'être servi d'Itinéraires descriptifs. D'autre part ses erreurs s'expliquent s'il a utilisé un plan du genre de la Table de Peutinger. M. D. pense qu'il a dû avoir à sa disposition une mauvaise copie d'une carte militaire de la Thrace, probablement du iv<sup>e</sup> s. En effet, comme son commentaire l'a montré, l'itinéraire de la Passion se rapproche fort de l'Itinéraire de Bordeaux qui est de cette époque.

M. VAN CUTSEM.

Rt. Rev. the BISHOP OF GIBRALTAR, V. SEYMER, W. H. BUCKLER, Mrs W. H. BUCKLER. *The Church of Asinou and its Frescoes*. Extrait de *Archaeologia*, vol. LXXXIII (Oxford, 1933), p. 327-350, 9 planches.

La petite église d'Asinou, hameau écarté du Troodos en Chypre, dans le diocèse de Kyrenia, est ornée de fresques byzantines remarquablement bien conservées. Nous sommes redevables d'une intéressante monographie de cette église à la collaboration de l'évêque de Gibraltar et d'une famille où l'archéologie, la philologie, l'histoire sont cultivées avec un égal succès. Les fresques sont d'époques différentes, s'échelonnant du début du xii<sup>e</sup> siècle au xiv<sup>e</sup>. C'est ce qu'a pu déterminer le major V. Seymer, grâce à trois inscriptions datées

et aux travaux d'agrandissement et de consolidation dont l'édifice porte la trace.

M. Buckler décrit toutes les peintures en allant du narthex au naos et à l'ambon : scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentations de la Vierge et des saints. A peu d'exceptions près, ces fresques sont pourvues de légendes qui ne laissent guère de doute sur l'interprétation des scènes et l'identification des personnages. Dans son commentaire, M. B. a tenu largement compte du travail publié ici même sur les saints de Chypre (*Anal. Boll.*, XXVI, 161-301). La sainte martyre représentée pl. XCVI, 3 n'est pas l'Anastasie du 12 octobre, mais, comme l'indique l'épithète *φαρμακολύτριά*, celle du 22 décembre, dans le calendrier grec. La fiole qu'elle porte dans la main gauche est en rapport avec cette désignation. Le détail est à noter. On sait combien sont rares dans l'iconographie grecque les emblèmes caractéristiques des saints. Le nom de Stephanites (pl. XCVIII, 2), comme le constate M. B., ne se rencontre pas dans la liste des saints. Deux explications sont possibles. Le martyr représenté à cet endroit serait S. Georges, appelé dans l'inscription, p. 337, *τὸν ὑπερανγῆ μάρτυρα στεφανίτην*, le glorieux, le victorieux ; ou bien *Στεφανίς* du groupe bien connu *Victor et Corona* (voir *Les martyrs d'Égypte*, passim, dans *Anal. Boll.*, XL). Les quatre martyrs dont les noms se suivent sur la fresque sont précisément ceux du 11 novembre dans les synaxaires : *Μηνᾶς, Βίκτωρ, Βικέντιος, Στεφανίς* (*Synax. Eccl. CP.*, p. 211-14). Le peintre a-t-il représenté un homme ou une femme ? Un nouvel examen de la fresque pourra peut-être le décider.

L'auteur de l'important ouvrage sur Anne Comnène s'est chargée de la partie historique. M<sup>me</sup> Buckler a cherché notamment à identifier le fondateur de l'église : Nicéphore Magister. Cette recherche l'a amenée à dissenter savamment de la famille du général byzantin Constantin Catacalon qu'Anne Comnène appelle *ὁ Εὐφορβηνὸς ὁ τὴν προσηγορίαν Κατακαλὼν*.  
M. VAN CUTSEM.

R. A. S. MACALISTER. *Ancient Ireland*. London, Methuen, 1935, in-8°, xii-308 pp., illustrations et plans.

Cette série d'essais s'adresse à des lecteurs déjà suffisamment familiarisés avec l'archéologie irlandaise par un volume de vulgarisation du même auteur (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 158). M. M., se plaçant au point de vue anthropologique, tente de reconstituer l'histoire de la civilisation, à partir de ses origines lointaines. Force lui est parfois de recourir à des conjectures. Souvent il attaque les opinions établies,



et ses expressions sont parfois de celles qu'évite le style académique. Mais, dans bien des cas, ce zèle destructeur est nécessaire. M. M., éditeur de textes et critique, a fait de l'hagiographie déjà, et de la meilleure. Mais ici peut-être il se donne à trop bon marché le plaisir d'étonner le lecteur. Examinons quelques points qui concernent S. Patrice. M. M. soutient que les difficultés suscitées au saint, et auxquelles il est fait, dans ses écrits, de fréquentes allusions, seraient venues surtout de ce que son caractère épiscopal n'était point reconnu, et pour cette bonne raison qu'il ne se serait point embarrassé de se faire sacrer. Sûr d'une mission divine et directe, il n'aurait pas pris plus de souci de l'Église terrestre et de ses formalités. Et l'auteur de se demander pourquoi, après tout, nous limiterions arbitrairement et mécaniquement (p. 175) l'action de Dieu en S. Patrice. M. M. ne sent pas l'anachronisme de ces réflexions. Si réellement elles avaient été non seulement exposées et défendues, mais mises à la base de toute une expédition missionnaire dans la première moitié du v<sup>e</sup> siècle, elles eussent éveillé une hostilité bien plus prononcée que ne le furent les difficultés faites à S. Patrice. Selon M. M., la conduite de celui-ci était irrégulière « measured by the standards of later ecclesiastical development » (p. 173). C'est exactement le contraire qui est vrai : on ne saurait l'imaginer qu'après une détérioration très avancée de la législation ecclésiastique primitive. D'ailleurs, cette page de *Ancient Ireland* est assez embrouillée. En fait, M. M. ne nie point que Patrice, à la fin de sa carrière, se soit affirmé évêque en Irlande. Nous avons examiné récemment ce passage (*Anal. Boll.*, LI, 418). Tout revient donc à dire que S. Patrice aurait commencé sa mission comme simple prêtre. Son sacre rencontra de l'opposition dans les débuts. Il n'est pas nécessaire d'en conclure qu'il n'était pas encore évêque quand il écrivit la *Confessio* (*BHL.* 6492). Pour M. M., la seule attitude vraiment critique est celle qui s'appuie exclusivement sur les écrits du saint. Cette assertion nous paraît contestable. Les autres sources aussi ont leur valeur, et l'affaire de la critique est précisément de la déterminer. Des autorités qui semblent sérieuses nous apprennent que Patrice, à un certain moment de sa carrière, fut « approuvé » (quel que soit le sens exact du terme) par la plus haute autorité ecclésiastique, et que certains de ses collaborateurs, peut-être amenés par lui de Gaule, étaient évêques. Est-il permis d'imaginer que cette « approbation » soit allée jusqu'à reconnaître le caractère épiscopal assumé sans sacre, ou que, n'étant pas évêque, Patrice ait reçu des évêques pour le seconder ? Le plus qu'on puisse supposer, c'est

qu'à cette date du moins, Patrice, pour parfaire le travail commencé, reçut, avec des collaborateurs, le caractère épiscopal.

M. M. a tort, nous l'avons dit à l'instant, de réduire le dossier au texte de la *Confessio* et de l'*Epistola* (BHL. 6493). Acceptons cependant de maintenir le débat sur ce terrain arbitrairement limité. Nous demandons un exemple quelconque, dans l'Église d'Occident, au v<sup>e</sup> siècle, d'un simple prêtre procédant à des ordinations (*Conf.*, § 38 : *valde debitor sum Deo qui mihi tantam gratiam donavit ... ut clerici... illis ordinarentur* ; § 50 : *ordinavit ubique Dominus clericos per modicitatem meam* ; voir aussi §§ 40, 51). Laissons le sacrement de confirmation (*consummare*), dont il est question aux §§ 38 et 51. On constate souvent que, par l'effet d'une singulière erreur d'optique, ceux qui tentent de retracer la carrière de S. Patrice d'après les seuls écrits du saint, en viennent à raisonner comme si ces deux pièces n'étaient point des morceaux occasionnels, et en particulier comme si la *Confessio* était une autobiographie en règle. Tel n'est point le cas. S. Patrice, en la rédigeant, avait un but presque exclusif : mettre un terme à une campagne de railleries, qui visaient surtout ce que les gens bien élevés de l'Empire romain appelaient, non sans quelque raison, son manque d'éducation. Attirons encore l'attention sur une expression significative : *Nunc ergo simpliciter insinuavi fratribus et conservis meis qui mihi crediderunt propter quod praedixi et praedico ad roborandam et confirmandam fidem vestram* (*Confessio*, § 47). Quels sont ces *fratres et conservi* ? Dès le v<sup>e</sup> siècle, cette tournure ne désignait-elle pas des collègues dans l'épiscopat ? Est-ce auprès d'eux que le saint fut chercher, à mi-chemin de sa carrière apostolique, l'« approbation dans la foi », ou du moins est-ce à eux qu'il communiqua authentiquement l'« approbation » reçue de Rome ?

M. M. insinue que S. Patrice, vexé de se voir refuser, au début de sa carrière, l'épiscopat et la mission d'Irlande, ne se gênait point pour s'en plaindre. Cette mauvaise humeur serait à l'origine de la *Confessio*. Sans doute, il avait été profondément humilié, ce dont il rend grâce à Dieu (§ 28) en un passage qui rappelle le verset du psaume : *Bonum mihi quia humiliasti me* (Ps. 118, 71). Mais il ajoute : *Hiberione non sponte pergebam*. Ceci n'est point d'un illuminé, se lançant à corps perdu dans une entreprise pour laquelle il croit sentir directement la vocation divine.

Nous pourrions rappeler d'autres expressions comme : *sed video iam in praesenti saeculo me supra modum exaltatum a Domino* (*Confessio*, § 55) ; ou : *elegit me ad hoc officium ut unus essem de suis mi-*



*nimis ministris* (§ 56); mais il faut nous borner. Le passage qui a suggéré à M. M. l'idée de refuser à S. Patrice le caractère épiscopal mérite aussi un bref examen. Le colophon du Livre de Durrow contient les mots : *Sancte praesbiter Patrici* (cf. H. J. LAWLOR, *The Cathach of St. Columba*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXIII, section C, p. 317-29; M. W. LINDSAY, *The Colophon of the Durrow Book*, *ibid.*, p. 403-407; KENNEY, *Sources*, t. I, p. 631, note 16). Ce manuscrit est un des chefs-d'œuvre de la calligraphie irlandaise, dont l'exécution dut prendre un temps énorme. Mais, d'après le colophon, le scribe, un certain Columba, vint au bout de sa tâche en douze jours. A la réflexion il apparaît que le calligraphe du Livre de Durrow a copié le colophon de l'exemplaire auquel il empruntait son texte. Le Columba en question est-il S. Columba d'Iona? La chose n'est pas tout à fait sûre. Le saint abbé pourtant était connu comme un excellent scribe, c'est-à-dire, M. M. le remarque fort à propos, non comme calligraphe, mais comme un des moines chargés de multiplier les livres d'usage courant. Le Columba de notre colophon, en tout cas, déclare que le manuscrit est à son usage personnel. En fait le Livre de Durrow est du VII<sup>e</sup> siècle ou du début du VIII<sup>e</sup>, et nous ignorons la date de l'original dont il est la copie. Voici ce que M. M. déduit de ces données: « Que ce Columba ait été ou non le grand Colum Cille, il vécut certes beaucoup plus près que nous de l'époque de Patrice, et il est à supposer qu'il en savait sur son compte beaucoup plus que nous ne pouvons espérer en savoir jamais » (p. 167-68). Non, ce Columba n'en savait pas plus long que nous sur le compte de S. Patrice: pour écrire ce colophon, il fallait qu'il eût omis de lire les œuvres du saint lui-même. Et contre son témoignage, il y en a pas mal d'autres à aligner. Citons seulement la Vie de St<sup>e</sup> Gertrude, *BHL*. 3490, qui est de l'an 670 environ. Elle indique la date de la fête du *beatus Patricius episcopus*, au 17 mars (*M. G.*, *Scr. rer. merov.* II, 462-63; cf. p. 447). Reste cependant un fait curieux et qui demande explication: quelqu'un, peut-être dès le VI<sup>e</sup> siècle, a invoqué S. Patrice comme un saint presbytre. Cela n'étonnera pourtant que ceux qui oublieraient pour un moment que, deux ou trois générations après S. Patrice, l'Église irlandaise était organisée sur un modèle tout à fait particulier. Une division des pouvoirs s'était établie entre évêques et abbés: ceux-ci, simples prêtres pour la plupart, avaient entre leurs mains toute l'autorité, les évêques restaient chargés de certains rites liturgiques, l'ordination entre autres. Nouvel argument contre M. M.: si vraiment l'Église irlandaise s'était fondée par une opération du

libre esprit, sans même que le caractère épiscopal fût requis chez celui qui conférait l'ordination, ne faudrait-il point, par une conséquence nécessaire, qu'à l'époque des grands abbés, qui de fait exerçaient la juridiction, on leur reconnût aussi ce pouvoir d'ordre ?

M. M. revient aussi sur le début de l'*Epistola*. Nous l'avons discuté récemment (*Anal. Boll.*, LI, 418). On a tort de voir dans ces phrases une sorte d'exercice d'humilité. Qu'on les replace dans leur contexte et qu'on les fasse sonner hardiment. On apercevra clairement que S. Patrice, après s'être donné, il est vrai, le nom de *peccator indoctus* (mais le mot *peccator* était en passe déjà de devenir le terme obligé chez un évêque parlant de lui-même), après avoir fait remonter à Dieu toute la gloire (*certissime reor a Deo accepi id quod sum*), veut faire éclater aux yeux des destinataires, des chrétiens sans doute ou même le clergé de la Bretagne du nord, sa dignité d'évêque et le respect qu'ils devaient à cette dignité.

D'après M. M. (p. 171), rien n'indique que S. Patrice ait reçu pour ses missions de l'argent provenant d'une organisation quelconque. C'est peut-être inexact. Le saint lui-même nous assure qu'il se fit une règle de refuser les offrandes de ses convertis. Les ressources de sa famille, M. M. le croirait volontiers, ont suffi à tous ses besoins. Nous inclinerions à penser qu'ils furent considérables, comme le saint l'insinue lui-même. Or, on le sait, il avait laissé des amis en Gaule, et il semble avoir recruté en Gaule certains auxiliaires. N'est-il pas raisonnable de supposer qu'il retira de la Gaule également des secours pécuniaires ?

P. 172, note, M. M. examine de nouveau un passage difficile des *Dicta Patricii* sur lequel nous nous sommes naguère longuement étendu (*Anal. Boll.*, LII, 410-12). S'est-il rendu compte de la difficulté chronologique que paraît présenter la mention du *Kyrie eleison* ? Il propose comme sens : *Ut Romani ita ut Christiani sitis*. L'inversion proposée, à notre avis, ne fournit point de sens acceptable. Pourquoi ne point traduire le texte tel qu'il se lit dans l'unique manuscrit : « Pour que vous soyez chrétiens comme le sont les Romains » ? Et surtout, pourquoi dissocier ce membre de phrase de celui qui lui succède immédiatement ?

En voilà assez sur S. Patrice. Signalons en terminant deux autres points intéressants. M. M. attire l'attention (p. 165) sur les petits cimetières qui portent le nom de *ceall* ou *ceallúrach*. On les rencontre surtout dans le sud et l'ouest du Munster. Ces anciens cimetières sont aujourd'hui considérés avec défaveur par la tradition locale. Pourquoi



ont-ils, pour ainsi dire, perdu leur consécration? L'auteur remonte en quête d'explication jusqu'au delà de S. Patrice: ce seraient des lieux de repos abandonnés par les « orthodoxes » de l'Église fondée par S. Patrice, parce qu'ils auraient appartenu à une génération précédente de chrétiens, regardée comme hérétique. M. M. s'avance peut-être trop. Il est sûr qu'en plusieurs endroits, ces tombes occupent l'emplacement d'anciennes églises désaffectées. Rien ne laisse supposer que ces églises aient servi de lieu de réunion à des hérétiques quelconques, car les noms de leurs saints patrons ou fondateurs apparaissent dans les listes officielles des saints irlandais. On imagine difficilement que les rédacteurs de ces listes étaient moins bien au courant de l'orthodoxie des vieux saints que ne le sont les paysans d'aujourd'hui. Cependant la question, encore mal étudiée, mériterait de faire l'objet d'une monographie, accompagnée d'un relevé topographique détaillé.

De même, l'auteur voudrait voir des restes d'Églises hérétiques et pélagiennes dans certaines « vieilles églises » mentionnées au début de l'histoire de Tallaght (p. 174). Ces églises et leur clergé étaient assurément l'objet de la désapprobation des Culdées (*The Rule of Tallaght*, éd. E. J. GWYNN, pp. 20, 48). Mais l'explication semble plus simple. Tallaght regardait avec suspicion les églises desservies par un clergé non réformé. Le contexte du premier passage prouve au surplus qu'il s'agit d'églises orthodoxes: « Bien que (les églises) soient corrompues à cause de la mauvaise vie (des clercs) eux-mêmes, les fruits de l'église ne sont point corrompus, non plus que ceux du saint qui a laissé là sa bénédiction, » c'est-à-dire du saint fondateur et patron, pour lequel cette tradition de Tallaght ne marque que du respect. L'église n'était donc point viciée dans son origine.

P. GROSJEAN.

W. Douglas SIMPSON. *The Celtic Church in Scotland*. Aberdeen, University Press, in-8°, 1935, 120 pp., ill. (= *Aberdeen University Studies*, n° 111).

Nos lecteurs n'ont pas oublié l'ouvrage précédent de M. Simpson, *The Historical Saint Columba* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 197; J. RYAN, *The Month*, Oct. 1927, p. 312). L'auteur avait saisi la pioche du démolisseur pour abattre la « légende » de S. Columba d'Iona. Nous ne reviendrons pas sur cette partie de son œuvre, qu'il résume en insistant encore (p. 76-77). Il s'efforce maintenant de remplacer l'édifice qu'il a détruit en montrant par quelles routes les premiers apôtres et leurs successeurs ont atteint le nord et surtout le nord-est de l'Écos-

se. C'est ici le pays des Pictes, dont la langue, les coutumes et l'histoire ancienne ont fait couler des flots d'encre. M. S. ne manque ni d'originalité ni de bon sens. S'il lui arrive de perdre l'équilibre du jugement, c'est presque toujours à propos de S. Columba et de ses disciples, à qui il a voué une inimitié tenace. Un tableau de la Bretagne romaine sert d'introduction. Il est fort bien brossé. Mais le principal moyen par lequel M. S. a tenté de renouveler la question, c'est l'emploi de cartes spéciales indiquant pour chaque saint ou groupe de saints (S. Columba manque à la liste) la position de leurs églises. L'auteur prétend ainsi reconstituer, à peu de chose près, l'itinéraire de ces premiers apôtres. A tort, assurément, car sa théorie pêche par la base, et ces chapitres rappellent trop le soin pieux et naïf d'un Shearman ou d'un Healy, retraçant l'itinéraire de S. Patrice à l'aide des anciennes dédicaces. Les cartes ne forment qu'une partie de la très riche illustration du volume, qui contient un choix remarquable des monuments chrétiens de l'Écosse.

Voici quelques observations de détail sur des points qui touchent de près à l'hagiographie. M. S. ne suppose pas toujours, comme l'ont fait certains historiens sans critique, que les fondations portant le nom d'un saint ont été faites par lui personnellement. La réalité paraît autre. Sans parler des dédicaces proprement dites, qui se sont multipliées à une date récente, il est vraisemblable que les églises établies par des moines celtiques étaient régulièrement désignées par le nom du fondateur de leur « ordre », s'il est permis d'user de ce terme, de leur *paruchia*, dans le latin du temps. Elles portent donc le nom du saint qui avait érigé le monastère principal dont dépendaient les moines fondateurs. Cette théorie de « grand-parental dedications » a été non point mise en doute, mais réduite à de plus justes proportions récemment, dans *The Times Literary Supplement* (1935, pp. 477, 501), par un auteur anonyme qui semble parfaitement au courant des origines écossaises. M. S. a défendu son opinion contre lui dans les colonnes du *Times*. Néanmoins, chose curieuse, il lui arrive à lui-même de l'oublier, dès qu'il s'agit de ruiner le prestige de S. Columba et d'Iona. Cette coutume, en effet, n'expliquerait-elle pas fort bien la multiplication des églises de Colum Cille, alors qu'on en retrouve si peu qui portent le nom de ses successeurs ? M. S. tire de ce fait indéniable une conclusion bien inattendue : Iona ne fut point à l'origine du christianisme de l'Écosse septentrionale, parce qu'on n'y rencontre point de fondations attribuée aux successeurs de S. Columba à Iona jusqu'à l'époque d'Adamnán (p. 101).



P. 58, M. S. écrit : « Les idées de Bède ont probablement été puisées à des sources provenant d'Iona. » Quelle preuve en offre-t-il ? Que l'Église de Northombrie, dont Bède fut le plus brillant ornement, remontait à Iona par son origine. Mais l'auteur note lui-même, à la fin de ce paragraphe, que Bède ne connaissait même point la Vie de S. Columba par Adamnan (*BHL*. 1886-1887). Ajoutons que, par toute sa formation, Bède était profondément opposé à la tradition d'Iona. Quant à faire de Bède un adversaire de S. Ninian et de l'Église qu'il aurait fondée, c'est aller contre les textes. Bède n'avait pas d'autres ennemis que ceux qui combattaient les pratiques de l'Église universelle, pour la date de Pâques notamment ; or, il s'exprime à propos de Ninian avec le plus grand respect, et ajoute immédiatement le motif : c'est que Ninian se conformait à la régularité romaine dans la foi et les mystères de la vérité.

P. 67, à propos du martyre de S. Donnán, M. S. allègue le martyrologe de Donegal comme étant « la plus simple relation qu'on en possède ». En réalité, cette compilation n'a aucune valeur indépendante. On peut, dans la majorité des cas, remonter à ses sources. Nous avons traité cette question *Anal. Boll.*, LI, 127, note 4. M. S. reproduit ensuite : 1° un bout de commentaire au *Félire* d'Óengus, rapportant quelques détails sur S. Donnán d'après les mss. Laud 610 (de l'an 1453) et Rawlinson B. 512 (xiv<sup>e</sup> ou xv<sup>e</sup> siècle) ; 2° la strophe même d'Óengus, signalant tout uniment que Donnán d'Eig et ses compagnons furent martyrs. Il en conclut (note 2) que les détails donnés concernant la reine et ses moutons (cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 126) peuvent bien être exacts en substance, car ils remontent à l'an 800. Toujours cette confusion entre Óengus et ses commentateurs. De même, p. 84, M. S. cite le commentaire du ms. Laud 610 comme « le plus ancien de nos martyrologes irlandais, le *Félire* d'Óengus ». Double inexactitude : d'abord à cause de l'erreur que nous venons de signaler, et ensuite parce que Óengus dépend d'un document encore partiellement accessible, le martyrologe de Tallaght. Pour la date du martyre (p. 66 et fig. 9, carte des églises de S. Donnán), nous renvoyons à notre discussion, *Anal. Boll.*, t. c., p. 127-30. M. A. O. Anderson ne la fixe pas sans quelques réserves, qui disparaissent chez M. S., au 16 avril 618.

M. S. explique ainsi, d'après M. A. B. Scott, l'origine du nom de *Candida Casa*, le monastère fondé par S. Ninian : ce serait simplement une traduction du nom de Ligugé, en gaulois Leuko-teiac, en latin Logotigiacum, qui voudrait dire « Maison blanche ». Ce

Leuko-teiac est fort curieux. Remontons aux sources. Il s'agit d'une inscription relevée sur une monnaie mérovingienne : + SCI MARTINI LOCOTEIACO. On trouve ailleurs *Locodiac*, et l'adjectif *Logotigiacensis*, *Locodiacinsis*. Il faut admettre, semble-t-il, que ces formes latines correspondent à un adjectif gaulois en *-acos* ou *-acon*. Admettons un nominatif *Leucoteiacos* ou *Leucoteiacon*. L'étymologie proposée paraît fautive : elle suppose *leucos*, « blanc, brillant », et *tegia*, « hutte ». Il faut plutôt rapprocher ce toponyme gaulois du nom d'homme *Lucoteius*, dérivé du gaulois *Lucotos*. *Lucotecia*, *Lucotocia*, qui se rapprocherait plus encore du sens de *Candida Casa*, est la forme pleine de *Lutecia*, et paraît aussi se rattacher au nom d'homme *Lucotios*.

P. 64, les problèmes fort ardues que soulève la carrière de S. Carantoc, alias Cairnech, sont exagérément simplifiés. Toute l'histoire du séjour en Italie de S. Buite de Monasterboice (en latin *Boethius*) et de son retour par la Germanie est plus que douteuse (p. 70-71). Plummer l'avait étudiée à fond (*Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. xxxiv-xxxvi) et la tenait pour controuvée. Kenney, de son côté, caractérise la Vie de Buite (*BHL*. 1388) comme « probablement toute fabuleuse » (*Sources*, t. I, p. 373). Les déficiences notoires de David Camera-rius nous rendraient plus méfiants à l'égard de son témoignage que M. S. ne se montre à propos de S. Walloch (p. 67). Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'histoire de la langue gaélique, il n'est plus permis, même en se couvrant de l'autorité de Reeves, de citer le petit traité sur les Mères des Saints irlandais (PLUMMER, *Catalogue*, n° 195) comme une œuvre d'Óengus Céili Dé (p. 72, note 6). P. 78, concernant les fondations de S. Colomban, lire « Luxeuil et Annegray ». Ce dernier endroit n'est pas identique au Faucogney d'aujourd'hui, chef-lieu du canton où est sise la commune de La Voivre, dont Annegray est une section ; mais il y avait lieu d'ajouter Fontaine à la liste. Quant à Saint-Gall, il ne se rattache point par sa filiation à Bangor : fondé plus tard et indépendamment du mouvement monastique irlandais, il porte simplement le nom du disciple et compagnon de S. Colomban qui s'était fixé là, dans un ermitage. Au point de vue linguistique, M. S. n'est pas assez en garde contre des assertions par trop fantaisistes. Ainsi, p. 92, note 4, quand il reporte à l'époque des invasions scandinaves le fait que le nom d'Adamnán, dans un dialecte moderne, est accentué sur la première syllabe. En plus d'un endroit, M. S. se résigne à noter que les identifications de saints ne sont pas toujours certaines, à cause des nombreux homonymes énumérés dans les anciennes listes. Il aurait dû s'en souvenir en particulier à propos



de S. Finan (p. 88) : le nombre des saints qui peuvent être confondus avec lui dépasse largement les deux cents.

A l'époque dont il s'agit, « the Roman Church » ne peut signifier que : l'Église locale de Rome. Il n'y avait pas encore en Occident de sectes qui se distinguassent des catholiques « romains » en prétendant être catholiques sans rester romaines. Ce serait donc un contresens historique de parler d'une mission directe de l'Église romaine dans le pays des Pictes (cf. pp. 109, 110, 113, 117 etc.). Cette mission avait son origine dans les royaumes habités par les Angles, qui ecclésiastiquement se rattachaient à Cantorbéry.

Quant à l'autorité de Hector Boèce, affirmant, au xvi<sup>e</sup> siècle, que toutes les églises fondées par S. Boniface, alias Curitan, étaient dédiées à S. Pierre, nous avons trop de raisons de nous méfier de ce compilateur pour lui accorder créance aussi facilement que le fait M. S. (p. 111). P. 44, lire *iacet* ; p. 52, *regalis* est une faute de l'imprimeur du xvi<sup>e</sup> siècle pour *regali* ; p. 58, note 1, lire *educandus* ; p. 62, l'*Epistola* de S. Patrice (BHL. 6493) est antidatée d'une bonne vingtaine d'années.

P. GROSJEAN.

Louis GOUGAUD O. S. B. *Le culte de Saint Coloman*. Extrait de la *Revue Mabillon*, t. XXV, 1935, p. 169-78.

Avec son érudition coutumière, Dom Louis Gougoud énumère toutes les traces du culte de S. Coloman de Bobbio : histoire des reliques, patronages d'églises, érection de petits sanctuaires dans les campagnes, lieux qui rappellent le saint ou passent pour lui avoir servi d'ermitage, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en France. La Bretagne mérite une place à part, car le grand moine irlandais y a été plus honoré que partout ailleurs, bien que, contrairement à ce que certains ont pensé, il ne l'ait point parcourue. Dom G. poursuit son enquête en faisant appel au témoignage des livres liturgiques, et retrace l'histoire des dates différentes auxquelles a été assignée la fête. Il termine par des notes sur le culte du saint en Angleterre et en Irlande. Pour ce dernier pays, Dom G. remarque le silence du *Félire* d'Óengus. Le martyrologe de Tallaght présente une lacune du 1<sup>er</sup> novembre au 17 décembre. Peut-être mentionnait-il le fondateur de Luxeuil et de Bobbio au 21 novembre : il est en effet commémoré à cette date par O'Gorman, qui semble avoir eu sous les yeux un texte assez semblable à celui de Tallaght. O'Gorman appelle le saint *Columban* et non *Colmán* : il prend donc le nom à une liste latine, celle sans doute à laquelle il emprunte les trois saints précé-

dents, Rufus, Maria, Maurus. Ceux-ci ne figurent pas dans le martyrologe hiéronymien. Mais il faudra encore de longues et de minutieuses recherches pour fixer d'une façon un peu ferme la tradition des martyrologes irlandais. Ajouter le missel de Drummond, au 13 et au 21 novembre, et le martyrologe de Christ Church de Dublin, au 21 novembre ; enfin un témoignage douteux, le fragment d'un missel du XI<sup>e</sup> siècle qui contient les offices de la vigile de S<sup>te</sup> Cécile (21 novembre), de S. Colomban et de S. Clément (23 novembre), ms. Add. 39647, fol. 66 (*British Museum. Catalogue of Additions to the Manuscripts 1916-1920*, p. 130).

P. GROSJEAN.

Kenneth JACKSON. *Studies in Early Celtic Nature Poetry*. Cambridge, University Press, 1935, in-8°, xii-204 pp.

Du plus vif intérêt à divers points de vue, pour l'archéologue, pour l'historien, pour le folkloriste, pour le philologue, les Vies des saints irlandais ne sauraient pourtant être rangées parmi les chefs-d'œuvre de la littérature. Aucune même, sauf la *Navigatio Brendani* (BHL. 1436-1440), n'a joui d'un véritable succès en dehors de son pays d'origine. Et pourtant, très près des Vies de saints, au point de se confondre presque avec elles, une série trop brève de petites pièces lyriques sont d'un réel mérite. Depuis nombre d'années, elles attirent l'attention des celtisants. Il faut signaler en particulier une remarquable étude de M. Gerard Murphy, *The Origin of Irish Nature Poetry*, dans *Studies*, mars 1931, p. 87-102. L'essai de M. Jackson n'est pas un numéro de plus à joindre à la liste, déjà trop longue, des variations sur l'âme celtique et sur le crépuscule irlandais. C'est l'œuvre d'un bon ouvrier et d'un connaisseur des littératures irlandaise et galloise. Nous ne lui reprocherons que de n'avoir point imprimé les textes en même temps que les excellentes traductions qui forment la première moitié de son volume. Ces versions anglaises, si nettes et si précises, sont un sérieux progrès sur ce qui avait été tenté jusqu'à présent. M. Robin Flower reste sans conteste le prince de la traduction en vers anglais, et M. J. n'a pas songé à lui faire concurrence. Mais pour l'exactitude de la traduction, cette collection de 41 pièces irlandaises et de 11 galloises, souvent très courtes, ne le cède à aucun essai antérieur. Le groupe dont les liens sont le plus étroits avec l'hagiographie est celui des chansons d'ermites, représenté en tout par une dizaine de poèmes. L'origine doit en être placée chez d'authentiques ermites, non point dans les écoles bardiques traditionnelles, et sans doute à l'époque où se fit sentir le plus fortement en Irlande l'influence de



la réforme religieuse des Culdées, dont le centre fut Tallaght et le principal inspirateur S. Mael Rúain. M.J., qui tire assez heureusement parti de ce que les Vies des saints irlandais nous apprennent sur le genre de vie des ermites, n'a point songé à mettre ici à profit, au point de vue historique, un document, assez énigmatique sans doute, mais précieux pour l'intelligence du passé irlandais. C'est cette curieuse pièce sur les trois ordres des saints irlandais, souvent mal comprise et mal employée. Pour notre sujet, un seul point est à retenir. Après une première période, où l'organisation de l'Église était épiscopale, ce document en distingue une seconde où la vogue fut aux monastères, gouvernés par de simples prêtres; ensuite, troisième période, les âmes les plus désireuses de perfection, trouvant trop relâchée l'observance, pourtant austère, des monastères celtiques, se retirèrent au désert. Il est croyable que ce petit traité *De tribus ordinibus sanctorum Hiberniae* rend assez exactement la marche générale des événements. Sans doute, il y eut toujours des ermites, certains moines sortant de l'établissement cénobitique pour vivre, quelque temps au moins, dans une solitude plus complète. Ce qui paraît certain, c'est que le mouvement de réforme des Culdées adopta les vues historiques et ascétiques qui sont celles du *De tribus ordinibus*. A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, en effet, on croit voir se multiplier les ermites, et cette évolution, bien conforme à l'esprit du monachisme, dut exercer une influence notable sur l'évolution religieuse de l'Irlande en général. Au total, nous sommes peu renseignés sur ces ascètes. Les annales nous ont conservé parfois leurs noms, la date de leur mort et l'indication précieuse que beaucoup d'entre eux étaient en même temps des scribes. Les Vies de saints tardives ont modifié sensiblement certains traits de la carrière de saints authentiques du V<sup>e</sup> ou du VI<sup>e</sup> siècle, pour les rendre plus conformes aux modes ascétiques qui, historiquement, caractérisent plutôt le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup>. Quelques règles érémitiques ont été conservées. Mais ce qui aide le mieux à comprendre la vie des ermites irlandais dans leurs vallées ou leurs forêts, ce sont les quelques dizaines de strophes composées par eux, que M. J. réunit et commente dans son volume, avec une sûreté de touche et un goût parfaits.

A propos d'un livre récent de M. J. G. O'Keeffe, nous avons suggéré (*Anal. Boll.*, L, 443-44) quelques raisons pour lesquelles l'ancien poème *M'airioclán hi Túaim Inbir* paraît appartenir à la légende de Suibhne. M. J. y voit plutôt une vraie chanson d'ermite, confondue plus tard avec les poèmes, d'un genre légèrement différent, attribués par

la tradition à Suibhne. La chose est possible, et nous n'y contredirions pas, si M. J., s'avancant dans un domaine qu'il connaît moins bien, n'en appelait ici à la tradition martyrologique. C'est la source de quelque confusion. En effet, une strophe d'inspiration assez semblable est citée par Cormac dans son glossaire, au mot *aitten*. Cet auteur, du début du x<sup>e</sup> siècle, dit l'avoir tirée d'un poème qu'il attribue à Mac Samain ou à Mael Odráin. Or un certain S. Mael Odráin de Túaim Inbhir ou Druim Inbhir, en West Meath, est mentionné explicitement dans une glose au *Félire* d'Óengus (2<sup>e</sup> éd., p. 256). Cette coïncidence n'est pas l'effet du hasard : si une chanson d'ermite est attribuée à un Mael Odráin, si un poème tout semblable chante les charmes de Túaim Inbhir, et si d'anciens documents connaissent un S. Mael Odrán de Túaim Inbhir, il est permis de conclure du moins que la tradition érudite, à un moment donné, regarda ce Mael Odráin de Túaim Inbhir comme l'auteur du poème en question. Mais où M. J. s'aventure un peu trop, c'est quand il rapproche de ces passages un texte du *Félire* même, au 27 octobre (éd. citée, p. 219) : *Odrán sab* (d'autres manuscrits ont *abb*, leçon moins bonne, car elle détruit l'allitération) *sóer snámach*, « Ódrán puissant (ou abbé), noble, ... » La troisième épithète est dérivée d'un verbe qui signifie « nager, flotter ». Les anciens commentateurs sont très embarrassés d'identifier le saint, car les documents en mentionnent plusieurs de ce nom. L'un d'eux explique l'épithète *snámach* en disant qu'Odrán habitait une île et qu'il s'y rendit à la nage. C'est de la fantaisie érudite. M. J. y voit une allusion aux dons de lévitation que la légende attribue aux « hommes sauvages » et notamment à Suibhne (cf. *Anal. Boll.*, L, 444-45). Pourtant, quand on nous dit qu'un individu se rend dans une île en nageant ou en flottant, il faut quelque effort pour se persuader que le commentateur veut par là insinuer qu'il prit la voie des airs. Ensuite, il y a une différence appréciable entre les noms : Odrán n'est point Mael Odráin, « serviteur d'Odrán », et ces deux formes ne sont nullement interchangeables. Mael Odráin est d'ailleurs plus récent, et, s'il faut en juger par d'autres exemples, suppose qu'Odrán était vénéré comme un saint. Quant à la suggestion de M. J., qu'il peut s'agir d'un Mael Odráin, alias Odrán, ermite en Meath, en union avec le mouvement des Culdées, il est inutile encore une fois de brouiller les noms et les dates : on trouve un Mael Odráin authentique à Sláne, non loin de Tallaght, fêté le 31 mai, et le Mael Odráin de Túaim Inbhir est celui du 2 décembre.

P. GROSJEAN.



P. BOYLAN. *The Book of the Congress. Dublin, 1932.* Wexford, John English, 1934, in-8°, 2 volumes, 227 et 441 pp., ill.

Le congrès eucharistique de Dublin, qui a laissé en Irlande de profonds souvenirs, est dignement commémoré dans ces deux beaux volumes. Les discours officiels sont reproduits dans le tome I, le second volume étant réservé aux rapports des diverses sections. Un certain nombre de ces pièces d'éloquence ou d'érudition intéressent nos études : au tome I, le Rev. Richard Fleming, en gaélique (p. 75-81), et M. Eoin MacNeill, en anglais (p. 81-87), traitent de l'Eucharistie dans l'ancienne Église irlandaise. Les controverses séculaires avec les protestants ont familiarisé les érudits avec les aspects essentiels de cette période primitive. Le P. John Ryan, S. I., poursuit le même sujet (p. 87-108) d'une manière excellente et très neuve, en étudiant l'Eucharistie dans l'Irlande du moyen âge, du ix<sup>e</sup> siècle à la Réforme. Son travail, par une rare bonne fortune, n'a pas été amputé de ses notes au cours de l'impression. M. J. M. Sullivan a traité brillamment l'époque des persécutions (p. 137-52).

Quelques-uns des rapporteurs de sections se sont attachés à des sujets historiques. Notons en passant les travaux du P. Brunauer, O. F. M., sur les moines irlandais en Autriche (t. II, p. 55-59) et de M. l'abbé Cinek sur la Tchécoslovaquie (p. 142-49). Nous y relevons la mention de deux martyrs irlandais de l'Eucharistie au xvii<sup>e</sup> siècle, dont le premier est le célèbre hagiographe franciscain de Louvain, Patrice Fleming, éditeur de S. Colomban et initiateur des *Acta Sanctorum Hiberniae*. La dévotion eucharistique dans les liturgies celtiques est exposée par le R<sup>me</sup> Abbé Dom Fernand Cabrol (p. 150-160). Sur l'action civilisatrice de S. Colomban et de ses moines dans la Gaule mérovingienne, M. Jean Guiraud s'est contenté d'amplifications oratoires, non sans quelques inexactitudes (p. 180-89). M. McGlynn parla de l'œuvre des missionnaires irlandais en Écosse (p. 334-350), et M. R. R. Pettito des saints irlandais en Italie, discours accompagné d'appendices bibliographiques développés (p. 232-50). Notons encore, à la section portugaise, dans un discours du Rev. Paul O'Sullivan, des détails sur les reliques insignes de St<sup>e</sup> Brigide d'Irlande, conservées à Lumiar près de Lisbonne (p. 297-99), avant de passer à deux rapports qui intéressent directement notre pays et font fort belle figure à côté des manifestations étrangères : celui, en flamand, de M. l'abbé F. Prims (p. 86-102), sur ce que la Belgique doit à l'Irlande par son patron S. Rombaut (réimprimé dans les *Col-*

*lectanea Mechliniensia*, 1933, p. 19-38), et celui de M. l'abbé Crépin sur le culte des saints irlandais (ou prétendus tels) en Wallonie (p. 60-87). Ce dernier est une remarquable collection de renseignements historiques et folkloriques sur S. Feuillen, S. Ultain, S. Fursy, S. Frédégand, S. Forannan, S. Éloque, S. Monon, S. Rombaut, S. Fiacre, S. Bertuin, S. Patrice et S<sup>te</sup> Brigide. Le doyen de Fosses n'a oublié ni la châsse d'Andenne, avec ses reliques de saints irlandais inconnus (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 189), ni le petit poème du xvii<sup>e</sup> siècle sur les saints irlandais honorés en Belgique (*Anal. Boll.*, XLIII, 115). De son côté, le savant archiviste de la ville d'Anvers soutient, avec les ressources de l'érudition moderne, la thèse de l'origine irlandaise de S. Rombaut, patron de Malines. Ce déploiement d'efforts consciencieux, en faveur de l'opinion dite conservatrice, n'en fait que mieux apparaître la fragilité. M. Prims demande, p. 96, que quelque érudit, au courant de l'onomastique celtique, vienne trancher une question : existe-t-il un nom celtique, ou plus précisément irlandais, qui, sans avoir aucun rapport d'origine avec l'onomastique germanique, aurait revêtu une forme germanique, ou du moins aurait présenté une ressemblance marquée avec le nom germanique Rumoldus, Rumholdus, Rumwoldus etc. ? A notre connaissance, aucun nom de ce genre n'est attesté pour la période où l'on place S. Rombaut. Le Rómul du Féire d' O'Gorman, au 4 mai (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 221), que Stokes appelle Romulus, n'est même pas un saint celtique : c'est la Romula de la liste latine du martyrologe de Tallaght. Les siècles suivants non plus n'en offrent aucun qu'il soit permis de confondre avec les formes germaniques. Il y a lieu, en effet, d'examiner si, même au bas moyen âge ou dans les temps modernes, on ne voit pas apparaître une forme, non attestée pour les premiers siècles, qui indiquerait la survivance d'un nom rare ou disparu. Nous ne voyons, en gaélique, aucune forme qui réponde à ces conditions, ni parmi les noms de personnes ni dans les parties composantes de toponymes. Quant à Romholta ou Romholbthach, mots formés de *ro*, « beaucoup, très, trop », et de *molta* ou *molbthach*, « loué, louable », adjectif ou participe se rapportant au verbe *molaim*, « je loue », ces composés, qui ont sans doute existé ailleurs que dans l'imagination inventive des hagiographes modernes, ne rappellent nullement les noms d'hommes communs en Irlande dans les premiers siècles du christianisme. Même à supposer l'existence de Romholta ou Romholbthach, nous ne voyons pas encore comment on serait parvenu à Rumoldus, Rum-



boldus, Rumwoldus etc. Il ne faut pas chercher en Irlande l'origine de S. Rombaut. Si l'on tient absolument à le faire venir de l'ouest, c'est plutôt du côté de l'Angleterre qu'il faudrait tourner les regards. Il existe un saint de ce nom en Angleterre (*BHL.* 7385-7387). On trouvera toutes les variantes du nom dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. I, p. 690. La popularité de ce nom, comme nom de personne, dans l'Angleterre médiévale ne saurait faire de doute, car on le voit reparaître, à l'époque moderne, comme nom de famille.

P. GROSJEAN.

Ernst WINHELLER. *Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier*. Bonn, L. Röhrscheid, 1935, in-8°, viii-176 pp. (= *Rheinisches Archiv*, 27).

Johannes HAU, O.S.B. *Sankt Maximinus*. Saarbrücken, Saarbrücker Druckerei, 1935, in-8°, 56 pp., illustrations.

Willibrord LAMPEN, O.F.M. *Thiofried van Echternach en zijn Vita S. Liutwini*. 's Hertogenbosch, Teulings, 1936, in-4°, xxxv-60 pp. (= *Collectanea franciscana neerlandica*, III, 6).

Nos lecteurs se souviennent d'un court mais convaincant article, paru ici même en 1912, sur l'auteur de la Vie de S. Basin, évêque de Trèves (t. XXXI, 142-47). De cette étude il résultait que la *Vita Basini*, au lieu de remonter au XI<sup>e</sup> siècle, comme on l'avait cru trop longtemps (cf. *BHL.* 1028), était en réalité l'œuvre d'un moine de Saint-Maximin, Jean Scheckmann, qui la rédigea vers 1520. En matière d'hagiographie, sur les bords de la Moselle, il convient de se montrer constamment circonspect et de ne pas croire trop tôt à des thèses irréformables. A cet égard, une étude d'ensemble sur l'histoire des premiers évêques du siège, à la lumière de nos connaissances actuelles, était devenue nécessaire. Sous la direction de M. Levison, à qui l'on doit déjà plusieurs initiatives du même genre, M. E. Winheller s'est occupé de résumer les débats que la critique a engagés autour des légendes épiscopales de Trèves, et, comme on dit, de faire le point. Outre un bon discernement dans la mise à profit des travaux antérieurs, il y fallait un courageux effort d'analyse et un maniement personnel des textes. Ces mérites n'ont pas fait défaut au jeune docteur de Bonn, chez qui nous louerons aussi le ton modeste et simple de l'exposé.

Voici les treize évêques dont il est successivement traité dans ce volume : Nicetius ; Maximin ; Euchaire, Valère et Materne ; Paulin ; Félix ; Liutwin ; Magnéric ; Agrice ; Modoald ; Auctor ; Basin. Dans cette galerie, seul le premier personnage, Nicetius, se présente à l'his-

torien avec des témoignages littéraires de réelle valeur. Tous les autres ont été dotés d'une biographie tardive et, suivant les cas, plus ou moins légendaire. L'avant-dernier, Auctor, n'appartient même pas, historiquement, au siège de Trèves. Le plus ancien document d'origine locale, une *Vita Maximini*, peut dater de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle ; les autres textes qui ont survécu ne remontent, pour la plupart, soit dans leur teneur originale soit sous forme de remaniements, qu'à la fin du X<sup>e</sup> ou au XI<sup>e</sup> siècle. Comme rédacteurs on connaît Grégoire de Tours (*Vita Nicetii*), Loup de Ferrières (*Vita Maximini altera*), Eberwin de Saint-Martin (*Vita Magnerici*), Théofrid d'Echternach (*Vita Liutwini*), Étienne de Saint-Jacques de Liège (*Vita Modoaldi*), Jean Scheckmann (*Vita Basini*). Généralement la valeur documentaire de ces écrits est assez mince, comme nous l'avons dit, du moins pour ce qui regarde l'époque du héros ; elle est parfois notable tant au point de vue du milieu où vivaient les hagiographes que des tendances particulières qu'ils prétendaient favoriser dans leur œuvre. M. W. s'est efforcé de dégager ces aspects divers ; il ne saurait entrer dans le cadre de ce Bulletin de reprendre une à une ses analyses, souvent fort délicates. Nous attirons l'attention sur un avantage d'ordre pratique qu'offre ce livre. Chacun des chapitres débute par une liste succincte des manuscrits et des éditions du document dont il traite. Nos répertoires usuels, *Bibliotheca hagiographica* et catalogues, ont rendu ici de bons services à l'auteur.

Deux publications récentes sur l'histoire ecclésiastique de Trèves sont à rapprocher de la dissertation de M. W. La première a pour objet la Vie et le culte de S. Maximin et nous a été adressée par Dom J. Hau. Il y a trois ans, le P. H. avait déjà rédigé un intéressant opuscule sur les saints de son abbaye : *Die Heiligen von St. Mathias in ihrer Verehrung* (Saarbrücken, 1933). Si le ton est celui du récit populaire, l'auteur pourtant n'ignore pas les questions controversées. Il prend nettement position, et dans un sens plutôt conservateur. C'est en Loup de Ferrières qu'il a cherché cette fois son principal guide, tout en le complétant de son mieux. Quelques remarques, en marge de notre lecture. Doit-on regarder comme certain que S. Maximin est né à Mouterre-Silly ? La date de sa mort n'est pas le 12 septembre, mais bien le 29 mai, d'après la plus antique tradition (cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 281). Le P. H. se déclare pour l'historicité du concile de Cologne de 346. Afin d'échapper à un anachronisme, il identifie, à tort selon nous, avec Martin, évêque de Mayence, l'*opinatissimus con-*



*fessor Martinus*, qui aurait fait route avec S. Maximin lors de son pèlerinage à Rome. Dans l'esprit du biographe, il s'agit évidemment du glorieux évêque de Tours. Signalons enfin que le P. H. traite aussi, en passant, des SS. Quiriacus, Castor et Lubentius.

Avec la *Vita Liutwini* de Théofrid d'Echternach (BHL. 4956), nous revenons à un terrain déjà exploité naguère avec succès par le P. Willibrord Lampen. On n'a pas oublié le livre méritoire du docte professeur de Nimègue sur les *Flores epitaphii sanctorum* (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 389). Son nouvel ouvrage comble une véritable lacune. Il comprend 1° d'abondants prolégomènes sur la personne de Théofrid et son œuvre proprement hagiographique ; 2° l'édition princeps de la Vie de S. Liutwin, d'après le manuscrit de Paris, bibliothèque Nationale, lat. 9738, qui a servi de base, et ceux de Bonn (Université, S. 368) et de Munster (Université, 23). L'introduction et les notes témoignent d'un grand souci de précision et d'une information excellente. L'auteur a même pu mettre largement à profit l'ouvrage de M. Winheller, que nous analysions ci-dessus. Page 6, à propos de la *Vita Basini*, le nom du P. A. Poncelet n'aurait pas dû être omis.

M. C.

André CHAGNY. *La basilique Saint-Martin d'Ainay et ses annexes*. Étude historique et archéologique. Lyon, Pierre Masson et Emmanuel Vitte, 1935, in-4°, xvi-382 pp., nombreuses illustrations et plans.

La meilleure analyse qu'on puisse lire de l'ouvrage que vient de publier M. A. Chagny, est sans doute la sobre préface de M. Marcel Aubert ; c'est aussi un éloge compétent. Faire revivre le passé de l'ancienne église abbatiale Saint-Martin d'Ainay, qui joua un si grand rôle dans l'histoire de Lyon, n'est pas une tâche aisée. En 1562, les soudards du baron des Adrets ont ruiné le trésor des archives. Aussi M. C. laisse-t-il plus d'un problème sans réponse. Son livre, notons-le, a tiré profit d'une abondante documentation manuscrite laissée, en 1919, par un archéologue averti, M. le docteur Birot, à qui on rend ici un juste tribut d'hommages. Le texte, en dépit des détails d'ordre technique, se lit toujours avec agrément. Les nombreuses gravures, dessins au trait et lettrines, signés par les meilleurs artistes de la région, sont d'un goût parfait ; ils ont paru à M. C. plus évocateurs que des clichés photographiques.

Si l'étude architecturale proprement dite, qui doit être laissée aux spécialistes, occupe une très large place dans ce volume, les chapitres consacrés à « l'âge héroïque » de Saint-Martin d'Ainay et à

son existence depuis les origines jusqu'à la consécration de l'église par Pascal II en 1107, se caractérisent par une méthode prudente. Pour en juger mieux, il convient d'attendre l'ouvrage plus général que M. C. prépare actuellement sur la vie et les institutions de la grande abbaye à travers les âges.

Le monastère, autrefois, s'était édifié, hors des murs, au confluent du Rhône et de la Saône ; mais cette région s'étant profondément modifiée depuis le haut moyen âge, l'antique église abbatiale, devenue collégiale puis paroissiale, honorée en 1905 du titre de basilique mineure, est sise de nos jours dans un quartier paisible de la cité ; par sa façade occidentale, elle domine une place qui porte son nom. Du domaine primitif de « l'île d'Ainay », il subsiste aujourd'hui peu de chose. Sur les premières origines chrétiennes d'*Athanacus*, « il est de la probité historique la plus élémentaire d'avouer que nous ne savons à peu près rien ». On connaît, certes, les idées, défendues non sans âpreté, là-dessus, par plusieurs archéologues lyonnais « Leur thèse, écrit M. C., peut se résumer en quelques mots : l'origine des édifices chrétiens d'Ainay est extrêmement ancienne, car c'est dans ce lieu que, d'une part, les Gallo-Romains ont élevé le célèbre autel de Rome et d'Auguste, avec l'amphithéâtre de Lugudunum, et que, d'autre part, les cendres des martyrs de 177 furent recueillies, puis déposées dans une grande basilique » (p. 12). Bornons-nous à reproduire la réplique de M. C. à cette dernière assertion. Celle-ci dérive d'une interprétation trop étroite, et présentée comme la seule exacte, du passage bien connu de Grégoire de Tours (*in Glor. martyr.* I, c. 48). Le terme d'*Athanacus* qu'on y lit « ne visait pas seulement l'île qui devait porter un jour une abbaye ; la hauteur, qui la domine juste à l'ouest et de l'autre côté de l'eau, était désignée au moyen âge par le même nom. C'était le puy d'Ainay (*podium Athanacense*). Là se devrait situer, sur la berge du Rhône qui s'unissait à la Saône au bas d'un versant presque abrupt, l'invention miraculeuse des cendres. En tout cas, la vaste église qui, d'après Grégoire de Tours, fut bâtie pour abriter les glorieuses reliques, semble bien ne pouvoir être identifiée qu'avec la basilique consacrée d'abord aux saints Apôtres et aux Quarante-huit martyrs : Saint-Nizier » (p. 13). M. C. est donc d'accord sur ce point avec M. Alfred Coville, qui s'en est expliqué récemment dans ses *Recherches sur l'histoire de Lyon* (Paris, 1928, p. 462). Camille Jullian, pourtant, avait quelque peine à partager cette opinion (*Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 496), qui s'écarte



également de celle de Longnon, adoptée autrefois par l'éditeur du texte, M. Krusch.

Parmi les « annexes » de Saint-Martin — édifices du culte bâtis à diverses époques sur les flancs de l'église — la chapelle Sainte-Blandine, avec sa « crypte », a été étudiée dans un chapitre spécial. L'âge de ce sanctuaire, maintes fois restauré, est difficile à préciser ; « il y a là un problème redoutable » (p. 211). N'a-t-on pas voulu voir dans l'obscur réduit voûté, situé sous l'abside et transformé actuellement en oratoire, la prison de S. Pothin et de S<sup>te</sup> Blandine ? D'autre part, les archéologues lyonnais le dataient naguère encore du vi<sup>e</sup> siècle. A vrai dire, cette « crypte » ne présente pas de caractères suffisamment tranchés pour lui assigner une origine aussi ancienne. Quant à la chapelle, décrite consciencieusement par M. C., « on ne saurait affirmer qu'elle ait été mise dès le début, et même avant le xvi<sup>e</sup> siècle, sous le patronage de S<sup>te</sup> Blandine » (p. 232). Sa construction pourrait remonter aux environs de l'an mille. M. C.

Ferdinand HESTERMANN. *Das heilige Westfalen. Der heilige Lebuin, erster Apostel des alten Hamalandes und Nordwestfalens.* Münster i. W., « Der Westfale », 1935, in-8°, 112 pp., frontispice.

W. J. A. VISSER. *Een reliek « de vestimentis » van den h. Lebuinus.* Extrait de *Het Gildeboek*, t. XVIII (1935), 8 pp. in-4°, illustré.

En l'invitant à lire, dans un modeste opuscule, la Vie du missionnaire anglo-saxon S. Lébuin, M. F. Hestermann a voulu initier le peuple de Westphalie à l'histoire de ses origines chrétiennes. On comprendra dès lors l'allure didactique et, par endroits, un peu redondante de l'exposé, où les faits et gestes du héros lui-même n'occupent, il faut le dire, qu'une place assez restreinte. Si l'auteur évite à dessein les discussions érudites, il n'ignore pas cependant les problèmes litigieux. Peut-être a-t-il tranché ceux-ci avec trop de confiance ; il convient d'élever au moins quelques doutes. Lébuin, lorsqu'il vint en Frise peu avant 770, était-il revêtu de la dignité épiscopale ? M. H. regarde la chose comme certaine. Le missionnaire Liawin, pour lui, ne fait qu'un avec l'évêque *Leofuuine* dont le nom se trouve ajouté, dans un manuscrit anglais, à ceux de quelques évêques qui, avec S. Boniface, adressèrent en 746 des remontrances au roi de Mercie Aethelbald (*Bonifatii Epist.* 73). Cette identification, on le sait, a été proposée naguère comme vraisemblable par l'éditeur des lettres de S. Boniface, M. Tangl, mais la conjecture est loin d'avoir rencontré l'adhésion unanime. Aucun indice formel ne vient

l'appuyer, et la chronologie paraît plutôt contraire. Voir M. G., Scr. t. XXX, p. 791. Sur l'âge et la composition de la *Vita Lebuini antiqua*, M. H. n'a pas tenu compte d'une ingénieuse étude de M. M. Lintzel, parue en 1931 dans *Sachsen und Anhalt* (t. VII, p. 76-108); bien que M. A. Hofmeister, le plus récent éditeur du texte, n'ait pas cru pouvoir se rallier à la thèse de M. Lintzel (voir *Neues Archiv*, t. XLIX, p. 653), celle-ci méritait au moins un examen attentif. Pourquoi M. H. écrit-il, p. 20, que S. Cunibert, avant d'occuper le siège de Cologne, évangélisa les Frisons; qu'il devint archevêque sous Dagobert II; que, dans un âge avancé, il résigna ses fonctions, et ne mourut qu'après 680? Voilà certes des idées novatrices. Notons encore, p. 111, que l'hagiographe Jean Gielemans était chanoine, non à « Rozendaal », mais à Rouge-Cloître, près de Bruxelles; le paragraphe où il est question de lui, présente quelque confusion.

C'est ici le lieu de signaler une brève mais substantielle contribution de M. Visser à l'histoire du culte de S. Lébuin, le périodique assez spécial où elle a paru ne lui procurant qu'une diffusion fort limitée. Il s'agit de la découverte, en l'église Sainte-Gertrude à Utrecht, d'un fragment de tissu antique, long de 30 cm., large de 17, plié et enveloppé dans une bande de parchemin. Sur celle-ci, dont on nous donne le fac-similé, on peut lire l'inscription suivante, en belle capitale (et non en onciale) caroline: *Corpus sancti Lebuini confessoris Christi*. M. V. étudie l'étoffe et l'ornementation de la relique, ainsi que son rapport probable avec la dépouille corporelle du saint. Par des arguments d'analogie, il croit pouvoir conclure à l'origine insulaire du tissu. Ce serait un morceau d'*aurifrigium* que Lébuin lui-même aurait apporté de son pays, au VIII<sup>e</sup> siècle, et qui devait servir à rehausser quelque vêtement liturgique. A propos de la *Vita Lebuini* que nous avons publiée autrefois dans cette revue (t. XXXIV-XXXV, p. 306-330), M. V. écrit par erreur, à deux reprises, « Hildesheimers » au lieu de « Windesheimers ». M. C.

Joseph M. B. CLAUSS. *Die Heiligen des Elsass in ihrem Leben, ihrer Verehrung und ihrer Darstellung in der Kunst*. Düsseldorf, Schwann, 1935, in-4°, 281 pp., illustr. (= *Forschungen zur Volkskunde*, herausgegeben von Georg SCHREIBER, 18-19).

G. BAUMONT et A. PIERROT. *Iconographie de Saint Dié*. Mulhouse-Dornach, Braun, 1936, in-4°, 17 pp. et 47 planches.

M. Clauss a un goût inné pour la composition de répertoires. Il est, comme on sait, l'auteur d'un Dictionnaire historique et topographique de l'Alsace, dont le fascicule initial remonte à 1895. En



marge de cette publication, qu'on espère voir un jour se terminer, il vient de donner au public un ouvrage qui voudrait être en quelque sorte la somme hagiographique de son pays natal. Depuis les bancs de l'école, il n'a cessé, nous confie-t-il, d'y consacrer tous ses soins. Les notices, dans ce livre, ont été groupées sous deux rubriques principales : I. Vie, culte, reliques, images ; II. Sources et bibliographie. Successivement sous chacune d'elles, les saints se trouvent rangés dans l'ordre alphabétique, mais en trois séries distinctes : 1<sup>o</sup> les saints proprement alsaciens ; 2<sup>o</sup> les saints qui, sans appartenir à l'Alsace, ont eu avec le pays quelque relation spéciale ; 3<sup>o</sup> des saints dits « catacombaires », dont les reliques, venues de Rome, furent introduites en Alsace depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. En tout 94 notices. Des tables nombreuses facilitent la consultation.

Assurément, l'ensemble des recherches effectuées par M. C. est considérable et mérite la reconnaissance de tous ceux qui désirent, en matière d'hagiographie alsacienne, une orientation rapide et précise. L'histoire du culte et, notamment, l'iconographie de certains saints se sont même accrues d'éléments inédits. L'œuvre est-elle de tout point parfaite — « möglichst lückenlos » — comme le voudrait l'auteur ? Sur le choix des saints et sur le partage en *elsässische* et *nicht-elsässische Heilige*, nous n'entendons pas discuter ici. On peut se demander pourtant si la seconde catégorie n'aurait pu englober plusieurs saints, assez généreusement accueillis dans la première. Telles compagnes de la légendaire S<sup>te</sup> Ursule (n<sup>os</sup> 11, 53), dont M. C. croit pouvoir parler d'une manière si précise, ne mériteraient pas un sort plus favorable que S. Pantalus (n<sup>o</sup> 80), faux martyr et faux évêque de Bâle, rattaché, comme on sait, au même groupe. M. C. qui, presque à chaque page, « enregistre » quelque travail de nos devanciers, en a-t-il toujours une appréciation parfaitement exacte ? Lorsqu'on présente « les bollandistes » comme favorables ou contraires à une opinion, on se doit de distinguer les personnes et les époques. Tel problème en litige a pu recevoir, au cours des temps, une solution nouvelle, grâce à une documentation plus abondante ou plus sûre. C'est ainsi que le P. Poncelet montra naguère, dans ce Bulletin, comment S. Fidèle, un soi-disant compagnon de S. Florent, est né fort malencontreusement d'un adverbe, *vide licet*, transformé en homme par un vieux traducteur allemand. Les anciens bollandistes avec raison avaient rangé parmi les *praetermissi* ce S. Fidèle dont ils ignoraient tout, à part ce qu'en avaient écrit Th. Dempster et Ph. Ferrarius (*Act. SS.*, Maii V, 235). Éventuellement,

notèrent-ils, leurs successeurs en traiteraient plus au long à l'occasion des Actes de S. Florent. Nous supposons que c'est là ce qu'a voulu rappeler M. C., lorsqu'après avoir indiqué le 23 mai comme date de la commémoration de S. Fidèle, il ajoute : « Die Bollandisten wollen ihn zum 7 November bringen » (p. 203). L'édition de la *Vita Florentii* par le P. Poncelet dans les *Acta* remonte à 1910 ; il n'y a pas repris, et pour cause l'histoire de *Sant Videlis*. Nous ne pensons pas que M. C. aurait maintenu intégralement sa notice sur S. Florent (n° 30), s'il avait lu avec soin ce commentaire, qu'il mentionne d'ailleurs, dans le tome III de Novembre (p. 395-403). Voir aussi L. Pfleger, très compétent en ces matières, dans la *Theologische Revue* (1936, p. 113), où l'on trouvera d'utiles compléments à diverses autres notices. A propos de S. Amand, considéré comme le premier évêque de Strasbourg, M. C. aurait dû mentionner les problèmes qui se posent autour du concile de Cologne de 346 (cf. ci-dessus, p. 214). La curieuse dissertation de M. E. Champeaux sur *Les Légendes savantes de la vieille Alsace*, parue à Strasbourg en 1930, semble avoir échappé à l'auteur (cf. *Anal. Boll.*, LI, 174) ; il y est spécialement question de S. Materne. Pourquoi M. C. maintient-il à l'année 1270 le supplice d'Henri, enfant tué par les Juifs dans la campagne de Wissembourg (n° 35), alors que, p. 72, il regarde cette même date comme erronément admise par les bollandistes au lieu de 1260 ? Nous n'avons pu retrouver dans les *Acta* la référence indiquée à cette occasion.

L'exécution matérielle est parfaite, et une illustration en partie inédite en rehausse la valeur. Nous signalons en particulier les représentations suivantes. Sur vitrail : à la cathédrale de Strasbourg, les évêques du siège et les S<sup>tes</sup> Aurélie, Gundelinde, Richarde, Roswinde, Attala, Foy (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) ; à Fribourg, S. Germain, S. Léon IX ; à Niederhaslach, S. Florent ; enfin, au Musée National de Bavière à Munich, cette énigmatique *Sand Anpet*, qui a intrigué plus d'un visiteur et n'est autre que la première des trois sœurs Einbett, Wilbett et Worbett, auxquelles M. M. Barth vient de consacrer une étude dans l'*Archiv für elsässische Kirchengeschichte* (t. XI, p. 57-106). Sur tapisserie : à Neuweiler, dix-neuf scènes de l'histoire de S. Adelphe, exécutées en 1480 ; et à Saint-Étienne de Strasbourg, cinq épisodes de la légende de S<sup>te</sup> Attala (XIV<sup>e</sup> siècle). En miniature : S. Pirmin, dans le sacramentaire d'Hornbach, à Karlsruhe (vers 994) ; S. Valerius, évêque, dans le psautier d'Egbert à Cividale ; S. Léon IX,



dans le manuscrit 292 de Berne (Metz, fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle) ; <sup>S</sup><sup>t</sup><sup>e</sup> Eugénie, abbesse d'Hohenburg, dans un martyrologe de Zwiefalten, aujourd'hui à Stuttgart (<sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle). Le groupe de <sup>S</sup><sup>t</sup><sup>e</sup> Odile avec son père Étichon en bas-relief à Mont-Sainte-Odile (<sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle) et le tombeau de S. Morand sont également à remarquer, sans compter les bustes-reliquaires (S. Adelphe, S. Pantalus), les ivoires (<sup>S</sup><sup>t</sup><sup>e</sup> Adélaïde), les statues, les peintures, les images de dévotion.

« L'œuvre de l'artiste complète celle de l'écrivain et la commente », écrit fort justement M. G. Baumont, en parlant de la « légende figurée » des saints. Et il a tenté, dans une *Iconographie de S. Dié*, d'évoquer les divers épisodes de la Vie légendaire de l'apôtre des Vosges. M. A. Pierrot, directeur de la bibliothèque municipale de Saint-Dié, a rassemblé, pour sa part, en un luxueux portefeuille, les gravures de quelque quatre-vingts sujets, tant anciens que modernes, recueillis par ses soins. Les principaux thèmes se rapportent 1° à l'épiscopat de S. Dié, que la légende place à Nevers : il est consacré évêque ; il quitte Nevers pour l'Alsace ; il est chassé par les habitants d'Arentelle ; il baptise les fils de ses protecteurs Hunon et Huna ; 2° à son établissement sur les bords de la Meurthe, à Jointures (Val de Galilée) : il reçoit des vivres dans sa solitude ; il se lie d'amitié avec Hydulphe ; il meurt ; 3° à sa gloire posthume et à ses miracles. Parmi les monuments iconographiques mis à profit par les auteurs, il y a un beau graduel manuscrit, exécuté à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle pour le chapitre de Saint-Dié. Une des miniatures qui ornent ce recueil représente le « miracle des vivres ». C'est une double scène, où l'on voit d'abord un ange apportant un message à Hunon et Huna pendant leur sommeil, puis, en exécution de l'ordre reçu, des animaux de bât se dirigeant, chargés de sacs, vers la retraite du saint homme qui manque de nourriture. M. B. a fort bien remarqué qu'au lieu de chevaux ou de mulets — la *Vita* les appelle *sagmarios* — ce sont trois chameaux que le décorateur du graduel a donnés pour guides aux serviteurs chargés de découvrir S. Dié. Nous rappellerons à cette occasion, le miracle-type qui se lit dans la légende de S. Fronton de Nitrie, et qui servit de façon si curieuse à l'auteur de la *Vita* de S. Front de Périgueux, publiée ici même dans sa rédaction originale (t. XLVIII, p. 324-60). Des rives de la Dordogne, les chameaux ont donc remonté vers le Nord jusqu'à la Meurthe ! Le royaume de la fiction ne connaît pas de frontières.

M. C.

*Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, in Verbindung mit K. BEYERLE und G. SCHREIBER herausgegeben von H. FINKE. Bd. 5. Münster, Aschendorff, 1935, in-8°, 508 pp., illustrations (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I).

J. SERRA-VILARÓ. *Fructuós, Auguri i Eulogi, mártirs sants de Tarragona*. Tarragona, 1936, in-8°, 294 pp., illustrations.

*Volk und Volkstum. Jahrbuch für Volkskunde*, in Verbindung mit der Görres-Gesellschaft herausgegeben von Georg SCHREIBER. München, Pustet, 1936, in-8°, 312 pp., illustrations.

Georg SCHREIBER. *Deutschland und Spanien. Volkskundliche und kulturkundliche Beziehungen*. Düsseldorf, Schwann, 1936, in-4°, xvii-528 pp., illustrations (= *Forschungen zur Volkskunde*, 22-24).

Grâce à la direction des *Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens* l'intérêt porté aux études hispaniques va sans cesse croissant et les fondateurs de la collection, M. H. Finke et Mgr G. Schreiber, peuvent compter sur des collaborateurs de plus en plus nombreux. Le présent volume comprend dix-neuf contributions. Voici celles qui touchent plus directement à nos travaux.

Jadis M. Barrau-Dihigo avait étudié d'une manière très pénétrante les chartes de l'église de Valpuesta, au diocèse de Burgos (*Revue hispanique*, 1900, p. 274-390). Le P. Z. Garcia Villada, tout en s'appuyant sur les conclusions de son prédécesseur, a examiné à nouveau les anciens cartulaires de cette église : *Valpuesta, una diócesis desaparecida* (p. 190-229). Il retrace les trois siècles d'existence de ce petit diocèse qui apparaît en 804 et disparaît à la fin du XI<sup>e</sup> siècle. D'après le P. G. V., Valpuesta fut érigé pour administrer la partie du diocèse de Calahorra qui n'était pas occupée par les Arabes. Ce n'est pas l'avis de Dom Serrano. Dans un ouvrage paru en même temps que l'article du P. G. V. (*El obispado de Burgos y Castilla primitiva*, t. I, Madrid, 1935, p. 80), il rattache Valpuesta au diocèse d'Oca : « Les documents ne disent pas si l'évêque (Jean, premier évêque de Valpuesta) s'établit à Valpuesta comme successeur légitime de l'évêque d'Oca : cependant il n'est pas douteux qu'il avait cette prétention et que c'est à ce titre qu'il étendit sa juridiction sur les deux rives de l'Èbre. » En 1086, Valpuesta fut rattaché à Burgos.

M. L. Klaiber, dans son mémoire : *Ramon Lull und Deutschland*, passe en revue les historiens allemands qui depuis la Renaissance se sont spécialement occupés de Raimond Lulle. Il fait, comme de juste, une place de choix à l'électeur palatin Jean-Guillaume qui, aidé de son bibliothécaire, Ivo Salzinger, ne recula devant aucune dé-



pense pour publier les œuvres du bienheureux franciscain. La lettre du P. Janning à l'électeur palatin et la réponse de celui-ci, publiées ici-même (*Anal. Boll.*, XLVIII, 175), ont échappé à M. K.

Le P. A. Dold a découvert dans la bibliothèque de l'Escurial des fragments d'un missel plénier, en écriture bénéventaine, du XI<sup>e</sup> siècle. Ils contiennent les oraisons pour les fêtes de S. Magnus, de S. Timothée, de S. Barthélemy, de S. Rufus, de S. Hermès, de S. Augustin. La première oraison en l'honneur de S. Barthélemy mentionne la translation des reliques du saint aux îles Lipari de la manière suivante : *Deus, qui apostoli tui Bartholomei corpus, arca eius contra fluctus gestante, ex India in Liparim pro salute Italorum transire voluisti, concede...* Comme il n'est pas fait allusion à la translation du corps de l'apôtre à Bénévent en 808 et à Rome en l'an 1000, le P. D. croit que cette prière aurait été composée pour une église des îles Lipari (p. 94). C'est une hypothèse, mais qu'il sera sans doute fort malaisé de contrôler.

Depuis 1923, on a entrepris des fouilles à Tarragone. Elles ont amené la découverte d'une nécropole chrétienne. M. Alphonse-Marie Schneider décrit les résultats obtenus jusqu'ici : *Das neuentdeckte Coemeterium zu Tarragona*, et publie les principales inscriptions qui ont été retrouvées sur place.

M. J. Serra-Vilaró, directeur des fouilles, a pris occasion des récentes découvertes de Tarragone, pour réunir tout ce que l'histoire et la tradition nous ont transmis au sujet des premiers martyrs de cette ville. Après un chapitre préliminaire sur la pénétration du christianisme en Espagne, l'auteur raconte le martyre de S. Fructueux et examine la valeur de la *Passio* (BHL. 3196) qu'il reproduit d'après l'ancienne édition des *Acta Sanctorum*. Il n'a pas eu connaissance de la nouvelle édition que M. Pio Franchi vient de donner : *Note agiografiche*, t. VIII, p. 129 (voir plus haut, p. 290). Celui-ci a examiné minutieusement tous les problèmes que pose la tradition manuscrite de ce document et a commenté les passages difficiles. Au sujet des derniers paragraphes où sont rapportées les apparitions de S. Fructueux, M. S.-V. a bien vu qu'ils ne cadraient pas avec l'ensemble du texte, mais il s'est contenté de le noter (p. 33). M. Pio Franchi a poussé beaucoup plus loin l'analyse de la finale de la Passion. Il a constaté que la phrase dans laquelle S. Fructueux ordonne à ses fidèles de reporter ses reliques dans un seul endroit : *unoque in loco*

simul

L'int

Mai

relatif

metièr

d'un

recuei

quelle

ce cin

lemen

mule :

dels m

1933,

M.

S. Fr

chréti

coup

du cu

son li

pitula

liturg

été é

année

meill

nienz

Arch

Mg

de f

Volk

ne p

kunde

du v

Mis

par l

chent

force

La

attest

sieur

font

*simul condendos curarent*, est omise par les meilleurs manuscrits. L'interpolation remonterait au VI<sup>e</sup> ou au VII<sup>e</sup> siècle.

Mais l'intérêt du livre de M. S.-V. réside surtout dans les chapitres relatifs aux monuments archéologiques. On a retrouvé, dans le cimetière récemment mis au jour, les fondations d'une basilique et d'un baptistère du IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle. Quelques fragments d'inscriptions recueillis sur place rendent très vraisemblable l'opinion d'après laquelle S. Fructueux et ses compagnons auraient été ensevelis dans ce cimetière. Sur un fragment on lit : CTVOSI A, que tout naturellement on a complété : *Fructuosi Augurii*. Un autre contient la formule : *sanctorum sede quiescis* (cf. J. Vivès, *Una inscripció històrica dels màrtirs de Tarragona*, dans *Analecta sacra Tarraconensia*, vol. IX, 1933, p. 247).

M. S.-V. parle ensuite d'une autre église de Tarragone dédiée à S. Fructueux. Ce serait un ancien temple païen adapté au culte chrétien ; la part de l'hypothèse est ici, nous semble-t-il, beaucoup plus grande. Le volume se termine par l'histoire des reliques et du culte des trois martyrs. L'auteur n'a pas manqué de réserver dans son livre une place de choix au codex LXXXIX de la bibliothèque capitulaire de Vérone. Non seulement ce manuscrit contient des textes liturgiques très intéressants pour la fête de S. Fructueux, mais il a été écrit selon toute vraisemblance à Tarragone, durant les premières années du VIII<sup>e</sup> siècle. Pour l'étude paléographique du document le meilleur travail est celui de Luigi Schiaparelli, *Sulla data e provenienza del cod. LXXXIX della biblioteca capitolare di Verona*, dans *Archivio storico italiano*, ser. VII, vol. I, 1924, p. 106-117.

Mgr G. Schreiber, qui a donné une si grande impulsion aux études de folklore religieux en Allemagne, a créé un nouvel annuaire : *Volk und Volkstum*, destiné à recueillir les articles et les essais qui ne peuvent prendre place dans la série des *Forschungen zur Volkskunde*, où paraissent de grandes monographies. La première section du volume : *Abhandlungen*, comprend vingt-trois études ; la seconde : *Miszellen*, réunit une vingtaine de notes assez courtes et se termine par la recension de quelques ouvrages. La plupart de ces études touchent à des questions hagiographiques, mais ne pouvant tout citer, force nous a été de faire un choix parmi cette abondante production.

La persistance de coutumes païennes parmi les chrétiens nous est attestée par de nombreux documents. Les œuvres pastorales de plusieurs évêques et les décrets synodaux de l'époque mérovingienne font fréquemment allusion aux mesures prises par l'autorité ecclé-



siastique pour déraciner ces superstitions. M. L. Veit (*Antik-sakrales Brauchtum im merowingischen Gallien*) a relu ces textes et en a extrait les renseignements qu'ils contiennent sur les cérémonies organisées la veille des grandes fêtes (*Volks-Festnachtwachen*), sur les sorcières, sur les danses sacrées, et sur le choix de certains jours de préférence à d'autres pour accomplir un rite religieux. Un inventaire détaillé des documents relatifs à la vie religieuse de cette époque, publié par M. Wilhelm Boudriot (*Die altgermanische Religion*, Bonn, 1928), a grandement facilité les recherches de M. Veit.

Limitant son enquête à la région du Bas-Rhin et de la Westphalie, M. J. Quasten (*Wallfahrtsorte in Westfalen und am Niederrhein*) retrace les origines et les pratiques particulières de quelques anciens pèlerinages : de S. Victor à Xanten, de S. Maclou à Hochelten près d'Emmerich, de S. Gerebernus à Sonsbeck, de la Vierge à Kevelaer, de S. Ludger et de S<sup>te</sup> Thiatildis (cf. *BHL*. 8131) à Freckenhorst, de S<sup>te</sup> Anne à Annaberg près de Haltern. Pour le pèlerinage de S. Victor à Xanten, M. Q. emprunte le récit de plusieurs miracles à un ouvrage encore inédit. C'est le premier livre des écrits du doyen de Xanten Heimericius, qui écrivait à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Le P. St. Beissel avait jadis signalé ce document (*Die Baugeschichte der Kirche des heiligen Victor zu Xanten*, dans *Ergänzungshefte zu den Stimmen aus Maria-Laach*, Heft 23, 1883, p. x). Notons que parmi les recueils de Miracles de Xanten, le texte *BHL*. 8590 ne doit pas être attribué à Adolphe de Clèves, mais à Philippe Schön (cf. BEISSEL, op. c.).

On sait que le nombre des sources placées sous le vocable d'un saint est très considérable. M. F. Buchner, dans son article : *Missionstaufe und Taufbrunnen in deutschen Gebieten*, énumère plusieurs sources où le baptême aurait jadis été administré. Elles portent le nom du saint missionnaire qui a évangélisé la contrée, par ex. : *Fontes S. Willibaldi, Winibaldi, Solae, Erhardi, Gumberti*. Que le baptême ait été conféré en quelques-uns de ces endroits, nous ne le nions pas, mais dans la plupart des cas, ne faut-il pas voir simplement les traces de la popularité d'un saint dans la région ? M. B. remarque (p. 207) que ces fontaines se trouvent le plus souvent dans des forêts, et voici la raison qu'il en donne : les arbres et les buissons servaient à abriter les adultes venus pour se faire baptiser par immersion. C'est ingénieux, mais rien de plus.

M. Hans Hansel, qui vient de publier une utile contribution aux sources de la légende de S<sup>te</sup> Marie-Madeleine : *Die Maria Magdalena-Legende. Eine Quellenuntersuchung* (Greifswald, 1936) et qui prépare

un travail d'ensemble sur la dévotion du peuple chrétien à la sainte pénitente, présente ici quelques remarques sur l'origine et l'extension de son culte en Allemagne. Les quelques notes bibliographiques placées en tête de son article suffisent à montrer que M. H. est bien au courant de son sujet et apprécie sainement la légende provençale. La vénération des fidèles envers S<sup>te</sup> Madeleine est, en Allemagne, antérieure à la propagande qui, partie de Vézelay, s'étendit rapidement à tout l'Occident. Aux martyrologes cités par M. H. il faut ajouter celui de Bède (H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 53). A propos de la date du 22 juillet, Dom Quentin notait que pour la commémoration d'un certain nombre de saints, par exemple de S<sup>te</sup> Madeleine, il y a une stricte concordance entre Bède et le synaxaire de Constantinople (p. 586). C'est également à cette date que le calendrier de Cordoue de 961 inscrit la fête de Madeleine. Outre la fête du 22 juillet et celle de la *Conversio*, on trouve parfois une fête de la translation ; par exemple, un martyrologe du XII<sup>e</sup> siècle provenant de Remiremont, contient cette mention : *XIIII kl. maii... translatio sancte Marie Magdalene* (QUENTIN, op. cit., p. 240). M. H. croit que le récit de la vie pénitente de Marie-Madeleine dérive de la Vie de S<sup>te</sup> Marie l'Égyptienne. Déjà Mgr Duchesne avait fait ce rapprochement : « On y localise (à la Sainte-Baume) l'épisode de la pénitence de Madeleine, épisode adventice, ajouté après coup à la légende de Vézelay, d'après la Vie de sainte Marie l'Égyptienne » (*Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I<sup>er</sup>, p. 358). Mais l'enquête de M. H. remonte plus haut, et c'est dès le X<sup>e</sup> siècle que se serait faite la transposition.

Citons encore : Rudolf KAPP, *Volksfrömmigkeit, Heiligenpredigt und Kirchenkalender im anglikanischen England* ; Friedrich ZOEPFL, *Das schlafende Jesuskind mit Totenkopf und Leidenswerkzeugen* ; J. M. FRIESENEGGER, *Die Ulrichskreuze* ; Bernhard BISCHOFF, *Ursprung und Geschichte eines Kreuzsegens* ; J. KLAPPER, *Religiöse Volkskunde im gesamt-schlesischen Raum*. Dans les *Miszellen*, Mgr Schreiber et M. Ritz ont donné deux notes sur S<sup>te</sup> Kümmeris. Depuis, M. Gessler a découvert de nouvelles traces du culte de l'étrange sainte. On trouvera le résultat de ses recherches dans le *Folklore Brabançon* (fasc. 89, 1936, p. 307-401) : *La Légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommer. Notes bibliographiques et iconographiques*.

En visitant des collections iconographiques et folkloriques de la Bavière, Mgr Schreiber a eu l'attention attirée sur de nombreux motifs qui trahissent une provenance espagnole. Une enquête plus



méthodique lui fit découvrir une première série de faits où il était facile de constater une influence de la piété espagnole sur la piété allemande. Sous le titre : *Spanische Motive in der deutschen Volksreligiösität*, il publia le résultat de son enquête dans les *Gesammelte Aufsätze*, t. V. Ce n'était là qu'un essai qui annonçait l'important ouvrage où il a réuni tout le matériel recueilli au cours de ses recherches. L'objet spécial de ces recherches est défini par un mot qui revient souvent sous la plume de Mgr Sch. : *Sakralität*. Il est assez malaisé à traduire, mais d'une manière générale on peut dire que l'auteur s'intéresse avant tout au développement du culte et aux différentes manifestations qu'il revêt dans la piété populaire.

L'histoire du culte et des reliques de S. Vincent est fort embrouillée et naguère M. de Lacger (cf. *Anal. Boll.*, XLVII, 144) a essayé d'y porter quelque lumière. Mgr Sch. reprend ici ses conclusions et les complète pour tout ce qui concerne l'extension du culte dans les territoires de langue allemande. Il n'est guère possible de déterminer à quelle date et par quelle voie le culte d'un saint aussi universellement honoré que S. Vincent a pénétré dans une région. Les indications qu'a pu réunir Mgr Sch. prouvent simplement la grande popularité dont jouissait le saint lévite. Elles sont du reste presque toutes assez tardives et postérieures à l'époque où S. Vincent était vénéré dans toute l'Europe médiévale ou, pour employer une expression de Mgr Sch., avait une « ökumenische Sakralität » (p. 400). Incidemment l'auteur parle des rapports entre la *Passio* et l'hymne de Prudence (p. 35). M. Pio Franchi a examiné à nouveau ce point dans le t. VIII de ses *Note agiografiche : A proposito della « Passio S. Vincentii Levitae »* (p. 117-25). Les pages suivantes sont consacrées à S. Cucuphat, S. Félix de Gérone, S. Herménégilde, S. Pirminius. Au sujet du culte de S. Jacques de Compostelle, Mgr Sch. reproduit le mémoire qu'il avait publié dans les *Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*. Plus que toute autre cause, le célèbre pèlerinage a mis l'Allemagne en relation avec l'Espagne.

Pour la période qui s'étend des invasions arabes jusqu'au début de la Renaissance, l'enquête de Mgr Sch. n'a relevé que peu de traces d'influence de la piété ibérique sur la piété allemande. Il aurait pu rappeler que la célèbre Hrotsuitha avait recueilli d'un habitant de Cordoue le récit du martyre de S. Pélage : *Cuius (Pelagii) seriem martirii quidam eiusdem in qua passus est indigena civitatis mihi exposuit, qui ipsum pulcherrimum virorum se vidisse et exitum rei attestatus est veraciter agnovisse* (BHL. 6618).

Les derniers chapitres se rapportent à l'époque moderne. Les Jésuites et les Carmes propagent, partout où ils prêchent, la dévotion aux grands saints de la péninsule : S. Ignace, S. François Xavier, S. François de Borgia, S<sup>te</sup> Térèse, S. Jean de la Croix.

Parmi les images populaires imprimées en Allemagne, Mgr Sch. a rencontré celle de S<sup>te</sup> Liberata, qui a été, comme on sait, identifiée avec S<sup>te</sup> Kümmeris. Mais, ainsi que le fait remarquer l'auteur, on n'a pas encore montré quand et comment l'identification s'est produite (cf. *Anal. Boll.*, LII, 451).

Après avoir lu le livre de Mgr Sch., on se demande si l'influence exercée par l'Espagne sur l'Allemagne présente des caractères particuliers. Nous ne le croyons pas, et il nous semble que si l'on poursuivait les recherches dans d'autres pays, les constatations que l'on serait amené à faire seraient à peu près identiques. B. G.

Carl ERDMANN. *Die Entstehung des Kreuzzugsgedankens*. Stuttgart, Kohlhammer, 1935, in-8°, XII-420 pp. (= *Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, Bd. 6).

Durant les dernières années, le problème de l'influence des pèlerinages sur les croisades a été l'objet de nombreux travaux ; on a moins mis en lumière cet autre problème : à la suite de quelle évolution l'Église, qui n'avait jamais voulu recourir à la force dans son œuvre d'apostolat, a-t-elle été amenée à prendre la direction d'une guerre sainte et à organiser une armée chrétienne contre les infidèles qui s'étaient emparés des Lieux saints ? C'est à cette question que répond le livre de M. Erdmann, tout entier consacré à « l'idée de croisade ». Laissant de côté ce qui concerne la théorie chrétienne du droit de guerre, M. E. a recherché les diverses manifestations qui, pendant le haut moyen âge, montrent que l'action de l'Église pénètre lentement dans les armées. Les mœurs devenant plus chrétiennes, de nombreuses coutumes religieuses s'implantent peu à peu dans la vie militaire : patrons et emblèmes adoptés pour les étendards, bénédiction des étendards, patronage de S. Michel, patronage des saints militaires, particulièrement de S. Georges, *Vexillum S. Petri*, *Militia S. Petri*, prières liturgiques pour la bénédiction des armes, des guerriers, des expéditions guerrières, institution de la « Trêve de Dieu », de la « Paix de Dieu » ; origine de la chevalerie, rôle de l'Église dans la formation de l'idéal chevaleresque. En étudiant la naissance de ces coutumes et de ces institutions, M. E. décrit les circonstances qui favorisèrent de plus en plus la pénétration de



l'Église dans tout ce qui touche au métier des armes. Après les invasions du ix<sup>e</sup> et du x<sup>e</sup> siècle, la chrétienté se ressaisit ; elle s'organise pour se défendre contre les infidèles sur les points les plus menacés. Des troupes de mercenaires, sous la conduite d'un chef, s'en vont protéger les frontières. Bien avant la première croisade, des chevaliers français luttent déjà dans l'armée espagnole contre les Maures ; ce sont, comme on l'a dit, des « précroisades ». A cause de ses obligations nées du régime féodal, l'Église se voit dans la nécessité de défendre ses intérêts temporels. Le pape et les évêques recourent à des bandes armées ; les Normands en Italie se mettent au service du Pape ; un peu partout apparaît l'*Avoué* ou le *Vidame*, chargé de protéger la propriété ecclésiastique contre la violence. Même dans son œuvre de réforme, l'autorité religieuse se sert parfois du bras séculier.

Au xi<sup>e</sup> siècle, Grégoire VII a joué un rôle prépondérant dans la période qui précède immédiatement les croisades. Tout en se défendant de juger les intentions du pape et en reconnaissant que des mobiles d'ordre religieux étaient à l'avant-plan de ses préoccupations, M. E. constate qu'en fait, le pape a voulu organiser une force armée. Il n'y voyait sans doute qu'un moyen de réaliser des projets où prédominaient les intérêts moraux, mais il s'est efforcé cependant de réunir des troupes qui seraient à sa disposition. S'il n'a jamais mené une guerre offensive, du moins a-t-il souvent soutenu des entreprises militaires, dirigées par des princes et leur a donné l'allure de guerres saintes. « Si on le mesure d'après ce qu'il a voulu, conclut M. E., il est le pape le plus guerrier qui ait occupé la chaire de S. Pierre » (p. 161), « et plus que tout autre il a écarté les obstacles qui maintenaient l'Église loin des expéditions guerrières » (p. 165).

Il n'est pas sans intérêt de confronter ces conclusions avec celles formulées récemment par MM. Wühr, Fliche, Arquillière. Ceux-ci ont jugé la politique pontificale d'une manière plus nuancée. La perspective sous laquelle M. E. a étudié tout le pontificat de Grégoire VII, ne l'a-t-elle pas amené à souligner trop fortement l'œuvre militaire de ce pape ?

Après la mort du grand pontife, l'idée de guerre sainte ne fut pas abandonnée, elle devint même très populaire, et l'appel lancé en 1095 par Urbain II trouva un écho dans toutes les classes de la société. Dans cet appel d'Urbain II apparaissait pour la première fois le projet d'un « pèlerinage armé » ; des expressions telles que *cum armis*

*Jherusalem peregrinari* vont devenir très fréquentes à l'époque suivante.

L'enquête de M. E. ne dépasse pas la fin du XI<sup>e</sup> siècle ; il y aurait du reste peu d'intérêt à la mener plus avant, car à partir de cette date, le projet d'une guerre sainte choque de moins en moins les esprits et reçoit un peu dans tous les milieux un accueil sympathique.

On comprend que dans un ouvrage dont les sources d'information sont si abondantes, M. E. n'ait pu toujours recourir aux textes ; partout cependant, il s'est fait une opinion personnelle et son exposé témoigne d'une étude attentive des travaux de ses devanciers. La mise en œuvre de la documentation n'est pas très heureuse et les lignes maîtresses de cet essai de synthèse ne se dégagent pas suffisamment de la multitude des détails. La période antérieure au VIII<sup>e</sup> siècle est traitée d'une manière assez sommaire et les spécialistes trouveront sans doute que la part faite aux événements d'Orient est trop réduite.

A propos de l'apparition des saints sur les champs de bataille (p. 260), M. E. aurait pu ajouter, pour l'Espagne, S. Millan de la Cogolla, qui, d'après la légende, serait intervenu en faveur des chrétiens à la bataille de Simancas (5 août 939) et à la prise de Calahorra en 1045 (cf. *España Sagrada*, t. 33, p. 215). On représente du reste S. Millan comme S. Jacques, monté sur un cheval, portant un étendard et mettant en déroute les Sarrasins. M. E. a recherché si en Occident, S. Georges, comme « saint militaire », avait joui d'un culte aussi populaire qu'en Orient. Il ne semble pas avoir vérifié si, comme l'affirme M. Orlando Grossi (*Il san Giorgio dei Genovesi*, Genova, 1914), l'image de S. Georges était peinte sur l'étendard de la république de Gênes, antérieurement à l'époque des croisades (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 227).

Le travail de M. E. se termine par cinq *excursus* dont voici les titres : I. *Benediktionen für Kriegszeiten, für Waffen und Ritter* ; II. *Zur Ueberlieferung der Gottesfriedenskonzilien* ; III. *Die Satire Adalberos von Laon* ; IV. *Gregor VII als Lehnsherr Aragons* ; V. *Byzanz und Jerusalem. Anlass und Ziel des ersten Kreuzzugs*. Dans ce dernier, l'auteur parle de la prétendue lettre qu'Alexis Comnène aurait adressée au comte de Flandre, Robert le Frison. On peut également consulter sur ce point le travail de M. Ch. Verlinden, *Robert I<sup>er</sup>, le Frison, comte de Flandre*, paru en 1935 dans les *Werken uitgegeven door de Faculteit der wijsbegeerte en letteren te Gent*. B. G.



Martin DE LA TORRE y Pedro LONGÁS, *Catálogo de códices Latinos*. Tomo I, *Biblicos*. Madrid, Biblioteca Nacional, 1935, in-8°, xvi-419 pp., nombreuses illustrations.

Clovis BRUNEL. *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal*. Paris, E. Droz, 1935, in-8°, xvii-147 pp. (= *Société de publications romanes et françaises*, XIII).

Ernest Cushing RICHARDSON. *A Union World Catalog of Manuscript Books*, I-V. New York, H. W. Wilson Company, 1933-1935, 5 fasc. in-8°, 40, 134, 386, x-74, ix-302 pp.

Grâce à l'initiative de M. Michel Artigas, conservateur en chef de la *Biblioteca Nacional* de Madrid, on a commencé l'impression d'un catalogue général de tous les manuscrits latins de cette bibliothèque. Le plan adopté s'inspire de celui du catalogue de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Les manuscrits seront décrits d'après la classification que voici : I. Écriture sainte ; II. Liturgie ; III. Hagiographie ; IV. Patristique ; V. Jurisprudence ; VI. Philosophie ; VII. Théologie ; VIII. Littérature ; IX. Histoire ; X. Sciences ; XI. Géographie ; XII. Biographie ; XIII. Bibliographie ; XIV. Mélanges. Outre ces divisions générales, des subdivisions ont été prévues. Dans chaque subdivision les manuscrits sont classés d'après l'ordre chronologique. Nous ne discuterons pas les avantages et les inconvénients de cette méthode, mais c'est la pousser un peu loin que de morceler la description du même manuscrit en deux ou trois endroits, suivant qu'il contient des œuvres appartenant à des rubriques différentes. Par exemple, les mss. 13086 (Dd. 105), 3996 (P. 38), 1116 (P. 184) sont décrits dans la série des commentaires bibliques et puis dans la série des traités scripturaires. Ce système entraîne d'inutiles redites et complique la consultation du catalogue. Le premier tome est l'œuvre de MM. Martin de la Torre et Pedro Longás, tous deux conservateurs des manuscrits. Il comprend la description de 203 codices bibliques, d'origine espagnole, italienne et française. On trouvera dans des notes complémentaires, placées à la suite de l'analyse des manuscrits, de nombreux détails relatifs à leur provenance, à leur ornementation et aux études dont ils ont déjà été l'objet. La notice consacrée au célèbre codex du commentaire de l'apocalypse par Beatus, copié en 1047, comprend une trentaine de pages.

Le répertoire des manuscrits provençaux de M. Clovis Brunel ne fait pas double emploi avec l'excellent travail d'Alfred Pillet et d'Henry Carstens : *Bibliographie der Troubadours* (Halle, 1933). Ce dernier, en effet, ne comprend que les manuscrits des œuvres des troubadours,

tandis que celui de M. Brunel décrit tous les manuscrits provençaux où figurent des textes littéraires antérieurs au xvi<sup>e</sup> siècle. Les notices sont groupées suivant l'ordre alphabétique des pays et des bibliothèques où ils sont conservés. En se basant sur les caractères de la langue, M. B. a indiqué la région où le codex a été copié. D'excellentes tables permettent de s'orienter facilement dans le volume et de retrouver tous les renseignements que le savant directeur de l'École des Chartes y a réunis.

L'hagiographie est représentée par une douzaine de Vies en vers et une quinzaine de textes en prose. Parmi les éditions des fragments de la Vie de S. Amans, en laisses rimées, nous ne voyons pas citées celles de L. Servièrès (*Histoire de saint Amans*, Rodez, 1884, p. 489 ; cf. C. COUDERC, *Bibliographie historique du Rouergue*, t. I, Rodez, 1931, p. 30) et du P. Ch. De Smedt (*Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. 287). La Vie de Sainte Flour, religieuse de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem († 11 juin 1347), est un document intéressant. C'est une traduction faite au xv<sup>e</sup> siècle en Quercy, de la Vie latine. Celle-ci a depuis longtemps disparu et les anciens Bollandistes la cherchèrent en vain. Ils publièrent dans les *Acta Sanctorum* (Iun. t. IV, p. 104 ; éd. de Paris, Iun. t. II, p. 36\*) une traduction latine de la Vie en langue vulgaire. Jadis Chabaneau avait annoncé une édition de ce texte (*Histoire générale de Languedoc*<sup>2</sup>, t. X, p. 88), mais elle n'a pas paru. Sous le titre : *Légendes pieuses*, l'auteur a réuni des pièces légendaires telles que la Légende du Bois de la Croix, les lettres tombées du Ciel, le Voyage au Purgatoire de Saint Patrice par Raimond de Perillos, la Vision de S. Paul et de S. Michel (cf. *BHL.* 6581). Il a aussi relevé les pièces et poésies mystiques en l'honneur de Dieu, de la Vierge et des saints. On ne pouvait souhaiter inventaire plus complet et plus précis des manuscrits provençaux.

En 1923, l'*American Library Association Committee of Bibliography* avait projeté de publier un catalogue général de tous les manuscrits du monde. La réalisation de ce projet a rencontré, on le devine, de grosses difficultés. On se mit cependant à l'œuvre. A la bibliothèque du Congrès, à Washington, un catalogue sur fiches fut commencé. En outre on fit quelques inventaires provisoires qui donneraient l'occasion de préciser les règles pratiques suivant lesquelles serait rédigé le catalogue général. Comme, en 1933, ces études préparatoires étaient déjà suffisamment avancées et que d'autre part les fonds nécessaires pour l'entreprise faisaient défaut, le comité décida de publier sans plus attendre les travaux provisoires. Ces travaux, dit le prin-



cial directeur de l'entreprise, M. E. Cushing Richardson, ne sont pas tout à fait au point, mais tels qu'ils sont, ils peuvent déjà rendre service. Les différents collaborateurs, s'inspirant de règles proposées par M. Richardson, ont visé à être aussi brefs que possible. Voici la liste des travaux qui ont paru :

I. *The World's Collections of Manuscript Books. A preliminary Survey*. C'est une liste alphabétique des dépôts de manuscrits du monde entier, avec l'indication sommaire et approximative du nombre de codices contenus dans chaque dépôt. II et V. Le deuxième et le cinquième fascicule (*The Manuscript Book Collections of Spain and Portugal. A Supplement to the Manuscript Book Collections of Spain and Portugal*) sont l'œuvre de M. Henry A. Grubbs. Ils pourront servir de guides sommaires à ceux qui s'intéressent aux bibliothèques espagnoles. L'auteur énumère d'abord les bibliothèques d'Espagne et de Portugal où se trouvent des mss. ; il dresse ensuite la liste des catalogues imprimés de ces collections de manuscrits. M. G. a dépouillé 27 catalogues ; il donne un bref inventaire des pièces qui y sont décrites. Une table générale des auteurs et des ouvrages anonymes termine le volume.

On trouvera dans le troisième fascicule : *A List of Printed Catalogs of Manuscript Books*, l'énumération de tous les catalogues de manuscrits publiés jusqu'à ce jour. Le quatrième fascicule est d'un aspect tout différent. Les descriptions très brèves, telles que M. Richardson les demande à ses collaborateurs, peuvent, à la rigueur, suffire pour fournir un aperçu très succinct des manuscrits occidentaux ; mais serait-il possible de décrire d'après la même méthode des manuscrits orientaux ? M. R. a demandé à M. N. A. Faris de tenter l'expérience et de faire, en suivant les mêmes règles, le catalogue des manuscrits arabes du fonds Garrett, conservé à l'université de Princeton : *A Demonstration Experiment with Oriental Manuscripts*.

On pourrait relever dans ces cinq fascicules de nombreuses inexactitudes et formuler des critiques sur la méthode, mais puisque M. R. redit avec insistance que tous ces travaux ne sont que des essais, dont la mise au point n'a pas été poussée jusque dans le dernier détail, nous n'insistons pas ; pour peu cependant qu'on ait manié les volumes publiés sous la direction de M. R., on doit convenir que les critiques formulées par Mgr Pelzer sont justifiées : *Un essai américain de catalogue sommaire de tous les manuscrits* (*Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XXXII, 1936, p. 621-30).

La bibliothèque du Congrès avec la collaboration de l'*American*

*Library Association* a entrepris un autre travail : un catalogue analytique des ouvrages compris dans la Patrologie grecque et latine de Migne. Il s'agit d'un catalogue sur fiches imprimées, qu'on pourra se procurer en s'adressant au comité de rédaction à la *Library of Congress*, Washington. Outre la collection de Migne, trois autres collections patrologiques seront également dépouillées, à savoir : l'*Ante-Nicene Christian Library* d'Édimbourg, les *Ante-Nicene Fathers* de Buffalo, et la *Select Library of Nicene and Post-Nicene Fathers* de New York.

B. G.

LYNN THORNDIKE. *A History of Magic and Experimental Science*. Vol. III et IV. New York, Columbia University Press, 1934, in-8°, xxvi-819, xviii-769 pp.

Les deux premiers volumes de M. Lynn Thorndyke sur l'histoire de la magie et des sciences expérimentales embrassaient la période qui s'étend des origines chrétiennes à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 161). Les volumes III et IV passent en revue les auteurs du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles. Il fallait un certain courage pour pénétrer dans ce labyrinthe, et on doit remercier M. T. d'avoir entrepris l'étude de cette branche de la superstition et de la science médiévale. Son travail n'a pas la prétention d'être une synthèse complète et définitive. C'est plutôt un inventaire qui se présente sous la forme d'une série de monographies. Il eût été difficile de grouper d'une manière systématique les œuvres si diverses qui se rattachent à la magie. On peut cependant ramener à trois catégories les écrits analysés par M. T. : alchimie, astrologie, médecine. Mais il n'est pas rare qu'un traité d'astrologie soit en bonne partie consacré à la médecine ; tantôt au contraire on y trouvera surtout des observations météorologiques. Par ailleurs l'*ars magica* voisine avec la démonologie, avec la divination et parfois avec la vie mystique, comme on peut le voir dans les livres de M. Strunz (*Astrologie, Alchemie und Mystik*, Munich, 1928) et de M. Ferger (*Magie und Mystik*, Zurich, 1935).

Dans les ouvrages de quelques docteurs on devine que l'alchimie va donner naissance à la chimie et l'astrologie à l'astronomie ; toutefois, même à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, bien des chercheurs, en se livrant à ces études, veulent y découvrir non pas l'explication d'un phénomène, mais la clef des mystères les plus impénétrables. Plusieurs œuvres relatives à la magie ont été faussement attribuées à des docteurs célèbres. C'est ainsi que l'héritage littéraire de Raimond Lulle s'est enrichi, si l'on peut dire, de plusieurs traités d'alchimie. Le P. Du



Sollier le premier retrancha tout ce fatras de la liste des œuvres authentiques de Lulle (*Acta SS.*, Iun. V, 707-709). M. T. passe assez rapidement sur cette question d'authenticité, car, dit-il, pour qui étudie l'histoire de la magie, peu importe de savoir qui est l'auteur de ces apocryphes ; qu'ils soient de Lulle ou d'un autre, ils n'en ont pas moins exercé souvent une réelle influence. M. T. a examiné de nombreux manuscrits de ces faux de tout genre sur les arts occultes, que le moyen âge nous a transmis sous le nom de Raimond Lulle, mais on ne s'étonnera pas qu'une soixantaine de pages n'aient pas suffi à épuiser le sujet.

Chaque tome se termine par de nombreux appendices, où le plus souvent sont énumérés et décrits les manuscrits des œuvres étudiées dans le volume. Ces doctes notes, à elles seules, sont un éloquent témoignage de l'immense érudition de M. T., dont le beau travail a ouvert tant d'aperçus intéressants sur la science au moyen âge.

B. G.

Ernest Cushing RICHARDSON. *Materials for a Life of Jacopo da Varagine*. New York, H. W. Wilson, 1935, in-8°, xiv-75-135-86-13 pp.

En 1888, M. E. C. Richardson publiait son premier article sur Jacques de Varazze : *The Influence of the Golden Legend on Pre-Reformation Culture History*. Depuis, l'auteur n'a cessé de s'intéresser à l'œuvre du célèbre dominicain. « J'ai poursuivi ces recherches, dit-il, non pas à titre d'occupation principale, mais par manière de diversion et de récréation. » Les notes accumulées au cours de cette longue enquête représentent une source d'information fort riche et n'attendent plus que d'être mises en œuvre. Renonçant à ce travail, M. R. a imprimé un ensemble d'essais, dont quelques-uns ont été déjà publiés, et dont les autres paraissent pour la première fois. Au fur et à mesure que de nouveaux articles seront prêts pour l'impression, ils seront livrés au public. Dès maintenant toute la documentation de M. R. a été déposée à la bibliothèque du Congrès à Washington et mise à la disposition des travailleurs.

Le présent volume comprend trois séries d'essais, qui se développent indépendamment l'une de l'autre. Chacune des séries a une pagination propre. En voici les titres : I. *A Maker of the Italian Language*. II. *Latin Writings*. III. *Public Activities*. L'auteur étudie d'abord les œuvres italiennes de Jacques de Varazze, ensuite ses œuvres latines, et termine en donnant une brève esquisse de la vie du bienheureux.

M. R. a laissé de côté tout l'appareil des notes. Il est vrai que l'auteur nous avertit qu'on peut consulter à la bibliothèque du Congrès, à Washington, la documentation qu'il a rassemblée. C'est imposer au lecteur européen un bien long voyage et nous craignons que le livre de M. R., tel qu'il se présente, privé de toute annotation, ne rende que peu de services au futur biographe de Jacques de Varazze. Pour plusieurs assertions le lecteur est en droit de réclamer un complément d'information.

M. R. croit pouvoir affirmer que la plupart des « scholars » n'hésiteront pas à reconnaître « que Voragine est l'auteur d'une traduction complète de la Bible en italien » (I, p. 15). Peut-être M. R. n'a-t-il pas fait connaître toutes les preuves qui l'ont amené à cette conclusion ; celles qu'il énumère dans le volume qu'il vient de publier, ne sont pas convaincantes. Plus loin, M. R. dit qu'il est probable que Jacques de Varazze a traduit aussi en italien la Légende Dorée (I, p. 20). Ce n'est là qu'une hypothèse et les traductions italiennes connues jusqu'à ce jour sont plus tardives. M. Arrigo Levasti, qui a publié la plus ancienne version italienne qui nous ait été conservée, la date du *xiv<sup>e</sup>* siècle (*La Leggenda aurea, volgarizzamento toscano del Trecento*, Florence, 1924, t. I, p. XLV).

Dans la première section, l'auteur a inséré un chapitre consacré à la Légende Dorée. Les traits par lesquels il caractérise cette œuvre célèbre, parfois si sévèrement jugée, sont fort justes. Mais de la part d'un spécialiste, on pouvait s'attendre qu'il apportât plus de précision à déterminer la date de composition de la *Legenda*. « L'ouvrage a été écrit après la mort de Frédéric II, en 1249... et terminé avant 1258 » (I, p. 49), et plus loin : « L'ouvrage a été probablement publié pour la première fois entre 1255 et 1258 » (II, p. 12). Mais la preuve n'est pas faite et il semble bien que M. R. n'a pas tenu compte des articles publiés par le P. E. Baumgartner : *Eine Quellenstudie zur Franziskuslegende des Jacopus de Voragine*, dans *Archivum Franciscanum historicum*, t. II (1909), p. 18-31 ; cf. t. V (1912), p. 210-23.

On eût aimé savoir ce que M. R. pense de l'édition de la Chronique de Gênes, telle qu'elle a été publiée par Muratori. L'histoire de la tradition manuscrite de ce texte est à peine effleurée (II, p. 116-17 ; II, p. 5). Parmi les œuvres latines de Jacques de Voragine, se trouvent quelques Vies de saints, qu'il a publiées séparément, à savoir : la translation des reliques de S. Jean-Baptiste à Gênes (*BHL*. 4308) ; une histoire des reliques qui se trouvent au monastère des Saints-Phi-



lippe-et-Jacques à Gênes (*BHL*. 6818 b); une Passion de S. Cassien (*BHL*. 1635 b,c). Ce dernier texte a échappé à M. R. On met également sous le nom de Jacques de Voragine une Vie de S. Syrus de Gênes (*BHL*. 7974) et une Vie de S. Syrus de Pavie (*BHL*. 7977 a). M. R. ne fait aucune réserve sur cette attribution, qui est cependant douteuse. B. G.

HELMOLD. *The Chronicle of the Slavs*. Translated with introduction and notes by Francis Joseph TSCHAN. New York, Columbia University Press, 1935, in-8°, xii-321 pp. (= *Records of Civilization, Sources and Studies*).

C'est à juste titre que les *Chronica Slavorum* de Helmold figurent dans les *Records of Civilization*. En quelques pages d'introduction M. T. donne au lecteur profane un aperçu des événements racontés, marque la place qu'ils tiennent dans l'histoire générale et résume l'état des études sur Helmold. Il s'est surtout servi de Schmeidler, qui a revu pour les *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum* l'édition des *Chronica Slavorum* par Lappenberg. Le commentaire courant apporte au moment opportun un complément d'information. La note sur S. Adalbert contient une petite erreur. M. T. le qualifie d'archevêque de Gniezno. Ce titre ne lui a été donné que dans des légendes tardives, d'origine polonaise. Le siège de Gniezno ne fut établi que trois ans après la mise à mort du saint, et son frère Radim (Gaudentius) fut le premier à l'occuper. Dans la traduction, M. T. a renoncé à l'élégance pour ne pas trop adoucir la rudesse de style de Helmold.

M. VAN CUTSEM.

LIVARIO OLIGER O.F.M. *B. Margherita Colonna* († 1280). *Le due Vite... Testi inediti del secolo XIII*. Roma, Seminario Lateranense, 1935, in-8°, xv-238 pp., 11 pl. (= *Lateranum*, N. S., I, 2).

Lorsqu'en 1847 les clarisses de San Silvestro in Capite, à Rome, obtinrent la confirmation du culte rendu en leur église à la B<sup>se</sup> Marguerite Colonna, elles ne disposaient guère, pour se renseigner sur la vie de leur fondatrice, que de notices tardives et inexactes. La meilleure de ces notices, insérée par Wadding dans ses *Annales Minorum*, à l'année 1284, provenait de deux ouvrages du xvi<sup>e</sup> siècle : le *Libro delle dignità et excellentie dell' Ordine di S. Chiara*, encore inédit, composé en 1519 par le chroniqueur bien connu Mariano de Florence O.F.M., et l'*Historia delle Sante Vergini Romane* publiée en 1591 par l'oratorien Antonio Gallonio. A leur tour, ces deux auteurs italiens s'étaient servis d'une Vie manuscrite, conservée jadis à San Silvestro,

mais dont la trace semblait perdue. Or c'est de ce précieux document que le P. Oliger nous présente l'édition princeps, presque luxueuse, enrichie d'une savante introduction, de notes érudites et d'une série de planches qui illustrent, avec l'iconographie de la B<sup>se</sup> Marguerite Colonna, deux des endroits qu'elle a sanctifiés : Castel San Pietro, au-dessus de Palestrina, et le sanctuaire de Mentorella, près de Tivoli.

Le texte de la Vie — ou plutôt des deux Vies anciennes (*BHL*. 5313 d et 5313 f-g) — lui a été fourni par le manuscrit 104 de la bibliothèque Casanatense, analysé en 1909 par le P. Poncelet (*Catal. Lat. Rom.*, p. 215-16) et signalé dès 1901 par le chanoine G. Cascioli, qui en avait même publié deux extraits (*Memorie storico-critiche del santuario di N. S. di Mentorella*, pp. 244-48, 250). Les 38 feuillets dont se compose le codex devaient former primitivement deux manuscrits, copiés par deux mains du milieu du xiv<sup>e</sup> siècle et contenant chacun une Vie. Ni l'une ni l'autre des deux légendes n'a été conservée intégralement : on remarque deux lacunes dans la première (pp. 135-136, 184), et la seconde se termine sur un mot inachevé, au beau milieu d'une page.

En dépit de l'état peu satisfaisant de la tradition manuscrite, le savant professeur d'hagiographie à la Faculté théologique du Latran a su tirer un bon parti des pièces qu'il publie. Il a réussi tout d'abord à en déterminer les auteurs et la date de composition. Jean Colonna, deux fois sénateur de Rome († vers 1292), a rédigé avant 1285 la plus ancienne biographie de sa sœur cadette, morte en renom de sainteté. La seconde Vie, écrite entre 1288 et 1294, est dédiée à un autre frère de Marguerite, le cardinal Jacques Colonna, par une clarisse de San Silvestro, nommée Stephania et qu'il faut peut-être identifier avec l'abbesse Erminia. Destinées avant tout à la famille de la bienheureuse et à ses filles spirituelles, les deux légendes négligent certaines précisions qui étaient superflues pour un cercle aussi restreint de lecteurs. C'est ainsi qu'elles désignent régulièrement le sénateur Jean Colonna par les mots « senior frater » (*Margaritae*), tandis qu'elles réservent au cardinal Jacques l'appellation de « dignior frater ». Elles ne fournissent que très peu de points de repère chronologiques, assez cependant pour que le P. O. ait cru pouvoir fixer avec certitude la mort de Marguerite au lundi 30 décembre 1280. Le quantième du mois est établi d'une manière indiscutable. Mais l'année ? On ne peut hésiter qu'entre 1275 et 1280. L'argument invoqué (p. 77) pour écarter la date de 1275 ne paraît pas sûr : les légendes attestent (où donc ?) que



Jacques était déjà cardinal quand sa sœur mourut ; or il ne fut admis dans le Sacré Collège qu'en 1278. N'est-il pas également probable que le frère de Marguerite était encore diacre quand la jeune sainte, lui faisant ses derniers adieux, lui prédit le chapeau rouge (et non la tiare) ? C'est ainsi du moins que Mariano de Florence semble avoir compris (p. 38) la « prophétie » rapportée par Stephanina : « Status tuus mutabitur in sublimi » (fin du ch. 29, p. 220).

Et puisque nous voilà ramenés à Mariano de Florence, disons tout de suite qu'il nous paraît avoir eu à sa disposition un exemplaire complet de la seconde Vie. C'est sans doute des derniers chapitres, aujourd'hui perdus, de ce texte, et non d'une vague « tradition orale », qu'il aura tiré les renseignements dont il est actuellement le premier témoin : l'intervention du cardinal Jacques pour obtenir le transfert de la petite communauté de Palestrina à Rome, la translation des reliques de la bienheureuse à San Silvestro et le miracle qui se produisit à cette occasion dans le clocher de l'abbaye (p. 38-41).

Bien que l'élément mystique, les visions notamment, et les miracles posthumes tiennent une place énorme dans les deux légendes, ces récits, dus à des contemporains, souvent témoins oculaires, nous apportent pas mal de détails nouveaux sur la famille Colonna, sur la piété du sénateur Jean, sur les relations de Marguerite avec son frère diacre et avec les franciscains, sur son dévouement au service des pauvres et des malades, sur les origines du culte, etc. Toutes ces indications ont été relevées avec soin et mises en valeur dans les notes et dans les six chapitres de l'introduction (p. 3-108).

En quelques endroits de l'édition, il semble qu'il n'y avait pas lieu de corriger la leçon du manuscrit (p. ex., p. 116 *affectus*, p. 126 *contingere*, p. 133 *contradictione*, p. 149 *admiratae*, p. 168 *de ea*, c.-à-d. *de se ipsa*). Par contre, ne faut-il pas lire *index* au lieu de *iudex* (p. 112 fin), *solus* (Deus) au lieu de *sola* (p. 122, fin du 1<sup>er</sup> §), *affectabat* au singulier (p. 144, début du f. 12), *certus dies* et non *tercius dies* (p. 173) ? Enfin la ponctuation est parfois déroutante, ainsi p. 116 (dernières phrases) et p. 128 (second § et début du 3<sup>e</sup>).

Fr. HALKIN.

Clemente BENEDETTUCCI. *La chiesa di San Giovanni in Pertica di Recanati e il sepolcro del beato che vi si venera*. Recanati, 1935, 2 vol. in-8°, 389 et 99-49-48 pp., 24 pl.

Il y a près de quarante ans, en 1898, Mariano Bravi Pennesi entreprit la publication d'un grand ouvrage, intitulé *Il beato Placido di*

*Recanati* et qui devait comprendre trois volumes : 1) *Storia* ; 2) *Documenti* ; 3) *Scritti inediti, catalogi, tavole, indici*. Mais l'impression, commencée simultanément par deux typographes, fut bientôt arrêtée, et les quelques feuilles déjà tirées furent mises en réserve, en attendant des jours meilleurs.

Il se trouva enfin un érudit, curieux d'histoire locale, le P. Cl. Benedettucci, oratorien, qui n'hésita pas, en dépit de son âge — il a 85 ans — à reprendre le travail inachevé. Il l'a recommencé, peut-on dire, sur nouveaux frais, donnant un double objet à son ample monographie : d'abord l'église Saint-Jean in Pertica, desservie jadis par les bénédictins, puis par les apostolins et confiée aujourd'hui aux Pères de l'Oratoire ; ensuite, le bienheureux dont on y vénère le tombeau. Mais il n'a pas sacrifié pour autant les trois débuts de volumes imprimés par son devancier : partiellement complétés (le nombre des *Documenti* a été porté de 32 à 57 et celui des planches de 10 à 24), ils ont été réunis de manière à former une sorte de tome II, appelé *Appendice*.

L'histoire du sanctuaire suburbain de Pertica, dont l'existence est attestée dès le XII<sup>e</sup> siècle, n'intéresse qu'indirectement nos études. Mais la vie, le culte et les miracles du bienheureux qu'on y honore depuis quatre ou cinq cents ans, font surgir devant l'esprit une série de problèmes que l'hagiographe doit essayer de résoudre. Le plus épineux de ces problèmes concerne le nom même et surtout l'identité du saint personnage. On aura remarqué, en lisant le titre reproduit ci-dessus, que le P. B. s'est gardé de désigner son héros autrement que par l'appellation imprécise de « il beato ». C'est qu'en effet, dans les quatre séries de Miracles attestés par devant notaire en 1480, 1481 et 1482, comme dans la résolution prise par le conseil communal en 1481 de contribuer pour la somme de huit ducats à la construction d'une châsse, le bienheureux est constamment appelé « frère *Barthélemy*, apostolin » ou « frère Barthélemy, de Fermo, de l'Ordre des Apôtres du Christ », tandis qu'à partir de 1529 les documents officiels (inventaire du mobilier de l'église, calendrier du diocèse, inscriptions et liste de Miracles ornant le tombeau, etc.) ne parlent plus que du B. *Placito* ou *Piacito* (plus tard *Placido*), de son autel et des guérisons obtenues par son intercession.

Le nom de Barthélemy n'a certainement pas été inventé : il figure en toutes lettres sur l'épithaphe datée de 1474 et y désigne sans aucun doute possible le même religieux qu'une série d'actes notariés — contrats de vente, quittances, testaments — rédigés de 1447 à



1472 appellent « frater Bartholomaeus Filippi de Firmo, pater pauperum nuncupatorum Apostolorum » ou « frater Barth. de Firmo, pater spiritualis Ordinis Apostolorum ». Mais d'où vient le nom de Placito ? On ne le rencontre pas une seule fois, dans le cartulaire de Pertica, avant le xvi<sup>e</sup> siècle, et quand il apparaît enfin, en 1529, il est attribué au bienheureux dont le corps repose sous un autel de cette église et qu'on s'attendrait à voir nommer Barthélemy. Y aurait-il eu, peut-être lors de la reconstruction du sanctuaire vers 1500, substitution d'un corps saint à un autre ? Mais alors, comment se fait-il qu'on ignore tout du nouveau venu et que le culte jusque là si florissant du B. Barthélemy ait subitement et complètement disparu ?

Les premiers « historiens » n'ont pas hésité à faire de Placito le fondateur des apostolins à Recanati et de Barthélemy un de ses disciples et successeurs. Dans ses *Vite de' santi e beati di Foligno* (1628), L. Jacobilli a même composé à Placito toute une légende remplie d'anachronismes et d'assertions fantaisistes. A défaut de mieux, Papebroch dut se contenter, au t. I des *Acta SS.* de Juin, p. 558-59, de traduire en latin cette légende suspecte, dont il regrette de n'avoir pu contrôler les sources. La distinction entre Placito et Barthélemy était d'ailleurs consacrée par les deux tableaux qui étaient censés les représenter dans l'église de Pertica et sous lesquels leurs noms étaient inscrits. Quand Pie VII confirma, en 1806, le culte rendu au B. Placito, il ne fut pas question, semble-t-il, d'obtenir semblable faveur pour le B. Barthélemy. En tout cas, le savant chanoine Joseph-Antoine Vogel, un Strasbourgeois établi à Recanati et le principal promoteur de cette reconnaissance du culte, continua dans son *De Ecclesiis Recanatensi et Lauretana... commentarius historicus* (publié longtemps après sa mort, en 1859) à considérer Barthélemy comme un disciple de Placito. Mais cette solution, qui ne doit son succès qu'à l'audacieuse assurance d'un Jacobilli, ne pouvait lui donner satisfaction. Aussi en arrive-t-il, dans une note importante (p. 155), à la rejeter pour lui substituer une hypothèse fort ingénieuse dans sa simplicité : « Unum igitur Beatum sub duobus nominibus latere existimo, quorum alterum professionis fuerit, alterum baptismi. » Il est de fait que les apostolins prenaient, parfois du moins, un nom de religion différent de leur nom de baptême, et ce pourrait bien avoir été le cas de notre Barthélemy-Placide. Le P. B. préfère une autre explication : Placito serait

le nom de famille. On trouve en effet, dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, une famille de Placiti installée à Fermo, patrie du B. Barthélemy. Dans la même ligne, on peut observer que l'usage des noms doubles était fréquent à Recanati au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. Les documents publiés au t. II sous les n<sup>os</sup> 46, 48, 49 et 53, mentionnent, par exemple, un Michael alias Damianus, un Andreas alias Grassus, un Antonius Iacobi alias Boso, un Antonius Marani alias Catalanus. Mais il reste toujours à expliquer ce fait vraiment étrange que, dans tous les documents antérieurs à 1500, le bienheureux ne porte jamais que le nom de Barthélemy, tandis qu'à partir du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle il n'est plus appelé que Placito. Seule la découverte, dans les archives de la ville de Recanati ou de l'Ordre des apostolins, d'un acte où le saint homme serait désigné par ses deux noms à la fois, permettrait de conclure définitivement à l'unité du personnage indûment dédoublé.

Sur les miracles du bienheureux et sur l'histoire de son culte, on trouvera dans les chapitres, parfois un peu diffus, du P. B. un précieux commentaire aux documents publiés avec soin dans l'appendice. A noter, en terminant, les quelques pages (357-65) où l'auteur discute, corrige et complète les notices consacrées par Jacobilli à deux « disciples » — probablement des compagnons — du B. Placide : le B. Philippe de Fermo et le B. Guardato, dont le bourg de Belforte célébrait la fête le 25 janvier.

Fr. HALKIN.

A. BLASCHKA. *Die St. Wenzelslegende Kaiser Karls IV.* Prag, Deutsche Gesellschaft der Wissenschaften und Künste, 1934, in-8°, 182 pp., fac-similé (= *Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte*, 14).

T. STRETZINGER. *Oratio de divo Leopoldo III, Austriae Marchione.* Ed. Hermannus MASCHKE. Lipsiae, Teubner, 1934, in-8°, 16 pp. (= *Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum*).

L'empereur Charles IV de Luxembourg a composé une *Vita* et une *Translatio* de S. Wenceslas, partagées respectivement en six leçons pour l'office de la fête et celui de la translation. Ces pièces (BHL. 8842, 8843), dont l'histoire n'a rien à tirer, sont pourtant un monument de la première Renaissance. Charles IV était un souverain ami des lettres, en relations avec Pétrarque, et l'un des premiers humanistes allemands. M. B. publie ces textes, avec deux anciennes traductions allemandes. Après avoir examiné quelques questions préliminaires sur les rapports entre la *Vita* et la *Translatio*, la langue originale, la date et la composition, il se livre sur ces courts



morceaux à un véritable travail de dissection. Deux points le retiennent plus longuement : le cursus et le choix des thèmes légendaires. L'étude, conduite avec une application et une science remarquables, est déparée par un style amphigourique, qui met à une forte épreuve la patience du lecteur.

S. Léopold, margrave d'Autriche, fut canonisé en 1485. A partir de 1492, s'établit l'usage qu'un membre de la faculté de théologie de l'université de Vienne prononçât le panégyrique du saint le jour de sa fête. En 1511, ce fut un certain Thomas Stretzinger. Celui-ci a peut-être fait partie du groupe d'humanistes dont s'était entouré Maximilien. C'est lui qui en 1521 promulgua la bulle du pape et les lettres de l'empereur exigeant qu'on brûlât les livres de Luther. Le panégyrique est un parallèle de S. Léopold avec les hommes illustres de l'antiquité grecque et latine. M. VAN CUTSEM.

M.-M. GORCE O. P. *Saint Vincent Ferrier (1350-1419)*. Paris, Gabalda, 1935, in-8°, 191 pp. (= *Les Saints*).

L'auteur résume dans ce petit livre les pages brillantes où il avait mis en relief différents aspects de la carrière de S. Vincent (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 216). Cette nouvelle Vie présente les faits regroupés dans l'ordre chronologique. Le changement est heureux. Mais pourquoi le P. G. s'est-il arrêté en si bonne voie ? La lecture de certains travaux parallèles aux siens l'eût peut-être amené à modifier quelques-unes de ses positions. On éprouve quelque malaise à lire sous la plume d'un historien des affirmations aussi tranchées que celle-ci : « Les travaux récents de Cl. Brunel, S. Brettle, Sanchis-Sivera, n'apportent rien de notable » à la bibliographie de S. Vincent Ferrier. L'auteur reproche en particulier au P. Brettle de « s'être égaré », en étudiant la prédication du saint, « à ne prendre en considération que les sermonnaires latins. Il a méconnu les quatre volumes si vivants de la *Seo de Valence* » (p. 79, note). Il s'agit de recueils manuscrits, en dialecte valencien, formés grâce aux notes prises à la volée par les auditeurs. Le P. G. avoue pourtant qu'il existe des discours qui « se disent sermons de S. Vincent Ferrier, et ils ont bien pour origine sa prédication : mais on ne doit jamais les lire que sous bénéfice d'inventaire... Ce n'est pas une tâche commode que de démêler à travers ce fatras ce qui semble la pensée originale du prédicateur » (p. 79-80). Ailleurs, le P. G. persiste à revendiquer pour son héros une part dans la composition du *Traité des Juifs*, dû tout

entier à Jérôme de Sainte-Foi. On comprend moins qu'il ait pu laisser dans l'oubli la *Crónica oficial de las fiestas celebradas por Valencia en el V Centenario de la Muerte de San Vicente Ferrer*. Le P. Luis Urbano, O. P., à qui nous devons cette intéressante chronique, y a publié une étude suggestive de M. Fr. de P. Ibáñez sur le rôle joué par le saint dans l'élection de Ferdinand de Castille (*Apéndice III*, p. 323-31).

A. CERCKEL.

Chandler Rathfon Post. *A History of Spanish Painting*. T. VI, 1 et 2. Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1935, in-8°, xxiv-676 pp., illustrations.

Angel SÁNCHEZ GOZALBO. *Bernat Serra, Pintor de Tortosa i de Morella*. Castelló de la Plana, 1935, in-8°, 113 pp., illustrations.

Les deux nouveaux volumes de l'histoire de la peinture espagnole de M. Post méritent les mêmes éloges que les volumes précédents (*Anal. Boll.*, LII, 446-49), et nous dirions volontiers que la maîtrise de l'auteur va en s'affirmant, à mesure qu'il avance dans son exposé. Toutes les œuvres qui sont étudiées dans ce sixième tome appartiennent à l'école de Valence. Durant ces dernières années, les peintres de cette région ont été l'objet de bons travaux; toutefois, M. P. ne s'est pas cru dispensé de revoir lui-même les peintures et de s'informer sur place. Aucun des problèmes que comporte le sujet n'est négligé: biographie des artistes, examen des œuvres qui leur sont attribuées, filiation et dépendance, explication des scènes qui sont représentées.

Les spécialistes de l'histoire de l'art diront si les influences flamande et italienne ont été justement appréciées et si les attributions parfois bien hypothétiques ont été faites avec discernement. Pour nous, c'est surtout le côté hagiographique qui a retenu notre attention. Les connaissances iconographiques du savant professeur de Harvard sont très étendues, et dans la plupart des cas, il a réussi à expliquer des sujets dont le sens avait échappé jusqu'ici. En parcourant son ouvrage nous n'avons pu que constater l'exactitude des solutions proposées. D'une manière générale, la dépendance des tableaux par rapport au texte de la légende pourrait être indiquée d'une manière plus précise.

Le retable de la Vie de S. Martin attribué à Jacomart comprend six scènes qui se rapportent à des épisodes bien connus. La quatrième toutefois se rencontre plus rarement. On y voit S. Martin s'en-



tretenant avec la Vierge, S<sup>te</sup> Agnès, S<sup>te</sup> Thècle, S. Pierre et S. Paul. Par la porte entrouverte un compagnon du saint regarde émerveillé cette *sacra conversazione*. M. P. remarque (p. 33) que le texte de Jacques de Voragine ne concorde pas tout à fait avec le tableau, car, dit-il, d'après la Légende dorée le compagnon a appris de la bouche du saint l'apparition céleste dont il venait d'être favorisé. Il est vrai que S. Martin consentit à expliquer à ses disciples d'où venaient les voix qu'ils avaient entendues dans sa cellule ; mais Jacques de Voragine dit plus haut : *Dum Martinus in cella solus sederet, et Severus et Gallus eius discipuli prae foribus exspectarent, subito mirabili concussi horrore, plures in cella audiunt insimul colloquentes*. Ce passage résume fidèlement le texte de Sulpice Sévère, où il est dit : *pro foribus illius (S. Martini) excubantes iam per aliquot horas cum silentio sedebamus* (*Dialogues*, II, 13). L'artiste a donc suivi le récit de l'hagiographe.

Une peinture de Rodrigo de Osona, conservée dans la cathédrale de Valence, avait été généralement interprétée comme figurant la messe de S. Denis. En réalité, le prêtre qui célèbre est S. Regulus. Ici encore la Légende dorée explique tous les détails du tableau. *Cum apud Arelatium sanctus Regulus episcopus missarum sollemnia celebraret, apostolorum nominibus in canone recitatis adiunxit: et beatissimis martiribus tuis Dionysio, Rustico et Eleutherio. Quo dicto, cum adhuc Dei famulos vivere crederet, plurimum mirari coepit, cur eorum nomina sic nesciens in canone protulisset. Et ecce eidem miranti tres columbae apparuerunt super crucem altaris residentes, quae sanctorum martirum nomina habebant suis pectoribus sanguine insignita*. Le peintre a eu soin de placer au-dessus du crucifix les trois colombes ; chacune porte une banderole sur laquelle est inscrit le nom du martyr. La cathédrale de Valence a d'autres tableaux dont S. Denis est le sujet principal. On ne voit pas immédiatement pourquoi le peuple de Valence honorait le patron de Paris. Or, comme le remarque M. Tormo y Monzo (*Archivo español de arte y arqueologia*, t. IX, 1933, p. 162), le culte de S. Denis à Valence remonte au XIII<sup>e</sup> siècle. C'est le jour de la fête du saint, le 9 octobre 1238, que Jaime el Conquistador reprit la ville sur les Maures. En souvenir de cet événement, les habitants vouèrent un culte particulier à S. Denis. Dans plusieurs villes espagnoles, le saint dont on fêtait l'anniversaire le jour de la libération de la

cité, est honoré d'une manière spéciale, par exemple S. Clément à Séville, S. Patrice à Lorca.

Dans le présent volume, on rencontre des « messes » de S. Grégoire, de S. Martin, de S. Regulus, de S. Luc, de S. Amadour. M. P. ne donne malheureusement pas la reproduction de la messe de S. Luc (p. 144). De la messe de S. Amadour M. P. avait trouvé une représentation dans l'église de Cardona (t. II, p. 286), mais il n'avait pu la reconnaître. Il avait prudemment suggéré que peut-être il s'agissait de la messe de S. Gilles. M. Guy de Tervarent, qui au cours de ses recherches sur le cycle de S. Ursule avait eu l'attention attirée sur le retable de Cardona, a résolu parfaitement le problème (*L'ermite du polyptyque de Cardona*, dans *Revue Archéologique*, t. IV, 1934, p. 165) et démontré que le célébrant était S. Amadour. M. P. signale deux autres tableaux où se retrouve le même sujet iconographique; l'un est à Cuart de Poblet, près de Valence, l'autre à Onda. Une inscription, encore lisible sur ce dernier tableau, a révélé à M. P. qu'il s'agissait sans conteste de S. Amadour : *Com sanct Amador dix les trenta tres mises* (p. 434). Il est intéressant de noter que la popularité de la dévotion aux 33 messes de S. Amadour ne nous est pas seulement attestée par des peintures. Les anciens missels de la région de Barcelone et de Valence contiennent la liste des jours où devaient se célébrer les 33 messes et aussi le nombre de cierges qu'il fallait allumer (voir J. FERRERES, *Historia del misal romano*, Barcelona, 1929, p. 366-68). La célébration de ces messes semble avoir pris un caractère superstitieux, car l'autorité ecclésiastique s'en inquiéta et se crut obligée d'intervenir. M. P. s'étonne que, sur l'autel, l'artiste ait représenté une mitre, alors que S. Amadour selon la légende était ermite. Peut-être, suggère-t-il, a-t-on confondu le saint ermite avec un homonyme qui était évêque comme, par exemple, S. Amator d'Auxerre et S. Amator d'Autun. L'explication la plus plausible me paraît la suivante. La légende du célèbre solitaire qui passe pour avoir fondé l'église de Rocamadour a été en s'enrichissant sans cesse. Vers le xv<sup>e</sup> siècle, on identifia le solitaire avec le publicain Zachée, qui, disent les auteurs du moyen âge, a été évêque de Césarée. M. Albe signale une tapisserie à l'aiguille où S. Amadour de Quercy est représenté avec les attributs épiscopaux.

A plusieurs reprises M. P. a rencontré sur les retables de Valence et des environs la représentation d'un ange qui semble être un



ange gardien (pp. 154, 298, 432). Villanueva a recueilli des renseignements très précis sur le culte de l'ange gardien de Valence. Il a publié un document où sont énumérées les différentes personnes qui doivent prendre part à la procession de l'ange gardien. Celui-ci figure dans le cortège et porte un écusson sur lequel on lit : *Aquest es lo sanct Angel de la dita ciutat de Valencia* (*Viage litterario á las Iglesias de España*, t. II, pp. 1 et 157). Naguère M. Hajarubia Lodares a publié les hymnes composées en l'honneur de l'« ange gardien de la cité et du royaume » (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 369).

L'archange Jehudiel, représenté avec une couronne et un fouet, a vivement intrigué M. P. (p. 154). Ce sont cependant les deux attributs caractéristiques de cet archange. Sur la célèbre fresque, retrouvée à Palerme, en 1516, dans l'église dédiée à S. Ange de l'Ordre des Carmes, on voyait la Trinité entourée de sept archanges : *Michael victoriosus, Gabriel nuntius, Raphael medicus, Barachiel adiutor, Jehudiel remunerator, Uriel fortis socius, Sealtiel orator*. Voici comment le P. Octavius Caietanus S. I. décrit Jehudiel : « ... dextra supra pallium exerta, coronam ex auro gerit ; sinistra depressa, flagrum tribus ex funiculis nigris » (*Historia repertae imaginis septem Angelorum in urbe Panormo*, Panormi, 1657. Nous citons d'après la réédition faite à Rome en 1826, p. 20 ; cf. P. PERDRIZET, *L'archange Ouriel*, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. II, 1928, p. 258 ; E. MALE, *L'art religieux après le concile de Trente*, Paris, 1932, p. 298).

Du point de vue iconographique, bien des œuvres seraient encore à signaler, par exemple la Vie de S. Narcisse, de S. Bruno, de S. Luc. Notons en terminant que le sujet du retable de S. Barthélemy, dans la cathédrale de Tarragone (p. 428 et vol. II, p. 219), dont M. P. avait en vain cherché la source littéraire, a été entièrement déchiffré grâce à la publication de quelques textes inédits (B. DE GAIFFIER et Guy de Tervarent, *Le diable, voleur d'enfants*, dans *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*, t. II, Barcelone, 1936, p. 1-26).

L'élégant petit volume de M. Angel Sánchez Gozalbo est tout entier consacré au peintre Bernat Serra, dont M. Post a aussi brièvement décrit les œuvres (t. III, p. 135 ; t. IV, p. 606). Le tableau du patronage de la Vierge, conservé à Cinctorres, représente le Christ brandissant une lance et la Vierge abritant sous son manteau toute la chrétienté. Ce thème rappelle celui du Christ qui après avoir brandi les flèches, pardonne à la demande de la Vierge, de S. François et de S. Dominique (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 238). Les nombreuses pièces

d'archives publiées par M. S. G. lui ont permis de préciser sur plusieurs points l'exposé de M. Post. B. G.

Dom TOUSTAIN et Dom TASSIN. *Histoire de l'abbaye de Saint Wandrille depuis l'an 1605 jusqu'en 1734*, publiée d'après l'original. Abbaye de Saint-Wandrille, 1936, in-8°, vi-433 pp., ill., plan.

Parmi les œuvres littéraires moins connues que créa l'étroite collaboration des deux célèbres Mauristes Charles-François Toustain et René-Prosper Tassin, il existe une histoire de Saint-Wandrille depuis l'introduction de la réforme, rédigée en 1734. Les auteurs ne l'avaient pas destinée à voir le jour, en raison sans doute « des troubles et des brouilleries éclatantes » qui pour une bonne part la remplissent. Nous songeons surtout aux querelles de l'exemption, soutenues par les moines contre l'archevêque de Rouen, François de Harlay, et à l'interminable dispute sur le culte des saints de Fontenelle. Conservé à Rouen en deux copies, provenant l'une et l'autre de l'ancien monastère, ce mémoire méritait aujourd'hui d'être publié, malgré ses longueurs, et mis intégralement à profit. Dom Fernand Lohier avait naguère confié l'idée de cette publication à un de ses disciples, Dom J. Laporte, lequel a signé l'introduction et dédié l'ouvrage à la mémoire de son maître. L'éditeur déclare s'être surtout servi de la transcription d'une des copies anciennes exécutée vers 1895 par un ami de la communauté de Saint-Wandrille. On s'étonnera peut-être, dans ces conditions, qu'il n'ait pas éliminé certaines inconséquences orthographiques, embarrassantes pour le lecteur, et qui, pensons-nous, ne remontent pas toutes aux Mauristes.

A la tête des religieux qui, en 1636, vinrent établir la réforme à Saint-Wandrille, marchait Dom Guillaume Girard. Il s'intéressa sans retard à l'histoire des grands hommes qui s'étaient sanctifiés dans la célèbre abbaye, et à leurs reliques. Une Vie du fondateur, rédigée par ses soins, s'est malheureusement perdue. Elle est mentionnée par un autre historiographe du monastère, Dom Alexis Bréard (1606-1688), dont on connaît six ouvrages, tant en prose qu'en vers, parmi lesquels le *Sanctuaire de Fontenelle* et l'*Arbre de Sainteté*. Nos auteurs, tout en louant chez Dom Bréard « une application également ardente et suivie », jugent pourtant l'œuvre de leur confrère en toute indépendance : « Il serait à souhaiter que le R. P. Bréard eût eu plus de critique, d'exactitude et de précision.



On peut assurer que l'histoire ecclésiastique et monastique n'y perdraient rien, si tant de volumes in-folio étaient refondus en un seul. A l'égard du style de notre écrivain, sa prose latine est pure et communément sans défaut ; sa prose française est nombreuse et passablement ornée ; mais on n'y reconnaît guère le siècle de Louis XIV. Sa versification latine est médiocre ; la française est pitoyable et encore plus gauloise que sa prose » (p. 127-28). On peut croire qu'à cet endroit, comme en beaucoup d'autres, se révèle la plume de Dom Toustain, en qui les contemporains notaient « un certain fonds de vivacité ». N'est-ce pas lui qui, à propos de M. de Harlay et de ses coups de crosse, déclare : « C'était son génie de crier haut, lorsqu'il avait plus de tort » (p. 75) ? Mais, pour en revenir à l'hagiographie, cette verve caustique eut l'occasion de s'exercer plus particulièrement dans l'histoire du fameux litige qui eut pour objet le culte des « saints contestés » de Fontenelle. De ces longues querelles intestines, qui durant près d'un demi-siècle, de 1687 à 1723, ne s'assoupirent jamais tout à fait, et qui firent s'accumuler les écrits en sens divers — rapports, requêtes et règlements —, nous ne pouvons narrer ici les curieux épisodes. Ils occupent 160 pages de la présente *Histoire*. Comme il arrive, lorsque des débats de ce genre sortent du domaine compétent et « font du bruit dans la province », chacun prit parti « selon son goût, ses préjugés et ses lumières » (p. 286). L'introduction des usages de la réforme ayant supprimé trente et une fêtes dont la célébration était établie de temps immémorial à Saint-Wandrille, une réaction s'était dessinée, qui avait bientôt fait remettre les choses sur l'ancien pied. Mais en 1684, un Visiteur, donnant suite à la « dénonciation » d'un religieux qui contestait la « sainteté » de plusieurs moines de Fontenelle dont on avait restauré le culte, raya de nouveau quelques noms du calendrier. La communauté prit la défense de ses saints, mais le Chapitre général de 1687, saisi de la question, confirma et aggrava même la sentence. Les diètes annuelles, où des rivalités de personnes jouèrent aussi leur rôle, ne cessèrent plus de s'occuper de l'épineux problème, jusqu'en 1720 ; alors intervint un règlement définitif. Des trente-sept saints contestés, neuf seulement demeurèrent exclus du sanctoral de l'abbaye, à savoir : SS. Landon, Hardouin, Agathon, Gervolde, Genès, Sindard, Erembert, Erinard et Hildebert II.

Quel critère les juges du chapitre adoptèrent-ils pour en décider ? Il serait difficile, assurément, de l'établir. Le P. Laporte y a consacré

son Appendice III. Il distingue trois groupes parmi les saints honorés à l'abbaye : 1<sup>o</sup> « les anciens moines inscrits au martyrologe romain : SS. Wandrille, Ansbert, Lambert, Wulfran, Hermeland, qui n'ont jamais été contestés ; 2<sup>o</sup> les autres moines dont les noms se trouvent dans la recension dite de Fontenelle du martyrologe hiéronymien et dans les calendriers de diverses époques, et qui ont fait l'objet principal de la querelle, avec quatre abbés des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles ; 3<sup>o</sup> enfin, des saints étrangers à l'abbaye, dont la radiation ne s'effectua pas sans difficultés ». Assez rapidement, il passe ensuite en revue le témoignage de quelques chroniqueurs, certaines listes de reliques et de rares livres de liturgie ancienne qui ont survécu. Le récent commentaire du martyrologe hiéronymien, paru dans les *Acta*, ne semble pas avoir été consulté.

Un épisode de cette histoire doit nous retenir un moment, parce que le nom et l'autorité de Bollandus y ont été mêlés. En 1718, un des partisans de la réforme du calendrier de Saint-Wandrille, Dom Philippe Le Cerf, écrivain chez qui, nous dit-on, « le solide fut souvent sacrifié au brillant », adressa à la diète un mémoire qui devait faire échouer les entreprises adverses. Un de ses principaux arguments est tiré de quelques lignes des *Acta Sanctorum* consacrées à S. Gratulph (Martii t. I, p. 420). Les Mauristes le relatent ainsi : « Dans un voyage que Bollandus fit à Fontenelle vers l'an 1660, il rapporte qu'ayant vu les images qui sont autour du chœur, il demanda aux vénérables religieux qui l'accompagnaient, quel culte on rendait à ces saints, et qu'il lui fut répondu qu'ils n'en avaient point d'autre que d'être ainsi représentés dans l'église avec des rayons de gloire. *Inquirentes de veneratione responderunt et asseruerunt nobis venerandi monachi nullam esse praeter illam nudam memoriam.* Dom Le Cerf, après avoir rapporté cette autorité comme une preuve sans réplique, va au devant d'une réponse qu'on lui pouvait faire sur l'incapacité de ceux à qui Bollandus s'était apparemment adressé. Il soutient que ce jésuite séjourna, vit et examina les manuscrits de Saint-Vandrille et que le terme de *venerandi monachi* rend son témoignage d'un poids capable d'étourdir la critique et l'entêtement. » « Il est visible, font ensuite observer les deux auteurs, qu'il y aura eu du malentendu dans la réponse que Bollandus attribue aux religieux de Saint-Vandrille. Peut-être n'entendait-il qu'imparfaitement le français, comme la plupart des Flamands. Mais s'il parlait latin, il y a sujet de croire qu'il prit le change. On lui répondit apparemment



que les saints dont on lui montrait les images n'avaient point d'autre culte qu'une simple commémoration, *praeter nudam memoriam*; et il crut qu'on voulait lui dire qu'on ne les honorait point autrement que par ces peintures qu'il avait actuellement sous les yeux : *praeter nudam illam memoriam*. Cette conjecture, qui nous paraît fort naturelle, pourra suppléer à l'embarras où nous avons toujours vu les défenseurs des saints quand on leur a opposé le témoignage de Bollandus » (p. 345-46). C'est là, certes, faire grand cas de l'autorité du fondateur des *Acta*; mais on peut, après avoir relu le tome de mars, n'être d'accord ni avec Dom Le Cerf ni avec les deux historiens de Saint-Wandrille sur le passage en question. En effet, 1° Bollandus n'a jamais visité l'abbaye normande; 2° la notice de S. Grulphe qui fut imprimée en 1668, trois années après la mort de Bollandus, n'est pas de sa main. Henschenius et Papebroch tenaient alors la plume, et ce sont eux également — nous le savons par le récit de leur expédition scientifique de 1660-1662 — qui, sur le chemin du retour, furent reçus à Saint-Wandrille, où ils passèrent quelques heures, le 15 novembre 1662. De la brève réflexion qu'ils en rapportèrent, sur le culte des saints représentés dans le chœur, on ne saurait, pensons-nous, déduire les arguments divers mentionnés ci-dessus, y compris, si elle leur était appliquée, la surprenante objection d'ordre linguistique faite à propos de leur maître.

M. C.

Luis FROIS S. I. *Relación del Martirio de los 26 Cristianos crucificados en Nangasaqui el 5 Febrero de 1597*. Ed. Romualdo : GALDOS S. I. Roma, Pontificia Universidad Gregoriana, 1935, in-8°, xviii-138 pp., illustré.

Dorotheus SCHILLING O.F.M. *Neue Funde zur « Historia de Japão » von P. Luis Frois S. J.*, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft und Religionswissenschaft*, t. XXIII (1933), p. 337-43.

Le manuscrit castillan de l'histoire des premiers martyrs du Japon par le P. Louis Frois, S.I., envoyé au P. Aquaviva en 1598, était considéré comme perdu. Le P. Galdos a eu l'heureuse fortune de le découvrir. Cette trouvaille vaut presque celle d'un texte inédit. Dès 1599, il est vrai, cette relation avait paru en latin à Mayence et en italien à Rome; il en fut publié plusieurs autres traductions. Mais le P. G. a pu constater qu'elle avait subi le même sort que les lettres du missionnaire: elle a été retouchée. Les particularités jugées superflues pour la simple édification ont été supprimées. Il y avait donc lieu de donner une nouvelle édition de ce document, le meilleur

des groupes de Trilia, de Brousse et de l'Atroa, de la Haute-Montagne, ainsi que de quelques monastères dispersés. Il estime cependant que des fouilles seraient nécessaires pour atteindre une certitude absolue, car souvent les ruines elles-mêmes ont péri. A propos du groupe de Trilia, il rompt une lance avec M. T. Évangélidès, dont il rejette complètement l'essai de localisation (*Σωτήρ*, t. XII, Athènes, 1889, pp. 93-96, 154-57, 275-80). C'est la seule référence bibliographique du volume. Les notices sur les moines sont la simple paraphrase de leurs Vies et Passions ou des synaxaires. Pour S. Pierre d'Atroa, une Vie inédite par Sabas, biographe de S. Joannice, est mise à contribution, mais sans indication de provenance. Sur la valeur historique de l'hagiographie de l'Olympe, l'auteur ne fait aucune observation.

En parcourant une collection d'icônes russes, au prieuré bénédictin d'Amay-sur-Meuse, le Dr A. DE METS a eu l'idée de faire une petite incursion dans le domaine de l'hagiographie. Pour faire connaître en Occident S. Pantéléimon, qui passe pour avoir été médecin et qui, en cette qualité, est si populaire dans l'Église grecque et dans l'Église russe, il publie une traduction française de la « *Žitie i stradanie svetavo velikomučenika i célitele Panteleimona* » (*La légende du grand saint martyr Pantéléimon*. Anvers, 1933, 33 pp., planches). C'est le *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος Παντελεήμονος* de la collection métaphrastique (*BHG*<sup>2</sup>. 1414). L'attitude critique du P. Cahier à l'égard de cette légende, dont il ne faut probablement rien retenir, paraît trop sévère au Dr De M. Quelques notes sur le saint, sur l'art chrétien, sur les icônes servent d'introduction. Denys de Fournay y est vieilli de trois siècles.

Le P. M. MELLET O. P. a publié les conférences données en 1930 dans un couvent de son ordre à l'occasion du quinzième centenaire de la mort de l'évêque d'Hippone (*L'Itinéraire et l'Idéal monastiques de saint Augustin*. Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1934, in-8°, x-150 pp.). *L'Itinéraire monastique de S. Augustin* forme la première partie du volume. L'auteur y expose comment Augustin a été amené par les circonstances à une forme de vie religieuse unissant l'apostolat à la contemplation et faisant à l'étude la part plus grande qu'au travail manuel. Cassiciacum, Thagaste, Hippone marquent les étapes de cette évolution. La seconde partie,



*l'Idéal monastique de S. Augustin*, est une esquisse de ce qu'auraient été les « Constitutions » du monastère épiscopal d'Hippone. Le P. M. dégage des œuvres de S. Augustin sa pensée sur les observances et sur l'esprit de la vie commune. Il a surtout tiré parti de la Règle, c'est-à-dire la lettre CCXI aux moniales d'Hippone, des sermons 355, 356 et du *De opere monachorum*. Un bref parallèle entre S. Dominique et S. Augustin termine cette étude.

La « monographie historique », que M. l'abbé Crescenzo MARSELLA vient de consacrer aux évêques de Sora, aux confins de la Campanie et du Latium, mérite assurément les éloges que lui décerne, dans une courte préface, le savant historien P. Fedele (*I Vescovi di Sora*. Sora, Seminario, 1935, x-299 pp., ill.). Cependant les premiers chapitres, ceux qui intéressent directement nos études, devraient être mis au point, ou plutôt totalement refondus. Tout en professant un respect profond pour l'« illustre hagiographe de Faenza », l'auteur y tente le sauvetage des Passions de S. Julien (*BHL*. 4553) et de S<sup>te</sup> Restituta (*BHL*. 7192), justement reléguées par Mgr Lanzoni au rang des légendes sans autorité (*Le diocesi d'Italia*, p. 170-71). Faudra-t-il donc toujours répéter que ni l'appel à une tradition séculaire, voire immémoriale, ni la démonstration de la parfaite vraisemblance de certains épisodes ne constituent un argument historique? A noter que la *Bibliotheca hagiographica latina* n'est pas l'œuvre de M. Dufourcq (p. 35).

Après la Passion épique des SS. Paul et Julienne et la curieuse Vie de S. Conon l'Isaurien (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 369-74), MM. R. TRAUTMANN et R. KLOSTERMANN viennent de publier la Vie de Jacques le moine : *Drei griechische Texte zum Codex Suprasliensis*, III, dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, t. XII (1935), p. 277-94. De ce récit édifiant et scabreux (*BHG*. 770) une traduction latine, due à l'humaniste Gentien Hervet, a été imprimée plusieurs fois, notamment dans les *Acta SS.*, Ian. II, 869-73, et de là dans *P. G.*, CXIV, 1214-30. Un manuscrit de Paris, sans doute le n° 1217 du fonds grec, désigné par erreur sous le n° 1708, fournit à Migne la première moitié du texte grec. L'autre moitié restait inédite. On saura gré à MM. T. et K. de nous présenter une édition complète, établie d'après le Vaticanus gr. 1660. Pour les chapitres 1-15, ils ont collationné le Parisinus 1217 et noté les variantes principales de Migne : celles-ci

ne méritaient pas tant d'honneur, puisqu'elles ne sont en réalité que des fautes de lecture ou d'impression. Quant aux passages de la traduction latine cités dans les notes, ils n'ont qu'un intérêt bien mince : ils nous montrent comment, au xvi<sup>e</sup> siècle, Hervet interpréta les endroits difficiles du manuscrit de la Vaticane. Les brèves remarques qui terminent la publication (p. 292-94) comparent la version slavonne du Suprasliensis à l'original grec ; elles font suite, sans les reprendre, aux observations de S. Severjanov, dans son édition du fameux codex (Saint-Pétersbourg, 1904). Voici quelques corrections de détail : p. 280<sup>1</sup>, il faut maintenir l'imparfait ἀπῆει au lieu du présent ἀπεισιν ; p. 282-83, il n'est pas nécessaire de remplacer par ὀχθην la forme ὀχθαν qui n'est pas rare dans la prose byzantine ; p. 285 <sup>13</sup>, la vraie leçon du manuscrit ὡσανεὶ σκάφος ἐπὶ βράχους offre un sens satisfaisant (« comme un bateau sur un bas-fond ») et correspond à la traduction slave ; enfin, p. 290<sup>22</sup>, pourquoi ὅτιπερ ἔστιν ne serait-il pas correct, comme ὅνπερ σοι à la page suivante ? Trois savants viennent d'étudier la Vie de Jacques l'ermite comme source du « Père Serge » de Tolstoï (*Zeitschrift für slav. Phil.*, t. X, 1933, p. 106-125 ; t. XI, 1934, pp. 32-34, 356-58).

Dans l'église Sainte-Marie in Fontibus à Albenga, une inscription rappelle la translation, en 1409, des restes de l'évêque Benoît, mort en 900. A ce document près, ce qu'on raconte sur sa naissance, sa famille, ses études, son entrée en religion chez les bénédictins, sa vie d'ermite, ne nous est connu que par des auteurs du xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècle : G. Bucelinus, Ph. Ferrarius, Ph. Malabayla (*Act. SS.*, Febr. II, 629). De ces informations tardives, le chan. Gius. FERRARI dit n'avoir retenu que celles qui se trouvaient confirmées par des documents de l'abbaye de Cava, sur lesquels il ne nous renseigne d'ailleurs pas. Pour composer un volume (*S. Benedetto Revelli, monaco benedettino, vescovo d'Albenga, 829-900*. Lucca, 1934, 168 pp. Collection *Luci di Vita*), il a dû diluer les maigres détails dont il disposait, dans des généralités sur les évêques et les abbayes du moyen âge et dans des lieux communs sur le saint moine et le saint évêque.

Dans la même collection *Luci di Vita*, M. Gius. CASALI raconte brièvement la vie de Gemma Galgani († 1903). Il a parsemé son livre de réflexions pieuses sur les voies de la Providence et sur les exemples d'humilité et d'obéissance qu'a donnés la bienheureuse (*Gemma di Paradiso*. Ibid., 1933, 110 pp.).



Sous le titre de *Christliche Helden und ihre grossen Taten* (Freiburg, Herder, 1933, 2 vol., 123 et 139 pp.), Sœur Regina MAYER O. P. a recueilli sur des saints bien connus de courtes notices écrites d'abord pour une revue de jeunesse. Plus que l'histoire, son grand souci a été de rendre accessible à de jeunes intelligences un épisode décisif de la vie de ces héros chrétiens. Pour l'antiquité, le choix des documents n'a pas été des plus heureux. A S. Paul et à S. Ignace font cortège les SS. Blaise, Christophe, Eustache, Agathe et Agnès, dont les Passions sont loin d'être des monuments historiques.

Il y a quelques mois à peine (ci-dessus, p. 261), nous exprimions le regret que les deux Vies latines de S<sup>te</sup> Verdiana fussent encore inédites. Or la plus ancienne (BHL. 8540) vient précisément d'être publiée par M. le chanoine Olinto POGNI : *Vita di S. Verdiana* (Empoli, 1936, 23 pp.). Le seul manuscrit connu, le Laurentianus XX, 6, a été copié peu de temps après la mort de la recluse de Castelfiorentino, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle : tel est du moins l'avis d'un paléographe réputé, M. E. Rostagno. Dans le colophon, le copiste se désigne par les mots « Blasius indignissimus sacerdos et monachus ». Rien ne prouve, à notre connaissance, que le scribe ait appartenu à l'ordre de Vallombreuse, comme le prétend l'abbé Torello SALA, *Dizionario storico-biografico... di Vallombrosa*, t. I, publié par Dom F. TARANI (Firenze, 1929), p. 74. Il est encore moins probable qu'il ait composé lui-même ce court récit : d'après le prologue qu'il a mis en tête de son petit recueil de Vies de saints toscans (cf. *Act. SS.*, Maii VI, 51), il s'est borné à retoucher les textes qu'il transcrivait. M. P. a donc raison de considérer comme anonyme le document qu'il a eu l'excellente idée de publier et de traduire en italien. Le frontispice de la plaquette reproduit un bas-relief en pierre, du XIV<sup>e</sup> siècle, qui orne la façade de la « Casa di S. Verdiana » : on y voit la sainte auréolée, tenant de la main gauche un panier et donnant de l'autre la « becquée » à un serpent dressé (cf. BOCCACE, *Decam.* V, 10).

Il serait difficile — et imprudent — de juger sur le 1<sup>er</sup> fascicule, seul paru à cette date, le grand ouvrage entrepris par M. Gérasime KONIDARIS et admis par M. N. Bees dans sa collection de *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, n<sup>o</sup> 13 : *Αἱ μητροπόλεις καὶ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου καὶ ἡ « Τάξις » αὐτῶν* (Athènes, J. Papadopoulos, 1934, 1<sup>er</sup> β'-104 pp.).

que l'on possède sur les premières victimes des persécutions japonaises.

Le manuscrit n'est pas de la main du P. Frois. Cependant la lettre dédicatoire au P. Aquaviva, le style et surtout la signature autographe écartent tout doute sur son authenticité. Dans ce récit, le P. Frois se montre le narrateur exact que l'on admire dans son *Histoire*, curieux de circonstances précises, de chiffres, de détails techniques. Il rapporte textuellement, autant que faire se peut, la sentence, les lettres écrites par les martyrs au cours du voyage de Meaco à Nagasaki et jusqu'aux paroles qu'ils ont adressées à la foule. Le P. G. est d'avis que ce récit a été rédigé d'original en castillan. Ses arguments seraient plus décisifs s'il apportait un autre exemple de l'usage du castillan par le P. Frois, ne fût-ce qu'une de ses lettres. L'éditeur a modernisé le texte en ayant soin d'indiquer en note la forme primitive. Les changements sont minimes. Quatre pages du manuscrit ont été reproduites en phototypie.

Le P. Schilling annonce qu'il a retrouvé, par fragments, la seconde partie de l'histoire du P. Frois, correspondant aux années 1578-1589 et qui devait compter 99 chapitres (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 448 ; XLVI, 459). Ce sont : 1° à l'Archivo Historico Colonial de Lisbonne, dans un manuscrit de la main du P. Montanha qui au XVIII<sup>e</sup> siècle transcrivit une grande partie des œuvres du P. Frois, 43 chapitres consacrés à l'année 1578 ; 2° dans deux manuscrits de la bibliothèque Paul Sarda, respectivement 54 chapitres retraçant les événements de 1583 à 1587, 80 chapitres pour les années 1587 à 1593. L'ouvrage, mené plus loin que le P. Frois ne l'avait d'abord projeté, sans comprendre tout le règne de Hideyoshi, embrasse donc encore le début de la fameuse expédition de Corée (1591-1598) et les années qui suivirent le décret de bannissement des jésuites.

M. VAN CUTSEM.

E. A. RYAN S.I. *The Historical Scholarship of Saint Bellarmine*. Louvain, Université, 1936, in-8°, x-226 pp. (= *Recueil de travaux publiés par les membres des Conférences d'Histoire et de Philologie*, 2<sup>e</sup> série, 35<sup>e</sup> fasc.).

Quand Bellarmin fut envoyé à Louvain, il y apportait les idées et les habitudes d'esprit d'un brillant disciple de la scolastique espagnole. Dans cette ville où l'humanisme érasmien régnait en maître, le jeune théologien sentit son horizon intellectuel s'ouvrir largement. Il prit conscience de la tâche qui l'attendait et s'y



prépara par la lecture assidue des Pères et des Conciles et par l'étude de la science protestante puisée directement à la source. Ses notes sur l'histoire et la littérature ecclésiastiques ont été conservées. Bellarmin les communiquait généreusement à autrui. On les fit circuler à son insu. Sur la fin de sa vie, craignant qu'après sa mort elles ne fussent livrées à l'impression avec toutes les inexactitudes qui pouvaient s'y être glissées, il en revisa et ordonna une partie dont il surveilla lui-même la publication. C'est le *De scriptoribus ecclesiasticis* avec son supplément, la *Chronologia brevis ab orbe condito usque ad annum 1613*. Une copie du *Compendium de haeresi*, égaré, a été retrouvée tout récemment à Trèves, dans un manuscrit de l'an 1580. Le fond de ces cahiers de notes paraît avoir cessé de s'accroître méthodiquement après que Bellarmin eut quitté Louvain. C'est ce dont témoignent les manuscrits du *De scriptoribus ecclesiasticis* et de la *Chronologia brevis* antérieurs d'une quarantaine d'années au volume publié à Rome.

Les « Controverses » furent édifiées sur le savoir historique ainsi accumulé durant les premières années de professorat. Il était aisé de mesurer l'étendue des connaissances du grand controversiste. Il était plus délicat d'apprécier son sens critique et la valeur de son érudition. Le P. Ryan a surtout porté son attention sur les travaux historiques qui viennent d'être nommés. Il ne s'arrête guère aux « Controverses », ouvrage de théologie. Bellarmin a des positions à défendre, il veille à ne pas fournir d'arguments à ses adversaires ; sur nombre de questions il se borne à enregistrer l'opinion reçue chez les écrivains catholiques de son temps. C'est ainsi que dans les « Controverses » il ne rejette pas les Fausses décrétales, alors qu'il existe une dissertation de sa plume (1589), où il énumère toutes ses raisons d'en nier l'authenticité. Le grand mérite du P. R. a été de rassembler des observations éparses et de donner tout son développement à un sujet déjà traité d'occasion par X. Le Bachel et, J. Turmel, P. Polman, S. Tromp et les biographes de Bellarmin.

M. VAN CUTSEM.

Arturo CRONIA. *Saggi di letteratura bulgara antica*. Roma, Istituto per l'Europa Orientale, 1936, in-8°, 128 pp.

Cette anthologie de la littérature bulgare ancienne se compose d'extraits, en traduction italienne, des œuvres les moins dépendantes de la littérature byzantine. Ce sont : la fin de la Vie de S. Cyrille-Constantin, mise sous le nom de Clément, évêque d'Ochrida ; la

prière alphabétique de l'évêque Constantin ; un passage de l'Hexaméron de Jean l'exarque, de l'apologie pour l'alphabet slave par le moine Hrabr, du discours du saint prêtre Cosme contre les Bogomiles, de la Vie de S. Jean de Rila († 946) par le patriarche Euthyme, du panégyrique d'Euthyme par Grégoire Camblak. Des fragments d'œuvres anonymes : apocryphes, romans, « bestiaires », chroniques, ont aussi trouvé place dans ce recueil. Chaque extrait est précédé d'une brève introduction et accompagné d'une bibliographie.

Les lecteurs qui ne sont pas italiens regretteront peut-être que la bibliographie générale, faisant suite à un aperçu sommaire sur la littérature bulgare, soit restreinte aux livres bulgares et italiens.

M. VAN CUTSEM.

Θρησκευτική και χριστιανική 'Εγκυκλοπαιδεία, t. I, fasc. 1-7. Athènes, 1936, in-4°, 56 pp. et 1120 col., ill.

Les deux dictionnaires encyclopédiques, publiés concurremment à Athènes dans ces dernières années : la *Μεγάλη 'Ελληνική 'Εγκυκλοπαιδεία*, en 24 volumes in-folio (1927-34) et l'*'Εγκυκλοπαιδικόν Λεξικόν*, en 12 volumes in-quarto (1927-31), n'avaient réservé qu'une place assez restreinte à l'histoire ecclésiastique et à la religion en général. C'est ce qui justifie la création d'une nouvelle encyclopédie grecque, consacrée exclusivement aux sciences religieuses. Entreprise sous la direction de M. Jean Démaratos, elle paraît en fascicules mensuels, qui comprennent 160 colonnes de texte et 8 pages d'actualités, celles-ci destinées à disparaître du volume relié. On ne peut évidemment qu'applaudir à l'idée de doter la Grèce chrétienne d'un répertoire analogue au *Lexikon für Theologie und Kirche* de Mgr Buchberger. Quant à la réalisation de l'ambitieux projet, elle dépendra avant tout de la compétence et du travail des différents collaborateurs. Celui à qui ont été confiées les notices hagiographiques, M. le professeur Emmanuel Pantelakis, est depuis longtemps familiarisé avec son sujet. Il suffit de parcourir le long article (col. 182-208) qu'il a intitulé *'Αγιολογία* et les références bibliographiques qui suivent certaines de ses notices pour se persuader qu'il n'ignore aucun des ouvrages essentiels. Nous n'oserions affirmer qu'il en a toujours retenu les enseignements les plus importants. C'est ainsi qu'à propos de S. Agathonicus de Sélymbria il cite très exactement *Les Saints de Thrace et de Mésie*, dans *Anal. Boll.*, XXXI, 245 ; mais il a rédigé sa notice sans tenir aucun compte de cette page du P. Delehaye. Il se complaît d'ordinaire à résumer fidèlement les



Passions des martyrs, même s'il s'agit de romans d'allure épique dépourvus de toute valeur ; mais il néglige de relever les traces anciennes du culte, seules preuves, bien souvent, de la réalité historique d'un saint. En bien des cas il eût suffi de recourir, par exemple, aux *Origines du culte des martyrs* du P. Delehaye, pour combler cette regrettable lacune et donner, en plus de la légende, quelques renseignements sûrs et d'autant plus intéressants qu'ils sont généralement moins connus.

Pour les saints de l'Église grecque, M. Pantelakis n'avait aucune peine à trouver, dans les *Ménées* et autres recueils similaires, les éléments de ses notices. Pour les saints de l'Occident, qu'il a eu le réel mérite de ne pas exclure, il n'a vraiment pas eu la main heureuse en choisissant pour guide le *Dictionnaire d'hagiographie* de Dom Baudot (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 380). C'est fort dommage pour ses lecteurs grecs. Quant aux érudits « européens » qui auront à leur disposition la nouvelle encyclopédie, ils y consulteront de préférence les articles consacrés aux néo-martyrs d'Orient et aux prélats, moines ou écrivains orthodoxes de l'époque moderne. Ils s'arrêteront aussi à deux articles particulièrement développés : *Ἀθῆναι* (col. 405-470), par MM. Konidaris et Xyngopoulos ; *Ἀθῶς* (col. 471-615), par M. Xyngopoulos et le P. Euloge Kourilas. Fr. HALKIN.

Sir Ernest A. Wallis BUDGE († 1934) avait fait paraître en 1922 les *Legends of our Lady Mary the perpetual Virgin and her mother Hanna*, traduction anglaise de la Vie éthiopienne de St<sup>e</sup> Anne, de légendes de la Vierge et d'œuvres poétiques en son honneur. L'édition était épuisée. L'un des derniers soins de M. B. a été de préparer, comme pour plusieurs autres de ses publications, une édition moins coûteuse de cet ouvrage (Oxford University Press, 1933, 314 pp.). Le format excepté, elle est en tout pareille à la précédente.

Le P. Bern. MENTHON A. A., curé latin de Brousse, s'est proposé « de faire revivre quelques-uns des saints personnages qui ont illustré les solitudes de la Bithynie, en les remplaçant autant que possible au milieu des sites qui leur étaient familiers et dans leur propre demeure » (*Une terre de légendes. L'Olympe de Bithynie. Ses saints, ses couvents, ses sites*. Paris, Bonne Presse, 1935, 256 pp., 2 cartes hors texte). Au prix de « laborieuses recherches et de pénibles explorations », il a pu fixer l'emplacement exact des principaux monastères

Mieux vaut, en attendant la suite, nous contenter de traduire le sous-titre, d'ailleurs assez explicite : Contribution à l'histoire des « Taktika » et du patriarcat de Constantinople, du iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, sur la base du Taktikon conservé dans le manuscrit de Paris 1555A.

Le n<sup>o</sup> 14 de la même collection est dû à M. Jean KARMIRIS. Il contient d'abord une étude de 78 pages sur la vie et les œuvres du plus savant des théologiens grecs du xvi<sup>e</sup> siècle, le moine Pachôme Roumanos (1508-1553), puis l'édition princeps de quelques opuscules dogmatiques et polémiques : 'Ο Π. 'Ρουσάνος καὶ τὰ ἀνέκδοτα δογματικά καὶ ἄλλα ἔργα αὐτοῦ (Athènes, « Byz.-neugr. Jahrbücher », 1935, 301 pp.). Le lecteur familiarisé avec les textes hagiographiques et notamment avec les Passions légendaires, comprendra que la question suivante ait pu se poser à l'esprit d'un théologien dépourvu de sens critique : « Pourquoi le Seigneur, qui délivrait d'ordinaire ses confesseurs et ses martyrs de toute espèce de tourments, les laissait-il périr décapités par le glaive ? » (p. 282-83).

A signaler aux fervents de la liturgie byzantine, le travail de M. Basile EXARCHOS sur le système des lectures bibliques actuellement en vigueur dans la récitation de l'office divin : Τὸ παρ' ἡμῖν ἱσχυρὸν σύστημα βιβλικῶν ἀναγνωσμάτων ἐν τοῖς τακτοῖς καιροῖς δημοσίας λατρείας, fasc. 1 (Athènes, 1935, 160 pp.). Le cycle annuel des fêtes mobiles a été seul examiné jusqu'à présent. Trente-deux tableaux insérés dans le texte doivent faciliter les comparaisons et les vues d'ensemble.

L'objet et la méthode du *Repertorium germanicum*, tel qu'il reparut en 1916 d'après un plan nouveau, ont été suffisamment définis et analysés ici même (XXXVIII, 216). Après dix-sept années d'interruption la publication a repris sa marche — une marche accélérée — sous l'impulsion du directeur de l'Institut prussien de Rome, M. Paul KEHR. Du tome II, trois fascicules sur quatre ont déjà vu le jour (Berlin, Weidmann, 1933, 93\* pp. et 1248 col.). Le tome III, complet en un volume, a également paru (1935, 48\* pp. et 704 col.). A M. E. Göller, auteur du t. I, ont succédé MM. Gerd TELLENBACH et Ulrich KÜHNE. Le premier a pris à sa charge les pontificats d'Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII ; le second a embrassé la période, plus courte mais troublée, des papes Alexandre V et Jean XXIII et du concile de Constance.



Passions des martyrs, même s'il s'agit de romans d'allure épique dépourvus de toute valeur ; mais il néglige de relever les traces anciennes du culte, seules preuves, bien souvent, de la réalité historique d'un saint. En bien des cas il eût suffi de recourir, par exemple, aux *Origines du culte des martyrs* du P. Delehaye, pour combler cette regrettable lacune et donner, en plus de la légende, quelques renseignements sûrs et d'autant plus intéressants qu'ils sont généralement moins connus.

Pour les saints de l'Église grecque, M. Pantelakis n'avait aucune peine à trouver, dans les *Ménées* et autres recueils similaires, les éléments de ses notices. Pour les saints de l'Occident, qu'il a eu le réel mérite de ne pas exclure, il n'a vraiment pas eu la main heureuse en choisissant pour guide le *Dictionnaire d'hagiographie* de Dom Baudot (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 380). C'est fort dommage pour ses lecteurs grecs. Quant aux érudits « européens » qui auront à leur disposition la nouvelle encyclopédie, ils y consulteront de préférence les articles consacrés aux néo-martyrs d'Orient et aux prélats, moines ou écrivains orthodoxes de l'époque moderne. Ils s'arrêteront aussi à deux articles particulièrement développés : *Ἀθῆναι* (col. 405-470), par MM. Konidaris et Xyngopoulos ; *Ἀθῶς* (col. 471-615), par M. Xyngopoulos et le P. Euloge Kourilas. Fr. HALKIN.

Sir Ernest A. Wallis BUDGE († 1934) avait fait paraître en 1922 les *Legends of our Lady Mary the perpetual Virgin and her mother Hanna*, traduction anglaise de la Vie éthiopienne de S<sup>te</sup> Anne, de légendes de la Vierge et d'œuvres poétiques en son honneur. L'édition était épuisée. L'un des derniers soins de M. B. a été de préparer, comme pour plusieurs autres de ses publications, une édition moins coûteuse de cet ouvrage (Oxford University Press, 1933, 314 pp.). Le format excepté, elle est en tout pareille à la précédente.

Le P. Bern. MENTHON A. A., curé latin de Brousse, s'est proposé « de faire revivre quelques-uns des saints personnages qui ont illustré les solitudes de la Bithynie, en les remplaçant autant que possible au milieu des sites qui leur étaient familiers et dans leur propre demeure » (*Une terre de légendes. L'Olympe de Bithynie. Ses saints, ses couvents, ses sites*. Paris, Bonne Presse, 1935, 256 pp., 2 cartes hors texte). Au prix de « laborieuses recherches et de pénibles explorations », il a pu fixer l'emplacement exact des principaux monastères

Mieux vaut, en attendant la suite, nous contenter de traduire le sous-titre, d'ailleurs assez explicite : Contribution à l'histoire des « Taktika » et du patriarcat de Constantinople, du iv<sup>e</sup>-v<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, sur la base du Taktikon conservé dans le manuscrit de Paris 1555A.

Le n° 14 de la même collection est dû à M. Jean KARMIRIS. Il contient d'abord une étude de 78 pages sur la vie et les œuvres du plus savant des théologiens grecs du xvi<sup>e</sup> siècle, le moine Pachôme Roumanos (1508-1553), puis l'édition princeps de quelques opuscules dogmatiques et polémiques : 'Ο Π. 'Ρουσάνος καὶ τὰ ἀνέκδοτα δογματικὰ καὶ ἄλλα ἔργα αὐτοῦ (Athènes, « Byz.-neugr. Jahrbücher », 1935, 301 pp.). Le lecteur familiarisé avec les textes hagiographiques et notamment avec les Passions légendaires, comprendra que la question suivante ait pu se poser à l'esprit d'un théologien dépourvu de sens critique : « Pourquoi le Seigneur, qui délivrait d'ordinaire ses confesseurs et ses martyrs de toute espèce de tourments, les laissait-il périr décapités par le glaive ? » (p. 282-83).

A signaler aux fervents de la liturgie byzantine, le travail de M. Basile EXARCHOS sur le système des lectures bibliques actuellement en vigueur dans la récitation de l'office divin : Τὸ παρ' ἡμῖν ἱσχυὸν σύστημα βιβλικῶν ἀναγνωσμάτων ἐν τοῖς τακτοῖς καιροῖς δημοσίας λατρείας, fasc. 1 (Athènes, 1935, 160 pp.). Le cycle annuel des fêtes mobiles a été seul examiné jusqu'à présent. Trente-deux tableaux insérés dans le texte doivent faciliter les comparaisons et les vues d'ensemble.

L'objet et la méthode du *Repertorium germanicum*, tel qu'il reparut en 1916 d'après un plan nouveau, ont été suffisamment définis et analysés ici même (XXXVIII, 216). Après dix-sept années d'interruption la publication a repris sa marche — une marche accélérée — sous l'impulsion du directeur de l'Institut prussien de Rome, M. Paul KEHR. Du tome II, trois fascicules sur quatre ont déjà vu le jour (Berlin, Weidmann, 1933, 93\* pp. et 1248 col.). Le tome III, complet en un volume, a également paru (1935, 48\* pp. et 704 col.). A M. E. Göller, auteur du t. I, ont succédé MM. Gerd TELLENBACH et Ulrich KÜHNE. Le premier a pris à sa charge les pontificats d'Urbain VI, Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII ; le second a embrassé la période, plus courte mais troublée, des papes Alexandre V et Jean XXIII et du concile de Constance.



Chacun des volumes est précédé, comme l'était l'ouvrage de M. Göller, d'une analyse approfondie des sources et de plusieurs études d'ordre technique où sont examinés de près divers rouages de la chancellerie pontificale. On lira avec intérêt la section V de l'introduction au t. II: *Zu den Methoden der Quellenbearbeitung* (p. 84\*-89\*). M. T. y expose certains changements apportés à la disposition générale du répertoire; ils vont dans le sens de la simplification et seront, de ce chef, bien accueillis.

Un labeur considérable se trouve condensé dans le tome II de l'imposant ouvrage que publie le R<sup>me</sup> Abbé de Coesfeld, Dom Raphaël MOLITOR: *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände* (Münster i. W., Aschendorff, 1932, xxiii-688 pp.). Comme le volume précédent, dont nous avons rendu compte (XLVII, 172), il intéresse au plus haut point l'histoire juridique des unions entre monastères et puise sa valeur originale dans un nombre incalculable de pièces d'archives, patiemment dépouillées. Si nous avons tardé quelque peu à signaler ici ce second tome, c'est qu'il embrasse une période moins proche de nos études habituelles. Il porte en sous-titre: « Verbände von Kongregation zu Kongregation. Verband und Exemption » Un troisième et dernier volume a paru dans l'intervalle, sur les tentatives d'union au xix<sup>e</sup> siècle. Il ne nous a pas encore été adressé.

M. Evelyn WAUGH n'a pas cru nécessaire d'attendre, pour présenter au grand public anglais une bonne Vie du B. Edmond Champion, qu'un historien de profession se soit rencontré pour remplacer l'ouvrage excellent de Simpson, qui date de près de soixante-dix ans. Il a préféré mettre en œuvre lui-même, dans un récit sans prétentions, les détails nouveaux recueillis dans les articles de revue ou les publications spécialisées, avec la collaboration bienveillante d'érudits comme le P. L. Hicks S.I. Son *Edmund Champion* (London, Longmans, 1935, x-225 pp.), fort agréablement écrit, mérite d'avoir de nombreux lecteurs. Quelques légères erreurs auraient pu être évitées. On n'imagine guère, par exemple, au début du xvi<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, des Frères Prêcheurs enseignant, dans les écoles de villages, les éléments de la grammaire (p. 219). P. 150, lire Uxenden pour Uxender. Quant au P. Salésien de la p. 82, figure inattendue au xvi<sup>e</sup> siècle, c'est Silésien qu'il faut lire.

# OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ABERCROMBIE (N.). *The Origins of Jansenism*. Oxford, Clarendon Press, 1936, xii-341 pp. (= *Oxford Studies in Modern Languages and Literature*).
- ACHELIS (H.). *Die Katakomben von Neapel*. 4, 5. Liefg. Leipzig, Hiersemann, 1935, in-4°, 24 planches.
- ALDAMA (J. A. DE) S. I. *El simbolo Toledano I*. Roma, Pont. Università Gregoriana, 1934, x-167 pp. (= *Analecta gregoriana*, 7).
- Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis*, ed. C. SAMARAN et A. VAN MOÉ. T. III. Paris, H. Didier, 1935, in-4°, xiv-891 pp.
- BIHLMAYER (K.). *Kirchengeschichte*. I. Paderborn, Schöningh, 1936, 403 pp.
- BOEREN (P. C.). *Étude sur les tributaires d'église dans le comté de Flandre du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*. Amsterdam, H. J. Paris, 1936, xxvi-184 pp.
- BOMAN (E.). *Deux miracles de Gautier de Coinci*. Paris, Droz, 1936, cxx-87 pp.
- CALDERINI (A.). *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell' Egitto greco-romano*. Fasc. 1. Cairo, Società R. di geografia 1935, in-4°, xii-216 pp.
- CESSI (R.). *Leggende Antoniane*. Milano, « Vita e Pensiero », 1936, viii-115 pp.
- COLOMBO (A.). *I dittici eburnei della basilica di Monza. Le ampolle metalliche della basilica reale di Monza*. S. l., s. a., in-4°, 16 pp., illustré.
- DAVID (A.). *Stations aux « Notre-Dame » de Paris*. Paris, Desclée, 1936, 268 pp.
- DAWKINS (R. M.). *The Monks of Athos*. London, G. Allen, 1936, 408 pp., ill.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Fasc. 49-52. (Bishop-Bonnaud). Paris, Letouzey, 1935-36, in-4°, col. 1-1024.
- DOLS (J. M. E.). *Bibliographie der Moderne Devotie*, I. Nijmegen, Centrale, Drukkerij, 1936, 32 pp.
- EKWALL (E.). *The Concise Oxford Dictionary of English Place-Names*. Oxford, Clarendon Press, 1936, xlviii-520 pp.
- ERB (A.). *Zeugen Gottes. Eine Folge von Heiligenleben*. Freiburg, Herder, 1935, 402 pp., illustré.
- EYRE (E.). *European Civilization, its Origin and Development*. Vol. IV. Oxford, University Press, 1936, 754 pp.
- FILTHAUT (E.) O. P. *Roland von Cremona O. P. und die Anfänge der Scholastik im Predigerorden*. Vechta i. O., Albertus-Magnus-Verlag, 1936, xv-224 pp.
- FLICHE (A.) et MARTIN (V.). *Histoire de l'Église*. T. I-II, par J. LEBRETON et J. ZEILLER ; t. III, par J.-R. PALANQUE, G. BARDY et P. DE LABRIOLLE. Paris, Bloud et Gay, 1934-1936, 3 vol., 474, 511, 539 pp., cartes.
- GOVER (J. E. B.), MAWER (A.), STENTON (F. M.). *The Place-Names of Warwickshire*. Cambridge, University Press, 1936, li-409 pp., cartes.
- GREVEN (J.). *Die Kölner Kartause und die Anfänge der katholischen Reform in Deutschland*. Herausgegeben von W. NEUSS. Münster i.W., Aschendorff, 1935, xv-120 pp., portrait.
- GWYNN (E.). *The Metrical Dindshenchas*. Part V. Dublin, Royal Irish Academy, 1935, in-8°, viii-314 pp. (= *Todd Lecture Series*, 12).
- HULEN (A. B.). *Porphyry's Work against the Christians. An Interpretation*. Scottdale, Mennonite Press, 1933, 56 pp. (= *Yale Studies in Religion*, 1).



- INGLISIAN (V.). *Armenien in der Bibel*. Wien, Mekhitaristes, 1935, in-8°, xix-102 pp. (= *Studien zur Armenischen Geschichte*, VII).
- JACQUIN (A.-M.). *Histoire de l'Église*. I-II. Paris, Desclée, 1928-36, 698, 683 pp. *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, t. XIII. Münster, Aschendorff, 1935, 472 pp. *Journal of the County Louth Archaeological Society*. Vol. VIII, 2, 1934. Dundalk, W. Tempest, 1935, pp. 117-217, illustré.
- KJELLMAN (H.). *La Vie saint Edmund le Rei. Poème anglo-normand du XII<sup>e</sup> siècle par Denis PIRAMUS*. Göteborg, 1935, cxxxvi-211 pp.
- KLOSTERMANN (R. A.). *Maxim Grek in der Legende*. Inaugural-Dissertation. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1934, 57 pp.
- KOS (M.). *Conversio Bagoariorum et Carantanorum*. Ljubljana, 1936, 157 pp., fac-similés (= *Razprave znanstvenega Društva v Ljubljani*, 11).
- LAURENT (H.), VALLI (F.). *Fontes Vitae S. Catherinae Senensis historici*, I, IV. Firenze, Sansoni, 1936, 69, xxii-33 pp., fac-similés.
- LE COUTURIER (E.). *La Visitation*. Paris, Grasset, 1935, 279 pp. (= *Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux*, 20).
- [LORENZON (G.)] *La basilica dei santi Felice e Fortunato in Vicenza*. Vicenza, 1934, 47 pp., illustré.
- MENÉNDEZ PIDAL (R.). *Historia de España*. T. II. Madrid, Espasa-Calpe, 1935, in-4°, xl-810 pp., illustrations.
- Michaelis Pselli Scripta minora...* edidit Ed. KURTZ... in lucem emisit Fr. DREXL. I. Milano, « Vita e Pensiero », 1936, xix-512 pp. (= *Orbis romanus*, 5).
- MICHEL (A.). *Papstwahl und Königsrecht oder das Paspstwahl-Konkordat von 1059*. München, M. Hueber, 1936, iv-228 pp.
- Miscellanea Isidoriana. Homenaje a S. Isidoro de Sevilla (636-1936)*. Roma, P. Università Gregoriana, 1936, 387 pp., fac-similés.
- MONVAL (J.). *Les Frères hospitaliers de Saint-Jean de Dieu*. Paris, Grasset, 1936, 250 pp. (= *Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux*, 22).
- MOONEY (J.). *St Magnus, Earl of Orkney*. Kirkwall, W. R. Mackintosh, 1935, xiv-324 pp., illustré.
- MORAVCSIK (G.). *Ἑλληνικὸν ποίημα περὶ τῆς μάχης τῆς Βάρωνης*. Budapest, 1935, 56 pp. (= *Οὐγγροελληνικαὶ μελέται*, 1).
- MORIN (L.). *Les monuments du culte de sainte Jule à Saint-Martin-ès-Vignes près Troyes*. Troyes, 1935, in-4°, 45 pp., 8 fig., plan.
- MYRIAM DE G. *Louise de Ballon, réformatrice des Bernardines*. Paris, Desclée, 1935, xxxviii-560 pp., ill.
- PACETTI (D.) O.F.M. *S. Bernardino da Siena. Le Prediche volgari inedite*. Siena, Cantagalli, 1935, 2 vol., 518, 560 pp.
- PASTOR (L. VON). *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*. XVI. Freiburg, Herder, 1931-33, 3 vol., 1011, 440, xxxix-678 pp.
- PISKORSKI (S.). *Żywot Barlaama i Jozafata*. Wydał i wstępem poprzedził Jan JANÓW. Lwów, 1935, in-8°, ccviii-322 p.
- POPRUŽENKO (M.), ROMANSKI (St.). *Revue bibliographique des sources slaves de la vie et de l'œuvre des SS. Cyrille et Méthode*. Sofia, 1935, in-4°, 68 pp.
- PRIMS (F.). *De Onze-Lieve-Vrouw-Abdij der Norbertijnen te Postel*. Antwerpen, Veritas, 1935, 217 pp., ill. (= *Campinia sacra*, IV).
- PRÜMM (K.) S. I. *Der christliche Glaube und die altheidnische Welt*. Leipzig, J. Hegner, 1935, 2 vol., 506, 532 pp.

## INDEX SANCTORUM

*Indicem in pagellas 335-55 vide supra p. 355-58.*

- Abo Tiphlis. m. 171.  
 Abraham et Maria 383.  
 Adalbertus ep. Prag. 228, 230, 442.  
 Adalheida imp. 426.  
 Adamnanus ab. Hien. 130, 165, 409, 411.  
 Adelphus ep. Mett. 425, 426.  
 Aegidius ab. 225, 451.  
 Aemilianus Cucullatus 435.  
 Aemilianus erem. Ponticiac. et Brachio ab. Manat. 188.  
 Agapitus m. Praeneste 285.  
 Agatha v. m. 464.  
 Agathonicus m. 459.  
 Agnes v. m. 450, 464.  
 Agritius ep. Trever. 418.  
 Aidus (Aid mac Bric) ep. Killar. 133, 167.  
 Ailbeus (Ailbhe) ep. Imlac. 166.  
 Albanus m. 217.  
 Albinus m. in Numidia 306.  
 Alexander, Eventius, Theodulus et soc. mm. 169.  
 Alexander Romanus m. 401.  
 Alexander m. cultus in mon. Leberaha 214.  
 Alexander m. 285.  
 Alexius conf. 223.  
 Allucius conf. 262.  
 Alto ab. in Bavaria 165.  
 Amandus ep. Argentorat. 214, 425.  
 Amandus ep. Traiect. 208.  
 Amantius ep. Rutenus 437.  
 Amator ep. Augustodun. 451.  
 Amator ep. Autisiodor. 451.  
 Amator erem. 451.  
 Ambrosius ep. Mediol. 169, 364.  
 Anastasia m. 161, 271.  
 Andreas Salos 70.  
 Andreas seu Zoerardus, et Benedictus erem. 227, 229.  
 Anna mater B. M. V. 430, 460.  
 Antiochus m. 385.  
 Antonius ab. 70, 81.  
 Apollonia v. m. Alexandriae 166.  
 Apollonia v. m. Romae 166.  
 Arbogastus ep. Argentorat. 214.  
 Archelides mon. 392.  
 Aristaces et alii filii ac nepotes S. Gregorii Illuminatoris 397.  
 Arsadius cultus in mon. Ilm-münster 285.  
 Arsenius anach. 70.  
 Artemius m. 384.  
 Athanasius ep. Alex. 387.  
 Athanasius Athon. 73, 75, 81, 107.  
 Attala abb. Argentorat. 425.  
 Attalus m. Lugdun. 163.  
 Attilanus ep. Zamor. 192.  
 Auctor ep. Trever. 418.  
 Audoenus ep. Rotomag. 211.  
 Augustinus ep. Cantuar. 200-202.  
 Augustinus ep. Hippon. 173, 315, 428, 461.  
 Aurelia v. Argentorat. 332, 425.  
 Aurelianus ep. Arelat. 212.  
 Aurelius patronus Hirsaug. 214.  
 Austreberta abb. Pauliac. 9.  
 Avitus ep. Vienn. 195.  
 Baptista Varano v. 250.  
 Barbara v. m. 178.  
 Bartholomaeus ap. 428, 452.  
 Bartholomaeus Recinet. 445.  
 Basilius ep. Caesar. 224.  
 Basinus ep. Trever. 418.  
 Beda Ven. 16, 200-203, 206, 410.  
 Benedictus ep. Albing. 463.  
 Benedictus ab. Casin. 168, 219.



- Benedictus, Iohannes et soc. mm.  
     in Polonia 228.  
 Bernacus (Brannock, Brenach,  
     Brynach) ab. 225.  
 Bernardus ep. Bellic. 226.  
 Bernardus ab. Clarevall. 185,  
     226, 260.  
 Bernardus ep. Maurian. 226.  
 Bernardus ep. Parm. 259.  
 Bertuinus ep. Maloniae cultus  
     34, 417.  
 Besamon m. 393.  
 Bibiana v. m. Romae 161, 283.  
 Biblis m. Lugduni 163.  
 Blandina m. Lugduni 163, 422.  
 Blasius ep. m. 464.  
 Boethius ep. in Hibernia 411.  
 Bonaventura card. 221.  
 Bonifatius ep. Moguntinus 15,  
     137, 207, 213, 215, 422.  
 Bonifatius in Scotia 412.  
 Brannock. *Vid.* Bernacus.  
 Brendanus ab. Clonfert. 131,  
     169, 185.  
 Briga soror S. Brendani 131.  
 Brigida v. Kildariae 17, 119, 185,  
     416, 417.  
 Brittola v.m. soc. Ursulae 17, 19.  
 Bruno fund. Ord. Carthus. 452.  
 Bruno conf. Ord. Praed. 332.  
 Bruno Querfurten. ep. m. 228.  
 Buite = Boethius.  
  
 Caecilia v. m. 161.  
 Caelestinus V p. *Vid.* Petrus de  
     Murrone.  
 Caesarius ep. Arelat. 185, 276.  
 Caillin ep. Fidhnach. 243.  
 Cairnech = Carantocus.  
 Candidus m. cultus in Innichen  
     283.  
 Carantocus ab. in Hibernia 411.  
 Carolus Borromaeus 251.  
 Cassianus ep. Hortanus 442.  
 Castorius cultus in Tegernsee 30.  
 Castulus m. Romae 28, 285.  
 Catharina v. m. 186, 395.  
 Catharina de Gallanza 250.  
 Catharina Senensis 238, 239.  
 Celsinus presb. Remis 34.  
 Charitine v. m. 396.  
 Christina v. m. 214, 383.  
 Christina paenitens Spoleti 250.  
 Christophorus m. 224, 464.  
 Chrysanthus et Daria mm. 16.  
 Chryses m. *Vid.* Oski.  
 Chrysogonus m. Aquileiae 30, 270.  
 Chunialdus presb. 34.  
 Clara abb. apud Montem Falco-  
     nem 261.  
 Clemens p. m. 161, 451.  
 Coemgenus ab. Glendaloch. 242.  
 Colmán Moccu Beognae 120.  
 Colmanus Ela ab. 166.  
 Columba ab. Hien. 200, 256,  
     406, 408, 409.  
 Columbanus ab. 211, 411-12, 416.  
 Coluthus m. 395.  
 Comitius m. 313.  
 Concordius ep. Arelat. 276.  
 Conradus de Herlesheim 324, 332.  
 Conwoion ab. Roton. 168.  
 Corbinianus ep. Frising. 28.  
 Coronati Quattuor mm. 161.  
 Cosmas et Damianus 395.  
 Crispinus m. in Numidia 306.  
 Cucufas m. Barcinone 214, 432.  
 Cuimmin Coinder. 241.  
 Cumianus ep. et mon. Bobien.  
     169.  
 Cumianus Fada ab. Clonfert. 169.  
 Cunibertus ep. Colon. 16, 423.  
 Curitan = Bonifatius in Scotia.  
 Cuthbertus ep. Lindisfarn. 16, 20,  
     29, 206-207.  
 Cyprianus ep. Carthag. 312.  
 Cyprianus et Iustina mm. 29 1.  
 Cyrillus ep. Hierosol. 386.  
 Cyrillus et Methodius 458.  
 Cyrinus = Quirinus.  
  
 Dalmatius m. in Pedemonte 332.  
 Daniel stylita 152.  
 Daniel O. F. M., m. Septae 258.  
 Darerca (*al.* Modwenna) v. 17, 19.  
 David mon. Hemmenrod. 260.

- David seu Dewi ep. Meven. 165.  
 David et Tiričan mm. 397.  
 Demetrius m. 72, 176, 232, 276.  
 Deodatus ep. 426.  
 Dionysius Athon. 49, 56.  
 Dionysius ep. Paris. 450.  
 Dominicus fund. O. P. 224, 234-238, 452, 462.  
 Donatus m. in Numidia 306.  
 Donnanus m. in Scotia 410.  
 Dormientes septem 392.  
 Dorothea v. m. Caesar. 186.  
 Dovitianus m. Ammaedarae 313.  
 Drithelmus conf. 130.  
  
 Edilburga = Ethelburga.  
 Edmundus Campion m. 253, 466.  
 Egbertus presb. Hiensis 16, 20.  
 Einbetta, Wilbetta, Worbetta 425.  
 Eloquentius ab. Latiniac. 417.  
 Emerentiana v. m. 266.  
 Emetherius m. Calaguri 276.  
 Eparchius recl. Engolism. 188.  
 Epiphanius ep. in Cypro 380, 381.  
 Erendrudis abb. Salisburgi 29.  
 Ermino ep. et ab. Lob. 16, 34.  
 Ethelburga abb. Berecing. 328.  
 Etheldreda reg. abb. 224.  
 Eucharis, Valerius et Maternus 15, 418.  
 Eudocia m. 233.  
 Eugenia abb. Hohenburg. 426.  
 Eugenia v. m. Rom. 161.  
 Eulalia v. m. Emeritae 192.  
 Eupychius m. Caesareae 176.  
 Eusicius ab. Cellen. 188.  
 Eustachius et soc. mm. 186, 464.  
 Eustratius, Eugenius, Mardarius, Orestes et Auxentius mm. 178.  
 Euthymius Hagiorita 170.  
 Euthymius ab. in Palaest. 70.  
  
 Fabius vexillifer m. 293, 300.  
 Failbe mac Cruaich Dibich 210.  
 Falbeus (*al.* Flaveus) ep. 210.  
 Faustina m. in Numidia 306.  
 Faustinianus m. in Numidia 306.  
 Faustinus m. in Numidia 306.  
 Felicissimus et Agapitus mm. 285.  
 Felicitas m. in Africa 315.  
 Felicitas m. Ammaedarae 313.  
 Felicitas m. Romae 161.  
 Felix m. Gerundae 432.  
 Felix presb. Nolanus m. 280.  
 Felix ep. Trever. 418.  
 Felix diac. m. in Numidia 306.  
 Ferreolus m. Viennae 290.  
 Fiacrius erem. 417.  
 Fidelis soc. S. Florentii 424.  
 Fides v. m. Aginni 425.  
 Finan in Scotia 412.  
 Finbarrus ep. Corcag. 165.  
 Findanus recl. Rhenaug. 189.  
 Flaveus. *Vid.* Falbeus.  
 Flavianus ep. CP. 364, 395.  
 Flora 260.  
 Flora v. 437.  
 Florentius ep. Argentorat. 214, 332, 425.  
 Florianus m. Laureaci 228.  
 Florinus presb. in Rhetia 35.  
 Foillanus m. Fossis 17, 20, 417.  
 Forannanus ab. Walciodor. 417.  
 Fortunius m. Ammaedarae 313.  
 Francisca Romana vid. 241.  
 Franciscus Assis. 219-21, 238, 452.  
 Franciscus Borgia 433.  
 Franciscus Xaverius 247.  
 Fredegandus ab. Turnin. 417.  
 Fronto ep. Petragoric. 426.  
 Fructuosus, Augurius et Eulogius mm. 290, 427.  
 Furseus ab. Latiniac. 17, 20, 417.  
  
 Gallus ab. 411.  
 Gemma Galgani v. 463.  
 Genesius m. Arelate 275, 290.  
 Genesius m. Romae. 276.  
 Georgius m. 182, 224, 384, 387, 395, 433, 435.  
 Georgius Hagiorita 170.  
 Geraldus comes Auriliac. 167.  
 Gerebernus presb. m. 430.  
 Gereon, Victor, Cassius, Florentius et soc. mm. 15, 20, 32.



- Gildas Sapiens ab. 117, 200.  
 Gisilarius presb. 34.  
 Gordianus et Epimachus mm. 285, 289.  
 Gorgonius m. 214.  
 Gregoria v. m. soc. S. Ursulae 17, 19, 36.  
 Gregorius I p. 129, 133, 169, 200.  
 Gregorius VII p. 213, 434.  
 Gregorius Illuminator 397, 399.  
 Gregorius Pirangušnasp 398.  
 Gregorius Sinaita 82-91.  
 Guardatus conf. 447.  
 Gumbertus ep. 430.  
 Gundelindis abb. 425.  
  
 Haseka v. recl. 189.  
 Hedwigis ducissa Silesiae 228.  
 Hedwigis regina Poloniae 228.  
 Helena imp. 386.  
 Henricus puer m. 425.  
 Henricus Walpole m. 253.  
 Heraclides m. Alex. 392, 394.  
 Hermenegildus rex m. 432.  
 Hermes m. Romae 205, 428.  
 Hesychius. *Vid.* Sukhias.  
 Hilarius ep. Arelat. 276.  
 Hippolytus m. Romae 286.  
 Hippolytus, Eusebius et soc. mm. Romae 161.  
 Honoratus ep. Arelat. 276.  
 Horsiesius ab. 370.  
 Hospitius recl. 188.  
 Hugo ep. Gratianopol. 225.  
 Hugo ep. Lincoln. 225, 226.  
 Humilitas abb. 262.  
 Hyacinthus (*al.* Iacko) O. P. 228.  
  
 Ia v. 204.  
 Iacobus Maior ap. 432.  
 Iacobus erem. in Palaestina 462.  
 Iacobus de Voragine 440.  
 Ianuaria m. Ammaedarae 313.  
 Ianuarius, Laurentius et Petrus Beneventi 169.  
 Iazdbozid m. 398.  
 Ieiunius mon. in Calabria 258.  
 Iesus Christus D. N. — Passionis reliquiae 44. Sanguis 260. Crucis Inventio 178, 186. Crucis Exaltatio 386. Festum Corporis Christi 217.  
 Ignatius ep. Antioch. 392.  
 Ignatius Loyola 263, 433.  
 Innocentius V p. 225.  
 Iohannes Baptista 441.  
 Iohannes de Bridlingtona 259.  
 Iohannes Chrysostomus 371, 373.  
 Iohannes a Cruce 433.  
 Iohannes Fisher ep. m. 246, 263.  
 Iohannes hesychasta 384.  
 Iohannes Lycopol. **359-381**, 395.  
 Iohannes Prandotha ep. 228.  
 Iohannes de Rila 459.  
 Iohannes et Paulus mm. 280, 289.  
 Iordanus mag. gen. O. P. 236.  
 Ioseph sponsus B. V. M. 277.  
 Isbozetes. *Vid.* Iazdbozid.  
 Isidorus m. 396.  
 Ita v. in Hibernia 17.  
 Iulia m. Ammaedarae 313.  
 Iuliana culta in Isen 285.  
 Iuliana pr. Montis Corn. 185, 218.  
 Iuliana Puricelli 250.  
 Iulianus m. 310-11.  
 Iulianus m. Anazarbi 384.  
 Iulianus m. Brivate 290.  
 Iulianus m. Sorae 462.  
 Iuvenalis ep. Narnien. 168, 169.  
 Ivo ep. Persa 203.  
 Ivo Trecor. presb. 204.  
  
 Kenelmus puer m. in Anglia 224.  
 Kiaranus ab. in Clonmacnois 165.  
 Kinga v. Poloniae ducissa 228.  
  
 Laidcend mon. 200.  
 Lambertus ep. Traiect. 30.  
 Landelinus ab. Crispin. 34.  
 Laurentius diac. m. 214.  
 Laurentius m. (Romae?) 310.  
 Laurentius. *Vid.* Ianuarius.  
 Laurentius m. in Numidia 306.  
 Lebuinus presb. Davent. 137, 422.  
 Leo I p. 146, 151.  
 Leo III p. 168.

- Leo IX p. 213, 215, 425.  
 Leoba abb. 21.  
 Leopoldus marchio 447.  
 Leucius m. in Numidia 306.  
 Liberata. *Vid.* Wilgefortis.  
 Liborius ep. Cenomann. 34.  
 Libosus m. Ammaedarae 313.  
 Libosus m. in Numidia 306.  
 Licinius m. Ammaedarae 313.  
 Liudgerus ep. 16, 430.  
 Liutbirga recl. 189.  
 Liutwinus ep. Trever. 418, 420.  
 Livinus ep. m. 242.  
 Longinus m. 128.  
 Lucas evang. 451, 452.  
 Lupus ep. Trecen. 195.  
  
 Macarius Macres 40.  
 Machutus ep. Alet. 430.  
 Macnissus ep. Conneren. 166.  
 Mael Odráin de Tuaim Inbhir vel  
   Druim Inbhir 415.  
 Mael Odráin de Sláne 415.  
 Máel Rúain ab. Tallaght. 136, 414.  
 Magi Tres 125.  
 Magnericus ep. Trever. 418.  
 Magnus m. 428.  
 Magnus = Maximus ep. Nolan.  
 Malachias ep. Ardmach. 226, 254.  
 Mamas m. 383.  
 Mammarius pr. et soc. mm. in  
   Numidia 305.  
 Marcellus seu Marcellinus tribunus  
   et soc. mm. 290.  
 Marculus pr. Donatista m. 303.  
 Margarita v. m. 225.  
 Margarita Columna 442.  
 Maria Deipara 68, 72, 75, 77-  
   79, 85, 90, 232, 460. Assump-  
   tio 185, 186. Imago CP. 70.  
   Miracula 186, 224.  
 Maria 413.  
 Maria Aegyptiaca 431.  
 Maria Magdalena 430.  
 Marianus Ratisbonae 189, 207.  
 Marina dicta Marinus 392.  
 Martha v. m. soc. S. Ursulae  
   17, 19, 36.  
 Martinus Hort. ep. Segunt. 260.  
 Martinus ep. Turon. 224, 289.  
   420, 421, 449-51.  
 Martius ab. Arvernus 188.  
 Martyres Ammaedarenses 313.  
 Martyres Angli Carthusiani 243.  
 Martyres Centumarborenses 304.  
 Martyres graeci. *Vid.* Hippoly-  
   tus, Eusebius et soc.  
 Martyres Hortenses 315.  
 Martyres Iaponenses 456.  
 Martyres Oskianenses 397.  
 Martyrius m. 183.  
 Maurus 413.  
 Maxentius ab. in agro Pictav. 168.  
 Maxima, Secunda et Donatilla  
   vv. mm. Tuburbi 293, 296.  
 Maximinus m. Ammaedarae 313.  
 Maximinus ep. Trever. 418, 419.  
 Maximus mon. Athonita 38-112.  
 Maximus ep. Nolanus 281.  
 Menas Aegyptius m. 289, 364.  
 Mercurius m. 224, 392.  
 Mereadocus ep. Venet. 205.  
 Mesrob (*al.* Maštots) 399, 400.  
 Michael arch. 169, 224, 433.  
 Mildreda abb. Cautuar. 138.  
 Modestinus ep. 258.  
 Modoaldus ep. Trever. 418.  
 Moggrudo ep. 325.  
 Moinend ep. Clonfert. 131.  
 Monegundis vid. recl. 188.  
 Monendabbis ab. 325.  
 Mono erem. et m. Nasson. 417.  
 Morandus mon. 426.  
 Moyses Ungarus 228.  
  
 Nahrou m. 391.  
 Narcissus ep. m. Gerund. 452.  
 Nicetius ep. Trever. 418.  
 Nicolaus ep. Myr. 169, 215, 218.  
 Nikon ep. m. Tauromen. 69.  
 Nilus, Sakine et soc. mm. 395.  
 Ninianus ap. Pict. 410.  
 Nino (*al.* Theognosta) 171, 397.  
 Niphon mon. Athon. 38-43, 46,  
   48, 49, 51, 52, 58, 64, 66, 102.  
 Nonna mater S. Gregorii 164.



- Novatianus m. 267.  
 Odilia abb. Hohenburg. 426.  
 Odo ab. Cluniacen. 185.  
 Odrán ab. Hiensis 415.  
 Oliverius Plunkett ep. m. 254.  
 Onuphrius anach. 44, 392.  
 Oski et soc. mm. 397.  
 Osmundus ep. Sarisber. 259.  
 Otto ep. Babenberg. 214.  
 Pachomius ab. 70, 181.  
 Paisis et Thecla mm. 393.  
 Palladia v. m. soc. Ursulae 17.  
 Palladius ep. Hibern. ap. 200.  
 Pamphilus m. Romae 284.  
 Panesneu m. 394.  
 Panine et Paneu mon. 393.  
 Pantalus ep. 424.  
 Panteleemon m. 461.  
 Paphnutius m. 383.  
 Parasceve. *Vid.* Veneranda.  
 Pastor Romae 161.  
 Patres Syri 171.  
 Patricius ep., ap. Hibern. 17, 119, 120, 123, 196-203, 242-43, 257, 404-409, 417, 451.  
 Patroclus erem. 188.  
 Paula. *Corrige* Saula 17.  
 Paulinus ep. Trever. 418.  
 Paulus ap. 383, 450.  
 Paulus Thebaeus 81, 181.  
 Pelagia 290.  
 Pelagius m. Cordubae 432.  
 Pelagius m. patronus Constantiae 29.  
 Perpetua et Felicitas mm. 302.  
 Perpetuus ep. Turon. 194.  
 Pesunthius ep. 396.  
 Petrus ap. 119, 175, 177, 384, 450.  
 Petrus Atroensis 461.  
 Petrus Athonita 44, 73, 75, 81.  
 Petrus Damianus 185.  
 Petrus. *Vid.* Ianuarius.  
 Petrus miles m. 290.  
 Petrus de Murrone 240.  
 Petrus I ep. Tarentas. 225.  
 Petrus II ep. Tarentas. 225.  
 Petrus Tarentas. = Innocentius V.  
 Philippus presb. Cell. 35.  
 Philippus Firmanus 447.  
 Philippus Howard m. 253.  
 Philippus Nerius 250.  
 Philotheus m. Antioch. 391.  
 Pimenius m. Romae 161.  
 Pinnosa soc. S. Ursulae 17, 36.  
 Pirminius ep. 208, 212, 214, 425, 432.  
 Placidus Recinetensis 444.  
 Pomponius m. Ammaedarae 313.  
 Pontianus m. Spoleti 138.  
 Potentianus ep. m. 184.  
 Pothinus et soc. mm. Lugduni 23, 163, 421.  
 Prima... m. Ammaedarae 313.  
 Primosa m. Ammaedarae 313.  
 Probulus m. Ammaedarae 313.  
 Processus m. Ammaedarae 313.  
 Protus et Hyacinthus mm. 280.  
 Psotius ep. 393, 396.  
 Pudentiana v. Romae 272.  
 Pueri septem mm. Ephesi 392.  
 Pulentius m. Ammaedarae 313.  
 Purpurius m. Ammaedarae 313.  
 Pusinna v. Catalaun. 21.  
 Quartus et Quintus mm. 285.  
 Quirinus m. Romae 30, 284, 285.  
 Raimundus de Capua O. P. 239.  
 Raimundus Lullus 427, 439, 440.  
 Rainerius recl. Osnabrug. 189.  
 Ramirus et mon. XII mm. 192.  
 Reginswindis puellula Lauf. 36.  
 Regulus ep. 450, 451.  
 Remaclus ep. ab. 17, 20, 208.  
 Restituta v. m. Sorae 462.  
 Richardis imp. 213, 425.  
 Richardus ep. Cicestr. 259.  
 Richardus Reynolds m. 244.  
 Robertus Bellarmin. 457.  
 Robertus Southwell m. 252.  
 Romanus ep. Maciriol. 211.  
 Romula 417.  
 Romulus Hibernus 417.  
 Ronanus ep. erem. 211.

- Rufus 413.  
 Rufus m. Capuae 428.  
 Rumoldus ep. m. 17, 416-18.  
 Rumwoldus infans in Anglia 418.  
  
 Sabas ab. 384.  
 Sabina m. Romae 273.  
 Salomea vid. Cracoviae 228.  
 Sambatia soc. S. Ursulae 17, 36.  
 Samson ep. ab. Dol. 205.  
 Sancti Fontanellae culti 454.  
 Saturnina m. Ammaedarae 313.  
 Saturnina v. m. soc. S. Ursulae 17, 19, 36.  
 Saturninus, Dativus et soc. mm. Carthag. 293.  
 Saula soc. S. Ursulae 17, 19, 36.  
 Scholastica v. 235.  
 Secundianus m. Ammaedarae 313.  
 Secundinus (Sechnall) 196, 198.  
 Senoch ab. 188.  
 Sergius m. 182.  
 Silas ap. 31.  
 Simon myroblyta Athon. 64.  
 Sinuthius ab. 365.  
 Sisoës mon. 178.  
 Sophia m. Romae 213.  
 Sophronius ep. Hierosol. 233.  
 Stanislaus ep. Cracov. 228.  
 Stephanus protomartyr 178.  
 Stephanus iunior m. CP. 178.  
 Stephanus Harding ab. 260.  
 Stephanus rex Ungariae 228.  
 Straton, Philippus et Eutychianus mm. 384.  
 Sualo (Sola) erem. 430.  
 Successus m. Ammaedarae 313.  
 Sukhias et soc. mm. 397.  
 Sulpicius et Servilianus mm. 285.  
 Šušanik matrona m. 171.  
 Symeon stylita iun. 183.  
 Symeon iun. theologus 38, 66.  
 Syrus ep. Ianuensis 442.  
 Syrus ep. Ticin. 442.  
  
 Tedgne ab. 325.  
 Teresia a Iesu v. 433.  
 Tertullinus m. Romae 285.  
 Thais paenitens 186.  
 Thalelaeus m. 183.  
 Thecla v. m. 175, 364, 383, 450.  
 Theodora Alex. 383.  
 Theodora Thessalonicens. 232.  
 Theodora et Didymus mm. 290.  
 Theodorus m. 178, 182, 394.  
 Theodorus Orientalis m. 396.  
 Theodorus ep. Cantuarien. 200.  
 Theophanes Graptus 233.  
 Theophylactus ep. Nicomed. 233.  
 Thiadildis abb. 430.  
 Thomas ep. Cantuar. m. 224.  
 Thomas ep. Hereford. 259.  
 Thomas More m. 245, 253.  
 Timotheus m. 428.  
 Timotheus et Maura mm. 394.  
 Tirechanus ep. 196.  
 Trophimus ep. Arelat. 276.  
 Trudpertus erem. m. 29, 216.  
  
 Ultanus ab. Fossensis 417.  
 Ursmarus ep. et ab. Lob. 16, 34.  
 Ursula v. m. et soc. 36, 424.  
 Ursus ab. Loccen. 188.  
  
 Valendus m. Ammaedarae 313.  
 Veneranda v. m. 258.  
 Verdiana v. 261, 464.  
 Verena v. m. Zurziaci 21.  
 Victor Romani filius m. 393, 395.  
 Victor et soc. mm. Massilien. 276.  
 Victor et soc. mm. Thebaei 430.  
 Victorianus diac. m. 306.  
 Vincentius m. Ammaedarae 313.  
 Vincentius diac. m. 290, 432.  
 Vincentius m. 304, 309.  
 Vincentius Ferrerius 448.  
 Virgilius ep. Salisburg. 208.  
 Vitalis m. 273.  
 Vitus, Modestus et Crescentia mm. 29, 257.  
 Vivus m. in Numidia 306.  
 Volocus ep. in Scotia 411.  
  
 Waldetrudis abb. 17, 19.  
 Wandregisilus ab. 453.  
 Wenceslaus dux 447.



- Wiborada v. m. recl. 189.  
 Wilburgis v. recl. 189.  
 Wilfridus ep. Eborac. 206.  
 Wilgefortis v. m. 328, 431.  
 Willelmus dux, mon. Gellon. 277.  
 Willibaldus ep. Eichstet. 430.  
 Wolbodo ep. Leod. 137-142.  
 Wynnebaldus ab. 430.  
 Zacharias p. 213.  
 Zenobius m. Antioch. 29.  
 Zenobius medicus 394.  
 Ziddinus m. in Numid. 306.  
 Zoerardus. *Vid.* Andreas.

## INDEX AUCTORUM

*quorum opera in hoc tomo recensita sunt.*

- ALBRECHT, Latin Plays of St. Nicholas 218.  
 Analecta hibernica 241.  
 ANDERSON, Medieval Carver 224.  
 Archiv für elsässische Kirchengeschichte 214.  
 ARNOLD, St. Richard of Wyche 259.  
 Atti del III Congresso di archeologia cristiana 274.  
 Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens 427.  
 BAETHGEN, Cölestin V 240.  
 BANFI, Le tre lance 236.  
 BARDY, L'Église à la fin du 1<sup>er</sup> siècle 170.  
 BAUMONT, PIERROT, Iconographie de S. Dié 423.  
 BAZANTAY, La chaîne de l'Amanus 182.  
 — Pèlerinages arméniens 182.  
 BENEDETTUCCI, San Giovanni di Recanati 444.  
 BENIANS, John Fisher 263.  
 BENOIT, Cimetières d'Arles 275.  
 BENZ, Ecclesia spiritualis 219.  
 BIAGIOTTI, S. Allucio 262.  
 BITTERMANN, Influence of Irish Monks 208.  
 BLASCHKA, Die St. Wenzelslegende Karls IV 447.  
 BOYLAN, Book of the Congress Dublin 416.  
 BRACKMANN, Germania pontificia 212.  
 BROWE, Verehrung der Eucharistie im Mittelalter 217.  
 BRUNEL, Bibliographie des mss. en ancien provençal 436.  
 BUCKLER. *Vid.* SEYMER.  
 BUDGE, Legends of Mary and Hanna 460.  
 CANTVEZ, Statuta Capitulorum Cisterc. 260.  
 CARALI, Exaltation de la Ste Croix 386.  
 La Nobil Casa delle Oblate di S. Francesca Romana 241.  
 CASALI, Gemma di paradiso 463.  
 CASANOVAS, Biblioteca dels Exercicis de S. Ignasi 263.  
 CECHELLI, Africa cristiana 314.  
 CHABOT, Littérature syriaque 170.  
 CHAGNY, Saint-Martin d'Ainay 420.  
 CHAMBERS, Thomas More 245.  
 CIONI-POGNI, S. Verdiana 261.  
 Cistercienser-Chronik 260.  
 CLAUSS, Die Heiligen des Elsass 423.  
 CONCANNON, Bl. Oliver Plunket 254.  
 CRONIA, Letteratura bulgara 458.  
 CURTIS, Passion of the Carthusian Fathers 243.  
 DAVID, Sources de l'histoire de Pologne 227.  
 DAVY, Les Dominicaines 236.  
 DECKER, Stellung des Predigerordens zu den Dominikanerinnen 234.

- DELEHAYE, Étude sur le Légendier romain 160.
- DE METS, S. Pantéléimon 461.
- DE MEYER, Registrum Caietani 235.
- DIMITROV, Voyage de S. Alexandre en Thrace 401.
- DOBLE, St. Hermes 203.  
— St. Meriadoc 203.  
— St. Samson 203.  
— St. Yvo 203.
- DÖLGER, Antike und Christentum 163.
- DOERR, Das Institut der Inklusen in Süddeutschland 187.
- DONCKEL, Kultus der hl. Bibiana 283.
- DUHR, Le De lapso de Bacharius 189.
- DUMOUTET, Le Christ selon la chair 217.
- EHRHARD, Ueberlieferung u. Bestand der hagiogr. Literatur der griechischen Kirche 382.  
*Θρησκευτική Ἐγκυκλοπαίδεια* 459.
- ERCOLANI, S. Bernardo Uberti 259.
- ERDMANN, Entstehung des Kreuzzugsgedankens 433.
- EXARCHOS, Σύστημα βιβλικῶν ἀναγνωσμάτων 465.
- FARIS, Oriental MSS. 438.
- FERRARI, S. Benedetto Revelli 463.
- FORAN, St. Clare of the Cross 261.
- FRANCHI DE' CAVALIERI, Note agiografiche 290.
- FRANK, Klosterbischöfe des Frankenreiches 208.
- FRERE, Roman Epistle-Lectionary 287.
- FREY, Corpus inscriptionum Iudaicarum 281.
- GALDOS, Frois. Martirio de los crucificados en Nangasaqui 456.
- ĠAVAKHIŠVILI, Ancienne littérature hist. arménienne 397.
- GOLDSCHMIDT, Apologia de Barbis 225.
- GORCE, S. Vincent Ferrier 448.
- GOUGAUD, Culte de S. Colomban 412.
- GRAF, Bl. Richard Reynolds 243.  
La Grotte de S. Pierre à Antioche 182.
- GRUBBS, MSS. Collections of Spain and Portugal 438.
- GUIRAUD, Histoire de l'Inquisition 222.
- HAMILTON, St. Patrick 196.
- HAU, S. Maximinus 418.
- HELSSIG, Katalog der Handschriften zu Leipzig 186.
- HESBERT, Antiphonale 287.
- HESTERMANN, Der hl. Lebuin 422.
- HITCHCOCK, The Lyfe of Thomas More by W. Roper 245.
- HODGKIN, A History of the Anglo-Saxons 199.
- HOLINKA, Sv. Svorad a Benedikt 227.
- HOTZELT, Translationen von Martyrerreliquien 285.  
— Felizissimus u. Agapitus 285.
- HUGHES, S. John Fisher 246.
- JAAGER, Bedas Vita S. Cuthberti 206.
- JACKSON, Celtic Nature Poetry 413.
- Elsass-Lothringisches Jahrbuch 214.  
Jahrbuch für Liturgiewissenschaft 167.
- JANELLE, Rob. Southwell 252.
- JOH. G. V. SACHSEN, Streifzüge durch die Kirchen Aegyptens 181.
- JOSI, Coemeterium Maius 266.  
— Cimitero del Viale Regina Margherita 266.  
— Cimitero di Pretestato 268.



- JUGIE, Theophanes. Sermo in SS. Deiparam 232.
- KARMIRIS, 'Ο Π. Πουσάνος 465.
- KARST, Littérature géorgienne 170.
- KEENAN, Life and times of St. Augustine 173.
- KLAUSER, Das römische Capitulare Evangeliorum 287.
- KLOSTERMANN, BENZ, Origenes Werke 385.
- KONIDARIS, Αἰμητροπόλεις τοῦ οἴκου. πατριαρχείου 464.
- DE LABRIOLLE, La réaction païenne 161.
- LAMPEN, Theofried v. Echternach en zijn Vita Liutwini 418.
- LA TORRE- LONGAS, Catálogo de códices latinos 436.
- LAURENT, Historia diplomatica S. Dominici 235.
- LEMONNYER, Sainte Catherine de Sienne 239.
- LESCHI, Reliquaires chrétiens en Numidie 309.
- LIETZMANN, Die Märtyrin der Prätextatkatakombe 270.
- MACALISTER, Ancient Ireland 403.
- MAC KEEHAN, Nativity of St. Cuthbert 206.
- MAC NEILL, Early Irish Laws 196. — St. Patrick 196.
- MARROU, Sainte-Sabine 273.
- MARSELLA, I vescovi di Sora 462.
- MASCHEK, Stretzinger. Oratio de divo Leopoldo 447.
- MASSIERA, Coffret à reliques 303.
- MAURO DA LEONESSA, S. Ippolito della via Tiburtina 286.
- MAYER, Christliche Helden 463.
- MECERIAN, Fouilles au Mont Admirable 182.
- MELLET, Itinéraire et idéal monastiques de S. Augustin 461.
- MENTHON, L'Olympe de Bithynie 460.
- MESNARD, Saint-Chrysogone à Rome 270.
- MILLET, Mission archéologique dans l'Antiochène 182.
- MOLITOR, Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände 466.
- Monumenta historica S. Dominici 235.
- MORIN, S. Candide 283.
- O' CONNELL, Lyra Martyrum 252.
- OLIGER, Regula reclusorum Angliae 227.
- B. Margherita Colonna 442.
- OLMES, Sprache der englischen Mystik 218.
- O'MADDEN, Cruach Phadraig 258.
- OPITZ, Ueberlieferung der Schriften des Athanasius 387.
- Athanasius Werke 387.
- OPPEDISANO, Cronistoria di Gerace 258.
- PAPADOPOULOS, Phrantzae Chronicon 231.
- PEREZ DE URBEL, Los Monjes españoles en la edad media 198.
- PETRIGNANI, S. Pudenziana in Roma 272.
- PIEMONTE, SS. Vito, Modesto e Crescenza 257.
- S. Pierre de Tarentaise 225.
- PIETROMARCHI, S. Umiltà 262.
- POGNI, S. Verdiana 464.
- POINSSOT, Inscriptions d'Ammaedara 311.
- POLETTI, Martirio di S. Apollonia 166.
- POST, History of Spanish Painting 449.
- RAHNER, Gefälschte Papstbriefe aus dem Nachlass v. Jérôme Vignier 193.
- Repertorium Germanicum 465.
- RICHARDSON, Jacopo da Varagine 440.

- World Catalog of MSS. Books 436.  
 RYAN, Historical Scholarship of Bellarmine 457.
- SABA, Fed. Borromeo e i mistici 249.  
 SÁNCHEZ GOZALBO, Bernat Serra 449.  
 SCHIEFFER, Die päpstlichen Legaten in Frankreich 259.  
 SCHILLING, Funde zur Historia de Japão 456.  
 SCHOENEBECK, Mailänder Sarkophag 275.  
 SCHREIBER, Deutschland u. Spanien 427.  
 Die griechischen christl. Schriftsteller 382.  
 SCHURHAMMER, Bassein Mission 247.  
 — Iniquitriberim 247.  
 — Malabar Church and Rome 247.  
 — Reisewege des hl. Franz Xaver 247.  
 SCHWARTZ, Concilium Chalcedonense 143.  
 — Publizistische Sammlungen 143.  
 SERRA-VILARÓ, Fructuós, Auguri i Eulogi 427.  
 SEYMER, BUCKLER, Church of Asinou 402.  
 SILVAGNI, Inscriptiones christiana Urbis Romae 279.  
 SIMPSON, Celtic Church in Scotland 408.  
 SKELLY, Sorrows and Glories of Ireland 254.  
 SKUTELLA, Augustinus. Confessiones 173.  
 STADTMÜLLER, Apokalypsenkommentar 382.
- STÄHLIN, Clemens Alex. 385.  
 STASIEWSKI, Drei Quellen zur Kirchengeschichte Polens 227.  
 Studi bizantini 175.
- Texte und Untersuchungen 382.  
 THOMPSON, Bede 199.  
 THORNDIKE, History of Magic 439.  
 THURSTON, ATTWATER, Lives of the Saints 165.  
 TILL, Koptische Heiligen- und Martyrerlegenden 359, 390.  
 — Koptische Pergamente theologischen Inhalts 390.  
 TOUSTAIN, TASSIN, Histoire de l'abbaye de S. Wandrille 453.  
 TRAUTMANN, KLOSTERMANN, Codex Suprasliensis 462.  
 TSCHAN, Helmold. Chronicle of the Slavs 442.
- UEDING, Klostergründungen der Merowingerzeit 187.
- VAGANAY, Critique textuelle néotestamentaire 170.  
 VAN BEEK, Passio SS. Perpetuae et Felicitatis 302.  
 VEGA, Opuscula S. Possidii 173.  
 — S. Augustini Confessiones 173.  
 VISSER, Een reliek van den hl. Lebuinus 422.  
 Volk und Volkstum 427.
- WAUGH, Edm. Champion 467.  
 WHITE, Monasteries of Wâdi 'n-Natrûn 179.  
 WILMART, Analecta Reginensia 113, 184.  
 WILPERT, Sarcofagi 277.  
 WINHELLER, Lebensbeschreibungen der Bischöfe von Trier 418.



## HOC VOLUME CONTIENT

Maurice COENS. Anciennes litanies des saints . . .	5
Euloge KOURILAS et François HALKIN. Deux Vies de S. Maxime le Kausokalybe, ermite au Mont Athos (xiv <sup>e</sup> siècle) . . . . .	38
Paul GROSJEAN. A propos du manuscrit 49 de la Reine Christine . . . . .	113
Maurice COENS. Le Psautier de S. Wolbodon, écolâtre d'Utrecht, évêque de Liège . . . . .	137
Paul PEETERS. Sur une contribution récente à l'histoire du monophysisme . . . . .	143
Hippolyte DELEHAYE. Contributions récentes à l'ha- giographie de Rome et d'Afrique . . . . .	265
Baudouin DE GAIFFIER. Le martyrologe et le légendier d'Hermann Greven . . . . .	316
Paul PEETERS. Une Vie copte de S. Jean de Lycopolis	359
Bulletin des publications hagiographiques . . .	160, 382

RYAN. Historical Scholarship of Bellarmine 457.

CRONIA. Letteratura bulgara 458,  
*Θρησκευτική Ἐγκυκλοπαίδεια* 459.

*Varia.* — E. W. Budge. B. Menthon. A. De Mets. M. Mellet. C. Marsella.  
R. Trautmann - R. Klostermann. G. Ferrari. G. Casali. R. Mayer. O. Pogni.  
G. Konidaris. J. Karmiris. B. Exarchos. Repertorium germanicum.  
R. Molitor. E. Waugh.

*Ce numéro a paru le 31 octobre.*